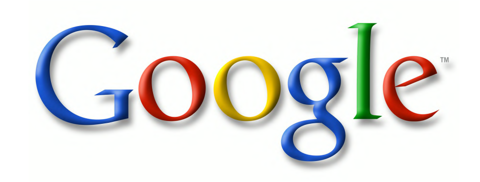


HISTORIQUE

DU

2e RÉGIMENT DE TIRAILLEURS ALGÉRIENS

HISTORIQUE

DU

2e RÉGIMENT

DE

TIRAILLEURS ALGÉRIENS

RÉDIGÉ SUR L'ORDRE DU COLONEL

Par le Lieutenant MARTIN



PARIS
11, Place Saint-André-des-Arts.

LIMOGES
46, Nouvelle Route d'Aixe, 46

Henri CHARLES-LAVAUZELLE
Éditeur militaire.

1894

A Monsieur le Colonel VIDAL de LAUSUN

Commandant le 2e Régiment de Tirailleurs Algériens

Mon colonel,

Vous m'avez fait l'honneur de me désigner pour retracer le glorieux passé de notre beau régiment.

Au cours de l'exécution de cette tâche, si nouvelle pour moi, votre constante bienveillance m'a été d'un précieux appui et m'a souvent encouragé à surmonter les difficultés que rencontrait mon inexpérience.

Permettez-moi de vous en remercier et veuillez, je vous prie, continuer à mon œuvre votre protection, en m'autorisant à inscrire votre nom en tête de cet ouvrage.

Lieutenant M. M.

Tlemcen, avril 1893.

HISTORIQUE

DU

2e RÉGIMENT DE TIRAILLEURS ALGÉRIENS

INTRODUCTION

« Les Français qui arrivent aux tirailleurs, écrit un vieil officier qui y a longtemps servi (1), débutent en général, quel que soit leur grade, par s'engouer de leurs hommes. Leur manière de se tutoyer, la liberté de leurs allures, leurs jeux, leur langage, leur naïveté, tout chez eux porte naturellement à l'indulgence. On trouve que les tirailleurs sont de grands enfants et l'on a presque toujours une raison pour excuser leurs fautes légères que le roumi ne manque pas de mettre sur le compte de l'ignorance.

» Le roumi a quelquefois raison, mais souvent aussi, il se trompe, surtout s'il a affaire à un Ouled Plaça.

» Quelque temps après, quand on croit les mieux connaître, quand on a reçu quelque reproche par leur faute, qu'on a pu remarquer que chez eux la malice dépasse parfois l'ignorance, on finit par tomber à leur égard dans l'extrême contraire. On ne constate plus alors que leurs travers, leur maladresse, leur manque d'éducation. Leurs défauts éclipsent leurs qualités, leurs naïvetés sont prises pour des sarcasmes, leur langage même devient insupportable et l'on finirait par les détester, s'il était possible de détester des hommes que l'on élève pour les conduire au combat.

» On reste longtemps dans cette opinion extrême, à moins que des circonstances de guerre ne viennent hâter le retour à des sentiments plus modérés et plus justes.

» C'est en apprenant à les bien connaître qu'on apprend à les aimer.

---

(1) Capitaine Mattei, *Les Tirailleurs algériens.*

» Ceux qui les ont vus infatigables après de longues journées de marche dans les sables du sud, souffrant la soif et les privations sans se plaindre; ceux qui les ont vus à la guerre quand la charge sonne, s'élancer pleins d'ardeur sous une pluie de plomb, ceux-là ont pu les apprécier... »

Et comment, en effet, quand ils les connaissent, leurs chefs pourraient-ils ne pas les aimer?

Certes, les tirailleurs sont des hommes, et comme tels ils ont reçu en partage des défauts pêle-mêle avec des qualités, mais, par une heureuse circonstance qui a justement produit leur valeur guerrière, il leur est échu presque uniquement des défauts d'homme privé, avec des qualités de soldat.

Comme beaucoup d'Arabes, le tirailleur est menteur, quelque peu voleur, souvent débauché; voilà pour les défauts.

Mais d'autre part quel bel assemblage de qualités militaires nous allons constater chez lui!

Une rare infatigabilité qui lui fera franchir allègrement les plus longues étapes; une sobriété fabuleuse qui souvent en colonne, quand les ravitaillements sont rares, lui fera abandonner le biscuit aux zouaves ou aux chasseurs d'Afrique, pour vivre de quelques dattes ou d'un peu de rouïna d'orge; une extrême résistance aux intempéries et aux privations; une discipline absolue qui ne discutera aucun ordre; une résignation dans la mauvaise fortune qu'il conservera malgré tout, dévoué à ses officiers contre qui aucune épreuve ne pourra lui arracher une plainte ou une récrimination; une bravoure enfin follement héroïque qui le grisera à l'odeur de la poudre et le lancera toujours au combat comme à une fête.

Telles sont les qualités que les tirailleurs indigènes ont manifestées d'une façon éclatante au cours d'une existence uniquement passée en campagne et presque entièrement remplie par des marches et des combats.

Les premiers fantassins indigènes de l'Afrique française furent les zouaves, institués par le général Clauzel dès les premiers jours de la conquête.

Il n'est pas rare de lire ou d'entendre dire que, en 1842, l'élément indigène fut séparé chez les zouaves de l'élément français, pour

former des corps spéciaux d'infanterie arabe, les tirailleurs indigènes, et que ceux-ci sont par conséquent les fils des zouaves.

Certes, les tirailleurs n'auraient point à rougir d'avoir pour parents ceux que l'on a appelés les premiers soldats du monde, et une pareille filiation n'aurait rien que d'honorable, rien que de glorieux. Leurs relations de famille ne sont pas cependant aussi directes et aussi étroites.

A aucune époque de leur histoire, les tirailleurs de la province d'Oran n'ont reçu de fractions constituées venant des zouaves; à aucun moment les indigènes des zouaves ne sont passés dans leurs rangs. Ils descendent directement et d'une façon ininterrompue des janissaires turcs du bey d'Oran, des compagnies d'infanterie turque qui ont existé à Oran et à Mostaganem de 1830 à 1840, et enfin du bataillon turc du bey de Mostaganem, dans lequel l'élément arabe a, plus tard et petit à petit, remplacé l'élément turc qui allait de plus en plus s'éclaircissant en Algérie.

La trace de leur origine turque ne se retrouve-t-elle pas dans leur appellation familière de « Turcos » sous laquelle les tirailleurs sont si populaires en France et sous laquelle ils ont su se créer une renommée qui s'étend dans les quatre parties du monde?

Une autre version fixe, il est vrai, l'origine de ce sobriquet à la campagne d'Orient, pendant laquelle les Russes, trompés par une ressemblance de costume, confondirent d'abord les tirailleurs algériens avec les Turcs d'Omer Pacha, qui combattaient à côté de l'armée française. Mais le mot est certainement plus ancien; car nous l'avons rencontré dans des brochures et des publications antérieures à la guerre de Crimée.

Peut-être bien, après tout, que les deux circonstances ont concurremment contribué à baptiser nos turcos.

Au début de l'existence des zouaves, l'élément indigène était dans leurs rangs bien numériquement supérieur à l'élément français. On le voit ensuite s'affaiblir, diminuer, être refoulé dans deux compagnies par bataillon, puis dans une seule. Enfin, en 1841, le corps des zouaves est formé à trois bataillons de neuf compagnies, dont une de dépôt. Les trois huitièmes compagnies seules reçoivent les quelques soldats indigènes restés pour justi-

fier en quelque sorte le nom et l'uniforme du régiment. Ces derniers musulmans ne tardent pas d'ailleurs à disparaître.

Au contraire, chez les tirailleurs, dont l'organisation était assez semblable à celle des premiers bataillons de zouaves, nous voyons l'élément indigène renoncer bientôt presque complètement aux absences illégales, à la désertion; les cadres indigènes se forment, la cohésion naît dans cette troupe nouvelle, un esprit de corps particulier y grandit et, au bout de peu d'années, nous voyons, à côté des zouaves de l'Alma et de Palestro, figurer dignement les turcos d'Inkermann et de Turbigo, leurs rivaux de gloire, également vaillants et braves, mais si dissemblables cependant.

Pourquoi cette différence dans les destinées?

C'est surtout, croyons-nous, qu'avant 1842 la formation d'un corps d'infanterie arabe était un peu prématurée. Le recrutement, limité à la zone restreinte que nous occupions, ne présentait que des ressources précaires. Notre influence ne s'étendait pas au delà de la portée du canon de nos postes et les indigènes qui s'engageaient n'étaient que des habitants des villes et non pas toujours des meilleurs.

Plus civilisés que les Arabes du dehors, ils étaient aussi plus amollis et plus corrompus ; de leur frottement avec les Européens, ils n'avaient guère pris que nos vices sans pour cela abandonner les leurs ; de pareilles recrues ne faisaient souvent que de piètres soldats, trop fréquemment adonnés à l'ivrognerie, à l'indiscipline, et qui finissaient par la désertion.

En 1839, notamment, quelque temps avant la reprise des hostilités avec Abd el Kader, le nombre des hommes illégalement absents prit des proportions inquiétantes. C'est que les compagnies indigènes étaient alors activement travaillées par les émissaires de l'émir qui avait besoin de soldats déjà dressés pour former le noyau et les instructeurs de son infanterie régulière et qui offrait à nos transfuges de sérieux avantages pécuniaires et honorifiques.

Le corps des zouaves sortit de cette crise, car l'annonce de la reprise des hostilités détermina une nouvelle affluence des enrôlements français, et, de plus, pour en compléter les effectifs,

le Ministre y fit passer en une seule fois plus de 450 hommes pris dans les régiments d'infanterie de ligne stationnés en Algérie. Mais, de ce fait, la proportion des Européens s'y trouva encore augmentée et les indigènes réduits à une minorité presque infime.

A la même époque, au contraire, les compagnies turques se recrutaient d'excellents éléments parmi les vieux janissaires rompus à l'obéissance et à la discipline, qui étaient restés sans emploi depuis la chute des beys et dont le fusil était le seul gagne-pain. De ces vieux serviteurs il n'y avait guère de désertion à craindre ; une longue éducation les avait habitués à être les fidèles agents de l'autorité et à se considérer presque comme des fonctionnaires du beylik, dont l'Arabe, peuple déjà vaincu par les Turcs, n'était que le contribuable.

Ces vétérans, qui n'avaient jamais connu d'autre métier que celui des armes, formaient dans les compagnies de solides noyaux autour desquels s'agglméraient quelques Maures ralliés à la cause du vainqueur et surtout des kouloughlis, qui, par leurs origines et leurs tendances, se rapprochaient beaucoup plus des Turcs que des Arabes.

Plus tard, à partir de 1842, quand les tirailleurs algériens prirent de l'extension, les soldats indigènes qui y servirent ne furent point généralement des habitants des villes.

Pour renforcer l'effectif, constitué tout d'abord par le vieux fonds des compagnies turques, l'on s'adressa résolument à une autre source de recrutement.

Des sergents indigènes furent envoyés dans les tribus que les campagnes de cette époque ouvraient successivement à notre influence ; ils devaient y provoquer des enrôlements que l'on ne pouvait manquer de recueillir chez cette race qui possède à un aussi haut degré les plus belles qualités militaires et dans laquelle les hommes naissent, vivent et meurent au bivouac.

Un grand nombre de jeunes gens, en effet, entreprenants, robustes, sobres, ayant le goût des armes, attirés par la solde qui devait leur être allouée, vinrent bientôt s'enrôler sous nos drapeaux.

Ce sont ces éléments sains et vigoureux qui, confiés à des officiers ardents et énergiques, comme les Bosquet, les Bourbaki, les

Pellé, les Bataille, les Martineau-Deschenez, les de Maussion, devinrent rapidement les solides et brillants soldats qui se révélèrent en Crimée, où ces inconnus de la veille se placèrent d'emblée à côté des meilleurs et des plus braves.

CHAPITRE PREMIER

Algérie (1830 à 1834)

Occupation d'Oran. — Les janissaires turcs. — Les Tunisiens à Oran. — Départ des Tunisiens. — La compagnie turque d'Oran. — Intervention du Maroc dans la province. — Les garnisons turques de Mascara, de Tlemcen et de Mostaganem. — El Hamery devant Tlemcen et Mostaganem. — Retraite des Marocains. — La ligue des Hachems. — Mahiddine et Abd el Kader. — Premiers combats sous Oran. — L'émir organise sa puissance. — Nouveaux combats. — Tentative de l'émir sur Tlemcen. — Le général Desmichels occupe Arzew et Mostaganem. — Mostaganem en 1833. — Abd el Kader attaque Mostaganem. — Expédition contre les Smélas. — Création de deux nouvelles compagnies turques à Oran et d'une autre à Mostaganem. — La commission d'enquête. — Les marins de la compagnie de Mostaganem. — Le traité Desmichels.

En 1830, lorsque le corps expéditionnaire aux ordres du général de Bourmont occupa Alger, Oran était la capitale d'un beylick qui dépendait du dey et qui s'étendait, à l'ouest, jusqu'à l'oued Djer et l'oued Mazafran, comprenant Coléah, Milianah et Cherchell.

Le bey Hassan, qui y commandait, était au pouvoir depuis de longues années ; il était vieux et riche, les soucis du gouvernement lui pesaient et il n'avait plus l'énergie nécessaire pour faire respecter dans ses Etats sa propre autorité. Il désirait seulement jouir en paix des grandes richesses qu'il avait amassées, aussi reconnut-il très facilement la suzeraineté de la France, dont il espérait, à l'occasion, protection contre une révolution de palais.

Dès la fin de juillet 1830, le capitaine de vaisseau Louis de Bourmont occupait Mers el Kebir sans que Hassan y fît la plus légère opposition, et, le 12 décembre, le général de Damrémont y débarquait à son tour avec le 21e de ligne, quelques cavaliers et une batterie de campagne. Il occupa les vieux forts espagnols de Mers el Kebir et de Saint-Grégoire. La ville d'Oran et les autres forts, Santa-Cruz, Sainte-Thérèse, La Moure, Saint-Philippe et la Nouvelle Casbah restèrent sous la garde des janissaires turcs du bey Hassan.

Ces janissaires avaient été autrefois, sous les grands beys d'Oran, les émules de ceux de l'odjack d'Alger. C'étaient des soldats de métier, recrutés parmi les aventuriers des ports du Levant et dans lesquels étaient incorporés bon nombre d'orphelins dont les pères avaient été tués au service du bey et de jeunes garçons

enlevés enfants sur les côtes de la Méditerranée, au cours de quelque expédition de piraterie.

Sous le bey Hassan, cette troupe avait quelque peu perdu de son ancienne valeur. Un grand nombre de janissaires étaient mariés dans le pays; leurs enfants, trop jeunes pour rendre quelques services militaires, figuraient trop souvent sur les contrôles, qu'ils encombraient sans profit. La milice tout entière avait un effectif d'environ 1,200 hommes sur lesquels il n'y en avait pas plus de 7 à 800 en état de porter les armes.

Bientôt le bey Hassan, décidément fatigué du pouvoir, demanda à remettre sa capitale aux mains des Français, qui entrèrent dans Oran le 4 janvier 1831. Hassan emballa ses richesses, réalisa ses immeubles et s'embarqua quelques jours après, avec son harem et ses esclaves, pour La Meckke, où il se retira, loin des tracas de la vie publique.

Quelques-uns de ses janissaires l'accompagnèrent, mais le plus grand nombre, attachés à Oran par des liens de famille et n'ayant peut-être pas grande confiance dans la fortune de leur ancien maître, passèrent au service de la France. Ils s'étaient battus contre les Arabes pour les Turcs; puisque les Français remplaçaient les Turcs, n'était-il pas naturel qu'ils se battissent aussi contre les Arabes pour les Français? D'abord, le service de la France leur assurait le pain quotidien, et pour ces pauvres diables c'était là une raison qui avait bien son importance.

Cependant le beylick d'Oran restait sans titulaire. L'opinion publique en France était à cette époque loin d'être favorable à notre installation en Algérie ; la presque unanimité des Chambres réclamait à grands cris l'évacuation d'Alger et le retour en France du corps expéditionnaire.

Le général Clauzel, qui avait succédé à de Bourmont, était, lui, très convaincu que l'honneur de la France exigeait impérieusement qu'elle conservât Alger et étendît son influence sur toute la régence.

En attendant, il ne laissait pas que d'être un peu embarrassé de ses nouvelles conquêtes, que le faible effectif de ses troupes ne lui permettait pas d'occuper vigoureusement.

Il traita donc avec le bey de Tunis, qui devait prendre possession des parties de la régence d'Alger que les Français n'occuperaient pas effectivement, à condition de reconnaître la suzeraineté de la France et de lui payer tribut.

Une première convention, en décembre 1830, reconnaissait comme bey de Constantine un frère du bey de Tunis. Une seconde, du commencement de février 1831, reconnaissait comme bey

d'Oran Ahmed, proche parent du bey de Tunis, sous condition du paiement d'un tribut d'un million de francs, que le nouveau bey devait venir chaque année verser en personne à Alger. La France se réservait, en outre, la possession et l'occupation directe du fort de Mers el Kebir.

Ahmed, le bey tunisien, envoya immédiatement à Oran, pour prendre possession de ses nouveaux Etats, son khalifa Kheir ed Dine Agha, avec 600 soldats tunisiens qui formaient sa garde et le noyau de sa future armée.

Les anciens janissaires turcs, au nombre d'environ 400, passèrent aux ordres de Kheir ed Dine; quant à ceux qui ne voulurent pas entrer au service du nouveau bey, ils se retirèrent à Mers el Kebir, où on devait les embarquer pour l'Asie, ainsi que cela avait déjà eu lieu pour la majeure partie des Turcs de la milice d'Alger.

Kheir ed Dine et ses Tunisiens furent vite désenchantés de leur situation à Oran ; la ville ne présentait plus aucune ressource, la presque totalité de la population musulmane l'ayant abandonnée par horreur du Roumi depuis l'entrée des Français. Le vieux bey avait consciencieusement déménagé tout ce qui avait quelque valeur; il avait vendu ses approvisionnements de munitions et de vivres, le Trésor de l'Etat se confondant, pour lui, avec sa fortune particulière. C'étaient la misère et la famine pour Kheir ed Dine et ses soldats.

Une fraction des Gharabas établis à l'est d'Oran et avec qui le khalifa avait essayé d'entrer en relations avait refusé de reconnaître son autorité; il saisit cette occasion et, au commencement d'avril, il envoya contre eux 500 de ses Tunisiens avec les janissaires turcs. A la pointe du jour, ces troupes tombèrent sur les douars des Gharabas, coupèrent quelques têtes et ramenèrent une razzia de 5,000 bêtes.

C'était la subsistance assurée pour quelques semaines.

Mais les populations des environs d'Oran en conçurent naturellement un grand ressentiment; la haine remplaça les dispositions pacifiques qui semblaient prendre tous les jours plus de solidité.

Les Arabes s'abstinrent de fréquenter les marchés d'Oran, ils éloignèrent leurs douars de la ville, ne s'en rapprochant plus guère que pour échanger des coups de fusil avec les sentinelles.

Cependant, en France, le gouvernement du roi n'avait pas ratifié les conventions de Clauzel avec le bey de Tunis. Oran devait être remis par les Tunisiens aux Français, qui devaient l'occuper définitivement.

Le 17 août 1831, le général Faudoas, précédant d'un mois le lieutenant-général Pierre Boyer, désigné pour prendre le comman-

dement d'Oran, débarqua à Mers el Kébir avec le 20e de ligne qui devait remplacer le 21e. Le 22 août, les Tunisiens, désillusionnés et mécontents, s'embarquèrent pour Tunis accompagnés des malédictions des populations.

Quelques-uns d'entre eux cependant restèrent à Oran avec les janissaires turcs, qui se trouvèrent alors au nombre d'environ 500.

Sur ce nombre, 250 furent envoyés à Mostaganem y renforcer la garnison turque, 150 partirent pour Tunis et pour l'Asie, une trentaine entrèrent aux chasseurs où ils formèrent le noyau d'un escadron de cavalerie indigène.

Enfin 70 d'entre eux passèrent définitivement au service de la France, et, continuant à servir à pied, formèrent la *compagnie turque d'Oran*.

Ils avaient reçu des armes et touchaient régulièrement des rations de vivres; leur uniforme se composait d'une veste rouge; le général Boyer demandait qu'il leur fût alloué une solde. A leur tête se trouvaient deux officiers turcs de l'ancienne milice.

Le général Boyer n'avait point voulu leur imposer un cadre français afin de ménager leur susceptibilité, et aussi celle des garnisons turques qui se maintenaient encore dans Tlemcen et dans Mostaganem, garnisons qu'il importait de nous ménager et qui suivaient attentivement le traitement fait par nous à leurs nationaux.

Cette petite troupe, qui fit rapidement apprécier sa solidité et sa bravoure, était appelée à un long et brillant avenir; après des transformations nombreuses, elle devait donner naissance au bataillon de tirailleurs indigènes d'Oran et, par la suite, au 2e régiment de tirailleurs algériens.

La prise d'Alger avait été dans le beylick d'Oran, mal contenu par la main débile du vieil Hassan, le signal d'une insurrection des populations arabes contre les Turcs. L'occupation d'Oran par les Français et les Tunisiens acheva de faire effondrer l'autorité beylicale.

Les garnisons que les Turcs entretenaient dans les principales villes du beylick se trouvèrent subitement livrées à elles-mêmes, isolées au milieu de populations hostiles et soulevées par les menées du sultan du Maroc, dont les armées avaient déjà franchi la frontière sous le commandement de son beau frère, Muley Ali.

La garnison de Mascara, qui avait laissé entrer dans la ville les Hachems et les Marocains, avait été impitoyablement massacrée; celles de Tlemcen et de Mostaganem, édifiées par ce fait sur le sort que leur réservaient les Arabes, refusaient d'ouvrir leurs portes.

A Tlemcen, les Marocains de Muley Ali avaient, avec l'aide des Maures, leurs alliés, occupé la partie basse de la ville, mais ils n'avaient pu pénétrer dans le Méchouar ni dans le quartier des koulouglis, placé contre la citadelle et sous ses canons.

La place était sous les ordres de Ben Aouda Bou Rsali, kouloughli d'une famille puissante dans le pays et qui avait été précédemment le khalifa du bey Hassan; Bou Rsali était secondé par El Hadj Mustapha Ould Osman Bey que nous retrouverons plus tard en 1841 comme bey de Mostaganem. Bou Rsali commandait à environ 1,800 Turcs et 2,700 kouloughlis. Cette garnison était en hostilité constante avec la population maure de la ville basse, placée sous l'influence des frères Ben Nouna, riches négociants maures partisans de l'empereur du Maroc.

Le général Boyer ne pouvait guère secourir efficacement cette garnison; il lui envoya différents émissaires pour l'encourager à persévérer dans sa résistance. Au commencement de 1832, il réussit même à lui faire parvenir un petit envoi de poudre. C'était là surtout ce dont manquait cette garnison, abondamment ravitaillée en vivres par la tribu des Angads Ghomeris.

A Mostaganem, dès le milieu de 1831, sous l'impression des exactions commises par les Tunisiens d'Oran, les habitants maures et arabes s'étaient révoltés contre le gouverneur Caïd Ibrahim, qui avait été obligé de se réfugier avec les Turcs et les kouloughlis dans la Casbah, où il était assiégé.

Kheir ed Dine Agha lui avait bien promis du secours, mais, fort peu à son aise lui-même dans la place d'Oran, il n'avait pu tenir ses promesses.

Après le départ des Tunisiens, le général Boyer put renforcer cette garnison de 250 Turcs de l'ancienne milice qui acceptèrent de continuer leur service avec Caïd Ibrahim et sous le patronage de la France. Ce renfort permit à Caïd Ibrahim de parler de nouveau en maître dans la ville de Mostaganem.

Le général Boyer lui envoya en même temps des munitions dont il avait le plus grand besoin. A partir du 1er janvier 1832, il fit, en plus, tenir à cette garnison une solde régulière se montant à plus de 3,000 francs par mois; il envoya aussi à Ibrahim quelques effets d'habillement pour les plus pauvres de ses soldats turcs.

Dès les premiers jours d'août 1831, Tlemcen avait vu arriver dans ses murs une petite armée de quelques centaines de cavaliers marocains commandés par El Hamery. Ce général était envoyé par l'empereur du Maroc, Muley Abderrahman, mécontent de l'incapacité de son beau frère Muley Ali, qui n'avait pu se maintenir à Tlemcen et dont les troupes s'étaient débandées.

A la faveur de la désorganisation amenée par la chute du pouvoir turc, le sultan essayait d'arrondir ses frontières du côté de l'est et il n'aurait pas été fâché de s'annexer un morceau, le plus gros possible, du beylick d'Oran.

Les Marocains furent accueillis à bras ouverts par les Maures de la ville basse; mais la garnison turque, tout en s'abstenant de faire acte d'hostilité contre eux, refusa énergiquement de les laisser pénétrer dans la citadelle.

El Hamery demanda à y entrer, pour faire sa prière, disait-il ; il comptait sans doute y rester, après y avoir pénétré à l'aide de ce subterfuge.

Bou Rsali répondit fièrement qu'il était trop bon croyant pour mettre des empêchements aux dévotions d'un musulman, qu'en conséquence le chef marocain accompagné d'une escorte d'honneur de dix hommes, serait autorisé à venir faire sa prière à la mosquée du Méchouar.

El Hamery dut se contenter de cette mince satisfaction.

Il ne fut pas plus heureux du côté de Mostaganem ; convoitant l'occupation de cette ville, il l'avait fait attaquer par les habitants arabes de Mazagran, renforcés de quelques-uns des tribus des environs.

A la fin d'octobre 1881, ceux-ci, conduits par deux des lieutenants d'El Hamery, envoyés de Tlemcen pour les diriger, attaquèrent pendant trois jours la garnison turque de Mostaganem.

Caïd Ibrahim, encouragé par le général Boyer, résista vigoureusement. Les assaillants furent repoussés laissant sur place une vingtaine de cadavres, et entre les mains des assiégés quelques prisonniers importants auxquels Ibrahim fit trancher la tête.

Au mois de décembre, un autre échec grave fut porté à l'influence marocaine : les Douairs et les Smélas abandonnèrent le parti d'El Hamery et se rangèrent de notre côté. Ces deux puissantes tribus, nombreuses et guerrières, constituaient à elles deux la presque totalité du maghzen turc, leur alliance allait ranger sous nos drapeaux une cavalerie brave et bien montée qui, conduite par son intrépide chef le vieil agha Mustapha ben Ismaël, nous rendit ensuite les plus grands services dans les guerres de la conquête.

Au commencement de 1832, la France, ne pouvant tolérer cette intrusion des Marocains qui avaient installé des envoyés du sultan jusqu'à Médéah et Milianah, envoya à Tanger une mission diplomatique appuyée par une escadre.

Sous la pression de nos canons, Muley Abderrahman renonça momentanément à ses projets de conquête et rappela ses envoyés.

El Hamery quitta Mascara à la fin de mars 1832 et reprit le chemin du Maroc. Ce départ des Marocains ne fut point pour la province d'Oran l'ouverture d'une ère de tranquillité, car Abd el Kader allait entrer en scène.

La retraite des Marocains avait laissé le pays livré à l'anarchie la plus profonde; aucune autorité ne contenant plus les tribus, les vieilles inimitiés se réveillaient et de razzia en razzia on en était arrivé à la guerre civile.

Au mois d'avril 1832, les chefs d'un certain nombre de tribus du centre de la province, se réunirent à Mascara pour étudier les moyens de remédier à cet état de choses, en érigeant une autorité supérieure qui pût maintenir les tribus hostiles ou jalouses.

Ils choisirent comme chef un homme important de la tribu des Hachems, Mahiddine, dont le troisième fils s'appelait Abd el Kader.

Ses ancêtres, qu'il faisait remonter jusqu'à Fathma, la fille du Prophète, avaient habité le Maroc avant de se fixer au milieu des Hachems, où la famille de Mahiddine habitait une guethna (réunion de tentes fixes et de gourbis) à l'oued el Hammam.

L'éclat des vertus des ancêtres de Mahiddine avait rapidement fait de cette guethna un centre religieux important et assuré à ses habitants une situation prépondérante dans le pays.

Le vieux Mahiddine était depuis longtemps poussé par l'ambition secrète de rétablir un royaume arabe au profit de sa famille. Déjà, sous les Turcs, le bey avait pris ombrage des menées et des prédications politiques du marabout, et Mahiddine, jeté à Mascara en prison avec son fils Abd el Kader qui était déjà l'objet favori de ses ambitions paternelles, n'avait dû de conserver sa tête qu'à l'intervention d'amis puissants parmi lesquels Mustapha ben Ismaël des Douairs et encore sous condition d'un exil immédiat.

Il avait repris pour la troisième fois avec son fils le chemin de la Meckke, avait poussé jusqu'à Bagdad et était rentré dans sa tribu en 1828; s'appliquant à ne point éveiller les susceptibilités de l'autorité turque par des prédications politiques, il consacrait tous ses soins à captiver les esprits des tribus d'alentour par une vie austère et vouée à la pratique rigide des préceptes du Coran; il se fit ainsi une grande réputation de vertu, de science et de sainteté.

Peut-être des temps plus heureux lui permettraient-ils, plus tard, de tirer parti de cette influence et de cette autorité morale.

En avril 1832, le moment était on ne peut plus propice; les tribus livrées à l'anarchie demandaient un drapeau autour duquel

elles pussent se réunir, et un chef énergique qui pût les délivrer tout à fait du joug déjà brisé des Turcs, et les empêcher de tomber sous la domination du chrétien, en les conduisant à la guerre sainte.

Abd el Kader était merveilleusement préparé à remplir un pareil rôle. Il avait à ce moment 24 ans.

Dès le 17 avril, la ligne des Hachems entra en action en attaquant, à une lieue d'Oran, une reconnaissance d'infanterie, qui eut quelques hommes tués ou blessés, mais qui rentra dans la place sans avoir pu être enlevée.

Du 3 au 9 mai, Mahiddine attaqua Oran avec une extrême vigueur ; il avait rassemblé devant les murs environ 12,000 hommes, tant cavaliers que fantassins.

L'ardeur des Arabes en entraîna un grand nombre jusque dans les fossés de nos retranchements, d'où ils ne sortirent qu'à la nuit sans avoir pu en escalader l'escarpe.

Les fils de Mahiddine conduisaient l'attaque et le jeune Abd el Kader y trouva l'occasion de faire admirer son sang-froid et sa bravoure. Les Arabes craignaient beaucoup le feu de notre artillerie ; pour leur apprendre à le mépriser, Abd el Kader lançait au galop son cheval au-devant des obus et des boulets qu'il voyait ricocher.

Ces attaques, renouvelées plusieurs fois contre les remparts, coûtèrent aux Arabes une centaine de tués ; la garnison eut 3 tués et 11 blessés.

Le 9, au lever du soleil, Mahiddine, dans l'impossibilité de faire subsister ses nombreux contingents, renvoya chez eux les goums, en leur donnant rendez-vous pour une prochaine convocation.

Une grande partie des Gharabas et des tribus voisines voulurent, avant de regagner leurs campements, venger sur Mostaganem l'échec subi devant Oran. Ils n'y furent pas plus heureux.

Caïd Ibrahim se défendit vigoureusement ; sa garnison eut 5 tués et 17 blessés, mais les assaillants furent repoussés.

Caïd Ibrahim, en rendant compte au général Boyer de cette attaque, le priait instamment de lui envoyer de la poudre et des boulets.

Les travaux de la moisson allaient retenir les Arabes chez eux pour quelques mois ; malgré cela Oran, n'en était pas moins assez étroitement investi par les coureurs ennemis et notamment par les Gharabas dont les campements étaient voisins d'Oran, entre Arzew et le Tlelat, dans la forêt de Muley-Ismaël.

L'espace libre autour des remparts ne s'étendait guère au delà de la portée des canons de la place et la garnison avait les plus

grandes peines à faire subsister le troupeau, qui constituait son petit approvisionnement de viande sur pied. La compagnie turque avait été spécialement chargée de la garde et de la protection de ce troupeau, et ce n'était point là une mission facile, car il fallait bien souvent conquérir l'herbe à coups de fusil et défendre les bêtes contre les tentatives d'enlèvement des coureurs ennemis, pour lesquels le troupeau était un objectif bien tentant.

Le 31 août, 200 cavaliers arabes attaquent inopinément le troupeau à l'heure de la sieste; ils sont vigoureusement reçus par les Turcs, qui résistent « avec leur valeur accoutumée », dit le journal de la division ; les piquets sortent en toute hâte, les chasseurs d'Afrique chargent les pillards, qui prennent la fuite.

Le 19 septembre, nouvelle attaque par un millier d'Arabes, tant de cavalerie que d'infanterie, qui a encore pour objectif le troupeau gardé par les Turcs. Ceux-ci, aidés par un piquet de 30 hommes envoyé pour les soutenir, combattent vaillamment et tiraillent plus d'une heure avec les Arabes pour protéger la rentrée du troupeau. Ils réussissent à le faire, sans se laisser entamer. A ce combat, un des frères de Mahiddine, qui conduisait les assaillants, fut tué.

Le 23 octobre eut lieu une autre et plus furieuse tentative contre le troupeau ; les Turcs soutinrent le combat pendant deux heures : ils eurent 3 hommes tués et plusieurs blessés, mais infligèrent à l'ennemi des pertes assez sensibles. Un fils de Mahiddine, frère aîné d'Abd el Kader, était au nombre des morts. Les chasseurs d'Afrique, qui faisaient aussi leurs premières armes, poursuivirent l'ennemi dans toutes les directions.

Au commencement de novembre 1832, eut lieu la grande convocation annoncée par Mahiddine, qui réunit environ 5,000 hommes sous les murs d'Oran. Le 11 novembre, le général Boyer sortit de la ville avec 2,000 hommes et lui infligea un sanglant échec au combat de Sidi Chabal : l'ennemi fut poursuivi deux lieues dans la direction de Misserghine. La compagnie turque ne paraît pas avoir pris part à ce combat.

Les contingents, dispersés au combat de Sidi Chabal, étaient rentrés chez eux. Dans une grande assemblée qui eut lieu auprès de Mascara, Mahiddine, alléguant son grand âge, se démit du pouvoir qu'il n'exerçait que depuis quelques mois. Il présenta aux Arabes, pour les conduire dans le chemin de la guerre sainte, ses fils, et en particulier Abd el Kader, qui prit le titre de bey de Mascara et qui fut acclamé sultan des Arabes. Sans doute pour ne point faire ombrage au sultan Muley Abderrahman, Abd el

Kader refusa ce dernier titre et se fit désigner par la qualification d'émir (prince).

Le 25 novembre, l'émir prit possession du pouvoir; il envoya des lettres de toutes parts pour promettre la justice et organiser la guerre sainte; il nommait des khalifas, des aghas, des caïds, et réunisssait en un faisceau solide les tribus du centre de la province; Mazouna, Milianah, Coléah envoyèrent des députations, offrirent des présents et reconnurent l'émir.

Les Douairs, les Smélas, les gens du Cheliff protestèrent. A Mostaganem, Caïd Ibrahim se proclama bey sous le patronage de la France. A Tlemcen, Ben Nouna répondit qu'il ne connaissait d'autre sultan que celui du Maroc et prit le titre de pacha.

Il ne fut pas donné au général Boyer de combattre ce nouveau pouvoir qui s'élevait à Mascara en présence de celui de la France: en mars 1833, il fut remplacé par le général Desmichels, qui arriva à Oran le 23 avril 1833.

Le général Boyer, dont la justice allait parfois jusqu'à une cruelle rigueur, avait fait à Oran de grandes choses : il avait relevé les fortifications de la ville, accompli de grands travaux d'assainissement et donné aux affaires de la province une bonne direction. Longtemps après son départ, les Arabes ne parlaient de ce chef qu'avec terreur et respect.

A peine arrivé, le général Desmichels prend l'offensive pour dégager les abords de la place.

Le 7 mai 1833, dans la nuit, il sort de la ville avec 1,600 fantassins dont la compagnie turque et 400 chasseurs d'Afrique. Le 8, à la pointe du jour, il tombe sur les campements des Gharabas établis dans la plaine du Tlelat, à environ six lieues d'Oran. Le combat fut peu vif: les Gharabas, surpris, abandonnèrent aux Français 1,200 moutons et 500 bœufs. Ce bétail, ramené à Oran non sans peine, fut le bienvenu pour la garnison, qui depuis plusieurs mois manquait presque absolument de viande fraîche.

A la nouvelle de cette sortie, Abd el Kader accourut avec environ 10,000 hommes et s'établit le 25 mai au Figuier à une dizaine de kilomètres d'Oran. Le surlendemain, l'installation du blockhaus d'Orléans, en avant du fort Saint-André, amena une collision; ce fut surtout un beau combat de cavalerie assez indécis quant à ses résultats.

Le 1er juin, après une attaque infructueuse contre le blockhaus nouvellement installé, les contingents arabes se dispersèrent.

Abd el Kader, travaillant sans cesse à étendre le rayon de son autorité, avait dirigé ses entreprises vers Tlemcen, dont l'impor-

tance militaire l'attirait et dont le prestige historique était bien fait pour le séduire.

Il vint donc attaquer la ville, dont les habitants, sous le pacha Ben Nouna, s'étaient déclarés partisans du sultan du Maroc. Il eut d'autant moins de peine à les réduire que les Turcs et les kouloughlis du Méchouar, sous les ordres de Bou Rsali, firent une sortie qui prit à revers les gens de Ben Nouna.

Abd el Kader aurait bien voulu occuper le Méchouar, ce qui lui eût assuré la possession incontestée de Tlemcen. Mais Bou Rsali s'y refusa énergiquement et n'accueillit pas avec moins de fierté les prétentions d'Abd el Kader qu'il n'avait accueilli autrefois celles du Marocain El Hamery.

« Nos affaires à nous, répondit-il à l'émir, sont bien distinctes des tiennes. Si nous avons attaqué en même temps que toi les Hadars de la ville, c'est que nous avons profité de l'occasion pour régler les vieux comptes que nous avons avec eux. Quant à toi, qui te dis sultan de Mascara, nous ne te connaissons pas. »

Le Méchouar était garni de vingt pièces de canon. Le quartier d'El Yocki, bâti sous la protection de ses murs et occupé par les kouloughlis, était fermé de tous côtés; les maisons en étaient crénelées et des abatis d'arbres en défendaient l'approche du côté de la ville basse.

Abd el Kader, qui n'avait point d'artillerie, était impuissant contre l'ensemble de ces défenses, il dut se contenter d'avoir gagné à sa cause les Maures de la ville basse et reprit le chemin de Mascara.

Il apprit en chemin la mort de son père Mahiddine et l'occupation d'Arzew par les Français. Dans les premiers jours de juillet, le général Desmichels avait installé à la Mersa d'Arzew un blockhaus où il avait laissé une petite garnison.

L'ancienne ville, détruite dans les luttes des dernières années, fut abandonnée de sa population, qui se réfugia en partie à Mostaganem. L'ancien Arzew disparut; sur son emplacement, s'élèvent actuellement les villages de Saint-Leu et de Bettioua.

Abd el Kader, rentré à Mascara, s'était ensuite porté sur le Chéliff, dans l'intention de se venger sur Mostaganem de son insuccès devant le Méchouar de Tlemcen. Le général Desmichels résolut de le devancer en occupant la ville avant lui.

Il avait d'ailleurs une autre raison pour installer à Mostaganem une garnison française : depuis quelque temps il suspectait la fidélité à la France de Caïd Ibrahim, dont l'ambition et le pouvoir sans cesse grandissant commençaient à lui porter ombrage.

Ibrahim, Turc de Bosnie, avait eu une fortune des plus étonnan-

tes et des plus rapides. Simple janissaire sous le bey Hassan, le kaimacan Kheir ed Dine Agha l'avait nommé chef de ses chaouchs et l'avait mis à la tête de sa police. Puis, lui ayant reconnu de la fermeté et de l'intelligence, il l'avait envoyé avec quelques troupes occuper la citadelle de Mostaganem. Bientôt, ayant conçu quelques soupçons sur ses desseins et craignant qu'il n'essayât de se rendre indépendant, il lui envoya l'ordre de revenir à Oran.

Ibrahim qui avait déja organisé fortement une petite milice turque dont il poussait le recrutement en enrôlant des hommes à Alger et aux échelles du Levant, se crut assez fort pour refuser... Sur ces entrefaites les Tunisiens s'embarquèrent.

Les Français trouvèrent Ibrahim installé à Mostaganem et protestant dans toutes ses lettres de sa parfaite soumission à la France.

Ils l'y laissèrent, lui envoyèrent des munitions et des renforts tirés des janissaires d'Oran. Ibrahim sut rapidement profiter de sa situation et de notre appui.

Sous son énergique et intelligent gouvernement, Mostaganem était devenue la deuxième ville de la province par sa force et sa situation militaire et incontestablement la première par son importance commerciale.

L'octroi de la ville, qu'il avait établi, lui rapportait de 100 à 300 francs par jour ; il avait formé une compagnie qui accaparait et dirigeait le commerce des grains. Il monopolisait aussi la vente du kermès, ce qui lui rapportait une cinquantaine de mille francs par an. Ces ressources lui avaient permis de s'entourer d'un faste oriental, répondant à la dignité de bey dont il avait pris le titre. Il avait un divan, une garde, des drapeaux, une musique.

La population qui lui obéissait comptait environ 1,500 hommes en état de porter les armes.

Il avait d'abord environ 200 Turcs asiatiques qui lui formaient une troupe solide et dévouée, puis 7 à 800 koulouglis, propriétaires des environs de Mostaganem, d'Arzew et de Mazagran, qui s'étaient jetés dans la place à la chute du bey Hassan. Ces koulouglis lui étaient en général tout dévoués.

Enfin 400 à 500 Maures armés représentaient encore une force assez sérieuse. Ces Maures appartenaient à des familles depuis longtemps établies dans le pays et qui se livraient au commerce du temps du bey Hassan. Notre occupation les avaient privés de cette ressource en amenant les hostilités des Arabes du dehors avec la place. Cet état de choses blessait leurs intérêts et ils étaient par conséquent hostiles aux Turcs. Plusieurs koulouglis, une centaine environ, s'étaient, à la suite d'alliances de famille,

rangés du côté des Maures et partageaient leur mécontentement.

Mais Caïd Ibrahim n'était pas homme à laisser ce parti passer de ses aspirations platoniques à une entente effective avec les ennemis du dehors et, à plusieurs reprises, il avait prouvé que les têtes des traîtres ne tenaient pas beaucoup sur leurs épaules.

Avec sa garde turque, il occupait solidement la Casbah, armée de 5 canons et qui dominait complètement les deux villes de Matemore et Mostaganem : la première plus spécialement occupée par les Maures, la deuxième par les koulouglis.

Ibrahim s'était pour ainsi dire taillé un petit royaume dans lequel il affectait une indépendance qui éveillait les craintes du général Desmichels.

Convaincu de l'impérieuse nécessité d'installer au plus vite une garnison française à Mostaganem, le général Desmichels agit résolument et sans attendre des ordres qu'il craignait voir arriver trop tard.

Afin qu'Ibrahim, au cas où il aurait formé des projets de résistance, n'eût point le temps de les mettre à exécution, le général Desmichels voulut le surprendre.

Il fit noliser une petite flottille, répandant le bruit qu'elle était destinée à aller installer un blockhaus au rio Salado.

Le 23 juillet, la flottille mit à la voile, emportant 1,400 hommes commandés par Desmichels en personne, mais elle fit route vers l'est et, le 27 au soir, elle débarqua le corps expéditionnaire à Port-aux-Poules, à l'embouchure de la Macta ; le même soir, les troupes allèrent prendre leur bivouac à la Stidia.

Le 28, de grand matin, on se mit en route pour Mostaganem. A hauteur de Mazagran, les habitants arabes de cette ville firent quelque résistance dans leurs jardins ; mais deux compagnies du 66e les en débusquèrent facilement ; ils s'enfuirent à travers la plaine et la marche fut reprise.

De l'autre côté de Mazagran, on aperçut un groupe nombreux d'hommes à pied et à cheval : c'était une partie de la garnison turque de Mostaganem venue au-devant de la colonne.

L'officier qui commandait cette troupe apportait au général Desmichels les compliments du gouverneur et ses protestations de dévouement à la France.

Le général manifesta son étonnement de ne point voir venir au-devant de lui Ibrahim lui-même.

Ce dernier arriva au bout d'une heure, affichant, dit Desmichels, « le luxe insolent d'un bey indépendant ». Six officiers de police richement harnachés le précédaient ; il était monté sur un

cheval noir que deux nègres tenaient par la bride ; derrière lui suivaient sa garde et sa musique.

Le général Desmichels lui fit prendre place dans son état-major, et, à 11 heures, il franchissait les portes de la ville.

Mostaganem se composait alors de plusieurs parties :

1° La ville proprement dite, occupée par les kouloughlis et les Turcs, était située sur la rive gauche de l'Aïn Sefra et presque complètement entourée par ce ravin. La face sud, la seule accessible, était fermée par un fort mur crénelé, garni de deux solides portes fortifiées, Bab el Khandeck et Bab el Djerad. C'est sur cette face que venaient déboucher les routes d'Oran et de Mascara.

Dans la partie est, un fort d'une construction très ancienne, ayant une sortie indépendante de la ville, la dominait dans presque toute son étendue. Ce fort, dit Bordj el Mehal (fort des cigognes), était situé sur l'emplacement actuel de la prison civile ;

2° Matemore, presque exclusivement occupée par des Maures se livrant au commerce des grains et plus portés par leur tempérament à se rapprocher des Arabes que des Turcs.

Cette ville, située sur la rive droite de l'Aïn Sefra, était, comme Mostaganem, entourée de trois côtés par le ravin, les maisons d'enceinte en étaient crénelées et, aux endroits où elles présentaient des lacunes, un mur complétait la fermeture.

Le côté nord-est, le plus accessible, était flanqué à bout portant par la Casbah ou fort turc bâti par le bey Hachmet el Abid sur l'emplacement d'où les Espagnols avaient vainement bombardé la ville en 1548 et en 1558.

Ce fort présentait des escarpes solides et élevées, avait un bon puits et dominait complètement les deux villes ;

3° Tigdit, au nord du ravin et de Mostaganem, était un faubourg complètement ruiné ;

4° Digdida, au sud du ravin et de Matemore, avait également été abandonné et détruit pendant les hostilités qui avaient si profondément troublé les années précédentes.

Ces quatre parties présentaient, du temps des beys, une agglomération de 30 à 35,000 âmes ; il en restait à peine 3 à 4,000.

Le général Desmichels s'installa dans le palais du bey, non loin de Bordj el Mehal. Une compagnie de voltigeurs se logea dans la Casbah conjointement avec la garnison turque.

Bordj el Mehal et Bab el Djerad furent également occupés par nos troupes. Le reste du corps expéditionnaire campa en avant du front sud de la ville dans laquelle il fut interdit d'entrer, afin de ne point froisser la population que Desmichels rassurait de son mieux, lui assurant que rien ne serait changé à ses coutumes.

Dès le lendemain 29 juillet, les grand'gardes furent attaquées. Le 31, l'attaque reprit au matin sur toutes les faces du camp et le combat très vif dura jusqu'à 3 heures de l'après-midi.

La plupart des Maures de Matemore, peu désireux de vivre sous notre domination, avaient profité de l'autorisation que leur avait donnée le général Desmichels de gagner la campagne. Matemore était presque complètement désert. Desmichels le fit évacuer entièrement et y installa nos troupes pendant que les Turcs, les koulouglis et ceux des Maures qui s'étaient décidés à rester, continuaient à occuper Mostaganem et se chargeaient de le défendre.

Un marabout, qui dominait complètement la plage de débarquement, fut entouré de fossés et crénelé; il constitua le blockhaus de la Marine.

Le 2 août, le général Desmichels s'embarqua pour Oran avec Ibrahim, sa famille et 120 de ses soldats turcs. Bon nombre de ceux-ci avaient été, à plusieurs reprises, envoyés d'Oran pour renforcer la garnison de Mostaganem et avaient demandé à y retourner pour y continuer leur service.

Il ne resta plus à Mostaganem que 70 des janissaires turcs.

Il était temps que le général Desmichels fit occuper solidement Mostaganem. Les coups de fusil des 29 et 31 juillet étaient, en effet, les avant-coureurs des attaques furieuses qu'Abd el Kader devait diriger sur la ville dans les premiers jours d'août.

Dès le 3, les Arabes se montrèrent en grand nombre, en face de Matemore, une infanterie ennemie nombreuse occupa les ruines de Tigdit et de Digdida ; le fortin de la Marine eut à repousser ce jour-là une légère attaque.

Le 5, l'attaque reprit dès le matin, avec une grande violence, sur tous les fronts de la ville et contre le fortin de la Marine qui eut à repousser un furieux assaut. Heureusement que le brick le *Hussard*, mouillé près de terre, put lui prêter le secours de ses canons, dont la mitraille déconcerta les assaillants.

La partie de la ville occupée par les Turcs et le fort d'El-Mehal étaient aussi vigoureusement attaqués ; l'infanterie ennemie venait jusqu'au pied des murailles, ajustant les canonniers aux embrasures et embouchant les créneaux.

Vers 5 heures du soir, l'émir tenta un suprême effort. Sous la protection de tireurs embusqués, un groupe de volontaires venu de Tigdit se porta contre la muraille à un endroit où elle était mal flanquée ; ils se mirent résolument à en attaquer le pied à coups de pioche pendant que l'émir les encourageait en faisant jouer sa musique tout près d'eux. Les défenseurs durent monter sur la

crête du mur pour fusiller à bout portant ces audacieux travailleurs. Ces attaques désespérées se renouvelèrent jusqu'à minuit. Les Arabes, découragés par leurs pertes, se retirèrent alors en emportant de nombreux cadavres.

Parti le 2 de Mostaganem sur la frégate la *Victoire*, le général Desmichels quittait à peine la plage qu'il croisait le brick le *Hussard* venant d'Oran et qui apportait la nouvelle de cette levée de boucliers dirigée par l'émir contre Mostaganem.

Aussitôt débarqué à Oran, le général s'était hâté d'envoyer à Mostaganem le colonel de Fitz-James avec le titre de commandant supérieur, un renfort de quatre compagnies et un approvisionnement de vivres et de munitions.

Le colonel de Fitz-James débarqua le 6 août sous le fortin de la Marine. Les Arabes tentèrent en vain de s'opposer au débarquement.

Découragé sans doute par l'arrivée de ces renforts, l'ennemi ne tenta, le 7 août, qu'une attaque un peu molle; le 8, une sortie de la garnison le décida à partir et, le 9, dans la matinée, il leva le camp.

Dans ces attaques du 3 au 9 août, la garnison avait eu six hommes tués, dont un Turc, et une vingtaine de blessés. Les Arabes, qui ne s'étaient pas ménagés, avaient fait des pertes bien plus considérables dont le nombre n'était pas inférieur à un millier d'hommes hors de combat.

Pendant que les soldats turcs de Mostaganem prenaient une part active à la défense de la ville, leurs camarades de la compagnie turque d'Oran ne restaient pas inactifs.

Les Smélas, depuis la mort de leur agha Mouserli et malgré l'accord conclu avec nous en décembre 1831, avaient cédé aux sollicitations de l'émir, et lui avaient envoyé leurs contingents.

Desmichels avait résolu de les en châtier.

Il confia ce soin au colonel de Létang, du 2e chasseurs d'Afrique, qui sortit d'Oran le 5 août au soir avec une colonne de 400 chasseurs et 700 fantassins; la compagnie turque, à l'effectif d'une centaine d'hommes, commandés par un vieil officier turc du nom d'Ali, faisait partie de la colonne et était placée à l'avant-garde. Le 6, au point du jour, le colonel de Létang tomba sur les douars des Smélas au pied du Djebel-Tafaroui, à environ 35 kilomètres d'Oran.

La colonne s'empara d'une centaine de prisonniers, d'un grand nombre de bœufs et de moutons. La razzia avait été facile. Il n'en fut pas de même du retour, pour lequel la compagnie turque avait été placée à la garde du convoi. La colonne, alourdie par son bu-

tin, marchait plus lentement; les hommes déjà fatigués de leur marche de nuit, étaient exposés aux bouffées brûlantes d'un sirocco dont les Arabes avaient encore accru l'ardeur en mettant le feu à l'herbe sèche et aux buissons de la plaine.

Bientôt l'ennemi parut et pressa de près la colonne, se précipitant furieusement sur le convoi pour reprendre le butin.

L'arrière-garde fut bientôt sur les dents; les fantassins, tombant de fatigue, se semaient sur le sable. Deux Italiens de la légion étrangère se brûlèrent la cervelle à dix pas de l'ennemi plutôt que de tomber entre ses mains.

On atteignit péniblement le puits du Figuier; une partie des chasseurs faisait à pied le coup de feu, ayant prêté ses chevaux à des fantassins exténués.

Là, les soldats éreintés se couchant par terre, on fut obligé de s'arrêter. Quatre hommes y moururent de fatigue.

Le colonel de Létang put, heureusement, faire prévenir de sa situation critique le général Desmichels, qui fit aussitôt sortir tout ce que la garnison présentait de disponible.

Sous la protection de ce renfort, la colonne put rentrer dans la place vers 5 heures du soir, ramenant malgré tout ses prisonniers avec son butin.

Peu de jours après, les Smélas, à qui on avait rendu leurs prisonniers, semblaient de nouveau se détacher d'Abd el Kader et entamaient avec nous des négociations pacifiques qui n'eurent, d'ailleurs, que des suites peu sérieuses.

En quittant Mostaganem, Desmichels avait emmené avec lui Ibrahim et son gendre Hussein. Il craignait que leur présence à Mostaganem après notre occupation ne fût un sujet d'embarras et il préférait les avoir à Oran pour les surveiller.

Mais la politique conseillait de ne point dépouiller complètement l'ancien bey et de lui garder un rang honorable, encore acceptable après la brillante situation qu'il avait occupée.

Desmichels lui fit donc maintenir un traitement de 5,000 francs avec une allocation journalière de 21 rations de vivres pour sa maison. Hussein eut aussi un traitement de 3,000 francs sans autres accessoires.

Quant aux 120 Turcs qui étaient revenus avec lui, ils furent fondus avec ceux de la compagnie d'Oran. On les forma en trois petites compagnies dont l'effectif total était d'environ 220 hommes et qui furent placées sous l'autorité nominale d'Ibrahim.

Le colonel de Fitz-James organisa également en une compagnie les 70 Turcs qui étaient restés à Mostaganem.

Ces quatre compagnies, exclusivement commandées par des offi-

ciers turcs, avaient pris l'uniforme de l'ancienne compagnie d'Oran, qui consistait en une veste rouge. Les hommes recevaient une solde de 0 fr. 60 par jour et des vivres. Ils s'habillaient, s'équipaient et s'armaient à leurs frais. Cette organisation eut lieu dans le courant de septembre 1833.

Quelques mois après, le général Desmichels qui préparait des projets d'organisation de corps indigènes, décida que ces compagnies seraient placées sous l'autorité d'un officier français afin de mieux assurer la prompte exécution des ordres.

Il désigna, à cet effet, le chef d'escadrons Abdallah d'Asbonne, un ancien mameluck du premier Empire, qui parlait bien la langue arabe et était connu des habitants du pays.

Les nouvelles compagnies d'Oran eurent bientôt l'occasion de tirer leurs premiers coups de fusil.

Au mois de septembre, une commission parlementaire de hauts personnages était venue officiellement faire une enquête sur l'état des choses en Afrique. Présidée par le lieutenant général Bonet, elle comprenait deux pairs de France, quatre députés, un général inspecteur du génie et un capitaine de vaisseau.

Après avoir visité Alger, Blidah et Bône, cette commission arriva à Oran dans les premiers jours d'octobre. Elle manifesta le désir de voir un peu le pays; pour lui donner satisfaction le général Desmichels fit, le 10 octobre, une sortie avec une colonne de 1,800 hommes dont faisaient partie les trois compagnies de Turcs à pied.

On atteignit Misserghine, ferme et château ruiné de l'ancien bey, où l'on fit une halte de deux heures, puis on se mit en marche vers Oran en suivant la rive de la Sebkha. A l'extrémité du lac, 3,000 à 4,000 cavaliers commandés par Abd el Kader en personne attaquèrent la tête de colonne. Il était 3 heures de l'après-midi.

L'avant-garde, formée par les Turcs et deux compagnies d'élite du 66e, fut complètement enveloppée par les cavaliers arabes. Elle se défendit vaillamment, faisant éprouver de grandes pertes à l'ennemi. Le gros, se rapprochant, dégagea bientôt l'avant-garde. Les Arabes, luttant quand même avec acharnement, harcelèrent la colonne jusqu'à sa rentrée à Oran, où elle arriva à la nuit.

A Mostaganem, sous l'énergique impulsion du colonel de Fitz-James, les travaux pour la mise en état de défense de la place étaient activement poussés. La garnison eut à faire quelques sorties, pour repousser les Arabes qui venaient jusqu'au pied des murailles, attaquer les travailleurs.

Quelques-unes de ces attaques furent dirigées par Abd el Kader lui-même.

Les communications avec Oran et Arzew étaient donc assez difficiles, la voie de mer seule restait libre.

Le colonel de Fitz James avait fait réparer une grande barque abandonnée sur la plage à moitié brûlée. Il comptait s'en servir pour ses communications quotidiennes avec Arzew.

Restait à trouver les marins pour la monter; il ne fut pas bien difficile de découvrir dans la compagnie turque quelques hommes de mer, peut-être des anciens pirates, qui s'offrirent à faire ce service. On en forma une escouade spéciale. Le patron eut une solde de 2 francs par jour et ses marins 1 franc.

Ce petit équipage fit assez régulièrement le voyage d'Arzew, d'où il rapportait le bois, dont la garnison, étroitement bloquée, avait le plus grand besoin.

Ce blocus cessa bientôt, le général commandant à Oran ayant conclu, le 26 février 1834, avec Abd el Kader un traité de paix, qui est connu dans l'histoire sous le nom de son signataire. Le traité Desmichels était, en fait, la reconnaissance d'Abd el Kader comme puissance indépendante; il devait, à bref délai, amener des difficultés rendant impossible le maintien de la paix.

CHAP-

Algérie (1

Accroissement de la puissance d'Abd
Tlemcen. — Convention du Figuier.
sous Mostaganem. — Organisation
pédition de Mascara. — Le bey
Tlemcen. — Camp de la Tafna. —

Le traité Desmichels, bien qu
puissance d'Abd el Kader, n'avait
grand nombre de tribus, qui rep
encore l'impôt destiné à la guerre
avec les chrétiens.

Mustapha ben Ismaël, d'une vie
se résoudre à se soumettre à ce
le signal de l'insurrection contre la
quant le 12 avril chez les Beni
battu, rentra presque seul à Masc
presque générale. Les Medjehers
les Borgias sous Kaddour ben Mor
Sidi Laribi, se joignirent à Mustap

Mais le général Desmichels,
comme son allié, lui fit tenir de
l'aide de la poudre et des fusils
ment ses ennemis le 12 juillet
Tlemcen.

Avec leur versatilité ordinaire,
veau du côté d'Abd el Kader. Se
échapper à l'humiliante générosité
des Turcs qui tenaient toujours le M

Abd el Kader l'y suivit, fut reçu
lation maure à la tête de laquelle
Nouna. Quant aux Turcs, ils refusè
l'émir mit le siège autour du Méchou

Mais cette fois encore, au bout d
Abd el Kader, manquant de canon po
dévorer sa colère impuissante et repr

Dans les premiers jours de 1835, l
donnait depuis longtemps aux affaires

sion en désaccord avec les intentions du gouverneur, fut rappelé et remplacé par le général Trézel.

L'arrivée de celui-ci à Oran, au commencement de février 1835, fut le signal d'un changement radical dans notre politique vis-à-vis d'Abd el Kader. Sans inquiétude du côté des Français, encouragé même par le général Desmichels, qui en plusieurs fois lui avait fait remettre plus de 1,200 fusils français, l'émir avait considérablement étendu le cercle de son autorité. Il gouvernait les provinces d'Oran et de Tittery, avait occupé Médéah, installé un bey à Milianah et donné un caïd aux Hadjoutes, aux portes mêmes d'Alger.

Le général Trézel arrivait à Oran convaincu de la nécessité d'empêcher l'émir de réunir en un solide faisceau les forces des tribus indigènes. Les premiers à détacher de l'émir étaient les Douairs et les Smélas qui, sous la conduite de Mustapha, nous avaient déjà rendu de réels services.

Le 16 juin, Trézel conclut avec eux la convention du Figuier, par laquelle ces tribus reconnaissaient la souveraineté de la France et recevaient des chefs de notre main.

La France les protégerait contre les entreprises de l'émir et, en revanche, leurs contingents se joindraient à nos troupes dans toutes les circonstances de guerre où l'on ferait appel à leur coopération.

Cette convention du Figuier nous attacha deux tribus dont la fidélité ne se démentit plus. A partir de ce moment, en effet, les Douairs et les Smélas figurèrent sous nos drapeaux sur tous les champs de bataille de la province. Elle devait aussi être le signal d'une guerre acharnée.

L'émir ne voulut point reconnaître le droit de traiter à des tribus qu'il revendiquait pour ses sujettes; il leur intima l'ordre d'émigrer dans l'intérieur et se mit en mesure de les y contraindre par la force.

Le général Trézel sortit d'Oran pour les protéger, avec une petite colonne de 2,300 hommes. La collision se produisit le 26 juin au passage du défilé de la forêt de Muley Ismaël. L'affaire fut très vive et un peu indécise; les Français, le soir, campèrent sur les bords du Sig.

Ce jour-là, le premier bataillon des réguliers de l'émir fit brillamment son apparition sur le champ de bataille : il avait un effectif de 1,300 hommes armés de fusils français et avait été dressé par un déserteur allemand de la légion étrangère.

Le surlendemain 28, Trézel, embarrassé de ses blessés, prit la direction d'Arzew, où il comptait les déposer en même temps qu'il renouvellerait ses approvisionnements de vivres et de munitions.

C'est ce jour-là qu'eut lieu le combat de la Macta : attaquée au passage d'un défilé entre les collines et le marais, la petite colonne arriva bien péniblement à Arzew vers 7 heures du soir, après dix-sept heures de marche et quatorze heures de combat pendant lesquelles elle avait perdu 260 tués et presque tout son convoi. Elle ramenait en outre plus de 300 blessés.

Le général Trézel, dont la fortune avait trahi les généreux projets, avait noblement assumé sur sa tête toutes les responsabilités, voilant même les faiblesses et les torts de quelques-uns de ses subordonnés.

Le gouverneur Drouet d'Erlon le renvoya en France et le remplaça par le général d'Arlanges.

Il ne tarda pas lui-même à quitter l'Algérie : une ordonnance royale du 8 juillet le remplaça par le maréchal Clausel comme gouverneur général des possessions françaises dans le Nord de l'Afrique.

Après le désastre de la Macta, Ibrahim, l'ancien gouverneur de Mostaganem, dont l'influence était encore considérable, avait été mis à la tête des Douairs et des Smélas avec le titre de bey.

Pour lui constituer une infanterie régulière, on rassembla tous les Turcs disponibles d'Oran et de Mostaganem.

Cette dernière place avait été bloquée dès la fin de juin, à la reprise des hostilités. Le chef de bataillon Friol, du 66° de ligne, qui y commandait alors, n'avait à sa disposition qu'une petite garnison de moins de 600 hommes, plus la compagnie turque organisée par le colonel de Fitz-James, à l'effectif d'un peu plus de 100 hommes et commandée par Caïd Omar.

Dès le 26 juin, la place fut attaquée par plusieurs centaines de cavaliers arabes débouchant des ruines de Mazagran ; leur objectif était le troupeau d'approvisionnement. L'affaire fut assez vive et dura près de deux heures au bout desquelles l'ennemi nous laissa maîtres du champ de bataille.

Le commandant Friol dit dans son rapport au général Trézel : « J'ai beaucoup à me louer de la compagnie turque, elle formait la garde du troupeau, s'est de suite transportée sur le point d'attaque et y est restée jusqu'à la fin du combat. »

Le 19 juillet, une nouvelle attaque est encore repoussée par la compagnie turque.

C'est à ce moment que parvint à Mostaganem l'ordre de diriger sur Oran les Turcs disponibles, afin de concourir à l'organisation du bataillon indigène du bey Ibrahim.

Un grand nombre d'entre eux étaient mariés ; aussi cette nouvelle jeta leurs familles dans la désolation la plus profonde. Les femmes

vinrent représenter au commandant Friol qu'elles avaient pour toute ressource la solde de leurs maris, dont le départ allait les plonger dans la misère.

Pour satisfaire dans la mesure du possible à ces respectables revendications, le général Trézel autorisa la conservation, à Mostaganem, d'une section de réserve, comprenant une trentaine de soldats turcs choisis parmi les plus vieux, les plus usés, ou les plus chargés de famille.

Ce petit groupe ne prit plus grande part à la défense de la ville, qui fut encore attaquée à plusieurs reprises dans le courant d'août, de septembre et d'octobre.

Les autres Turcs, au nombre de 96, partirent en plusieurs détachements pour Oran, dans les derniers jours de juillet.

Le bey Ibrahim nourrissait alors de vastes projets. Il ne rêvait rien moins que de soumettre en un an l'Algérie tout entière, de concert avec le maghzen de Mustapha ben Ismaël et au moyen d'un corps d'infanterie de 2 à 3,000 Turcs, recrutés en Asie mineure et assez largement payés pour pouvoir exiger d'eux une exacte discipline.

« Les Turcs, disait-il, sont encore la terreur des Arabes; cinq ans d'expérience ont prouvé qu'ils étaient, dans l'ancienne régence, plus étrangers aux intrigues et plus fidèles à la domination française qu'aucune autre partie de la population; que seuls, par leur civilisation et leur franchise, ils peuvent servir d'intermédiaires entre les européens et les indigènes, tout en étant trop éloignés de ceux-ci pour pouvoir se lier avec eux au point de conspirer. »

La création de ces corps indigènes souriait assez à la vive imagination du maréchal, qui ne cessait de presser à ce sujet le Ministre de la guerre.

Celui-ci voyait au développement de la puissance turque par l'intronisation de beys turcs, des inconvénients politiques dont le moindre était d'éloigner de nous la population arabe.

Ibrahim avait encore à ses yeux le tort grave de sembler prêcher surtout pour sa propre paroisse. « Vous êtes Turc, monsieur Ibrahim! » écrivait-il de sa main, en marge du rapport où le bey disait : « Le système turc peut seul, avec les hommes turcs, assurer le retour des indigènes aux idées de paix et de commerce. »

Des difficultés budgétaires s'opposaient encore à l'exécution d'aussi vastes projets. Le maréchal ne savait où trouver les 8 ou 900,000 francs nécessaires à la réunion, à l'armement et à l'équipement d'un corps aussi considérable.

Il ne put donner à Ibrahim qu'une vingtaine de mille francs.

Les enrôlements furent cependant activement poussés à Alger, où Ibrahim avait envoyé des agents recruteurs et dès la fin de septembre il occupait Misserghine avec cinq compagnies turques à peu près organisées et présentant un effectif total de 425 hommes.

La 1re était formée des compagnies d'Oran nos 2 et 3 organisées en septembre 1833.

Les 2e, 3e et 4e étaient formées d'hommes recrutés à Alger.

La 5e comprenait les 96 Turcs venus de Mostaganem.

Elles étaient commandées par les capitaines turcs Ali Mustapha ben Ahmed, Caid Ali, Hassan Khodja, Soliman et Caid Mohammed.

Chacune de ces compagnies comprenait :

Un 1er chef ou capitaine aux appointements de 60 francs;

Un 2e chef aux appointements de 45 francs ;

Un 3e chef aux appointements de 35 francs ;

3 ou 4 chaouchs ou sous-officiers avec 20 francs ;

Les soldats avaient une solde journalière de 0 fr. 50.

On leur avait en outre distribué des fusils français.

Les officiers recevaient un brevet du général de division.

Le chef d'escadron de Bourgon, officier de chasseurs en congé, avait trouvé dans l'organisation et le commandement de ce petit bataillon, un aliment à l'activité aventureuse qui l'avait fait venir en Afrique, courant pour son compte au-devant des événements.

La compagnie turque n° 1, formée en 1832 à Oran, resta dans cette ville. Elle servit de dépôt au corps d'Ibrahim et reçut les quelques chefs et les hommes fatigués qui ne purent être compris dans l'organisation des compagnies actives. Elle continua à être employée à la garde armée du troupeau et de quelques ouvrages extérieurs.

Dès le 5 octobre, les compagnies actives d'Ibrahim entrèrent en campagne et firent partie d'une sortie que le général d'Arlanges poussa jusqu'à 2 lieues au delà du Tlélat.

Dans la retraite deux Turcs furent blessés.

Le désastre de la Macta, en même temps qu'il grandissait d'une façon inquiétante le pouvoir de l'émir, avait en France fortement secoué l'opinion publique.

Quatre régiments de renfort avaient été envoyés en Afrique. Le maréchal Clauzel résolut d'aller frapper Abd el Kader au centre même de sa puissance en occupant Mascara.

Le duc d'Orléans, fils aîné du roi Louis-Philippe, devait accompagner l'expédition et indiquer par sa présence l'importance attachée à cette entreprise dont on attendait la revanche de la Macta.

Le 23 novembre, Ibrahim avait été nommé bey de Mascara ; le maréchal Clauzel devait, de sa personne, aller l'y installer à la tête de 11,000 hommes.

Le 28 novembre, le corps expéditionnaire est réuni au camp du Tlélat ; il est partagé en quatre brigades et une réserve.

La première brigade, aux ordres du général Oudinot, comprend :

Quatre compagnies de zouaves ;

Le 2e léger ;

Deux compagnies du génie ;

Le 2e chasseurs d'Afrique ;

Enfin les Douairs, les Smélas et les cinq compagnies turques, aux ordres d'Ibrahim Bey, récemment fait chevalier de la Légion d'honneur.

Ibrahim a auprès de lui comme chef d'état-major le commandant Abdallah d'Asbonne, qui a été en 1833 à la tête des trois compagnies turques d'Oran.

Le chef d'escadrons de Bourgon commande les cinq compagnies à pied.

Le 29 novembre, l'armée traverse sans combat le défilé de Muley Ismaël.

L'avant-garde est formée des Douairs, des Smélas et des Turcs. Leurs étendards bariolés sont déployés et ils marchent au bruit aigu et original de leur musique militaire, chassant devant eux quelques coureurs ennemis qui s'enfuient à leur approche.

Le soir, l'armée campait aux bords du Sig; les zouaves et les Turcs avaient seuls traversé la rivière et occupaient la rive droite.

Le 1er décembre, le maréchal sortit du camp avec une reconnaissance tirée de la 1re brigade pour aller explorer et disperser un camp ennemi que l'on apercevait distinctement à quelque distance au sud du nôtre. Un détachement de 150 Turcs des compagnies faisait partie de cette reconnaissance, qui, les Turcs et les zouaves en tête, s'empara rapidement du camp occupé par une fraction des Beni Amer. Mais bientôt une masse d'un millier de cavaliers assaillit les Turcs en tournant la droite de notre avant-garde. Sous ce choc, les fantassins plièrent et commencèrent à reculer malgré les efforts des commandants Abdallah et de Bourgon. Une charge heureuse des chasseurs d'Afrique vint à propos les dégager. L'avant-garde fut bientôt poussée plus vivement encore, par Abd el Kader en personne, accouru avec plus de 2,000 chevaux ; le maréchal lui-même se porta en avant avec quatre compagnies et deux pièces de canon dont les boulets mirent rapidement en désordre cette masse de cavalerie.

Ibrahim se lança alors en avant avec la cavalerie irrégulière ;

notre infanterie suivit ce mouvement offensif et bientôt la reconnaissance, complètement dégagée, put rentrer au camp sans être accompagnée autrement que par quelques cavaliers ennemis, qui caracolaient, impuissants, autour de l'arrière-garde.

Le 3 décembre, l'armée quittait le camp du Sig et marchait vers l'est sur trois colonnes; la brigade Oudinot était en tête de la colonne du centre.

Arrivé à hauteur du camp d'Abd el Kader, établi sur l'oued Ghorouf, l'armée fut assaillie sur son flanc droit par une masse de 8 à 10,000 cavaliers commandés par l'émir.

Le maréchal la laissa descendre en plaine, puis, tandis que les trois premières brigades, faisant un changement de direction à droite, menaçaient le flanc droit des Arabes, il les canonna vigoureusement avec toute son artillerie. Ils ne tardèrent pas à s'enfoncer dans la montagne.

Abd el Kader, sans se laisser décourager par cet échec, alla attendre l'armée à 7 ou 8 kilomètres plus loin, à hauteur des marabouts de Sidi Embareck, en un endroit où la plaine de l'Habra se resserre entre la montagne au sud et des bois touffus de tamarins au nord.

C'est là que l'émir nous barrait le chemin, ses deux ailes appuyées au bois et à la montagne, sa gauche protégée par une batterie de cinq petites pièces, qui, établies sur un mamelon, enfilaient un ravin situé en avant des marabouts.

Ces fortes positions furent simultanément enlevées. Les Turcs à pied qui étaient à notre gauche, aidés du bataillon d'Afrique, chassèrent des taillis l'infanterie ennemie.

Leur chef, le chef d'escadron de Bourgon, est cité dans le rapport du maréchal Clauzel pour l'entrain avec lequel il a conduit sa troupe à l'attaque du bois, sous un feu très vif.

L'armée bivouaqua le soir sur les bords de l'Habra.

Le lendemain, l'armée semblait se diriger sur Mostaganem, les tirailleurs ennemis venaient à portée de la voix railler notre retraite que, comme à la Macta, ils espéraient changer en déroute, lorsque vers le milieu du jour l'armée tourna à droite et s'enfonça dans la montagne par la vallée de l'oued Melah. On allait à Mascara.

Le chemin fut difficile; l'armée, franchissant sommets et ravins, traînait péniblement derrière elle ses équipages et son artillerie, et ce ne fut qu'à la nuit qu'elle bivouaqua à Aïn Kebira, presque sur la crête de la montagne.

A Aïn Kebira, le maréchal apprit que les troupes d'Abd el Kader,

en se débandant, avaient pillé Mascara et massacré une partie des habitants, après avoir mis le feu à la ville.

Il partit le 6 décembre, à la pointe du jour, avec le prince royal, les troupes d'Ibrahim et le 2e chasseurs d'Afrique. Le soir, il faisait son entrée dans Mascara, où il ne restait plus que 7 ou 800 Juifs, consternés et tremblants. La ville était presque complètement ruinée ; en présence de ce spectacle pitoyable, le maréchal renonça à y installer le bey Ibrahim et résolut de transporter à Mostaganem le siège du beylick. Un arrêté du 8 décembre, daté de Mascara, partagea la province d'Oran en trois beylicks : ceux de Tlemcen, du Chéliff et de Mostaganem. Ce dernier, situé entre les deux autres, était délimité à l'est et à l'ouest par l'oued Djidiouïa et le rio Salado. Le 9 décembre, les troupes françaises quittaient Mascara, après avoir détruit l'arsenal, la manufacture d'armes et les munitions de guerre amassées par Abd el Kader.

La seconde traversée de la montagne fut plus pénible encore que la première. Les pluies avaient détrempé les chemins ; la population juive de Mascara, craignant les représailles d'Abd el Kader, avait demandé au maréchal à partir avec lui ; elle venait encore alourdir la colonne et retarder sa marche. Ces malheureux, mal vêtus, mal chaussés, mourant de fatigue, de froid et de faim, souffrirent horriblement. Beaucoup d'entre eux tombèrent dans la boue des ravins pour ne plus se relever.

Le 12 décembre, le corps expéditionnaire atteignit Mostaganem, qui marquait le terme de ses privations.

Les cinq compagnies turques n'avaient eu qu'une dizaine de blessés pendant toute cette campagne.

Le corps expéditionnaire rentra à Oran, laissant à Mostaganem une petite garnison française, avec les cinq compagnies turques d'Ibrahim qui commença à s'installer dans son beylick.

Dans les premiers jours de janvier, El Mazari, neveu de Mustapha ben Ismaël, fut donné au bey comme khalifa.

El Mazari avait été un des brillants lieutenants de l'émir dont il commandait la cavalerie ; il s'était battu contre nous à la Macta et sur l'Habra au combat de Sidi Embareck. Après l'expédition de Mascara, blessé par d'aigres reproches d'Abd el Kader et peut-être aussi manquant de confiance dans la fortune de l'émir, il s'était décidé à se ranger de notre côté.

L'expédition de Mascara avait frappé la puissance d'Abd el Kader, mais ne l'avait pas détruite. Quelques semaines après, il tenait de nouveau la campagne aux portes d'Oran. Dès les premiers jours de janvier 1836, il occupait Tlemcen et mettait encore une fois le siège devant le Mechouar. Le maréchal se disposait à

se porter à l'aide de Mustapha et de Bou Rsali avec une colonne française.

Il était temps, en effet, de secourir autrement que par des paroles d'encouragement la brave garnison turque, qui depuis six ans se défendait héroïquement dans cette citadelle, résistant aux assauts des Marocains, des troupes de l'émir et des Maures de la ville basse, prenant, perdant et reprenant tous les jours des maisons aux gens du caïd ben Nouna. Depuis quelque temps, Mustapha écrivait lettre sur lettre au bey Ibrahim pour le prier de venir à son secours; il lui disait : « Arrivez vite, car nous sommes ici au milieu du feu. »

Parti le 8 janvier d'Oran, avec une colonne de 7,000 hommes, le maréchal Clausel arrivait le 13 à Tlemcen, où il fut reçu comme un libérateur par Mustapha, les Turcs, les kouloughlis et les Angads qui vinrent au devant de lui jusqu'à Ouzidan.

A l'approche des Français, l'émir avait évacué la ville, emmenant avec lui, de gré ou de force, la majeure partie de la population maure.

Il restait encore à peu près 800 hommes valides dans la garnison turque du Méchouar. Ceux qui n'étaient pas armés reçurent des fusils français et, dès le 15 janvier, ils se joignirent aux troupes françaises chargées de donner la chasse à Abd el Kader. Le camp de l'émir fut atteint, ses troupes dispersées et lui-même poursuivi au galop à plus de 20 kilomètres dans la montagne. Le lendemain, les zouaves et les Turcs allèrent chez les Beni Smiel dénicher, dans de véritables nids d'aigles, les Maures fugitifs; ils en ramenèrent plus de 3,000 avec 4,000 têtes de bétail.

Peu de jours après, le maréchal sortit de Tlemcen avec 3,000 hommes pour aller reconnaître la route de la mer. Il fut vivement attaqué sur les bords de la Tafna, les 26 et 27 janvier, sans succès d'ailleurs, par Abd el Kader et Bou Hamedi conduisant au combat de nombreux contingents arabes, kabyles, maures et marocains.

Les Turcs et les kouloughlis de Mustapha assistaient à ces deux affaires; ils se distinguèrent à l'arrière-garde, et, dans un ordre général, élogieux pour leur bravoure, le maréchal leur fit remise, au nom de la France, de la somme qu'ils devaient pour les fusils qu'ils avaient reçus, en considération de la manière dont ils s'en étaient servis.

Le 7 février, la colonne reprit le chemin d'Oran, laissant à Tlemcen, outre les Turcs et les kouloughlis, un bataillon de 500 volontaires français aux ordres du capitaine Cavaignac.

Peu de temps après, le général d'Arlanges, commandant la di-

vision d'Oran, établissait un camp permanent à l'embouchure de la Tafna pour faciliter les communications entre Oran et Tlemcen.

Le 25 avril, en étant sorti pour se diriger sur Tlemcen, il fut vigoureusement attaqué par Abd el Kader en avant de la koubba de Sidi Yacoub et obligé de rentrer dans ses lignes, en soutenant une retraite pénible qui lui coûta plus de 350 hommes tués ou blessés.

Le général Bugeaud, envoyé de France avec des renforts, débarqua dans les premiers jours de juin à la Tafna. Après avoir ravitaillé Tlemcen, il prit, le 6 juillet, une brillante revanche de la défaite de Sidi Yacoub, en battant complètement l'émir à la Sikkah. Le bataillon des réguliers d'Abd el Kader, fort de plus de 1,200 hommes, y fut presque complètement détruit; on ramassa sur le terrain 700 fusils et 6 drapeaux.

Après avoir remis le commandement de la division d'Oran au général de Létang, Bugeaud rentra en France avec le grade de lieutenant général.

Les cinq compagnies turques du beylick de Mostaganem n'avaient point pris part à l'expédition de Tlemcen ni à celle de la Tafna; elles ne figuraient pas non plus à la bataille de la Sikkah: elles étaient restées à Mostaganem avec Ibrahim.

Le colonel Combes, du 47e, qui avait remplacé le commandant Friol comme commandant de Mostaganem, s'occupait de leur organisation et de leur administration, essayant de les amener à l'exacte discipline des troupes françaises.

Quelques-uns des hommes, au cours de l'expédition de Mascara, avaient perdu ou même vendu leurs effets. Le colonel Combes leur fit établir des livrets, leur constitua une masse individuelle de 35 francs par prélèvements sur leur solde.

Ils ne consommaient point pour la plupart leurs rations de lard et de vin, dont la vente donnait quelquefois lieu à des abus. Ces rations furent remplacées, quelque temps après, par une indemnité représentative de 0 fr. 25. La solde fut augmentée, les 2e et 3e chefs touchèrent uniformément 45 francs par mois.

Les chaouchs (sergents) eurent 1 fr. 10 par jour; les caporaux, 0 fr. 75 et les soldats 0 fr. 60.

Quelques gradés inférieurs étaient peu dignes du commandement et manquaient d'autorité sur leurs hommes; le colonel Combes fit épurer et compléter les cadres.

Enfin, un certain nombre de soldats étaient blessés ou vieux et fatigués, incapables physiquement de continuer à faire un service actif. On les gardait néanmoins pour reconnaître les services

rendus ou simplement par humanité, pour leur permettre de subvenir, avec leur solde, aux besoins de leurs familles.

Le colonel Combes en fit faire le triage. Placés au nombre de 150, aux 2e et 5e compagnies, ils constituèrent une sorte de garde sédentaire qui, comme les vétérans de France, fut employée au service de la place et à la garde de quelques ouvrages extérieurs.

Les 1re, 3e et 4e compagnies, comprenant environ 300 hommes des plus valides, formèrent des compagnies actives et allèrent s'installer à Mazagran, où Ibrahim, pour affirmer sa puissance de bey aux yeux des populations, alla planter ses tentes en avant de leur camp.

Vers le mois d'avril, la garnison française de Mostaganem fut réduite.

Des nécessités budgétaires avait fait rappeler en France un certain nombre de régiments. Le général de Létang ne pouvait plus disposer pour Mostaganem que d'un petit bataillon du 47e, dont les 500 hommes occupèrent Matemore, le fort de l'Est et le poste de Bab el Djerad, tandis que les compagnies turques étaient chargées de la garde de Mostaganem et des ouvrages extérieurs.

Pour remédier, autant que possible, à cette diminution de forces, et utiliser toutes les bonnes volontés, il fut organisé une milice, sorte de garde nationale indigène. Elle fut placée sous les ordres d'un brave soldat, Hadj Ahmet ben Turki, ancien janissaire du bey, qui, s'étant distingué à plusieurs reprises dans des escarmouches, à la garde du troupeau, reçut bientôt des appointements et un brevet comme ceux des capitaines turcs.

Cette milice comprenait les fantassins des Douairs et Smélas d'El Mazari, des Borgias et quelques Bettiouas, Kabyles anciennement établis à Arzew et refugiés à Mazagran en 1833.

Le nombre total s'en montait à environ 250.

Au commencement d'octobre, le général de Létang, qui venait de montrer les armes françaises chez les Beni Amer et sur la Tafna, repartit d'Oran pour manœuvrer sur l'Habra, le Chéliff et la Mina; il ne voulut point parcourir le beylick d'Ibrahim sans montrer le bey accompagné de troupes françaises, afin d'affermir son autorité. Ibrahim le rejoignit donc le 8 octobre au fort Perrégaux avec 80 cavaliers de son maghzen et 200 de ses fantassins turcs.

Pendant dix jours l'on parcourut la plaine, vidant les silos en présence d'Abd el Kader, qui était accouru avec quelques contingents et contre lequel il fallut soutenir, le 11, à Madegra, un combat qui resta indécis.

L'on rentra à Mostaganem le 19 octobre.

Un des officiers de la place de Mostaganem était chargé de surveiller et de régler l'administration intérieure des compagnies turques. M. de Bourgon, leur ancien commandant, était rentré en France et n'avait pas été remplacé, de sorte qu'au point de vue du commandement elles étaient presque exclusivement sous la direction d'Ibrahim. Il les commandait un peu à la turque, élevant du jour au lendemain des simples soldats au grade de capitaine et s'affranchissant en maintes circonstances des étroites exigences de l'ordonnance sur le service intérieur des troupes à pied. Le colonel Dubarrail fut obligé de s'interposer pour empêcher le bey de faire donner la bastonnade à deux officiers, à qui ce dernier reprochait de boire du vin et de faire faire l'exercice aux hommes sans lui en demander l'autorisation.

Les compagnies étaient donc menacées de perdre à bref délai les notions de discipline française qu'on leur avait inculquées, lorsque des événements survenus dans la province vinrent modifier profondément la situation des auxiliaires turcs et indigènes. Au mois de juin 1837, le traité de la Tafna, en attribuant à Abd el Kader la plus grande partie du territoire du beylick de Mostaganem, vint, en fait, déposséder Ibrahim de son gouvernement.

———

CHAPITRE III

Algérie (1837 à 1841)

Traité de la Tafna. — Suppression du beylick de Mostaganem. — Licenciement des compagnies turques d'Ibrahim. — Réorganisation de la milice de Hadj Ahmet. — Installation d'un conseil d'administration à la compagnie d'Oran. — L'infanterie régulière de l'émir. — Reprises des hostilités. — Combat du 13 décembre 1839 sous Mostaganem. — Combats continuels en 1840. — Organisation de deux compagnies turques à Mostaganem. — Sorties de la garnison. — Expédition contre les Aïzeubs. — Les frères Ben Iza. — Occupation de Mascara. — Combat de Sidi Abd el Kader ben Lazereg près d'Oran. — Le demi bataillon de tirailleurs douairs et smélas.

Le général Bugeaud avait été mis, au commencement de 1837, à la tête de la division active d'Oran, avec la mission spéciale de recommencer la guerre contre Abd el Kader, s'il ne pouvait l'amener à une paix définitive.

Après une courte campagne de manœuvres, il signa avec l'émir le traité de la Tafna par lequel Abd el Kader reconnaissait la souveraineté de la France en Afrique, mais conservait le gouvernement de la presque totalité des provinces d'Oran et de Tittery.

La France ne se réservait, en effet, dans la première qu'Oran avec Arzew et un territoire compris entre la Macta et le rio Salado, plus Mostaganem et Mazagran avec leur banlieue, s'étendant jusqu'à la Stidia.

Ibrahim n'était donc plus guère qu'un bey *in partibus*; aussi, par un arrêté du 30 août, Bugeaud supprimait-il le beylick de Mostaganem.

L'administration municipale était remise aux mains d'Ibrahim ould Osman bey, fils d'un ancien bey turc et dont la famille avait encore une grande influence parmi les indigènes. Il eut le simple titre de hakem avec un traitement annuel de 2,000 francs; il devait être assisté d'un caïd el bled qui le suppléerait au besoin. Cette municipalité musulmane, fonctionnant sous la surveillance d'un commissaire du roi, devait gouverner d'après les mœurs et la juridiction indigènes.

Bugeaud voulait ainsi faire de Mostaganem une sorte de ville

de refuge où pussent s'installer sous notre protection ceux des musulmans qui se détacheraient du parti d'Abd el Kader. Le gouvernement du hakem leur épargnerait des froissements difficiles à éviter, si on les soumettait brusquement au contact de notre religion et à l'observation de nos institutions.

Bugeaud y installa notamment un certain nombre des kouloughlis de Tlemcen, qui, lors de l'évacuation de la ville cédée par le traité à Abd el Kader, n'avaient point voulu rester sous le joug abhorré de l'émir. 260 d'entre eux, avec leurs familles, avaient quitté la ville et suivi Bugeaud à son retour à Oran. Environ 200 de ces malheureux exilés vinrent grossir la population de Mostaganem et augmenter le nombre de ses défenseurs.

Le bey Ibrahim el Bosniac, rendu de nouveau à la vie privée, quitta pour la seconde fois le palais du beylik et se retira avec sa famille à Alger, où il vécut d'une pension que lui servit le gouvernement français. Les hautes situations qu'il avait occupées n'avaient point servi sa fortune particulière et il quittait le pouvoir presque aussi pauvre qu'à son arrivée à Oran.

Les cinq compagnies turques du bey allaient disparaître avec lui. Le général de Brossard fut envoyé à Mostaganem pour présider aux opérations de leur licenciement qui eut lieu à la date du 31 août. Elles avaient alors 5 officiers et 456 hommes.

Ce licenciement coïncidait avec l'organisation du 3e bataillon de zouaves, formé à Oran à la fin de juillet, avec l'ancien bataillon de volontaires de Cavaignac, qui avait évacué le Méchouar de Tlemcen, à la suite du traité de la Tafna.

Le ministre prescrivit de recruter les deux compagnies indigènes de ce bataillon avec les Turcs licenciés. Quelques-uns, en effet, y furent incorporés ; mais le service aux zouaves, dans un corps mi-parti français et arabe, ne leur souriait guère et la majeure partie de ceux qui continuèrent à servir passèrent à la compagnie turque d'Oran.

Ce fut aussi le bataillon de zouaves qui hérita d'une centaine d'habillements complets existant dans les magasins des compagnies. Ils furent employés à habiller provisoirement le contingent des zouaves indigènes.

Quelques-uns des Turcs libérés, un peu vieux ou dans un état de santé précaire, étaient sans aucune ressource et ne pouvaient faire de service aux zouaves. En considération des services rendus, le général Bugeaud obtint du ministre de continuer à leur faire distribuer des rations de vivres.

Les orphelins qui comptaient aux compagnies de Mostaganem furent incorporés dans la compagnie d'Oran. Une vingtaine des

soldats turcs licenciés passèrent aux spahis; d'autres, surtout des gradés, et même le premier chef Soliman, entrèrent dans la gendarmerie indigène qui fut constituée quelques mois après à Oran et à Mostaganem.

Un autre chef de compagnie resta employé à Mostaganem comme interprète auprès du commandant d'armes.

Un troisième, Ali Khelil, resta également à Mostaganem où il fut mis à la tête des gardeurs du troupeau.

Des sous-officiers furent nommés portiers-consignes aux portes d'Oran et de Mostaganem; ils étaient chargés d'observer les entrées et de veiller à ce que les indigènes du dehors déposent leurs armes avant de se rendre sur les marchés.

Quelques-uns de nos Turcs, enfin, se rendirent auprès d'Abd el Kader, qui était à ce moment en paix avec nous, mais qui prenait soin d'organiser de son mieux ses troupes régulières.

Le sergent Mohammed ben Kouskessa se fit apprécier de l'émir dont il devint le bachtopji (chef des canonniers); c'est lui qui, l'année suivante, dirigea l'artillerie d'Abd el Kader au siège d'Aïn Mahdi.

La milice indigène de Hadj Ahmet ben Turki, organisée à la fin de 1836, était conservée par l'arrêté du 30 août 1837; elle devenait même la seule troupe indigène du territoire placé sous le gouvernement du hakem Ibrahim.

En même temps qu'il licenciait les Turcs, le général de Brossard s'occupait de perfectionner l'organisation de cette milice. Elle fut portée à 350 hommes par l'enrôlement d'un grand nombre des kouloughlis réfugiés de Tlemcen.

Cette troupe fut partagée en quatre groupes correspondant aux quatre quartiers de la ville, avec chacun un chef et un second chef.

L'armement des miliciens fut amélioré et complété avec des fusils retirés aux compagnies turques. On ne leur distribua aucun habillement d'uniforme et ils montèrent leurs gardes, firent leurs patrouilles, avec leurs vêtements habituels.

Hadj Ahmet, actif et intelligent, parvint à leur faire faire un service assez régulier; il donna la chasse aux maraudeurs qui infestaient les environs de la ville et réussit à rendre sûrs les jardins de Mostaganem et de Mazagran, dans lesquels, auparavant, il était dangereux de s'aventurer la nuit.

Ces miliciens n'avaient point de solde, on leur distribuait seulement des vivres lorsqu'ils faisaient du service. Seul Hadj Ahmet toucha, à plusieurs reprises, une gratification de quelques centaines de francs.

La milice était chargée d'assurer la garde de la ville proprement dite, car afin de donner à la population indigène toutes latitudes, de mœurs, coutumes, religion, préjugés même, compatibles avec la sûreté militaire de Mostaganem, la garnison française, réduite à moins de 500 hommes, n'occupait plus que Matemore, le fortin de la Marine et Bordj Bab el Djerad.

A Oran, la compagnie turque continuait son service. Son effectif, au commencement de 1838, était de 3 officiers, 6 sergents, 8 caporaux et 120 soldats, car elle s'était notablement accrue lors du licenciement des compagnies d'Ibrahim Bey.

Elle était casernée dans des maisons de la ville, rue de Vienne, avec un détachement d'une vingtaine d'hommes au camp du Figuier et un autre occupant le blockhaus de Tamzaouet.

Elle était commandée, depuis plusieurs années, par BABA ALI IMAN, promu premier chef, après avoir servi à la compagnie depuis sa création.

Les chefs indigènes ne pouvant tenir les écritures nécessitées par la perception de la solde et les justifications de son emploi, M. Coqueret, sous-lieutenant au 3e chasseurs, remplissait depuis le mois de juillet 1837 les fonctions d'officier payeur pour la compagnie. Il exerçait aussi les mêmes fonctions pour le maghzen de Mustapha ben Ismaël, auquel les Douairs et les Smélas fournissaient près d'un millier de cavaliers.

Pour que l'administration de la compagnie fût encore entourée de plus de garanties, le général Rapatel, commandant la division, installa, le 1er juillet 1838, un conseil d'administration ainsi composé :

Le colonel Montpezat, commandant de place ; Caïd Baba Ali Iman, 1er chef commandant la compagnie ; le lieutenant Coqueret, officier payeur, et un capitaine adjudant de place.

Dans la province d'Oran, la paix amenée par le traité de la Tafna devait durer jusqu'à la fin de 1839. Abd el Kader employa ces deux années à consolider sa puissance militaire et à organiser de son mieux ses troupes régulières. Il n'est pas sans intérêt de donner quelques détails sur ces réguliers, contre lesquels nos turcos devaient avoir maintes fois à combattre.

Depuis plusieurs années déjà, Abd el Kader, qui, sur les champs de bataille, avait appris à ses dépens la force de notre discipline, songeait à avoir, lui aussi, une armée solide et exercée. Dans son ignorance de nos principes tactiques, il dut avoir recours à des Européens, et ce fut un Allemand de Munich, nommé Gesteinger, déserteur de la légion étrangère, où il était caporal, qui lui organisa, dès 1834, son premier bataillon de fantassins régu-

liers. Peu de mois après, ce bataillon contribua puissamment à la victoire d'El Bordj que l'émir remporta sur Sidi Laribi.

Gesteinger, qui se faisait désigner par le nom arabe de Hamidou, fut ensuite aidé dans ses fonctions d'instructeur par d'autres déserteurs, étrangers de la légion et indigènes des zouaves.

Le recrutement des réguliers avait d'abord eu lieu par enrôlements volontaires, mais la persuasion devenant bientôt insuffisante, l'émir eut recours à la force et incorpora d'office les gens des tribus sans moyens d'existence ou sans parents rapprochés ; il incorpora aussi des esclaves nègres que leur enrôlement faisait libres de plein droit.

Les réguliers étaient formés en compagnies de 100 hommes commandées par deux officiers, un khodja ou fourrier, quatre chaouchs ou caporaux, avec deux tambours par compagnie.

L'émir les groupait ensuite, suivant les besoins, en bataillons de huit à douze compagnies sous le commandement d'aghas.

Les officiers étaient montés aux frais du Trésor de l'émir, qui leur fournissait également un sabre à fourreau de cuivre, d'où leur nom de seïaf (1), sous lequel ils étaient communément désignés.

Ils portaient en guise de brevet une bague en argent sur laquelle étaient gravés leur nom, leur grade et la date de leur promotion. Le chef de la compagnie était habillé en rouge avec deux sabres brodés sur les épaules, le deuxième officier était vêtu de bleu avec un seul sabre brodé. Leur solde, assez irrégulièrement payée, suivant l'état des finances de l'émir, était de 10 à 12 boudjous (18 à 22 francs) par mois.

Les soldats portaient le petit caban roux à capuchon, avec la culotte et le gilet bleu, la chéchia rouge et les belghas jaunes ou noires.

Ils recevaient tous les jours environ 1 kilogramme de galette de blé et deux fois la semaine une ration de viande. Leur solde, encore plus irrégulièrement payée que celle des officiers, n'était que de 6 boudjous par mois (10 fr. 80).

Ils étaient armés de fusils français avec baïonnette et portaient en sautoir une cartouchière arabe pour trois paquets de cartouches ; quelques-uns y ajoutaient un yatagan et parfois des pistolets.

Abd el Kader avait institué une décoration pour récompenser la bravoure : elle consistait en une main en argent à sept doigts

(1) De *sif*, sabre.

qui se portait à la coiffure, accrochée à la corde de chameau. Chaque doigt levé indiquait une action d'éclat du titulaire de cette distinction.

L'émir avait fait venir d'Egypte les règlements militaires de Méhémet Ali et les avait mis en vigueur dans ses troupes. Malgré cela, l'instruction militaire de l'infanterie régulière resta toujours un peu rudimentaire, tant à cause de l'inexpérience des instructeurs que de leur manque d'autorité.

Quant à son courage et à sa solidité, ils étaient bien au-dessus de son instruction et elle en donna la preuve dans maint combat où des bataillons entiers se firent tuer presque jusqu'au dernier homme sur les positions qu'ils étaient chargés de défendre.

Cette infanterie comptait 3,000 hommes dans le rang au commencement de 1838 ; malgré des pertes nombreuses par le feu de l'ennemi, l'émir s'attacha constamment à en augmenter l'effectif et il en eut, en 1841, jusqu'à cinquante-cinq compagnies comprenant plus de 5,000 hommes.

C'était cette infanterie qui fournissait le fond des garnisons permanentes, entretenues, dès 1839, par l'émir dans les places de guerre qu'il avait fondées à Boghar, Tagdempt, Saïda, Thaza, El Gor et Sebdou, ainsi que dans les villes de Tlemcen, Mascara, Médéah et Milianah.

La paix de la Tafna ne devait pas être de longue durée et la rupture devait venir du parti de l'émir. La paix laissait développer dans sa puissance de nombreux germes de dissolution que la guerre lui eût permis de détruire. Les Arabes disaient qu'avec ce sultan qui n'avait dû son élévation qu'aux promesses de mener la guerre sainte contre les chrétiens et de ne prendre que l'achour, on était en paix avec le roumi et plus malheureux que sous les Turcs.

Abd el Kader se trouva donc entraîné à la guerre. Elle fut décidée en août 1839 dans une grande réunion des chefs indigènes tenue à Thaza. L'expédition des Portes de Fer vint bientôt fournir à l'émir une occasion de rompre le traité de 1837, et, le 18 novembre 1839, il écrivait de Médéah au gouverneur « que tous les Arabes étaient d'accord pour faire la guerre sainte et qu'il était obligé de les écouter pour être fidèle à la loi de Dieu ».

Dès le surlendemain, les hostilités commencèrent dans la Metidja.

Le 13 décembre, Mustapha ben Thami, khalifa de Mascara, paraît devant Mazagran, et ses troupes nombreuses de cavalerie et d'infanterie couronnent le plateau à l'est et au sud de la ville. 1,200 fantassins se dirigent vers Mazagran occupé par une com-

pagnie du bataillon d'Afrique qui les repousse et les empêche d'entrer dans la ville.

Pendant cette attaque, la cavalerie, forte d'environ 1,800 chevaux, se porte sur Mostaganem, afin d'en contenir la garnison. Le colonel Du Barrail, commandant supérieur, court au-devant de cette attaque pour la reconnaître et sort de la ville avec les premières troupes qu'il trouve sous sa main. Il avait avec lui 120 hommes du 15e léger et 200 chevaux français ou douairs.

Environ 150 hommes de la milice indigène, organisée la veille en deux compagnies, étaient à ce moment rassemblés sur l'esplanade voisine de la porte; ils demandent instamment à sortir et le colonel les emmène.

Le caïd de la ville les accompagne ainsi que le muphti qui tient à venir donner des encouragements religieux aux combattants engagés.

Du Barrail s'avance sur Mazagran par la route des crêtes ayant en avant le maghzen qui entretient un feu nourri avec l'ennemi, à droite vers la route du bas la 2e compagnie de la milice, à gauche les chasseurs d'Afrique et la 1re compagnie directement commandée par Hadj Ahmet; le 15e léger en réserve.

Les miliciens débusquent vigoureusement les cavaliers ennemis qui occupaient les jardins du bord de la route et qui prennent la fuite vers Mazagran, la 2e compagnie les poursuit avec tant de vigueur quelle se trouve bientôt entourée d'une masse de cavaliers ennemis et coupée du reste de la colonne; elle prend alors le parti de se réfugier dans Mazagran, où elle rejoint la compagnie du bataillon d'Afrique, non sans avoir perdu quelques hommes dans son passage au milieu des cavaliers ennemis.

A gauche, la première compagnie de milice s'était trouvée en face de la majeure partie des goums de ben Thami, qui dirigeait le combat au bruit de sa musique et de ses tam-tams. Cette compagnie était surtout composée de koulouglis et la haine instinctive des deux races donna bientôt un caractère acharné au combat engagé entre les Arabes et les fils de leurs anciens oppresseurs. Conduits par Hadj Ahmet, les koulouglis, s'abandonnant à leur impétuosité, se précipitent tête baissée sur la masse des cavaliers arabes et y font une profonde trouée ; mais bientôt, assaillis de tous côtés par de nombreux ennemis, ils sont entourés et serrés de près.

Du Barrail leur donne l'ordre de battre en retraite et envoie pour les dégager une partie de la réserve du 15e léger.

Cette infanterie fut sabrée au moment où elle se déployait de-

vant des forces supérieures, les chasseurs d'Afrique durent mettre le sabre à la main et charger à leur tour pour les recueillir.

Une partie seulement des koulougblis put se rallier à eux et les accompagner dans leur mouvement de retraite ; une vingtaine des plus intrépides, à la tête desquels combattaient HADJ AHMET et son fils, se trouvaient trop en avant dans la mêlée pour pouvoir être dégagés. Ce petit groupe de braves retrempant son énergie dans le danger, redoubla d'efforts et parvint à gagner sans être entamé une masure en ruines située à 1,200 mètres de Mazagran et à 500 mètres en arrière de la crête. Il s'y retranchèrent et y soutinrent un combat désespéré. Chacun d'eux y épuisa ses cartouches et tomba à son poste.

Les Arabes s'empressèrent de porter leurs têtes en triomphe à Mascara, renonçant à pénétrer dans Mazagran où tous leurs efforts avaient échoué. Le lendemain, les habitants de Mostaganem ramassèrent sur le champ de bataille 32 cadavres décapités. C'étaient les plus braves de nos miliciens et parmi eux les trois chefs de la 1re compagnie : HADJ AHMET BEN TURKI, BEN AOUDA MAZOUNI, KHALIL BEN ZERGALAÏN et le second chef de la 2e compagnie, MOHAMMED OULD ABD EL KADER BEN DAOUADJI.

Leur perte fit un vide irréparable parmi la population musulmane et la plongea dans la stupeur et la désolation.

Les jours suivants furent employés à raffermir la milice et à y réparer l'ébranlement causé par une si terrible secousse. Une ration journalière de 1/2 kilog. de blé par personne fut allouée à titre de secours aux familles des miliciens tués à notre service. Le colonel Du Barrail, assisté du hakem et des principaux habitants, nomma des officiers pour remplacer ceux tués le 13 décembre.

Il mit à la tête des deux compagnies dont l'effectif s'élevait à 270 hommes un officier français, M. MARLIEZ, lieutenant adjudant de place, afin de pouvoir donner à toute la milice une impulsion d'ensemble.

Afin de donner plus de cohésion à la milice, il en multiplia les rassemblements et, en récompense de la bravoure déployée le 13 décembre, il lui confia la défense de plusieurs postes extérieurs pour la garde desquels il fut fourni 30 hommes de service par jour.

Le 3 février 1840, Mustapha ben Thami se présente de nouveau devant Mazagran avec de nombreux contingents forts de 6 à 8,000 hommes. Il se loge immédiatement dans la ville évacuée par ses habitants. Mais pendant quatre jours la redoute, occupée par la 10e compagnie du 1er bataillon d'Afrique, oppose aux attaques réitérées des Arabes une résistance qui est demeurée célèbre.

Pendant ce temps, la petite garnison de Mostaganem, trop faible

pour venir débloquer Mazagran, soutenait néanmoins hors de ses murs des combats journaliers, dans lesquels elle perdit 19 hommes tués ou blessés et qui contribuèrent sans doute à décider ben Thami à la retraite.

Dans son rapport, le colonel Du Barrail cite M. Marliez, « commandant les tirailleurs indigènes », comme ayant constamment été en première ligne et comme ayant, avec sa troupe, soutenu à l'arrière-garde les efforts violents de l'ennemi.

Ces attaques du 2 au 6 février, si elles sont les plus connues, sont loin d'être les seules que durent repousser à cette époque les garnisons de Mostaganem, de Mazagran et d'Arzew.

Pendant toute l'année 1840, il ne se passa guère de semaine sans que les défenseurs n'aient à échanger des coups de fusil avec l'extérieur. A la pointe du jour, des goums ennemis, parfois nombreux, couronnaient soudain les crêtes au delà des avant-postes et tentaient un coup de main, soit contre le troupeau de la place, soit contre quelque ouvrage extérieur; d'autres fois c'était un détachement de fourrageurs qui était assailli à l'improviste par un gros d'ennemi sortant d'un ravin.

Dans ces combats fréquents, les miliciens trouvèrent maintes fois l'occasion de se signaler. Le 28 avril, Mustapha ben Thami débouche avec 2,000 chevaux entre le blockhaus Schauenbourg et la redoute Desmichels. Il arrive jusqu'à 2 ou 300 mètres de la ville, poussant devant lui les miliciens, qui gardent le troupeau dont il ne peut s'emparer. Des renforts sortis en toute hâte permettent de prendre l'offensive et de mettre l'ennemi en fuite.

Le colonel Du Barrail cite M. Marliez qui, à la tête de quelques miliciens, a délogé avec résolution une troupe d'Arabes embusqués dans le ravin de l'Aïn-Sefra.

Le 13 août, un détachement de miliciens aux ordres de Mohammed ben Tresky, second chef à la 2e compagnie, avait été faire du foin dans la vallée des Jardins. Vers 5 heures du soir, au moment du retour, nos hommes sont chargés à l'improviste par un goum de 5 à 600 cavaliers. Ils battent en retraite, se jettent dans une masure située sous le feu du blockhaus Schauenbourg et s'y défendent avec courage contre un ennemi nombreux. Le canon de Schauenbourg décide de la retraite des assaillants. Les miliciens avaient eu un homme tué et plusieurs blessés.

Ces escarmouches, presque quotidiennes pendant les mois de juin, juillet et août, aguerrissaient la milice qui faisait ainsi un service presque permanent.

Au mois de septembre 1840, lors de sa visite à Mostaganem, le général de Lamoricière, récemment mis à la tête de la province

d'Oran, se rendit compte des services que pouvaient rendre à la France ces hommes dévoués et courageux, dont bon nombre faisaient déjà la guerre depuis si longtemps.

Il donna l'ordre de former en compagnies turques, sur le modèle de celles supprimées en 1837, les meilleurs éléments de la milice indigène. Le colonel Tempoure, du 15e léger, qui venait d'être envoyé comme commandant supérieur de Mostaganem et de ses annexes, présida à cette organisation dont fut plus spécialement chargé M. Walsin-Esterhazi, capitaine d'artillerie détaché à l'état-major.

Deux compagnies furent organisées, dont les cadres furent remplis en grande partie par d'anciens gradés des compagnies turques d'Ibrahim el Bosniac restés à Mostaganem lors du licenciement de 1837.

La première, comprenant uniquement des kouloughlis, fut formée le 15 novembre et dépasssa rapidement l'effectif de 100 hommes. Sous les ordres du 1er chef Ali Koubrousli, dont le capitaine Walsin vantait l'énergie et la fermeté, cette compagnie alla occuper le fortin de la Marine et fut spécialement chargée de veiller à la sûreté de la plage de débarquement, en établissant de fréquentes embuscades dans les creux de la falaise.

La 2e compagnie, commandée par le 1er chef Soliman Abdallah, comprenait en majeure partie des Kabyles Bettiouas dont les familles habitaient Mazagran ou Mostaganem et qui, au temps où ils servaient dans la milice, avaient manifesté quelque répulsion à être intimement confondus avec les koulouglis de race turque. Néanmoins, leur nombre étant insuffisant, un certain nombre de kouloughlis y furent aussi incorporés pour amener l'effectif à un chiffre peu inférieur à 100.

Cette deuxième compagnie occupait les blockhaus nos 1, 3 et 4 ainsi que la redoute Maussion, récemment construite pour relier plus étroitement le blockhaus Schauenbourg et la ville.

Les coureurs ennemis venaient fréquemment, la nuit, tenter des coups de maraude jusque sous le mur de la ville, qui, en maint endroit, était peu solide et facile à escalader. Le colonel Tempoure choisit dans les deux compagnies une trentaine d'hommes braves et aventureux qu'il employa à dresser des embuscades en dehors de la ville, dans le ravin et dans les ruines des faubourgs. Le 18 octobre, une bande de 40 fantassins ennemis fut ainsi surprise en avant des ruines de l'ancienne Digdida.

Il y eut une courte lutte à l'arme blanche à la suite de laquelle les maraudeurs s'enfuirent laissant quatre cadavres sur le terrain.

« Cette affaire, dit le colonel Tempoure, produisit le meilleur effet. »

Ces deux compagnies nouvelles avaient une organisation semblable à celle de la compagnie turque d'Oran, qui subsistait toujours sous le commandement de Baba Ali Iman.

La solde y était la même et elles étaient administrées par le même conseil d'administration, dans lequel le capitaine Bidon, du bataillon d'Afrique, avait remplacé le lieutenant Coqueret comme officier payeur de la compagnie.

Cet ensemble des trois compagnies, prend déjà la dénomination de « demi-bataillon turc » dans les lettres de Lamoricière au gouverneur général.

A Mostaganem, le colonel Tempoure s'employait activement par de fréquentes sorties, à donner de l'air à la garnison étroitement bloquée depuis plus d'un an ; au mois de décembre, il faisait une tentative sur des troupeaux que l'ennemi menait au pâturage entre le djebel Diss et la mer. 100 hommes, embarqués dans des chaloupes, débarquèrent au pied de la montagne, tandis que le colonel suivait, avec ses troupes, les crêtes vers Sidi Mehal. La compagnie turque n° 1 de Mostaganem, marchait à mi-côte pour relier le colonel aux troupes embarquées. Mais les barques avaient été vues, les troupeaux étaient partis et, malgré un combat assez vif, on ne put s'emparer que de quelques animaux retardataires.

Au mois de janvier 1841, le colonel tentait une opération plus importante contre les Aïzeubs.

Cette tribu, établie dans la rive gauche du Chéliff, dans les montagnes voisines de son embouchure et protégée par des ravins infranchissables, se croyait à l'abri de nos coups.

On y conservait fièrement dans les douars, le souvenir de la tentative dirigée en 1831, contre la tribu par le gouverneur tunisien de Mostaganem. Celui-ci, s'étant imprudemment engagé dans les montagnes avec une petite colonne de 300 hommes, avait, à son retour, trouvé les crêtes occupées par des fantassins ennemis.

La moitié de son monde était restée dans les ravins et le reste n'avait dû son salut qu'à l'approche de la garnison hâtivement sortie à son secours.

Confiants dans l'inviolabilité de leur territoire, les Aïzeubs alimentaient en grande partie les bandes de coureurs qui venaient marauder dans nos jardins et tirailler contre nos sentinelles.

Le colonel Tempoure résolut de les en châtier. Une crue du Chéliff, en les isolant des tribus du Dahra et de Mustapha ben

Thami, qui tenait la plaine, lui fournit une occasion favorable. Le 26 janvier, à 2 heures du matin, il partit de la place avec 700 fantassins français, 100 spahis et les deux compagnies turques, qui n'avaient guère dans le rang que 50 hommes chacune, les autres étant restés à la garde des blockhaus.

A la pointe du jour, on surprenait la tribu ; pendant qu'une partie de l'infanterie occupait le sommet du djebel Diss et les crêtes du djebel Deïra, le reste dégringolait les pentes à pic du grand ravin des Aïzeubs. Tous les gourbis furent brûlés et les animaux que l'on parvint à saisir furent emmenés ; il y en avait cinq à six cents, moutons et bœufs. Le terrain était si difficile que nos spahis y perdirent deux de leurs propres chevaux.

Cette sortie, qui ne nous coûta que quelques blessés, produisit un grand effet moral sur les tribus ; pour le compléter encore, le colonel Tempoure retourna, huit jours après, parcourir, avec une petite colonne les villages détruits des Aïzeubs.

Préoccupé de créer des traits d'union entre l'élément français et l'élément arabe, le colonel Tempoure faisait de grands efforts pour attirer à nous quelques indigènes et les convertir à notre domination. Quand ces adhésions se produisaient individuellement, ce n'était point sans bouleverser les relations de famille et sans amener parfois, entre parents, de tragiques situations. La chronique de cette époque troublée en fournit quelques curieux exemples.

Au commencement d'avril 1841, le colonel envoya deux de ses émissaires indigènes faire une reconnaissance et chercher quelques renseignements sur la rive droite du Chéliff. L'un d'eux, nommé Ahmed ben Iza, était originaire du pays, et sa famille y habitait encore. Après avoir terminé sa mission, il voulut aller voir son père avec lequel, bien qu'il servît les Français, il était resté en relations respectueuses.

Les tentes de la tribu avaient été changées de place depuis sa dernière visite et Ahmed perdit un temps précieux à rechercher le nouvel emplacement. L'aube arriva ; la retraite était dangereuse à la clarté du jour ; aussi nos deux compagnons se cachèrent-ils de leur mieux dans des buissons, résolus à ne rentrer que la nuit suivante.

Mais au milieu du jour deux chevaux passent à leur portée ; poussés par l'espoir de rapporter de leur course de fructueux trophées, ben Iza et son compagnon, effrayent les deux jeunes garçons qui conduisent les animaux, sautent en selle et prennent au galop le chemin de Mostaganem.

Les volés crient, ameutent les douars voisins et six cavaliers

réguliers d'Abd el Kader en patrouille dans les environs, se mettent, avec autant de cavaliers des tribus, à la poursuite des deux fugitifs.

Ceux-ci franchissent heureusement le Chéliff; mais, arrivés au djebel Diss, ils sont rejoints et se jettent dans la montagne pour se défendre à pied.

Ainsi que les héros d'Homère, les Arabes s'interpellent volontiers à haute voix pendant le combat, pour s'injurier et pour se défier. Ahmed ben Iza est ainsi tout à coup reconnu par son frère Kaddour, qui est au nombre de ses assaillants.

Kaddour jugeant son frère perdu s'il est abandonné à ses propres forces, et n'écoutant que son amour fraternel, prend le galop, arrive écumant sur la place de Mostaganem, raconter ce qui se passe et demander du secours.

Le colonel Tempoure fait alors monter à cheval une trentaine de Douairs et de spahis, et, une heure après, tout le monde revient avec les deux émissaires miraculeusement sauvés.

Il n'était que temps pour ben Iza que ses libérateurs arrivassent, car il avait déjà quatre balles dans ses burnous.

La garnison de la place gagna à cette affaire un soldat de plus, car Kaddour ben Iza ne voulut plus retourner chez les siens ; il entra d'abord au maghzen, puis passa quelques jours après aux compagnies turques de Mostaganem ; il devint par la suite lieutenant au 2e régiment de tirailleurs algériens.

Avec l'année 1841 les affaires d'Afrique allaient entrer dans une phase nouvelle. Nommé, le 29 décembre 1840, gouverneur général de l'Algérie, le général Bugeaud, qui s'était longtemps montré adversaire résolu de l'occupation française, allait dorénavant se consacrer tout entier à l'œuvre de la conquête.

Son activité donna bientôt aux événements une allure inconnue jusqu'alors ; abandonnant le système défensif constamment appliqué par son prédécesseur le maréchal Valée, Bugeaud prit contre Abd el Kader une ardente offensive, lançant sans trêve ni relâche ses colonnes mobiles sur les traces de l'émir et de ses lieutenants.

Le premier coup qu'il porta à son redoutable adversaire fut la destruction de ses postes installés sur la lisière des Hauts-Plateaux et dont l'émir avait fait les bases d'opérations de ses courses rapides.

Dès le mois de mai, tandis que le général Baraguay-d'Hilliers, parti de Blidah, allait détruire Boghar et Thaza, Bugeaud, aidé de Lamoricière à la tête des troupes disponibles de la division d'Oran, rasait Tagdempt et occupait Mascara.

Les compagnies turques ne prirent point part à cette expédition.

Il était aisé d'installer une garnison à Mascara, la difficulté était de l'y faire subsister. En y laissant tous les vivres qui n'étaient pas indispensables au retour de sa colonne, le général Bugeaud n'avait pu constituer à la place qu'un approvisionnement de quarante jours. C'était insuffisant pour y passer l'hiver, pendant le quelles ravitaillements seraient difficiles, sinon impossibles.

Bugeaud rentra le 3 juin à Mostaganem, qui était devenu sa base d'opérations contre l'intérieur et dont les magasins étaient bourrés de provisions.

Il en repartit le 7, avec un convoi considérable destiné à Mascara et escorté par toute sa colonne.

La 1re compagnie turque de Mostaganem, à l'effectif de 2 officiers et 75 hommes, marchait cette fois avec le gouverneur.

La plaine d'Eghris était alors couverte de riches moissons appartenant aux Hachems, les partisans les plus dévoués de l'émir. Il y avait là pour les approvisionnements de Mascara un appoint qui n'était pas à dédaigner. Du 13 au 23, toutes les troupes, la faucille en main et le fusil en bandoulière furent employées à couper ces récoltes, dont les propriétaires, impuissants à défendre leur bien, regardaient de loin l'enlèvement.

La colonne quitta Mascara le 25 ; les Hachems et les Borgias, aidés des Beni Chougran, tentèrent de prendre leur revanche à Aïn Kebira, mais ils ne purent amener qu'un insignifiant combat d'arrière-garde, qui n'inquiéta guère le corps expéditionnaire dans son retour à Mostaganem.

La compagnie d'Oran eut, à la même époque et presque sous les murs de la place, l'occasion de faire encore une fois parler la poudre.

Le 24 juin, pendant que le gouverneur moissonnait la plaine d'Eghris, 600 cavaliers ennemis se montrèrent devant les remparts d'Oran.

Le colonel de Montpezat, commandant de place, se porta à leur rencontre avec la compagnie turque et les demi-bataillons laissés comme dépôts par les 1er, 41e de ligne et 6e léger.

Les Turcs sortirent les premiers par la porte de Raz el Aïn et une vive fusillade s'engagea immédiatement entre eux et l'ennemi.

Les autres troupes se déployèrent à leur gauche et toute la ligne se porta en avant, poussant devant elle à travers la plaine les cavaliers ennemis.

Ceux-ci firent un dernier effort pour s'arrêter à la fontaine de Sidi Snoussi ; mais, rompus par le feu de notre artillerie, ils lâchèrent

pied et leur masse s'écoula par l'extrémité orientale de la Sebkha dans laquelle un certain nombre d'entre eux, poussés la baïonnette dans la croupe par la compagnie turque, furent obligés d'aller s'embourber. Les Turcs allèrent jusque sur la grève leur tirer des coups de fusil. Après une halte d'une heure à Sidi Abd el Kader ben Lazereg, les troupes rentrèrent à Oran.

Le colonel de Montpezat cite élogieusement dans son rapport le sergent Ali ben Abdallah, et propose pour la Légion d'honneur Caid Baba Ali Iman, commandant la compagnie. Dans une lettre qu'il écrivait à ce propos au gouverneur, le colonel s'exprimait ainsi : « Ce brave officier, d'une fidélité et d'un dévouement à toute épreuve, rend depuis dix ans à la France de réels et d'excellents services. Il a pris part avec sa compagnie à toutes les sorties qui ont eu lieu à Oran et a été très sérieusement engagé dans celle du 24 juin où plusieurs de ses hommes ont été grièvement blessés à côté de lui. »

Cette affaire de Sidi Abd el Kader ben Lazereg fut la dernière à laquelle prirent part les vieilles compagnies turques de la province d'Oran.

L'accroissement donné à nos possessions et à notre influence par la dernière campagne du général Bugeaud, en ressuscitant le beylick de Mostaganem, amena une modification profonde dans l'organisation des troupes d'infanterie indigène de la province.

Les trois compagnies devinrent le demi-bataillon turc du bey de Mostaganem où, pour la première fois dans la province, les fantassins turcs furent commandés, administrés et encadrés par des officiers français.

Avant de suivre nos turcos dans cette nouvelle période de leur histoire, nous allons dire quelques mots d'un autre corps d'infanterie indigène : les tirailleurs douairs et smélas qui n'eurent d'ailleurs qu'une existence éphémère.

Dans les premiers mois de janvier 1840, le général de Guéheneuc, qui commandait alors la division d'Oran, avait fait choix dans les Douairs et les Smélas d'un trentaine d'indigènes à pied, pour en faire des éclaireurs chargés de fouiller les fossés et les broussailles. On les avait armés de mousquetons de cavalerie qu'ils préféraient comme plus faciles à porter et à cacher sous leurs burnous. Ils recevaient comme les cavaliers du maghzen une solde de 0 fr. 50 par jour. Ces éclaireurs à pied étaient comme les cavaliers de leur tribu sous les ordres de Mustapha ben Ismaël, lieutenant général dans les troupes indigènes.

Bientôt, pour utiliser d'une manière plus complète le dévouement de ceux des Douairs et Smélas que leur manque de monture

empêchait de suivre dans les combats la vaillante cavalerie de Mustapha, cette institution des éclaireurs reçut une certaine extension.

Par un arrêté du 27 février 1840, le maréchal Valée prescrivit la formation d'un demi-bataillon de tirailleurs douairs et smélas composé de trois compagnies. Son organisation était toute rudimentaire.

Chaque compagnie, qui comptait une centaine d'hommes à l'effectif, ne comprenait comme cadre qu'un sergent indigène et quatre caporaux choisis par Mustapha parmi les plus braves. Gradés et soldats recevaient indistinctement une solde de 0 fr. 50 par jour avec une ration d'un demi-kilog de blé. On ne leur distribua aucun effet d'uniforme, et tous conservèrent leurs vêtements habituels. Ils reçurent seulement des mousquetons de cavalerie.

Ces tirailleurs réunis à la compagnie turque d'Oran et au maghzen, constituaient, sous les ordres du général Mustapha, la « brigade d'avant-garde de la division d'Oran ».

Au mois de mai, Bou Hamedi, khalifa d'Abd el Kader, fit, pour brûler les moissons des Douairs, plusieurs tentatives qui amenèrent de violents combats entre Brédéah et Bou Tlelis.

Pour protéger efficacement ces récoltes, le général Guéhenouc installa à Brédeah, au défilé formé par la Sebkha et les montagnes, un camp entouré d'un parapet en terre avec fossé. Les tirailleurs douairs et smélas vinrent l'occuper avec un bataillon de ligne.

Le 1er et le 14 juin, Bou Hamedi essaya vainement de forcer le passage; ses fantassins s'avancèrent pour escalader le parapet, mais ils furent repoussés par le feu des défenseurs.

Bou Hamedi maintint, pendant une dizaine de jours encore, ses grand'gardes vis-à vis des sentinelles du camp, puis tout disparut vers le sud-ouest.

Au commencement de septembre, toutes les récoltes étaient rentrées, le camp avait rempli son but, il fut évacué; le bataillon de ligne rentra à Oran et les tirailleurs dans leurs douars. L'été avait été pénible pour cette petite garnison qui avait été cruellement décimée par la fièvre.

Aux mois de mai et juin 1841, le bataillon de tirailleurs douairs et smélas accompagna le général Mustapha dans l'expédition qui alla détruire Tagdempt et occuper Mascara.

Après le ravitaillement de cette place, au mois de septembre, les tirailleurs revinrent à Oran, où un ordre de Lamoricière supprima le bataillon.

Le licenciement eut lieu le 1er novembre 1841.

CHAPITRE IV

Le bataillon turc de Mostaganem (1841 et 1842)

Progrès de notre domination. — Reconstitution du beylick de Mostaganem. — Organisation du bataillon turc du bey Mustapha. — Premières sorties. — Ravitaillement de Mascara. — Opérations chez les Borgias ; chez les Flittas ; autour de Mascara. — Colonne de protection à El Bordj. — Opérations chez les Flittas. — Expédition de Tlemcen. — La milice indigène de Tlemcen.

L'occupation de Mascara par une force capable de porter ses coups à une grande distance de la place, ainsi que la destruction des principales forteresses d'Ab el Kader, avaient fait sur les tribus une impression profonde.

Celles du bas Chéliff, du Sig, de la Mina de l'Habra, et en particulier les Medjehers et les Hachems (1) plus voisins de Mostaganem, étaient fatigués de la guerre qui les empêchait de récolter les grains nécessaires à leur subsistance et un peu las aussi du joug de l'émir. Car la main de fer d'Abd el Kader, s'abattant sur les tribus convaincues d'avoir eu quelques relations avec les Français, faisait tomber les têtes des individus coupables d'avoir vendu aux chrétiens un bœuf ou un cheval.

Il y avait là un état d'esprit dont nous pouvions songer à tirer parti ; le colonel Tempoure à Mostaganem, en suivait les manifestations avec la plus grande attention.

Dès le commencement de juillet, il était en pourparlers avec les Medjehers et traitait même avec les Cheurfas, fraction de cette tribu qui comptait plus d'une centaine de cavaliers.

Ab el Kader avait fait connaître son intention d'expatrier toute la tribu et la déporter dans l'intérieur, pour la punir d'avoir entretenu avec nous des relations commerciales. Les Medjehers hésitaient pourtant à se joindre à nous. Pensant que la présence d'une

(1) Ces Hachems étaient une petite tribu à l'est de Mostaganem et distincte de celle des Hachems de Mascara, d'où l'émir était originaire.

colonne chez eux les déciderait peut-être à franchir ce pas difficile, le colonel Tempoure alla avec 1,600 hommes, dont les deux compagnies turques, s'établir à Sour el Mitou au milieu de leur territoire.

Pendant qu'il négociait, il fut attaqué le 4 juillet par les Beni Zerouels, et ceux des Medjehers qui s'étaient montrés hostiles aux projets de soumission.

Le lendemain, le camp fut encore assailli par les Arabes des tribus, renforcés d'un escadron de réguliers que l'émir avait envoyé en toute hâte.

Sans doute sous l'influence de ce renfort, ceux mêmes des Medjehers avec qui les pourparlers étaient le plus avancés, vinrent la nuit, déclarer qu'il n'y avait point de soumission à espérer en ce moment, que la tribu, tout bien considéré, ne voulait pas être la première à entrer dans cette voie.

Tout en protestant de leurs intentions pacifiques à notre égard, les chefs des Medjehers engageaient le colonel à se retirer au plus vite, l'avertissant que le lendemain il serait attaqué par les contingents accourus de tout le Dahra. Tempoure, impuissant contre ce déploiement de forces, rentra la nuit même à Mostaganem.

L'émir vint bientôt après chez les Medjehers punir ceux dont la fidélité à sa cause avait été un moment ébranlée.

Il le fit cruellement et ses rigueurs produisirent l'effet opposé à celui qu'il en attendait ; à peine était-il éloigné que les Medjehers renouèrent les pourparlers avec le colonel Tempoure et continuèrent à approvisionner largement le marché de Mostaganem sur lequel ils amenaient certains jours jusqu'à une centaine de bœufs, au nez des réguliers laissés par Abd el Kader pour s'assurer de leur fidélité.

L'émir revint au commencement d'août; mais cette fois le colonel Tempoure marcha à sa rencontre et le battit complètement; à la suite de cet échec, la majeure partie des Medjehers de la rive droite passèrent le fleuve pour se rapprocher de nous.

Le 3 août, le colonel écrit au gouverneur que les événements marchent vite et que les moyens réduits dont il dispose ne le mettent malheureusement pas en mesure d'en profiter comme il le désirerait.

« Je dois, disait-il, appeler votre attention sur un fait d'une haute importance qui se passe sous mes yeux, que j'étudie et qui ne me laisse aucun doute.

» Je suis d'avis que le plus grand obstacle que nous ayons à surmonter dans cette œuvre de rapprochement entre les Français et les indigènes vient de la répulsion qu'occasionne à ces derniers

la haine religieuse. Voyez cette tribu des Medjehers dont Abd el Kader devrait s'être attiré la haine par des exécutions sanglantes, des amendes de toutes espèces pour les empêcher de commercer avec nous. Eh bien ! ils viennent aux chrétiens avec répugnance et, pour le faire, il a fallu qu'ils fussent menacés de quitter leur pays.

» Hâtez-vous donc de lever un drapeau musulman en face de celui de l'émir ; rien n'est plus facile, car ce drapeau est tout trouvé : vous l'avez dans la personne de Hadj Mustapha, le fils aîné du bey Osman. Sa famille est très vénérée dans le pays. Des prédictions répandues dans les tribus promettent le commandement aux fils du bey dont l'un, Ibrahim, est depuis 1837 hakem de Mostaganem.

» Hadj Mustapha est un homme qui nous est tout dévoué et qui sera entièrement à notre discrétion. Façonné à nos mœurs, il ne peut inspirer, même pour l'avenir, aucune inquiétude. Faites-le bey de Mostaganem et de Mascara et vous verrez, du moins je le pense, les Arabes venir à lui.

» Nous sommes dans un moment de crise favorable, Monsieur le gouverneur, il faudrait en profiter. Il en est de l'avenir des nations comme de celui d'un homme : une occasion perdue ne se représente presque jamais. »

Les Medjehers étaient encore chancelants ; Abd el Kader faisait un effort désespéré pour les rattacher à sa cause en nommant leur agha son khalifa dans le Dahra. En revanche, le 7 août, les Hachems se rangèrent de notre côté et se rendirent avec leurs troupeaux sous les murs de Mostaganem.

Le général Lamoricière partageait aussi les brillantes espérances du colonel Tempoure.

Le général Bugeaud se décida alors à se rendre à Mostaganem pour donner suite aux projets de ses lieutenants et continuer leurs belles opérations avec des moyens plus puissants.

Le 9 août 1841, par un arrêté daté de Mostaganem, Hadj Mustapha ould Osman bey est nommé bey de Mostaganem et de Mascara pour gouverner les Arabes au nom du roi des Français, et sous la direction des généraux investis du commandement militaire.

Hadj Mustapha était le petit-fils du bey Mohammed le Grand qui avait chassé les Espagnols de la province et avait eu la gloire, en 1792, de leur reprendre Oran et de les forcer à se rembarquer.

Son dévouement à la France n'était pas de fraîche date. En 1832 et 1833, il défendait, avec Bou Rsali, le mechouar de Tlemcen contre les entreprises des Marocains et de l'émir Abd el Kader. A

la même époque, il vint à Oran offrir ses services au général Boyer. Plusieurs fois proclamé bey par un certain nombre des partisans de sa famille, il demandait qu'on le reconnût dans cette dignité, s'engageant à gouverner sous la suzeraineté de la France et à payer un tribut annuel. Le général Boyer n'avait pas des pouvoirs suffisants pour introniser un bey. D'ailleurs l'avenir de ce que l'on appelait alors les *Possessions françaises dans le nord de l'Afrique* était loin d'être décidé, à cette époque, dans l'esprit du gouvernement.

Il ne put donc être donné de suite à ces propositions, et Hadj Mustapha, auquel le général en chef promit pour lui et les siens la continuation de sa protection, fut simplement engagé à mettre au service de la France le crédit dont il jouissait auprès des Arabes.

Quelque temps après, bien qu'il ne pût alors nous rendre grands service, le général Desmichels, pour lui marquer sa bienveillance et l'engager à ne point se séparer de nous, lui fit obtenir un petit traitement de 1,200 francs avec quinze rations de vivres pour sa suite.

D'autres arrêtés de Bugeaud, faisant suite à celui qui instituait le bey, donnait comme khalifa à Mustapha, son frère Ibrahim, ancien hakem de Mostaganem, et comme agha, El Mazari, ancien agha des Douairs et neveu du général Mustapha ben Ismaël.

Le colonel Tempoure à Mostaganem, le colonel Géry à Mascara, firent publier dans toutes les tribus la nomination du nouveau bey. Afin de frapper l'imagination des Arabes, il fallait à Mustapha tous les accessoires ordinaires de l'autorité beylicale, plus nécessaires que jamais pour la faire naître et la consacrer. Il eut huit drapeaux de soie brodés d'or portés devant lui par des cavaliers richement harnachés ; 21 musiciens à cheval suivaient ses drapeaux ; on se mit en mesure de lui organiser un escadron de cavaliers réguliers et un bataillon de fantassins indigènes.

Il lui fallait mener une existence qui ne parût point mesquine aux yeux des indigènes accoutumés depuis si longtemps au faste des beys et des pachas turcs : il eut 18,000 francs pour monter sa maison et acheter les chevaux de ses musiciens ; on lui fixa un traitement annuel de 18,000 francs, plus 7,200 francs d'indemnité pour la solde, la remonte et l'entretien de sa musique.

Le khalifa eut une première mise de 4,000 francs et un traitement de 10,000 francs ; l'agha, un traitement de 8,000 francs.

D'après l'arrêté du 9 août, le bataillon du bey devait être composé de koulouglis et de fantassins déserteurs de l'émir. Des avantages sérieux étaient en effet offerts à ceux des soldats

d'Abd el Kader qui viendraient se ranger sous nos drapeaux ; des proclamations de Bugeaud leur promettaient de les bien accueillir et de les incorporer, avec une solde mensuelle de 20 sultanis d'argent (1) pour les siafs, de 10 pour les chaouchs et de 7 pour les simples fantassins.

Le capitaine Bosquet, du 1er d'artillerie, qui servait depuis plus de sept ans en Afrique et était complètement familiarisé avec les choses indigènes, fut placé à la tête du bataillon du bey, avec mission de l'organiser en prenant comme noyau les trois compagnies turques d'Oran et de Mostaganem.

Sa formation eut lieu dans cette dernière place le 4 septembre, sous la direction du général de Lamoricière, et il fut ainsi composé : MM. Bosquet, capitaine détaché du 1er d'artillerie, commandant ; Farsbac, lieutenant détaché du 6e léger, lieutenant-major ; Choquin, sous-lieutenant détaché du 13e léger, officier payeur; un adjudant de bataillon.

Les trois compagnies, fortes chacune de 68 hommes, étaient commandées par MM. Yvé, sous-lieutenant détaché du 13e léger ; Dénery, sous-lieutenant détaché du 15e léger ; Gallois, sous-lieutenant détaché du 41e de ligne.

Elles avaient chacune 2 sous-officiers français, sergent-major, fourrier ou sergent, 2 sergents indigènes et 4 caporaux indigènes.

Les simples *tirailleurs,* car telle était leur désignation officielle, venaient tous des anciennes compagnies turques; il ne fut rien changé à leur uniforme rouge. Quant aux officiers et aux gradés français qui étaient simplement détachés de leurs régiments, ils en conservèrent la tenue.

La solde fut ainsi fixée dans le nouveau corps :

Sergents-majors	1f50	par jour.
Sergents et fourriers.	1 25	—
Caporaux	1 10	—
Tirailleurs.	1 »	—

En expédition, les hommes touchaient, en outre, les vivres de campagne, c'est-à-dire, le pain, les légumes, le sel, la viande fraîche, le sucre, le café et le bois.

Une « Réserve » fut en même temps formée avec les chefs des compagnies turques qui n'avaient plus d'emploi dans la nouvelle organisation et un certain nombre de soldats pauvres et infirmes,

(1) Le sultani d'argent était une monnaie turque qui, comme le douro d'Espagne, valait à peu près 5 francs.

ou blessés, qui ne pouvaient, des compagnies turques, passer au bataillon turc. Cette réserve comptait deux sections : une à Mostaganem, de 5 chefs et 22 soldats; l'autre, à Oran, de 2 chefs et 51 hommes. Ces sections ne devaient fournir qu'un service sédentaire et la solde y était réduite à 0 fr. 75 pour les caporaux et à 0 fr. 50 pour les soldats.

Dès la fin du mois d'août, afin que le nouveau bey pût immédiatement avoir une force à lui, le général Bugeaud lui avait envoyé d'Alger le lieutenant Pellé, avec 115 tirailleurs pris dans les diverses compagnies du bataillon qui y avait été récemment formé. Ce détachement n'avait été mis à la disposition de Mustapha, qu'à titre de prêt; il devait retourner à Alger après la complète organisation du bataillon de Mostaganem ; il y rentra, en effet, le 10 novembre.

L'administration et la comptabilité du nouveau bataillon furent soumises aux dispositions de l'arrêté du 15 octobre 1840 relatif au bataillon de tirailleurs de Constantine. Une masse générale d'entretien fut constituée par une première mise de 500 francs et alimentée par une allocation annuelle de 900 francs.

Cependant, la nomination du bey de Mostaganem n'avait pas tardé à porter ses fruits. Les négociations avaient immédiatement repris plus actives, avec différentes fractions des Medjehers.

Dès le 24 août, le colonel Tempoure fit faire au bey sa première sortie.

Escorté par deux compagnies turques et accompagné de 4,000 hommes, sous les ordres directs du colonel, Mustapha se porta jusqu'aux marais de Mengoub. Il s'agissait de protéger la rentrée à Mostaganem du caïd que l'émir avait donné aux Oulad Malef, fraction des Medjehers, et qui était venu faire sa soumission avec une importante partie des Medjehers Gharabas.

Cette opération s'effectua sans incident.

Quelques jours après, le colonel Tempoure écrivait au gouverneur qui était retourné à Alger : « Les affaires ont grandi depuis quelques jours, et toutes les tribus ont les yeux fixés sur le bey. Des communications journalières avec les Flittas, les Bordjias, les Beni Zerouel et les tribus du Dahra font voir que le bey est attendu partout. Dans ces conditions, il ne nous faut pas seulement une petite sortie de rien du tout, car Abd el Kader représente déjà notre bey comme un mannequin impuissant et ridicule. Voulez-vous faire une grande chose, une chose qui, selon moi, jetterait à terre la puissance de l'émir ? Pendant que le général Lamoricière conduira son convoi à Mascara en inquiétant les tribus de l'ouest, venez vous-même à Mostaganem. Nous irons pro-

mener notre bey chez toutes les tribus de l'est et vous réaliserez, j'en suis sûr, ce que je vous disais, il y a quelques jours, qu'il était téméraire de penser : vous irez de Mostaganem à Mascara de soumission en soumission, en passant chez les Flittas, et vous ferez votre jonction avec Lamoricière au milieu de cette plaine d'Eghris, accompagné d'un goum d'Arabes si puissant qu'il ne pourra rester aux fiers Hachems d'autre parti que la soumission. »

Le colonel réussit à faire partager son enthousiasme aussi bien à Bugeaud qu'à Lamoricière. Rien ne manquait plus au bey, son khalifa Ibrahim était revenu d'Alger avec tout l'attirail des drapeaux et des instruments de musique, confectionnés en hâte chez les meilleurs ouvriers de la grande ville. Le gouverneur donna des ordres pour qu'on se mît en campagne.

La division d'Oran avait été renforcée de trois bataillons et concentrée tout entière à Mostaganem.

Le 21 septembre, toutes ces troupes s'ébranlèrent. Lamoricière commandait une colonne de ravitaillement de onze bataillons avec laquelle il devait conduire un convoi à Mascara ; sept bataillons et neuf escadrons formaient, avec le bataillon turc, la colonne dite politique, avec laquelle le général Bugeaud espérait donner au bey Mustapha l'occasion de faire une marche triomphale à travers les tribus empressées à lui apporter leur soumission.

Les événements ne répondirent point entièrement à ces espérances. Bugeaud resta quatre jours au bivouac de Bel Hacel, attendant les nombreuses populations qui devaient venir au bey. Il eut la déception de ne voir arriver que quelques centaines de cavaliers.

Le 29, après avoir passé la Mina et fait une marche de nuit de 30 kilomètres, la colonne fit sur les Ouled sidi Yahia des Flittas une razzia de deux mille têtes de bétail ; puis elle rentra à Mostaganem avec ce butin. Elle en repartit immédiatement pour continuer ses opérations chez les Flittas.

Le 7 octobre, les deux colonnes firent leur jonction et le lendemain elles atteignirent l'émir dans l'oued Maoussa au-dessous d'El Bordj ; l'infanterie franchit 12 kilomètres en une heure et quart pour poursuivre la cavalerie de l'émir que la nôtre avait mise en déroute après un combat acharné.

Le 18 octobre, Bugeaud installa à Mascara le bey Mustapha, qui fit son entrée dans la seconde ville de son beylick au bruit des salves de l'artillerie de la place.

La colonne en repartit le lendemain pour poursuivre les Hachems vers le sud. Elle les atteignit le 24 ; et, après un brillant engagement de cavalerie à Tagremaret avec les cavaliers rouges

de l'émir, elle reprit le chemin de Mascara et de Mostaganem, où elle était de retour le 5 novembre après quarante-cinq jours de marches et de combats.

Si elle n'avait pas eu tous les brillants résultats qu'on en avait espérés, la nomination du bey n'en avait pas moins amené la soumission des tribus qui occupaient la route de Mostaganem à Mascara. Les communications devinrent fréquentes entre les deux villes, dont la seconde devint le quartier général de la division.

Ibrahim, frère et khalifa du bey, y resta auprès du général Lamoricière, tandis que le bey lui-même continuait à résider à Mostaganem.

Le colonel Tempoure alla prendre le commandement de la place d'Oran et Bugeaud fit de Mostaganem une subdivision commandée par le général Bedeau.

L'installation de Lamoricière à Mascara, au cœur de la puissance d'Abd el Kader, à côté de la tribu des Hachems qui en était le soutien le plus ferme et le plus dévoué, allait marquer, dans la lutte avec l'émir, le commencement d'une nouvelle période.

Les six mille hommes de la division rayonnant autour de la place allaient, sous l'ardente impulsion de leur général, porter aux populations insoumises des coups répétés, les atteindre dans des razzias fantastiques jusque sur les Hauts-Plateaux, et poursuivre sans trêve ni relâche pendant plusieurs années un infatigable ennemi qui, écrasé sur un point, reparaissait l'instant d'après d'un autre côté avec de nouveaux contingents.

Cet état de guerre permanent s'étendit à toute la province, et, aux mouvements de la division de Mascara, la colonne mobile de Mostaganem eut bien souvent à combiner les siens. Le bataillon turc qui en faisait partie fut ainsi appelé à tenir presque constamment la campagne jusqu'au jour de sa transformation en bataillon de tirailleurs indigènes de la province d'Oran.

Le 7 décembre, le général Bedeau partait de Mostaganem pour aller razzier les Borgias de l'Habra. Il emmenait avec lui sa cavalerie et 2,000 hommes d'infanterie bons marcheurs, dans lesquels le bataillon turc était représenté par 128 hommes.

Après une marche de nuit de 35 kilomètres, la colonne se trouva au petit jour en face des feux des Borgias et la cavalerie prit le trot pour aller cerner les douars. La razzia fut complète et comprit plus de 6,000 bêtes, bœufs, moutons, chameaux, chevaux, etc. L'infanterie n'y prit pas grande part. Le 10, la colonne rentra à Mostaganem, et, quelques jours plus tard, les Borgias firent leur soumission et vinrent s'établir à la Stidia ; 300 de leurs cavaliers entrèrent dans le maghzen du bey.

Du 3 au 5 janvier 1842, la colonne mobile sortit pour aller protéger la rentrée des grains des Borgias récemment soumis et qui désiraient vider leurs anciens silos pour mettre leurs approvisionnements en sûreté près de leurs nouveaux campements.

Le 25 janvier, la colonne repartit pour aller conduire à Mascara un convoi de ravitaillement. Au retour, un tirailleur turc de la 3e compagnie fut tué dans un petit combat d'arrière-garde.

On n'eut à livrer dans ces diverses marches que de légères escarmouches ; elles furent cependant pénibles à cause du temps affreux qui fit endurer aux hommes les plus cruelles souffrances.

Un capitaine (1), témoin oculaire, en trace le tableau suivant :

« On se met en marche par une pluie battante. La plaine d'El Romri n'offre partout qu'une boue liquide qui rend la marche très pénible. Les bêtes de somme ont beaucoup de peine à se tirer de ce bourbier où elles enfoncent jusqu'au poitrail. Beaucoup de juifs qui ont suivi la colonne sont obligés de laisser dans la boue leurs ânes et leurs pacotilles. Des ravins se sont formés qui traversent la plaine et qui nous font perdre beaucoup de temps.

» La nuit nous prend, l'eau continue à tomber, il est presque impossible de se diriger par suite de l'obscurité qui règne. A chaque instant les hommes tombent, les mulets s'abattent ; un affût d'obusier de montagne se brise. Chacun va à l'aveuglette, se dirigeant sur la lanterne que le général fait porter en avant de la colonne ; enfin à 9 h. 1/2, la colonne commence à arriver au bivouac, les hommes sont moulus, car on a fait 8 lieues dans la boue liquide, on est obligé d'envoyer pendant la nuit un détachement au-devant du convoi des traînards. »

Un officier et 26 malades de la colonne succombèrent à ces souffrances dans les nuits des 29, 30 et 31 janvier ; aucun n'appartenait au bataillon turc.

Le 22 février, la colonne mobile repartait. Le général d'Arbouville, qui depuis une huitaine de jours avait remplacé le général Bedeau, la conduisait encore escorter un convoi à Mascara. Au retour, elle fut diminuée des deux premières compagnies du bataillon turc ; ces compagnies restèrent auprès du bey que le général Lamoricière gardait quelques jours auprès de lui afin de l'entretenir des affaires de son beylick.

A peine rentrée à Mostaganem, la 3e compagnie prit part à une petite razzia que le général d'Arbouville exécuta le 8 mars sur quelques douars des Flittas.

(1) Capitaine du Granrut, du 1er de ligne.

Le 12, le bey avec les deux autres compagnies, l'agha et son maghzen rentraient de Mascara, juste à temps pour repartir en expédition.

Le 17 mars, en effet, la colonne s'ébranla de nouveau. Elle sortait afin de permettre aux Oulad Sidi Laribi Mekahalia qui avaient demandé l'aman, de passer la Mina et de rentrer sur leur territoire, ce qu'ils n'osaient faire devant les Flittas sans notre protection.

En route, le général d'Arbouville reçut de Lamoricière, qui opérait chez les Sdamas, une lettre prescrivant de lui apporter des vivres. Les deux colonnes firent leur jonction le 22 à Fortassa, sur la Mina, puis celle de Mostaganem, à qui Lamoricière avait rendu sa liberté de manœuvre, se porta, à travers le pays des Flittas, jusqu'à quelques lieues de Tiaret.

Au retour, le 1er avril, la colonne faisait la grand'halte à En-Naro, quand elle reçut tout à coup des coups de fusil qui vinrent tuer un caporal de la 2e compagnie turque. C'était un groupe de Medjehers fanatiques, embusqués dans les broussailles et qui protestaient ainsi contre la soumission de leur tribu. Le bataillon turc prit immédiatement les armes et se mit à la poursuite des assaillants. On réussit à en empoigner six dont deux furent tués sur-le-champ par les Turcs, et les autres exécutés le lendemain à Mostaganem, où la colonne arriva le soir même.

Cette course de quinze jours avait amené la soumission complète des Ackermas et des Oulad Sidi Laribi, ainsi que les Oulad Souïd, les gardiens des chameaux du beylick de l'émir; on avait pris chez eux 150 chameaux restant des équipages d'Abd el Kader.

Quelques jours après, le 12 avril, la colonne de Mostaganem, composée de deux bataillons du 1er de ligne, de trois bataillons de la légion étrangère et du bataillon turc, repartait pour Mascara où elle allait momentanément remplacer la division de Lamoricière. Celle-ci, qui avait expéditionné pendant tout l'hiver, avait grand besoin d'aller se refaire un peu à Oran et d'y renouveler son habillement et sa chaussure.

Après deux jours de repos à Mascara, la colonne d'Arbouville se porte, dans la plaine d'Eghris, au-devant du kalifa Ben Thami, qui cherchait à arracher à notre influence ceux des Hachems qui avaient fait leur soumission. On le rencontre le 19 avril en avant de l'oued Taria; la cavalerie engage le combat, mais les spahis ne sont pas soutenus par les Hachems, auxiliaires que le khalifa Ibrahim ne peut parvenir à lancer en avant. Ils conservent néanmoins leur terrain jusqu'à l'arrivée de l'infanterie, qui met fin au combat.

Rentrée le 23 avril à Mascara, la colonne en repart le 27. Elle prend la direction du sud dans l'espoir de forcer à se soumettre les Hachems Gharabas qui tenaient encore la campagne. Le 3 mai, à Dra er Rmel, sur l'oued Benian, la colonne atteignit une fraction des insoumis, les Oulad Aïssa. D'Arbouville lança immédiatement contre eux la cavalerie soutenue par le bataillon turc. Nos spahis les joignirent, leur tuèrent 4 hommes, firent 50 prisonniers et enlevèrent 2,000 têtes de bétail.

« Je ne dois pas négliger de vous faire savoir, dit le général dans son rapport, que le bataillon turc, sous les ordres de M. le capitaine Bosquet, a suivi pendant deux lieues la cavalerie au trot et a pu ainsi arriver en même temps qu'elle sur le lieu de combat. »

Le lendemain, la colonne bivouaqua à Saïda, où elle s'empara de trois pièces de canon abandonnées par Abd el Kader. Tous les Hachems Gharabas y vinrent faire leur soumission, disant que Mustapha ben Thami, dans l'impossibilité de les défendre, les avait abandonnés aux mains des Français, et qu'il s'était borné à leur demander une escorte pour protéger sa retraite dans l'Ouarensenis.

Le 9 mai, la colonne était à Mascara; elle y trouva la division de Lamoricière qui revenait d'Oran et reprenait son ancienne installation.

Les troupes de Mostaganem repartirent immédiatement pour aller dans cette dernière ville se mettre aux ordres du gouverneur général qui préparait une nouvelle expédition. Les deux divisions d'Alger et d'Oran, chassant devant elles les insoumis et marchant l'une au-devant de l'autre, devaient se rencontrer dans la vallée du Chelif.

Le bataillon turc ne faisait pas partie de ce corps expéditionnaire. Il partit néanmoins de Mostaganem, le 14 mai, avec la grande colonne, mais pour aller seulement jusqu'à Bel Hacel. C'était là le lieu de réunion indiqué aux cavaliers des tribus soumises, et les Turcs y escortaient un grand convoi d'approvisionnements; ils revinrent ensuite à Mostaganem avec les prolonges vides.

Pendant que les troupes du général d'Arbouville expéditionnaient sur le Cheliff, avec le gouverneur général, Lamoricière, avec sa division mobile, se préparait à courir une fois encore à la poursuite des Hachems Gharabas et des Djafras, qui s'étaient réfugiés sur les hauts plateaux.

Afin que la région ne soit point complètement dépourvue de troupes et pour garantir les tentes soumises, ralliées autour de

Mascara, contre une incursion toujours possible de l'émir, il fit venir de Mostaganem le bataillon turc.

Avec 100 fantassins de la garnison de Mascara, l'escadron de mekhalias du bey et deux pièces de montagne, le bataillon, à l'effectif de 228 hommes, forma, sous les ordres de Bosquet, une petite colonne de protection destinée à rayonner à cinq ou six lieues autour de la place et à couvrir les Bordjias, les Beni Chougran, les Oulad Sidi Daho, etc. Elle établit à El Bordj le centre de ses opérations ; les tribus voisines furent averties de sa formation afin de pouvoir réclamer son appui et de s'y rallier au besoin. Ces précautions ne furent pas inutiles et, à deux reprises, Abd el Kader, qui s'était rendu, afin de les ramener à lui, chez les Hachems Cheragas, dont la défection lui avait été fort sensible, fut obligé de s'éloigner à l'approche de la colonne du capitaine Bosquet.

La colonne Bosquet servit encore à faire rentrer dans Mascara les grains provenant des moissons des Hachems insoumis.

Elle eut aussi à faciliter le ravitaillement de la division mobile de Mascara, en amenant à cette dernière, sur des points convenus d'avance, des approvisionnements suffisants pour lui éviter d'avoir à venir elle-même puiser aux magasins de la place.

Le 23 juillet, la colonne Bosquet alla au-devant de la division mobile qui, ses opérations finies, rentrait à Mascara, après avoir poursuivi les insoumis depuis le chott Chergui jusqu'au Serzou.

La colonne Bosquet, sans emploi désormais, fut dissoute et le bataillon turc reprit le chemin de Mostaganem, où il arriva le 27.

Mais l'infatigable Abd el Kader se remuait sans cesse ; il cherchait de nouveau à semer la défection parmi les tribus soumises. Pendant que la division de Mascara retournait sur la haute Mina et chez les Harrars, la colonne mobile de Mostaganem sortait le 18 août pour aller manœuvrer chez les Flittas. Elle se composait cette fois de deux bataillons du 1er de ligne, de deux bataillons de la légion étrangère, du 5e bataillon de chasseurs et du bataillon turc, avec deux escadrons de chasseurs et les goumiers des Oulad Sidi Laribi.

Le 22, sur la Menesfa, la colonne bivouaquait à quelques lieues des Oulad Sidi Yahia. Les chefs de la tribu ayant altièrement refusé de venir au camp conférer avec le général d'Arbouville, celui-ci fit partir la nuit toute la cavalerie appuyée par le bataillon turc avec mission d'aller les châtier. Cette opération s'exécuta sans encombre et, le lendemain, 3,000 bêtes et une centaine de prisonniers étaient ramenés au camp avec un assez gros butin.

Mais la nécessité de se ravitailler força bientôt le général d'Arbouville à revenir vers Mostaganem.

Enhardis par cette retraite forcée, les Flittas suivirent la colonne dont l'arrière-garde eut à soutenir de violents combats le 30 août et le 4 septembre. Enfin, le 5 septembre, entre l'oued Ançeur et Relizane, les Flittas, sentant la colonne leur échapper, firent un dernier effort et se lancèrent avec acharnement à l'attaque du convoi. Le bataillon turc, qui formait ce jour-là l'arrière-garde, eut à soutenir tout le poids du combat. Il ne put être entamé.

Ces différents combats n'avaient pas envoyé moins d'une centaine d'hommes à l'ambulance.

Le 7 septembre, la colonne rentrait à Mostaganem.

L'affaire du 5 septembre fut la dernière à laquelle prit part le bataillon turc du bey de Mostaganem, car, quelques jours après son retour, il était transformé et au 15 septembre il devenait le bataillon de tirailleurs indigènes d'Oran.

Le bataillon turc régulier n'avait donc guère vécu qu'un an; mais cette courte existence avait été bien remplie, car il avait passé plus de deux cents jours en route et en expédition.

Son chef honoraire, le bey Mustapha, avait encore duré moins longtemps : il était mort à Mostaganem au commencement d'août après une maladie qui, depuis le mois d'avril, l'avait empêché de prendre part aux expéditions de la colonne mobile.

Le khalifa Ibrahim, accouru de Mascara lorsque l'état de son frère s'était aggravé, resta à Mostaganem pour faire l'intérim en attendant la décision du gouverneur.

La longue maladie du bey avait permis à quelques personnes de son entourage d'introduire dans l'administration arabe un certain désordre profitable à leurs intérêts particuliers. L'institution du beylick n'avait pas d'ailleurs amené des résultats aussi brillants que ceux que le colonel Tempoure avait fait espérer au général Bugeaud. Le gouverneur avait à ce sujet éprouvé une petite déception dont il gardait sans doute rancune à l'institution elle-même. Quoi qu'il en soit, Mustapha ould Osman n'eut pas de successeur et fut le dernier bey de Mostaganem. Son frère Ibrahim conserva seulement le titre et les fonctions de khalifa de Mascara.

Un autre beylick avait été institué à Tlemcen, presque à la même époque que celui de Mostaganem, et n'avait d'ailleurs pas eu une existence beaucoup moins éphémère. Vers la fin de 1841, les tribus de la Tafna, mécontentes du gouvernement d'Abd el Kader et lassées de la tyrannie de son khalifa Bou Hamedi, avaient élu un nouveau sultan; mais, fatiguées de la guerre, elles lui avaient imposé de faire la paix avec les Français.

Leur choix s'était porté sur un jeune marabout d'une zaouïa des Traras, Si Mohammed ben Abdallah ould Sidi Cheikh.

Abd el Kader s'était immédiatement mis en marche vers l'ouest pour briser le pouvoir naissant de son jeune compétiteur et secourir Bou Hamedi, qui n'avait plus dans le Méchouar que quelques fantassins à peine assez nombreux pour fournir la garde des remparts.

La politique nous conseillait de prêter notre appui au rival de l'Émir. Le colonel Tempoure, qui commandait à Oran, vint conférer avec lui à Tekbalet en vue de Tlemcen.

Bientôt après Bugeaud, pour consolider le pouvoir de Mohammed ben Abdallah et lui enlever en même temps toute vélléité de se soustraire à notre dépendance, se décida à occuper Tlemcen, où il fit son entrée le 1er février 1842.

La ville avait été évacuée la veille par Abd el Kader, qui avait forcé la population à partir avec lui ; mais ces pauvres gens n'avaient pu aller bien loin et la fatigue les avait arrêtés à quelques lieues des remparts. Bugeaud n'eut pas de peine à les décider à revenir, en leur assurant qu'il laisserait à Tlemcen une force permanente suffisante pour les garantir des vengeances de l'émir.

Bugeaud appela le général Bedeau au commandement de Tlemcen et la ville reçut une organisation analogue à celle du beylick de Mostaganem. Mohammed ben Abdallah, qui n'avait pas inspiré à Bugeaud, une confiance sans bornes, dut renoncer à son titre de sultan et se contenter de celui de khalifa avec un traitement de 18,000 francs sans frais de musique ni d'accessoires.

Mais il eut, comme le bey Mustapha, son bataillon d'infanterie indigène que Bugeaud institua le 14 février.

Son arrêté prévoyait la formation, au fur et à mesure des ressources, de quatre compagnies de milice indigène.

Chaque compagnie devait avoir un effectif de 100 hommes et obéir à un lieutenant indigène.

La solde était ainsi fixée :

Capitaine indigène commandant les quatre compagnies, 150 fr. par mois ; lieutenants, 100 francs ; sergents, 1 fr. 50 par jour ; caporaux, 1 fr. 25 ; tambours et clairons, 1 fr. 05 ; miliciens, 1 fr.

Cette solde était exclusive de l'allocation de toute ration de vivres. L'admnistration de cette milice était confiée au commandant de la place de Tlemcen.

Au mois d'août, il y avait deux compagnies d'organisées, comprenant 230 hommes ; il y avait aussi 28 cavaliers déserteurs de l'émir qui faisaient le service de guides et d'éclaireurs auprès du khalifa Mohammed ben Abdallah.

Au moment où le bataillon turc de Mostaganem fut transformé en bataillon de tirailleurs, celui de Tlemcen ne fut pas compris dans cette organisation.

Les miliciens de Tlemcen, tous propriétaires de jardins et de champs qu'ils cultivaient de leurs propres mains, étaient peu aptes à un service actif. A les employer autrement que comme garde urbaine on risquait de les dégoûter, et on s'exposait à manquer le but de leur organisation, qui était surtout de donner à la ville des défenseurs fidèles pendant les sorties de nos troupes.

Ils conservèrent donc leur autonomie.

Leur effectif grossit rapidement et atteignit dès le mois de novembre 1842 son complet de 440 hommes, dont les deux tiers de kouloughlis.

Ils étaient employés aux patrouilles de nuit, aux embuscades contre les voleurs et, le jour, aux postes de protection des cultures.

» Ce service, écrivait le général Bedeau, est très bien fait par les miliciens, mieux même que par nos soldats ; ils connaissent les lieux, les habitudes et les hommes. Nos soldats laisseraient passer un voleur, qui leur dira bonjour et, à 200 pas de là, fera impunément son coup. »

Une milice analogue de 150 hommes avait également été organisée à Nédromah.

Ces milices ne firent jamais que du service sédentaire ; plus tard, en 1855, lors de l'organisation à Tlemcen du 2e bataillon de tirailleurs d'Oran, un petit nombre de miliciens contribuèrent à cette formation et quelques officiers de milice passèrent avec leur grade au nouveau bataillon.

Quant au khalifa Mohammed ben Abdallah, que Bugeaud avait laissé à Tlemcen, il se rendit bientôt insupportable par son fanatisme étroit et ses prétentions absolument hors de proportion avec ses succès personnels et son peu d'influence sur l'élément indigène.

Il embarrassa bientôt tellement le général Cavaignac, qui craignit un moment de le voir s'insurger contre la France, que le général Bugeaud se décida à l'écarter de la politique : en 1845, il l'envoya faire un pèlerinage à la Mekke, espérant qu'on ne le reverrait plus en Algérie.

Il se trompait : sept ans plus tard, Mohammed ben Abdallah, devenu le « Chérif d'Ouargla », organisait dans le Sud algérien la formidable insurrection qui amena la prise et l'occupation de Laghouat.

CHAPITRE V

Algérie (1842 à 1844)

Ordonnance royale du 7 décembre 1841. — Organisation du bataillon d'Oran. — Disparition de la réserve du bataillon turc. — Recrutement du bataillon indigène. — Expédition chez les Flittas. — Combat sur la Djidiouïa. — Opérations dans le Dahra; sur le Chéliff; chez les Flittas. — Combat de Sidi Rached. — Combat de Zemmorah. — Retour par le Dahra. — Course chez les Flittas. — Situation politique à la fin de 1843. — Course dans le Dahra. — Course chez les Flittas. — Course dans le Dahra.

C'est en décembre 1841 que parut l'ordonnance qui consacra l'existence des troupes indigènes à pied et qui les dota d'une organisation en harmonie avec celle des autres corps de l'armée française, parmi lesquels elles prenaient définitivement rang.

Le maréchal Valée, dès 1838, avait soumis au Ministre de la guerre des projets relatifs à leur réglementation. Peu favorable aux troupes indigènes dans lesquelles il ne voyait qu'une pépinière pour les réguliers d'Abd el Kader, c'est tout juste si le maréchal ne demandait pas leur suppression pure et simple.

« Si, à une époque antérieure, disait-il, la création des corps indigènes réguliers a pu présenter quelques avantages,.. ... il n'en est plus de même aujourd'hui..... les Turcs et les kouloughlis disparaissent, les Arabes mettent peu d'empressement à servir, surtout à pied, les Kabyles ne sont pas encore soumis.......

» Cette institution des corps à pied ne paraît pas devoir grandir, le recrutement en deviendra impossible à une époque plus ou moins rapprochée et elle ne peut avoir pour but que d'attirer à nous les débris de la puissance turque. »

Le général Bugeaud, son successeur, eut plus de confiance dans l'avenir de ces troupes, dont l'existence, disait le maréchal Valée, ne servait qu'à satisfaire des ambitions et des intérêts personnels.

Sous le nouveau gouverneur, les effectifs augmentèrent au point de provoquer des demandes d'explications du Ministre, qui s'étonnait de voir le nombre des soldats s'accroître dans des corps qui n'étaient pas susceptibles d'être recrutés.

C'était au moment de la formation de deux nouvelles compa-

gnies turques à Mostaganem et de la création du demi-bataillon de tirailleurs Douairs et Smélas.

Bientôt le maréchal Soult, ministre de la guerre, présenta à la signature du roi l'ordonnance du 7 décembre 1841 redigée conformément aux projets des généraux Lamoricière et Bugeaud.

Le décret était précédé d'un rapport dans lequel le Ministre exposait la situation et rendait justice au mérite qu'avaient déjà montré les troupes indigènes.

« Dès les premiers jours de la conquête, disait-il, on a reconnu l'avantage de rattacher à la cause française tous ceux des habitants du pays qui se montreraient disposés à la servir. En divers temps et sous des noms qui ont souvent changé, ont été créés des corps spéciaux; partout et sous toutes les formes, ils ont rendu d'incontestables services, et il n'est pas en Afrique un seul combat glorieux pour nos armes dont ils n'aient pris leur part. »

L'ordonnance de 1841 a été la base de l'organisation des troupes indigènes, leur charte constitutionnelle. Bien que presque toutes ses dispositions aient été modifiées et qu'actuellement presque aucune de ses prescriptions de détail ne soit encore en vigueur, nous n'en reproduisons pas moins cet important document.

Ordonnance du roi portant organisation de l'infanterie indigène en Algérie.

CHAPITRE Ier

ORGANISATION ET AVANCEMENT

Art. 1er. Il sera formé, en Algérie, des bataillons d'infanterie indigène qui prendront la dénomination de bataillons de tirailleurs indigènes. Chaque bataillon portera en outre le nom de la province ou subdivision militaire dans laquelle il aura été organisé. La composition d'un bataillon sera conforme au tableau A annexé à la présente ordonnance.

Art. 2. Le nombre des bataillons indigènes sera quant à présent fixé à trois, savoir :

Un pour les provinces d'Alger et de Tittery;

Un pour celle de Constantine, comprenant la subdivision de Bône;

Un pour celle d'Oran, comprenant les commandements militaires de Mostaganem et de Mascara.

Art. 3. Les emplois de l'état-major et ceux du petit état-major seront exclusivement dévolus aux militaires français; il en sera de même des emplois de capitaine, de sergent-major et de fourrier.

La moitié des emplois de lieutenant et de sous-lieutenant sera affectée aux Français, l'autre moitié demeurera réservée aux indigènes.

Le commandement, même par intérim, d'une compagnie ne pourra jamais être exercé que par un officier français.

Dans les compagnies, les sergents, caporaux, tambours ou clairons seront tous indigènes.

Les chefs de bataillon, adjudants-majors, capitaines et chirurgiens aides-majors seront montés.

Art. 4. Nul officier ne sera admis dans les bataillons après la première formation, s'il ne possède la connaissance pratique de la langue arabe.

Art. 5. L'avancement aux grades de lieutenant et de capitaine, tant au choix qu'à l'ancienneté, aura lieu par bataillon pour les officiers français.

Les chefs de bataillon et les capitaines concourront pour l'avancement sur toute l'arme de l'infanterie, avec les officiers de leur grade en activité.

Art. 6. Les permutations pourront s'effectuer entre les officiers français des bataillons et les officiers du même grade appartenant au corps de l'infanterie, mais les demandes ne seront accueillies qu'autant que les officiers qui voudront entrer dans les tirailleurs indigènes posséderont la pratique de la langue arabe.

Art. 7. Les deux tiers des emplois de sous-lieutenant pourront être donnés aux sous-officiers des bataillons. Le dernier tiers sera réservé aux sous-officiers des corps d'infanterie portés au tableau d'avancement, proposés sur leur demande à l'inspection générale et réunissant toutes les conditions d'aptitude exigées, spécialement celle prescrite à l'article 4.

Art. 8. Les emplois d'adjudant sous-officier seront donnés aux sergents-majors dans chaque bataillon. Ceux de sergent-major appartiendront aux sergents fourriers.

Les emplois de sergent fourrier pourront être donnés : un quart aux caporaux secrétaires ; trois quarts aux fourriers d'infanterie et aux caporaux d'infanterie portés au tableau d'avancement et à qui il restera encore trois ans au moins de service à faire pour atteindre leur libération. Ces militaires devront en outre avoir été proposés, sur leur demande, à l'inspection générale, après que leur aptitude au service du bataillon aura été reconnue.

Les caporaux secrétaires seront choisis dans les corps d'infanterie, soit parmi les caporaux, soit parmi les soldats qui, ayant accompli six mois de service, seront portés au tableau d'avancement et rempliront en outre les conditions indiquées au paragraphe précédent. Toutefois, les soldats français compris dans le petit état-major pourront concourir pour l'emploi de caporal secrétaire.

L'avancement des Français aux divers emplois du grade de sous-officier et de caporal s'effectuera conformément aux dispositions en vigueur dans les corps français. Il en sera de même lorsqu'il y aura lieu de prononcer la cassation.

Les militaires qui auront encouru la cassation seront renvoyés comme soldats dans les corps auxquels ils appartenaient précédemment.

Art. 9. Les emplois de lieutenant et de sous-lieutenant indigène seront conférés uniquement au choix et sans que les nominations soient assujetties aux règles de l'avancement dans l'armée française. Ces officiers seront

nommés par le roi, mais ils n'auront pas droit à l'application des dispositions de la loi sur l'état des officiers.

Les sous-officiers et caporaux indigènes seront nommés et cassés quand il y aura cause suffisante, par le commandant du bataillon, en observant d'ailleurs les formalités prescrites par les règlements dans les corps français.

Art. 10. Les Français pourront contracter des engagements volontaires pour les bataillons de tirailleurs indigènes ; toutefois, ils ne seront admis à servir qu'en qualité d'ouvriers armuriers, de muletiers ou d'infirmiers.

Les sous-officiers, caporaux et soldats français pourront se rengager. Le rengagement aura lieu suivant le mode suivi dans les corps de l'armée. Les indigènes seront reçus sans engagement dans les tirailleurs. Ils seront renvoyés, soit d'après leur demande, soit pour cause d'inaptitude au service ou d'inconduite. L'admission ou le renvoi des indigènes aura lieu sur la proposition du chef de corps et avec l'approbation du commandant militaire supérieur.

CHAPITRE II

SOLDE ET ACCESSOIRES — ADMINISTRATION

Art. 11. Les officiers des bataillons de tirailleurs indigènes recevront la solde, les indemnités et les allocations diverses, déterminées par le tarif B ci-annexé.

La solde de la troupe et la prime pour l'entretien de l'habillement seront décomptées par jour, conformément au même tableau, qui détermine également les premières mises, le complet de la masse individuelle et les prestations en nature.

Art. 12. Chacun des bataillons de tirailleurs indigènes sera administré par un conseil d'administration composé de la manière suivante :

Le chef de bataillon, président ;

Le capitaine adjudant-major, deux capitaines, l'officier trésorier, membres.

L'officier faisant fonctions de trésorier et d'officier d'habillement remplira les fonctions de rapporteur.

Les règles d'administration et de comptabilité seront les mêmes que dans les autres corps d'infanterie de l'armée.

La responsabilité du conseil sera la même que celle qui lui est imposée dans les corps français.

La surveillance administrative appartiendra aux fonctionnaires de l'intendance militaire qui exerceront près du bataillon les attributions qui leur sont dévolues près des corps français.

Art. 13. La masse générale d'entretien sera formée des allocations partielles déterminées pour chaque compagnie.

L'excédent de la masse individuelle donnera lieu à un décompte qui sera fait dans la forme prescrite pour les corps français.

Art. 14. L'officier faisant fonctions de trésorier et d'officier d'habillement devra, au moyen de ses frais de bureau, faire face aux dépenses d'écritures

générales du bataillon et tenir, sous la surveillance du conseil, les registres, dont la nomenclature forme le tableau C ci-annexé.

Chaque officier, sous-officier, caporal ou soldat sera porteur d'un livret sur lequel seront inscrites les sommes qui lui auront été payées, ainsi que les effets qui lui auront été délivrés.

Le payement de la solde aura lieu le 15 et le 30 de chaque mois en présence du capitaine commandant la compagnie.

CHAPITRE III

ARMEMENT ET HABILLEMENT

Art. 15. Le tableau D annexé à la présente ordonnance détermine .

1° L'armement des officiers et de la troupe ;

2° L'uniforme des officiers, des sous-officiers et caporaux français. Les insignes des grades seront les mêmes que dans l'infanterie de ligne ;

3° Quant à l'habillement des indigènes, les détails en seront réglés, ainsi que ceux de l'équipement, par notre Ministre de la guerre.

CHAPITRE IV

DISPOSITIONS TRANSITOIRES

Art. 16. Seront admis à concourir dans les nouveaux bataillons de tirailleurs les officiers, sous-officiers, caporaux et soldats de tous les corps d'infanterie indigène créés jusqu'à ce jour en Algérie et actuellement existants, sous quelque titre que ce puisse être, à l'exception des milices musulmanes, dites gardes urbaines, assujetties à un service sédentaire dans les places, et dont notre Ministre de la guerre autoriserait la conservation ou l'organisation.

Art. 17. Pour la première formation, il pourra être admis, dans les cadres de chaque bataillon de tirailleurs indigènes, des officiers des corps d'infanterie et des officiers d'autres armes. Le rang d'ancienneté de ces derniers sera fixé conformément à l'article 56 de l'ordonnance du 16 mars 1838.

Art. 18. Les officiers des régiments d'infanterie qui passeront dans les bataillons de tirailleurs indigènes seront remplacés dans leurs corps conformément à l'article 12 de notre ordonnance du 8 septembre dernier.

CHAPITRE V

DISPOSITIONS GÉNÉRALES

Art. 19. Les dépenses de toute nature des bataillons de tirailleurs indigènes seront acquittées sur les crédits ouverts, pour services militaires irréguliers, au budget du ministère de la guerre.

Art. 20. Toutes dispositions antérieures sur l'organisation de l'infanterie indigène en Algérie, sont abrogées.

Art. 21. Notre Ministre secrétaire d'État au département de la guerre est chargé de l'exécution de la présente ordonnance.

Signé : LOUIS-PHILIPPE.

Le tableau D annexé à l'ordonnance donnait la description de l'uniforme adopté pour les tirailleurs.

L'habillement se composait pour les officiers, sous-officiers et caporaux français, d'une capote en drap vert-dragon, boutonnant droit sur la poitrine, avec marques distinctives jonquille.

D'un pantalon garance garni d'une bande verte ;

D'un képi vert-dragon ;

D'une ceinture rouge, en soie pour les officiers, en laine pour les sous-officiers et les caporaux.

L'habillement des indigènes devait se composer, en principe, d'un costume rappelant celui des musulmans algériens, mais la fixation des détails en était ajournée. Ce n'est que le 12 avril 1843 que cette question de tenue fut définitivement réglée et de la façon suivante :

Veste. — Pour les officiers, en drap vert-dragon et de forme arabe, avec ornements, en or pour la grande tenue, en tresse de soie noire pour la petite tenue.

Pour la troupe, de même forme et de même couleur, mais sans ornements.

Gilet. — Pour les officiers, en drap garance, de forme arabe, avec tresse d'ornement en or pour la grande tenue, en soie verte pour la petite tenue.

Pour la troupe, de même forme et de même couleur, avec des tresses et galons de laine verte autour du cou et sur le devant.

Pantalon. — Pour les officiers, de forme arabe, en drap garance avec bandes vertes, et trèfle de chaque côté, en cordonnet de soie verte pour la petite tenue, en tresse d'or pour la grande tenue.

Pour la troupe, en drap garance avec passepoil et trèfle en cordonnet de laine verte.

Caban. — Pour les officiers, en drap vert-dragon avec trois doubles nœuds d'attache en soie noire, insignes du grade en tresses d'or.

Pour la troupe, en drap vert-dragon fermant avec trois pattes de la couleur du fond, sans passe-poil et à manches.

Ceinture. — Rouge cramoisi ; en soie pour les officiers, en laine pour la troupe.

Calotte. — Pour la troupe et les officiers, en tissu de laine feutrée cramoisie, avec gland bleu.

Turban. — En tissu de coton blanc.

Chaussure. — Pour les officiers en petite tenue, les souliers arabes avec des jambières en drap vert-dragon, ornées de tresses de soie noire ; en grande tenue, la botte molle.

Pour la troupe, le soulier d'ordonnance avec la jambière et la guêtre.

Ajoutons, dès maintenant, que la veste verte des hommes ne fut presque jamais portée. Le bataillon d'Oran, dans le courant de son existence, eut beaucoup plus de combats à livrer que de revues d'apparat à passer. Les hommes ne reçurent généralement pas de veste. Par mesure d'économie, on se contenta de leur donner le petit caban en drap à manches et à capuchon, beaucoup plus chaud et plus commode en route et au bivouac.

L'armement et l'équipement devaient être ceux de l'infanterie. Si les fusils français avaient toute l'estime et toute la sympathie des tirailleurs indigènes, il n'en était pas ainsi de toutes les pièces de l'équipement, et particulièrement du havresac à qui ils appliquaient dédaigneusement l'appellation de *berdâa* (bât de mulet). On fut tout d'abord obligé de leur donner des mezoued, espèce de grande musette en peau de veau, se portant à l'aide d'une courroie passée en bandoulière. Ce n'est que plus tard, et petit à petit, que l'on parvint à vaincre leur répugnance et à leur faire adopter le havresac, pourtant incontestablement plus commode.

Les expéditions constantes qui occupèrent les troupes de la division d'Oran, pendant tout le courant de l'année 1842, empêchèrent l'ordonnance du 7 décembre 1841 de recevoir une exécution immédiate. Ce fut seulement le 15 septembre 1842, au retour d'une course chez les Flittas, que le bataillon turc du bey de Mostaganem devint le bataillon de tirailleurs indigènes de la province d'Oran.

Cette transformation eut lieu à Mostaganem sous la direction du général d'Arbouville, commandant la subdivision, et par les soins du commandant Bosquet. Un décret du 5 juin avait, en effet, fait quitter au capitaine Bosquet l'artillerie, son arme d'origine, et l'avait nommé chef de bataillon d'infanterie pour être maintenu à la tête des fantassins indigènes de la province.

Le nombre d'hommes existant au bataillon turc ne permit tout d'abord d'organiser que quatre compagnies à l'effectif total de 200 hommes, au lieu des huit compagnies que prévoyait l'ordonnance.

Le cadre du bataillon fut ainsi composé :

État-major : commandant Bosquet ; capitaine Méry de la Canorgue, adjudant-major ; sous-lieutenant Choquin, trésorier et chargé de l'habillement.

NUMÉROS des COMPAGNIES.	CAPITAINES.	LIEUTENANTS.	SOUS-LIEUTENANTS.
1re *compagnie*..	MM. Calages.	MM. de Lavoyrie.	MM. Ligonier.
2e *compagnie*..	Valicon.	Gibon.	Pietri.
3e *compagnie*..	Faure.	Tarseac.	Gallois.
4e *compagnie*..	Auber.	Poujol.	Coffe.

Chaque compagnie avait un sergent-major ou fourrier, un sergent français, quatre sergents indigènes et six caporaux indigènes.

Il n'y avait point d'officiers indigènes ; les anciens officiers turcs étaient tous passés dans les sections de réserve, lors de l'organisation du bataillon du bey, et il fallait attendre que de nouveaux sujets se fussent révélés avant de remplir les emplois de lieutenant et sous-lieutenant prévus par l'ordonnance.

Une lettre ministérielle du mois de juin avait prescrit le licenciement des deux sections de réserve d'Oran et de Mostaganem.

Le commandant Bosquet prit chaleureusement la défense de ces vétérans, dont la plupart avaient été blessés dans nos rangs ou s'étaient usés à notre service ; rappelant les nombreux combats soutenus par les Turcs et les kouloughlis, et notamment ceux de décembre 1839, il montra l'ingratitude qu'il y avait à laisser mourir de faim, sous nos yeux, de braves gens qui s'étaient toujours bien battus et que les balles arabes avaient constamment rencontrés avant d'arriver sur les murs de la ville qu'ils étaient chargés de défendre.

Il terminait ainsi sa lettre au général d'Arbouville : « S'il vous était possible de transmettre au Ministre, par le plus prochain courrier, les observations que je viens d'avoir l'honneur de vous soumettre, ces malheureux n'auraient que quelques jours à attendre sans pain et sans argent ; leurs camarades et leurs amis se chargeront de les nourrir jusque-là.

Le général Bugeaud donna ordre de surseoir à l'exécution de la prescription du Ministre et de conserver sous le nom de « réserve de l'ex-bataillon turc » un petit corps de deux sections dont l'administration était assurée par le bataillon de tirailleurs.

C'étaient en tout une cinquantaine d'invalides à qui l'on continuait à donner par jour une solde de 0 fr. 50 avec une ration de pain.

L'année suivante, le Ministre envoya à nouveau l'ordre de licen-

cier cette réserve dont le maintien lui paraissait contraire aux dispositions de l'organisation générale de l'armée.

La section d'Oran fut dissoute le 20 juin 1843 et celle de Mostaganem le 18 juillet.

En ordonnant la disparition de ces derniers soldats turcs, le Ministre avait, par humanité, autorisé le général de division à accorder des secours renouvelables à ceux de ces invalides qui, pour vivre, en auraient absolument besoin.

Le commandant Bosquet, chef du nouveau bataillon de tirailleurs, était tout particulièrement apte à faire rapidement de ce bataillon une troupe d'élite. Le noyau qu'il avait sous la main s'était parfaitement aguerri dans les rudes expéditions des dernières années. Les éléments un peu hétérogènes qui formaient les tirailleurs du bey, Turcs, kouloughlis, Maures et Arabes, y avaient gagné de l'homogénéité et s'étaient intimement mélangés à la vie commune du bivouac.

Sous l'énergique impulsion de leur chef, déjà désigné comme un des plus brillants parmi les jeunes officiers supérieurs de l'armée d'Afrique, les tirailleurs de la province d'Oran allaient à bref délai devenir les égaux des meilleures troupes françaises, au point de vue de l'instruction, de la tenue et de la discipline, tandis que, d'autre part, les aptitudes guerrières de la race fournissaient aux soldats indigènes de précieuses qualités natives, une rare infatigabilité, une endurance fabuleuse et une bravoure incontestable et incontestée.

Le commandant Bosquet s'occupa tout d'abord du recrutement de son bataillon, pour lequel il eut à lutter contre certaines hostilités et certaines compétitions. Il réclama énergiquement contre un caïd et le fit destituer pour avoir fait bâtonner un Arabe, coupable d'avoir laissé son fils s'engager au bataillon turc. Il fit intervenir à plusieurs reprises l'autorité du général de Lamoricière pour refroidir l'ardent prosélytisme des spahis d'Oran qui venaient chercher leurs recrues jusque dans les rangs du bataillon. Les spahis durent en une seule fois rendre quinze hommes aux tirailleurs.

Le bataillon enrôlait aussi des indigènes qui quittaient les réguliers de l'émir; il en vint jusqu'à une vingtaine par trimestre, mais cette source de recrutement était à peine suffisante pour combler les vides que faisaient dans nos rangs nos propres déserteurs, dont certains s'en allaient au bout de quelques jours de service.

Leur nombre était si considérable que le jour de sa dissolution le bataillon turc, outre les 290 hommes qu'il passait au bataillon

de tirailleurs, comptait encore sur ses contrôles 147 hommes absents, disparus sans motifs depuis le commencement de l'année.

Il est juste de faire remarquer que la qualification de *déserteurs* ne saurait leur être appliquée avec la signification qu'on lui attache d'ordinaire. Les tirailleurs de cette époque n'étaient en effet liés au service par aucun engagement : ils étaient incorporés sur leur demande et pouvaient se retirer de même, avec l'agrément du chef de corps ; les déserteurs étaient donc simplement ceux qui s'étaient affranchis de cette dernière formalité.

Le commandant Bosquet sut rapidement faire aimer le service à ses soldats. Sa verve, son énergie, sa justice, en même temps que sa parfaite connaissance de la langue et des usages arabes, retinrent dans le rang ceux qui étaient venus s'y placer, et dans le cours laps de temps de deux années, il parvint à faire disparaître presque complètement de ses *situations journalières* les mentions : « Irrégulièrement absent », « En désertion ».

Il s'adressa aussi résolument à une autre source de recrutement qui n'avait pas encore été exploitée jusqu'à ce jour : il envoya des sergents indigènes chercher directement des recrues dans les douars soumis, même vaguement, à notre influence. Un bon nombre de jeunes gens entreprenants, ayant le goût des armes, et attirés par la solde qui devait leur être allouée vinrent s'enrôler au bataillon. C'étaient pour la plupart des Medjehers de Mostaganem, des Arabes de la plaine du Chéliff, des montagnards du Dahra et des gens des environs de Tlemcen.

Ces mesures ne tardèrent pas à porter leurs fruits et, avant la fin de l'année suivante, le bataillon arriva à avoir plus de 400 hommes dans le rang. Deux ans après, en 1846, l'effectif du bataillon atteignit 600 hommes et il se maintint à ce chiffre jusqu'en 1852.

Pendant l'organisation du bataillon, le général d'Arbouville était retourné chez les Flittas afin de détruire l'effet fâcheux, produit par les combats indécis livrés sur leur territoire au commencement de septembre 1842. Pendant quarante jours il parcourut leur pays en tous sens. Le bataillon de tirailleurs fit sa première sortie de Mostaganem du 3 au 8 octobre pour aller lui conduire un convoi de vivres, à Sidi bel Hacel, point de passage de la Mina.

Quelques jours après, du 13 au 21, le bataillon fit encore partie d'une petite colonne aux ordres du commandant Canrobert, du 13e léger, qui était chargé d'escorter à Mascara un convoi destiné au général de Lamoricière.

Du 1er au 20 novembre, les tirailleurs escortèrent encore deux

convois, un sur la Mina, l'autre sur Mascara, mais ils n'allaient pas tarder à prendre part à des opérations plus sérieuses.

Pourchassé par la division de Mascara, l'émir s'était installé dans le massif de l'Ouarensenis; il y recrutait ses troupes régulières et y disposait de nombreuses ressources. Il importait de ne point lui laisser passer l'hiver dans cet établissement avantageux. Le gouverneur général réunit à Milianah trois colonnes de la division d'Alger et entra avec elles sur le territoire des Beni Ouragh, tandis que les troupes de Mascara et de Mostaganem, entrant chez les Flittas, devaient refouler cette dernière tribu jusque sur les baïonnettes de la division d'Alger.

Le général Gentil, qui venait de remplacer le général d'Arbouville à la tête de la subdivision de Mostaganem, quitta cette place le 27 novembre avec cinq bataillons d'infanterie, dont les tirailleurs, qui ne comptaient guère plus de 200 hommes dans le rang; sa cavalerie comprenait deux escadrons de chasseurs, un de spahis et un maghzen de 350 chevaux. On passa la Mina, à Bel Hacel, sur le pont qui venait d'y être récemment construit et le 1er décembre l'on entrait chez les Flittas.

Le 6 décembre, le bataillon échange quelques coups de fusil avec les Beni Issad, puis, par une marche de nuit, il se porte, avec la cavalerie de la colonne, à Ras ben Atia dans les montagnes boisées et difficiles entre l'oued Kheloug et la Mina.

Le 7, à la pointe du jour, il tombe sur un gros rassemblement formé des Oulad bel Haïa, des Oulad Sidi Yaya ben Ahmed et des Oulad Barka qui cherchaient à échapper à la colonne de Lamoricière. Les Flittas, surpris, perdent environ 40 hommes; on leur fait 50 prisonniers et on leur prend 2,500 bêtes.

Les jours suivants, la colonne reçut la soumission de différentes fractions des Flittas, notamment des Beni Dergoun et des Amamras. Le 19 décembre, elle était campée près des Oulad Sidi Yaya, qui depuis quelques jours cherchaient à gagner du temps et faisaient traîner en longueur les négociations engagées pour leur soumission. Impatienté, le général Gentil quitta son bivouac le 19, à 3 heures du matin, emmenant avec lui sa cavalerie et trois bataillons sans sacs, dont les tirailleurs. Dans la matinée, les douars insoumis étaient razziés et une centaine de prisonniers restaient entre nos mains.

Le 24 décembre, les généraux Gentil et Lamoricière firent leur jonction à Dar ben Abdallah. Les Flittas étaient vaincus; les opérations du gouverneur général avaient depuis quelques jours amené la soumission des Beni Ouragh, les différentes colonnes reprirent le chemin de leurs cantonnements; celle de Mostaganem,

y rentra le 28 décembre. Dans son rapport sur cette expédition, le général Gentil disait des tirailleurs :

« Je suis très content du bataillon turc et ne saurais trop me louer des incessants services que me rend le commandant Bosquet dans nos relations avec les Arabes. »

La trêve ne fut point de longue durée, et, à peine le général Bugeaud rentrait-il à Alger que l'émir reparaissait dans les contrées que nos troupes venaient de quitter. Il s'empara d'abord par la ruse de la personne de Mohammed bel Hadj, l'agha des Beni Ouragh, qui avait, quinze jours auparavant, fait sa soumission au gouverneur, après avoir été un de nos adversaires acharnés et avoir eu six de ses huit fils tués en guerroyant contre nous. Mohammed bel Hadj avait été frappé du spectacle de notre puissance; il avait compris l'inanité des efforts d'Abd el Kader. La clémence et la générosité dont il avait été l'objet de la part du gouverneur l'avaient profondément touché et c'est sans arrière-pensée qu'il s'était rangé de notre côté. Hésitant à mettre à mort un chef de cette importance, l'émir remettait de jour en jour l'exécution de son prisonnier; il finit par l'envoyer, chargé de fers, à la Smala. Malgré le supplice qu'il entrevoyait, Mohammed bel Hadj écrivit alors aux Beni Ouragh : « Restez fidèles à la parole que vous avez donnée à la France; elle seule peut vous rendre heureux. Croyez aux dernières paroles d'un homme que vous pouvez considérer comme mort. »

Malgré ces exhortations de leur chef, les Beni Ouragh se laissèrent aller au courant de l'insurrection, et Abd el Kader, sûr de l'Ouarensenis, passa le Chéliff et se rendit chez les Beni Menacer. Bientôt tout le Dahra fut en feu.

Sans plus tarder, le général Bugeaud mit de tous côtés ses colonnes mobiles en campagne. Le général Gentil eut pour rôle de séparer tout d'abord les insoumis de l'Ouarensenis, du centre d'insurrection des Beni Menacer. Parti de Mostaganem le 9 janvier 1843, il atteignit, le 14, les Oulad Sabeur et les culbuta dans les ravins de la Djidiouïa.

Les tirailleurs eurent un homme tué ; placés en tête de colonne, ils se distinguèrent à ce combat qui ramena momentanément la tranquillité dans les tribus de la rive gauche du Chéliff.

Tranquille de ce côté, le général Gentil aurait désiré se porter dans le Dahra, pour combiner ses mouvements avec ceux des colonnes qui y opéraient contre l'émir. Malheureusement, le Chéliff n'était pas guéable pour l'infanterie.

Cependant Abd el Kader bloquait étroitement Mazouna, dont les kouloughlis demandaient du secours; le général Gentil put

passer le Chéliff avec toute sa cavalerie, 200 chasseurs et un millier de goumiers des Oulad Sidi Laribi, et, arrivant à l'improviste, il dispersa les réguliers qui assiégeaient la ville, puis il se hâta de rejoindre son infanterie et manœuvra sur la Mina et le Chelif pour mettre les Oulad Sidi Laribi et les tribus nouvellement soumises à l'abri des entreprises de l'émir.

Enfin, un pont ayant été établi sur le Chéliff, à Souk es Sebt, à son confluent avec la Mina, le général Gentil put passer la rivière et se porta chez les Beni Zeroual avec toute sa colonne. Le pays était presque abandonné de ses habitants, réfugiés, pour la plupart, dans des grottes où l'on n'avait point le temps de les bloquer.

Le 21 mars, il atteignit les Oulad Khelouf, près du marabout de Sidi Lekhal. On s'empara des troupeaux que le goum rassembla avec l'aide du bataillon de tirailleurs, tùant plus d'une centaine d'hommes à l'ennemi; mais le plus grand nombre des défenseurs s'étaient retranchés dans un vaste caravansérail entourant la koubba de Sidi Lekhal, et, à travers leurs créneaux, ils répondaient à coups de fusil aux demandes de soumission. Deux compagnies du 32e donnèrent l'assaut, franchirent la muraille et les terrasses et soutinrent un terrible combat corps à corps, dans les nombreuses petites chambres qui s'ouvraient sur la cour intérieure. Au bout d'une heure, 150 des Oulad Khelouf avaient été tués à coups de baïonnette, les autres se rendirent: il y en avait encore plus de 700 dont un certain nombre de femmes et d'enfants.

A ce moment le reste l'infanterie, ramenant un butin de 4,000 bêtes, rentrait au camp après une marche dix-huit heures.

Le général Gentil revint ensuite s'établir au pont de Souk es Sebt pour protéger les Oulad Sidi Laribi et observer Abd el Kader qui, posté à cheval sur le Chéliff, aux environs de la Merdja, faisait de temps en temps des démonstrations sur la rive gauche du fleuve.

Bientôt, l'émir s'étant éloigné à l'approche du gouverneur, le général Gentil en profite pour retourner dans le Dahra. Il pénètre chez les Beni Zenthis par la vallée de l'oued Tagria, reçoit la soumission des Mediounas et des Oulad Riah et aussi celle des Zerrifas et des Achachas après quelques petits engagements.

Le 22 avril, il est de retour à Bel Hacel; il y reçoit de Mostaganem un immense convoi qu'il doit conduire à El Esnam, où le gouverneur général allait établir le camp d'Orléansville, afin de relier entre elles les quatre places de Mostaganem, Mascara, Milianah et Médéah. Arrivé le 27, il repart immédiatement, laissant au général Bugeaud la majeure partie de ses troupes et ne ramenant avec lui qu'un bataillon de la légion et le bataillon

le carré autour des chevaux et des blessés déposés au centre contre le mur du marabout. Les chasseurs, couchés à plat ventre pour essayer d'échapper aux effets d'un feu écrasant, ne se lèvent que pour repousser les attaques de l'ennemi qui se lance à l'assaut de cette redoute vivante. Mais chaque fois, quelques-uns de plus restent à terre atteints par les balles ennemies.

Cette agonie dure trois heures.... Les cartouches étaient épuisées lorsque l'infanterie est enfin signalée. L'ennemi tente un suprême effort et fait mettre pied à terre à deux escadrons de réguliers, mais les chasseurs, ranimés par la vue des baïonnettes du 32e, brillant à travers la forêt, repoussent encore ce dernier assaut.

Nos fantassins prennent le pas de charge, gravissent le mamelon et l'ennemi abandonne la position.

L'on se mit lentement en retraite ; la situation n'était pas encore brillante, car l'ennemi, revenu à la charge, débordait de toutes parts le petit bataillon du 32e sur lequel il conservait encore une écrasante supériorité numérique.

Heureusement qu'un kilomètre plus loin l'on rencontra le bataillon de tirailleurs qui arrivait au pas de course, guidé par le bruit de la fusillade. Il avait avec lui deux obusiers de montagne qui furent immédiatement mis en batterie.

Le commandant Bosquet prit l'arrière-garde avec son bataillon. Constamment au milieu des lignes les plus avancées, il dirigea la défense avec son sang-froid et sa bravoure habituels.

De nombreux groupes de cavaliers se montraient sur les flancs et les deux obusiers avaient peine à les disperser. Les fantassins ennemis venaient, jusqu'à une centaine de mètres de l'arrière-garde, diriger sur nos tirailleurs une fusillade intense qui ne cessa qu'à un kilomètre du bivouac de Ben Atia, où l'on arriva vers 4 heures de l'après-midi.

Cette chaude affaire avait mis, aux chasseurs, 52 hommes hors de combat dont 6 officiers.

Les tirailleurs avaient 1 homme tué et 2 blessés.

L'ordre du jour de la colonne mentionnait élogieusement, au bataillon : le commandant Bosquet, le capitaine Valicon, le fourrier Comfort, le sergent Mohammed ben Aoucha et le tirailleur Mohammed ould Caïd Hassan.

Quelques jours après, la colonne alla encore conduire un gros convoi à Orléansville où Bugeaud rassemblait de gros approvisionnements et dont il voulait faire sa base d'opérations contre l'Ouarensenis.

Le 24 mai, le bataillon de tirailleurs quitta la colonne pour escorter jusqu'à Mostaganem le général Gentil qui allait remettre

le commandement de la subdivision au général de Bourjolly. La présence du commandant Bosquet y était d'ailleurs fort utile pour régler les affaires arabes ; le bataillon, en colonne depuis cinq mois, eut ainsi quelques jours de répit. Chaleureusement reçu par la population indigène de Mostaganem, il ne put y faire qu'un bien court séjour, car arrivé le 30 mai il en repartait le 5 juin, ramenant le général de Bourjolly à la colonne qu'il allait commander.

Le 14 juin, elle faisait sa jonction avec le gouverneur général au Khamis des Beni Ouragh. Bugeaud y établissait une redoute destinée à recevoir un dépôt de vivres et de munitions et qui devait permettre d'effectuer dans la région une course de longue durée. Ce fut l'origine de l'établissement d'Ammi Moussa.

Le 17 juin, la colonne de Bourjolly eut un petit engagement avec les Koraïchs ameutés par Ben Thami, khalifa de l'émir. Puis elle reprit le chemin de Bel Hacel pour se ravitailler. 300 familles de Mostaganem, d'Arzew et Mazagran, que l'émir avait fait émigrer pour peupler Tagdempt, étaient venues se rendre au gouverneur ; elles profitèrent de ce convoi pour regagner leur pays.

La colonne revint ensuite à Relizane pour prendre part à une opération contre les Flittas, combinée avec les colonnes du gouverneur et du général Lamoricière.

Le 4 juillet, le général Bugeaud battit l'ennemi sur la vallée du Riou. Le même jour, le général de Bourjolly n'était pas moins heureux à son entrée dans les montagnes du pays flitta.

Parti de bon matin de Relizane, il trouva les hauteurs de Zemmorah fortement occupées par l'ennemi.

600 cavaliers et 1,200 fantassins, groupés autour de leurs étendards déployés, garnissaient les crêtes partagées en deux par une gorge profonde.

Le général de Bourjolly disposa ses troupes en trois colonnes : à gauche, les deux bataillons du 32e, au centre un bataillon de chasseurs à pied, à droite les tirailleurs. Le convoi restait en arrière à la garde d'un bataillon de la légion.

L'attaque des trois colonnes eut lieu simultanément et avec un égal succès.

Sans répondre au feu de l'ennemi, le bataillon de tirailleurs marche l'arme au bras sur les hauteurs qu'il est chargé d'occuper ; il les couronne avec impétuosité et engage avec les fantassins kabyles un très vif combat corps à corps qui se prolonge avec un succès remarquable jusque sur la pente opposée.

Les troupes campèrent sur les hauteurs qu'elles avaient conquises. Le bataillon avait 1 homme tué et 3 blessés.

Etaient cités par le général de Bourjolly pour leur courage, leur vigueur et leur sang-froid dans l'exécution des mouvements : le capitaine VALICON et l'adjudant RICHÉ.

Le surlendemain, la colonne de Bourjolly et celle de Lamoricière firent leur jonction sur le lieu du combat de Sidi Rached et allèrent camper à Ben Atia ; puis les deux divisions, opérant de concert, parcoururent pendant quinze jours encore le pays entre l'oued Riou et la Mina pour en achever la soumission qui ne donna lieu qu'à de petites razzias.

Le 4 août, la colonne de Bourjolly rentrait à Mostaganem.

Le général de Lamoricière terminait ainsi son rapport au gouverneur sur cette expédition chez les Flittas :

« Le combat de Zemmorah a causé dans tout le pays un découragement très grand et a puissamment contribué à sa soumission : l'impression promet d'en être durable et permettra peut-être à la colonne de Bourjolly de prendre un repos dont elle a grand besoin.

» Je me suis abstenu de citer aucun nom, car le zèle de tous ne s'est pas démenti malgré les fatigues et l'ardeur de la saison. Je dois cependant une mention spéciale au commandant BOSQUET, qui, outre le mérite d'avoir fait une très bonne troupe de son bataillon de tirailleurs indigènes, a celui de se rendre très utile comme chargé des affaires arabes, par ses bons rapports avec les chefs et par la sagacité qu'il apporte dans la recherche des renseignements qui sont la base des opérations. »

La soumission des Flittas était assez précaire : « Nous ne devons pas espérer, disait Lamoricière, être plus heureux que les Turcs et que l'émir lui-même ; la présence d'une colonne active sera souvent nécessaire chez les Flittas pour plier ces fières populations à une exacte obéissance et en obtenir un concours sérieux. »

Ces prévisions devaient se réaliser à bref délai. Réfugié chez les Djaffras, Abd el Kader y avait réuni en quelques jours plus de 700 chevaux et travaillait à ramener à sa cause les tribus qui en avaient été récemment détachées. La colonne de Bourjolly quitta Mostaganem le 31 août et se transporta à nouveau chez les Flittas ; sa présence raffermit dans leur soumission les fractions hésitantes et ferma le pays aux émissaires de l'émir.

Les Flittas ne bougèrent pas. Pendant tout le mois de septembre, la colonne se promena chez eux, hâtant la perception de l'impôt et ouvrant à travers les forêts des voies stratégiques.

Enfin l'émir ayant été battu à deux reprises par le colonel Géry et le général Lamoricière, les troupes de Mostaganem purent reprendre le chemin de leurs cantonnements.

Avant de rentrer, la colonne se dirigea cependant sur le Dahra. La perfidie de quelques-uns des cavaliers de notre khalifa Abdallah, qui cherchaient une occasion de pillage, avait causé un malentendu qui menaçait de dégénérer en mouvement insurrectionnel, et qui amena une collision avec la tribu des Achachas.

Au bivouac d'Aïn Requena, le lieutenant POUJOL, de la 4e compagnie, s'étant écarté à peu de distance du camp, fut attaqué par une trentaine d'Arabes; il se défendit seul avec une énergie des plus rares et bien que déjà atteint de cinq coups de feu, il parvint, malgré ses blessures, à soutenir la lutte jusqu'à l'arrivée des tirailleurs venus à son secours.

La colonne rentra à Mostaganem le 22 octobre.

La 3e compagnie du bataillon de tirailleurs fut, au retour du Dahra, détachée à la redoute de Bel Hacel pour garder le pont de la Mina.

La 2e compagnie fut aussi envoyée tenir garnison à Mazagran afin de faire de la place à Mostaganem qui contenait alors une agglomération de plus de 4,000 hommes de troupe.

Le bataillon eut encore une course à faire vers la fin de novembre. C'était, cette fois, plutôt une tournée de police qu'une expédition de guerre, car il ne s'agissait que de réprimer quelques vols et quelques actes de brigandage, ayant motivé des réclamations assez vives de la part des tribus qui en avaient été victimes.

Le commandant BOSQUET, qui était chargé de cette mission, emmenait avec lui ses tirailleurs indigènes et un autre bataillon formé de différents détachements. Il parcourut pendant quinze jours le pays entre Mascara et Tiaret et rentra à Mostaganem le 3 décembre.

Le bataillon reprit au retour ses détachements de Bel Hacel et de Mazagran.

Cette année 1843, une des plus rudes des guerres d'Afrique, avait été marquée par bien des événements saillants en dehors de ceux auxquels les tirailleurs avaient pris part.

Au mois de mai, la prise de la smala avait eu pour épilogue la mort du vieux général Mustapha ben Ismaël, tué chez les Flittas tandis qu'il retournait à Oran.

Abd el Kader en personne avait été battu à plusieurs reprises:

En juin, à Djeddah et en septembre sur l'oued Tifrit par le colonel Géry ;

En septembre encore par Lamoricière à Sidi Youssef.

Enfin en novembre, le général Tempoure avait détruit sur l'oued Malah le reste de ses troupes régulières dans un brillant combat

où avait péri Ben Allal ould Sidi Embareck, le plus brave et le meilleur de ses lieutenants.

Le général Bugeaud, qui venait de recevoir le bâton de maréchal en considérant la situation à laquelle le sort des armes avait réduit son redoutable adversaire, pouvait dire avec une grande apparence de raison que la guerre était finie et la conquête assurée.

L'émir, chassé de partout, abandonné des populations qu'il avait ruinées, errait autour des chotts avec un millier de fidèles, n'entrevoyant plus d'autre refuge assuré que le Maroc.

La foi elle-même de la majorité des Arabes dans son succès définitif était considérablement affaiblie par le spectacle non interrompu de ses revers, que toute son habileté n'était plus capable de cacher aux yeux des populations.

Ces succès n'avaient pas été obtenus sans de grands et de pénibles efforts, dont le bataillon de tirailleurs d'Oran avait bien fourni sa part, puisque dans le courant de l'année il était resté plus de 300 jours en expédition.

L'année 1844 fut une époque de tranquillité relative pour les tribus arabes de la province d'Oran, qui ne prirent point directement part aux graves événements qui se déroulèrent dans l'ouest de la subdivision de Tlemcen.

Depuis plusieurs années, Abd el Kader était aidé dans sa lutte contre les Français par les subsides et les contingents des tribus marocaines de la frontière, dont un certain nombre, notamment les Beni-Snassen, lui étaient fort dévouées.

Son influence se propageait au loin dans l'empire de Muley Abderrahman et il cherchait par tous les moyens à amener une rupture ouverte entre la France et le Maroc.

Ses intrigues avaient redoublé depuis que nos succès de 1843 lui avaient presque fermé l'accès de nos possessions algériennes.

La guerre, très populaire au Maroc, ne tarda pas à exister en fait et ne fut dénouée qu'au mois d'août par la victoire d'Isly et le bombardement de Tanger et de Mogador.

Les troupes de la subdivision de Mostaganem ne prirent point part à cette guerre; le général de Bourjolly, avec ses cinq petits bataillons, avait assez à faire à surveiller le Dahra, les Flittas et les Beni Ouragh et à empêcher ces ardentes tribus de prendre feu sous l'influence des excitations venues de l'Ouest.

Le mois de mars fut employé par la colonne de Mostaganem à faire dans le Dahra une expédition destinée à punir les Oulad Khelouf, qui avaient pris part au meurtre de notre caïd des Beni Zeroual.

Toute la tribu, se jugeant compromise, avait abandonné son terri-

toire. Poursuivie par la colonne, elle fut atteinte le 14 mars dans le ravin difficile de l'oued Irghbel.

Après un petit combat dans lequel le bataillon de tirailleurs eut un homme tué, l'on fit sur les Oulad Khelouf une razzia complète. Les Beni Zerouel, toujours en tête de colonne, n'avaient rien épargné pour satisfaire leurs vengeances.

La colonne, partie de Mostaganem le 24 février, y rentra le 28 mars.

Dès le commencement d'avril, la colonne dut encore se porter cher les Flittas, dont une fraction, les Cheurfas, commettaient des brigandages et avaient de nouveau proclamé leur état d'insoumission.

Arrivée le 10 à Bel Hacel, elle fut forcée de s'y arrêter quelques jours à cause des pluies persistantes qui détrempaient toute la plaine. Elle pénétra enfin chez les Cheurfas qui, peu nombreux, s'étaient dispersés dans les forêts de leur pays montueux et difficile. On opéra de nombreuses petites razzias. Quelques chefs des révoltés refusèrent quand même de se présenter, craignant d'être recherchés et punis au sujet de la mort de Mustapha ben Ismaël.

Après avoir parcouru et pacifié le pays jusqu'à Tiaret, la colonne rentra le 23 mai à Mostaganem.

Elle y revint bientôt au commencement de juin et y consacra une vingtaine de jours à des travaux de routes dans les forêts.

Au mois de septembre, une légère effervescence survenue chez les Flittas nécessita encore une course de la colonne de Bourjolly.

Un nègre, nommé Lazereg ben Bellal, que l'émir avait autrefois nommé caïd des Mendès, cherchait à y créer un centre d'insurrection. Il s'était fait faire avec de la cire un cachet pareil à celui du sultan et faisait parvenir avec mystère des lettres destinées à troubler les esprits.

Travestissant sans vergogne et de la façon la plus complète les événements survenus sur la frontière du Maroc, il répandait le bruit que nous avions été battus à la bataille de l'Isly, que le général Lamoricière, la terreur des tribus, était prisonnier du sultan, dont les troupes victorieuses occupaient déjà tout le pays de Tlemcen.

La crédulité des Arabes leur faisait sans grand'peine croire à la réalité de ces faits, d'autant plus qu'ils étaient, sans aucun doute, en conformité avec leurs intimes aspirations.

Déjà quelques tribus s'étaient soulevées, espérant probablement faire à bref délai leur jonction avec les lieutenants de Muley Abderrahman. Il devenait urgent de les détromper. Partie de Mostaganem le 14 septembre, la colonne de Bourjolly s'emparait,

quatre jours plus tard, de la personne de Lazereg ben Bellal, dont l'exécution mit fin à la circulation des faux bruits. Les tribus soulevées furent sans peine ramenées à l'ordre et, le 11 octobre, la colonne avait repris ses cantonnements.

Il y avait encore dans le Dahra quelques populations mal soumises et quelques portions d'achour arriéré à faire rentrer. La colonne de Bourjolly repartit de Mostaganem le 27 décembre. Mais une déception l'attendait sur le Chéliff. Les pluies persistantes avaient grossi le fleuve, qui avait enlevé le pont de Souk es Sebt ; il fallut retourner sur ses pas et attendre huit jours qu'il fût possible d'établir un bac à Sour el Mitou. Enfin l'on put passer sur la rive droite et aller chez les Oulad Younès et les Cheurfas recouvrer l'impôt arriéré ; la colonne était rentrée à Mostaganem le 21 janvier 1845.

Abd el Kader était battu et refoulé au Maroc, Muley Abderrahman vertement châtié de son intervention dans nos démêlés avec l'émir, toutes les tribus de la province subjuguées et soumises. On aurait pu croire qu'il ne restait à la France qu'à discipliner sa conquête et à se consacrer aux travaux de la colonisation. Il n'en était rien et, à quelques mois de là, l'insurrection de Bou Maza donnait le signal d'une terrible levée de boucliers, dont Abd el Kader devait profiter pour soutenir contre nous une nouvelle lutte qui porta la guerre aux portes d'Alger et faillit remettre en question la possession même de l'Algérie.

CHAPITRE VI

Insurrection de Bou Maza
(1845 à 1847)

Bou Maza soulève le Dahra. — Colonne de Bourjolly. — Combat de Sidi ben Yacoub. — Opérations chez les Flittas. — Rentrée à Mostaganem ; reprise de l'insurrection. — Colonne de Bourjolly. — Combat de Tifour. — Combat de l'oued Melah. — 2e combat de Tifour. — Attaque du bivouac de Relizane. — Progrès de l'insurrection. — Offensive générale de nos colonnes. — Opérations chez les Flittas. — Le général de Bourjolly remplacé par le colonel Pélissier. — Course vers l'est jusqu'à Boghar. — Opérations dans le Dahra. — Retour par les Flittas. — Sortie jusqu'à Tiaret. — Tournée dans le Dahra. — Colonne d'observation chez les Flittas. — Soumission de Bou Maza et d'Abd el Kader lui-même.

Chez les Cheurfas du Dahra, aux Oulad Younès, vivait, depuis quelques années, un jeune étranger nommé Mohammed ben Abdallah ; fanatique, ardent, énergique et habile, il rêvait l'extermination des roumis.

Quoiqu'il ne fût âgé que d'une vingtaine d'années, il s'était déjà fait un nom par ses prières, ses extases, l'austérité de sa vie et aussi ses jongleries avec une chèvre dressée à exécuter quelques tours propres à frapper les Kabyles, si amateurs de merveilleux. Cette chèvre, qui le suivait partout, lui valut le nom de Bou Maza.

Quand il crut le moment venu, il réunit les Souhalias. Il prêche à cette tribu la guerre sainte avec tous ses accessoires : paradis dans l'autre monde et, dans celui-ci, grasses razzias sur les biens des chrétiens et de ceux qui ont embrassé leur cause. Il leur révèle sa mission, se donne comme le « Muley SÂÂ » des traditions arabes et, assemblant tous les fanatiques et les aventuriers du pays, auxquels il donne un semblant d'organisation, il se rend sur l'oued Oukhelal et tombe sur le caïd des Mediounas, El Hadj Caddour. Il le tue de sa propre main annonçant que c'est là la punition des services rendus à la France.

Quelques jours après, le vieux caïd des Sbéahs avait le même sort.

Ces deux coups de main valurent à Bou Maza de nombreuses

adhésions et le mouvement insurrectionnel prit une extension qui ne permettait pas de différer une énergique répression.

Le colonel de Saint-Arnaud partit le 12 avril d'Orléansville en même temps que le général de Bourjolly se disposait à attaquer les dissidents en partant de Mostaganem.

Retenu par les eaux du Chéliff, qui étaient fort hautes, il ne put se mettre en route que le 17 avril.

Sa colonne se composait du 9e bataillon de chasseurs, de deux bataillons du 32e de ligne, d'une compagnie de la légion et du bataillon indigène de tirailleurs dont les quatre compagnies comprenaient 12 officiers avec 420 hommes dans le rang. 4 officiers et 90 hommes environ étaient restés à Mostaganem.

Deux escadrons du 4e chasseurs d'Afrique et deux obusiers de montagne amenaient l'effectif de la colonne à près de 2,000 hommes.

Le passage du Chéliff, au bac de Sour el Mitou, fut long et pénible : il ne dura pas moins de quatorze heures.

Le lendemain, dès que le bivouac est établi sur l'oued Rouman, à 4 kilomètres de la mer, la cavalerie et l'infanterie, sans sacs, sortent pour aller surpendre les Achachas qui sont acculés à la mer et complètement razziés. Au retour, un parti de Kabyles à cheval pressant assez vivement la queue de la colonne, le général charge avec son peloton d'escorte ; le bataillon de tirailleurs qui formait l'arrière-garde s'élance, son commandant en tête, dans la direction de la charge, parcourt le terrain où des fantassins kabyles s'étaient embusqués, en tue quelques-uns dans les broussailles et protège ainsi la rentrée de la cavalerie.

Le 22, après avoir traversé l'oued Khemis, la colonne était chez les Cheurfas, au centre de l'insurrection.

Dès que les tentes sont dressées, les quatre bataillons d'infanterie partent sans sacs, laissant chacun une compagnie de grand'garde et une compagnie sur le front de bandière. Les Kabyles garnissent, en face du camp, les crêtes de Sidi bou Yacoub, le point le plus élevé de la région. Le bataillon de tirailleurs indigènes est lancé contre eux ; la fusillade s'engage, mais les Kabyles se défendent pied à pied, et ce n'est qu'après une courte lutte corps à corps qu'ils se dispersent dans les broussailles. Le goum, qui avait tourné la crête, reçoit les fuyards et en tue une trentaine pendant que le 32e, fouillant les ravins, rassemble les troupeaux de l'ennemi.

Le bataillon avait eu 3 blessés dont le sous-lieutenant Simon.

Des hauteurs de Sidi bou Yacoub on apercevait le bivouac de la colonne d'Orléansville, établi à 12 kilomètres à l'est chez les

Oulad Younès. Le lendemain, les troupes du général de Bourjolly s'avancèrent au-devant des troupes du colonel de Saint-Arnaud qui, de son côté, avait, à deux reprises, battu complètement les contingents de Bou Maza. Bientôt les deux colonnes se séparèrent, celle d'Orléansville se dirigea vers Ténès, où l'appelait l'attaque récente d'un de nos postes retranchés, tandis que la colonne de Mostaganem restait dans le pays pour parachever la soumission des Cheurfas et des Achachas.

Le général de Bourjolly leur appliquait une nouvelle pénalité à laquelle ces populations guerrières étaient particulièrement sensibles : c'était le désarmement. Chaque fraction de tribu devait livrer un certain nombre de fusils, faute de quoi l'on coupait tous les arbres fruitiers que ces populations possédaient en grand nombre.

Le 3 mai, cette soumission était un fait accompli et la colonne pénétrait sur le territoire des Sbéahs. Ceux-ci ne firent pas une longue résistance, et, dans la journée du lendemain, le seul bataillon indigène suffit à leur razzier 3,000 bêtes avec 175 prisonniers.

Les Sbéahs avaient été des premiers adhérents à l'insurrection ; en nous voyant arriver soudainement chez eux, alors qu'ils nous croyaient retenus dans le Dahra, ils avaient été frappés de stupeur. Pour renforcer cette impression, le général de Bourjolly fit conduire à Mostaganem les prisonniers et le butin, à travers les populations de la plaine du Chéliff et sous l'escorte d'une compagnie par bataillon.

Le 9 mai, la colonne quitta son bivouac sur le Chéliff, au télégraphe des Sbéahs pour se diriger du côté des Flittas, où se manifestait quelque agitation.

Le lendemain, après avoir traversé le pays des Beni Dergoun, elle venait camper à Touïza sur l'oued Ançeur, dans un pays boisé, très riche et très coupé.

A l'approche de la colonne, les Aractas avaient quitté leur territoire en refusant de fournir les bêtes de somme qui leur étaient demandées ; le 13 mai, le bataillon indigène envoyé à leur recherche les suit à la piste à travers des ravins profonds et difficiles, qui forcent les compagnies à se fractionner.

Il découvre bientôt les fugitifs cachés dans des grottes nombreuses. Les tirailleurs y pénètrent de vive force, tuant quelques hommes et faisant un butin considérable qu'ils ont peine à porter.

Puis la colonne se porte au bivouac de Guelleb el Oued sur le Riou, dans le pays des Chekkalas, sur lesquels on fait, le 22 mai, une petite razzia. Remontant l'oued Riou, le général de Bourjolly se

rend ensuite chez les Hallouïas et les Koraïchs, dont le désarmement complet dure une quinzaine de jours.

Dans la nuit du 15 au 16 juin, le bataillon indigène va chez les Beni Tigrin, qui avaient donné asile au chérif Muley Mohammed, un agitateur qui prenait aussi le nom de Bou Maza. A l'arrivée du bataillon, le chérif avait eu le temps de se dérober à sa poursuite, mais une razzia punit les douars qui l'avaient reçu ; le bataillon ramena au camp 12 prisonniers, dont la femme du chérif, et un nombreux troupeau.

Le 18 juin, la colonne est à Tiaret, où elle prend position pour garantir le Tell des entreprises éventuelles d'Abd el Kader, qui parcourait les Hauts-Plateaux afin de se procurer de l'argent et des hommes.

Apprenant que l'émir, qui était chez les Hamyans, se dirige vers le djebel Amour où il espère recruter des partisans, le général de Bourjolly se porte à El Oussekh pour lui barrer le passage.

Cette marche à travers le plateau du Serzou surprend les hommes de la colonne par la nouveauté de l'aspect du pays. La végétation est rare ; sur un sol pierreux faiblement ondulé, ne croissent que quelques maigres touffes de chih ; l'air est pur et vif ; on est étonné, au mois de juin, de ne point souffrir de la chaleur. Les tirailleurs indigènes, presque tous gens du Tell, partagent pour la plupart la surprise générale.

Le général de Bourjolly apprend bientôt qu'il ne lui est pas nécessaire de se porter plus au sud. Abd el Kader, menacé par la colonne du colonel Géry et inquiet sur le sort de sa deïra qu'il a laissée au Maroc, a repris la direction de l'ouest ; la colonne de Bourjolly revient à Tiaret en passant par Frendah et se met en marche, le 1er juillet, pour rentrer à Mostaganem.

En route, le 4 juillet, au bivouac de Ben Atia, le général apprend que Bou Maza a reparu chez les Beni Ouragh ; malgré la fatigue des troupes, il se décide à y aller faire un tour.

La colonne parcourt le pays, ramenant le calme chez les Oulad Defelten et les Beni Tigrin, et rentre à Mostaganem le 14 juillet sans avoir eu d'autres engagements.

Son séjour n'y devait point être de longue durée ; car quelques jours après Bou Maza qu'on avait dit mort ressuscitait brutalement en attaquant l'agha des Sendjess, qui revenait de Mazouna où il avait été chercher une femme pour son fils.

L'agha marchait en toute sécurité lorsque, au détour d'un chemin, une troupe que l'on prit d'abord pour des amis chargea tout à coup le cortège de la fiancée ; c'était Bou Maza à la tête d'une

fraction des Sbéahs ; l'agha El Hadj Ahmed fut tué avec presque tous ses compagnons.

Chassé du Dahra par les colonnes de Ténès et d'Orléansville, Bou Maza passe sur la rive gauche du Chéliff, où, en quelques semaines, il range sous ses drapeaux la majeure partie des Flittas et quelques-uns des Beni Ouragh.

La situation était d'autant plus grave que l'émir venait de reparaître dans l'ouest. Sans avoir concerté leur action, Bou Maza et Abd el Kader profitaient néanmoins de cette coïncidence, qui en un mois avait mis en feu la province d'Oran tout entière.

Bugeaud reçut de France des renforts importants et de toutes parts les colonnes mobiles entrèrent en campagne.

Celle du général de Bourjolly quitta Mostaganem le 16 septembre ; elle était formée, comme au mois d'avril précédent, de deux escadrons et de quatre bataillons dont les tirailleurs indigènes. Après une marche rapide, elle bivouaquait le 18 à Touiza sur l'oued Ançeur, et apprenait que Bou Maza se préparait à lui disputer le passage du défilé de Tifour.

Le lendemain, le passage fut forcé sans trop de peine, le feu des obusiers ayant presque suffi à disperser les groupes ennemis qui occupaient des positions sur le flanc gauche de la colonne. Mais lorsqu'on s'engagea dans les bois qui couvrent les pentes jusqu'à la plaine, la marche fut vivement inquiétée par l'ennemi. L'arrière garde, formée du bataillon indigène, eut à supporter les vigoureuses attaques de groupes nombreux sortant de tous les fourrés ; la ligne des tirailleurs fut obligée de charger à la baïonnette, tandis que le convoi s'acheminait doucement vers le bivouac de Ben Atia sur la Menesfa.

L'on avait eu à combattre un ennemi très supérieur en nombre et la journée coûtait à la colonne 9 hommes hors de combat dont 1 tirailleur tué et 5 blessés.

Le général de Bourjolly avait donné rendez-vous à Ben Atia au commandant Mauselon, qui venait du Khamis des Beni Ouragh avec un bataillon de la légion.

Voyant l'état d'hostilité du pays, il se décida à marcher à la rencontre du commandant ; il partit le 20 septembre, à 3 heures du matin, avec les tirailleurs indigènes, les chasseurs d'Orléans, un escadron et un obusier.

Cette petite colonne rejoignit sur l'oued Melah le commandant Mauselon, qui soutenait un combat continuel depuis son départ du Khamis et était arrêté en face d'un défilé difficile.

Le bataillon indigène reçoit l'ordre d'aller occuper un mamelon qui commande le passage et qui est aux mains de l'ennemi, il

perd quelques hommes avant de s'en rendre maître, mais toute la colonne traverse ensuite sans obstacle.

Le bataillon de tirailleurs prend l'arrière-garde; dans ce pays accidenté et boisé, il est bientôt vivement pressé par un nombre considérable de cavaliers et de fantassins kabyles. Un instant, l'arrière-garde est presque débordée et l'on se bat corps à corps sur toute la ligne des tirailleurs. Mais, à la sortie du bois, une charge des chasseurs vient faire une heureuse diversion et dégage le bataillon. La colonne arrive au bivouac, toujours poursuivie par l'ennemi, contre lequel elle est obligée de faire encore plusieurs retours offensifs. Nous avions 17 hommes hors de combat, dont 10 blessés au bataillon indigène.

L'hostilité générale des Flittas faisait une situation difficile à la colonne, dont les faibles moyens étaient insuffisants à vaincre la résistance des tribus qui l'entouraient de toutes parts. Le général de Bourjolly se décida à revenir chez les Beni Dergoun, à Touiza, d'où il lui serait plus facile de communiquer avec Bel Hacel, pour y évacuer ses malades et ses blessés et pour en tirer des ravitaillements.

Il quitte donc Ben Atia le 22 septembre. Les chasseurs d'Orléans forment l'arrière-garde ; le bataillon indigène est au gros de la colonne.

A peine sortie du bivouac, la colonne est attaquée de toutes parts par une nuée de fantassins appuyés de nombreux cavaliers. Le terrain est boisé et difficile, l'engagement devient bientôt sérieux, l'arrière-garde fait tête, la cavalerie charge, mais le nombre de l'ennemi augmente encore ; le combat devient terrible : la compagnie d'extrême arrière-garde est accablée dans une lutte corps à corps; il devient nécessaire de faire un vigoureux retour offensif.

Le général de Bourjolly se met à la tête du bataillon indigène et le lance à l'endroit où le combat est le plus acharné.

L'arrivée de cette troupe fait fuir l'ennemi dans toutes les directions.

L'on peut reprendre la retraite et traverser sans trop de pertes le défilé de Tifour.

Les tirailleurs indigènes restèrent à l'arrière-garde jusqu'à l'arrivée au bivouac de Touïza, soutenant les efforts de l'ennemi qui s'était rarement encore montré aussi audacieux; les fantassins flittas se ruaient sur la ligne des tirailleurs, et, leurs armes déchargées, ils essayaient de désarmer nos soldats, qui les tuaient à coups de baïonnette. Le combat dura six heures et nous mit 80 hommes hors de combat, dont 6 tués et 10 blessés pour le batail-

lon indigène. Le colonel Berthier, des chasseurs d'Afrique, était au nombre des morts.

Le lendemain 23, le camp fut attaqué, mais les grand'gardes suffirent à tenir l'ennemi à distance.

Le général de Bourjolly avait d'abord l'intention d'attendre à Touiza les renforts demandés au gouverneur, mais il ne lui restait plus que deux jours de vivres; les combats des jours précédents avaient presque épuisé ses munitions et son ambulance était encombrée d'une centaine d'hommes, tant malades que blessés. La nécessité d'une évacuation s'imposait.

Il leva le camp sans bruit le 24 au matin et put heureusement gagner les hauteurs, mais bientôt l'arrière-garde eut à soutenir les effors des contingents ennemis, auxquels le départ de la colonne n'avait pas longtemps échappé.

Arrivée dans la plaine après de petits engagements d'arrière-garde qui nous mirent 8 hommes hors de combat, la colonne s'arrêta et bivouaqua à Relizane, non loin de la Mina. Les blessés furent aussitôt évacués sur Bel Hacel, escortés par toute la cavalerie.

Les contingents ennemis, descendus des montagnes, formaient encore autour du camp un cercle menaçant.

Les herbes et les chaumes élevés qui couvraient la plaine étaient séchées par le soleil; les Flittas y mirent le feu de toutes parts et la colonne fut en un moment entourée d'une immense fournaise. Vers 6 heures du soir, un vent violent vint activer les flammes, qui gagnèrent les avant-postes et atteignirent bientôt le front de bandière. Ce ne fut pas trop de tous les bras de la colonne pour résister à cette attaque d'un nouveau genre.

Afin d'être prêts à toute éventualité, les tentes furent abattues et les bêtes de somme chargées, pendant que les travailleurs pratiquaient à la hâte, autour d'elles, des coupures débarrassées d'herbes combustibles.

Quelques fantassins ennemis, bravant la chaleur, étaient venus à travers les flammes faire le coup de feu sur le camp, dans l'espoir d'ajouter encore à la confusion inséparable d'un pareil moment.

Au bout de deux heures d'efforts inouïs, on fut maître du feu, et bientôt la cavalerie qui, dans la traversée de la plaine, avait eu, elle aussi, à souffrir de l'incendie, rentra de Bel Hacel escortant des vivres et des munitions.

La colonne resta encore quelques jours à Relizane, couvrant la ligne de la Mina et protégeant les populations qui n'avaient pas fait défection.

Le 30, le général de Bourjolly est averti que Bou Maza, descendu de la montagne avec de nombreux contingents, est à Souk es Sebt, sur le Chéliff, où il razzie quelques douars de notre khalifa Sidi Laribi.

Il envoie dans cette direction le colonel Tartas avec 200 chasseurs d'Afrique. Celui-ci se trouve bientôt en présence d'une masse de 12 à 1,500 cavaliers arabes, au milieu desquels flotte l'étendard de Bou Maza, vert, traversé d'une large raie blanche.

N'écoutant que son aventureuse bravoure, le colonel prend la charge, traverse et disperse l'ennemi; au retour, il sabre encore les fantassins arabes qui tentent de lui fermer le chemin.

Pendant ce temps, la colonne était venue bivouaquer à Bel Hacel; inquiet sur le sort de ses chasseurs, le général de Bourjolly sort avec les tirailleurs indigènes et un autre bataillon d'infanterie afin de protéger leur retour.

Après une heure et demie de marche forcée et à la nuit noire, on rencontra la cavalerie qui revenait triomphante et chargée de trophées. L'ennemi avait été tellement épouvanté que la retraite de nos chasseurs n'avait même pas été inquiétée.

Ce combat nous rendait la prédominance morale; mais, si brillant qu'il fût, il ne pouvait suffire à annihiler l'effet des affaires précédentes, dont les détails, qui représentaient notre colonne comme complètement anéantie, colportés dans les tribus par les émissaires de Bou Maza, avaient détaché de notre cause la totalité des Flittas.

Les événements de l'Ouest étaient au surplus bien faits pour activer l'ardeur de l'insurrection : la petite colonne de Montagnac avait été complètement détruite par l'émir à Sidi Brahim, dans ces mêmes journées où la colonne de Bourjolly évacuait si péniblement le pays flitta; quelques jours après, la capitulation de Sidi Moussa, près d'Aïn Temouchent, livrait encore à Abd el Kader 200 prisonniers français. Son ascendant s'en était grandement accru. En quelques jours, la province entière fut en feu, et Bou Maza dont le pouvoir avait un moment semblé dépasser celui de l'émir, avait accepté de lui le titre de khalifa du Dahra et s'était reconnu son vassal.

La situation était plus grave qu'elle n'avait jamais été.

Bou Maza, dont le prestige augmentait de jour en jour, poussait l'audace jusqu'à insulter nos places fortes.

Le 15 octobre, il apparut tout à coup devant Mostaganem et, bravant les remparts de la ville, il vint enlever le troupeau de l'administration jusque sous le canon du fort de l'Est. La garnison ne se composait alors que de quelques centaines d'hommes

éclopés ou libérables, que le général de Bourjolly n'avait pas voulu emmener avec lui.

Le colonel Mellinet sortit cependant à la tête de quelques chasseurs d'Afrique et se lança bravement à la poursuite de Bou Maza; reçu par un fort parti de fantassins ennemis embusqués dans un bois de figuiers aux environs de la Zaouïa, le colonel dut soutenir un sanglant combat. Sa petite troupe fut un instant compromise et ne dut son salut qu'à l'arrivée de l'infanterie accourue en hâte sur le théâtre de l'action.

Le colonel Mellinet perdit 17 hommes tués et ne put parvenir à reprendre à Bou Maza le riche butin qu'il avait enlevé.

Le gouverneur, rentré de France en toute hâte, distribua les renforts envoyés par le ministre, organisa les commandements, désigna à chacun sa tâche, et bientôt dix-huit colonnes mobiles parcoururent dans tous les sens le sol de l'Algérie, combinant leurs mouvements pour cerner l'insaisissable Abd el Kader.

Ce fut une campagne pénible, sans engagements sérieux, remarquable pourtant par le nombre fantastique de kilomètres dévorés par nos colonnes et les fatigues inouïes gaiement supportées par nos soldats, dans l'espoir de saisir enfin le grand agitateur.

Le 28 octobre, la colonne d'Orléansville rejoignit à Bel Hacel la colonne de Mostaganem. La division du général Bourjolly fut alors formée à trois brigades :

La 1re, aux ordres du colonel de Saint-Arnaud, comprenait l'infanterie venue d'Orléansville; la 2e, commandée par le colonel Le Flô, l'infanterie venue de Mostaganem : deux bataillons du 32e, le 9e bataillon de chasseurs, le bataillon de tirailleurs indigènes et un bataillon de la légion étrangère; enfin la cavalerie aux ordres du colonel Tartas, formait la 3e brigade.

Ces troupes étaient assez nombreuses pour permettre au général de Bourjolly de reprendre l'offensive contre les Flittas; aussi, dès le lendemain, la colonne entière prenait son bivouac à la Touiza des Beni Dergoun, non loin de l'oued Ançeur.

Le 31, la colonne, partagée en plusieurs détachements, cerna sur la Menesfa la tribu des Amamras, importante fraction des Flittas, qui fut complètement razziée. On parcourut ensuite le pays, ravitaillant la garnison d'Ammi Moussa et exécutant de petites razzias sur les fractions dissidentes que l'on parvenait à atteindre. Le bataillon de tirailleurs en fit, notamment, une le 9 novembre dans l'oued Khelouf, qui mit entre ses mains un millier de bêtes à cornes.

Le 14, au camp de Dar ben Abdallah, la division de Bourjolly

fut disloquée par le départ de la colonne d'Orléansville, rappelée sur son territoire par une nouvelle apparition de Bou Maza, qui y travaillait les tribus.

La colonne de Bourjolly, renforcée d'un bataillon du 16e de ligne, continua seule ses opérations chez les Flittas.

Le 15, une razzia dans la forêt de Guerboussa coûta un homme tué au bataillon indigène et, le 17, un autre tirailleur fut mortellement blessé à l'attaque des grottes de l'oued Kheloug. Si ben Abdallah, lieutenant de Bou Maza, s'y était réfugié avec quelques partisans depuis la soumission de sa tribu. Ces grottes, d'un accès très difficile, ne purent être forcées : on y jeta des obus qui ne donnèrent pas de résultat. On alluma ensuite de grands feux aux entrées, mais la nuit arrivait et le pays à traverser pour rentrer au camp était fort difficile : il fallut se retirer avant d'avoir pu juger du résultat.

On revint les jours suivants pour en continuer le siège et les attaquer à la mine; mais le manque absolu d'eau rendait ces opérations difficiles. Enfin, le 1er décembre, l'arrivée du maréchal gouverneur avec sa colonne à Ben Atia, décida de la soumission d'une grosse partie des Flittas, les Haractas et les Oulad Sidi Yahia.

Le 4 décembre, le général de Bourjolly, promu lieutenant-général, quitta la colonne pour rentrer en France, et le colonel Pélissier, sous-chef d'état-major du maréchal, vint prendre le commandement des troupes de la subdivision de Mostaganem.

Quelques jours après, le commandant Pellé, promu au bataillon, vint en prendre le commandement, en remplacement du commandant Bosquet, nommé lieutenant-colonel au 15e léger.

Le commandant Pellé était un vieil africain ; il était arrivé à Alger en 1830 comme soldat dans un détachement de volontaires parisiens. Passé aux zouaves dès leur formation, il avait été ensuite détaché comme lieutenant aux tirailleurs irréguliers d'Alger, et, à ce titre, était venu en 1841 à Mostaganem, avec un détachement de son nouveau corps, assister à la naissance du bataillon turc du bey de Mostaganem.

Adjudant-major au bataillon d'Alger depuis la formation du bataillon, il avait ainsi, depuis quinze ans, constamment servi dans les troupes indigènes. Le colonel Bosquet ne pouvait donc confier à des mains plus expérimentées le soin de conserver le brillant esprit de corps qu'il avait su créer dans son bataillon. Maintenu au service des affaires indigènes de la province, le lieutenant-colonel devait avoir encore, à l'avenir, de fréquentes occasions de marcher et de combattre à côté et même au milieu

de ses tirailleurs, dont il appréciait à leur haute valeur l'entrain, le courage et la discipline.

Dans les premiers jours de 1846, Abd el Kader, déjà signalé une quinzaine de jours auparavant dans le haut Riou, arrivait chez les Flittas récemment soumis, pour tenter d'y réveiller l'insurrection. Si serrées que fussent les mailles du filet dont il était entouré, l'émir réussissait souvent à passer au travers. Supérieurement servi par ses espions, au courant de nos moindres mouvements, il avait encore sur nos colonnes l'avantage de son extrême mobilité. Avec une suite de quelques fidèles n'ayant d'autres bagages que la selle de leurs chevaux, il lui arrivait fréquemment de franchir une centaine de kilomètres dans une seule journée. C'est ainsi que, tournant autour de la colonne Pélissier, il avait pu, partant du haut Riou, venir se placer sur la Mina, entre la colonne de Mascara et celle de Mostaganem, gagnant cette dernière de vitesse, bien qu'il eût à parcourir un chemin excentrique.

Les deux colonnes combinèrent leurs mouvements pour saisir Abd el Kader, qui, reçu à coups de fusil par les Oulad Bel Haïa, s'était mis en retraite vers le sud. Serré de près par Lamoricière, il put cependant lui échapper et gagner les hauts Plateaux.

La colonne Pélissier recommença à conduire des convois à Tiaret et à poursuivre la soumission des tribus flittas. Le 10 janvier, le lieutenant-colonel Bosquet, avec la cavalerie et le bataillon indigène, alla enlever trois douars dissidents des Oulad Barkat. L'opération réussit complètement; le surlendemain, il repartait avec trois bataillons dont le bataillon indigène. Son objectif était, cette fois, les Beni Meslem et les Oulad Sabeur qui avaient quitté leur pays pour se réfugier dans le pâté montagneux compris entre l'oued Melah et la Djidiouïa. Ces deux tribus, surprises en pleine nuit, furent complètement razziées.

Le 30 janvier, la colonne était à Tiaret où elle venait de conduire un convoi, lorsqu'elle reçut l'ordre de se porter vers le Sud.

L'on partit immédiatement avec douze jours de vivres dont sept jours sur le sac du soldat; et, franchissant le col de Torrich, on fut camper à Kheneg el Hamar.

Dans cette situation, la colonne fermait à Abd el Kader une des portes du Tell, où il cherchait à pénétrer.

Le 2 février, l'on devait faire séjour, les corvées de bois et de diss étaient déjà parties lorsque le colonel Pélissier reçut du maréchal l'ordre de marcher rapidement vers l'Est pour s'établir en avant de Teniet el Haad, à Daya sur le Nahr Ouassel. Le maréchal, qui occupait lui-même ce dernier point, était forcé d'en

partir pour surveiller les mouvements d'Abd el Kader vers l'est du Tittery.

L'on y arriva le 5 et, au bout de quatre jours, les mêmes considérations amenèrent le maréchal à porter la colonne encore plus à l'Est pour lui faire occuper Boghar.

Le Sud étant tranquille et les agressions d'Abd el Kader momentanément écartées, la colonne se porta le 18 février à Médéah, afin de ménager les approvisionnements de Boghar. On ne tarda pas à y joindre les colonnes Mollière et Bedeau.

Des modifications eurent lieu dans la composition des trois colonnes et le bataillon indigène ne fut plus appelé à en faire partie.

Réuni au goum de Mostaganem sous les ordres du lieutenant-colonel Bosquet, il quitta Médéah le 21 février, descendit la vallée du Chéliff et, le 2 mars, il rentrait à Mostaganem après six mois d'absence.

Abd el Kader, repoussé de partout, s'enfuyait vers le Maroc et son éloignement marquait la fin de l'insurrection.

Restait le Dahra, où Bou Maza tenait encore, malgré une récente blessure dont il souffrait beaucoup et qui lui enlevait un peu de son incomparable activité.

La subdivision de Mostaganem, employée sur d'autres points depuis le mois de septembre dernier, n'avait pu encore s'occuper de ce pays. Dès que les troupes furent rentrées, la colonne s'organisa ainsi sous les ordres de Pélissier, récemment promu général :

Le 9e bataillon de chasseurs, un bataillon du 16e, un bataillon du 32e de ligne, le bataillon indigène, commandant Pellé, avec 14 officiers et 540 hommes dans le rang ; trois obusiers de montagne et deux escadrons du 4e chasseurs d'Afrique.

Le départ eut lieu le 27 avril. Le lendemain, en arrivant au bivouac de Telfoura, la colonne surprit les Beni Zerouel qui se réfugiaient en hâte dans des grottes situées à 3 kilomètres à l'est.

Leurs fantassins tenaient ferme pour protéger la retraite et nos cavaliers avaient été obligés de mettre pied à terre pour ne pas perdre de terrain.

Le bataillon indigène, arrivant au pas de course, refoula rapidement l'ennemi qui fut cerné dans ses grottes, et perdit un troupeau de 1,800 bêtes, enlevé par nos tirailleurs au milieu de la fusillade. Le bataillon avait eu deux tués et cinq blessés.

Les pourparlers de soumission n'ayant pas abouti, le général fit établir un blocus rigoureux autour des grottes, qui, situées au

nombre de sept ou huit sur le bord même d'un ruisseau, étaient largement approvisionnées en eau et en vivres.

Au bout de trois jours de négociations entremêlées de coups de fusil, qui blessèrent entre autres un tirailleur indigène, les assiégés se décidèrent à se rendre. Ils remirent entre nos mains leurs grottes que le colonel fit sauter à coups de mine.

Le 9 mai, sur l'oued Backti, la colonne de Mostaganem rejoignit la colonne de Ténès, commandée par le colonel Canrobert.

Devant ce mouvement combiné, Bou Maza avait fui pour gagner l'Ouarensenis. Les tribus, livrées à elles-mêmes, ne tardèrent pas à faire leur soumission; les Oulad Riah d'abord, dont on mina également pour les faire sauter, les grottes devenues célèbres depuis les événements de l'année précédente. L'opération ne réussit que fort imparfaitement à cause du manque de poudre de mine.

Successivement, les Tazgaïts, les Oulad Khelouf, le Zeriffas, les Achachas, les Medionnas, suivirent l'exemple des Oulad Riah, et, le 6 juin, tout le Dahra qui dépendait de Mostaganem avait acquitté l'arriéré de l'impôt et renoncé à tout projet hostile.

La colonne Pélissier avait razzié les récalcitrants et détruit en grande partie les cavernes, qui servaient de réduits à ces populations et du fond desquelles elles avaient si souvent bravé la domination turque.

Dans l'espace d'un mois, le pays avait été fouillé complètement; notre cavalerie, soutenue le plus souvent par le bataillon indigène, s'était montrée dans toutes les vallées; les chevaux de guerre avaient été enlevés et les amendes étaient rentrées au Trésor; le Dahra pouvait être considéré comme pacifié.

Le caractère de la guerre soutenue par la colonne dans le Dahra, et aussi chez les Flittas, n'était pas le même que dans les tribus plus voisines du sud.

Ces dernières commençaient tout d'abord par s'acheminer vers les Hauts Plateaux, emmenant tout ce qu'elles possédaient et se dérobant ainsi à notre vengeance. De là, pour nos colonnes, la nécessité de faire à leur poursuite de longues pointes souvent sans résultats.

Dans le Dahra, au contraire, les montagnards, presque tous Kabyles, étaient beaucoup moins nomades; ils tenaient à leur territoire, ne l'abandonnaient qu'à la dernière extrémité, et encore n'était-ce, le plus souvent, que pour se transporter à quelques lieues chez des voisins, dans des montagnes d'un accès plus difficile. En somme, ils restaient toujours à portée de nos coups et laissaient, la plupart du temps, sans défense, à notre discrétion,

leurs villages et leurs jardins. C'est ce qui explique le peu de durée de leur résistance.

Craignant que le passage de Bou Maza à travers la vallée du Haut Riou n'ait amené quelque effervescence parmi les tribus récemment soumises, le général résolut, avant de rentrer, d'y faire une tournée avec une partie de ses troupes, tandis que l'autre partie de la colonne resterait dans le Dahra, occupée à des travaux de route.

La colonne se scinda le 6 juin après le départ du bivouac de Aïn Titenguel. Le général n'emmenait avec lui que le bataillon indigène, la compagnie de carabiniers du bataillon de chasseurs et un obusier.

Le 10, on bivouaquait à Touïza des Beni Dergoun et, les jours suivants, la colonne parcourut, au milieu de la plus grande tranquillité, les vallées témoins des événements glorieux et douloureux à la fois de septembre 1845.

Les contributions rentraient sans trop de peine, les amendes se payaient, et, après une dizaine de jours passés au milieu des Beni Meslem, le but de l'expédition était atteint sans que l'on ait eu à brûler une amorce.

La chaleur devenant insupportable, le maréchal ordonna la rentrée des troupes dans les garnisons et, le 29 juin, le bataillon atteignit Mostaganem.

Vers la fin d'octobre, le bruit se répandit, dans la province, que l'émir quittait son camp d'Aïn Zorah, au Maroc, où il s'était réfugié, pour se porter vers l'est, rentrer sur le territoire algérien et razzier les Hamyans et les Harrars. Aussitôt les colonnes mobiles se portèrent sur la lisière du Tell pour en interdire l'accès à l'ennemi. Celle de Mostaganem se mit en route le 28 octobre.

Le bataillon indigène, qui en faisait encore partie, laissait à Bel Hacel sa 2e compagnie qui occupait ce poste depuis la fin du mois d'août. Les trois compagnies qui partaient en expédition comptaient 11 officiers et 408 tirailleurs dans le rang.

Du 3 au 6 novembre, l'on fit séjour à Tiaret, attendant les événements.

Abd el Kader, déconcerté par la rapidité de nos mouvements, n'avait pas donné suite à sa tentative, et les différentes colonnes purent reprendre le chemin de leurs garnisons.

On traversa au retour le pays des Beni Ouragh et des Flittas. Tout y était calme et paisible ; les laboureurs étaient à leurs charrues ; les idées de révolte semblaient avoir disparu pour faire place à une prostration générale et à un grand désir de repos. Le pays s'organisait peu à peu ; l'agha Mohammed bel Hadj, qui

nous était tout dévoué, avait formé dans son aghalik une compagnie d'*asker* (1) assez convenablement armée et uniformément vêtue.

La colonne rentra le 17 novembre à Mostaganem, n'ayant eu à souffrir que de la pluie et de la boue, et sans avoir eu à vaincre la moindre résistance politique.

Au commencement de 1847, Bou Maza ayant rompu avec Abd el Kader, auprès duquel il s'était refugié depuis plusieurs mois, avait franchi la frontière et parcourait le Sud algérien avec une vingtaine de cavaliers.

Le prestige de cet homme avait été si grand, que le général Pélissier craignit que son apparition dans le Sahara ne donnât aux mécontents du Dahra un prétexte à agitation.

Il envoya son chef de bureau arabe parcourir le pays et se montrer aux montagnards à la tête d'une colonne légère.

Le lieutenant-colonel Bosquet partit donc le 11 janvier de Mostaganem avec le bataillon indigène, réduit à trois compagnies (une compagnie relevée tous les trois mois tenait garnison à Bel Hacel), et deux escadrons du 4[e] chasseurs d'Afrique. Cette petite colonne parcourut le pays jusqu'à Mazouna, qui fut reconnu et organisé au point de vue défensif. Elle activa la rentrée de l'impôt, rallia à notre cause quelques hommes du parti de la révolte et s'empara de quelques autres. C'est ainsi que, le 29, les Oulad Khrelouf amenèrent au camp, pieds et poings liés, le chérif Ben Ghrib, un des plus actifs lieutenants de Bou Maza ; Sidi Zerouki, khalifa du Dahra pour l'émir, vint de lui-même faire sa soumisssion.

Le 4 février, la colonne rentrait à Mostaganem sans avoir eu à sévir.

A la fin de mars, tout s'organisait sur la lisière du Tell pour les expéditions que les généraux Cavaignac et Renault devaient conduire dans la région des Ksours, pays encore peu parcouru par nos colonnes et ou il importait de ne point laisser l'influence d'Abd el Kader pousser de profondes racines.

Pendant cette absence des colonnes mobiles de Mascara et de Tlemcen, le Tell allait rester sans défense, exposé à un coup de main de l'émir, dont la présence non loin de notre frontière de l'ouest restait toujours grosse de menaces.

Bou Maza, d'autre part, venait de réapparaître dans l'Ouarensenis avec quelques cavaliers.

La colonne de Mostaganem reçut alors l'ordre de prendre les

(1) Asker, soldat à pied.

armes et de se porter chez les Flittas pour couvrir le Tell et être en mesure de parer à tout événement.

Elle quitta Mostaganem le 27 mars.

Sa composition était la suivante :

3 bataillons d'infanterie de ligne;

Le bataillon de tirailleurs, réduit à ses trois premières compagnies, la quatrième occupant Bel Hacel. Malgré cette diminution, il comptait encore dans le rang 13 officiers et 420 hommes ;

3 escadrons de chasseurs et un goum de 200 chevaux commandé par le lieutenant-colonel Bosquet, chef du bureau arabe.

La première marche fut des plus pénibles; pendant la traversée des sables rouges de l'Agboub, la colonne fut assaillie par un violent sirocco, dont les bouffées jetaient à la figure des hommes des flots d'une poussière brûlante.

Un certain nombre d'entre eux avaient, la veille, fêté le départ par des libations peut-être exagérées; trois moururent à la montée de l'Agboub, foudroyés par des congestions cérébrales, et une centaine de fantassins, pris de défaillance, restèrent sur le bord de la route.

Les indigènes échappaient beaucoup mieux que les français à ces atteintes d'un climat qui leur était familier, et les tirailleurs, chargés de l'arrière-garde, purent se signaler pendant cette marche pénible par le dévouement avec lequel ils rendirent service à leurs compagnons d'armes. Donnant un bel exemple de confraternité militaire, on vit nos turcos relever les traînards, faire boire les malades et porter les sacs des hommes fatigués.

Le général Pélissier les mit à l'ordre de la colonne dans les termes suivants :

« Le maréchal de camp commandant la subdivision félicite vivement le bataillon indigène d'arrière-garde aujourd'hui, du concours empressé qu'il a prêté pendant la marche aux soldats fatigués des autres corps. Cette conduite du bataillon lui fait honneur. »

Après quelques jours de repos à Bel Hacel, la colonne alla s'établir chez les Beni Dergoun; le bataillon indigène poussa jusqu'à Dar ben Abdallah, escortant une mission d'officiers du génie, qui allait étudier l'assiette d'une ville militaire que le maréchal avait projeté d'installer sur le plateau de Ben Atia.

Après avoir fait chez les Beni Dergoun une ample moisson de fourrages, le reste de la colonne vint les y rejoindre et tous les hommes disponibles furent employés à faire dans la forêt une percée de 100 mètres de large, entre Zemmorah et Dar ben Abdallah.

Ces travaux terminés, la colonne reprit le chemin de Mostaganem, où elle rentra le 29 mai. Au retour, la traversée des sables de l'Agboub, de sinistre réputation, coûta encore un homme à un des bataillons de ligne.

Pas un coup de fusil n'avait été tiré. Un grand désir de voir l'ordre se conserver se manifestait chez tous les indigènes, ruinés en grande partie et tout saignants encore de la dernière guerre.

Le fanatisme caché dans leur cœur et leurs pensées secrètes d'affranchissement étaient momentanément étouffés par le souvenir de leurs misères et de leurs souffrances. Ils semblaient ne plus souhaiter que le maintien de la paix.

Pendant le séjour chez les Flittas, on avait appris la fin du rôle politique de Bou Maza : désespérant de pouvoir raviver l'insurrection, il était venu se remettre entre les mains du colonel de Saint-Arnaud, « celui de ses adversaires contre lequel il avait le plus souvent combattu ».

Quelques mois plus tard, Abd el Kader lui-même, trahi par la fortune, déposait les armes à son tour.

Chassé du Maroc par les armées de Muley Abderrahman, il avait dû sacrifier la plus grande partie de ses réguliers pour franchir la Moulouïa et repasser sur notre territoire.

Etroitement cerné par nos troupes, il avait en vain tenté, avec quelques fidèles, de se rouvrir le chemin du sud, et, le 23 décembre, il se rendait à Lamoricière, sur le champ de bataille même de Sidi Brahim.

Il ne devait pas être donné au maréchal Bugeaud de recevoir la soumission de son grand adversaire. Fatigué de ses travaux, il avait voulu quitter l'Afrique et, depuis le mois de septembre, il était remplacé comme gouverneur de l'Algérie par le général duc d'Aumale.

CHAPITRE VII

Algérie (1848 à 1856)

Nouvelle agitation. — Opérations chez les Beni Ouragh; chez les Flittas. — Organisation. — Déplacement à Mascara. — Course dans le Dahra. — Colonne chez les Achachas. — Organisation. — Décret du 13 février 1852. — Création de quatre nouvelles compagnies. — Députation à Paris. — Insurrection du chérif d'Ouargla. — Colonne Pélissier. — Prise de Laghouat. — Tenue. — Décret du 14 février 1853. — Colonne de Luzy de Pellissac à Bou Saada. — Colonne Niqueux à Metlili et au Mzab. — Départ des tirailleurs pour l'Orient. — Réorganisation du bataillon. — Coup de main sur les Zegdous. — Organisation. — Décret du 9 janvier 1855. — Le 2e bataillon de tirailleurs d'Oran. — Colonne de Colomb à Ouargla. — Colonne de Lascours dans la région des Ksours.

La Révolution de 1848 arriva au moment où le calme régnait dans l'Algérie entière. Le bataillon de tirailleurs indigènes de la province d'Oran, rentré d'expédition depuis une dizaine de mois, avait eu tout le temps de se remettre des fatigues supportées pendant les années précédentes. Deux compagnies seulement avec l'état-major se trouvaient à Mostaganem. Une compagnie occupait toujours Bel Hacel, et la quatrième avait été, depuis le commencement de l'année, envoyée en garnison à Ammi Moussa, afin de favoriser le recrutement du bataillon.

Les événements de février avaient d'abord laissé les Arabes assez froids, mais bientôt le départ pour la France d'une quinzaine de mille hommes de l'armée d'Afrique leur ayant fait croire à de graves complications en Europe, ils reprirent confiance et commencèrent à s'agiter. Les rumeurs les plus étranges se mirent à circuler dans les tribus : une invasion marocaine franchissait notre frontière de l'Ouest, tandis que la guerre maritime privait la colonie de communications avec la France ; Alger était pris par les Anglais, pendant que l'émir Abd el Kader, à la capture duquel les Arabes se refusaient à croire, réunissait dans le Sahara une puissante armée. Les esprits surexcités, n'attendaient plus qu'une cause déterminante pour se jeter dans la révolte. Cette cause se trouva dans l'échéance des impôts de printemps. Sur divers points de l'Algérie et en particulier chez les Flittas et les Beni Ouragh,

les tribus refusèrent de payer la zekkat et se mirent en état d'insurrection. Heureusement qu'Abd el Kader n'était plus là pour coordonner ces efforts isolés.

L'importance des tribus compromises augmentait la portée de ces manifestations insurrectionnelles, qu'il importait d'étouffer avant que l'exemple des Flittas et des Beni Ouragh ne soit suivi par les tribus voisines. Trois colonnes furent organisées pour marcher contre les révoltés.

La plus considérable, aux ordres du général Pélissier commandant la province, se réunit le 25 avril à Bel Hacel.

Elle comprenait :

Trois bataillons des 32e et 44e de ligne, le 8e bataillon de chasseurs, le bataillon de tirailleurs indigènes à l'effectif de 14 officiers et 510 hommes;

Trois escadrons de chasseurs et trois de spahis avec deux obusiers de montagne.

Le 29, sur l'oued Sensig, la colonne Pélissier se réunit à la colonne d'Orléansville commandée par le colonel Bosquet.

Les colonnes se séparèrent le lendemain pour pouvoir aborder de deux côtés à la fois un gros rassemblement d'insurgés signalé dans le djebel Chàaba et la colonne Pélissier alla camper à l'entrée de la gorge de Tighaza sur l'oued el Ardjem.

Le 2 mai, dans l'après midi, on apprit que les dissidents se mettaient en mouvement et paraissaient se porter à l'ouest dans le djebel Menkoura. Le général envoie aussitôt une reconnaissance de ce côté, tandis qu'il dirige vers l'est le colonel Dupuch, du 4e chasseurs d'Afrique, avec deux escadrons de son régiment et le bataillon indigène.

La reconnaissance Dupuch, après avoir remonté pendant deux heures la vallée assez large de l'oued el Hama, atteint la queue d'une émigration considérable; elle la poursuit, et les chasseurs s'emparent bientôt d'un nombreux troupeau.

Mais les Kabyles, voyant l'action de la cavalerie en grande partie annihilée par les difficultés du terrain, prennent résolument l'offensive ; leur nombre, grossissant à chaque instant, les rend de plus en plus entreprenants contre la colonne française, qui se voit forcée d'abandonner le troupeau pour songer sérieusement au soin de sa propre défense.

Les chasseurs ayant rallié les tirailleurs, le détachement fit bonne contenance jusqu'à la nuit.

Mais les Arabes du goum et les guides avaient disparu pendant le combat; aussi, craignant de s'égarer dans l'obscurité, le colonel

Dupuch fit gagner à ses hommes un piton voisin, sur lequel on prit position pour attendre le jour.

Les tirailleurs avaient eu un homme tué et 3 blessés.

La position du détachement était critique; isolé de la colonne, il était à craindre qu'il ne soit accablé par les attaques que les Kabyles menaçaient de renouveler.

Le caporal Abd el Kader ben Kassaly et deux tirailleurs s'offrirent pour aller avertir le général de cette situation; après avoir reçu des instructions verbales, ils passèrent au travers des lignes ennemies et arrivèrent au camp de la colonne vers 10 heures du soir.

Craignant de ne pouvoir facilement retrouver le point exact où s'était retiré le colonel Dupuch, le général ne put qu'envoyer immédiatement en avant de son camp le goum et les chasseurs à pied avec l'ordre de marcher à la fusillade si une attaque se produisait pendant la nuit. Cette précaution fut inutile, la nuit se passa tranquille. Les Kabyles, fortement étrillés dans le combat de la soirée et bien heureux d'être rentrés en possession de leur troupeau, s'abstinrent de renouveler leurs attaques. Ils se bornèrent à laisser quelques vedettes en observation devant le détachement et mirent le temps à profit pour faire filer leurs animaux et les mettre en sûreté.

Le lendemain, la colonne Pélissier, mise en marche dès la pointe du jour, ne tarda pas à rallier le détachement Dupuch qui arrivait à sa rencontre.

Toute la colonne reprit la marche en avant, poussant de crête en crête les Kabyles, qui ne résistaient que faiblement et qui finirent par se disperser de l'autre côté du djebel Chàaba dans les ravins de l'oued el Ardjem.

Les jours suivants, la colonne parcourut le pays et les opérations ne tardèrent pas à prendre une allure satisfaisante. Les Matmatas, les Eudjemas, les Oulad Defelten firent successivement leur soumission.

Les autres ne tardèrent point à suivre cet exemple, entraînés d'ailleurs par les exhortations de Ben Mrabet, personnage religieux le plus influent de ces montagnes. Ce marabout, qui ne s'était pas ouvertement compromis avec l'insurrection, s'était empressé, à la vue de nos armes, de protester de sa fidélité, et de son dévouement à la France.

Le 14 mai, la colonne Pélissier, rejoignit à Guelleb el Oued, sur l'oued Riou, la colonne d'Orléansville qui avait de son côté reçu de nombreuses soumissions.

Les opérations contre les Beni Ouragh étaient terminées. Toutes

les tribus de cet aghalick étaient rentrées dans le devoir; elles avaient payé la zekkat et avaient acquitté des amendes égales à peu près à la valeur de l'impôt.

La colonne se tourna alors du côté des Flittas chez lesquels les troupes de Mascara opéraient depuis le commencement du mois, à la suite du mouvement insurrectionnel qui s'y était manifesté ; les Amamras, les Beni Issad et quelques autres, désignés sous le nom collectif de Cheurfas, avaient reçu à coups de fusil les mekrazni collecteurs d'impôt.

Le général Pélissier s'établit au Melab des Cheurfas d'où il rayonna aux environs.

Le 17, trois colonnes légères sortirent du camp pour aller fouiller, en remontant la Menesfa, le terrain difficile du Khrezen, refuge habituel de ces tribus. La colonne de Mascara, campée à Ben Atia, combinant ses mouvements avec celle de Mostaganem, s'avança à sa rencontre.

Une partie des Cheurfas, pris entre les différents détachements, restèrent au fond des ravins; ils en furent débusqués par le bataillon indigène et les diverses colonnes firent d'importantes captures en bétail.

Les Cheurfas, désarmés par cette énergique exécution, s'étaient montrés disposés à la soumission. Après quarante-huit heures d'hésitation, ils se décidèrent à venir demander l'aman.

Les Flittas étant pacifiés, la colonne Pélissier fut dissoute le 25 à Bel Hacel et, le lendemain, le bataillon de tirailleurs rentrait à Mostaganem, laissant un détachement de 100 hommes à la garnison de Bel Hacel.

Le reste de l'année s'écoula sans incidents.

Un arrêté du mois d'octobre vint seulement modifier légèrement les règles de l'avancement des officiers jusqu'au grade de capitaine. Il avait eu lieu jusque-là par bataillon. L'arrêté du président du conseil décida qu'à l'avenir cet avancement aurait lieu sur tous les bataillons, qui, pour cet objet, seraient considérés comme ne faisant qu'un seul corps, ainsi que le faisaient de leur côté les bataillons d'Afrique d'une part, et les chasseurs à pied.

Au commencement de 1849, le bataillon fut appelé momentanément à Mascara pour y renforcer la garnison pendant l'absence du colonel de Maissiat. Ce dernier était parti avec une petite colonne d'un millier d'hommes pour ramener dans le devoir les Rzaïnas et les Hamyans Gharabas, agités par les menées de Sidi Cheikh ben Taïeb.

Pendant sa route, le bataillon indigène fut assailli entre Aïn el Hammam et Aïn Farès par une violente tourmente de neige. C'est

dans cette même région montagneuse et difficile qu'en 1835 la colonne du maréchal Clauzel avait tant eu à souffrir du froid et de la pluie.

Grâce à son moral, à son esprit de discipline et à l'énergie des officiers, le bataillon indigène put éviter un désastre et arriver à Mascara sans laisser un homme en arrière.

Peu de temps après, la colonne Maissiat étant revenue du Sud, les tirailleurs quittèrent Mascara et rentrèrent le 25 janvier à Mostaganem d'où ils étaient partis quinze jours auparavant.

Dans le Dahra, la tribu des Oulad Younès avait fait sa soumission à la fin de l'année précédente. C'était une soumission précaire et incomplète; mais on s'en était momentanément contenté pour ne pas avoir à faire une expédition dans la mauvaise saison.

Dès le mois d'avril 1849, de nouveaux désordres s'y étant manifestés, il fallut agir.

Deux colonnes furent organisées, celle de Mostaganem sous les ordres du général Bosquet, commandant la subdivision, l'autre formée par les troupes d'Orléansville.

Celle de Mostaganem comprenait un bataillon du 5e de ligne, trois escadrons du 4e chasseurs et une partie du bataillon indigène : l'état-major, la 2e, la 3e et la moitié de la 4e compagnie. La première compagnie était depuis peu en garnison à Tlemcen et la 1re section de la 4e occupait le poste d'Ammi-Moussa.

La colonne quitta Mostaganem le 17 avril. Cette expédition ne donna lieu à aucun combat.

Les Oulad Younès, cernés, ne se défendirent pas; quelques coups de fusil furent cependant tirés qui blessèrent un tirailleur du bataillon, mais les Oulad Younès cherchèrent en vain à se sauver et, le 5 mai, ils furent obligés de faire leur soumission. La colonne Bosquet reprit le chemin de Mostaganem, où elle était de retour le 19.

La 2e compagnie fut presque aussitôt envoyée en garnison à Nemours et Lalla-Marnia, tandis que la 1re quittait Tlemcen pour occuper Sebdou. Ces deux compagnies rentrèrent le 26 octobre à Mostaganem, où tout le bataillon se trouva ainsi concentré.

Pendant l'année 1850, l'intérieur de la province d'Oran ne fut pas troublé.

L'extrême misère à laquelle plusieurs mauvaises récoltes avaient réduit les populations causa bien quelques attentats contre les personnes, qu'il fallut réprimer, mais qui ne prirent nulle part le caractère d'une insurrection.

Au mois de juin, le bataillon se dispersa de nouveau ; la 3e compagnie alla occuper Nemours et Marnia, puis au mois d'octobre

elle alla à Tlemcen, tandis que la 4e quittait aussi Mostaganem pour Ammi Moussa.

En 1851, les Achachas apportaient de grands retards au paiement de l'impôt de printemps. Le chef de bureau arabe de Mostaganem, s'étant rendu sur les lieux pour en presser la rentrée, fut reçu par la tribu en armes. Cette attitude hostile le contraignit à se retirer et, depuis cette retraite qui datait du 13 juin, les Achachas étaient en état d'insoumission flagrante.

Il était nécessaire d'étouffer sans retard chez cette puissante tribu une insurrection qui pouvait facilement devenir contagieuse pour le reste du Dahra.

Le général Pelissier, gouverneur par intérim, mit donc en action des moyens puissants. Il voyait encore à un grand déploiement de troupes l'avantage d'abréger des opérations, que la saison avancée devait probablement rendre pénibles pour le soldat.

Le général de Salles, commandant la subdivision de Mostaganem, reçut deux bataillons d'infanterie et deux escadrons de cavalerie ; il compléta sa colonne avec la portion du bataillon de tirailleurs présente à Mostaganem : l'état-major, la 1re et la 3e compagnie, plus un petit détachement de la 2e.

La 4e compagnie était à Marnia et Nemours, la 2e à Ammi Moussa ; elles y restèrent.

Partie de Mostaganem le 24 juin, la colonne de Salles était le 26 sur l'oued Khemis, où elle rejoignait la colonne de Martimprey venue d'Orléansville et qui campait depuis la veille en face des révoltés.

On fit séjour le lendemain pour donner du repos à la colonne de Salles venue à marches forcées ; mais, le 28 juin, les deux colonnes réunies, pénétrant sur le territoire des Achachas, se dirigèrent sur Aïn Caddous en balayant tout le pays depuis l'oued Khemis jusqu'aux Zerrifas. L'on prit de tous côtés des troupeaux et on fit de nombreux prisonniers sans que les Achachas, déconcertés par notre grosse supériorité numérique, aient essayé d'opposer une grande résistance.

Le bataillon indigène eut cependant un homme blessé au passage faiblement défendu de l'oued Khemis, et fut encore obligé de faire le coup de feu à l'attaque des grottes d'Azrou qui coûta quelques hommes au 9e de ligne.

Le 2 juillet, au bivouac d'Aïn Caddous, toutes les Djemmas des Achachas firent leur soumission. La tribu paya immédiatement la zekkat et livra 200 de ses fusils à titre d'amende.

Les jours suivants furent employés à détruire une partie des

grottes situées sur le bord de la mer et qui pouvaient servir de refuges aux révoltés.

Enfin, les amendes rentrées jusqu'au dernier sou et la révolte complètement comprimée, la colonne reprit le chemin de Mostaganem, où elle rentra le 13 juillet.

Les événements de décembre 1851 avaient amené en Europe des éventualités de guerre ; le gouverneur général de l'Algérie, se préoccupant de la situation qui serait faite à la colonie dans le cas où des puissances étrangères essaieraient d'y fomenter des insurrections, présenta au ministre des projets en vue d'organiser plus fortement l'armée d'Algérie, principalement en augmentant les corps permanents.

Chaque province devait posséder un régiment de zouaves et deux bataillons de tirailleurs indigènes. « Les tirailleurs, disait le rapport du gouverneur, se sont fait remarquer aussi bien par leur bravoure que par leur fidélité. La création d'un deuxième bataillon par province permettra d'encadrer les fantassins solides que fournira la soumission des contrées montagneuses et qui, renfermés dans nos cadres français, deviendront les émules de nos meilleurs soldats. »

Ces projets furent entièrement adoptés quant aux zouaves dont les trois régiments furent organisés ; ils ne le furent qu'incomplètement quant aux tirailleurs.

Le décret du 13 février 1852 prescrivit seulement de porter uniformément à huit le nombre des compagnies de chaque bataillon. Il renforçait aussi les cadres français et l'élément administratif qui, après cette expérience de dix années, avaient été reconnus insuffisants.

Il était créé par bataillon :

1 capitaine-major ;

1 lieutenant d'habillement ;

1 sergent secrétaire du trésorier ;

1 sergent garde-magasin ;

2 sergents français et 2 caporaux français par compagnie ;

1 enfant de troupe par compagnie.

Le décret portait qu'un quart des soldats seraient de 1re classe. Une décision du mois de novembre suivant vint fixer la solde des tirailleurs à 1 franc pour la 1re classe et à 0 fr. 95 pour la 2e.

Les bataillons étaient, en outre, autorisés à encadrer trente soldats français pour servir d'auxiliaires aux différents services.

Un article du décret prescrivait aussi qu'à moins de demande spéciale, les officiers des bataillons indigènes ne seraient pas l'objet de plus de deux promotions en Algérie et que, après six

ans de présence, il leur serait laissé toute faculté de rentrer en France.

Quelques jours plus tard, un nouveau décret vint encore légèrement modifier la physionomie des bataillons : les tambours des tirailleurs d'Afrique furent supprimés et remplacés par un nombre égal de clairons, car, dit le décret, « le clairon se prête particulièrement aux exigences des manœuvres de tirailleurs et, dans les corps d'avant-garde, il a sur le tambour de nombreux avantages constatés par l'exemple des bataillons de chasseurs à pied ».

La création des nouvelles compagnies prescrite par le décret du 13 février eut lieu à Mostaganem le 6 avril. Elles furent formées par dédoublement, c'est-à-dire que chacune des deux sections dont se composait alors une compagnie devint le noyau d'une compagnie nouvelle.

Le recrutement avait été activement poussé depuis le décret à Mostaganem, à Ammi Moussa et aussi dans l'ouest, à Marnia, où l'état-major et trois compagnies venaient de faire un séjour de deux mois.

L'effectif était alors d'environ 800 hommes; il continua à s'accroître et, le 1er juillet, lorsque les officiers et les gradés nouveaux promus eurent rejoint, le bataillon inscrivait sur sa situation 46 officiers et 1,292 hommes présents.

Le 10 mai, le Président de la République faisait, à Paris, la distribution aux corps de troupe des nouveaux drapeaux ou étendards.

Bien qu'ils ne dussent point en recevoir, les bataillons indigènes avaient envoyé à la cérémonie une députation composée, pour chaque bataillon, d'un officier, d'un sous-officier, d'un caporal et d'un soldat. Les officiers devaient y être décorés, les sous-officiers et soldats médaillés.

C'était la première fois que des tirailleurs indigènes venaient en France; ils excitèrent, à Paris, une vive et sympathique curiosité.

Lorsque le général Randon, nommé gouverneur général, arriva à Alger en décembre 1851, le Tell, sauf la Kabylie, était complètement conquis, mais les hauts plateaux et le Sahara nous échappaient presque entièrement. C'est là que nos ennemis les plus fanatiques trouvaient un refuge et des secours; c'est là, enfin, que se formaient ces orages qui, venant à éclater à l'improviste sur les confins du Tell, agitaient le pays, ébranlaient la fidélité des tribus soumises et portaient gravement atteinte à notre domination.

Dans les premiers mois de 1852, notre organisation dans les oasis du sud croula complètement sous l'influence des intrigues

et des prédications de Mohammed ben Abdallah, plus connu, dans cette période de sa carrière, sous la désignation de chérif d'Ouargla.

Le chérif, en effet, n'était pas un inconnu pour nous : en 1842, élevant son pouvoir dans l'ouest, en face de celui d'Abd el Kader, il avait pris le titre de sultan ; nous en avions fait un khalifa de Tlemcen.

Bientôt, son incapacité et son mauvais vouloir l'avaient rendu inutile, sinon dangereux, et l'on avait cru s'en débarrasser en l'envoyant à la Meckke. Mais, vers 1849, il rentra dans nos possessions algériennes par le sud de la Tripolitaine et avec l'assistance des Turcs. Il s'arrêta dans l'oasis de Rouïssat, à quelques kilomètres de la grande oasis d'Ouargla.

Ses menées lui acquirent assez rapidement un prestige considérable et il devint tout à coup un chef de parti autour duquel se groupèrent de nombreux adhérents. L'insurrection, grossie de la défection de la majorité des Larbaas, ne tarda pas à exercer une grande attraction sur les populations sahariennes.

Le général Ladmirault, de la subdivision de Médéah, fut obligé de se porter au milieu d'elles et de passer, avec une colonne, le printemps tout entier dans les environs de Laghouat sans parvenir à les détacher complètement de l'agitateur.

Au mois d'octobre, le général Yusuf sortit de Médéah pour mettre fin à cet état de choses ; mais, malgré la fondation du poste de Djelfa, l'insurrection continua à faire des progrès. Un fort parti de dissidents se jeta dans le djebel Amour et ses coureurs arrivèrent jusqu'à Stitten. Les populations soumises refluèrent vers le nord-ouest et les gens du djebel Amour, les Laghouats du Ksel, les Harrars, s'établirent pêle-mêle dans le chott Chergui.

Le général Pélissier, commandant la province d'Oran, se décida à se porter dans le sud avec une colonne pour s'opposer aux progrès du chérif, redonner du courage à nos tribus sahariennes et les replacer sur leur territoire.

Le général prit le commandement de sa colonne le 10 novembre, à Cacherou. Le même jour, la 1re compagnie du bataillon de tirailleurs de la province venait prendre rang dans la colonne. Partie la veille de Mostaganem, elle avait fait 90 kilomètres en deux jours et apportait aux forces du général Pélissier un appoint de 4 officiers et 135 hommes de troupe.

Grossie en route de quelques contingents indigènes, goumiers des Sdamas et fantassins de Stiten, la colonne arriva le 19 à El Biod. On y commença immédiatement les travaux pour la construction d'une redoute. El Biod, à la tête du pays des Harrars et

des Hamyans Cheragas, au milieu du Ksel, devait être, comme Djelfa, un poste de surveillance, de ravitaillement pour nos colonnes, et un point d'appui pour nos khalifas du Sud.

Le poste prit le nom de Géryville, du nom du colonel du 56e qui le premier avait conduit les armes françaises dans ces parages.

Le 21 novembre, les troupes arrivées de Mascara portèrent l'effectif de la colonne à peu près à 3,300 hommes; tous les hommes disponibles furent employés à la construction du bordj de Géryville.

Le 25 novembre, on apprit que le général Yusuf avait surpris et dispersé une partie des dissidents à Ksar el Haïran et que les autres s'étaient retirés à Berrian où il se croyaient en sûreté et hors de portée de nos coups. Laissant 500 hommes à la garnison de Géryville, le général Pélissier prit immédiatement la direction du sud-est pour prendre l'insurrection entre sa colonne et celle du général Yusuf.

Le 29, pendant la marche sur l'oued Malah, un courrier arriva annonçant, de la part du général Yusuf, que le chérif vaincu, au lieu de prendre le chemin du désert, s'était retiré sur Laghouat. La fraction des habitants qui lui était dévouée lui en avait ouvert les portes il s'y fortifiait et se préparait à défendre la ville. Un engagement avait eu lieu sous les murs de la place, pour la possession de l'eau; les gens du chérif y avaient perdu une centaine d'hommes et avaient été refoulés dans la ville.

Malgré ce succès, le général Yusuf n'avait pas cru prudent de tenter un coup de force, l'exemple encore récent de Zaatcha montrant le prix que pouvait coûter une attaque manquée, et il attendait avec impatience l'arrivée de la colonne d'Oran pour donner l'assaut.

Cette nouvelle excita l'enthousiasme des troupes désireuses de recueillir, elles aussi, leur part de gloire.

Le 2 décembre, à Ksar el Haouïta, le général Pélissier, impatient d'arriver devant Laghouat et de se rendre compte de la situation, prit les devants et partit avec une colonne légère comprenant la cavalerie, la section de montagne et un bataillon d'infanterie formé de deux compagnies d'élite du 50e, de deux compagnies de zouaves, d'une compagnie du bataillon d'Afrique et de la compagnie de tirailleurs indigènes.

Les sacs des hommes chargés sur des chameaux, cette petite colonne arriva devant Laghouat à 3 heures de l'après-midi. Elle campa à un kilomètre au nord de l'oasis sur la rive droite de l'oued Mzi, dont la colonne Yusuf occupait la rive gauche.

On n'apercevait guère de la ville que le minaret de la mosquée

et la casbah émergeant au-dessus d'une forêt de palmiers. Le lendemain, dès le matin, le général Pélissier monta à cheval pour aller faire la reconnaissance de la ville. Il emmenait avec lui deux escadrons et le bataillon d'infanterie de la colonne légère.

La reconnaissance se fit sous le feu de la place. Les Arabes, croyant à une attaque, étaient sortis en grand nombre et soutinrent un combat assez vif qui ne se termina que lorsque l'on eut enlevé à la baïonnette le marabout de Si el Hadj Aïssa, situé sur une crête rocheuse au sud-ouest de la ville et que le général avait choisi comme point d'attaque.

Le général Bouscaren, arrivé au bruit du canon avec le reste de la colonne Pélissier, campa au pied du mamelon de Sidi Aïssa sur lequel on établit pendant la nuit une batterie de brèche. Le général Pélissier retourna à son camp au nord des jardins avec les deux compagnies du 50e et la compagnie de tirailleurs d'Oran.

Le lendemain matin, 4 décembre, il revint avec ses trois compagnies au marabout de Sidi Aïssa, fit ouvrir le feu de la batterie de brèche et prendre toutes les dispositions pour l'attaque :

« La colonne Pélissier montera à l'assaut par la brèche, tandis que le général Yusuf, à l'est, et le commandant Pein, au sud-est, tenteront d'entrer dans la ville par escalade. »

A 10 heures et demie, le feu de l'artillerie cesse, la brèche est praticable ; le feu d'un énorme bûcher flambant au sommet de Sidi Aïssa transmet aux colonnes Pein et Yusuf le signal de l'attaque. La charge sonne, et de trois côtés à la fois on s'élance à l'assaut.

Les trois attaques pénétrèrent dans la ville ; l'on chemina de maison en maison et, au bout de trois quarts d'heure d'efforts, les généraux Pélissier et Yusuf se rejoignirent sur la place qui sépare les deux quartiers de la ville.

Laghouat était à nous ; elle fut pendant trois heures abandonnée au pillage des soldats, puis tout le monde rentra au camp, sauf deux bataillons de zouaves et les tirailleurs d'Alger et d'Oran, qui restèrent à la garde de la ville.

La compagnie des tirailleurs d'Oran avait constamment formé l'escorte particulière du général Pélissier ; elle n'avait pas été placée en tête des colonnes d'attaque et n'avait eu dans ces deux journées ni morts ni blessés.

Le chérif ben Abdallah avait vainement été cherché parmi les morts ; on apprit plus tard qu'il était toute la journée resté caché dans les jardins et qu'il s'était échappé avec quelques cavaliers à la faveur des ombres de la nuit.

La chute de Laghouat terminait la campagne, l'insurrection

était frappée au cœur ; la ville avait une trop grande importance politique, commerciale et stratégique pour qu'il fût possible d'abandonner une pareille conquête : les Arabes disaient que, le 4 décembre, nous avions « conquis dans le Sud un nouvel Alger ». On y laissa donc une garnison d'un millier d'hommes.

Puis, après un douzaine de jours employés à déblayer les rues de la ville et à ensevelir plus de 800 cadavres, les différentes troupes reprirent le chemin de leurs garnisons.

La compagnie du bataillon et un escadron du 4e chasseurs d'Afrique arrivèrent à Tiaret le 27 décembre, devançant de deux jours le reste de la colonne Pélissier.

Le 30, pendant que les troupes faisaient séjour, le général et l'état-major partirent de Tiaret, pour Dar ben Abdallah, avec la compagnie du bataillon et l'escadron du 4e chasseurs.

Le 3 janvier 1853, la compagnie rentrait à Mostaganem, pendant que les autres troupes gagnaient Oran où la colonne fut dissoute après une entrée triomphale.

Au commencement de 1853, le commandant Pellé, promu lieutenant-colonel au 29e, fut remplacé à la tête du bataillon par le commandant Martineau-Deschenez. Le commandant Martineau avait déjà servi dix ans en Afrique comme lieutenant et capitaine au bataillon de tirailleurs d'Alger.

La tenue prescrite pour les bataillons indigènes et décrite par l'arrêté du 12 avril 1843 n'avait jamais été complètement adoptée ; les expéditions continuelles qui avaient rempli jusqu'alors l'existence des tirailleurs en étaient un peu la cause.

C'est ainsi que la veste verte n'avait pour ainsi dire pas été portée ; elle était couramment remplacée par le caban court en drap vert, pourvu de manches et de capuchon. Ce vêtement, d'une coupe analogue à celui des réguliers de l'émir, sans ornements ni soutaches, était incontestablement plus commode que la veste ouverte et bien plus précieux au bivouac.

Le décret du 14 février 1853 vint réglementer à nouveau la tenue et la rendre uniforme dans les trois bataillons de tirailleurs.

Il donna aux turcos cet uniforme bleu galonné de jaune qu'ils devaient promener et illustrer dans les quatre parties du monde et que, sauf d'infimes modifications, ils portent encore aujourd'hui.

La nouvelle tenue avait la forme générale de l'ancienne ; la veste formait le vêtement de grande tenue et le caban à manches le vêtement de route et de bivouac. Sur la guêtre et le soulier du modèle général, les tirailleurs portaient la jambière en peau de

mouton fauve, bordée de cuir noir et descendant un peu au-dessus de la cheville.

Les officiers indigènes portaient, comme la troupe, la veste et le gilet bleu de forme arabe.

Ces effets étaient soutachés de soie noire pour la petite tenue et d'or pour la grande tenue. Leur pantalon bleu était, de plus que celui des hommes, orné sur chaque côté d'une bande de drap jonquille de 5 centimètres de largeur.

Les bataillons ne se distinguaient entre eux que par la couleur des fausses-poches de la veste qui était :

Garance pour le bataillon d'Alger ;

Blanc pour le bataillon d'Oran ;

Jonquille pour le bataillon de Constantine.

Les officiers français avaient la tenue qu'ils ont conservée jusqu'en 1883 :

Képi bleu et garance ;

Tunique bleu de ciel, à collet jonquille et jupe à plis, fermant par un seul rang de boutons. Elle était sans galons pour la grande tenue et se portait alors avec les épaulettes ; sans épaulettes et avec galons en nœud hongrois sur les manches pour la petite tenue ;

Pantalon à plis devant, en drap garance et à bande bleue.

Une ceinture de soie cramoisie à gros glands d'or constituait l'insigne de service.

Le sabre droit à poignée d'acier et le ceinturon à plateaux étaient du modèle adopté pour les bataillons de chasseurs.

C'était d'ailleurs aux chasseurs à pied qu'était aussi empruntée la forme à plis de la tunique et du pantalon.

Le général Randon, désireux de soumettre la Kabylie, seule partie du Tell encore fermée à nos armes, décida d'y conduire, au mois de mai, la majeure partie de ses troupes disponibles.

Il était à craindre que le chérif d'Ouargla, réfugié à Rouïssat après la prise de Laghouat, ou quelque autre agitateur entreprenant, ne vienne à troubler la tranquillité dont jouissait à ce moment le Sud algérien en profitant du moment où nos colonnes seraient engagées dans la Kabylie.

Le gouverneur chargea donc une colonne spéciale de surveiller les Hauts-Plateaux, du djebel Amour à Biskra, et d'appuyer à l'occasion les mouvements de nos chefs de poste du sud, Laghouat, Bou Saâda, Biskra.

Les instructions envoyées au général de Luzy de Pellissac, commandant de cette colonne, lui indiquaient comme but essen-

tiel de sa marche la mission à la fois politique et militaire de déjouer à l'avance toute tentative de révolte et de courses agressives contre les tribus qui nous obéissaient, de prouver à tous que nous étions sur nos gardes et prêts à tirer vengeance de la moindre velléité d'insurrection.

La colonne de Luzy de Pellissac fut formée à Mostaganem avec un bataillon du 50e de ligne, trois escadrons du 4e chasseurs et la partie disponible du bataillon indigène, c'est-à-dire l'état-major, les 1re, 2e, 3e, 4e, 5e et 7e compagnies. La 6e était, depuis le 6 décembre précédent, à Géryville et la 8e occupait Ammi-Moussa.

Les six compagnies qui partaient présentaient un effectif de 24 officiers et 746 hommes.

La colonne quitta Mostaganem le 1er mai; le 16 elle arrivait à Boghar, après avoir fait séjour à Zemmorah et à Tiaret. Elle s'y renforça d'une section d'artillerie et d'un escadron du 2e spahis.

A Boghar, le général de Luzy apprit que le chérif d'Ouargla menaçait le Mzab et que les Mzabites, inquiets, sollicitaient notre secours. Mais le gouverneur, jugeant que les gens du Mzab, si leur soumission était sincère, réuniraient sans peine des forces suffisantes pour résister au chérif, donna au général de Luzy la direction de Bou Saada, la circonscription la plus vulnérable de nos possessions algériennes.

L'on partit de Boghar, le 18, avec seize jours de vivres et l'on arriva le 23 à Bou Saada.

L'arrivée de la colonne décida de nouveau le chérif à se retirer à Rouïssat.

Le général de Luzy fit encore deux étapes dans la direction de l'est, puis à l'oued Delfa il prit la direction du nord. Il avait acquis la certitude que le chérif ne pouvait plus rien, pour le moment, contre les tribus soumises, toutes les populations de la rive gauche de l'oued Djeddi ayant émigré dans le Tell. Il se dirigea donc sur Bordj bou Arréridj d'où il pourrait surveiller à la fois les Hauts-Plateaux et la vallée de l'oued Sahel que Bou Baghla cherchait alors à agiter. La colonne y arriva le 1er juin après avoir parcouru en un mois 750 kilomètres.

Elle séjourna à Bordj une vingtaine de jours, observant le pays et faisant des marches militaires aux environs.

Mais les événements de Kabylie avaient reçu le dénouement le plus heureux. Le chérif ne donnait pas signe de vie, la présence de la colonne dans l'est n'était donc plus nécessaire, le général de Luzy reçut l'ordre de rentrer dans sa subdivision.

La colonne quitta Bordj bou Arréridj le 21 juin, gagna Boghar par Aumale et arriva le 16 juillet à Mostaganem après avoir suivi,

dans cette dernière partie de sa route, le même itinéraire qu'à l'aller.

Jamais colonne française n'avait entrepris une si longue marche en Afrique; celle-ci l'accomplit avec un plein succès, laissant à peine quelques hommes aux hôpitaux rencontrés sur sa route.

Après la prise de Laghouat, le chérif d'Ouargla, miraculeusement échappé à la mort, s'était réfugié à Rouïssat; de là ses lieutenants et lui vinrent à plusieurs reprises inquiéter nos tribus sur la ligne de nos derniers postes.

Au mois d'octobre 1853, pour en finir avec lui, le gouverneur ordonna une offensive générale vers le sud de tous nos goums, de la Tunisie au Maroc.

Si Hamza ould Sidi Cheikh, notre khalifa, qui lors de la campagne de l'année précédente nous avait déjà donné des preuves de dévouement, réunit à Géryville 1,000 cavaliers et 1,200 fantassins pour courir sus au chérif, sans qu'il soit fixé de limites à son offensive.

Pour couvrir pendant son absence les tribus de Si Hamza et prêter à ses mouvements dans ces parages éloignés l'appui moral qui leur était indispensable, le commandant Niqueux, commandant du cercle de Tiaret, alla s'établir avec 700 cavaliers au ksar ruiné de Sidi Tifour, entre Géryville et Aïn Mahdi, en arrière des défilés qui conduisent dans le Sud.

Il y fut rejoint, le 3 novembre, par le capitaine de Colomb, commandant du cercle de Géryville, qui lui amenait 150 hommes d'infanterie régulière destinés à servir de soutien à la nombreuse cavalerie de la colonne.

Ce groupe, sous les ordres du lieutenant Hersant et du sous-lieutenant Brisson, du bataillon de tirailleurs d'Oran, comprenait 126 tirailleurs de toutes les compagnies qui avaient volontairement formé un détachement destiné à la garnison de Géryville, et 24 hommes du 1er bataillon d'Afrique. Ces derniers n'avaient point avec eux d'officier de leur corps et ils étaient placés sous les ordres du lieutenant de tirailleurs.

Le 5 novembre, afin de mieux surveiller le Sud, la colonne Niqueux se porta de l'autre côté des montagnes et alla s'établir au ksar ruiné d'El Maïa, en avant du défilé de Khroneg el Melah. Elle y séjourna jusqu'au 29 décembre; les hommes construisirent une lunette en avant de la porte du ksar, qui, au cas où l'on marcherait vers le sud, devait servir de magasin et de réduit au poste qui y garderait les approvisionnements. Pendant ce séjour, la colonne rayonna aux environs et visita, afin d'y montrer les armes françaises, les ksours importants de Brézina et de Ghassoul.

Mais Si Hamza avait obtenu de nombreux avantages : il était entré à Metlili puis à Ouargla et avait battu le chérif à plusieurs marches dans le sud de ce dernier poste.

Afin de le soutenir de plus près, la colonne reçut l'ordre de se porter à Metlili. Elle y arriva le 9 janvier 1854, montrant pour la première fois des baïonnettes françaises sous les murs de cette importante oasis. Les Chambaas, qui en possédaient les 30,000 palmiers, avaient précédemment donné asile au chérif, mais en accueillant au nom de la France notre khalifa Si Hamza, ils avaient protesté de leur dévouement et affirmé n'avoir ouvert leurs portes au chérif que parce qu'ils étaient hors d'état de lui résister. Il en était peut-être bien de même vis-à-vis de nous; on se borna cependant à occuper le ksar.

Le 16 janvier, arriva à son tour à Metlili la colonne Dubarrail partie de Laghouat et qui avait rempli vis-à-vis des goums de notre khalifa, Si Chérif bel Arch, un rôle de soutien analogue à celui de la colonne Niqueux vis-à-vis des goums de Si Hamza.

Ces deux colonnes, qui avaient les premières sondé les mystérieuses profondeurs du Sud et qui depuis longtemps combinaient ensemble leurs mouvements, ne s'étaient jamais aperçues. Leur rencontre dans ces régions éloignées parla vivement à leur imagination et à leur cœur. Aussi, dès qu'elles s'abordèrent, un immense hurrah sortit de toutes les poitrines et les échos de ces vastes solitudes où nos soldats conquérants marquaient pour la première fois la trace de leurs pas, retentirent du cri mille fois répété de « Vive la France ! »

Les deux colonnes réunies passaient, le 18 février, sous le commandement du colonel Durrieu, commandant la subdivision de Mascara, qui venait consacrer au nom de la France les conquêtes de nos khalifas indigènes, et faire acte de suzeraineté vis-à-vis des maîtres de ces contrées éloignées.

Quelques jours après, les délégués des villes du Mzab vinrent assurer au colonel qu'elles étaient disposées à le recevoir en maître. Les députations apportaient en signe d'hommage, des dattes, de l'orge, des plumes et des œufs d'autruche.

Le 22 janvier, la colonne se porta de Metlili au Mzab et vint camper au fond de la vallée entre les villes de Beni Isguen, Melika et Bou Noura distantes seulement entre elles de quelques kilomètres. Les Djemmas du Mzab firent à la colonne un accueil des plus empressés, et les populations, oubliant leurs habitudes de parcimonie et aussi leurs traditions d'indépendance, apportèrent le soir au camp, une gigantesque diffa de plusieurs centaines de plats de couscouss et de plusieurs charges de dattes.

Le lendemain, on alla camper à 6 kilomètres plus loin, sous les murs d'El Atef, où la colonne fut reçue avec la même cordialité.

En présence de ces bonnes dispositions des populations et de la tranquillité de toute la région, le colonel, afin de hâter sa marche, partit seul pour Ouargla avec une petite escorte d'une cinquantaine de cavaliers.

Les colonnes Niqueux et Dubarrail suivirent à petites journées, de façon à rester à portée des ordres du colonel, en même temps que leur séjour dans la vallée de l'oued Neça, riche en eau et en fourrages, leur permettait de se refaire et de remettre à peu près en état les chaussures usées, les chevaux déferrés et les chameaux amaigris.

Le 1er février, elles étaient à Rockna, lorsqu'elles reçurent l'ordre de reprendre le chemin de Laghouat.

Le colonel, en effet, après avoir reçu solennellement l'hommage de Si Hamza, qui mit pied à terre devant son fanion tricolore, était arrivé sans encombre à Ouargla, où l'attendaient les députations des villes et des tribus soumises. Il n'y avait donc plus aucune raison d'amener jusqu'à Ouargla les forces françaises.

Les deux colonnes Niqueux et Dubarrail atteignirent Laghouat le 9 février. Le gouverneur général, arrivé de la veille, se porta à leur rencontre sur la route de Ksar Haïran et les félicita vivement de leur tenue et de leur conduite pendant cette longue expédition.

« Il était impossible, écrivait-il au Ministre, de ne pas être profondément touché de l'attitude irréprochable de ces troupes qui venaient de parcourir, au milieu de mille difficultés de terrain, les grandes solitudes du désert, se jouant de toutes les privations qu'on y endure, et dont l'ardeur semblait demander à être mise à de nouvelles épreuves. »

Le soir, un ordre général portait ces élogieuses paroles à la connaissance des troupes et félicitait le lieutenant Hersant sur la façon dont il avait conduit l'infanterie de la colonne, au cours de cette longue et laborieuse campagne qui avait amené nos fantassins au delà de ces barrières de sable, derrière lesquelles l'ennemi se croyait invulnérable.

Dans cette expédition, les tirailleurs indigènes avaient encore eu l'occasion de faire apprécier leur sobriété et leur esprit de camaraderie : les convois n'arrivaient que très difficilement de Tiaret à la colonne et, à un moment, les approvisionnements de biscuit et de légumes secs furent près de manquer. Les turcos proposèrent unanimement de céder leurs rations aux militaires français de la colonne et, pendant une semaine, ils se contentèrent des dattes fournies par les ksouriens de Metlili.

Le 12 février, le détachement du lieutenant HERSANT quittait Laghouat pour rejoindre sa garnison de Géryville.

Cette dernière campagne a une physionomie toute nouvelle; elle est caractérisée par l'emploi des goums agissant au loin contre les Sahariens et soutenus en arrière par nos baïonnettes qui appuient leur moral. Cette tactique, due à l'initiative du gouverneur général, allait permettre de conquérir le Sud algérien.

Dans ces courses rapides à la poursuite d'un ennemi presque insaisissable, la mobilité et la vitesse sont les premiers éléments du succès. Les bagages doivent être réduits à rien; les ravitaillements sont incertains et les privations sont probables, car il faudra bien souvent se contenter des maigres ressources d'un ksar plus ou moins ruiné.

Les brillantes qualités de marche et la résistance aux fatigues qui ont distingué les tirailleurs indigènes dans toutes les expéditions précédentes, les désignent naturellement à ce rôle de soutien de nos goums ou de notre cavalerie régulière, rôle souvent pénible et parfois ingrat, car il arrive qu'après avoir été à la peine, le fantassin n'est pas toujours à l'honneur : les escadrons qui n'ont pu se lancer en avant que grâce à l'appui que leur offre le réduit mobile des baïonnettes, ont, en effet, maintes fois sabré et razzié l'ennemi avant que l'infanterie marchant au pas de course n'ait eu le temps d'arriver sur le lieu du combat.

Pendant que les tirailleurs de Géryville expéditionnaient dans le Sud, de graves événements se passaient en Europe; la guerre avec la Russie était devenue imminente et, dès le commencement de février 1854, le Ministre avait commencé l'organisation d'un corps expéditionnaire destiné à opérer en Turquie. Bientôt les événements grandirent et les deux divisions dont il avait d'abord été question devinrent l'armée d'Orient. Les troupes d'Afrique y étaient largement représentées et les tirailleurs indigènes y figuraient pour plus de 2,000 hommes.

Les batailles de Crimée devaient fournir à leur héroïsme un théâtre plus vaste que leurs expéditions sur la terre algérienne. Le rôle qu'ils y remplirent mit en relief leurs solides qualités et consacra la brillante réputation que leur avait déjà value leur bravoure et leur dévouement.

Un décret du 9 mars arrêta l'organisation d'un régiment de tirailleurs destiné à l'armée d'Orient et formé avec des contingents tirés des trois bataillons provinciaux.

Le bataillon d'Oran fournit pour sa part 788 hommes et 27 officiers, parmi lesquels son commandant, M. MARTINEAU-DESCHENEZ.

580 hommes s'embarquèrent à Arzew, le 27 février; le reste à Oran, les 2 et 16 mars.

Le bataillon, fort de 44 officiers et 1,302 hommes au 1er janvier, tombait donc brusquement à un effectif dépassant à peine 500 hommes.

Une pareille saignée n'allait pas sans amener quelque hésitation dans le fonctionnement des différents services. Le capitaine-major POTTIN DE VAUVINEUX, qui avait pris le commandement du bataillon au départ du commandant MARTINEAU, s'occupa avec ardeur de sa réorganisation.

Les détachements de Géryville et de Zemmorah rentrèrent à Mostaganem, où les huit compagnies se trouvèrent concentrées; il restait à peine, pour chacune d'elles, un officier français et un ou deux officiers indigènes.

Des sous-officiers indigènes, aidés de quelques hommes, furent envoyés en recrutement à Tlemcen, Mascara, Bel Abbès, Mazouna et Ammi Moussa. Les effets de cette mesure ne tardèrent pas à se faire sentir et des Flittas, des Beni-Ouragh, des gens de Tlemcen et du Dahra, vinrent s'ajouter au recrutement habituel fourni par les Medjehers, les Bordjias et les Beni Zerouel.

Eu quelques semaines, le bataillon put ainsi réparer une notable partie de ses pertes, tout en se montrant exigeant pour la conformation et l'âge des nouvelles recrues.

Les cadres furent complétés par des officiers venus des différents corps de l'armée. Le commandant BUTET, du 51e, nommé au bataillon, vint en prendre le commandement au mois de mai.

Cette réorganisation des bataillons provinciaux ouvrit l'entrée de l'infanterie à quelques officiers des armes spéciales qui devaient parcourir aux tirailleurs une brillante carrière. C'est ainsi que le bataillon d'Alger reçut le capitaine COLONIEU, du génie, devenu général de division après avoir commandé le 2e tirailleurs, et le capitaine SUZZONI, de l'artillerie, tué glorieusement à Wœrth comme colonel du régiment.

Au mois de mai, dès que la réorganisation fut à peu près complète, une compagnie du bataillon retourna occuper Géryville et une autre Ammi Moussa. Jusqu'à la fin de 1855, ces compagnies furent relevées fréquemment, tous les trois ou quatre mois en moyenne.

Pendant toute la durée de la guerre d'Orient, il n'y eut point en Algérie de grande insurrection et la tranquillité du Tell ne fut point troublée; les tirailleurs eurent cependant quelques occasions de guerroyer dans le Sud.

En janvier 1855 notamment, des Arabes de la confédération des

Zegdous (Beni Guil, Douï Menia et Oulad Djorir), réunis en grand nombre aux environs de Figuig, avaient formé le projet de se porter vers l'est, afin d'enlever les troupeaux des Trafis soumis et de dévaliser les caravanes des Hamyans à leur retour du Gourara.

Prévenu de leur dessein, le capitaine de Colomb, commandant supérieur du cercle de Géryville, se porta à leur rencontre avec le goum de Si Hamza fort d'un millier de chevaux, et soutenu par la compagnie de tirailleurs en garnison à Géryville.

C'était la 4e du bataillon commandée par le sous-lieutenant GRIFFON ; elle ne comptait guère qu'une centaine d'hommes dans le rang.

Partie de Géryville à marches forcées, la petite colonne arrivait le 11 janvier sur l'oued Zoubia, à 5 lieues de Figuig, où elle surprenait le parti ennemi, fort de 250 cavaliers et 1,200 fantassins.

Attaqués avec impétuosité, les Zegdous ne tardèrent pas à être mis dans une déroute complète. Ils laissèrent sur le terrain 250 cadavres et 900 fusils. On leur prit, en outre, tous leurs bagages et on leur fit 62 prisonniers.

L'ordre du jour de l'armée d'Afrique du 26 janvier cita comme s'étant particulièrement distingué dans cette brillante affaire : le sous-lieutenant GRIFFON, le fourrier BARBIER, le sergent MENOUAR BEN ADARA, le caporal KHEIR BEN SGHRIR et le tirailleur MOHAMMED BEL ABBÈS.

Le bataillon commençait alors à combler les vides produits dans ses rangs par le départ des volontaires d'Orient; il avait environ 800 hommes à l'effectif lorsqu'il en donna 200 pour former le noyau d'un deuxième bataillon de tirailleurs, dont l'organisation dans la province était ordonnée par le décret du 9 janvier 1855.

Ce décret réduisait à sept les dix compagnies de chacun des bataillons d'infanterie légère d'Afrique. Les cadres de ces compagnies devenus disponibles devaient être employés à la formation des nouveaux bataillons provinciaux; le nombre des compagnies, d'abord de trois ou quatre par bataillon, devait être porté à huit au fur et à mesure des ressources du recrutement.

Le deuxième bataillon de la province d'Oran fut organisé à Tlemcen le 3 mars; il comprenait trois petites compagnies à l'effectif total de 17 officiers et 198 hommes.

Le commandement en fut donné à M. GUYNET, qui était adjudant-major au 1er bataillon d'Oran et venait d'être promu chef de bataillon. Les cadres français venaient tous des compagnies sup-

primées aux bataillons d'Afrique; les cadres indigènes, du 1er bataillon de la province.

Le nouveau bataillon portait le même uniforme que le premier; il s'en distinguait seulement par le turban blanc rayé de bleu au lieu de blanc uni et par le tombeau de la veste, bleu foncé au lieu de blanc.

Les officiers français portaient au collet une fausse patte de la couleur des tombeaux de leur bataillon.

On se mit immédiatement à recruter à Tlemcen et aux environs; des officiers furent envoyés faire des tournées à Bel Abbès afin de ramener des recrues.

Pour faciliter encore les engagements, la 1re compagnie envoya dès le mois de mai des détachements d'une quarantaine d'hommes à Sebdou et à Marnia. La 2e compagnie tout entière alla, en outre, occuper Nemours. Aussi, à la fin de l'année, le bataillon avait-il près de 500 hommes à l'effectif lorsqu'il fut compris dans l'organisation du deuxième régiment de tirailleurs algériens.

Dans son existence éphémère, le 2e bataillon de tirailleurs d'Oran eut cependant l'occasion de montrer qu'il était digne de marcher à côté de son aîné: il prit part à une colonne expéditionnaire qui parcourut le Sud pendant plus de deux mois.

C'était encore le chérif Mohammed ben Abdallah, réfugié dans le Djerid tunisien, qui essayait de créer de l'agitation dans nos tribus du sud. Il était fortement appuyé par Cheikh Snoussi, fondateur et grand maître d'une secte célèbre, celle des Snoussia, qui professe pour le chrétien une haine intransigeante.

Cheikh Snoussi était venu s'établir en Tripolitaine et, de là, ses émissaires faisaient en faveur de Ben Abdallah une active propagande.

Pour neutraliser ces influences dissolvantes et consolider notre récente conquête du Sud, six colonnes se mirent en route pour parcourir les pays dernièrement soumis.

Les tirailleurs de la province d'Oran concoururent à la formation de deux de ces colonnes : le premier bataillon à celle du capitaine de Colomb, et le deuxième à celle du colonel de Lascours.

Le capitaine de Colomb, commandant supérieur de Géryville, partit de ce poste le 11 novembre avec 40 spahis et une petite section de 34 tirailleurs commandée par le lieutenant Asgammare. Il fut rejoint à Brézina par un goum de 300 chevaux aux ordres de Si Hamza, et arriva le 23 novembre à Metlili, où la population entière se porta en armes au devant de la colonne et se livra en son honneur à une immense fantasia.

Le 3 décembre, elle entrait à Ouargla; c'était la première troupe

française qui pénétrait dans l'oasis, elle fut, comme à Metlili, reçue au bruit de la fantasia et aux acclamations de la population.

La colonne séjourna huit jours à Ouargla pendant que le bureau arabe recueillait l'impôt, qui rentrait du reste avec facilité.

Le capitaine de Colomb reçut à Ouargla une députation de Touaregs envoyée par El Hadj Ikhenouken, chef des Azguers; il les décida à pousser leur voyage jusqu'à Alger. Ils partirent avec la colonne le 12 décembre, et la quittèrent bientôt pour marcher vers le nord, tandis que les troupes de Géryville, obliquant à l'ouest, rentraient le 26 décembre dans leur garnison.

La colonne de Lascours fut formée à Tlemcen; elle comprenait deux escadrons de chasseurs de France, deux escadrons de spahis, un escadron de chasseurs d'Afrique, quatre compagnies du 54e et une compagnie de tirailleurs indigènes. Cette compagnie, commandée par le capitaine LEPRÊTRE, était la 3e du 2e bataillon provincial.

Elle avait été renforcée d'une vingtaine d'hommes de la 1re afin de porter le nombre de ses fusils à 120.

La colonne quitta Tlemcen le 15 novembre ; le 22, elle était à Aïn ben Khelil où elle était en position de protéger contre les entreprises des Zegdous les tribus dont les goums marchaient avec nos colonnes. Elle y commença la construction d'une redoute. Lorsque les travaux en furent mis en train, le colonel partit, le 25, en reconnaissance dans la direction de Taoussera, avec toute la cavalerie, soutenue seulement par la compagnie de tirailleurs. Mais, dès notre marche sur Aïn ben Khelil, les Ahmours insoumis avaient jugé prudent de mettre leurs troupeaux en sûreté sur le territoire marocain, vers l'oued Dermel. La reconnaissance rentra, le 28, ne ramenant qu'une petite fraction des Oulad Sidi Cheikh.

Le murs de la redoute d'Aïn ben Khelil étant élevés à hauteur de créneau, le colonel y laissa comme garnison deux compagnies du 54e et partit, le 13 décembre, avec le reste de la colonne, pour aller visiter les Ksours. Il emmenait encore avec lui un goum de 500 Hamyans.

Pendant la marche sur Sfissifa, il reçut une députation de la Djemma d'Ich apportant la soumission de ce ksar, implorant la protection de la France et demandant un caïd nommé par le commandant de la colonne.

La colonne visita ensuite Aïn-Sefra, Moghar, Thyout et revint à Ben Khelil, le 23 décembre.

Partout les populations, heureuses de la paix dont elles jouissaient sous notre protection, s'étaient portées à la rencontre de nos troupes pour leur offrir la diffa.

La célérité de nos mouvements, l'ardeur et l'aspect imposant de nos soldats, frappa une fois de plus l'imagination des Sahariens et confirma le sentiment que la France leur avait déjà inspiré, de sa force et de sa puissance.

Lorsque la compagnie de tirailleurs qui avait fait partie de la colonne de Lascours rentra à Tlemcen le 28 janvier 1856, des changements importants avaient eu lieu dans l'organisation des troupes indigènes; les régiments de tirailleurs avaient été créés et, pendant son absence, la compagnie Leprêtre était devenue la 3e du 2e bataillon du 2e régiment.

CHAPITRE VIII

Campagne d'Orient (1854)

Les tirailleurs indigènes au corps expéditionnaire. — Formation d'un régiment provisoire. — Départ d'Alger. — Débarquement à Gallipoli. — Remise du drapeau. — La Dobroutscha. — Le choléra. — Incendie de Varna. — Débarquement en Crimée. — Bataille de l'Alma. — Arrivée devant Sébastopol. — Mort du maréchal de Saint-Arnaud.

Les tirailleurs indigènes n'avaient jusqu'ici combattu qu'en Algérie. La guerre d'Orient devait leur fournir un théâtre plus vaste sur lequel ils allaient faire briller aux yeux de tous, les sentiments d'honneur, de devoir et de dévouement puisés sous nos drapeaux, au contact de nos soldats. Habitués à notre discipline, aguerris par une foule d'expéditions à l'intérieur, les turcos étaient prêts maintenant à sortir de leur pays et à jouer un rôle actif dans les grands drames des guerres européennes.

Leur présence dans les rangs du corps expéditionnaire d'Orient allait encore avoir une portée plus grande que ne semblait l'indiquer de prime abord la modeste proportion pour laquelle ils y étaient comptés.

Il était, en effet, à craindre que la réduction d'effectif de l'armée d'occupation, l'attention de la France fixée sur d'autres champs de bataille, ne fournissent aux agitateurs sans cesse aux aguets une occasion de relever la tête et d'essayer de secouer le joug de la France.

Le départ des tirailleurs pour la Turquie leur enlevait en grande partie la ressource d'user sur les imaginations arabes de ce levier si puissant du fanatisme religieux. N'était-ce pas, en effet, pour la protection et la défense des intérêts du Sultan, chef suprême de la religion, que la France envoyait guerroyer en Orient ses sujets musulmans mélangés à ses sujets européens ?

Le gouverneur mit tous ses soins à répandre cette idée ; il s'efforça de confondre aux yeux des indigènes la nationalité de l'Algérie et celle de la France et d'intéresser les Arabes à nos succès comme si notre gloire leur appartenait.

L'intervention des tirailleurs vint, en quelque sorte, matérialiser

cette pensée et contribua certainement à rapprocher les deux races, en développant entre elles cette solidarité, cette confraternité d'armes qui naît si facilement parmi des soldats partageant les mêmes périls et combattant les mêmes ennemis à l'ombre du même drapeau.

Les préparatifs de la guerre commencèrent avec l'année 1854.

Le gouverneur général se préoccupait, dès le mois de janvier, de faire entrer un contingent de tirailleurs indigènes dans l'organisation d'une division active, formée sur les côtes d'Algérie. Il entrait en cela dans les vues personnelles de l'empereur, fort désireux, pour des motifs de politique arabe, de voir les troupes indigènes figurer dans cette division, destinée éventuellement à aller opérer en Orient.

L'empereur, dans sa correspondance, était revenu à plusieurs reprises et avec insistance sur ce point spécial ; il allait trouver dans le colonel DE WIMPFFEN un homme particulièrement apte à conduire les fantassins indigènes et à les entraîner jusque dans les contrées les plus lointaines.

Le colonel DE WIMPFFEN avait longtemps servi au bataillon d'Alger dont il avait été commandant. Il était alors colonel du 13e de ligne. Un jour de janvier, qu'il se trouvait chez le Ministre de la guerre, celui-ci, connaissant ses services en Algérie, l'interrogea sur les tirailleurs et lui demanda s'il croyait à la possibilité de faire servir hors d'Afrique des gens entrés dans nos rangs pour combattre dans leur pays, et qu'aucun engagement ne liait à notre service. « Je réponds d'eux ! » dit hardiment le colonel.

Quelques jours plus tard, muni des instructions personnelles de l'empereur, il partait pour l'Algérie avec pleins pouvoirs d'organisation.

Il n'eut point à se repentir de s'être ainsi porté garant des tirailleurs indigènes. Ceux-ci, en effet, avaient gardé à leur ancien chef toute leur affection et leur confiance. Ils le reçurent à Blidah, au bruit de leurs acclamations enthousiastes, dans leur caserne illuminée en son honneur.

Le colonel leur demanda s'ils voulaient marcher avec lui au secours du Sultan, ne leur cachant pas qu'il ne pouvait leur promettre que de la souffrance et de la faim, des fatigues et des boulets. « Où tu iras, nous irons avec toi », répondirent-ils d'une seule voix.

Les bataillons de Constantine et de Mostaganem partagèrent bientôt l'ardeur du bataillon d'Alger.

Il ne pouvait être question, pour constituer le corps expéditionnaire, de prendre des compagnies toutes formées ; les bataillons

provinciaux avaient besoin de conserver leurs cadres et leurs fonds de compagnies afin de pouvoir promptement se reconstituer, pour le service de l'Algérie, tels qu'ils étaient auparavant. D'ailleurs, il importait de conserver à cette formation le caractère de spontanéité qui avait marqué son début, et il y avait dans les compagnies un certain nombre d'hommes mariés, faisant vivre leur famille avec leur solde et dont beaucoup étaient peu désireux de partir aussi brusquement. Il fut donc décidé que les éléments du corps expéditionnaire seraient choisis dans toutes les compagnies, parmi les hommes et les gradés de bonne volonté réunissant les meilleures conditions pour entrer en campagne.

Au fur et à mesure de leur désignation, ces éléments furent dirigés sur Coléah où devait se faire l'organisation du nouveau corps. Dans les premiers jours de mars, il s'y trouvait déjà plus de 2,000 volontaires sur lesquels le bataillon de Mostaganem avait fourni 27 officiers et 784 hommes.

Un décret du 9 mars 1854 prescrivit la formation, sous les ordres du colonel de Wimpffen, d'un régiment provisoire de tirailleurs algériens à deux bataillons, chacun de huit compagnies plus une compagnie de dépôt.

Le 21 mars, les contingents des trois provinces étant au complet, le général Camou les passa en revue, les divisa en compagnies, installa un conseil d'administration, présidant ainsi à la naissance du nouveau corps.

Chacune des compagnies fut formée avec des officiers et des hommes venant de la même province ; elles furent ensuite rangées dans les bataillons, suivant l'ancienneté de leurs capitaines, d'après la règle suivie à la formation de corps nouveaux. Chaque bataillon comprit ainsi des compagnies venant des trois provinces.

Le lieutenant-colonel, M. Lévy, avait servi autrefois au bataillon d'Alger et les deux commandants venaient, M. de Maussion du bataillon d'Alger, M. Martineau-Deschenez du bataillon d'Oran.

On se hâta de compléter l'organisation des huit compagnies actives de chaque bataillon, de façon à pouvoir partir au premier signal.

Les bataillons provinciaux n'avaient pas eu de peine à fournir à chaque compagnie trois officiers français. On nomma des officiers et des sous-officiers indigènes : les gradés français nécessaires pour compléter les cadres furent tirés des régiments stationnés en Afrique, et, le 1er avril, le régiment put se mettre en route pour Alger.

Les deux 9es compagnies, formant le dépôt, restèrent à Coléah, sous les ordres du major Vilar. Elles furent transférées à Cher-



chell, quelques mois après, Coléah ne présentant pas une situation avantageuse au point de vue du recrutement.

Mais les événements avaient marché, l'intervention en Turquie prenait des proportions plus considérables, la division active organisée primitivement était devenue un corps expéditionnaire de deux, puis de trois divisions, dont on pressait l'embarquement.

Le régiment s'embarqua en plusieurs fractions : le 6 avril, sur les transports le *Labrador* et l'*Ulloa;* le 10, sur le *Berthollet;* enfin les derniers prirent place, le 13, à bord du *Fulton*. Les fractions embarquées présentaient un total de 79 officiers et 2,029 hommes de troupe.

Ce départ des tirailleurs produisit l'effet désiré : il donna le signal d'une véritable manifestation en notre faveur. La population indigène d'Alger se porta en foule à leur embarquement, pour saluer de ses acclamations ces coréligionnaires qui allaient si loin porter la renommée des guerriers algériens.

Leur élan spontané causa dans le pays une profonde sensation. Dès lors, les habitants des villes s'unirent à nous plus chaleureusement, se mêlèrent à nos joies et à nos espérances, et commencèrent à prier dans leurs mosquées pour l'empereur et pour le succès de nos armes, comme nous le faisions nous-mêmes dans nos églises. Les Maures d'Alger firent plus encore : fiers de montrer au monde civilisé des frères dignes de combattre à nos côtés, ils eurent la touchante pensée de faire broder un drapeau aux couleurs de la France et de l'offrir au régiment de tirailleurs comme un gage de leurs vives sympathies.

Ce drapeau, véritable chef-d'œuvre de richesse et de bon goût, présentait sur l'une de ses faces le Lion et le Palmier, armes d'Alger, et l'aigle impériale tenant dans ses serres la lettre N entourée d'une couronne de chêne et de laurier. Sur l'autre face, régnait une inscription dont les caractères arabes formaient le plus gracieux dessin et qui se traduisait ainsi : « Cet étendard brillera dans les champs de la gloire et volera au succès avec l'assistance divine. — C'est l'œuvre des musulmans d'Alger offerte aux soldats indigènes faisant partie des troupes françaises qui marchent au secours de l'empire ottoman. — An 1270. »

Ce drapeau ne fut pas emporté en Orient, le régiment devant en recevoir un du modèle général ; il fut déposé à l'exposition permanente des produits de l'Algérie.

La première base d'opérations de l'armée française en Orient était Gallipoli, occupé depuis le 31 mars par les premiers détachements venus d'Europe.

Les tirailleurs y débarquèrent successivement, ceux du *Labra-*

dor le 14 avril, ceux de l'*Ulloa* et du *Berthollet* le 17, et bientôt tout le régiment se trouva concentré au camp de la Grande-Rivière, à quelques kilomètres de Gallipoli, sur les bords d'un gros ruisseau qui ne méritait que bien peu son appellation hyperbolique.

Le régiment faisait partie de la 1re brigade (général d'Autemarre) de la 2e division (général Bosquet).

Ces généraux étaient deux vieux algériens, qui tous deux avaient servi aux tirailleurs; le général Bosquet notamment était loin d'être un inconnu pour les tirailleurs d'Oran; il avait été leur premier commandant, et plus d'un parmi les barbes grises se souvenait d'avoir été conduit au feu par le commandant Bosquet, à Sidi Rached ou à Zemmorah.

Le séjour au camp de la Grande-Rivière fut employé à parfaire l'instruction du régiment et à fondre dans un même ensemble les traditions et les habitudes différentes venues des diverses provinces.

Le 13, le régiment alla camper auprès de Boulahir, à 14 kilomètres au nord de Gallipoli; il y fut employé aux travaux de fortification qui se poursuivaient sans relâche et qui avaient pour but de fermer complètement la presqu'île.

Le 26 mai, le maréchal de Saint-Arnaud, commandant en chef, débarqua à Gallipoli et, dès le lendemain, il passa une grande revue de toute l'armée, accompagné du séraskier turc et de nombreux officiers anglais. Il s'arrêta au passage devant les tirailleurs algériens. Il félicita le colonel de Wimpffen de l'attitude martiale et de la brillante tenue de ses hommes, puis il lui remit le drapeau confié au nouveau régiment, en adressant à la troupe une allocution qui fut immédiatement traduite en arabe par le général Bosquet :

« Tirailleurs, leur dit-il, l'empereur m'a chargé de vous remettre ce drapeau. C'est avec un bien grand plaisir que je m'acquitte de ma mission, car je sais que vous êtes de braves soldats. Vous me l'avez prouvé plus d'une fois en Afrique. On vous a choisis pour venir en Orient, parce qu'on vous sait dignes de combattre dans les rangs français. Continuez, tirailleurs, à vous montrer tels que je vous ai connus. Marchez sur les traces de votre brave colonel. Obéissez toujours à vos chefs : l'obéissance et la discipline sont les guides du soldat français.

» Tirailleurs, n'oubliez pas que quand on a l'honneur de combattre sous les couleurs de la France on ne les rend jamais : on meurt ! »

Paroles que ne devait pas désavouer la conduite des tirailleurs !

Ce drapeau fut planté le 7 juin sur le mamelon Vert, le 8 septembre sur Malakoff. Au licenciement du régiment provisoire, ce fut le 1er tirailleurs qui en hérita, et en 1861 la soie en fut changée solennellement parce que, déchiquetée par la mitraille russe, elle ne présentait pas la place d'y inscrire les noms glorieux de Turbigo, de Magenta et de Solferino.

Depuis la fin de mai, les Russes assiégeaient Silistrie et menaçaient de forcer le passage du Danube. Dans un conseil de guerre tenu par les commandants des armées alliées, il fut décidé de marcher en avant et de porter à Varna la base d'opérations.

La 2e division quitta Boulahir le 7 juin. Elle était à Andrinople le 14 et y séjourna jusqu'au 25. Le lieutenant-colonel Lévy y fut nommé commandant de place ; il y resta et ne rejoignit plus le corps pendant tout le reste de la campagne.

Le 7 juin, la division tout entière était concentrée à Yeni Kœuï, village à 8 kilomètres au nord de Varna.

Depuis quelques jours, les Russes, arrêtés par la résistance héroïque de Silistrie, avaient levé le siège de la place et s'étaient retirés vers le nord, évacuant presque complètement la Valachie.

Le conseil des alliés, après de nombreuses indécisions amenées par les instructions divergentes que chacun des commandants en chef recevait de son gouvernement, décida d'aller attaquer la Russie en Crimée et de la frapper en détruisant Sébastopol, son grand arsenal dans la mer Noire.

C'était là une lourde opération, une véritable expédition nouvelle qui demandait pour être menée à bien, de nombreux et de longs préparatifs pendant lesquels il était opportun de maintenir l'attention des Russes concentrée sur le Danube. D'autre part, le choléra avait fait son apparition dans les armées alliées, et le maréchal pensa que l'action et le mouvement auraient le meilleur effet sur la santé des hommes, tout en les empêchant de perdre l'habitude des fatigues et l'entraînement à la marche.

Aussi ordonna-t-il une grande reconnaissance offensive dans la Dobroutscha entre le Danube et la mer.

Le 22 juillet, à 4 heures du matin, la 2e division se mit en route sur Bazardjick, qu'elle atteignit le 24.

Les hommes avaient avec eux dix jours de vivres ; en outre, prévoyant que l'on allait avoir à supporter de grandes fatigues, le colonel de Wimpffen avait fait emporter de Varna, par les ordinaires, une assez grande quantité de légumes verts et secs et aussi une grosse provision de café, dont l'action réconfortante est si grande sur les indigènes.

Tous ces vivres étaient chargés sur un convoi de 350 arabas qui suivaient le régiment.

La première étape se fit gaiement à travers des coteaux très boisés ; mais bientôt le pays changea totalement d'aspect. Plus un arbre, plus un ravin, des plaines unies et immenses couvertes de hautes herbes de toutes sortes, de chardons arrivant à hauteur de poitrine et parfois si serrés que la marche s'en trouvait sensiblement ralentie ; çà et là de longues dépressions de terrain où croupissaient des eaux marécageuses ; aucune ressource. De loin en loin on rencontrait une misérable hutte en terre séchée dont les habitants s'enfuyaient à notre approche. Le 25, on était à Mangalia sur la mer Noire, et le 29 on atteignait Babadagh.

Si la colonne n'avait pas eu à combattre les Russes, elle avait eu à supporter les coups d'un ennemi plus terrible, le choléra, qui l'étreignait depuis Varna et dont elle n'avait pu se débarrasser. Tous les jours, au contraire, le fléau prenait une extension plus grande et, à chacun de ses bivouacs, la colonne marquait les traces de son passage par des tombes de plus en plus nombreuses.

Le nombre des malades était si grand que les cacolets, les litières et les arabas suffisaient à peine à les transporter ; l'eau potable était rare, les médicaments insuffisants, et à tant de souffrances venait encore se joindre une chaleur accablante.

A Babadagh il fallut s'arrêter ; l'épidémie prenait des proportions terrifiantes : en un seul jour elle fit 500 victimes.

La retraite sur Varna commença ; elle fut triste et pénible. Enfin, le 9 août, la 2e division reprit ses cantonnements à Yeni Kœuï.

Les tirailleurs furent peu éprouvés par le choléra ; il semblait qu'une infranchissable barrière les dérobât aux coups du fléau, et, à côté de régiments dont le moins éprouvé perdit plus de 100 hommes, ils ne virent que 14 des leurs succomber aux atteintes de la maladie.

Peut-être les mesures prises par le colonel pour l'amélioration de la nourriture eurent-elles une heureuse influence sur l'état sanitaire du régiment.

Quoi qu'il en soit, l'attitude des tirailleurs fut admirable ; ils ne cessèrent de donner les preuves de la plus grande énergie. Soutenu par l'exemple de leurs chefs, leur moral ne faiblit point un instant, et ils consacrèrent leur vigueur, leur résistance exceptionnelle, au soulagement des souffrances voisines. Un grand nombre d'entre eux s'offrirent pour remplir les dangereuses fonctions d'infirmiers auxiliaires ; leur infatigable dévouement fut remarqué de tous.

L'adversité semblait à ce moment s'acharner sur l'armée d'Orient. Le lendemain de son retour au cantonnement, après cette désastreuse expédition, une autre catastrophe faillit la priver complètement de ses approvisionnements et de ses munitions.

Un peu après 7 heures du soir, on vit tout à coup une colonne de fumée rougeâtre s'élever en tourbillonnant au dessus des bas quartiers de Varna.

Le feu venait de prendre dans ces rues marchandes construites en bois et où le voisinage du port avait fait entasser les magasins renfermant les approvisionnements des alliés.

Poussé par le vent du large, l'incendie se propagea avec une extrême rapidité; il envahit bientôt tout le quartier.

A la première alerte, les troupes avaient quitté leurs cantonnements; conduits par leur colonel, les tirailleurs étaient accourus d'Yeni Kœuf pour prendre part à la lutte.

Le danger était grand, car dans ce même quartier se trouvait aussi le dépôt des munitions de l'armée bourré de huit millions de cartouches, l'approvisionnement de toute la campagne. Sacrifiant les vivres, on dut se borner à essayer de préserver les poudres en les défendant par une large coupure.

Les soldats de tous les corps se mirent au travail avec ardeur, abattant les murs à coups de hache et sapant les maisons voisines des poudrières.

Après cinq heures d'une lutte opiniâtre, on réussit enfin à conjurer un épouvantable désastre; les flammes étaient arrivées à lécher les murs des bâtiments dangereux, mais n'avaient pu parvenir à y mordre. Le vent changea et vint enfin écarter définitivement tout danger.

Les tirailleurs reprirent au matin le chemin d'Yeni Kœuf; ils avaient encore trouvé en cette nuit l'occasion de faire preuve d'énergie et de dévouement.

Malgré la perte des approvisionnements, les préparatifs pour la descente en Crimée étaient poussés avec activité. L'énergie du maréchal était secondée par l'enthousiasme des troupes désireuses de voir arriver le jour où elles auraient enfin autre chose à combattre que les fièvres et le choléra.

Le 29 août, les quatre premières divisions quittèrent leurs cantonnements et se rendirent à Baltchick où se trouvaient réunies les flottes alliées.

Le 1er septembre, le régiment de tirailleurs s'embarqua à bord du trois-ponts à voiles le *Friedland*; le 5, les Français appareillèrent.

La flotte qui portait en Crimée les armées alliées arriva le 12

septembre en face d'Eupatoria ; la place se rendit à la première sommation. Le 14, le débarquement commença sur la plage d'Old-fort, à une vingtaine de kilomètres au sud-est de la ville ; les trois premières divisions furent mises à terre ce jour-là, ainsi que deux divisions anglaises. Le 18, l'armée tout entière avait pris pied avec son matériel, sans que les Russes aient tenté de s'opposer à cette opération.

Le lendemain matin, les alliés commencèrent leur première étape dans la direction de Sébastopol ; les armées marchaient en bataille, les Anglais à gauche des Français ; la division Bosquet, formant l'extrême droite, suivait le bord de la mer ; chaque brigade marchait en colonne. La flotte, longeant le rivage, suivait le mouvement de l'armée.

Après une quinzaine de kilomètres parcourus sur un sol sec et nu, on atteignit le Bulganack, ruisseau dont le lit presque à sec fut traversé sans difficultés.

Puis, la berge gauche gravie, on découvrit tout-à-coup, à sept kilomètres en avant, l'armée russe rangée sur les coteaux de la rive gauche de l'Alma et qui barrait la route de Sébastopol.

Il n'était que midi ; sur ce plateau à peine ondulé la marche avait été facile et peu fatigante, les troupes étaient pleines d'ardeur et impatientes d'en venir aux mains. Cependant les généraux en chef décidèrent de remettre la bataille au lendemain afin de se donner le temps de reconnaître la force et les positions de l'ennemi ; les troupes prirent donc leur bivouac sur leurs emplacements. La nuit froide et sombre fut tranquille et sans alerte ; on apercevait devant soi les feux étagés de l'armée russe dont aucun bruit ne troublait non plus le repos.

C'était le calme avant l'orage et chacun se recueillait, songeant aux fatigues et aux dangers que réservait le jour prochain.

Le prince Menschikoff, qui commandait les Russes, avait occupé en face de nous une puissante position défensive.

L'Alma bordait comme d'un fossé verdoyant les hauteurs garnies par les bataillons russes. Trois villages situés sur la rive droite au milieu des jardins et des vergers, Tarkanlar à droite, Bourliouck au centre et Almatamack à gauche près de l'embouchure, formaient une première ligne de défense permettant de disputer le passage de la rivière. La droite de la ligne russe était appuyée à une haute montagne, la gauche bordait une falaise abrupte qui se prolongeait jusqu'à la mer où elle se terminait par une muraille à pic ; au centre, le terrain s'abaissait et formait une trouée utilisée par la route de Sébastopol, qui franchissait l'Alma sur le pont de Bourliouck. C'était cette trouée que Menschikoff

considérait comme son point faible, c'était là qu'il avait accumulé ses moyens de défense et construit plusieurs ouvrages de campagne armés de grosse artillerie ; quant à la falaise de gauche, elle était si escarpée qu'il se jugeait tout à fait inattaquable de ce côté.

Les généraux alliés avaient cependant arrêté le plan de déborder les ailes de l'armée russe et de rabattre ensuite les deux attaques sur le centre ennemi. Dans l'armée française, ce fut la division Bosquet qui fut chargée de gravir la falaise et de s'établir sur le flanc gauche des Russes afin de permettre l'attaque générale sur le front de la position.

C'était une mission importante dont devait dépendre le succès de la journée et qui exigeait au plus haut point de la vigueur et de l'audace.

Le 20 septembre, à 5 h. 1/2 du matin, la division prenait les armes et commençait à s'avancer le long de la mer, sur deux colonnes en arrière desquelles venait la division turque qui leur servait de réserve ; le 3e zouaves occupait la tête de la colonne de gauche dans laquelle venaient ensuite les tirailleurs algériens puis le 50e de ligne. Un brouillard épais dérobait notre mouvement à la vue de l'ennemi.

A 7 heures, la division reçut l'ordre de s'arrêter : les Anglais n'étaient pas prêts. Le défaut d'habitude du bivouac les avait attardés sur leurs campements de la nuit et il était nécessaire de les attendre.

On forma les faisceaux et l'on profita de cette inaction momentanée pour faire le café. Le général Bosquet fit aussi reconnaître plus minutieusement les points de passage de la rivière. Il existait un gué un peu en amont d'Almatamack. Une chaloupe de l'aviso le *Roland* en découvrit un autre à l'embouchure même de l'Alma, sur une barre de sable formée par les flots.

Enfin, à 11 h. 1/2, les tambours battirent l'assemblée et l'armée entière reprit les armes. La 2e brigade se dirigea sur le gué de la barre, la brigade d'Autemarre sur celui d'Almatamack ; le village était évacué et la rivière fut bientôt franchie.

Mais alors se dressent devant nos soldats des escarpements d'une centaine de mètres de haut. S'aidant des broussailles, s'accrochant des mains aux aspérités du sol, les zouaves et les tirailleurs escaladent les rochers. On se pousse, on se hisse de saillie en saillie, et bientôt les premiers bataillons de zouaves se déploient en couronnant la crête et ouvrent avec leurs carabines rayées un feu dont la portée surprend et déconcerte les Russes.

Pendant ce temps, l'artillerie de la division gravit elle aussi la

falaise par un sentier de chèvres et au prix d'efforts surhumains; les tirailleurs aident les artilleurs, ils poussent aux roues, ils soulèvent l'affût et l'on arrive ainsi à hisser une à une les pièces sur le plateau. Elles y ouvrent à leur tour un feu très vif, soutenu par le tir de la grosse artillerie des bateaux à vapeur qui se sont rapprochés du rivage. A ce moment, la tête de la brigade Bouat, après avoir de son côté surmonté des obstacles analogues, arrive aussi sur le plateau.

Mais les Russes ont fait avancer tout ce qu'ils ont d'artillerie disponible. Exposées au feu de 48 pièces, nos deux batteries ont fort à faire pour se maintenir. Les tirailleurs forment leur soutien; le 2e bataillon est déployé en bataille, un peu en arrière des pièces; le 1er est massé en colonne à la droite du 2e. Les tirailleurs souffrent cruellement de ce duel d'artillerie. La canonnade, presque inconnue en Afrique, est pour eux une épreuve nouvelle.

Le sifflement des gros projectiles produit son effet moral habituel, et quelques-uns des soldats dans le rang baissent les épaules, saluant les obus. Le général Bosquet s'en aperçoit : « Eh quoi! s'écrie-t-il en arabe, la balle frappe-t-elle moins que le boulet? — Bessah! » (1) répondent-ils en se redressant fièrement, et à partir de ce moment les têtes ne s'inclinent plus.

Cependant la position de la division Bosquet devenait critique; la moitié des réserves russes marchait contre elle pour la déloger du plateau; si elle était culbutée sur les escarpements, c'était pour elle un désastre complet qui pouvait avoir sur le reste de l'armée une influence néfaste.

Deux régiments de hussards russes essayaient de déborder notre flanc droit pour venir sabrer nos pièces; les tirailleurs se formèrent en carré et se préparèrent à les recevoir, mais ils n'eurent pas à en venir à une action corps à corps, les obus de la flotte suffirent à disperser ces cavaliers. Le mouvement offensif des Russes s'arrêtait en même temps devant la résistance énergique du reste de la division. Il était 2 heures. La division turque entrait alors en ligne à notre droite; dans la plaine, les 1re et 3e divisions franchissaient l'Alma et s'élevaient résolument sur les hauteurs qui formaient le centre russe.

La division Bosquet, les Turcs, les autres divisions françaises reprirent simultanément la marche en avant et, de ce côté du champ de bataille, leurs attaques convergentes conduites avec un irrésistible élan brisèrent la dernière résistance des Russes dans

(1) C'est vrai!

un court engagement au pied de la tour du Télégraphe. La bataille était gagnée.

A 4 heures, les Anglais couronnèrent à leur tour les hauteurs de la grande montagne et vinrent ainsi compléter la victoire.

Les troupes, qui n'avaient pris que le café depuis le matin, étaient harassées de fatigue; nous n'avions point de cavalerie pour poursuivre l'ennemi : l'armée russe se retira donc librement et, dans l'armée alliée, chacun bivouaqua sur le champ de bataille au point même où il avait porté les derniers coups.

Le régiment de tirailleurs avait eu dans cette journée 10 tués et 25 blessés. Parmi les tués se trouvait un officier du bataillon d'Alger, le lieutenant Lapeyre, enlevé par un boulet.

Le 21 et le 22, l'armée bivouaqua sur le champ de bataille; on ensevelit les morts, on évacua les blessés sur la flotte où on se ravitailla de vivres et de munitions.

Le 23, au matin, on reprit la marche sur Sébastopol. Les alliés suivaient le même chemin qu'avait pris dans sa retraite l'armée russe battue à l'Alma, et parcouraient un terrain jonché de ses épaves, armes brisées, sacs éventrés ou lambeaux d'uniformes.

En approchant du Belbeck, on aperçut au-dessus de la rive gauche, dominant l'embouchure et la mer, une batterie que les Russes venaient d'y élever. Une reconnaissance de quelques officiers reconnut sur la rive nord de la rade l'existence de nombreux ouvrages tout nouvellement construits. On apprit aussi que les Russes venaient d'exécuter cette résolution désespérée de barrer l'entrée de la rade en y coulant sept de leurs bâtiments.

Dans ces conditions, la possession de la rive nord de la rade ne nous permettait même pas de faciliter à notre flotte une action contre la ville. Aussi le plan d'opérations fut-il modifié, et il fut décidé de tourner Sébastopol, afin de l'attaquer par le Sud. L'armée obliqua donc vers la gauche la direction de sa marche.

Le 25, les Français ne partirent du bivouac qu'à midi, l'armée anglaise qui formait la tête de colonne n'ayant pu se mettre en marche que vers 9 heures du matin.

L'artillerie et le convoi occupaient la seule route praticable. A droite et à gauche, s'avançaient péniblement, à travers bois, les divisions d'infanterie obligées parfois de recourir à la boussole pour conserver la direction de la marche.

Une escarmouche que l'avant-garde anglaise eut avec un parti russe retarda encore la marche, qui se prolongea jusque dans la nuit.

Vers 11 heures, la division Bosquet, qui tenait la tête de l'armée française, se heurta dans l'obscurité aux bivouacs anglais

établis dans une grande clairière de la forêt. On s'arrêta et on s'installa pour la nuit dans de tristes conditions ; il n'y avait aux environs qu'une ferme, dont les puits avaient été depuis longtemps mis à sec, et les soldats ne purent même pas faire la soupe ; aussi conservèrent-ils longtemps le souvenir de la clairière de Mackensie, qui ne fut plus désignée dans l'armée que sous le nom de « Camp de la Soif ».

Enfin, le 30, les forces alliées se trouvèrent réunies au sud de Sébastopol, sur le plateau de Chersonèse. Elles y occupèrent les bivouacs que venait à peine de quitter l'armée russe.

Menschikoff, craignant en effet de se trouver bloqué dans cet étroit espace et acculé à la mer, avait marché vers l'est, sur Simféropol, pendant que nous marchions vers le sud-ouest. C'était son arrière-garde qu'avait heurtée l'avant-garde anglaise dans la journée du 25, et cette rencontre, qui, avancée de quelques instants, eût pu amener une grande bataille, n'avait donné lieu qu'à une échauffourée qui mit en nos mains quelques bagages.

Depuis peu de jours, l'armée française avait changé de général en chef.

Épuisé par une inexorable maladie, contre laquelle son énergie et sa volonté lui avaient seules permis de lutter si longtemps, le maréchal avait, le 26 septembre, remis le commandement aux mains du général Canrobert, déjà désigné à l'avance par une lettre de l'empereur. La veille, après une nuit passée dans des souffrances terribles, le maréchal s'était trouvé dans l'impossibilité de monter à cheval ; il avait dû continuer la route en voiture. « Le jour où il quitte le cheval, disent les Arabes, le guerrier se couche au bord de sa fosse. »

Le maréchal, en effet, expira quelques jours après, à bord du navire qui le ramenait en France.

CHAPITRE IX

Campagne d'Orient (1854 et 1855)

Commencement du siège. — Les tirailleurs au corps d'observation. — Bataille d'Inkermann. — Défense des Anglais. — Arrivée des Français. — Charge des Algériens. — Pertes du régiment. — L'hiver. — Les éclaireurs volontaires. — Surprise des avant-postes russes. — Les Français relèvent les Anglais devant Malakoff. — Les tirailleurs au siège. — Combats d'embuscades. — Bombardement.

Le plateau de Chersonèse, sur lequel allaient se livrer tant d'héroïques combats, a la forme d'un triangle ; il est borné au sud-ouest et au nord-ouest par la mer, et délimité à l'est par les monts Sapoune, rochers abrupts qui dominent de 200 mètres la vallée de Balaclava, celle d'Inkermann et le cours de la Tchernaïa. Sa plus grande largeur, du cap Chersonèse au col de Balaclava, est d'environ 15 kilomètres.

Au nord, le plateau est baigné par les eaux d'une vaste baie qui s'allonge de l'est à l'ouest et au fond de laquelle se jette la Tchernaïa. Cette baie est la rade de Sébastopol. Sur sa rive sud s'élève la ville, séparée par le port militaire du faubourg de Karabelnaïa ou de la Marine.

Lorsque les alliés avaient débarqué en Crimée, les défenses de Sébastopol, du côté du sud, étaient tout à fait rudimentaires ; mais, en quelques jours, cette situation s'était prodigieusement modifiée. Sous l'énergique impulsion des amiraux Korniloff et Nakhimoff et sous la direction du colonel du génie de Todleben, les Russes avait travaillé nuit et jour pour mettre en état les retranchements. De nombreux ouvrages en terre, armés d'une puissante artillerie de gros calibre, s'élevèrent avec une prodigieuse rapidité. C'étaient : devant Karabelnaïa, le petit Redan, l'ouvrage Malakoff, le grand Redan ; devant la ville, le bastion du Mât, le bastion Central, le bastion de la Quarantaine.

Au centre de la redoute Malakoff, s'élevait une grosse construction ronde en maçonnerie, à deux étages crénelés et dont les terrasses portaient quelques bouches à feu : c'était la tour Malakoff, qui donna bientôt son nom à tout l'ouvrage.

Il devenait bien difficile d'enlever Sébastopol par une attaque brusquée ; les alliés se décidèrent à un siège en règle et se partagèrent le terrain des attaques.

Les Anglais, dont la flotte occupait Balaclava, s'établirent à droite devant le front de Karabelnaïa ; les Français, dont les bâtiments occupaient la baie de Kamiesch, s'établirent à gauche devant le front de la ville.

En outre, les 1re et 2e divisions françaises, sous les ordres du général Bosquet, formèrent un corps d'observation, destiné à garantir le corps de siège des attaques de l'armée du prince Menschikoff.

Le corps d'observation, dont faisait partie le régiment de tirailleurs algériens, vint établir ses bivouacs le long des escarpements du mont Sapoune depuis le col de Balaclava, jusqu'au télégraphe établi au point de la crête où la route Woronzoff débouche sur le plateau. La division turque était à sa droite ; les Anglais s'étaient chargés de garder les crêtes depuis le Télégraphe jusqu'au fond de la baie. Enfin une brigade écossaise occupait Balaclava.

Le corps d'observation commença presque aussitôt sur les crêtes la construction de redoutes reliées par des tranchées qui constituèrent bientôt sur son front des lignes de contrevallation presque continues. Malgré cela, l'investissement était loin d'être complet ; l'armée de Menschikoff restait en communication constante avec la garnison de Sébastopol, et par le nord de la rade, et par la route dite des Sapeurs qui franchit la Tchernaïa près de son embouchure, sur le pont d'Inkermann.

Après quelques jours consacrés aux reconnaissances, le corps de siège avait ouvert la tranchée dans la nuit du 9 au 10 octobre ; bientôt les premières batteries se trouvèrent armées, et, le 17, 126 pièces ouvrirent le feu sur les ouvrages russes.

L'effet de ce premier bombardement ne fut point décisif : les fronts de la ville parvinrent à faire taire les batteries françaises, tandis que sur le front de Karabelnaïa les batteries anglaises bouleversèrent complètement les défenses du grand Redan et du bastion Malakoff. La nuit suivante mit en relief l'incroyable activité des Russes, qui, en douze heures, reconstruisirent les ouvrages démolis, réparèrent tous les dégâts et furent prêts le lendemain matin à reprendre le feu.

Pendant les combats amenés en avant de la ville par les différentes reconnaissances et par le bombardement, le corps d'observation s'était tenu sous les armes, prêt à toute éventualité ; il n'eut pas à intervenir.

Le 25 octobre, une nouvelle alerte, venant cette fois du côté de

la campagne, lui fit encore quitter ses tentes pour prendre position sur les escarpements qu'il était chargé de défendre.

Une grosse division russe prenait l'offensive et dirigeait ses tentatives contre la base d'opérations des Anglais, vers Balaclava.

Du haut du mont Sapoune, sur les crêtes duquel ils étaient déployés, les régiments du corps d'observation purent voir à leurs pieds, dans la plaine, se dérouler le spectacle du combat.

Ils assistèrent ainsi à la marche des colonnes du général Liprandi, à l'enlèvement des redoutes turques, à la belle mêlée de cavalerie des hussards russes et des cosaques avec la brigade de grosse cavalerie du général Scarlett et enfin à la charge héroïque et désastreuse de la brigade légère du général de Cardigan.

Le lendemain, le corps d'observation prit encore les armes pendant une sortie dirigée par les Russes de Karabelnaïa contre la droite des Anglais et que nos alliés suffirent d'ailleurs à repousser.

Le faible effectif des Anglais occupés aux attaques de Karabelnaïa ne leur permettait pas d'avoir comme nous un corps spécial d'observation, chargé de surveiller la vallée de la Tchernaïa. Ils avaient le plus qu'ils le pouvaient, décidé le général Bosquet à s'étendre sur sa gauche afin de couvrir leurs attaques en même temps que celles des Français.

Une croupe du mont Sapoune s'abaissant vis-à-vis des hauteurs d'Inkermann, et dont la pente un peu moins raide pouvait à la rigueur permettre une escalade, leur inspirait quelques inquiétudes. Deux bataillons français y furent détachés le 24 octobre pour y construire une redoute que les Anglais appelèrent redoute Canrobert. Les jours suivants, la division Bosquet y fournit un bataillon de soutien.

Cependant, les travaux du siège continuaient avec vigueur ; le 1er novembre, les Français avaient ouvert la 3e parallèle à 140 mètres du bastion du Mât ; des projets d'assaut commençaient à transpirer.

Les Russes, avertis, résolurent d'y parer en prenant eux-mêmes l'offensive et en assaillant la droite anglaise établie sur le plateau d'Inkermann.

Le 5 novembre, le jour se leva voilé d'une brume intense. Il était tombé toute la nuit une pluie torrentielle ; aux approches de l'aube, elle s'épaissit en un brouillard qui abaissa sur le plateau un vaste rideau d'un gris uniforme.

Vers 6 heures, le bruit du canon retentit du côté des Anglais et réveilla tout le corps d'observation. Le 1er bataillon du régiment était, depuis la veille, de service à la redoute Canrobert ; le 2e, seul, était resté au camp du Télégraphe.

Pendant que les tirailleurs prenaient les armes, cherchant à percer du regard cette obscurité mystérieuse qui leur cachait la bataille, le général Canrobert, accouru sur le plateau au premier bruit du combat, vint à déboucher au milieu de leurs tentes. Le général en chef était escorté par les spahis.

La vue des haïcks et des burnous rouges fut saluée par une explosion de clameurs joyeuses; ces Algériens, animés de la même ardeur, du même esprit d'aventure, et qui se retrouvaient si loin de leur commune patrie, s'interpellaient gaiement au passage, à travers l'humidité froide et sombre du matin.

Le corps d'observation prit position le long des crêtes au-dessus de la vallée de la Tchernaïa, aux emplacements qui avaient été assignés d'avance en cas d'alerte. Bientôt le brouillard, se dissipant à moitié, laissa voir, groupés à nos pieds, des bataillons russes qui semblaient tenter une attaque.

C'était la division Liprandi qui s'était déployée dans la plaine de Balaclava; nos artilleurs échangeaient quelques boulets avec elle, mais à une distance telle que cette canonnade ne produisait de part et d'autre aucun effet sensible.

Le général Bosquet reconnut bien vite qu'il n'y avait là qu'une démonstration destinée à le retenir dans ses lignes, et que le sort de la bataille se déciderait sur le plateau d'Inkermann, du côté des Anglais. Il prit immédiatement ses dispositions pour être en mesure d'y intervenir efficacement au premier signal; il se dirigea lui-même vers les campements de nos alliés pour se rendre compte de la tournure qu'y prenaient les événements; il emmenait déjà avec lui le général Bourbaki et deux bataillons de sa brigade.

Les Anglais commençaient à se trouver dans une situation critique.

L'attaque des Russes les avait surpris; ceux-ci, formés en deux colonnes, étaient arrivés à la fois et de la ville et de leur camp d'Inkermann situé de l'autre côté de la Tchernaïa.

Les sentinelles anglaises, engourdies par la fatigue et le froid, ne les avaient point vus venir à travers la sombre obscurité de la nuit; leur approche avait encore été favorisée par la nature du terrain broussailleux, de sorte qu'ils avaient facilement pris pied sur le plateau et y avaient mis en batterie une formidable artillerie de position.

Les Anglais, atteints jusque sous leurs tentes par les projectiles ennemis s'étaient rapidement formés et, après un court moment de confusion, ils avaient énergiquement résisté. Au général Bosquet qui leur offrait son concours, leurs généraux avaient répondu qu'ils espéraient avec leurs propres réserves pouvoir parer à toutes

les éventualités. Le général Bosquet envoya alors le général Bourbaki et ses deux bataillons en arrière de la droite anglaise, à la redoute Canrobert où se trouvait depuis la veille le 1er bataillon du régiment.

Les Anglais, cependant, soutenaient avec opiniâtreté une lutte désespérée.

La batterie des Sacs à terre, construite sur une croupe du mont Sapoune, au bord même du plateau, et à laquelle s'appuyait leur droite, avait été prise et reprise quatre fois. Mais la faible ligne des Anglais, sur laquelle étaient venues se fondre toutes leurs réserves, avait été disloquée et brisée par les masses profondes des Russes. Ceux-ci avaient finalement occupé la batterie d'où ils menaçaient de déborder l'armée anglaise et de la prendre à revers, Lord Raglan se décida alors à demander l'assistance des Français. Il était à peu près 9 heures.

Le général Bosquet, qui était revenu au camp du Télégraphe, envoya immédiatement l'ordre au général Bourbaki de se porter au secours des Anglais avec ses deux bataillons ; il faisait en même temps partir du camp les tirailleurs algériens, un bataillon du 3e zouaves et quatre compagnies du 3e bataillon de chasseurs à pied.

La redoute Canrobert n'était guère qu'à un kilomètre et demi du champ de bataille ; le général Bourkaki eut rapidement franchi cette courte distance. Ses deux bataillons, du 6e de ligne et du 7e léger, arrivèrent au pas de course, salués par les acclamations des Anglais, et du même élan ils atteignirent la batterie des Sacs à terre d'où les Russes reculèrent jusqu'à la naissance du ravin des Carrières.

Mais ce premier renfort fourni aux Anglais ne se montait guère qu'à 1,600 hommes. Dès qu'il en eut reconnu le petit nombre, l'ennemi les accabla d'un feu convergent qui les força à se retirer et les Russes réoccupèrent la batterie.

Cependant les troupes parties du camp du Télégraphe se hâtaient de toute leur ardeur ; elles avaient 4 kilomètres à parcourir à travers un terrain détrempé. Vers 10 heures, le son aigu de leurs clairons se fait entendre sur le champ de bataille, à travers le bruit des détonations de l'artillerie.

« Montrez-vous, enfants du feu ! » crie en arabe, d'une voix forte, le général Bosquet au bataillon MARTINEAU-DESCHENEZ qui défile devant lui au pas de course, le colonel DE WIMPFFEN à sa tête. Les hourras enthousiastes des turcos lui répondent.

Les clairons sonnent, les tambours battent et, en même temps que le 6e de ligne et le 7e léger se reportent en avant, les chasseurs,

les tirailleurs et les zouaves se précipitent le fusil haut sur la batterie des Sacs à terre que leur désigne l'épée de leur général.

Ce fut une charge superbe. S'avançant en grandes bandes déployées, bondissant comme des panthères de buisson en buisson, profitant pour se rallier de toutes les broussailles, de tous les accidents du terrain, les Algériens alertes et hardis eurent bientôt atteint puis dépassé la batterie des Sacs à terre. Ils gagnent même le contrefort au-dessus du ravin des Carrières, et les Russes, entamés par nos terribles baïonnettes, sont refoulés en désordre jusque sur les pentes qui descendent vers la rade et le pont d'Inkermann.

Mais, comme tout à l'heure, ils constatent bientôt le petit nombre de leurs assaillants, et ils tentent aussitôt un nouveau retour offensif. Les trois régiments d'Okhotsk, d'Iakoutsk et de Selenghinsk gravissent ensemble le contrefort, et nos bataillons, débordés, presque enveloppés, ne peuvent rester dans cette position si aventurée en avant de la ligne anglaise. Ils sont forcés de se retirer pour ne pas être coupés du reste de l'armée. Ils se replient lentement, tout en combattant, suivis de très près par les Russes qui rentrent derrière eux dans la batterie des Sacs à terre.

L'ennemi semble victorieux, lorsque à ce moment même arrive sur le champ de bataille le général d'Autemarre avec trois bataillons de sa brigade. Assuré de cette réserve, le général Bosquet fait reprendre sur toute la ligne la marche en avant, et chasseurs, lignards, zouaves et tirailleurs se lancent sur l'ennemi avec une ardeur nouvelle. La batterie est de nouveau atteinte; le sous-lieutenant MEYNARD y arrive un des premiers, en gravit le parapet et y plante le drapeau du régiment au milieu des groupes ennemis; mais les Russes se cramponnent avec une suprême énergie à ce dernier point d'appui.

Nos soldats, mitraillés, fusillés à bout portant, redescendent dans le fossé de l'ouvrage. Le colonel DE WIMPFFEN a eu son cheval tué en conduisant l'attaque ; il est à pied, il rallie cependant tant bien que mal les compagnies confondues et les lance encore à l'assaut des Sacs à terre. Cet assaut est le dernier, les Russes cèdent et ils sont définitivement chassés de cette position disputée avec tant d'acharnement.

La batterie et ses abords sont encombrés de cadavres anglais, russes et français tombés les uns sur les autres et troués de coups de baïonnette. Le sol, détrempé par la pluie, arrosé encore par cette terrible boucherie, n'est plus qu'une boue sanglante. « Quel [illegible]ttoir ! » s'écrie le général Bosquet en y arrivant à la suite de [illegible] a[illegible]ns. Le nom resta, et la batterie des Sacs à terre ne [illegible] mais que la batterie de l'Abattoir.

La bataille était gagnée et l'ennemi était partout en retraite. Il ne songeait plus à nous disputer la victoire, mais il se défendait cependant avec énergie sur le terrain qu'il occupait encore, afin de se donner le temps d'emmener la nombreuse artillerie qu'il y avait amenée le matin.

Les tirailleurs, les chasseurs à pied, le 6e de ligne continuèrent la poursuite sous les ordres du général Bourbaki, pendant que le 7e léger, les zouaves et le 50e restaient en soutien.

L'infanterie russe s'était entassée dans l'étroit espace entre le bord du plateau et le ravin du Carénage. La confusion y était extrême ; sous les chocs répétés de nos soldats, ces masses humaines s'écoulèrent lentement vers les parties basses, et s'accumulèrent dans les ravins où elles furent fusillées sans presque pouvoir se défendre.

Les débris du régiment de Selenghinsk, déjà bien éprouvé dans la matinée, se trouvèrent refoulés vers notre droite, confinés par les tirailleurs sur un éperon du mont Sapoune, et acculés par eux aux escarpements qui dominent la plaine de la Tchernaïa. Il y eut là un terrible combat au bord de l'abîme. Les vaincus s'y défendirent avec une énergie désespérée, mais une poussée des tirailleurs, plus furieuse encore que les autres, jeta enfin les Russes par dessus les crêtes ; ils retombèrent brisés au pied de la falaise, et tout ce qui n'avait pas été tué sur le plateau s'écrasa sur les ressauts de cette muraille rocheuse. Le régiment de Selenghinsk était anéanti. Plus tard, quand la paix rendit possibles des recherches interdites jusque-là par le canon des navires à vapeur, on y recueillit pieusement ses restes glorieux et l'on donna la sépulture à des ossements depuis plus d'un an déjà lavés par la pluie et blanchis par le soleil.

Il était midi, le brouillard s'était dissipé et le ciel enfin éclairci permettait d'apercevoir les longues colonnes russes s'écoulant péniblement sur le pont d'Inkermann. Notre artillerie envoyait au milieu d'elles ses derniers projectiles ; à 3 heures tout avait disparu et à 5 heures les troupes du corps d'observation rentraient à leurs bivouacs.

Dans cette sanglante journée, les tirailleurs s'étaient couverts de gloire ; ils avaient largement mérité les éloges du général Bosquet qui les avait complimentés sur le champ de bataille, et ceux aussi que le général en chef leur adressa dans l'ordre destiné à porter à la connaissance de l'armée les résultats de la bataille d'Inkermann.

Mais ces éloges étaient aussi bien chèrement achetés ; le seul

bataillon du régiment qui avait été engagé avait eu 6 officiers et environ 120 hommes hors de combat.

Les lieutenants AHMED BEL ARBI et MOHAMED ZERFAOUI étaient tués.

Les lieutenant SCHWEIMBERG et VÉRAN, les sous-lieutenants LOYER et SAÏD BEN ALI (O) (1) étaient blessés.

Le contingent du bataillon d'Oran avait eu 16 tués et 28 blessés.

Parmi les officiers blessés, le lieutenant SCHWEIMBERG avait servi à ce bataillon comme sous-lieutenant, et le lieutenant VÉRAN devait venir au 2e régiment de tirailleurs à sa formation.

Blessé au siège de Puebla, le capitaine VÉRAN succomba glorieusement, en décembre 1864, au combat de San-Pedro.

Bien que le dernier mot nous eût été laissé par les Russes dans la journée du 5 novembre, la bataille d'Inkermann n'en faisait pas moins ressortir la situation précaire de nos attaques de ce côté. Elle eut donc pour résultat de faire ajourner tout projet d'assaut; outre qu'il fallait donner quelque repos aux troupes, il était urgent de s'assurer les positions acquises et de renforcer les points dont la faiblesse avait failli compromettre l'existence même des deux armées. Une brigade française était restée au milieu des Anglais, depuis la bataille d'Inkermann; elle construisit trois redoutes qui nous établirent solidement sur ce coin du plateau et nous en assurèrent la possession.

Le régiment reçut dans le courant du mois des renforts venus

---

(1) Le signe (O) indique que l'officier cité faisait partie du bataillon d'Oran au moment de son passage au régiment provisoire de tirailleurs.

Quelques erreurs se sont glissées dans la répartition par province de l'origine des officiers, donnée par l'historique du 3e tirailleurs; malgré nos soins, quelques-unes ont pu peut-être s'introduire dans celle que nous donnons ici. Il est d'ailleurs bien difficile d'établir d'une façon absolue et affirmative cette répartition à laquelle il ne convient pas d'attacher trop d'importance ou de particularisme. Si nous observons, en effet :

Qu'un certain nombre d'échanges se sont produits durant la campagne entre les deux bataillons du régiment provisoire, tant par promotions que par mutations;

Que, depuis six ans, l'avancement des officiers avait lieu sur l'ensemble des bataillons provinciaux et que tel capitaine, par exemple, passé du bataillon de Constantine au régiment provisoire, avait servi comme lieutenant au bataillon d'Oran et comme sous-lieutenant à celui d'Alger;

Qu'enfin, lors du licenciement du régiment provisoire, les officiers furent loin de revenir strictement au régiment stationné dans la province d'où ils étaient partis.

Nous pouvons conclure sans crainte, que la gloire acquise en Orient par le régiment provisoire de tirailleurs algériens constitue un patrimoine indivis qui appartient également aux régiments des trois provinces.

des trois provinces et qui permirent de combler les vides creusés dans les rangs par les combats, les fatigues et les maladies.

Le 14 novembre, le plateau tout entier fut balayé par une épouvantable tempête. Le terrible hiver qui réservait tant de souffrances à notre armée lui portait, ce jour-là, les premiers coups....

A travers une pluie mêlée de neige, déferlent les rafales d'un vent furieux ; rien ne résiste à ses assauts, les tentes sont emportées, les quelques arbres qui subsistent encore sont tordus, brisés, arrachés ; les baraquements des ambulances sont démolis et leurs débris renversés ; les malades restent exposés à cette pluie glacée, les blessés reçoivent sur leurs corps meurtris de nouvelles blessures.

Les Russes étaient également éprouvés et la puissance de l'ouragan imposa aux combattants une trêve tacite qui se prolongea pendant les quelques jours nécessaires à la réparation de tous ces désastres.

La fin de l'année 1854 arriva sans que le corps d'observation eût à prendre les armes. Les Russes ne faisaient plus de grandes sorties. Leur activité était loin cependant de s'être amoindrie; mais, depuis Inkermann, ils semblaient renoncer aux grandes actions de vive force, pour employer contre nos ouvrages une sorte d'offensive à coups de pioche. Leurs tirailleurs se creusaient chaque nuit des abris individuels qui, perfectionnés et réunis entre eux, devenaient des logements, de véritables avancées du corps de place.

Pour empêcher ces travaux et enrayer cette marche en avant, le général en chef organisa, le 17 décembre, trois compagnies d'éclaireurs volontaires. Ces hommes, pris dans tous les régiments et choisis avec soin parmi les plus audacieux et les meilleurs tireurs, se signalèrent bientôt à l'attention de l'armée par quelques entreprises de la plus incroyable témérité.

Réunis par petits groupes de cinq ou six, ils battaient toutes les nuits le terrain en avant de nos ouvrages, donnant la chasse aux éclaireurs russes, inquiétant leurs travailleurs ; parfois, après avoir rampé des heures, ils surprenaient tout-à-coup une embuscade ennemie qui, avant d'avoir eu le temps de se reconnaître, était détruite dans une courte et silencieuse lutte à la baïonnette.

Une pareille guerre, exigeant une agilité, une patience et des ruses de sauvage, était bien faite pour plaire aux tirailleurs indigènes dont beaucoup l'avaient déjà pratiquée pendant leur jeunesse dans quelque expédition contre le douar voisin. Aussi une cinquantaine d'entre eux furent-ils détachés dans les éclaireurs volontaires.

D'autre part, devant les grand'gardes du corps d'observation, les Russes de l'armée de Menschikoff se montraient aussi entreprenants que la garnison devant les tranchées du corps de siège. Leurs patrouilles venaient assaillir les sentinelles et jeter le trouble dans les batteries que servaient les Turcs et qui couvraient les positions dominant la vallée. Ces alertes, si elles ne nous causaient pour la plupart aucune perte, n'en avaient pas moins le sérieux inconvénient de harasser les troupes; aux premiers coups de feu les bataillons de soutien prenaient les armes, se portaient en avant et restaient exposés toute la nuit au froid et à la pluie pour rentrer à l'aube sans avoir aperçu l'ennemi.

Le général Bosquet, l'ancien commandant du bataillon d'Oran, savait tout ce que l'on peut tirer des tirailleurs indigènes dans une guerre de partisans. Il les opposa aux coureurs ennemis et les employa à donner aux Russes, en réponse à leurs aggressions, quelques réparties qui les décidèrent bientôt à se tenir tranquilles. Un détachement d'une vingtaine d'hommes exécuta une pointe hardie qui fut poussée jusqu'à la ferme Mackensie (camp de la Soif). Un autre, commandé par le lieutenant Omar ben Mohammed Tounçi (O), se glissa à travers les avant-postes russes et vint donner l'éveil à tout le camp ennemi, qui passa la nuit sous les armes.

Enfin, après une reconnaissance dirigée la veille par le colonel de Wimpffen lui-même, trois compagnies enlevèrent, une belle nuit, un gros poste de Cosaques établi sur le bord du lac de la Tchernaïa; à partir de ce moment, nos grand'gardes ne furent plus inquiétées.

Le 31 décembre, toute l'armée française fut passée en revue par le général en chef, qui, à cette occasion, distribua aux troupes les récompenses méritées dans cette première partie de la campagne. Le colonel de Wimpffen fut fait commandeur de la Légion d'honneur et les deux chefs de bataillon du régiment furent promus lieutenants-colonels.

Le commandant de Maussion fut remplacé au 1er bataillon par le commandant Castex, et le commandant Martineau-Deschenez par le commandant Gibon (O), ancien adjudant-major du bataillon d'Oran où il avait servi comme lieutenant et comme capitaine.

Le mauvais temps était revenu. Pendant le mois de janvier, les travaux de siège durent être suspendus à plusieurs reprises. La neige, les gelées, les bourrasques, rendaient le plateau presque inhabitable. Le thermomètre descendit à 9 degrés. Parmi ces hommes bivouaqués et exposés aux intempéries, insuffisamment approvisionnés d'un rare combustible, les cas de congélation ne

tardèrent pas à devenir fréquents. Plus que tous les autres, les tirailleurs eurent à souffrir de ces conditions climatériques auxquelles ils étaient si peu habitués. Ils supportèrent ces pénibles épreuves avec leur résignation accoutumée.

Les renforts continuels arrivant de France avaient successivement accru l'effectif de l'armée française, qui comptait maintenant neuf divisions. Un ordre général les répartit en deux corps d'armée, plus une réserve.

Le général Pélissier, appelé d'Afrique, eut le commandement du 1ᵉʳ corps, le général Bosquet celui du second. La 2ᵉ division fut comprise dans le 2ᵉ corps où elle conserva son numéro. Le général Bosquet fut remplacé à sa tête par le général Camou.

Cette nouvelle organisation de l'armée correspondait à une nouvelle répartition entre les alliés, du terrain des attaques devant Sébastopol.

L'armée anglaise, dont l'effectif baissait tous les jours malgré l'arrivée de renforts importants, ne pouvait plus continuer ses travaux ; elle ne pouvait guère qu'assurer la sécurité de ses tranchées, tant lui demandait d'efforts son ravitaillement sur Balaclava.

Lord Raglan demanda donc à Canrobert à remettre aux Français une partie du front primitivement occupé par l'armée anglaise, et il fut décidé, entre les deux commandants en chef, que les Français prendraient à leur compte les attaques récemment amorcées devant les ouvrages Malakoff, dont l'importance capitale commençait à apparaître aux yeux de tous.

Ce fut le 2ᵉ corps qui, tout en restant corps d'observation, fut désigné pour relever les Anglais devant Malakoff et le petit Redan.

Les tirailleurs algériens allaient donc, eux aussi, prendre part aux travaux du siège et s'initier à la vie des tranchées, vie étrange, où le combat est continuel et le danger de tous les instants. Ces fossés garnis de parapets, couronnés de gabions, semblent les rues d'une ville nouvelle, construite par nos armées à côté de Sébastopol. On y vit, on y circule, on y mange, on y dort sous un ciel que le feu de la place sillonne sans relâche de boulets et d'obus. Tout à coup, le soir, ou au milieu de la nuit, éclate et pétille une vive fusillade... C'est une sortie des Russes ou quelque combat entre éclaireurs qui se disputent une embuscade et que les réserves se hâtent de soutenir de part et d'autre ; la ville et la tranchée, lasses de rester en face l'une de l'autre à se faire une guerre de canonnade, s'abordent et se prennent corps à corps dans les ténèbres...

A 600 mètres environ du parapet de Malakoff, s'élevait le Mamelon Vert dont la possession nous eût donné bien des facilités pour faire déboucher nos tranchées vers le corps de place. Les Russes n'y entretenaient qu'un petit poste, mais, pour le renforcer, ils avaient trois fois moins de chemin à faire que nos colonnes pour y arriver.

Les Français à droite, sur les hauteurs du Carénage, les Anglais à gauche, sur le mont Woronzoff, commencèrent à construire des batteries destinées à nous faciliter l'occupation du mamelon convoité. Mais les Russes étaient bien loin de s'en tenir à une défensive passive. Un beau matin, les travailleurs des batteries du Carénage virent se dresser, à 900 mètres en face d'eux, les terrassements de la redoute Selenghinsk que les Russes venaient d'élever pendant la nuit. Le lendemain, une attaque furieuse d'une partie de la division Mayran ne put parvenir à les déloger de cette contre-approche qui fut encore développée et complétée par la construction de la redoute Volhynie à 250 mètres en avant de la première.

Bientôt, par un pas plus décisif encore, les Russes occupèrent le mamelon lui-même, et, le 11 mars, ils en couronnèrent les crêtes par les parapets de la lunette Kamtchatka.

Il fallut se résigner à cheminer contre le Mamelon Vert, alors qu'on avait espéré en déboucher pour marcher contre la place. On s'y mit avec résolution et la parallèle Victoria fut bientôt ouverte à 700 mètres du Mamelon Vert.

Les Russes, de leur côté, soutenant leur offensive, continuèrent à installer des logements et des embuscades. Cette marche en avant des deux adversaires amena de fréquentes rencontres sur le terrain disputé ; les mêmes logements furent bien souvent pris et repris, rasés et relevés dans de petits combats acharnés qui ne laissèrent pas de causer aux uns et aux autres des pertes sensibles, sans amener en définitive d'autre résultat que de leur apprendre à estimer réciproquement leur valeur.

C'est ainsi que, le 3 mars, le lieutenant KADDOUR TOUBAR (O) était grièvement blessé à la tranchée.

Dans la nuit du 14 au 15 mars, nos troupes étaient occupées à retourner contre les Russes des embuscades dont elles venaient de s'emparer après une lutte des plus vives, lorsque l'ennemi, ayant reçu des renforts importants, tenta tout à coup un brusque retour offensif.

Nos travailleurs allaient être ramenés lorsque le commandant GIBON (O) sortit de la tranchée à la tête de trois compagnies du 2ᵉ bataillon ; d'un seul élan, dans une furieuse charge à la baïonnette,

les Russes furent reconduits jusqu'à leurs retranchements. Le sous-lieutenant Kaddour ben Iza (O) avait été blessé.

A la suite de ce fait d'armes, le corps fut cité, le 19 mars 1855, dans un ordre général de l'armée d'Orient « pour l'audace avec laquelle, dans la nuit du 14, trois compagnies de ce régiment se sont jetées sur une masse d'infanterie russe, l'ont mise en déroute et refoulée dans la place ».

La nuit suivante, c'était le tour du commandant Castex, qui enlevait cinq embuscades avec deux compagnies du 1er bataillon.

Le 17 mars, le colonel de Wimpffen fut nommé général; il prit le commandement de la brigade en remplacement du général d'Autemarre, passé à la tête de la division du 1er corps. Le colonel Rose succéda au colonel de Wimpffen: c'était, comme son prédécesseur, « un vieux tirailleur »; il avait servi comme capitaine au bataillon de Constantine et comme chef de bataillon à celui d'Alger.

Dans la nuit du 22 au 23, les Russes tentèrent une sortie plus considérable que les précédentes; onze de leurs bataillons se portèrent contre nos tranchées de l'attaque Victoria qui furent d'abord envahies. Après une lutte acharnée à l'arme blanche, l'énergie de nos bataillons de garde parvint à les rejeter dehors.

Dès les premiers coups de feu, la division Camou tout entière s'était mise sous les armes; elle y resta toute la nuit. Au point du jour, quelques groupes d'éclaireurs russes étant restés dans les embuscades, sur le théâtre du combat de la nuit, le 2e bataillon, sous les ordres du commandant Gibon, fut envoyé pour les déloger. Les tirailleurs eurent bientôt nettoyé le terrain, mais des forces nombreuses débouchant des positions russes, ils eurent à faire une retraite assez difficile, sous le feu de la lunette Kamtchatka qui leur causa quelques pertes:

Le capitaine Piétri (O) reçut deux blessures; les lieutenants Omar ben Mohammed Tounçi (O) et Mohammed ben Aïssa (O), ainsi que le sous-lieutenant Loyer, furent également blessés. Il y eut en outre une vingtaine d'hommes hors de combat.

Le lieutenant Omar ben Mohammed Tounçi, transporté mourant à l'ambulance, expira quelques jours après en pressant sur sa poitrine la croix de la Légion d'honneur que le général de Wimpffen venait de lui faire accorder pour sa brillante conduite en cette affaire.

Le 10 avril, le commandant Castex eut un poignet enlevé par un boulet, au moment où il pénétrait dans la tranchée à la tête de son bataillon.

Le 11, le sous-lieutenant Gelly, du 2e bataillon, était également

blessé ; il avait déjà été atteint dans le combat du 23 mars, alors qu'il était encore sergent-major.

Les 9 et 10 avril, 520 pièces de canon dirigèrent contre la place un violent bombardement dont les résultats ne furent point cependant jugés assez complets pour qu'on se décidât à donner l'assaut.

CHAPITRE X

Campagne d'Orient (1855)

Le général Pélissier remplace le général Canrobert. — Attaque et prise du Mamelon Vert. — Pertes du régiment. — Les tirailleurs retournent au corps d'observation. — L'armée de secours. — Bataille de Traktir. — Progrès du siège. — Bombardement. — Les tirailleurs reviennent au siège. — Assaut du 8 septembre. — Les tirailleurs à Malakoff. — Ils défendent la gorge. — Pertes du régiment. — Les tirailleurs quittent la Crimée. — Expédition de Kinbourn. — Retour en Algérie.

Depuis quelques mois déjà les relations entre lord Raglan et le général Canrobert étaient devenues difficiles. Cette situation un peu tendue était d'ailleurs uniquement imputable à la dualité même du commandement. Chacune des armées alliées avait un chef indépendant qui recevait directement des ordres de son gouvernement. De là, malgré le bon vouloir et l'esprit de conciliation de chacun, des divergences de direction et des récriminations réciproques quand il s'agissait d'exécuter en commun les instructions quelquefois incompatibles venues de Londres et de Paris.

Le général Canrobert eut assez de grandeur d'âme pour sacrifier à l'intérêt général sa propre personnalité. Il demanda à l'empereur l'autorisation de déposer le fardeau d'une si lourde responsabilité, et, le 19 mai, il remettait au général Pélissier le commandement en chef de l'armée. Il ne voulut point cependant se séparer de cette armée dont il avait préparé la gloire et dont il avait su conquérir l'estime, l'affection et la confiance. En descendant du pouvoir militaire suprême, il reprit simplement sa place de combattant à la tête de son ancienne division.

L'armée française venait de recevoir un renfort important de deux divisions. Elle fut alors constituée en trois corps d'armée, sous les généraux de Salles, Bosquet et Regnaud de Saint-Jean-d'Angély. Cette nouvelle organisation coïncidait à peu près avec l'arrivée en Crimée de deux divisions piémontaises. Le royaume de Savoie et Piémont, impatient de grandir et désireux de se montrer sur la scène du monde, avait en effet, comme l'Autriche, conclu un traité d'alliance avec la France et l'Angleterre.

Le 26 mai, le lieutenant-colonel Lévy, qui avait été nommé colonel, fut remplacé au corps par le lieutenant-colonel Roques.

Le nouveau général en chef arrivait avec une opinion bien arrêtée sur la direction à donner aux opérations. Il pensait que, sans se laisser entraîner à de grandes manœuvres extérieures, il fallait prendre la place corps à corps et détruire la partie sud de Sébastopol ; que la prise des ouvrages Malakoff amènerait fatalement l'occupation de la ville et peut-être même la fin de la guerre.

Malgré des oppositions nombreuses et la désapprobation même de l'empereur, il sut aller résolument droit devant lui, et marcha vers le but qu'il s'était fixé avec une obstination, une ténacité qui, moins de quatre mois plus tard, devaient enfin le conduire au succès final.

Les travaux d'approche furent donc poussés avec la plus grande activité. La nécessité s'imposait tout d'abord de rejeter les Russes hors de leurs ouvrages avancés et de les refouler dans le corps de place.

Le général Pélissier décida l'attaque simultanée des ouvrages Blancs (redoutes Selenghinsk et Volhynie) et du Mamelon Vert, en même temps que les Anglais donneraient l'assaut à l'ouvrage des Carrières.

Le 6 juin, vers 3 heures de l'après-midi, les alliés ouvrirent un feu violent d'artillerie sur tout le front de Karabelnaïa. Il fut continué pendant la nuit, et le lendemain, dès l'aube, poussé avec une nouvelle intensité. Vers 5 heures du soir, le feu des redoutes Volhynie et Selenghinsk et de la lunette Kamtchatka était complètement éteint. Ces ouvrages étaient presque entièrement ruinés, leurs embrasures détruites, leurs parapets éboulés et leurs fossés plus qu'à moitié comblés.

Les divisions Mayran et Dulac devaient attaquer les ouvrages Blancs. Vers midi, la division Camou avait reçu avis qu'elle était désignée pour donner l'assaut au Mamelon Vert.

A 4 heures, elle quitta ses bivouacs et vint s'établir dans la parallèle en face des positions à enlever.

A droite, le régiment de tirailleurs avait pour objectif particulier une batterie de quatre pièces, établie contre le flanc de la lunette Kamtchatka et dans le prolongement de son front de tête ; au centre, le 50e de ligne, et le 3e zouaves à gauche, étaient directement opposés à l'ouvrage lui-même.

La 2e brigade (général Vergé) était en soutien dans le ravin des Docks, et, enfin, la division Brunet formait la réserve.

Tout à coup, vers 6 h. 3/4, nos canons se taisent ; de la batterie Lancastre, où se tient le général Bosquet, jaillit un bouquet de

fusées ; c'est le signal..... Nos soldats s'élancent au pas de course, ils ont 450 mètres à franchir à découvert. Heureusement que la plupart des pièces russes ne peuvent faire feu ; presque toutes sont à terre, à côté des débris de leurs affûts. Quelques décharges de mitraille n'arrêtent pas l'impétueux élan de nos colonnes. Elles dépassent les contre-approches russes creusées en avant de la lunette et gravissent les pentes du mamelon Vert, pendant que les défenseurs dirigent sur elles un violent feu de mousqueterie.

Les tirailleurs algériens, le colonel Rose à leur tête, atteignent bientôt la batterie ; ils l'envahissent et en chassent les occupants malgré une fusillade meurtrière partie de celui des flancs de la lunette qui enfile la batterie. Ralliant son régiment, le colonel le porte en avant et le dirige vers la gorge de l'ouvrage principal.

Le 50e de ligne et le 3e zouaves y ont déjà pénétré en franchissant le parapet. Les Russes, dirigés par l'amiral Nakhimoff en personne, y soutiennent contre eux une lutte acharnée, espérant tenir assez pour voir arriver leurs réserves. Elles n'en ont point le temps, l'apparition des tirailleurs à la gorge met fin au combat. Les défenseurs, tournés, menacés d'être coupés de la ville et faits prisonniers dans l'ouvrage, profitent d'un étroit passage qui reste encore libre, et font une retraite précipitée vers l'enceinte de Sébastopol.

Le Mamelon Vert est à nous.

Malheureusement, l'élan avait été si grand que l'on dépassa le but et que nos troupes ne surent point borner là leur succès.

Derrière la redoute conquise, nos soldats aperçoivent Malakoff se dressant comme une provocation à leur impétueuse valeur. Grisés par l'odeur de la poudre, sourds à la voix du clairon qui sonne la retraite, beaucoup d'entre eux continuent tête baissée leur course héroïque. Pressant les Russes en retraite, ils franchissent d'un bond l'espace qui les sépare du bastion de Malakoff. Cette fatale imprudence allait leur coûter cher... Le fossé est à pic : ceux qui y descendent ne peuvent en remonter et essayent en vain d'escalader les embrasures du parapet. Quant aux autres, fusillés et mitraillés de front, de droite et de gauche, il leur faut battre en retraite. Serrés de près par six bataillons russes qui sortent de la place, les plus braves de nos soldats font d'inutiles efforts pour se rallier, et leurs groupes dispersés, décimés, sont ramenés en désordre jusqu'au Mamelon Vert. Une fougasse, qui vient justement d'y éclater, a jeté la confusion parmi les troupes qui se sont arrêtées sur l'ouvrage conquis.

Le général Khroulef, qui conduit les six bataillons russes, les dirige résolument sur la position qui vient d'être enlevée par la

brigade. Enivrés de leur succès et poussant des hourrahs victorieux, ils pénètrent à leur tour dans la lunette Kamtchatka, pêle-mêle avec nos soldats ramenés. Les Français, désunis et débordés par cette attaque impétueuse, ne peuvent se maintenir sur le mamelon. Tout plie, tout cède et tout recule jusque dans les tranchées d'où l'assaut était parti.

Le général Bosquet ne se laisse point décourager par cet échec ; il fait aussitôt accabler de bombes et d'obus les Russes dont les rangs pressés se sont entassés dans la redoute. Puis nos colonnes, reformées en quelques instants, se précipitent une seconde fois sur l'obstacle qu'elles ont déjà emporté ; elles retrouvent, accrue encore par la douleur et la colère d'un revers, l'impétuosité de leur premier assaut.

A la voix du général Camou, la charge sonne de nouveau, la division tout entière s'élance avec une ardeur nouvelle sur ce chemin fraîchement marqué du sang de nos soldats. Les Russes ne résistent pas à ce deuxième choc, la redoute est une seconde fois conquise, et définitivement cette fois.

A droite, l'attaque des divisions Mayran et Dulac sur les ouvrages Blancs, et à gauche, celle des Anglais sur l'ouvrage des Carrières, avaient également été couronnées de succès.

L'obscurité commençant à envahir le terrain du combat, on prit en hâte les dispositions nécessaires pour résister à un retour offensif, encore possible de la part des Russes. La brigade Vergé resta dans la redoute, la brigade de Wimpffen s'établit à droite dans la tranchée russe qui descendait du mamelon Vert au ravin du Carénage. Mais les Russes ne revinrent pas à la charge, et la nuit tout entière se passa à travailler sans relâche pour retourner contre la place les ouvrages dont nous nous étions emparés. Au matin, malgré le feu violent des batteries ennemies qui n'avaient cessé de tirer, cette tâche était accomplie : la redoute, fermée du côté de la ville, ouverte sur son ancien front, avait ses nouvelles embrasures dirigées contre Malakoff; la tranchée occupée par la brigade était devenue la quatrième parallèle de l'attaque Victoria.

Le 8, les troupes restèrent dans la même situation ; tous ces travaux furent perfectionnés sous le feu des Russes, et le 9 seulement, vers midi, après deux jours de ce service presque aussi meurtrier qu'un continuel combat, la division Camou, relevée par la division Brunet, reprit son bivouac sur le plateau.

Ces deux journées nous avaient causé de lourdes pertes. Le général de Lavarande avait été tué aux ouvrages Blancs, qui portèrent désormais son nom, comme la lunette Kamtchatka s'appela dès lors redoute de Brancion, du nom du colonel du 50e tué en

plantant sur le parapet de cet ouvrage le drapeau de son régiment.

Les tirailleurs algériens avaient eu pour leur part 13 officiers tués et 17 blessés, dont 4 moururent bientôt de leurs blessures, et 398 hommes de troupe hors de combat.

Les officiers tués étaient :

Les capitaines SCHWEIMBERG, EBERLIN (O) et PATIER ;

Les lieutenants LAUTARD, COUSTÈRE (O), HANUSSE (O), PELSEZ, PACAUD, MESSAOUD BEN MOHAMMED ;

Les sous-lieutenants GÉRARD, BOURGEOIS (O), SERPENTINI, LOYER.

Les capitaines DE ROQUEFEUILLE et DEJOUX (O), ainsi que les sous-lieutenants LANGE DE FERRIÈRES et MUSTAPHA BEN FERKATADJI moururent de leurs blessures.

Les officiers blessés étaient :

Le commandant GIBON (O) ;

Les capitaines PIÉTRI (O) (3 blessures), CONOT, PÉLISSE ;

Les lieutenants HUMBERT, VÉRAN, MAHMOUD BEL HADJ MOHAMMED, AMAR BEN MOHAMMED CHIBLI ;

Les sous-lieutenants JAUGE, THIERRY, MASSE, MOHAMMED BEN ABD EL KADER, MOHAMMED BEN AOUDA BEN CADDOUR.

Les sergents-majors RAFFIN et BLANPIED, du bataillon d'Oran, qui, quelques jours plus tard, furent nommés sous-lieutenants au 2e bataillon, avaient également été blessés.

Enfin le sous-lieutenant LEGRAND avait été fait prisonnier avec quelques hommes dans le fossé même de Malakoff.

L'ordre général de l'armée, du 15 juin, citait le régiment de tirailleurs « pour la part active qu'il avait prise à l'enlèvement de vive force des redoutes russes en avant de Sébastopol ».

Le même ordre signalait comme s'étant particulièrement distingués :

Le commandant GIBON (O), le capitaine PIÉTRI (O), le sous-lieutenant MUSTAPHA BEN FERKATADJI.

Le régiment recevait en même temps une croix d'officier et sept croix de chevalier de la Légion d'honneur.

Dans son ordre du jour, le général Pélissier, après avoir accordé aux troupes des éloges bien mérités, blâmait la division Camou pour son ardeur trop vive. Il pouvait en effet reprocher aux tirailleurs indigènes une trop grande insouciance du danger et une audace poussée jusqu'à la plus imprudente témérité ; ce sont là heureusement des défauts que l'on peut avouer et qui ne déshonorent pas le soldat.

Le 9 au soir, après une suspension d'armes de cinq heures, destinée à l'enlèvement des morts et des blessés, la canonnade

reprit de plus belle et les travaux du siège continuèrent. A mesure que nos attaques serraient la place de plus près, les projectiles tombaient plus dru dans nos tranchées et les pertes étaient tous les jours plus nombreuses. La division Camou, alternant toutes les vingt-quatre heures avec la division Brunet, prit le service pendant huit jours encore devant Malakoff.

Cependant, le succès du 7 juin entraînait les esprits les plus timorés et faisait naître dans tous les cœurs l'espoir que la place ne résisterait pas à une attaque générale. Un conseil de guerre des généraux en chef décida l'assaut pour le 18 juin.

Le régiment, cette fois, ne devait point y participer.

Le général Pélissier voulut, pendant l'attaque de la ville, occuper l'armée de secours par une démonstration; les divisions Canrobert, Camou, Dulac, Herbillon, les Sardes, les Turcs et la division de chasseurs d'Afrique furent placés à cet effet sous les ordres du général Bosquet qui dut céder au général Regnaud de Saint-Jean-d'Angély son commandement des attaques de droite devant la place.

Le 16 au soir, la division Camou quitta son camp sur le plateau du mont Sapoune et descendit dans la plaine prendre ses nouveaux bivouacs.

Depuis l'hiver dernier, nos lignes s'étaient largement étendues de ce côté. Le 24 mai, le général Canrobert les avait portées des environs immédiats de Balaclava jusque sur le mont Hasfort et les monts Fedioukine. Nos avant-postes occupaient les points de passage de la Tchernaïa qui, avec l'aqueduc, couvrait l'armée sur son front et lui faisait une double ligne de défense.

Le 18 juin, dès le lever du jour, toutes les troupes campées sur les bords de la Tchernaïa prirent les armes et se rangèrent en bataille. On entendait en même temps, du côté de la ville, le bruit d'une vive fusillade. C'étaient les divisions Mayran, Brunet et d'Autemarre qui assaillaient le petit Redan et Malakoff, en même temps que les Anglais se lançaient sur le grand Redan.

Rien ne bougeait dans la direction de l'armée de secours établie de l'autre côté de la Tchernaïa sur les hauteurs d'Inkermann et de Mackensie.

Rongeant leur frein et impatients de l'inaction qui leur était imposée, les soldats du général Bosquet écoutaient anxieusement le bruit de la fusillade, cherchant d'après ses intermittences à deviner les phases du terrible combat que livraient sans eux leurs compagnons d'armes. Mais la grande voix du canon, qui s'était presque tue pendant les attaques rapprochées, se fit entendre avec

une intensité croissante en même temps que la fusillade diminuait et éteignait bientôt ses derniers crépitements.

Chacun comprit alors que la ville s'était dégagée de notre étreinte..... Nos colonnes d'assaut, en effet, avaient fondu sous l'ardeur d'un feu terrible que le sang de cinq mille des nôtres n'avait pas suffi à éteindre, et écrasées, brisées, elles étaient retombées en débris dans les tranchées d'où l'attaque était partie.

Ce douloureux échu rendit évidente la nécessité de serrer la place de plus près, de pousser nos cheminements jusque sur le bord même du fossé afin qu'au jour de la lutte finale nos colonnes d'assaut n'aient plus qu'un bond à faire pour s'élancer de nos tranchées sur les parapets ennemis.

Le 21 juin, le général Bosquet alla reprendre sur le plateau le commandement du 2e corps et la direction des attaques de droite; la division Canrobert alla y relever la division Mayran complètement décimée par le feu des Russes. Les travaux d'approche furent poussés avec une nouvelle vigueur.

Du côté de la ville, l'assiégé voyait diminuer tous les jours le terrain resté libre en avant de ses ouvrages. La progression constante de notre marche en avant ne lui laissait aucun doute sur l'issue de la lutte finale, et il ne pouvait baser quelque espoir que sur une intervention de l'armée de secours.

Celle-ci était depuis le mois de mars commandée par le prince Gortchakoff, qui était, lui, peu disposé à prendre l'offensive. Son armée était affaiblie par les renforts qu'à plusieurs reprises il avait envoyés à la garnison; elle souffrait beaucoup de la difficulté des ravitaillements, car depuis la destruction par les alliés des magasins de Kertch et de Yenikalé, ses approvisionnements ne lui parvenaient que par une seule route fatiguée et défoncée que les convois mettaient de longs mois à parcourir.

Les troupes qu'il avait reçues pour combler les vides produits par le feu, par le choléra, par les fatigues de toute sortes, n'étaient guère que des miliciens mal armés, mal équipés, sans aucune instruction militaire.

Il hésitait donc à passer la Tchernaïa et à attaquer les alliés sur des positions dont il avait pu apprécier la solidité.

Cependant de Saint-Pétersbourg on le poussait à l'offensive; dans Sébastopol la garnison tournait vers lui des regards désespérés. Il se décida à faire une tentative sur l'efficacité de laquelle il ne se faisait pas de bien grandes illusions.

Les forces des alliés non employées au corps de siège étaient ainsi réparties :

A l'extrême droite, la cavalerie du général d'Allonville battait la vallée de Baïdar;

A droite, les Piémontais garnissaient les monts Hasfort, leurs grand'gardes occupant les hauteurs de Tchorgoune de l'autre côté de la Tchernaïa;

Au centre, la division Faucheux campait sur les mamelons nord-est des monts Fedioukine; à cheval sur la route de Mackensie à Balaclava, en face du pont de Traktir occupé par un de ses bataillons;

A gauche, la division Camou, le long du canal, sur les pentes nord des monts Fedioukine; la division Herbillon en réserve derrière la division Faucheux.

Les chasseurs d'Afrique, les cavaleries anglaise et piémontaise se tenaient dans la vallée entre les monts Hasfort et les monts Fedioukine.

Le régiment de tirailleurs tenait l'extrême gauche de la division Camou; il était rangé le long de l'aqueduc et avait quatre compagnies en grand'gardes, à proximité des gués nombreux de la Tchernaïa. A sa droite le 3e zouaves puis le 50e de ligne, en arrière, les 6e et 82e de ligne de la brigade Vergé.

Le 15 août, à 10 heures du soir, les Russes partaient de Mackensie de façon à pouvoir aborder l'ennemi à la pointe du jour.

Le 16, à 4 h. 1/2 du matin, notre camp fut en effet réveillé par le canon; la colonne du général Liprandi, forte de deux divisions, attaquait devant Tchorgoune les avant-postes piémontais. Tout le monde prit les armes, les compagnies de piquet se portèrent en avant pour appuyer les grand'gardes.

Vers 5 heures, le brouillard épais qui avait favorisé la marche des Russes se dissipa sous les premiers rayons du soleil, le ciel s'éclaircit et laissa voir en face de nous l'armée russe rangée en bataille.

Devant la division Camou, la division Ouchakoff, devant la division Faucheux, la division Martinau; deux divisions en face des Piémontais et deux autres au fond de la plaine massées en réserve avec la cavalerie.

Le général Read, qui commandait la droite russe, fit alors commencer l'attaque par les divisions Ouchakoff et Martinau. La seconde se dirigea sur le pont de Traktir pendant que la première se portait en avant, sa première brigade déployée avec l'artillerie dans les intervalles, la 2e brigade en colonne un peu en arrière. Les compagnies de grand'gardes, incapables de lui disputer le passage de la rivière, battirent en retraite, rejoignirent le régiment au milieu duquel elles reprirent leur place de bataille.

La division Ouchakoff franchit la Tchernaïa par plusieurs gués et s'avança lentement à travers les prairies un peu marécageuses, larges de 6 à 900 mètres, qui s'étendaient devant notre front, entre la rivière et le canal. Dès qu'elle fut à portée, les tirailleurs, les zouaves, le 50e, ouvrirent sur elle un feu violent. Sous cette pluie de balles sa marche se ralentit encore, elle hésita bientôt, puis s'arrêta. On vit ses bataillons décimés osciller sur eux-mêmes, puis tourbillonner, et les rangs confondus refluèrent vers la Tchernaïa. Les hommes repassèrent la rivière à la hâte et coururent chercher un abri dans les fourrés au pied des hauteurs d'Inkermann. Cette division, presque entièrement composée de miliciens ou de jeunes soldats, venait d'arriver en Crimée et marchait au feu pour la première fois. Elle se reforma péniblement sous la protection d'une brigade de cavalerie et elle ne fut plus engagée de la journée.

Au centre, le combat avait été beaucoup plus vif; la division Martinau avait forcé le passage du pont de Traktir, franchi le canal sur des ponts improvisés et commencé à s'élever sur les pentes malgré la résistance désespérée de la brigade de Failly. Heureusement que le général Camou, rassuré sur sa propre situation, put envoyer quelques bataillons au secours de son voisin de droite. L'arrivée de ce renfort permit de reprendre l'offensive; les Russes, culbutés, repassèrent la rivière et la brigade de Failly réoccupa la tête de pont.

Il était 6 heures, la première attaque des Russes était repoussée.

Le général Gortschakoff en prépare alors une seconde. Il appelle de la réserve générale la division Vranken pour recueillir et renforcer la division Martinau, puis, se résignant à rester sur la défensive en face des Piémontais, il appelle à lui une des divisions du général Liprandi pour agir sur le flanc droit des monts Fedioukine.

Ces trois divisions se mettent en marche, convergeant sur les positions de la division Faucheux.

Sous le choc de ces masses profondes, le passage de la Tchernaïa est encore forcé, la division Faucheux est obligée de rétrograder et les Russes commencent à s'élever sur les pentes nord-est des monts Fedioukine.

Une grosse colonne russe appartenant à la division Vranken a passé la Tchernaïa un peu au-dessous du pont; elle s'avance contre la droite de la division Camou, vers la crête occupée par le 3e zouaves.

Malgré son infériorité numérique, ce régiment ouvre le feu et marche résolument à l'ennemi; mais il est bientôt forcé de recu-

ler en défendant le terrain pas à pas ; l'arrivée d'un bataillon du 82e lui permet ensuite de se maintenir : enfin, l'apparition des tirailleurs indigènes rend possible la reprise de l'offensive.

Trois des bataillons de la division Camou combattaient déjà depuis le matin avec la division Faucheux ; mais, en présence de l'inaction de la division Ouchakoff, le général Vergé n'avait pas hésité à dégarnir encore notre extrême gauche. Il avait réuni le régiment de tirailleurs et l'avait lancé à la baïonnette sur le flanc droit de la colonne russe. Le cri de « En avant ! » est répété par les zouaves et le 82e, chacun s'élance... Chargés de front et de flanc, les Russes sont culbutés et dégringolent les pentes jusqu'à la Tchernaïa, qu'ils repassent en désordre.

Le régiment revient ensuite occuper ses premières positions. Il est 8 h. 1/2 du matin.

A notre droite, la division Faucheux, renforcée de presque toute la division Herbillon, avait également repris une vigoureuse offensive.

Les divisions Vranken et Martinau, celle aussi qui avait débouché de Tchorgoune, n'avaient pu résister à cette avalanche furieuse. Partout les Russes étaient rejetés sur la Tchernïa. Leurs bataillons mélangés se pressaient vers les points de passage et s'y entassaient en masses profondes dans lesquelles nos obus faisaient de larges trouées.

Ils se rallièrent de l'autre côté, notre cavalerie ne les y poursuivit pas et notre infanterie ne dépassa pas la rivière. Mais le général Gortchakoff dut renoncer à l'espoir d'un nouveau retour offensif. Le général Pélissier, arrivé depuis deux heures sur le champ de bataille, avait appelé du corps de siège trois divisions françaises dont les têtes de colonnes commençaient à descendre des hauteurs du mont Sapoune.

La bataille était bien finie.

L'artillerie et la cavalerie ennemies s'établirent sur une ligne formant un long rideau derrière lequel les Russes poursuivirent leur ralliement. Quand il fut terminé, ils se mirent en retraite et, vers 2 heures de l'après-midi, leurs derniers escadrons disparaissaient derrière les hauteurs boisées de Mackensie.

Cette journée avait affaibli l'armée russe de plus de 8,000 hommes. Les pertes des alliés étaient bien moins considérables ; le régiment de tirailleurs algériens n'avait eu qu'une vingtaine d'hommes hors de combat.

L'ordre général du 17 août citait la division Camou « comme ayant été à hauteur de sa vieille réputation ».

La bataille de Traktir était le dernier effort de l'armée de se-

cours. Désormais réduite à ses propres forces, la garnison avait maintenant à supporter les efforts d'un adversaire triomphant, que nulle préoccupation extérieure ne distrayait plus des travaux du siège. Elle ne devait pas tarder à succomber.

Dès le lendemain de la bataille de Traktir, les travaux d'approche furent repris contre la ville. On les poussa avec la dernière énergie, sous la protection d'un violent feu d'artillerie qui ne cessait ni le jour, ni la nuit.

Le 3 septembre, nos cheminements étaient à 25 mètres du saillant de Malakoff, à 40 mètres du petit Redan. La nature du sol avait arrêté les Anglais à 200 mètres du grand Redan.

En prévision de la chute prochaine de leurs ouvrages, les Russes commençaient en arrière la construction d'une deuxième enceinte ; il importait de ne pas leur laisser le temps de la terminer. L'assaut ne pouvait plus guère être différé. Aussi, dans un conseil de guerre tenu ce jour-là chez le général Pélissier, fut-il décidé que, après un bombardement de trois jours, les Anglais et les Français attaqueraient sur toute la ligne dans la journée de 8 septembre.

Le 5, commença un bombardement d'une intensité jusqu'à ce jour sans précédent ; plus de 800 pièces alliées dirigeaient à la fois leurs projectiles contre la ville. Parfois, le feu cessait brusquement et les Russes, inquiets, dans l'attente d'un assaut inévitable, se hâtaient de porter leurs réserves sur le rempart. A peine y étaient-elles arrivées que nos batteries recommençaient à tirer et les accablaient d'une pluie d'obus et de boulets. Ce bombardement furieux, dont les intermittences énervantes tenaient les Russes sur pied, les privant de repos et de sommeil, fut continué jour et nuit jusqu'au 8 septembre, bouleversant les fortifications, démontant les canons et incendiant les navires dans la rade. Dans ces soixante-douze heures, les Russes eurent plus de 7,500 hommes hors de combat.

La division Mac-Mahon (ancienne division Canrobert) avait été désignée pour attaquer Malakoff ; la brigade de Wimpffen et les zouaves de la garde devaient lui servir de soutien.

Le 6 septembre, la brigade de Wimpffen avait quitté vers le soir son bivouac des monts Fedioukine et était venue prendre le service de tranchée devant Malakoff ; elle doubla ce service durant la nuit du 7 au 8, afin de donner du repos aux troupes de la 1re division chargées de porter les premiers coups dans la lutte du lendemain.

Le 8, à 5 heures du matin, la brigade alla s'établir à la redoute

Victoria, tandis que les troupes de la 1re division venaient occuper dans les tranchées leurs postes de combat.

L'ouvrage Malakoff (le bastion Korniloff des Russes) perfectionné, renforcé depuis le commencement du siège par des travaux incessants, était devenu une sorte de grosse citadelle en terre, occupant tout le sommet du mamelon; profonde de 350 mètres, large d'environ 150, elle faisait saillie d'une cinquantaine de mètres sur la ligne générale de l'enceinte; le terre-plein réduit au saillant n'avait qu'une étendue restreinte et l'intérieur de l'ouvrage était encombré de traverses enchevêtrées, enracinées pour la plupart aux faces latérales et sous lesquelles se trouvaient d'excellents abris blindés, permettant à la garnison de prendre quelque repos, même sous le feu de l'ennemi.

Tout à coup nos batteries se taisent, il est midi... c'est l'heure fixée pour l'assaut.

La charge bat, la brigade Espinasse s'élance. Elle franchit le fossé, d'un bond elle est sur le parapet et elle envahit le terre-plein.

Les Russes sont surpris, quelques canonniers seulement sont sur le rempart; ils se font tuer bravement à côté de leurs pièces. Les soldats du régiment de Modlin sont occupés à prendre leur repas; presque tous sont abrités sous les traverses; au bruit de l'assaut, ils en sortent à la hâte; mais ils arrivent au combat par petits groupes sans liaison entre eux, leurs efforts ne peuvent se coordonner, leur bravoure ne leur sert de rien et ils sont bientôt refoulés derrière les premières traverses. Le général de Bussau, qui commande dans la redoute, est tué d'un coup de baïonnette.

En même temps, à droite, la division Dulac a pénétré dans le petit Redan et la division de La Motterouge a occupé la courtine où elle s'établit solidement.

Dans Malakoff, les Russes, ralliés tant bien que mal, se défendaient avec acharnement, disputant chaque traverse et ne lâchant le terrain que pied à pied; la brigade Espinasse subissait des pertes considérables. Elle se trouva bientôt arrêtée : au milieu de la redoute, à l'endroit de sa plus grande largeur, une ligne de traverses plus régulièrement disposées faisait une sorte de retranchement intérieur. Les débris des régiments de Modlin, de Praga et de Zamosc s'y étaient réunis et s'y cramponnaient énergiquement.

La brigade Vinoy, la deuxième de la 1re division, sort à son tour des tranchées, gravit le parapet à droite et à gauche au-delà de la ligne de traverses et, apparaissant sur le flanc de l'ennemi, décide de sa retraite. Mais les renforts russes se hâtent, le général Li-

senko accourt avec les régiments de Briansk, d'Orel et d'Ieletz. Son arrivée arrête le mouvement de recul, il rassemble les défenseurs sur une deuxième ligne de traverses, aussi forte que la première, qui barre presque toute la largeur de la redoute, ne laissant que quelques étroits passages.

Ces troupes fraîches arrivant en ordre ouvrent immédiatement une vive fusillade contre laquelle vient se briser l'élan de nos soldats; les Français se trouvent encore une fois dans l'impossibilité d'avancer.

Le général de Mac-Mahon appelle alors à lui sa brigade de soutien.

Il est à peu près 1 h. 1/2.

Dès le début de l'action, le général de Wimpffen avait fait avancer sa brigade, de la redoute Victoria jusqu'aux parallèles les plus extrêmes; ses soldats, dont l'ardeur est encore excitée par le bruit du combat, attendent impatiemment le signal de prendre part à la lutte.

Ils s'élancent à la voix de leur général. Le 50e de ligne prend par la gauche; le 3e zouaves franchit le fossé du saillant; à droite, le régiment de tirailleurs, renouvelant la manœuvre d'une partie de la brigade Vinoy, franchit la courtine à son angle de flanc, longe d'abord à l'extérieur la face orientale de la redoute, puis en gravit le parapet.

Cette tactique instinctive ne lui réussit pas moins qu'à ses prédécesseurs.

Les Russes sont attaqués de front par les zouaves et les régiments de la division Mac-Mahon, chargés en flanc par les tirailleurs qui progressent sur le parapet même et qui tournent ainsi, la tête de chaque traverse.

Malgré leur courageuse obstination, malgré la présence du général Khroulef, commandant de Karabelnaïa, accouru dans la redoute à la tête du régiment de Ladoga, les Russes ne peuvent résister à l'élan de nos soldats victorieux : ils sont successivement débusqués de chaque traverse.

Le général Khroulef est tombé grièvement blessé; le général Lisenko est atteint mortellement; le général Youferoff, qui avait pris le commandement, est tué. Les bataillons russes, privés de leurs chefs, désunis dans ces combats partiels, s'arrêtent cependant encore à la gorge même de l'ouvrage où ils essayent une résistance désespérée.

Mais leurs rangs sont confondus et entamés déjà par les plus agiles de nos soldats, qui les suivent la baïonnette dans les reins.

L'effort simultané de nos régiments les rejette bientôt en dehors de la redoute. Ils redescendent en désordre les pentes nord du mamelon et disparaissent derrière les ruines de Karabelnaïa.

Il est deux heures; Malakoff est à nous!

Presque partout ailleurs, nos attaques, d'abord couronnées de succès, avaient finalement échoué.

Les Anglais avaient pénétré dans le grand Redan, mais n'avaient pu s'y maintenir. A gauche, le 1er corps avait également été repoussé dans son assaut contre la ville. A droite, la division Dulac avait envahi deux fois le petit Redan et deux fois elle en avait été chassée par les impétueux retours offensifs de l'ennemi. Seule une partie de la division de La Motterouge se maintient encore sur la courtine.

Mais nous tenons Malakoff et, si nous parvenons à le garder, rien n'est encore désespéré. Ce vaste ouvrage est, en effet, le principal point d'appui du front du Karabelnaïa; il domine complètement tout l'intérieur du faubourg et prend à revers les défenses de la ville.

Dès que les Russes ont eu évacué la redoute, leurs batteries du grand et du petit Redan, celles aussi des navires embossés dans la rade, ont ouvert le feu de leur artillerie contre la division Mac-Mahon. Elles couvrent de projectiles le terrain dont nous venons de nous emparer.

Sous ce feu meurtrier, le général prend cependant ses dispositions pour résister à d'inévitables retours offensifs.

Le 20e, le 27e de ligne sont rangés le long de la face orientale; le 3e zouaves, le 7e, le 50e de ligne, le long de la face occidentale. Enfin, à la gorge, l'endroit le plus directement menacé, est posté le régiment de tirailleurs algériens soutenu par les zouaves de la garde. Le 1er zouaves, cruellement décimé au commencement de l'assaut, avait été renvoyé dans la tranchée pour servir de réserve.

Le retranchement de la gorge n'est pas continu, ses éléments laissent entre eux des espaces libres d'obstacle. Le général Frossard, accouru avec quelques sapeurs du génie, cherche sinon à fermer, du moins à obstruer provisoirement ces passages, derrière lesquels sont rangés les deux bataillons du régiment.

La besogne est urgente, car de nouvelles colonnes russes venues du nord de la rade débarquent sur la rive sud et commencent déjà à gravir les pentes du mamelon. Aussi chacun se met à l'œuvre avec ardeur; le lieutenant-colonel Roques donne l'exemple, il apporte lui-même un gabion; les tirailleurs l'imitent. Parmi les corps amoncelés ils entassent des fascines, des gabions, des

affûts brisés, des madriers de plates-formes, des débris de toute sorte. Mais les matériaux sont rares, ce retranchement improvisé s'élève bien lentement tandis que les travailleurs sont décimés par le feu de l'artillerie ennemie.

Le lieutenant-colonel ROQUES tombe un des premiers, la tête fracassée par un éclat d'obus; il expire avant qu'on ait pu l'emporter.

Un peu plus loin, le capitaine BONNEMAIN (O) est renversé par une bombe. A côté de lui est resté le lourd projectile, dont la fusée brûle en sifflant; le blessé la regarde avec angoisse; encore quelques secondes et la bombe en éclatant va certainement le broyer. Le sergent MOHAMMED OULD EL HADJ CADDOUR voit le péril de son capitaine; il se précipite, saisit le projectile à pleins bras et court pour le jeter derrière une traverse. Mais il est trop tard, la mèche achève de se consumer et, à peine a-t-il fait quelques pas, que la bombe éclate, lui enlève les deux bras, lui laboure profondément la poitrine et, semant la mort autour d'elle, va achever le capitaine BONNEMAIN (1).

Mais les Russes eux aussi connaissent l'importance de Malakoff; ils sentent que, si ce point leur échappe, tout est perdu pour eux.

Le prince Gortchakoff, au premier bruit de l'assaut, avait quitté son camp de Mackensie et était accouru à Sébastopol. Il désigne le général Martinau pour remplacer le général Khroulef, lui ordonne de prendre les régiments d'Azoff et d'Odessa qui n'ont pas encore combattu, de ramasser au grand et au petit Redan tout ce qu'il y reste de bataillons disponibles, de recueillir les débris de ceux qui viennent d'être délogés de Malakoff, et de tenter avec toutes ces forces un suprême effort pour reconquérir la redoute.

Le général Martinau dispose ses troupes en trois colonnes : la première, venant de l'ouest, attaque la face de l'ouvrage défendue par le 7e de ligne, le 3e zouaves et le 50e. Couverte d'une grêle de balles, labourée par les projectiles des pièces conquises que nous avons retournées contre elle, elle est rompue, disloquée, dispersée et disparaît en laissant le terrain jonché de cadavres.

Les deux autres colonnes, venues du nord et du nord-est, gravissent les pentes du ravin Ouchakoff et se réunissent à l'entrée de

---

(1) Ce brave sous-officier survécut à ces terribles blessures; fait chevalier de la Légion d'honneur en récompense de son héroïque dévouement, il prit sa retraite à Mostaganem, où il mourut il y a seulement quelques années.

la gorge. La lutte prend là un puissant caractère de grandeur tragique.

Les Russes arrivent en masses profondes, leurs officiers en tête; ils sont calmes, mais animés d'une sombre énergie. Cette mystérieuse divination qui éclaire parfois si étrangement le cœur du soldat, montre à chacun que le sort de la place, celui de l'armée, est en ce moment suspendu et que c'est cet effort désespéré qui va en décider. Il faut entrer dans la redoute à tout prix; les premiers tomberont sans doute, mais les derniers passeront peut-être!

Les tirailleurs algériens, enivrés de leur victoire, couronnent les dernières traverses et garnissent leur barricade inachevée.

Ils exécutent une fusillade nourrie qui n'arrête pas la lente progression de l'assaillant.

Les deux troupes s'abordent, se mêlent, et la bataille n'est plus composée que de combats particuliers dans lesquels tombe obscurément plus d'un héros inconnu.

On se presse, on s'étreint, on se renverse, on s'injurie, on s'invective, comme autrefois les guerriers d'Homère; les cris rauques des Arabes répondent aux clameurs des Russes.

On n'a point le loisir de recharger les fusils: c'est à l'arme blanche que l'on lutte; les sabres s'ébrèchent, les baïonnettes se tordent ou se brisent, l'on s'assomme alors à coups de crosse, à coups de pierre, à coups d'écouvillon. Et les hommes tombent, les cadavres s'entassent sur les cadavres, tandis que les colonnes russes fondent petit à petit dans cette ardente fournaise.

Le centre du combat avance, recule, oscille brusquement sous les poussées furieuses des deux foules ennemies.

Un puissant effort de nos troupes repousse enfin la mêlée hors de cet étroit espace encombré de blessés et de morts. Toute l'énergie désespérée des Russes est impuissante à l'y ramener; il leur faut renoncer à nous déloger de ce terrain si âprement disputé.

Le général Martinau est tombé, le bras emporté par un boulet. Arrive le général Chepelef avec l'ordre de faire cesser un combat désormais inutile. Les débris mélangés de vingt régiments russes s'écoulent sur les pentes du mamelon. Ils ne forment plus qu'une masse confuse et ensanglantée dans laquelle nos soldats, poussant des cris de victoire, déchargent leurs derniers coups de fusil.

Il est 4 h. 1/2.

Le grondement du canon, le crépitement de la fusillade vont s'affaiblissant graduellement et finissent par s'éteindre.

Les dernières heures du jour s'écoulèrent lentement, dans une anxieuse attente des événements. Nos troupes harassées, essouf-

fiées par cette ardente lutte, les employèrent néanmoins à compléter le parapet de la gorge et à fortifier leur position en cas d'une nouvelle attaque de l'ennemi.

Au milieu de la nuit, la ville s'illumina tout à coup. Des incendies éclatèrent de toute part tandis que retentissait le fracas de terribles explosions. Batteries, bastions, magasins et casernes, sautaient les uns après les autres, ébranlant le sol de violentes secousses. Les Russes évacuaient la ville, se retiraient sur la rive nord de la rade et détruisaient ce qu'ils ne pouvaient emporter. Quand le jour parut, cette œuvre de dévastation était accomplie. Sébastopol, déjà à moitié démoli par le bombardement, n'était plus entre nos mains qu'un monceau de ruines fumantes.

Le 9, à 8 heures du matin, le régiment quitta Malakoff pour aller s'établir au camp de Tracktir; il avait largement payé de son sang la gloire dont il venait de se couvrir. Son effectif, déjà si diminué dans la journée du 7 juin, avait encore, le 8 septembre, baissé de 260 hommes tués ou blessés. En outre, 5 officiers étaient tués et 10 blessés.

Etaient tués :

Le lieutenant-colonel ROQUES;

Les capitaines ROLLAND et BONNEMAIN (O);

Les lieutenants MEYNARD et ABD EL KADER BEN BLIDI ;

Etaient blessés :

Les capitaines QUINEMANT, DERMIER (O) et LAVIGNE (O);

Les lieutenants BAUDIER, DE LAMMERZ, MOHAMMED HAMOUD BEN ALI (O), MUSTAPHA BEN BEYRAM, MOHAMMED CHIBLI;

Les sous-lieutenants MOHAMMED BEL ADJ et MESSAOUD BEN AHMED.

Le régiment ne fit point un long séjour au camp de la Tchernaïa; pour lui, la campagne en Crimée était terminée, et le général Camou, qui commandait provisoirement le 2e corps depuis la blessure du général Bosquet, l'en informa en ces termes par l'ordre du 1er octobre :

« Tirailleurs algériens,

» L'empereur, content des services que vous avez rendus, et heureux de la part que vous avez eue dans cette guerre entreprise pour le maintien de la puissance du Sultan, vous rend à l'Algérie et à vos familles.

» Pendant cette lutte mémorable, vous avez été de vaillants soldats, et votre brillante conduite vous a acquis dans l'armée française une réputation dont nos alliés et notre ennemi lui-même vous ont reconnu dignes en vous égalant à nos meilleures troupes.

» Fatigues des travaux de siège, privations et souffrances de l'hiver, périls des combats, vous avez tout surmonté.

» Le 2e corps vous fait ses adieux, ainsi que son chef, qu'une blessure reçue en vous conduisant à la victoire prive du bonheur de vous exprimer lui-même ses sympathies. Chargé par lui d'être son interprète auprès de vous, je ne puis mieux faire que de rappeler les noms immortels de l'Alma, d'Inkermann, du mamelon de Brancion, de la Tchernaïa, de Malakoff et de Sébastopol. Autant de titres de gloire pour le régiment de tirailleurs algériens, et que chacun de vous peut citer avec orgueil, fier d'avoir assisté aux plus grands événements militaires de l'histoire des peuples. »

Avant de rentrer en Algérie, le régiment allait encore avoir la bonne fortune de participer à un dernier succès, à la prise de Kinbourn.

Cette forteresse fermait la passe conduisant dans le golfe de Liman et protégeait les établissements importants de Nikolaïef et de Kherson.

Les troupes expéditionnaires devaient comprendre une brigade française et une brigade anglaise réunies sous le commandement du général Bazaine.

Le 2 octobre, le 14e bataillon de chasseurs, le 95e de ligne et les tirailleurs algériens se réunirent à Kamiesch. Ils s'y embarquèrent le 7 pendant que les Anglais partaient de Balaclava.

Les deux flottes réunies croisèrent pendant cinq jours devant Odessa pour tromper les Russes sur le point d'attaque qui avait été choisi; puis, le 14, elles parurent devant Kinbourn.

Le débarquement, commencé le 15, ne fut gêné que par l'état de la mer, qui ne permit de le terminer que le 17.

Dans la nuit précédente, les troupes débarquées les premières avaient ouvert à 900 mètres de la ville une tranchée d'investissement. Les alliés n'allaient cependant point être obligés à un siège en règle pour réduire la place; le feu de la flotte allait y suffire, mais cet investissement était nécessaire pour couper à la garnison toute retraite vers l'intérieur du pays.

Le 17, à 9 heures du matin, les bâtiments alliés commencèrent à canonner la forteresse. En même temps, du côté de la terre, les troupes avaient pris les armes et s'étaient rangées en bataille pour contenir la garnison; des groupes de tirailleurs s'approchèrent jusqu'à 400 mètres de la place et établirent des embuscades d'où ils prenaient à revers les batteries ennemies. Leurs balles allaient frapper les canonniers russes autour de leurs pièces.

Vers 1 h. 1/2, le feu de la place cessa, son artillerie était com-

plètement démontée ; les maçonneries croulaient, les magasins brûlaient. La défense n'était plus possible; le général Kohanovitch, qui commandait dans la forteresse, accueillit les parlementaires et se rendit avec toute sa garnison forte d'environ 1,500 hommes.

Pas un homme du régiment n'avait été blessé.

Les jours suivants, les canonnières anglaises et françaises explorèrent le golfe ainsi que le cours inférieur des deux grands fleuves qui s'y jettent : le Bug et le Dnieper.

Pendant ce temps, le régiment de tirailleurs faisait une reconnaissance qui fut poussée jusqu'à Olchéretina, à deux petites journées de marche dans l'intérieur.

On ne rencontra point de forces russes. Au retour cependant, près du village de Pakrovka, quelques escadrons de cavalerie parurent un instant sur le flanc de la colonne, mais ne tardèrent pas à s'éloigner à la vue de nos dispositions défensives.

Le 95e de ligne devait rester à Kinbourn pour en former la garnison ; les autres troupes s'embarquèrent le 26 pour retourner en Crimée.

Dès son arrivée à Kamiesch, le régiment de tirailleurs algériens fut transbordé sur l'*Hercule*, qui devait le ramener en Afrique.

Ce navire mit à la voile le 30 octobre et arriva le 27 novembre à Alger, après une heureuse traversée.

Les renforts partis à plusieurs reprises avaient porté à 2,600 le nombre des tirailleurs envoyés en Orient. L'*Hercule* en ramenait 1,240. Une réception enthousiaste les attendait à Alger. Le général Randon, gouverneur général, vint lui-même au devant d'eux, avec un nombreux état-major et un brillant cortège de chefs indigènes, et tint à les accompagner jusqu'à leur campement en dehors de la porte d'Isly. Leur passage à travers Alger fut une véritable marche triomphale. Les habitants arabes et français se pressaient autour de leurs rangs, saluant de leurs acclamations la gloire que ces braves soldats rapportaient d'Orient.

Les Maures leur offrirent le soir une gigantesque diffa et la population européenne donna à leur intention une représentation théâtrale qui reproduisait divers épisodes de leur heureuse campagne.

Le lendemain, le général Randon les passa en revue, distribua au régiment quatre croix de la Légion d'honneur et huit médailles militaires, et lui adressa l'ordre suivant :

« Le gouverneur général se fait l'interprète de l'armée d'Afrique en exprimant aux tirailleurs algériens et aux officiers qui les commandent la joie que chacun éprouve de les revoir.

» Notre plus vive sollicitude les avait accompagnés au milieu des rudes combats et des mémorables batailles auxquels ils ont pris une part si glorieuse. Aujourd'hui nous les accueillons comme des frères d'armes qui ont bien mérité de la patrie et de l'empereur.

» Honneur à ces braves, qui ont si dignement représenté l'armée d'Afrique et l'Algérie toute entière!

» Des ordres sont donnés pour que chaque tirailleur rentre dans sa province : c'est la première récompense qui leur est due. Ils auront des permissions pour aller voir leur famille et raconter dans leur douar les hauts faits de l'armée française.

» Les tirailleurs qui ont droit à leur congé le recevront avec leur masse le 1er janvier, à moins qu'ils ne préfèrent reprendre leur place dans les rangs et servir de modèle aux soldats moins expérimentés qu'eux.

» Quelque part que ces tirailleurs se trouvent, ils auront droit à la protection de l'autorité, ils seront en Algérie les enfants de prédilection de la France, et l'empereur, qui apprécie tous les services rendus, n'oubliera pas les leurs. »

Ainsi que le gouverneur l'avait promis, chaque homme fut rendu à sa province d'origine. Le contingent d'Oran y fut transporté par mer et s'embarqua à Alger le 8 décembre ; il était réduit à environ 350 hommes.

CHAPITRE XI

Algérie (1856 à 1859)

Formation du régiment. — Remise du drapeau au colonel LAURE. — Les compagnies de carabiniers. — Colonne de Beaufort sur la frontière marocaine. — Colonnes de Colomb et colonne Leroux dans le Sud-Ouest. — Marches remarquables. — Colonne Burin chez les Zegdous. — Colonne Niqueux et colonne de Colomb dans le Sud-Ouest. — Colonne de Beaufort sur la frontière marocaine. — Les ordinaires. — Garnisons. — Mouvements sur la frontière. — Travaux du temps de paix. — Départ des tirailleurs pour l'Italie. — Tournées pacifiques dans le Sud.

La brillante valeur déployée en Crimée par les tirailleurs algériens avait surabondamment démontré qu'ils étaient capables de faire bonne figure à côté des meilleurs régiments de l'armée française. On ne pouvait plus les considérer désormais comme une troupe auxiliaire, bonne tout au plus à fournir un appoint aux colonnes françaises qui expéditionnaient dans le nord de l'Afrique. Leur attitude en face de la mitraille russe avait prouvé que, sur les champs de bataille européens, la France pouvait les soumettre aux mêmes épreuves que les meilleurs de ses soldats et en attendre les mêmes services.

La conquête successive de toutes les régions du Tell algérien offrait d'autre part, à leur recrutement, des ressources nouvelles, que les cadres des deux bataillons provinciaux allaient être insuffisants à contenir ; il était normal de leur donner une organisation par régiment, conforme à celle des autres corps d'infanterie et qui aurait encore l'avantage d'augmenter la solidité et l'homogénéité du contingent de chaque province.

Le général Randon, gouverneur général, qui depuis de longues années avait suivi pas à pas le développement progressif des troupes indigènes, et qui appréciait leurs qualités, proposa au ministre de la guerre un projet de décret en ce sens ; le maréchal Vaillant le soumit, le 11 octobre 1855, à la signature de l'empereur.

Voici quelles étaient les dispositions de ce décret :

Art. 1er. — Il est créé trois régiments de tirailleurs algériens. Chacun de ces régiments aura trois bataillons de six compagnies et sera composé conformément au tableau annexé au présent décret.

Art. 2. — Ces régiments prendront les numéros 1, 2 et 3; le premier sera formé dans la province d'Alger, le second dans la province d'Oran, et le troisième dans la province de Constantine.

Art. 3. — Toutes les dispositions qui régissent les bataillons de tirailleurs indigènes sont applicables aux régiments de tirailleurs algériens; seulement, l'avancement aux grades de sous-lieutenant, de lieutenant et capitaine, au lieu de s'effectuer sur l'ensemble des bataillons, s'opérera par régiment.

Art. 4. — Par dérogation à l'article 34 de l'ordonnance du 16 mars 1838, les emplois qui viendraient à vaquer par suite de la réorganisation de l'infanterie indigène de l'Algérie seront donnés à l'avancement des militaires des corps où la vacance se sera produite.

Art. 5. — Les six bataillons de tirailleurs indigènes et le régiment de tirailleurs algériens, actuellement existants, seront licenciés et leurs éléments fondus dans les trois nouveaux régiments de tirailleurs algériens.

Le tableau annexé donnait la composition détaillée des cadres; il portait, pour l'état-major du régiment, 16 officiers et 63 hommes de troupe; pour une compagnie, 5 officiers, 1 sergent-major, 1 fourrier, 2 sergents et 2 caporaux français; 4 sergents et 8 caporaux indigènes, 3 tambours et clairons français ou indigènes et 195 tirailleurs, soit, pour tout le régiment, 106 officiers et 4,059 hommes.

Sur le rapport du ministre de la guerre, l'empereur décida, le 7 novembre, que le licenciement des bataillons provinciaux et du régiment de Crimée aurait lieu le 31 décembre 1855; que les officiers mis en non-activité par suite de ce licenciement seraient replacés le même jour dans les régiments de tirailleurs algériens; que les officiers seraient répartis dans ces trois régiments, de façon à égaliser l'ancienneté dans chacun des régiments, en ce qui concerne les officiers français, et, pour les officiers indigènes, de façon à les maintenir dans la province dont ils étaient originaires.

Le 13 décembre, arriva à Mostaganem, sous les ordres du commandant Piétri, le détachement revenant de Crimée, organisé en six compagnies avec leur cadre complet.

Ces tirailleurs furent reçus aux acclamations de la population française et indigène, qui tint à offrir un banquet aux officiers et à la troupe.

Le 1er bataillon d'Oran avait huit compagnies; le 2e, trois. Avec les six compagnies venues du régiment provisoire, cela faisait un total de dix-sept; il n'y avait donc qu'une seule compagnie nouvelle à organiser.

Elle le fut le 31 décembre, en exécution des ordres du ministre, et le 2e régiment de tirailleurs algériens se trouva constitué sous

les ordres du lieutenant-colonel LE POITTEVIN DE LA CROIX, en attendant l'arrivée du colonel MONTAUDON, retenu encore sur le théâtre de la guerre en Orient.

Le jour de sa formation, le régiment comptait dans le rang 89 officiers et un peu plus de 1,600 hommes.

Voici quelle était la composition du corps d'officiers :

Colonel MONTAUDON.
Lieutenant-colonel LE POITTEVIN DE LA CROIX.
Commandants BURET, GUYNET, PIETRI.
Major MALLIA.
Capitaines adjudants-majors CARRÉ, POTTIN DE VAUVINEUX, GAY.
Capitaine d'habillement BAERT.
Capitaine trésorier JANSELME.
Sous-lieutenants ALBERT, adjoint au trésorier ; BERLAN, porte-drapeau.
Médecin-major LAMONTA.
Médecin aide-major GUIPON.

CAPITAINES	LIEUTENANTS.	SOUS-LIEUTENANTS.
DE BRUCHE.	DUBOST.	MAYOL.
HUE.	DARRAS.	LORTHIOIR.
FOSSIAT DES CHATRES.	CORDIER.	GRIFFON.
PÉAN.	CADET.	LALOI.
GAGNE.	BATILLOT.	BORIES.
DERMIER.	CAGNIOUX.	CHARDIN.
HERSANT.	VIDAL.	CASSIGNOL.
MAGANZA.	CULINE.	BERTRAND.
ARTIGOU.	LACROIX.	JACOB.
CODET.	JOUANNEAU.	GUÉRIN.
MULLER.	GOUZY.	LANÇON.
MONASSOT.	LAVERNY.	RAPPIN.
LAVIGNE.	DE POUILLOUE DE SAINT-MARS.	BLANPIED.
VÉRAN.	JAUGE.	LAPORTE DE LA THÉBAUDIÈRE.
FONTERREY.	BOUISSOU.	PELLETIER.
HUMERY.	GRILLY.	DE NOGUÉ.
MEYNARD (1).	BONNEVAL.	»
	LEGRAND.	»

LIEUTENANTS INDIGÈNES.	SOUS-LIEUTENANTS INDIGÈNES.
ACHMET KADDOUR BEN REGUIGNE.	MOHAMMED BEN SADECK.
ISMAËL HASSAN.	COUIDER BEN BRAHIM.
MENOUAR BEL BEDOUI.	KADDOUR BEN IZA.

(1) Le capitaine MEYNARD était l'ancien porte-drapeau du régiment de Crimée, cité à Inkermann pour sa brillante valeur. Capitaine du 23 septembre 1855, cet officier était mort depuis huit jours déjà au moment de sa nomination : il avait en effet succombé le 14 aux blessures reçues le 8 à l'assaut de Malakoff. Son décès ne fut connu à Mostaganem qu'au mois de juin 1856.

LIEUTENANTS INDIGÈNES.	SOUS-LIEUTENANTS INDIGÈNES.
Ben Yebka.	Abd el Kader ben Feta.
Mohammed ben Aïssa.	Saïd ben Ali.
Mohammed Hamoud ben Ali.	Ahmed ben Mohammed.
El Arbi ben Miloud.	Mohammed oul. Caid Hassan.
Kaddour Toubar.	Ahmed ben Ali Touga.
Sliman ben Saïd.	Mohammed ben Yahia.
Hadj ben Ali ben Berber.	Miloud ben Caddour.
Salah ould Casa Mohammed.	El Aïd bou Raoua.
	Mohammed ben Khelil.

Il y avait donc de nombreuses vacances d'officiers indigènes; leur nombre fut complété au fur et à mesure que l'instruction des sous-officiers permit de trouver des candidats réunissant les conditions nécessaires pour être aptes à l'emploi d'officier.

Au 1er janvier 1856, tout le régiment se trouva donc réuni à Mostaganem, à l'exception :

1° Des trois premières compagnies du 2e bataillon, qui étaient, sous les ordres du commandant Guynet, détachées dans la subdivision de Tlemcen : la 1re moitié à Tlemcen, moitié à Marnia, la 2e à Nemours, la 3e en expédition avec la colonne de Lascours;

2° Des 1re et 5e du 1er bataillon détachées à Ammi Moussa et à Géryville.

L'on avait hésité, pour installer le dépôt du régiment, entre les villes de Mostaganem, Mascara, Bel Abbès et Tlemcen. Mostaganem fut choisi en raison du peu de frais nécessaires pour aménager les casernements déjà existants.

Le colonel fut logé à Matemore-ville, la troupe occupa la caserne B, la caserne C (ancienne mosquée d'El Mehal) et les baraques sous Matemore.

Le régiment se dispersa bientôt. Dès le 25 janvier, les 4e, 5e et 6e compagnies du 2e bataillon quittèrent Mostaganem pour aller à Tlemcen rejoindre l'état-major de leur bataillon.

Le 1er mars, le lieutenant-colonel de la Croix partit avec le 3e bataillon qu'il allait installer à Mascara.

Ce bataillon fit étapes à Aïn Nouïssy et à la redoute Perrégaux; là, il fut surpris par des pluies diluviennes qui l'empêchèrent de prendre, par le Crèvecœur, le chemin ordinaire. L'on suivit alors les bords de l'oued El Hammam pour rejoindre, au village de ce nom, la route d'Oran à Mascara. Le bataillon arriva à Mascara le 3 mars, comme il en avait reçu l'ordre, après avoir parcouru dans cette journée 45 kilomètres sous une pluie battante et sans laisser un seul homme en arrière.

C'était là un début qui montrait que le 3e bataillon possédait,

dès sa formation, l'esprit de discipline et la résistance aux fatigues qui avaient distingué ses aînés.

Peu de jours après, la 2e compagnie de ce bataillon alla à Géryville relever la compagnie du 1er bataillon qui y était en garnison.

Dans tous les postes occupés par le régiment, les officiers s'occupèrent activement à pousser le recrutement. Des sergents furent envoyés dans les tribus pour provoquer les enrôlements et rechercher ceux des anciens tirailleurs qui pourraient désirer reprendre du service; aussi, dès la fin de l'année, le régiment atteignit-il l'effectif de 2,300 hommes,

Le colonel MONTAUDON avait été, le 7 février, nommé au commandement du 3e régiment de voltigeurs de la garde. Son successeur, le colonel LAURE, venant du 68e de ligne, était un vieil africain qui avait déjà fait en Algérie vingt années de campagnes; il arriva à Mostaganem le 12 avril.

Le 26 mai, le général de Montauban, commandant la province d'Oran, remit au nouveau régiment l'aigle que l'empereur confiait à sa garde. Après une revue passée sur la place d'Armes à Mostaganem, le général, remettant le drapeau aux mains du colonel LAURE, prononça l'allocution suivante :

« Officiers, sous-officiers, caporaux et soldats du 2e régiment de tirailleurs algériens, Sa Majesté l'Empereur m'a chargé de confier à votre bravoure le drapeau de la France, ce symbole de l'honneur que vos frères viennent de glorifier si noblement dans la campagne de Crimée. Je vous le remets avec confiance, bien convaincu que je suis qu'il sera pour vous pendant la paix le signal du ralliement à l'ordre et du dévouement à l'empereur, et, pendant la guerre, au milieu des combats, le guide qui vous fera voler à la victoire. Suivez-le donc partout aux cris de : vive la France! vive l'Empereur! »

Le colonel LAURE, accompagné du porte-drapeau, passa devant le front de la troupe, puis le régiment, suivant pour la première fois son étendard, défila devant le général de division.

A la fin de l'année 1856, on distribua aux régiments de tirailleurs un certain nombre de fusils à tige.

Déjà, en 1855, le départ des zouaves et des chasseurs à pied partis pour l'Orient, ayant dégarni les troupes d'Algérie d'armes de précision, le Ministre avait fait distribuer 150 fusils à tige à chacun des premiers bataillons provinciaux.

Ces armes avaient été réparties entre les compagnies et remises aux meilleurs tireurs. Cette disposition avait l'inconvénient de rendre particulièrement difficiles la surveillance des armes et

l'enseignement du tir. Aussi, au mois de juin 1856, le maréchal Randon (1) décida-t-il que dans les régiments de tirailleurs on armerait de fusils à tige la 1re compagnie de chaque bataillon, qui deviendrait une compagnie d'élite dite « de carabiniers ». Cette compagnie devait être formée des meilleurs soldats et des meilleurs tireurs, ayant pour cadre les sous-officiers et les caporaux les plus intelligents et servant le mieux. Les officiers y devaient être nommés par décision du général de division; les carabiniers avaient pour insigne une grenade de drap jonquille cousue dans l'angle supérieur de chaque plastron de la veste.

La solde avait été, le 1er mars, augmentée de quelques centimes pour les adjudants et portée à 1 fr. 98. Elle était restée de 1 fr. 50 pour les sergents-majors, 1 fr. 25 pour les sergents, 1 fr. 10 pour les caporaux et 1 franc pour les tirailleurs de 1re classe, 0 fr. 95 pour ceux de 2e. Les hautes payes continuaient à être allouées aux indigènes au bout d'une période de trois années ininterrompues passées au corps et au taux de 0 fr. 15 pour les sergents, 0 fr. 10 pour les caporaux et 0 fr. 05 pour les tirailleurs.

Le naturel remuant et belliqueux des tribus marocaines voisines de notre frontière amenait presque tous les ans quelque effervescence dans l'ouest de la subdivision de Tlemcen; presque tous les ans des démonstrations armées y devenaient nécessaires.

L'année 1856 ayant été marquée au Maroc par une véritable insurrection berbère contre le pouvoir du souverain, cette agitation eut son contre-coup sur notre frontière, et les troubles y prirent, cette année-là, un caractère plus particulièrement inquiétant.

Les Hamyans avaient fait défection dès le mois de juillet. Détachés de notre cause par les intrigues de Sidi Cheikh ben Tayeb, ils s'étaient réfugiés au milieu des Marocains et, de là, rôdaient le long de la frontière, inquiétant les populations soumises et nous tenant continuellement dans la crainte de nouvelles défections.

Au nord, les Beni Snassen, souvent châtiés mais toujours hostiles, vivaient moins que jamais en bonne intelligence avec nos tribus. C'étaient à chaque instant des coups de main individuels et des incursions sur notre territoire.

Le rétablissement de la tranquillité sur cette frontière nécessita la mise en mouvement de plusieurs colonnes, dans la composition desquelles figurèrent quelques compagnies de tirailleurs.

Le 28 septembre, les 1re et 2e du 2, aux ordres du commandant

(1) Le général Randon avait été fait maréchal au mois de mars 1856.

GUYNET, quittèrent Tlemcen avec le 54ᵉ de ligne, commandé alors par le colonel Martineau-Deschenez, l'ancien commandant du bataillon de tirailleurs d'Oran, et se portèrent chez les Beni bou Saïd.

Le but de ce mouvement était de rassurer nos tribus soumises et de leur permettre de se livrer aux travaux agricoles.

Le 9 octobre, le général de Beaufort, commandant la subdivision de Tlemcen, arrive accompagné de trois escadrons, d'une batterie et d'un bataillon de zouaves; il prend aussitôt le commandement de la colonne. Celle-ci séjourne, du 11 au 29 octobre, au camp de Haouch Sidi Ayed, au confluent de la Mouilah et de l'oued Isly; puis elle se remet à manœuvrer le long de la frontière, suivie par des groupes nombreux qui surveillent ses mouvements tout en restant sur le territoire marocain. Cependant, le 10 novembre, après que le général eut levé son camp de Menaçeb Kiss, une vive fusillade se fit tout à coup entendre sur les derrières de la colonne. C'étaient ces mêmes contingents qui avaient pris l'offensive et étaient aux prises avec nos goums. Le général de Beaufort se porte à l'arrière-garde avec quatre compagnies du 54ᵉ, deux pièces d'artillerie et toute sa cavalerie; il ne tarde pas à les faire repentir de cet acte d'hostilité, car une soixantaine d'entre eux restent sur le carreau; les autres repassent bientôt la frontière.

La colonne se rencontra, le 6 novembre, avec la 5ᵉ du 2, commandée par le capitaine MAGANZA, qui avait quitté sa garnison de Nemours pour faire, de son côté, une patrouille de sécurité le long de la frontière. La colonne de Beaufort rentra à Tlemcen le 14 novembre.

Pendant ce temps, une pointe des plus hardies sur les Hamyans dissidents avait porté l'effroi parmi les nomades et rétabli la tranquillité dans tout le Sud oranais.

A la suite de la défection des Hamyans, tout le Sud de la subdivision de Tlemcen se trouvait dégarni; le poste d'Aïn ben Khelil, qu'occupait depuis le mois de juillet la 4ᵉ du 2, se trouvait isolé au milieu d'un pays vide, à 50 lieues de tout secours, et exposé aux entreprises des nomades qui attaquaient ses convois de ravitaillement.

Les tribus soumises du cercle de Géryville, ainsi mises à découvert du côté de l'ouest, craignaient pour leurs troupeaux et étaient continuellement sur le qui-vive.

Le capitaine de Colomb, commandant supérieur du cercle de Géryville, reçut l'ordre de se mettre en campagne, de pousser rapidement au sud-ouest pour fermer aux dissidents le chemin du Sahara, pendant que le capitaine Leroux, commandant supérieur

de Sebdou, marchant droit au sud, les prendrait entre deux sabres. Le lieutenant Nicolas, partant de Saïda avec 350 cavaliers, devait servir de réserve. Cette combinaison eut un entier succès.

Le capitaine de Colomb partit de Géryville le 28 octobre, avec la 2e du 3, forte de 100 tirailleurs et commandée par le lieutenant Laverny, un peloton de 25 spahis, le goum du cercle commandé par Si Hamza et son frère Si Naïmi ; un convoi de 4,000 chameaux portait un mois de vivres et un équipage d'eau de 100 tonnelets.

Le 31, on arriva à Naama ; on y séjourna le 1er et le 2 novembre pour rassembler les contingents de Géryville et pour attendre le goum de Saïda qu'amenait l'agha Ismaël ould el Mazari. A la revue qui leur fut passée le 2, on trouva un effectif total de 1,200 cavaliers et de 550 fantassins. Le capitaine de Colomb désigna 100 cavaliers, jeunes, vigoureux et alertes, pour marcher avec les tirailleurs et leur céder de tempe en temps leurs chevaux pendant les longues marches.

Le 3 novembre, le capitaine de Colomb, ayant rassemblé tout son monde, prend franchement sa direction vers le sud-ouest, marchant droit aux dissidents qui lui sont signalés dans le chott Tigri. Ce jour-là, la colonne arrive par Magroum à Taoussera, ayant parcouru 57 kilomètres. Le 4, elle atteint Ferathis à 4 heures du soir (55 kilomètres). Une marche de nuit de 35 kilomètres l'amène le 5, à 3 heures du matin, au fond du chott Tigri, au pied de sa berge orientale. Après trois heures de repos, la marche est reprise et, à 4 heures du soir, la colonne campe à Oglat en Naga, ayant encore parcouru 45 kilomètres dans sa journée.

Bien que la température se maintienne au-dessous de zéro, il est interdit de faire du feu, car les dissidents doivent être à proximité ; le capitaine de Colomb envoie en reconnaissance quatre patrouilles de 25 goumiers ; à 10 heures, une d'entre elles ramène un prisonnier fait aux puits de Mazzar. C'est un Hamyan, et sa tribu est campée auprès du djebel Lakhdar avec les Beni Guil et les Oulad Sidi Cheikh ben Tayeb.

Malheureusement, il n'y a pas d'eau à Oglat en Naga, et les vivres sont épuisés ; il faut retourner en arrière pour aller au devant du convoi qui ne peut marcher à une allure aussi rapide. Le 6, au matin, on vient donc camper à Er Rebig, à 6 kilomètres à l'ouest. Le convoi y arrive vers midi, et, après s'être ravitaillée pour deux jours, la partie mobile de la colonne repart à 2 heures de l'après-midi ; le 7, à 3 heures du matin, elle s'arrête à 2 lieues d'El Aricha après avoir encore parcouru 45 kilomètres. Au point du jour on se remet en marche, on arrive bientôt au campement abandonné la nuit précédente par les Hamyans ; des cendres

encore chaudes, de nombreux objets abandonnés, témoignent d'une fuite récente et précipitée.

Le lieutenant Burin, du bureau arabe de Géryville, part en avant avec Si Hamza, Si Naïmi et 200 des cavaliers les mieux montés. Vers midi il fait demander quelque renfort ; le capitaine de Colomb lui envoie tout le goum de Géryville, gardant encore avec lui Ismaël ould Mazari et son goum, les tirailleurs et les fantassins arabes.

Mais le commandant de la colonne, ne voulant pas pousser plus loin vers l'ouest, à la recherche d'un point d'eau problématique, son infanterie qui souffre déjà beaucoup de la soif, revient sur ses pas et arrive à 3 heures de l'après-midi à Oglat el Aricha.

Pendant le retour, la cavalerie d'Ismaël ramasse quelques moutons qui fournissent une précieuse ressource pour le repas du soir.

Vers 9 heures du soir, arrive au camp un émissaire du lieutenant Burin. Celui-ci fait dire qu'il a fait une grosse prise, mais qu'il est vivement attaqué par les Beni Guil, qui tentent de la lui reprendre.

Une heure après, le capitaine de Colomb part avec 60 tirailleurs et le lieutenant Laverny, les spahis et le goum d'Ismaël ould el Mazari ; il ne restait plus au camp que les fantassins arabes et 40 tirailleurs avec le sous-lieutenant Pelletier.

Le capitaine de Colomb arrive, à 4 heures du matin, sur l'oued Timechtin où il trouve le lieutenant Burin et Si Hamza établis dans une bonne position.

Les Hamyans Chaafas ont été atteints à Tioudadine, ont soutenu un combat très vif dans lequel Si Naïmi a été tué, mais ils ont été battus et l'agha des Hamyans, forcé de demander l'aman, nous a ramené toute sa tribu. Nos goums ont été ensuite obligés de se défendre contre les Beni Guil accourus sur le lieu du combat et qui n'auraient pas été fâchés de reprendre aux Français, pour se l'approprier, le butin que ceux-ci venaient de faire sur les Hamyans. Les chevaux du goum de Géryville n'ont pas bu depuis plus de trente-deux heures ; le capitaine de Colomb les envoie à El Aricha et reste à la garde des Hamyans avec le goum de Saïda et les tirailleurs du lieutenant Laverny.

Le lendemain 8, à 3 heures de l'après-midi, il rentre au camp d'Oglat el Aricha avec l'émigration rattrapée la veille ; il y trouve le convoi arrivé depuis le matin et la colonne du capitaine Leroux arrivée depuis une heure seulement.

Le capitaine Leroux, parti d'Aïn ben Khelil le 5 novembre, avait avec lui un peloton de spahis, environ 900 goumiers et la

4e du 2, forte de 85 tirailleurs et commandée par le lieutenant DARRAS.

Le lendemain 9, le capitaine Leroux, voyant que le capitaine de Colomb se retire sans être poursuivi et que sa coopération est désormais inutile, se dirige vers le sud et se met à la recherche des Hamyans Djembas qui ont réussi à s'échapper dans cette direction ; le soir, des campements lui sont signalés dans le sud-ouest du djebel Lakhdar. Le 10, au point du jour, les goums se lancent sur les douars complètement surpris dans l'oued Neçissa ; les Djembas abandonnent leurs tentes et se réfugient dans une gorge fort difficile ; la cavalerie s'y butte, quelques hommes des goums mettent pied à terre pour soutenir le combat en attendant l'arrivée des tirailleurs.

Un fort parti de Beni Guil, ces incorrigibles pillards, que l'on est sûr de voir apparaître partout où il peut y avoir quelque chose à enlever, attaque à ce moment notre cavalerie.

Les spahis sont obligés de s'engager à fond ; ils ont déjà 5 morts dont 1 brigadier, quand arrivent les tirailleurs accourus au pas gymnastique. Leur apparition change la face du combat, les Beni Guil se retirent ; le lieutenant DARRAS, à la tête d'une section, force en quelques instants l'entrée de la gorge devant laquelle nos goums étaient tenus en respect, et les Djembas, obligés de se soumettre, se rangent à la suite de la colonne pour rentrer dans leurs campements habituels. Ils avaient eu 40 morts et 70 blessés ; nous leur avions pris 15,000 moutons et 2,000 chameaux. A la fin du combat apparut le goum d'Ismaël ould el Mazari, précédant le capitaine de Colomb qui arrivait avec 300 chevaux. Celui-ci, en effet, dès qu'il avait été averti de l'imminence d'un engagement, était accouru pour soutenir le capitaine Leroux.

Le 11, les deux capitaines allèrent camper à Aïn Harateck ; le lendemain, ils se séparèrent, le capitaine Leroux allant à Aïn Defla, et le capitaine de Colomb à Oglat el Aricha, d'où son infanterie n'avait pas bougé.

Le 12 au soir, les éclaireurs du capitaine de Colomb lui rendent compte qu'une forte fraction des Djembas est en marche vers l'est à travers la plaine de Tamelelt. On ne sait s'ils font partie de ceux que le capitaine Leroux a amenés à se soumettre, et le capitaine de Colomb prend la résolution de marcher à eux pour leur fermer la route du sud au cas où ils chercheraient à fuir. L'infanterie part d'abord à 8 heures du soir, sous les ordres du lieutenant LAVERNY, avec 100 cavaliers des Oulad Ziad, pour gagner Aïn Defla et s'avancer d'autant.

Le 13, le capitaine de Colomb envoie son convoi à Mazzar, et

avec ses goums prend la direction d'Aïn Defla ; il y arrive à midi et n'y trouve pas l'infanterie ; il continue alors sa marche jusqu'à 4 heures de l'après-midi et s'arrête à Mâder el Messarine, sans avoir trouvé trace de ses fantassins. Par contre, les feux de bivouac des Hamyans Djembas sont à peine éteints ; l'émigration a couché à quelques kilomètres de là et se dirige tranquillement vers l'est. C'est une fraction de ceux dont le capitaine Leroux a reçu la soumission. Les Beni Guil sont trop loin pour pouvoir chercher à les inquiéter ; le capitaine de Colomb campe donc à Mâder el Messarine. Le lendemain il revient à Aïn Defla, cherchant toujours l'infanterie ; il s'arrête pour l'y attendre avec les spahis. Pour éviter au goum des souffrances inutiles, en le faisant coucher à Aïn Defla, où il n'y a aucun arbre, aucun arbuste, aucun abri d'aucune sorte, il le renvoie à Mazzar sous la conduite de Si Bou Beker, fils de Si Hamza.

Dans la nuit, il a enfin des nouvelles de son infanterie : le caïd des Oulad Ziad a trouvé ses traces à l'autre col de Teniet Defla, à 12 kilomètres plus à l'est ; ces traces permettent d'affirmer qu'elle s'est retirée sur Mazzar. Le capitaine de Colomb y arrive à 2 heures du soir et s'y réunit à son convoi et à son infanterie.

Celle-ci s'était égarée et avait manqué périr de froid. Trompés par une similitude de noms, les guides avait mal conduit le lieutenant Laverny. Ils avaient pris par le Teniet Defla oriental, au lieu de prendre par l'occidental et ils n'étaient pas arrivés à Aïn Defla. Le lieutenant Laverny avait fait continuer la route pour s'y rendre, et l'infanterie avait passé la nuit, perdue sur un plateau rocheux où il était impossible de trouver un brin de bois et où l'on ne pouvait même pas allumer l'alfa chargée de neige. L'énergie et la vigueur des officiers français de la compagnie de tirailleurs avaient seules sauvé d'un désastre certain les fantassins arabes de Si Hamza. Mal nourris et mal vêtus, beaucoup d'entre eux, à bout de courage, s'étaient couchés le long d'une touffe pour y attendre la mort ; il avait fallu les faire marcher de force. Le lieutenant Laverny était rentré péniblement à Mazzar dans la journée du 14, mais sans avoir laissé un seul homme derrière lui.

Le 16, la colonne fit séjour à Mazzar pour s'y reposer de ces fatigues exceptionnelles ; elle s'arrêta encore trois jours à Magrouin, où l'on fit le partage des prises avant de renvoyer chez eux la majeure partie des goums, et enfin, le 28 novembre, le capitaine de Colomb rentrait à Géryville avec les spahis et les tirailleurs du lieutenant Laverny. La compagnie du lieutenant Darras était rentrée à Ben Khelil depuis le 18.

Cette expédition, malgré l'insignifiant effectif des troupes régu-

lières mobilisées, malgré le peu d'importance des pertes que nous avions eu à regretter (nos cavaliers avaient eu une trentaine d'hommes hors de combat et un seul tirailleur avait été légèrement blessé), n'en était pas moins excessivement remarquable. Des résultats considérables avaient en effet été obtenus en peu de jours, et cela grâce à une audace, à une rapidité de marche et une endurance qui ont pu être égalées mais qui n'ont certes pas été dépassées.

Les annales militaires citent les raids exécutés par les Américains pendant la guerre de Sécession ; nos soldats connaissaient la chose avant le mot, car qu'est-ce donc que la course du capitaine de Colomb pendant laquelle les chevaux de nos goumiers restèrent cinq jours sans être dessellés et trente-huit heures sans boire, tout en parcourant environ 200 kilomètres, et en livrant un sérieux combat ?

Quand aux tirailleurs indigènes, quel plus bel éloge à faire de ces infatigables soldats que de constater tout simplement que, si rapide qu'ait été l'allure de notre cavalerie, ils se sont toujours trouvés à point pour lui offrir l'appui de leurs baïonnettes. Pendant vingt-deux jours de marche, la longueur moyenne de leurs étapes avait été de plus de 45 kilomètres.

Ceux qui avaient, le 7, poussé jusqu'à l'oued Timechtin avec le lieutenant Laverny, avaient franchi 340 kilomètres en cinq périodes de vingt-quatre heures, pendant lesquelles ils avaient marché cinq jours et trois nuits.

Un froid rigoureux était encore venu augmenter les fatigues de la marche, car pendant toute la durée de l'expédition la température avait oscillé entre — 7° et + 3°.

Voici d'ailleurs comment le capitaine de Colomb s'exprime dans son rapport au sujet des fantassins de sa colonne :

« Les goums, qui étaient partis pleins de confiance, n'avaient plus autant d'entrain quand ils se sont vus au fond du chott Tigri et si avant au milieu de ces populations qui avaient toujours fait leur terreur ; mais les tirailleurs ont été superbes de dévouement, d'abnégation et de vigueur. Il est vrai qu'ils sont admirablement commandés par des officiers pleins d'énergie, toujours prêts à tout souffrir et à tout entreprendre, des officiers comme il en faut pour cette guerre saharienne, qui, pour être faite avec fruit, exige des hommes capables de vivre comme les Arabes, toujours sans abri, souvent sans eau et sans vivres. »

Le lieutenant Laverny reçut la croix de la Légion d'honneur le 27 janvier 1857.

Le 7 février 1857, une section de la 3e du 3, aux ordres du sous-

lieutenant Chardin, partait de Géryville avec le lieutenant Burin, du bureau arabe, qui emmenait en outre avec lui les goums du cercle, commandés par Si Hamza.

Le but de ce mouvement était encore de frapper quelques fractions de la grande confédération des Zegdous qui tentaient d'échapper à notre autorité en s'éloignant vers le sud-ouest.

Le 17, la colonne est à Benoud; les contingents réunis autour de Si Hamza se montent à 600 cavaliers et 400 fantassins; les troupes régulières ne sont représentées que par 15 spahis et les 30 tirailleurs du sous-lieutenant Chardin.

Le 19, le lieutenant Burin campe sur l'oued Namous; le même jour, Si Hamza, qui marche en tête, rencontre, aux environs d'Oglat el Hadj Mohammed, les premiers campements des Ahmours dont les Djemmas sont déjà en route pour Aïn ben Khelil où elles vont faire des démarches de soumission. Le temps passé à les reconnaître fut précieux pour les Zedgous qui purent gagner l'ouest. Mais nos goums, franchissant l'oued Zoubia, pénètrent dans l'oued Zousfana, passent entre Figuig et le Ksar des Beni Ounnif, et, dans la soirée du 20, nos cavaliers, lancés à toute vitesse, atteignent la queue de l'émigration qui, après un échange inoffensif de coups de fusil, abandonne entre nos mains un troupeau de 10,000 moutons avec ses bergers.

Pendant ce temps, le convoi, marchant sous l'escorte des tirailleurs et des fantassins arabes, était arrivé sur l'oued Zousfana, à Nakhelat el Brahimi où se trouvent des puits abrités par quelques palmiers. Nos cavaliers y arrivèrent le 22 avec leur butin.

On resta le 24 et le 25 en vue de Figuig, et, le 9 mars, la petite colonne rentrait à Géryville.

Sans être entrées dans l'oasis de Figuig, nos troupes l'avaient reconnue d'assez près pour pouvoir détruire la légende qui en faisait une ville puissante et une forteresse imprenable.

Cependant les nomades marocains, profitant de ce qu'une grande partie des troupes de la division s'était éloignée vers l'est pour prendre part à l'expédition de Kabylie, reprirent bientôt leurs menées et leurs incursions.

Dans les premiers jours d'avril, la plus grande partie des Zegdous et une fraction des Mahias, conduits par l'irréconciliable Sidi Cheikh ben Tayeb, étaient venus sur notre propre territoire razzier les Oulad en Nahr; après quoi, ils s'étaient concentrés dans la plaine de Tamelelt, au sud-ouest du chott Tigri, où ils avaient réuni 8 à 10,000 fusils tant cavaliers que fantassins. Ce hardi coup de main avait répandu la terreur dans nos populations et l'œuvre de l'année précédente se trouvait à recommencer.

Pour réprimer l'audace de ces pillards, le général commandant la division mit en mouvement trois colonnes, comptant ensemble 150 tirailleurs indigènes, 200 spahis, 500 fantassins arabes et 2,400 chevaux des goums.

La colonne de droite, du commandant Bachelier, comprenant 40 spahis et 800 goumiers, devait, partant de Sebdou, passer à l'ouest du chott Gharbi et du chott Tigri pour aborder la plaine de Tamelelt par le nord-ouest.

La colonne du centre, commandée par le lieutenant-colonel Niqueux, devait partir de Saïda, passer par Aïn ben Khelil et aborder directement la plaine de Tamelelt par le nord-est. La 5[e] compagnie du 3[e] bataillon, forte de 80 hommes et commandée par le capitaine DE LIGNIÈRES, qui était en garnison à Saïda depuis le mois d'avril, fut comprise dans cette colonne qui comptait en outre 120 spahis, 800 goumiers et 100 fantassins arabes.

La colonne de gauche, sous les ordres du capitaine de Colomb, devait partir de Géryville, gagner Figuig pour couper aux dissidents le chemin du Sahara, puis se rabattre au nord pour aborder l'ennemi par le sud et le rejeter dans le chott Tigri. Cette colonne comprenait la 3[e] du 3, forte de 70 tirailleurs et commandée par le sous-lieutenant CHARDIN, 20 spahis, 800 goumiers et 400 fantassins des Ksour.

Le point de concentration indiqué aux trois colonnes était Oglat el Aricha à l'ouest du chott Tigri.

Le poste d'Aïn ben Khelil, qui devait servir de base d'opérations à nos troupes, avait reçu des approvisionnements considérables.

Ces différents mouvements commencèrent le 8 mai.

Le capitaine Leroux, avec les goums de la colonne Bachelier, atteignit le 15 mai les douars des Mahias, des Oulad Sidi Cheikh Gharabas et des Hamyans, entre Oglat es Sedra et le djebel Tendrera ; il leur tua 40 hommes, leur prit 4,000 chameaux et 30,000 moutons. Après avoir mis ses prises en sûreté, il se dirigea sur Oglat el Aricha où il arriva en même temps que le colonel Niqueux. Celui-ci, en longeant les berges escarpées du chott Tigri, d'où l'œil découvre une vaste étendue de territoire, avait pu constater que tout le pays était vide d'habitants.

De son côté, le capitaine de Colomb était arrivé le 17 mai à la pointe sud de l'oasis de Figuig.

Le 18, tandis qu'il fait la grand'halte à l'oasis de Bou Yala, il apprend que les Oulad Djerir sont campés dans la plaine au nord du djebel Beschar, à 2 lieues à peu près du Ksar d'Ouakda ; il continue alors sa marche jusque fort avant dans la soirée, s'arrête pendant trois heures auprès de quelques petits redirs, et, le 19 à

7 heures du matin, il atteint les campements ennemis. Les Oulad Djerir avaient déjà abandonné leurs tentes et commençaient à faire filer leurs troupeaux dans les ravins de la montagne.

Les tirailleurs, suivis par les fantassins arabes, s'avancent résolument pour forcer les gorges bordées de rochers escarpés dans lesquels les dissidents se sont établis afin de protéger l'éloignement de leurs troupeaux ; il s'ensuit un combat assez vif dans lequel deux tirailleurs sont tués ainsi que le sous-lieutenant Ahmed ben Mohammed, que son ardeur avait entraîné au milieu des ennemis.

Mais ceux-ci sont bientôt obligés de lâcher pied, abandonnant entre nos mains un grand nombre de femmes et d'enfants, 150 chameaux, 5,000 moutons et un butin considérable en tentes et tapis.

Ce hardi coup de main, exécuté à plus de 500 kilomètres de son point de départ, par une petite colonne de 800 chevaux irréguliers appuyés seulement de 70 tirailleurs, eut dans toute la région un retentissement considérable. Les nomades pillards, habitués à chevaucher en maîtres dans tout le Sud-Ouest avaient été encore cette fois forcés de fuir jusqu'au Tafilalet devant une poignée de nos soldats.

Le 23, le capitaine de Colomb, qui avait repris sa marche vers le Nord, faisait sa jonction, dans la plaine de Tamelet, aux puits de Mengoub, avec les deux autres colonnes venues à sa rencontre.

Le 25, les trois colonnes campaient à 2 kilomètres du Ksar d'Aïn Chaïr. Les habitants, prévenus que nous n'en voulions qu'aux nomades qui nous avaient assaillis, nous reçurent fort bien, nous vendirent quelques provisions et nous donnèrent des renseignements.

L'ennemi était loin, le but de l'expédition était atteint, l'effet moral obtenu était considérable : le colonel Niqueux donna le signal du départ et, le 3 juin, les trois colonnes arrivèrent à Aïn ben Khelil où elles se séparèrent, puis les troupes gagnèrent isolément leurs garnisons respectives.

Malgré la leçon infligée l'année précédente aux Mahias par le général de Beaufort, la tranquillité était loin d'être parfaite sur la partie nord de la frontière.

Dès le mois de février 1857, un poste de 25 tirailleurs et de 2 spahis avait du être établi au col de Bab Thaza, pour veiller à la sécurité de la route entre Marnia et Nemours, sur laquelle les maraudeurs marocains venaient attaquer les courriers et les isolés.

Au mois d'avril, le départ vers le sud de notre cavalerie avait laissé dégarnie la partie des hauts plateaux comprise entre le chott Gharbi et la lisière du Tell. L'évacuation momentanée de

cette partie de notre frontière n'avait pas échappé à l'attention des Mahias et des Beni Mathar; aussi des partis de 30 à 50 chevaux rôdaient-ils sans cesse dans ces parages, cherchant à couper les convois dirigés sur Aïn ben Khelil, et de temps en temps tombant à l'improviste sur quelqu'un de nos douars.

. Le général de Beaufort sortit alors de Tlemcen avec une colonne composée de la 1re compagnie du 2e bataillon, commandée par le lieutenant Darras, de quatre compagnies du 74e, d'une section de montagne, de cinq escadrons et de quelques goumiers.

Il se porta d'abord, le 19 mai, à Sidi Djilali, puis, ne trouvant pas cette position favorable à ses opérations, il se rendit le 22 à Aïn Guefaït. Tous les Mahias échappés le 15 mai à la razzia de la colonne Bachelier s'étaient réfugiés vers Ras el Ma des Beni Mathar; ils se trouvaient à ce moment à Moridja, à portée de l'oued Sidi Okba.

Le 24, au soir, le général lança en avant le lieutenant-colonel Michel avec deux escadrons; après une marche de nuit longue et difficile, nos cavaliers joignirent l'ennemi, le chargèrent et lui enlevèrent en un instant 15,000 moutons et 250 tentes.

L'ennemi, surpris, se rassura devant le petit nombre de ses adversaires et la résistance devint bientôt sérieuse.

Heureusement le général arriva avec la compagnie de tirailleurs; celle-ci aborda l'ennemi à la baïonnette et le repoussa dans un ravin. Dans cette charge, un caporal français et un tirailleur furent tués; nos cavaliers eurent en outre 4 tués et 5 blessés.

Après s'être débarrassé de ses prises au marabout de Sidi Djilali, le général de Beaufort se porta en deux étapes à Sidi Zaher où l'on redoutait une attaque des Marocains. Ces craintes n'étaient pas fondées, aussi la colonne rentra-t-elle à Tlemcen le 31 mai.

Au mois de novembre, la 4e du 2, qui était en garnison à Nemours, fit coup sur coup trois reconnaissances pour courir sus à quelques bandes de coupeurs de route; le capitaine Véran réussit à arrêter trois des principaux chefs.

Dans le courant de l'année 1857 eut lieu une petite révolution dans la manière de vivre des tirailleurs.

Une décision du gouverneur général, en date du mois d'avril avait en effet prescrit que les tirailleurs feraient ordinaire comme les autres troupes. Jusqu'alors ils avaient eu la libre disposition de leur solde pour se procurer isolément des aliments à leur convenance. Mais l'incorrigible passion des Arabes pour le jeu les portait parfois, pour la satisfaire, à se priver d'une nourriture suffisante. Cette tendance pouvait arriver à créer un danger sérieux.

Les tirailleurs reçurent donc des gamelles et, non sans rechigner un peu, tous ceux d'une même compagnie durent dorénavant, comme les « grandes capotes », tirer leur soupe de la même marmite.

Au mois de juillet, le nombre des détachements du régiment s'accrut de la garnison de Tiaret, qu'alla occuper la 6e du 3. Au mois de janvier 1858, la 3e du 2 alla encore occuper le poste de Sebdou. Enfin, la division ayant décidé l'évacuation du poste d'Aïn ben Khelil, la 6e du 2, qui l'occupait, se mit en route sur Tlemcen le 3 février.

Sa rentrée fut appuyée par une section de la compagnie de Sebdou, qui alla au devant d'elle jusqu'à El Aricha.

Depuis le mois de mai 1857 jusqu'au moment de la guerre d'Italie, une paix complète régna dans la province d'Oran. Pendant cette période, quelques fractions du régiment prirent part à des expéditions dans lesquelles les tirailleurs n'eurent d'ailleurs pas à faire parler la poudre.

Le 2 mars 1858, une section de la 3e du 2, sous les ordres du capitaine Battioni, quitta sa garnison de Sebdou pour accompagner dans une tournée le général Deligny, récemment nommé au commandement de la subdivision de Tlemcen. Le général allait, avec trois escadrons, reconnaître le Sud-Ouest de son territoire de commandement et faire rentrer chez les Hamyans quelques tentes dissidentes refugiées chez les Mahias. La petite colonne séjourna le 6 et le 7 à Mengoub dans les grasses prairies du chott Gharbi; le général y réconcilia les Hamyans et les Mahias; puis l'on rentra à Sebdou le 11 mars, après avoir traversé le djebel Sidi el Aabed au col difficile de Taniet Snoubra.

Quelques jours après, le commandant Bachelier, commandant du cercle de Marnia, exécutait un coup de main sur la frontière. Il s'agissait d'aller enlever les Achaches, fraction des Mahias qui avait abandonné notre territoire pour aller camper au Maroc.

Le 26, le commandant quitta Marnia avec les goums de son cercle soutenus par la 5e du 2, aux ordres du lieutenant Darras. Le 28, il rentrait à Marnia; la surprise n'avait qu'incomplètement réussi : les Achaches, prévenus par des feux de signaux, avaient pu s'échapper ne laissant sur place que quelques centaines de bœufs et de moutons.

Pour appuyer le mouvement du commandant Bachelier et le garder contre une poursuite possible, la 1re du 2, en garnison à Nemours, s'était portée le 26, sous le commandement du capitaine Véran, d'abord à Sidi Boudjenan puis à Menaçeb Kiss; elle ren-

tra le 27 à Nemours ayant ainsi parcouru plus de 100 kilomètres en vingt-deux heures.

Pendant ces deux années de tranquillité, les tirailleurs ne restèrent pas inactifs dans leurs garnisons. Ces loisirs que leur laissait la paix furent remplis par une utile coopération aux travaux que l'on exécutait alors en Algérie. Tout d'abord ils fournirent seulement de nombreux détachements préposés à la garde des condamnés aux travaux publics, dont les ateliers étaient disséminés un peu partout sur les routes en construction. Le régiment envoya des hommes à l'oued El Hammam, à Guertoufa, à Aboukir, à Relizane, au Sig, à la Stidia, à l'oued Fekan, à Er Rahel.

Mais bientôt le maréchal Randon, impatient de voir terminer le réseau de routes stratégiques, ce puissant moyen d'action dont il dotait la domination française en Afrique, prescrivit que l'on emploierait à ces travaux tous les bras disponibles. Tous les corps de troupe y furent donc occupés et les tirailleurs durent, eux aussi, poser le fusil pour prendre la pioche et la pelle du terrassier. Ils en furent bien un peu surpris : cela cadrait si peu avec leur conception de la guerre, qu'ils ne s'imaginaient pas autrement qu'égayée par des jours de poudre. Leurs officiers leur firent remarquer qu'ils savaient autant que personne que la guerre se fait souvent aussi avec les jambes; ils leur expliquèrent qu'augmenter la puissance militaire de la patrie c'était encore remporter une victoire sur l'ennemi. Les tirailleurs ne comprirent peut-être pas très bien, mais leur dévouement et leur discipline n'eurent point de peine à triompher de leur étonnement; ils se mirent au travail avec ardeur et, malgré leur inexpérience, il n'y eut bientôt plus que des éloges à leur adresser. Deux compagnies, la 5ᵉ du 1ᵉʳ et la 3ᵉ du 2 (capitaines HERSANT et BATTIONI), furent même félicitées d'une manière toute particulière par le général de division.

Les compagnies du 1ᵉʳ bataillon travaillèrent principalement sur les routes d'Oran à Mostaganem et de Mostaganem à Relizane; celles du 2ᵉ sur la route de Tlemcen à Oran, et celles du 3ᵉ sur la route de Mascara à l'oued El Hammam.

La 3ᵉ du 2 fut aussi, pendant un mois, occupée à la construction du village de Pont-de-l'Isser. Pendant tout le mois d'octobre, cette même compagnie fut encore employée à des travaux d'endiguement destinés à arrêter à Nemours les ravages de la mer sur une partie de la plage. La disposition défavorable des lieux et l'insuffisance des moyens d'action dont ils disposaient rendirent infructueux les efforts des tirailleurs.

La 3ᵉ du 3 (capitaine DERMIER) reçut encore, au mois d'août, des félicitatians du général de division pour le zèle infatigable

qu'avaient déployé les tirailleurs en travaillant à arrêter un vaste incendie qui ravageait les forêts à l'ouest de Saïda.

Au commencement de 1859, le régiment présentait un effectif de 97 officiers et 2,615 hommes ; il se trouvait ainsi réparti :

L'état-major à Mostaganem ;

Le 1er bataillon à Mostaganem, détachant sa 2e compagnie à Ammi Moussa ;

Le 2e bataillon à Tlemcen, détachant sa 2e compagnie à Marnia, sa 4e à Sebdou et sa 5e à Nemours ;

Le 3e bataillon à Mascara, détachant sa 1re compagnie à Tiaret, sa 5e à Saïda et sa 6e à Géryville.

Dans les premiers mois de 1859, la France se décidait à intervenir dans une guerre devenue imminente en Italie, entre la Sardaigne et l'Autriche.

La paix qui régnait en Algérie lui permettait de tirer de ses possessions d'Afrique un certain nombre de régiments déjà habitués aux marches, familiarisés avec le bivouac et dont l'entraînement allait être, au début de la campagne, un important élément de succès.

Les tirailleurs ne pouvaient manquer d'être représentés dans ce corps d'armée d'élite que fournissait l'Algérie.

Un décret du 26 mars ordonna la formation d'un régiment de marche de tirailleurs algériens, qui devait être placé sous le commandement du colonel Laure. Ce régiment devait être formé de trois bataillons tirés chacun d'un des trois régiments de tirailleurs d'Algérie.

Au 2e, les volontaires ne manquèrent pas ; on en choisit une cinquantaine dans chaque compagnie et, le 17 avril, le 2e bataillon du régiment de marche était constitué à Mostaganem à l'effectif de 22 officiers et 946 sous-officiers et tirailleurs, et placé sous les ordres du commandant Calignon.

Tous ces militaires cessaient d'appartenir au corps et furent à cette date rayés des contrôles.

Le colonel Laure remit donc le commandement du régiment au lieutenant-colonel Bertrand ; celui-ci le conserva jusqu'au 16 juin, jour où arriva à Mostaganem le colonel de Montfort, nommé au régiment par décret du 17 mai.

Le colonel de Montfort n'était pas nouveau venu sous la tunique bleue ; il avait servi huit ans comme capitaine au bataillon de tirailleurs de Constantine et quatre ans comme lieutenant-colonel au 1er régiment. Il obéissait, comme tant d'autres, à la secrète attirance qui ramène aux tirailleurs la plupart des officiers qui y ont une fois servi.

L'évacuation de Ben Khelil avait fait assez mauvais effet sur les indigènes du Sud; quelques-uns y avaient vu une reculade. De plus, l'éloignement de nos colonnes avait laissé se produire entre nos tribus quelques conflits causés par des vols; l'absence de répression de notre part devenait une cause de représailles qui menaçaient de tourner à la guerre civile.

Le capitaine Colonieu, commandant du cercle de Sebdou, reçut mission d'aller régler toutes ces questions de police intérieure, et aussi de montrer aux populations du Sud quelques uniformes français, afin d'entretenir dans le pays le sentiment de notre puissance. Il partit de Sebdou le 9 mai 1859 avec 50 spahis et la 4e du 2, forte de 65 hommes et commandée par le lieutenant Bonneval. Il rallia à El Aricha 150 cavaliers des Angads, à Aïn ben Khelil 400 des Hamyans, et il se porta à Magroun puis à Asla.

Le capitaine Colonieu réunit sur ce dernier point les députés d'un grand nombre de tribus, régla toutes les questions restées en litige entre çofs opposés, fit payer la dia pour les meurtres, l'amende pour les vols et fit ensuite signer à tous les députés des Hamyans et des Ahmours un traité de paix reconnaissant le pardon réciproque des griefs passés.

La colonne se porta ensuite à Aïn Sefra, à Sfissifa, à Mengoub du chott Gharbi, où elle reçut une ambassade pacifique des Beni Guil marocains, puis elle rentra à Sebdou le 9 juin, par El Merir et Magoura. Le capitaine avait convoqué à Magoura les chefs des Beni Mathar, des Oulad en Nahr et des Mahias; il put sans trop de peine les amener eux aussi à se réconcilier.

Partout les populations étaient venues au devant de la colonne, protestant de leur soumission et de leur dévouement à la France. Les tirailleurs s'étaient montrés, comme toujours, des soldats solides, dévoués et disciplinés.

CHAPITRE XII

Campagne d'Italie (1859)

Préparatifs de la guerre. — Formation d'un régiment de marche de tirailleurs algériens. — Débarquement à Gênes. — Marche vers le nord. — Passage du Pô et de la Sésia. — Passage du Tessin. — Combat de Robecchetto. — Bataille du 4 juin. — Les tirailleurs occupent Casate et Bernate. — Ils pénètrent dans Buffalora. — La brigade Lefebvre reçoit l'ordre de revenir à Bernate. — La division Mellinet au pont du Naviglio Grande. — Reprise du mouvement du 2e corps. — La brigade Lefebvre enlève la Casa Nuova. — Le 2e corps enlève Magenta — Pertes du régiment. — Entrée du 2e corps à Milan.

Dès le commencement de 1859, les différends politiques survenus entre l'Autriche et la Sardaigne rendaient imminente une guerre en Italie. L'Autriche multipliait ses envois de troupes dans la Lombardie, et il devint bientôt manifeste qu'elle n'attendait qu'une occasion pour écraser le Piémont et le mettre pour longtemps dans l'impossibilité de lui disputer la suprématie en Italie.

La France ne pouvait tolérer que l'Autriche étendît ses frontières jusqu'au pied des Alpes. Aussi se déclara-t-elle ouvertement pour le Piémont. Tout en refusant à son allié de l'aider dans une guerre offensive, elle pressa ses préparatifs et activa ses armements afin d'être en mesure de secourir rapidement et efficacement le Piémont contre une agression de l'Autriche.

L'armée de Lyon, portée à cinq divisions, se tint prête à franchir les Alpes au premier signal.

L'armée d'Afrique, outre ses vieux régiments de zouaves et de tirailleurs, qui, presque tous, avaient fait la campagne d'Orient, comprenait encore bon nombre de régiments de ligne également habitués aux marches et aux bivouacs et qui, pour la plupart, avaient déjà combattu en Kabylie. Ces différents corps, entraînés et aguerris, pouvaient être, au début d'une campagne, un élément de succès trop important pour qu'on ne songeât pas à en tirer parti. Il fut décidé qu'ils seraient, aussitôt que possible, rappelés en France pour former les 6e et 7e divisions, que l'on cantonnerait dans la vallée de la haute Durance et aux environs de Toulon.

Le 26 mars 1859, un décret impérial vint ordonner la formation

d'un régiment de marche de tirailleurs algériens destiné à entrer dans la composition de la 6e division et placé sous les ordres du colonel LAURE, du 2e tirailleurs.

Chacun des trois bataillons dont devait se composer le régiment de marche devait être fourni par un des régiments de tirailleurs d'Algérie et porter le numéro du régiment dont il était tiré.

Les bataillons ne furent point tout à fait formés de la même façon dans les différentes provinces. Au 3e tirailleurs, par exemple, ce furent six compagnies tout organisées qui passèrent au bataillon de marche, tandis qu'au 2e tirailleurs l'on choisit des volontaires, hommes de troupe et officiers, dans toutes les compagnies du régiment et l'on en forma un nouveau bataillon de six compagnies. Pour le 2e tirailleurs, le nombre des unités stationnées en Algérie ne se trouva donc pas diminué.

Le 2e bataillon du régiment de marche fut formé à Mostaganem le 17 avril; il comptait 946 sous-officiers, caporaux et tirailleurs, encadrés de la façon suivante :

Etat-major.

MM. CALIGNON, chef de bataillon.
GAY, capitaine adjudant-major.
PERKEN, sous-lieutenant adjoint au trésorier.
JOURDAIN, médecin aide-major.

1re compagnie.

DE BRICHE, capitaine.
LORTHIOIR, lieutenant.
MOHAMMED BEN AÏSSA, id.
KOTTHAUR, sous-lieutenant.
HADJ MAHDI, id.

2e compagnie.

BATTIONI, capitaine.
LAVERNY, lieutenant.
SAÏD BEN ALI, id.
DE NOGUÉ, sous-lieutenant.
MEÇAOUD BEN SALEM, id.

3e compagnie.

PÉAN, capitaine.
LACROIX, lieutenant.
KADDOUR TOUBAR, id.
COMTE, sous-lieutenant.
AHMED BEN ALI TOUGA, id.

4e compagnie.

DE MAILLARET, capitaine.
JOUANNEAU, lieutenant.
EL ARBI BEN MILOUD, id.
RICOT, sous-lieutenant.
EL HAOUTI BEN DRIDOUCH, id.

5e compagnie.

HERSANT, capitaine.
BERLAN, lieutenant.
MOHAMMED BEN YEBKA, id.
BORIES, sous-lieutenant.
MOHAMMED BEN GUERRAR, id.

6e compagnie.

DAVOUST, capitaine.
GOUZY, lieutenant.
HAMOUD BEN ALI, id.
BRION, sous-lieutenant.
ABD EL KADER BEN MOHAMMED, id.

Le bataillon ainsi constitué partit, le 18 avril, pour Mers el Kebir, où il s'embarqua, le 26, sur le vaisseau l'*Alexandre*, qui devait le transporter à Marseille.

Mais les événements avaient marché. Le 19 avril, l'Autriche avait envoyé à la Sardaigne un ultimatum menaçant, qui était, en fait, une déclaration de guerre. Le 21, l'empereur Napoléon III avait donné à ses troupes l'ordre d'entrer en Italie. Le 24, il avait décrété la formation de l'armée des Alpes, qui changea presque aussitôt son nom en celui d'armée d'Italie et qui comprenait quatre corps d'armée, plus la garde impériale.

Lorsque l'*Alexandre* arriva en vue de Marseille, les 3e et 4e corps franchissaient déjà les Alpes, tandis que les deux premiers corps étaient transportés à Gênes par mer.

L'ordre de bataille de l'armée d'Italie classait le régiment de tirailleurs au 2e corps, celui du général de Mac-Mahon. Aussi l'*Alexandre*, à peine entré dans le port, reçut-il l'ordre de virer de bord et de se diriger sur Gênes, où il arriva le 30 avril.

Le bataillon Calignon débarqua le jour même et il alla aussitôt camper à Rivarolo, à 2 kilomètres au nord de la ville, où il se réunit au 1er bataillon, venu d'Alger avec le commandant Gibon, et au 3e, venu directement de Philippeville avec le commandant Van Hoorick. Le régiment de marche se trouva ainsi rassemblé en entier sous les ordres du colonel Laure.

Un petit dépôt fut installé à Gênes afin de centraliser les relations du régiment avec l'Afrique et avec la France et afin de recevoir les renforts en hommes ou en matériel dont il pourrait avoir besoin pendant le cours de la campagne.

Il y avait la plus grande urgence à pousser l'armée française en avant, car l'armée autrichienne avait déjà pris l'offensive : elle avait franchi le Tessin le 29 avril, et, pénétrant en Piémont, elle s'était concentrée sur le bord de la Sésia. Il était à craindre que, si elle passait encore cette dernière rivière, elle eût le temps d'écraser la petite armée sarde et d'occuper Turin avant l'arrivée de l'armée française ; de plus, Gênes était le point de réunion de toutes les troupes venues par mer, et la ville commençait à être encombrée par les fractions nombreuses des 1er et 2e corps et de la garde, qui y débarquaient tous les jours ; aussi l'on n'y séjourna pas longtemps.

Dès le 1er mai, quelques brigades du 1er corps prirent la route de Novi ; ce mouvement préparait la concentration vers Alexandrie de toute l'armée française et paralysait l'offensive des Autrichiens, dont le flanc gauche se trouvait ainsi directement menacé.

Le lendemain, le 2e corps partit à son tour. Le régiment de tirailleurs, qui occupait la queue de la colonne, ne se mit en marche qu'à 4 heures de l'après-midi. Le mauvais état des chemins, leur encombrement par les troupes et les convois furent cause

que l'on mit six heures pour franchir 8 kilomètres et que ce ne fut qu'à la nuit que l'on put bivouaquer à Ponte-Decimo. La charge du soldat augmentait encore la difficulté de la marche ; les hommes portaient, en effet, outre leur équipement, la toile de tente, la petite couverture, 80 cartouches et cinq jours de vivres.

Le 3, le régiment leva le camp à 10 heures du matin ; il traversa les Apennins au col de la Bochetta et alla camper au delà de Voltaggio, à 1 kilomètre avant d'arriver au village de Carosio. Cette étape fut rendue pénible par le mauvais état du chemin, détrempé et défoncé, et par une pluie battante qui durait encore à 10 heures du soir, quand le régiment prit son bivouac sur les coteaux à l'ouest de la route.

Le régiment s'y reposa trois jours. Le 7, après avoir traversé la petite ville de Gavi, il alla s'établir à 5 kilomètres de Novi, occupé déjà par les Piémontais. La jonction des différentes masses alliées était dès lors un fait accompli, car, à la même époque, les 3ᵉ et 4ᵉ corps, qui avaient traversé les Alpes, s'étaient déjà portés à Alexandrie à côté des Piémontais.

Le lendemain, le bivouac fut porté à 2 kilomètres plus loin, pour se rapprocher de Novi, où arrivaient, par voie ferrée, tous les approvisionnements du corps d'armée.

Le régiment resta jusqu'au 14 mai dans ce nouveau bivouac. Le 2ᵉ corps s'était concentré autour de Novi ; c'est là que vint le rejoindre son chef, le général de Mac-Mahon, qui quittait, pour venir en Italie, le commandement des troupes de l'Algérie.

Le corps d'armée paracheva son organisation ; le régiment de tirailleurs avait d'abord été placé à la brigade de Polhès (2ᵉ de la 1ʳᵉ division) ; par suite de nouvelles dispositions, il forma avec le 45ᵉ de ligne la 1ʳᵉ brigade (général Lefebvre) de la 1ʳᵉ division (général de La Motterouge).

Par décret du 7 mai, le capitaine DE BRICHE avait été nommé chef de bataillon au 3ᵉ zouaves ; le lieutenant LACROIX, de la 3ᵉ compagnie, fut nommé capitaine à sa place et remplacé lui-même par le lieutenant TAVERNE, qui venait du 1ᵉʳ bataillon.

La marche en avant de la droite française, l'occupation de Casale et d'Alexandrie n'avaient pas manqué de produire l'effet qu'en attendait le maréchal Canrobert ; l'armée autrichienne, qui s'était avancée vers Turin jusqu'à Santhia et dont les avant-gardes avaient atteint Crescentino et Ivrée, avait, en effet, tout à coup, repassé la Sésia.

Le feld-zeug-mestre Gyulai, sentant les troupes franco-sardes prêtes à tomber sur le flanc gauche de ses colonnes et à les couper

de leurs lignes de retraite, était venu reprendre ses anciennes positions autour de Mortara.

L'empereur Napoléon, débarqué à Gênes le 12 mai, avait aussitôt pris le commandement en chef de l'armée ; arrivé le 14 à Alexandrie, il fit encore accentuer la concentration de l'armée alliée en portant en avant les 1er et 2e corps.

Le 15 mai, les tirailleurs allèrent cantonner dans un grand nombre de fermes autour de San-Guiliano ; le lendemain, continuant leur mouvement vers le nord, ils allèrent camper à Alluvione-di-Gambio, où ils aperçurent pour la première fois les Autrichiens. L'ennemi occupait en effet Gambio sur la rive gauche du Pô ; nos avant-postes bordaient la rive droite et nos sentinelles apercevaient distinctement les factionnaires autrichiens sur l'autre rive du fleuve.

A cette date, le quartier général du 2e corps était à Sale, celui du 1er à Ponte-Curone, celui du 4e à Valenza ; le 3e était en seconde ligne à Tortone, la garde en réserve à Alexandrie, l'armée piémontaise autour de Casale.

Cette étroite concentration sur la droite de notre ligne fit croire au feld-zeug-mestre Gyulai que les alliés projetaient une marche sur Plaisance par la rive droite du Pô. Pour pénétrer d'une manière plus complète les projets de ses adversaires, le général autrichien dirigea sur Voghera une forte reconnaissance offensive, qui amena, le 20 mai, le combat de Montebello.

Les cinq brigades du général Stadion se heurtèrent à la division Forey, du 1er corps. Vigoureusement reçues, elles furent obligées de se retirer devant l'impétueuse offensive des deux brigades françaises. Le général Stadion crut qu'il avait eu affaire à 40,000 hommes, et cette énergique attitude de la division Forey confirma le feld-zeug-mestre dans son opinion que les alliés se massaient pour forcer le passage de la Stradella.

Pour l'entretenir dans cette erreur, l'Empereur accentua encore la marche en avant de sa droite. Le 21, le 1er corps se porta à Casteggio et le 2e à Voghera ; les tirailleurs bivouaquèrent à Casei. Le lendemain, continuant leur marche en avant, ils allèrent s'établir à Pizzale, sur le champ de bataille même de Montebello.

Le feld-zeug-mestre Gyulai, répondant à cette feinte, resserra son armée sur sa gauche et exécuta un changement de front vers le sud pour pouvoir répondre à l'attaque de la droite française.

Ces divers mouvements rapprochèrent encore l'un de l'autre les deux adversaires et la proximité de l'ennemi rendit nécessaire une extrême vigilance. Chaque jour, de fortes reconnaissances

étaient envoyées par tous les corps jusque sur les rives du Pô. Le 23, à 3 heures du matin, tout le régiment prit les armes et se porta en avant, car différents indices avaient fait croire à l'imminence d'une attaque des Autrichiens ; mais on ne rencontra point l'ennemi, et, à 6 heures, les tirailleurs étaient de retour à Pizzale, sauf une compagnie qui avait été laissée en observation à Porana. Le lendemain, il y eut encore une alerte, en exécution des ordres de l'Empereur, qui avait prescrit que les troupes prendraient les armes, chaque matin, une demi-heure avant le jour.

On ne fut pas plus attaqué que la veille ; les éclaireurs ne signalèrent l'ennemi nulle part et les troupes rentrèrent dans leurs cantonnements. Toute la journée fut employée à mettre solidement le village de Pizzale en état de défense.

Dès qu'il fut bien établi par les reconnaissances que l'ennemi était décidé à rester sur la défensive, l'état-major français put songer à mettre à exécution le plan qui avait été conçu et qui consistait à exécuter un grand mouvement tournant pour déborder la droite de l'armée autrichienne, surprendre le passage du Tessin et se porter ensuite sur Milan.

Le mouvement commença, le 26 mai, par l'infanterie du 3e corps. Le 28, les autres corps quittèrent leurs cantonnements sans batteries ni sonneries et se mirent en marche sur leurs routes d'étapes. Ils relevèrent au fur et à mesure les grand'gardes des corps qu'ils remplaçaient, pendant que le 1er corps, qui était le dernier dans l'ordre de marche, entretenait sur l'ancienne ligne des rideaux de petits postes destinés à masquer l'abandon de la position. Ce jour-là, le 2e corps bivouaqua à Sale ; le régiment de tirailleurs alla reprendre ses anciens cantonnements à Alluvione-di-Gambio.

Le lendemain, tout le corps d'armée cantonna aux environs de Valenza ; le régiment était placé tout à fait sur le bord du Pô et les grand'gardes n'étaient séparées que par le fleuve des postes autrichiens établis sur la rive opposée.

Le 30, le 2e corps se porta sur Casale. Le 31, le départ du bivouac eut lieu à 6 heures du matin ; le régiment traversa le Pô sur le pont du chemin de fer, dépassa Verceil, passa la Sésia et alla s'établir à quelques kilomètres plus loin, à Borgo-Vercelli, où le général de Mac-Mahon avait installé son quartier général.

Il pleuvait depuis plusieurs jours, les chemins étaient détrempés et défoncés par le passage du reste de l'armée ; aussi la marche fut-elle lente et pénible. Ce jour-là, on ne put dresser les tentes qu'à 10 heures du soir.

Les tirailleurs supportaient impatiemment ces marches et ces

contre-marches, dont ils ne comprenaient pas l'intérêt stratégique. Ils comptaient trouver l'ennemi à leur sortie de Gênes, et depuis un mois ils marchaient sans avoir vu autre chose que quelques vedettes perdues à l'horizon, derrière les arbres qui bordent le fleuve. Chaque jour, les soldats demandaient aux officiers : « Mais où donc est l'ennemi, l'ennemi que vous nous avez promis ? » sans que leurs chefs puissent leur répondre autre chose que : « Demain, s'il plait à Dieu, vous aurez sans doute un jour de poudre. »

Le passage de la Sésia par les Sardes avait amené les deux combats de Palestro, livrés la veille et le jour même. Le récit de la brillante conduite des zouaves, qui courut le soir à travers le bivouac, vint encore accroître l'impatience et enflammer l'ardeur des soldats.

Le 1er juin, le 2e corps se porta sur Novare à la suite du 4e. La petite garnison de cette place l'évacua à l'approche de l'armée française, qui put aller camper de l'autre côté de la ville.

L'occupation de Novare ouvrit les yeux au feld-zeug-mestre, qui compris alors qu'il était tourné ; il repassa précipitamment le Tessin avec toute son armée pour couvrir directement Milan.

De son côté, l'empereur Napoléon, ignorant que la retraite de son adversaire fût aussi complète et craignant de voir le général Gyulai profiter du changement de front de l'armée française pour l'attaquer sur son flanc vers Novare ou Verceil, maintint dans cette dernière position les 1er et 3e corps avec l'armée sarde. Les 2e et 4e corps se trouvèrent ainsi former la gauche de l'armée française et sa tête de colonne dans sa marche à l'ennemi. A partir de ce moment, le régiment de tirailleurs eut, jusqu'à la fin de la campagne, l'honneur de marcher en tête du corps dont il faisait partie.

Le lendemain, 2 juin, on devait faire séjour à Novare ; mais, à la suite d'une reconnaissance faite le matin par l'Empereur en avant de nos positions, divers mouvements furent exécutés pour préparer l'offensive du lendemain. La division de La Motterouge prit les armes à 10 heures et alla s'établir à quelques kilomètres à l'est, au pied des hauteurs de la Bicoque ; les Sardes, les 1er et 3e corps, restés à Verceil, reçurent en même temps l'ordre de rejoindre le reste de l'armée le lendemain de bon matin.

Le temps s'était remis au beau ; avec le soleil était partout revenue la gaieté. L'armée était remplie d'entrain et d'enthousiasme ; les combats de Palestro lui semblaient d'heureux présages, qui confirmaient le bonheur avec lequel elle venait de terminer cette

longue et hasardeuse marche de flanc, dont le succès devait peser d'un si grand poids sur l'issue de la campagne.

Dans l'après-midi du 2 juin, la division Camou, de la garde impériale, avait surpris à Turbigo le passage du Tessin et y avait jeté un pont. Le matin du 3 juin, le 2e corps reçut l'ordre de passer le fleuve et de pénétrer en Lombardie : à 8 heures les tentes furent abattues et les tirailleurs se mirent en marche. Le régiment était en tête du corps d'armée ; il traversa le village de Galliate et franchit le pont de Turbigo vers une 1 h. 1/2.

Le général de Mac-Mahon, passé avec la première fraction de son corps d'armée, se porte aussitôt en avant pour faire une reconnaissance ; monté dans le clocher de Robecchetto, qui lui fournit un excellent observatoire, il peut tout à son aise examiner le terrain environnant. Le village est situé sur un plateau qui domine d'une quinzaine de mètres la large vallée du Tessin. Parallèlement au fleuve et dans le même sens que lui, le Naviglio Grande coule au milieu de terres basses, coupées de chaussées en remblai et présentant alternativement des rizières et des broussailles. Des pentes raides, découvertes et difficiles à gravir, relient la plaine avec le plateau ; celui-ci est couvert de cette riche végétation qui se retrouve fréquemment dans l'Italie supérieure ; des mûriers nombreux, disposés en allées, sont réunis entre eux par de gros fils de fer, qui soutiennent des guirlandes de vigne, dont l'enchevêtrement gêne à la fois la vue et les manœuvres. Entre les allées de mûriers s'étendent des champs de culture qui rendent encore la marche plus lente et plus fatigante.

Le général de Mac-Mahon aperçoit tout à coup une colonne d'infanterie autrichienne qui, pressant le pas, se dirige vers le village, dont elle n'est plus éloignée que de quelques centaines de mètres. Le commandant du 2e corps a juste le temps de regagner ses chevaux.

La position de Robecchetto avait une grande importance ; c'est en arrière de ce village que le général de Mac-Mahon devait établir ses bivouacs, et sa possession était indispensable pour assurer à l'armée le tranquille passage du Tessin. De son côté, le général Clam-Gallas, commandant le 1er corps autrichien, dès qu'il avait été averti de la présence des alliés à Turbigo, avait jugé nécessaire d'occuper Robecchetto, d'où il pouvait empêcher les Français de déboucher sur la rive gauche.

Aussi, le général de Mac-Mahon se hâte de regagner Turbigo, où il donne des ordres pour faire avancer rapidement les premières troupes qui viennent de traverser le pont.

Les tirailleurs algériens viennent d'entrer dans le village de

Turbigo ; le général de La Motterouge leur fait vivement prendre la direction de Robecchetto : il faut y devancer l'ennemi ou l'en déloger au besoin. A 600 mètres du village, tous les doutes sont levés : les habits blancs des Autrichiens apparaissent au milieu de la verdure, Robecchetto est occupé ; il faut combattre.

Le 1er bataillon se forme en colonne par division ; le 3e se porte à sa droite et le 2e à sa gauche dans la même formation et à double intervalle de déploiement. Dans chaque bataillon, une compagnie se déploie en tirailleurs en avant du front. La 6e compagnie du 2e bataillon, commandée par le capitaine Davoust, reste auprès du général, avec la « nouba », les tambours et les clairons, plutôt comme escorte que comme réserve. Le 1er bataillon doit marcher droit sur le centre du village, pendant que les deux autres se rabattront sur les ailes.

Ces dispositions rapidement prises, le général de La Motterouge parcourt le front du régiment, adresse aux hommes quelques paroles énergiques, et, levant son sabre, il donne le signal de l'attaque. Les tambours, les clairons, la nouba battent la charge, le régiment s'élance au pas de course et sans brûler une amorce.

L'ardeur des tirailleurs est extrême et leur attaque est des plus impétueuses. Les fossés sont franchis, les fils de fer rompus, les barrières brisées ; en un seul bond, ils gagnent les premières maisons. Les deux bataillons ennemis qui occupent le village ont à peine le temps de fournir quelques feux, qui n'arrêtent point les algériens. Ceux-ci envahissent Robecchetto par plusieurs points, se répandent dans les rues, pourchassent l'ennemi à coups de baïonnette et fusillent les fuyards, qui essaient de se reformer après avoir précipitamment abandonné les maisons et les fermes.

Au bout d'un quart d'heure il n'y a plus d'Autrichiens à Robecchetto ; les rangs rompus, les compagnies mélangées, ils hâtent leur retraite vers Malvaglio.

Les tirailleurs les y suivent au pas de course, ne leur laissent point le temps de s'y arrêter, et ce deuxième village est enlevé à la baïonnette malgré le feu d'un bataillon ennemi, qui l'occupe.

Cette attaque avait été si brusque que les Autrichiens, surpris, avaient laissé entre nos mains presque tous leurs sacs, un grand nombre d'armes, dont quelques fusils encore en faisceaux, un fanion de bataillon et un cheval tout équipé portant un riche harnachement d'officier général. Ils avaient en outre abandonné, près de l'église de Robecchetto, une pièce de canon démontée.

Cette ardeur des tirailleurs les avait portés très loin en avant à la poursuite de l'ennemi ; leur situation, déjà aventurée, pouvait devenir critique, d'autant plus que, sur notre droite, un bataillon

autrichien s'avançait le long du canal, où il était déjà arrivé au contact avec les grand'gardes du général Camou. Le général de La Motterouge fait alors retirer les tirailleurs et les rassemble en arrière de Malvaglio.

Derrière un rideau formé de deux escadrons de hussards, le général Clam-Gallas avait rallié les débris des troupes battues à Robecchetto, et, sous la protection du bataillon qui s'avançait contre notre droite, il avait formé une deuxième ligne de bataille appuyée à Malvaglio, presque parallèle au Naviglio, et qui prenait ainsi d'écharpe la première attaque des tirailleurs ; il tenta alors un retour offensif avec ses quatre bataillons appuyés de huit pièces d'artillerie.

Mais à notre droite, le long du canal, le 45ᵉ se portait en ligne et le général Auger, de l'artillerie, arrivait avec quelques batteries qui, s'avançant hardiment de position en position, ne tardèrent pas à dominer le feu ennemi et à l'éteindre.

Toute la brigade se porta alors en avant ; les Autrichiens, poussés de front par le 45ᵉ, pressés sur leur flanc droit par les tirailleurs, furent obligés de se mettre en retraite. Pour faciliter cette rupture de l'engagement et dégager leur infanterie, les hussards autrichiens se jettent alors hardiment sur les tirailleurs, en avant de Malvaglio, et en particulier sur le premier bataillon, qui est le plus avancé. Les hussards chargent en fourrageurs ; mais les tirailleurs tiennent ferme, des cercles se forment et se resserrent autour des cavaliers les plus audacieux ; quelques-uns sont démontés et pris, le plus grand nombre se dégage et se disperse au galop.

Quant au bataillon de réserve, serré de près par le 45ᵉ, assailli de revers par les tirailleurs, canonné par les batteries du général Auger, il fut bientôt mis en pleine déroute et ne dut son salut qu'au terrain excessivement couvert et coupé, qui protégea sa retraite et l'empêcha d'être fait prisonnier. Mais la vivacité de la poursuite l'avait entièrement rompu et quelques-uns de ses débris tombèrent cependant entre nos mains; c'est ainsi que le général de La Motterouge put assister à la capture des derniers prisonniers de la journée.

Toujours accompagné de la 6ᵉ compagnie, le général suivait de très près le mouvement des troupes, lorsqu'il fut tout à coup averti, par un officier d'ordonnance qui revenait de porter un ordre, qu'un groupe autrichien se trouvait en avant de lui à quelques centaines de mètre. Il envoya aussitôt le lieutenant GOUZY, avec la 1ʳᵉ section de la compagnie, pour reconnaître la situation et l'importance de l'ennemi. En débouchant dans une clairière, au

milieu des hautes vignes, la section se trouva en présence d'une centaine d'Autrichiens arrêtés dans les blés, groupés autour d'un officier à pied et qui formaient une sorte de carré dont une pièce d'artillerie occupait un des angles.

Les tirailleurs ouvrirent immédiatement le feu, les Autrichiens répondirent ; une décharge de mitraille toucha quelques hommes et renversa le sergent porte-fanion de la compagnie. Mais, au bruit de la fusillade, le reste de la compagnie était accouru et entrait en ligne sous la direction du capitaine Davoust.

L'arrivée de ce renfort décida les Autrichiens à mettre bas les armes et quelques cavaliers d'escorte emmenèrent ces prisonniers.

Il était 5 heures, le combat était terminé, l'ennemi fuyait dans la direction de Magenta ; il était impossible de le poursuivre plus loin, car la cavalerie du 2e corps n'avait pas encore franchi le Tessin ; le régiment revint sur ses pas, traversa le champ de bataille et alla prendre ses bivouacs auprès de Robecchetto où presque tout le corps d'armée était déjà installé.

Le combat de Robecchetto porte aussi le nom du village de Turbigo ; tout l'honneur en revient au régiment de tirailleurs, qui y fut engagé seul pendant presque toute l'action. Dans son rapport, le général de La Motterouge citait « l'énergie et l'entrain avec lesquels le colonel Laure a enlevé son régiment », et l'empereur, dans une dépêche qu'il adressait le soir même à l'impératrice, s'exprimait ainsi : « Les tirailleurs du colonel Laure ont fait merveille. »

Grâce à la vigueur avec laquelle l'attaque avait été conduite, nos pertes étaient insignifiantes, en comparaison de celles de l'ennemi et relativement au résultat obtenu. Elles portaient presque entièrement sur le 1er bataillon, qui avait un officier tué et trois blessés ; il y avait, en outre, une trentaine de tirailleurs tués ou blessés, dont cinq seulement appartenaient au 2e bataillon.

Ce brillant succès avait encore enflammé l'ardeur de l'armée ; les tirailleurs surtout, heureux d'avoir enfin rencontré l'ennemi, grisés par l'odeur de la poudre, avaient complètement oublié les fatigues de la marche, pour ne plus songer qu'à l'enivrement du combat.

Le 3, au soir, toute l'armée autrichienne avait évacué le Piémont ; elle était échelonnée face au nord sur la rive gauche du Tessin, entre Magenta et Pavie. Le feldzeugmestre Gyulai avait l'intention d'attaquer les colonnes françaises sur leur flanc droit, lorsqu'elles marcheraient sur Milan ; il lui fallait, pour cela, concentrer ses corps d'armée disséminés encore sur un espace de 40 kilomètres, mais ses troupes étaient fatiguées par les marches des jours précédents : il décida de leur donner, le 4, un jour de repos.

Du côté des alliés, l'empereur voulait établir, ce jour-là, son armée à cheval sur le Tessin, de façon à pouvoir résister à une attaque venant par l'une ou l'autre rive, car il ignorait encore que son adversaire eût définitivement renoncé à une offensive vers Novare.

La garde, les 2e et 3e corps avec les Piémontais devaient occuper la rive gauche, tandis que les 1er et 4e corps resteraient sur la rive droite, couvrant la ligne d'opérations de l'armée et les ponts de Turbigo. La division Camou et le 2e corps étaient les seules troupes qui eussent passé la rivière. Le général de Mac-Mahon, qui les commandait, reçut l'ordre de se porter, le 4, vers Magenta afin de favoriser le débouché de la division Mellinet et du 3e corps par le pont de San Martino.

C'est cette marche qui amena la bataille de Magenta.

Le 4, le régiment se mit en mouvement vers 9 h. 1/2 du matin; il formait encore la tête de colonne du corps d'armée et le général de Mac-Mahon marchait avec lui.

L'on traversait le théâtre du combat de la veille et, en s'avançant par Robecchetto, Malvaglio, Induno, le régiment rencontrait à chaque pas des armes ou des effets abandonnés par les Autrichiens dans leur retraite précipitée. Quelques coups de fusil échangés au sortir d'Induno entre la pointe d'avant-garde et des éclaireurs ennemis, ne ralentirent point la marche de la colonne et, vers midi, l'on atteignit Cuggiono. Pendant que l'on faisait halte dans ce village, le général de Mac-Mahon envoya le colonel Laure, accompagné du capitaine Gay, reconnaître avec quelques hommes le village de Casate, vers lequel s'étaient retirés les éclaireurs ennemis. Ces officiers sont reçus à coups de fusil, le village est occupé par un bataillon autrichien. Le régiment prend aussitôt ses dispositions pour l'enlever.

Le 1er bataillon, conduit par le général Lefebvre, se porte en avant, pendant que les deux autres déboîtent à droite et à gauche et que l'artillerie se hâte vers le débouché de la route.

Les tirailleurs entourent Casate et y pénètrent de toutes parts. Les Autrichiens, surpris, ne leur opposent qu'une faible résistance : ils se replient précipitamment et se retirent sur Buffalora, par Bernate où ils essayent de se rallier ; les tirailleurs ne leur en laissent pas le temps, ils les suivent au pas de course, pénètrent derrière eux dans ce deuxième village et les en chassent à coups de baïonnette.

Les Autrichiens laissent à terre leurs morts, leurs blessés, leurs sacs qu'ils jettent pour fuir plus vite, et ne se rallient qu'aux pre-

mières maisons de Buffalora, c'est-à-dire à deux kilomètres de Bernate.

Sans s'inquiéter s'ils sont suivis, les tirailleurs indigènes, entraînés par leur ardeur, continuent la poursuite ; le 1er bataillon arrive du même élan jusqu'à Buffalora, y entre à la suite des fuyards et occupe une espèce de redoute située à l'est du village, tandis que le 2e bataillon franchit les barricades élevées à l'entrée de la grand' rue et s'établit dans quelques-unes des maisons qui bordent le Naviglio. Le 3e bataillon, arrêté un peu plus longtemps que les deux autres à hauteur de Bernate où il a trouvé quelque résistance, est encore sur le bord du plateau et commence à descendre les pentes sud d'un éperon qui domine Buffalora et qu'on appelle le Monte Rotondo.

Cette charge furieuse des tirailleurs les a portés à 5 kilomètres de leur point de départ ; mais le 45e est en mouvement pour les soutenir. Ce régiment escorte les batteries divisionnaires qui ont reçu l'ordre de suivre les colonnes d'attaque de la 1re brigade ; il est déjà à hauteur de Bernate. On peut espérer que ce renfort va nous permettre de chasser complètement les Autrichiens de Buffalora et nous assurera la possession de ce point important qui couvre un des passages du Naviglio. Le général Lefebvre reçoit, au contraire, l'ordre de se replier.

Le général de Mac-Mahon croyait, en effet, opérer isolément ; il ignorait encore le nouveau projet, formé par l'empereur, de pousser toute l'armée sur la rive gauche du Tessin par le pont de San Martino. Les masses autrichiennes qu'il découvrait en avant de lui, menaçaient de le couper par son centre et d'isoler la division de La Motterouge, car la division Camou était encore en arrière ; la division Espinasse avait aussi éprouvé des retards considérables en traversant un pays excessivement couvert et coupé.

Elle était en ce moment complètement arrêtée devant Marcallo, dont les Autrichiens défendaient vigoureusement les abords. Le général de Mac-Mahon avait cru imprudent d'engager davantage sa droite, avant d'avoir pu amener toutes ses troupes en ligne : il avait donc donné à la brigade Lefebvre l'ordre de se retirer du combat.

Le régiment de tirailleurs se replie lentement, emportant ses morts et ses blessés. L'artillerie, qui avait commencé à contre-battre deux batteries autrichiennes établies sur le plateau à l'ouest de Buffalora, cesse le feu et suit ce mouvement de retraite. Le régiment s'arrête à hauteur de Bernate sur le bord du plateau ; à sa gauche se place l'artillerie couverte sur son autre flanc par un

bataillon du 45e, tandis que les deux autres bataillons de ce régiment sont en réserve en arrière de Bernate.

Les autres troupes de la division s'étendent vers la gauche jusqu'à Casa Valeggio. Il est à peu près 2 heures.

Mais, du pont de San Martino, l'empereur a entendu, vers une heure, la canonnade engagée par la brigade Lefebvre devant Buffalora. Pensant que le général de Mac-Mahon est déjà vigoureusement engagé, il a dirigé la division Mellinet sur les ponts du Naviglio.

Malgré l'énorme supériorité numérique des Autrichiens, les grenadiers et les zouaves de la garde se sont emparés, avec un élan remarquable, de la partie de Buffalora située sur la rive droite du canal. Ils ont envahi Ponte Nuovo de Magenta et la redoute qui couvre le pont du chemin de fer. Ils s'y sont établis et ont même commencé à déboucher sur la rive gauche; mais, sous les efforts de tout un corps autrichien, la division Mellinet a été rejetée derrière le Naviglio.

Elle se maintient sur la rive droite avec une héroïque opiniâtreté, malgré les attaques réitérées de l'ennemi.

Heureusement, la brigade Picard, avant-garde du 3e corps, puis successivement plusieurs fractions des 3e et 4e corps retardés dans leur marche par l'encombrement des routes, parviennent à déboucher du pont et se portent au secours de la garde. Les ponts du Naviglio sont plusieurs fois pris et repris dans des combats acharnés.

Vers 4 heures, le général de Mac-Mahon a enfin réuni toutes ses troupes. La division Espinasse a enlevé Marcallo; la division Camou est à la hauteur des deux autres. Le commandant du 2e corps donne à la division de La Motterouge l'ordre de se porter en avant sur Buffalora. Les deux brigades se forment sur une seule ligne par bataillons en masse avec deux bataillons en réserve derrière le centre. On s'attendait à une vigoureuse résistance dans Buffalora où, deux heures auparavant, on avait pu constater la présence d'ennemis nombreux. Mais en arrivant à un kilomètre du village, on y aperçut des pantalons rouges. Buffalora venait d'être occupé par les grenadiers de la garde. Les défenseurs, menacés d'y être enfermés par les deux attaques venant du nord et du sud, s'étaient retirés sur Magenta. Les grenadiers avaient pu alors rétablir le pont et ils avaient pris possession des deux rives du canal.

Le mouvement du 2e corps se trouva encore arrêté à ce moment par l'attaque de deux colonnes autrichiennes que la division Espinasse eut encore à repousser après avoir dépassé Marcallo, et il

était près de 5 heures quand le corps d'armée put reprendre sa marche d'ensemble sur Magenta.

Laissant Buffalora à la garde du régiment de grenadiers qui l'occupe, le 2e corps tout entier prend pour point de direction le clocher de Magenta, qui apparait distinctement au-dessus d'un rideau de verdure.

La division de La Motterouge, qui tient toujours la droite, longe la route de Buffalora à Magenta; la division Camou la suit en arrière et, à gauche, elle sert de réserve au corps d'armée.

En même temps, le général de Martimprey, du 4e corps, qui débouche de Buffalora avec le 52e de ligne, s'avance aussi dans la même direction en suivant le bord droit de la route.

Dans ce mouvement, la brigade Lefebvre, qui tient la droite de la division de La Motterouge, arrive bientôt devant la Casa Nuova fortement occupée par les Autrichiens. Les bâtiments de cette ferme, située à quelques centaines de mètres au nord de la route, forment une enceinte carrée de 80 mètres de côté, qui a été flanquée et crénelée avec soin. Trois bataillons autrichiens en garnissent les faces, et les flancs de cette position sont encore appuyés par toute un brigade ennemie.

Sans répondre au feu qui l'accueille dès qu'il est en vue, le 45e, suivi par les tirailleurs indigènes, s'élance au pas de course, atteint la ferme, culbute les troupes qui en défendent les abords, les poursuit et se retourne ensuite contre les défenseurs des bâtiments. Ceux-ci, enveloppés de toutes parts, assaillis à la fois par le 45e, par les tirailleurs et par le 52e qui a appuyé à gauche au bruit de la fusillade, sont bientôt obligés de mettre bas les armes; on fit là environ 1,500 prisonniers.

Après ce court et brillant combat, la division Espinasse, la division Camou, la division de La Motterouge, le 52e, continuent leur marche concentrique sur Magenta, tandis qu'au sud la division Mellinet, la brigade Picard, du 3e corps, la brigade de La Charrière, du 4e, le reste de la brigade Martimprey luttent énergiquement pour la possession des ponts du Naviglio; elles repoussent sur les deux rives du canal les attaques réitérées des Autrichiens, qui reçoivent de nombreux renforts. Le village de Ponte Vecchio est encore pris et repris.

Il est 6 h. 1/2 lorsque le 2e corps arrive devant Magenta où s'est établie la majeure partie des 1er et 2e corps autrichiens avec des fractions des 3e et 7e. Ces huit brigades sont déjà bien éprouvées, il est vrai, par les combats soutenus depuis le matin vers Marcallo, Casate, Buffalora, Casa Nuova et Ponte Nuovo di Ma-

genta; mais les difficultés que rencontrent les Français n'en sont pas moins très considérables.

Les Autrichiens sont en force partout; ils ont rangé des brigades serrées le long de la ligne du chemin de fer, ils ont disposé des pièces d'artillerie qui enfilent tous les chemins et lancé dans les vignes et les mûriers des nuées de tirailleurs. Aussi la lutte est-elle acharnée; le terrain est disputé pied à pied; les Autrichiens se cramponnent à chaque haie, à chaque bouquet d'arbres et nos bataillons n'avancent que lentement. Dans ce terrain, couvert d'une haute végétation qui restreint la vue, coupé de haies et de fossés qui retardent la marche, la ligne formée par la division de La Motterouge se plie, se brise, et, tout en progressant en avant, les régiments ne conservent plus entre eux une parfaite liaison.

L'artillerie de la division prend part à la lutte; elle se met en batterie à droite et à gauche de la route de Buffalora et canonne à la fois les pièces ennemies et les groupes de défenseurs répartis dans les vergers.

Sous le feu de l'artillerie et la poussée de l'infanterie, les Autrichiens abandonnent petit à petit l'extérieur du village et se retirent dans les maisons qui en forment la lisière. La gare, l'église, le cimetière sont fortement occupés.

Notre artillerie s'avançant hardiment à courte distance, prête son appui à l'infanterie dont elle prépare l'attaque.

La 2e brigade lutte à gauche de la 1re; elle débouche devant la gare, l'attaque sous un feu des plus vifs et l'enlève brillamment. Les tirailleurs qui combattent à côté d'elle concourent à ce succès. Le 3e bataillon notamment, franchit les palissades qui bordent la voie et pénètre dans quelques-uns des bâtiments de la gare en même temps que le 65e de ligne.

La gare enlevée, le chemin de fer franchi, les troupes se lancent résolument dans les rues qui s'ouvrent devant elles.

Le régiment de tirailleurs algériens reçoit alors du général de Mac-Mahon l'ordre de se porter sur l'église, devant laquelle viennent d'échouer les efforts du général de Martimprey.

Celui-ci, arrivant par la route de Ponte Nuovo à la tête du 52e, avait par deux fois lancé sa petite colonne contre l'église et les maisons qui l'avoisinent; deux fois elle avait été repoussée par des forces supérieures, et le général avait été blessé.

Privés de leur chef, ayant perdu la moitié de leur effectif, menacés d'être tournés par les Autrichiens qui débouchaient du cimetière, les bataillons du 52e avaient plié et se retiraient en désordre lorsqu'ils rencontrèrent les tirailleurs. Ranimés par cet

appui, ils retrouvent des forces nouvelles, et lignards et turcos mélangés se lancent ensemble à l'assaut.

Pendant que le 2e bataillon du régiment se porte directement sur l'église, les 1er et 3e font un détour vers la droite, atteignent le cimetière, y pénètrent et en chassent les Autrichiens après un violent combat corps à corps. Ces deux bataillons, poursuivant leur succès, se rabattent vers le village et viennent prêter main-forte au 2e bataillon. Celui-ci s'est heurté aux murs de l'église dont les portes sont solidement barricadées et dont tout le pourtour est soigneusement crénelé. Le bâtiment est isolé et forme réduit; le bataillon n'a pu y pénétrer, mais il a envahi les maisons voisines.

Depuis que nos troupes combattent dans Magenta, les régiments de la division se sont mélangés. Dans cette guerre de rues, les compagnies sont forcées d'agir pour leur compte. Elles progressent plus ou moins vite, suivant la résistance qu'elles rencontrent dans ce dédale de rues étroites et barricadées.

Les soldats pénètrent de tous côtés dans les maisons, et combattent corps à corps dans les cours. La résistance opiniâtre des Autrichiens prolonge cette lutte acharnée; enfin, vers 8 heures, la division Espinasse, dont le chef a été tué un des premiers dans ce sanglant épisode, la division La Motterouge, arrivent à la lisière sud-est de village; les débris mélangés de huit brigades autrichiennes s'écoulent sur Corbetta : Magenta est à nous.

De nombreux détachements ennemis retranchés et barricadés dans les maisons se défendent cependant encore avec acharnement, bien que toute retraite leur soit devenue impossible. Quelques-uns s'obstinent à ne pas se rendre : ce ne fut que le lendemain matin que l'officier qui commandait les deux compagnies de grenadiers hongrois enfermées dans l'église se décida à remettre son épée au capitaine Péan. La compagnie Munier, du 3e bataillon, avait de même cerné dans une maison un détachement de 200 hommes qui ne capitula qu'au point du jour.

Sur le Naviglio Grande, l'énergie des troupes qui combattaient autour de Ponte-Vecchio avait seule permis de prolonger la lutte jusqu'à l'arrivée de la brigade Jeannin du 3e corps, dont les efforts vinrent enfin fixer la victoire et nous assurèrent définitivement la possession de Ponte-Vecchio.

L'apparition de la brigade Bataille du même corps d'armée, qui vint occuper le village, la prise de Magenta qui enfonçait complètement la droite ennemie, décident enfin les Autrichiens à renoncer à un retour offensif; ils battent en retraite sur Robecco, et nous restons maîtres de tout le champ de bataille.

Les troupes du 2e corps passèrent la nuit dans les rues de Ma-

genta et bivouaquèrent sur les emplacements où elles avaient porté les derniers coups.

De toutes les divisions françaises, la 1re du 2e corps était celle qui avait fait les pertes les plus considérables. Sur 9,500 combattants elle en avait plus de 1,100 hors de combat, dont 250 appartenaient au régiment de tirailleurs algériens.

Le 2e bataillon pour sa part avait un officier tué, le capitaine Battioni, un officier blessé, le lieutenant Mohammed ben Aïssa, 5 hommes tués et 36 blessés.

Le lendemain de la bataille de Magenta, le régiment alla camper dans la plaine non loin de la chaussée du chemin de fer, sur un terrain encore jonché de cadavres. La journée fut employée à ramasser et à enterrer les morts, à réparer le désordre causé par la bataille et à prendre quelque repos.

Le 6, l'armée française se mit en mouvement. Toutes les troupes du 2e corps allèrent camper à San Pietro l'Olmo, à une quinzaine de kilomètres dans la direction de Milan.

Le régiment arrivait vers 4 h. 1/2 sur l'emplacement qui lui était destiné, quand il reçut l'ordre de reprendre les armes avec toute la 2e division pour se porter à la rencontre d'un corps ennemi signalé vers Garbagnate, à une vingtaine de kilomètres au nord-ouest.

C'était le général Urban qui opérait vers Varèze contre Garibaldi et les chasseurs des Alpes et qui battait rapidement en retraite vers l'est à la nouvelle de la bataille de Magenta.

Au bout de trois heures d'une marche accélérée, il fallut s'arrêter : notre avant-garde de cavalerie était arrivée à Garbagnate une heure après que l'arrière-garde autrichienne l'avait évacué. Le général Urban, doublant les étapes, était parvenu à s'chapper.

La 2e division et le régiment de tirailleurs rentrèrent vers minuit à leurs campements de San Pietro l'Olmo.

A la suite de la bataille du 4 juin, le général de Mac-Mahon avait été fait maréchal de France et créé duc de Magenta. En récompense du rôle glorieux joué ce jour-là par le 2e corps, l'empereur décida que le nouveau maréchal entrerait seul à Milan à la tête de ses deux divisions.

Le 7, à 6 heures du matin, la division de La Motterouge quitta donc San Pietro l'Olmo et se dirigea vers la capitale de la Lombardie. Elle n'avait guère qu'une douzaine de kilomètres à franchir et, vers 8 h. 1/2, elle arriva devant la porte Vercilina où elle s'arrêta pour laisser le temps de se masser aux autres troupes du corps d'armée.

A 11 heures, la tête de colonne entra en ville et le défilé com-

mença. Le 2e corps devait aller camper sur les remparts, à côté de la porte de Pavie : il avait donc toute la ville à traverser ; ce fut une véritable marche triomphale.

Toutes les rues étaient pavoisées et décorées d'arcs de feuillage. A chaque fenêtre flottaient les couleurs italiennes (vert, blanc et rouge) à côté du drapeau tricolore français. Les façades disparaissaient sous les tentures ; le satin, le drap d'or mêlaient leurs chatoiements sous les rayons brillants d'un beau soleil, qui chauffait jusqu'à l'ivresse, jusqu'à la frénésie, l'enthousiasme de la population. A tous les balcons, des Italiennes en riche toilette battaient des mains et accablaient nos soldats sous une véritable mitraille de fleurs.

La foule inondait les places et les rues, se pressait autour des bataillons et accueillait chaque nouveau groupe par des cris, des acclamations, des vivats dont elle se grisait jusqu'au délire.

Au milieu de la ville, un homme du peuple vêtu comme un ouvrier aisé et portant dans ses bras son fils âgé de 4 ou 5 ans fendit les rangs pressés des spectateurs et, séduit sans doute par la haute stature et la fière mine du colonel Laure, il lui tend it l'enfant « pour le bénir ». Puis, tandis que le colonel embrassait le bambino qu'il avait fait asseoir sur le pommeau de sa selle, le père lui dit en italien : « Souviens-toi, mon enfant, que si un jour l'Italie est libre, c'est à la France et à sa brave armée qu'elle le devra..... »

Le bivouac établi en un tour de main, les tirailleurs, avides de pénétrer dans cette ville en fête, se lancent au hasard dans les places et sous les portiques. Ces soldats étranges, sur lesquels courent déjà tant de légendes, qui d'après quelques journaux italiens se nourrissent de la chair de leurs ennemis vaincus, excitent de toutes parts une vive curiosité.

Les habitants les entraînent dans tous les cafés, entament avec eux des conversations où les sons gutturaux de l'arabe répondent aux syllabes mélodieuses et cadencées de l'italien, où l'abondance et la hardiesse du geste suppléent pour chacun à l'ignorance de la langue de son interlocuteur. Arabes, nègres et Kabyles, promenés en voiture par leurs nouveaux amis, rient en montrant leurs dents blanches et acceptent avec une égale aisance les rafraîchissements et les cigares dont les pourvoit l'exaltation publique.

A la vue de ces guerriers d'une autre race, les Milanais rappellent un vieux proverbe italien, d'après lequel la Lombardie ne devait être affranchie que quand les musulmans y viendraient.

Les tirailleurs algériens, il est vrai, avaient pris soin de vérifier

cette prédiction, car on leur avait dû à Robecchetto le premier succès remporté sur la terre lombarde.

Le 2e corps n'eut pas le loisir de jouir longtemps des délices de Milan ; dès le lendemain il marchait à de nouveaux combats, car les Autrichiens occupaient encore toute l'Italie orientale, et la tâche de l'armée française n'était pas terminée.

CHAPITRE XIII

Campagne d'Italie (1859)

Combat de Melegnano. — Marche sur le Quadrilatère. — Revue de San Zeno. — Bataille de Solferino. — Commencements de la bataille. — Le 2e corps se porte à l'aide du 1er. — Les tirailleurs enlèvent San Cassiano. — Combats acharnés sur le Monte Fontana. — Prise du Monte Fontana. — Retraite des Autrichiens. — Orage. — Pertes du régiment. — L'armée autrichienne se retire derrière l'Adige. — Paix de Villafranca. — Le camp de Saint-Maur. — Entrée dans Paris. — Le 2e régiment de marche de tirailleurs algériens. — Retour en Algérie.

Le lendemain de la bataille de Magenta, le feldzeugmestre Gyulai avait commencé son mouvement de retraite vers Binasco et Lodi. Pour permettre à son armée de gagner la ligne de l'Adda, il avait placé à Melegnano une arrière-garde forte de deux brigades, chargée de défendre le passage du Lambro et d'arrêter une poursuite possible des alliés.

Le 1er corps français reçut mission d'attaquer cette position de front, tandis que le 2e essaierait de tourner son flanc droit et de couper à l'ennemi sa ligne de retraite sur Lodi.

Le régiment de tirailleurs quitta donc Milan, le 8, à 4 heures du matin, avec toute la division de La Motterouge. On suivit d'abord la grand'route que la division quitta à San Donato pour appuyer à gauche par Carpianello et Casa Baroni, vers Mediglia où elle devait se réunir à la division Decaen (ancienne division Espinasse) venue par Trivulzo et Robbiano.

Le passage à gué du Lambro, qui était large et profond, les difficultés, les obstacles que présentait un terrain coupé de haies et de canaux d'irrigation, retardèrent beaucoup la marche de la 1re division, qui n'arriva à Mediglia que vers 5 h. 1/2 du soir. A peine eut-on dépassé ce village que l'on entendit le canon dans la direction de Melegnano. C'était le maréchal Baraguey-d'Hilliers qui, voyant l'heure s'avancer, avait fait commencer l'attaque, dans la crainte que les Autrichiens ne parvinssent à s'échapper à la faveur de la nuit.

La division Decaen, qui s'était arrêtée à Balbiano, se remit aussitôt en route ; la division La Motterouge se hâta de son côté pour

arriver sur le lieu du combat ; mais, quand elles atteignirent Dresano, l'impétueuse valeur de la division Bazaine avait déjà décidé du succès. Melegnano avait été emporté d'assaut malgré une vigoureuse résistance.

Les batteries de la 2e division, soutenues par quelques bataillons, s'étaient portées en avant, au trot, à travers des prairies d'un accès difficile ; elles prirent position au-delà de la route de Mulazzano et purent, malgré la nuit qui tombait, envoyer quelques boulets aux colonnes autrichiennes que l'on entrevoyait confusément défilant en désordre sur la route de Lodi. C'est à cette seule intervention que se borna la coopération prêtée par le 2e corps au 1er dans l'attaque de Melegnano. La journée n'en fut pas moins pénible : depuis quatre heures la pluie tombait à verse ; le régiment, sur pied depuis 3 heures du matin, ne put prendre son bivouac à Cologno que vers 11 heures du soir, encore fut-il impossible de se coucher à cause de la boue dans laquelle on pataugeait ; on dut se borner à allumer de tous côtés de grands feux, autour desquels on passa la nuit tant bien que mal.

Le 9 et le 10 furent consacrés au repos ; le 2e corps resta bivouaqué autour de Mediglia et de Sordio.

Le 10, l'état-major français put se rendre compte que le feldzeugmestre Gyulai renonçait à défendre la ligne de l'Adda, qu'il avait évacué Lodi et qu'il semblait se concentrer derrière la Chiese ou derrière le Mincio.

Toute l'armée française reprit donc sa marche en avant, en appuyant vers le nord et en se rapprochant des Alpes, pour éviter les rives du Pô, déjà épuisées par le séjour de l'armée autrichienne, qui y avait frappé d'énormes contributions.

Les tirailleurs algériens allèrent camper, le 11, à Paullo, puis successivement à Albignano, Caravagglio, Antignate, Urago d'Oglio, Castrezato et Trevigliato.

Ces huit étapes l'amenèrent, le 18, à San Zeno, à 4 kilomètres au sud de Brescia, la deuxième ville de la Lombardie. Les ponts sur la Muzza, l'Adda, le Serio et l'Oglio avaient été très imparfaitement détruits par les Autrichiens et avaient pu, pour la plupart, être rétablis sans trop de peine.

Le 19, à San Zeno, le général de La Motterouge passa à sa division une grande revue à l'issue de laquelle il distribua les récompenses décernées à la suite de la bataille de Magenta.

Le régiment de tirailleurs reçut deux croix d'officier de la Légion d'honneur, neuf de chevalier et vingt médailles militaires ; au 2e bataillon, le commandant Calignon fut nommé officier de la

Légion d'honneur, le capitaine PÉAN fut nommé chevalier, et 4 sous-officiers reçurent la médaille militaire.

En outre, le capitaine DAVOUST fut nommé chef de bataillon au 23e de ligne.

Quelques jours plus tard, le régiment eut connaissance du décret du 20 juin qui amenait encore, par suite de promotions, de nombreux changements dans son cadre d'officiers. Les lieutenants GOUZY et JOUANNEAU furent nommés capitaines; M. JOUANNEAU resta au bataillon, M. GOUZY passa au 3e, mais revint plus tard au 2e tirailleurs lors du licenciement du régiment d'Italie.

Les sous-lieutenants RICOT et BORIES furent nommés lieutenants. M. RICOT resta au bataillon et M. BORIES revint au 2e tirailleurs au licenciement du régiment d'Italie.

Le 2e bataillon reçut encore le capitaine CHAMAULT venu du 1er bataillon où il était lieutenant; le lieutenant BENJAMIN, et les sous-lieutenants DUBOIS et BÉRARD qui venaient tous deux des zouaves où ils étaient sergents-majors.

Déjà, par décret du 17 mai, le lieutenant-colonel DE MONTFORT avait été nommé colonel du 2e tirailleurs et remplacé au régiment d'Italie par le lieutenant-colonel HERMENT, venu du 36e de ligne où il était chef de bataillon.

Le feldzeugmestre Gyulai avait d'abord pensé à défendre la ligne de la Chiese, et, le 16, il était prêt à y recevoir l'attaque des alliés.

Mais, le 17, l'armée autrichienne avait reçu une nouvelle organisation : l'empereur François-Joseph était venu en Italie prendre le commandement de ses troupes, qu'il partagea en deux armées sous les généraux de Wimpffen et Schlick. L'empereur d'Autriche avait pris presque aussitôt la résolution de se replier derrière le Mincio pour attendre les alliés au centre du quadrilatère; mais quelques jours plus tard, sous l'empire de considérations politiques, il changeait encore une fois son plan d'opérations et, prenant l'offensive, il repassait, le 23, sur la rive droite du Mincio. Les alliés continuant leur mouvement vers l'est, les deux armées ennemies marchaient ainsi à la rencontre l'une de l'autre. Elles se heurtèrent le lendemain à Solferino.

Après avoir fait séjour le 20, l'armée française reprit, le 21, sa marche en avant.

Le 2e corps quitta San Zeno, passa la Chiese et s'établit au bivouac non loin de Montechiaro, couvrant le débouché de la rivière. Le 22, il prit la tête des colonnes de marche de l'armée alliée et alla occuper Castiglione; le régiment de tirailleurs campa à 2 kilomètres au sud de cette petite ville.

Le 23, on fit séjour; de nombreuses reconnaissances furent envoyées en avant de l'armée pour avoir des nouvelles de l'ennemi et s'assurer de la viabilité des routes que l'on devait suivre le lendemain. Leurs rapports signalèrent que l'ennemi occupait assez fortement Solferino, Cavriana, Guidizzolo et Medole et que des troupes autrichiennes nombreuses s'apercevaient dans la direction du Mincio. L'état-major français n'y voulut voir que des mouvements d'avant-postes et ordonna pour le lendemain une marche en quatre colonnes, qui devait porter l'armée sur la ligne Solferino-Guidizzolo, c'est-à-dire sur les positions qu'occupait à ce moment même l'armée autrichienne.

Celle-ci, de son côté, devait, le même jour, effectuer la même marche en sens inverse. Elles auraient donc dû se rencontrer au milieu de la route, mais l'heure matinale à laquelle les Français commencèrent leur mouvement leur permit de surprendre partout les Autrichiens sur leurs positions au milieu de leurs préparatifs de départ.

Le 2ᵉ corps quitte Castiglione à 3 heures du matin; il marche sur Cavriana, qui lui est assigné comme gîte d'étape pour le soir. Le corps tout entier suit d'abord la route de Mantoue; le régiment de tirailleurs tient la tête de la 1ʳᵉ division, qui marche en colonne derrière la 2ᵉ. Vers 4 h. 1/2, la cavalerie d'avant-garde rencontre les avant-postes ennemis à Casa-Morino et bientôt les éclaireurs échangent des coups de fusil avec eux. Le 2ᵉ corps commence son déploiement, tandis que le maréchal de Mac-Mahon se porte sur le Monte-Medolano pour reconnaître du haut de cette éminence les dispositions de l'ennemi et les forces qui lui sont opposées.

Vers 7 heures, le canon tonne de tous côtés, partout l'action est engagée, c'est une bataille générale.

A l'extrême droite, le 3ᵉ corps a délogé l'ennemi qui occupait faiblement Castel-Goffredo; il marche sur Medole. A droite, le 4ᵉ corps s'est rendu maître de Medole après un combat assez vif, mais il ne peut en déboucher. A gauche, le 1ᵉʳ corps a déjà dirigé sur Solferino plusieurs attaques infructueuses; la garde impériale se hâte à son secours.

A l'extrême gauche, sur le bord du lac de garde, les Sardes luttent contre un corps autrichien.

La position de Solferino est exceptionnellement forte. Le maréchal de Mac-Mahon, qui n'a en face de lui que quelques avant-postes, apprécie les difficultés contre lesquelles le maréchal Baraguey-d'Hilliers va avoir à lutter, mais il ne peut encore lui prêter son concours; il y a plus de 3 kilomètres entre les têtes de colonne

du 2e corps et Medole, où combat le 4e. Tout mouvement du maréchal de Mac-Mahon vers sa gauche accentuerait encore ce vide dangereux et créerait une trouée au milieu de la ligne française.

Le général Niel, de son côté, ne pourra appuyer à gauche que lorsque le 3e corps, l'ayant rejoint, sera venu couvrir sa droite.

Le maréchal de Mac-Mahon se décide alors à garder sa position. Il déploie toute la 2e division à droite et à gauche de la route; la division de La Motterouge reste en réserve, les divisions de cavalerie Partouneaux et Desvaux s'établissent dans la plaine pour assurer la jonction des 2e et 4e corps.

Cependant, vers 8 heures, le maréchal de Mac-Mahon, voyant augmenter devant lui les forces de l'ennemi et craignant qu'elles ne vinssent prendre un point d'appui solide à la Casa Morino, se décida à occuper cette ferme.

La 2e division pousse en avant et s'en empare après une faible résistance. Ce premier succès rend le 2e corps maître de la plaine et lui permet de s'avancer jusqu'au Campo di Medole. Ce Campo, présente, au milieu des hautes cultures qui couvrent toute la plaine, un vaste espace dénudé de plus de 2 kilomètres de large, s'étendant des deux côtés de la grand'route sans un arbre ni une broussaille. Le 2e corps vient en occuper la bordure nord-ouest; la 2e division déployée à gauche de la route, la brigade Lefebvre à droite; la 2e brigade de la 1re division, formant la réserve du corps d'armée, reste en colonne le long de la route.

Le régiment de tirailleurs, formé en ligne de bataillons en masse, est à la droite du corps d'armée; il se relie à la cavalerie qui occupe la plaine.

Le 2e corps a ainsi en avant de lui une sorte de glacis découvert éminemment favorable au rôle défensif qu'il est contraint de jouer. Pour augmenter encore la force de résistance de cette position, toute l'artillerie du corps d'armée se met en batterie le long de la lisière des cultures, afin de pouvoir battre efficacement toute l'étendue du Campo. Cette précaution n'est pas inutile, car des lignes de cavalerie autrichienne, dont le front est couvert par une nombreuse artillerie, s'avancent bientôt à travers la plaine. Les batteries françaises ouvrent immédiatement le feu et les canonniers ennemis sont forcés de se retirer après avoir vu sauter deux de leurs caissons.

L'empereur Napoléon était parti de Montechiaro vers 5 heures du matin; aux premiers coups de canon il avait accéléré sa marche et, vers 9 heures, il était auprès du maréchal de Mac-Mahon. Il approuva les dispositions prises par le commandant du 2e corps ainsi que sa résolution de soutenir le 1er corps engagé devant Sol-

ferino ; mais il se rendit compte en même temps que ce mouvement était encore impossible et que son exécution était subordonnée aux progrès du 4e corps. Il partit pour se rendre auprès du maréchal Baraguey d'Hilliers en promettant au maréchal de Mac-Mahon de lui envoyer la cavalerie de la garde.

Vers 11 h. 1/2 enfin, le maréchal de Mac-Mahon apprend que le 4e corps a pu déboucher de Medole, qu'il a occupé Casa Nuova et qu'il attaque Rebecco ; le 3e corps commence à être en mesure d'appuyer le 4e. A gauche, l'infanterie de la garde entre en ligne à côté du 1er corps et se porte avec lui à l'attaque de Solferino.

Rien n'empêche donc plus le maréchal d'exécuter sa conversion vers la gauche, d'autant plus que la cavalerie de la garde vient d'arriver au grand trot, qu'elle va renforcer les divisions Partouneaux et Desvaux et remplir l'espace que le mouvement du 2e corps va laisser libre sur sa droite.

Le maréchal ordonne donc à la division de La Motterouge de se porter sur Solferino et à la division Decaen de suivre le mouvement de la première.

La brigade Lefebvre prend la tête et s'engage dans le chemin creux qui conduit de Medole à Solferino ; dès qu'elle a dépassé la gauche de la division Decaen, elle se forme en ligne de bataillons en masse à intervalles de déploiement.

Le régiment de tirailleurs tient la gauche de la ligne ; derrière vient la 2e brigade et enfin la 2e division, qui doit, dès qu'elle le pourra, se déployer vers la droite.

Pendant ce temps, le 1er corps, soutenu par la garde, avait enlevé la tour de Solferino et dépassé le village ; la brigade Lefebvre continuant sa marche en avant, se trouve bientôt côte à côte avec la brigade Manèque, des voltigeurs de la garde ; elle s'arrête au pied des hauteurs du Monte Fontana, sur les premières pentes duquel s'élève le village de San Cassiano.

San Cassiano est composé d'un groupe de maisons échelonnées le long du chemin de Medole à Solferino, qui forme la grand'rue du village. Ces habitations sont disséminées au milieu de vergers et de bouquets d'arbres.

Entre San Cassiano et Cavriana s'étend le Monte Fontana, dont la crête, orientée du nord-ouest au sud-est, est jalonnée par trois mamelons qui s'élèvent au-dessus du plateau formant le sommet de la colline. San Cassiano est bâti au pied du premier ; le deuxième, qui est le plus élevé et le plus important des trois, domine la ferme de Malpetti ; Cavriana s'étend derrière le troisième.

Ces hauteurs ont été organisées par les Autrichiens qui en ont fait une puissante ligne de défense ; ils y ont construit des ouvrages de campagne et y ont installé une nombreuse artillerie, des batteries d'obusiers et de fusées. Les brigades Wallon et Wussin, du VIIe corps autrichien, qui n'ont pas encore combattu, occupent ces fortes positions ; en outre, la brigade Gablenz, du même corps d'armée, est en réserve, massée vers Cavriana.

Toute l'artillerie de la division de La Motterouge, appuyée par deux batteries de la garde, prépare l'attaque du village en le couvrant de projectiles à une faible distance. Enfin, vers 2 heures, le maréchal de Mac-Mahon donne le signal de l'assaut.

Les tirailleurs algériens sont rangés en face de San Cassiano : le 2e bataillon au centre, le 3e à gauche, le 1er à droite et un peu en arrière formant soutien. Le général de La Motterouge, montrant le village, leur crie : « L'ennemi est là; en avant mes enfants, à la baïonnette ! » Le régiment s'élance ayant à sa tête le général Lefebvre. Le 2e bataillon, conduit par le colonel Laure et le commandant Calignon, pénètre dans la grand'rue et chasse les Autrichiens de verger en verger.

Le commandant Calignon a son cheval tué et est grièvement blessé à la jambe; le capitaine Gay prend le commandement du bataillon.

San Cassiano est un village peu compact dont les maisons clairsemées sont faciles à tourner, et qui ne se prête guère à la défense. Le régiment autrichien de la brigade Wallon, qui l'occupe, n'y oppose qu'une faible résistance à l'attaque des Algériens, et, en un clin d'œil, le 2e bataillon gagne l'extrémité de la grand'rue en même temps que, sur la gauche, le 3e bataillon parvient lui aussi à la lisière du village.

A une centaine de mètres plus loin, se dresse un mamelon garni d'Autrichiens; le succès qu'ils viennent de remporter n'a fait qu'exciter l'ardeur des tirailleurs ; sans ralentir leur course, ils se lancent sur les hauteurs qui dominent le village. Le colonel Laure, toujours en tête de ses hommes, se retourne vers eux pour leur indiquer la direction à suivre; il tombe frappé d'une balle dans les reins. Sa chute n'arrête pas l'élan des tirailleurs, qui, sous un feu violent de mousqueterie, gravissent les pentes abruptes du Monte Fontana. Les Autrichiens ne résistent pas à ce choc impétueux ; renversés à coups de baïonnette, ils sont culbutés et délogés du premier mamelon, sur lequel les Algériens plantent aussitôt leurs fanions.

Une batterie d'artillerie de la garde, qui a gravi à leur suite

l'escarpement du Monte Fontana, vient s'établir sur le flanc de la redoute conquise.

En même temps que les tirailleurs, le 45ᵉ de ligne s'est élancé; il a enlevé la ferme Malpetti et a occupé le deuxième mamelon, rejetant vers Cavriana cinq bataillons de la brigade Wussin.

Le moment est décisif; la prise de Solferino a déjà fortement entamé le centre autrichien; que le Monte Fontana tombe à son tour aux mains des Français, et l'armée autrichienne ne formera plus que deux tronçons complètement séparés.

Aussi l'empereur Francois-Joseph, après avoir donné l'ordre de pousser en avant à son aile gauche, où le général autrichien de Wimpffen a semblé acquérir quelques avantages, s'est-il transporté à Cavriana pour encourager ses troupes à la résistance sur ce point dont la possession peut seule le mettre en mesure de profiter d'un succès remporté dans la plaine.

De son côté, l'empereur Napoléon, poursuivant son projet de rompre le centre autrichien, dirige en personne le mouvement offensif de la garde et du 2ᵉ corps. C'est donc sous les yeux des deux empereurs que va se dérouler cette dernière phase de la bataille.

Électrisés par la puissance de leur souverain, les Autrichiens se portent en avant; la brigade Wallon vient d'être renforcée par la brigade Fleischhacker de la même division du VIIᵉ autrichien. Forcée de se replier de Casa del Monte devant le mouvement offensif de la garde, cette brigade est venue augmenter le nombre des défenseurs de Monte Fontana.

Sous cette puissante poussée, le 45ᵉ est rejeté en bas du mamelon qu'il a conquis et ramené à la ferme Malpetti. Heureusement que le général Lefebvre peut se maintenir avec les tirailleurs sur l'extrémité du premier éperon, dans la redoute qui le couronne.

La batterie d'artillerie de la garde fournit en ce moment aux tirailleurs un puissant secours. Dirigée d'abord par le général de Sévelinges, commandant l'artillerie de la garde, puis par le commandant de l'artillerie de l'armée, le général Le Bœuf en personne, cette batterie, établie un peu en arrière et sur le flanc de la redoute, foudroie les masses autrichiennes à mesure qu'elles débouchent pour se lancer à l'assaut.

Cependant la situation est grave. L'empereur Napoléon, appréciant la position précaire des tirailleurs, qui se cramponnent au rebord du plateau, envoie pour les soutenir deux bataillons du 1ᵉʳ régiment de grenadiers de la garde, avec le colonel de Bretteville.

Aussitôt, avec l'aide de ce faible renfort, le général Lefebvre reprend résolument l'offensive. Il se met à la tête de ses deux braves

régiments et les entraîne à l'assaut du deuxième mamelon. Cette brusque attaque, poussée avec une extrême audace, surprend les Autrichiens qui ne s'attendent pas à un pareil changement d'attitude, et nos soldats arrivent jusqu'à la deuxième redoute.

Mais l'ennemi est encore bien supérieur en nombre; rassuré par notre infériorité numérique, il n'abandonne pas ses positions et marche en avant à son tour.

Sous la pression des trois brigades Fleischhacker, Wallon et Wussin, nos soldats sont contraints de reculer et l'ennemi regagne peu à peu tout le terrain qu'il vient de perdre.

A ce moment arrivent deux bataillons du 72e de ligne, de la division Decaen, conduits par le colonel Castex.....

Le général Lefebvre ne veut pas être repoussé; ses soldats, animés du même entêtement, réclament encore l'assaut. Le colonel Castex fait déployer son drapeau, autour duquel se groupent les combattants des divers corps, grenadiers, tirailleurs, lignards du 45e et du 72e. La charge sonne de nouveau et aux cris de « En avant! » ces braves troupes se lancent à une nouvelle attaque. Leur choc impétueux renverse les Autrichiens qui cette fois sont délogés de leurs retranchements et repoussés jusque sur le troisième mamelon. Mais, eux aussi, ils reçoivent des renforts; une partie de la brigade Gablenz accourt prendre part à la lutte. Le VIIe corps autrichien est là presque en entier; il n'a plus que deux bataillons de cette dernière brigade en réserve à Cavriana. Dix-huit bataillons autrichiens se portent ensemble en avant; nos soldats sont encore une fois forcés de reculer jusqu'à la redoute du premier mamelon, qu'ils s'obstinent à ne pas abandonner.

Cependant, la 2e brigade (colonel Douay), que le maréchal de Mac-Mahon a jusqu'à présent conservée en réserve, vient d'être relevée par la brigade Niol (zouaves et grenadiers de la garde). Profitant de ce renfort, le maréchal ordonne une attaque générale; il prescrit au général de La Motterouge de soutenir la brigade Lefebvre avec la brigade Douay et de se porter en avant avec toute sa division, tandis que lui-même suivra avec la brigade Niol et que la division Decaen, couvrant son flanc droit, protégera ce mouvement en suivant le pied des hauteurs.

L'artillerie de la garde et celle de la 1re division, établies sur le premier mamelon et sur les hauteurs voisines, au Monte Forca, à Pagliete di Cavriana, ouvrent en même temps le feu pour préparer l'attaque.

Les colonnes d'assaut des 65e et 70e de ligne, qui forment la brigade Douay, viennent donc se placer à côté et à droite de la brigade Lefebvre; puis, à la voix du général de La Motterouge, la

charge sonne encore : toute la ligne se porte en avant et se précipite encore une fois sur la position ennemie.

Les Autrichiens l'attendent de pied ferme et l'accueillent par un feu vif de mousqueterie qui cause en un instant des pertes nombreuses. Le lieutenant-colonel HERMENT, qui conduit les tirailleurs, tombe frappé d'une balle à la nuque au moment où il se retourne pour entraîner ses hommes; mais la chute de ceux qui sont atteints n'arrête point l'élan de ceux qu'épargne la fusillade. L'ardente sonnerie de la charge se fait toujours entendre, dominant les hourras des assaillants; bientôt les redoutes autrichiennes sont de nouveau envahies.

Il y eut là une courte lutte dans laquelle quelques fractions de la ligne arrivèrent au corps à corps et échangèrent des coups de baïonnette avec les ennemis les plus opiniâtres; mais cette attaque devait être la dernière : la résistance désespérée des Autrichiens ne pouvait triompher de la vigueur irrésistible de nos bataillons. Au bout de quelques instants, l'ennemi plie et se retire sur Cavriana, nous laissant définitivement maîtres de ce terrain disputé avec tant d'acharnement. A ce moment même, le général de division, qui s'est mis de sa personne à la tête des deux derniers bataillons de soutien du 65e de ligne, vient couronner au pas de charge le troisième et dernier mamelon.

Il est un peu plus de 4 heures. Les Autrichiens, épuisés, ayant engagé sur ce point leurs dernières réserves, ne devaient plus revenir à la charge ; la rupture du centre autrichien était dès lors un fait accompli. A droite, le 4e corps, renforcé d'une partie du 3e, s'était héroïquement maintenu autour de Rebecco, malgré les efforts renouvelés de trois corps ennemis ; à gauche, le 1er corps et la garde poussaient dans la direction de Pozzolengo les Autrichiens qu'ils avaient chassés de Solferino. La bataille était définitivement gagnée.

Déjà, depuis une demi-heure, l'empereur François-Joseph, ayant perdu tout espoir de rétablir le combat, s'était décidé à ordonner la retraite derrière le Mincio.

Elle s'exécuta lentement, sous la protection des vaillantes troupes du VIIe corps autrichien, qui nous avaient si bravement combattus sur le Monte Fontana. La fatigue des Français rendit d'ailleurs la poursuite assez molle ; on se battait, en effet, depuis douze heures sans prendre de nourriture, sous un soleil ardent et sur un sol desséché. Vers 5 heures, cependant, les voltigeurs de la garde et les tirailleurs algériens entrèrent ensemble dans Cavriana, que l'artillerie française canonnait depuis un moment déjà et qui ve-

nait d'être évacué par les deux derniers bataillons de la brigade Gablenz.

A ce moment, un orage soudain et violent éclate sur le champ de bataille. Les trombes d'un vent furieux soulèvent tout à coup des nuages d'une poussière brune, qui obscurcissent le ciel et aveuglent les soldats. A l'ouragan se joint bientôt une pluie torrentielle qui inonde et immobilise les combattants. A tous les bruits de la guerre, grondement du canon, pétillement de la fusillade, sonneries de clairon, qui, peu d'instants auparavant, emplissaient l'atmosphère, a succédé le fracas étourdissant du tonnerre, dont les roulements incessants sont soudain déchirés par les éclats de la foudre.

Ce déchaînement de la nature, plus puissant que le souffle de la bataille, suspendit complètement la lutte, et, au bout d'une heure, quand prit fin cette terrible tempête, l'action ne recommença point. L'armée autrichienne s'était éloignée et échappait à l'étreinte de nos colonnes victorieuses. Bien avant pourtant dans la soirée, le canon se fit encore entendre. C'étaient l'artillerie de la garde et celle du 1er corps, qui, de leurs projectiles lancés à de grandes distances, poursuivaient les masses ennemies dans leur retraite.

Les troupes françaises passèrent la nuit sur les positions qu'elles avaient conquises. La division de La Motterouge s'établit sur le terrain en avant de Cavriana et y installa ses bivouacs au milieu desquels l'empereur vint la visiter quelques instants après le combat.

Il félicita hautement les tirailleurs algériens qui, dans cette glorieuse journée de poudre, s'étaient montrés aussi braves que les plus braves.

Aussi ardents à l'attaque qu'opiniâtres dans la défense, ils n'avaient point ce jour-là ménagé leur sang : le soir, le régiment était commandé par le capitaine Péan, le colonel et le lieutenant-colonel ayant été tués et tous les chefs de bataillon mis hors de combat. 28 officiers et environ 500 tirailleurs étaient tués, blessés ou disparus. Quelques-uns de ces derniers, peu grièvement blessés ou simplement égarés dans d'autres corps, au milieu de la mêlée qui avait signalé la fin de la bataille, rejoignirent le régiment le lendemain matin, réduisant ainsi le chiffre des pertes à 430 hommes de troupe.

Le 2e bataillon avait 2 officiers tués, les lieutenants Ricot et Benjamin ; en outre, le commandant Calignon mourut le 6 juillet des suites de ses blessures.

Cinq officiers étaient blessés : le capitaine Lacroix, le lieutenant

Laverny, les sous-lieutenants de Nogué, Hadj Mahdi, Ahmed ben Ali Tooga.

Le bataillon comptait encore 27 hommes tués et 118 blessés.

Le capitaine Gay, légèrement blessé en avant de San Cassiano, n'avait pas quitté le combat.

Le général Lefebvre, dans son rapport, cite les capitaines Hersant et de Malaret, les lieutenants Lorthioir et Berlan comme s'étant particulièrement fait remarquer par leur bravoure.

Le lieutenant Ricot avait un chien superbe, bien connu du 2e bataillon qu'il accompagnait depuis le commencement de la campagne. Stop s'était battu à Robecchetto et à Magenta dans les rangs des tirailleurs: il fut tué à Solferino sur le cadavre de son maître.

La journée du 25 juin se passa à inhumer les morts; la garde et le 2e corps restèrent à Cavriana où l'empereur Napoléon avait établi son quartier général dans la maison même où l'empereur François-Joseph avait eu le sien.

Les autres corps gagnèrent quelques kilomètres du côté du Mincio, dont toute la rive droite était évacuée par les Autrichiens.

Par décret du 25, le lieutenant-colonel Butet, du 1er étranger, l'ancien commandant du bataillon d'Oran en 1854, fut nommé colonel au régiment en remplacement du colonel Laure. Le commandant Gibon, du 1er bataillon, qui avait été de 1842 à 1855 lieutenant et capitaine au bataillon de tirailleurs d'Oran, fut promu lieutenant-colonel en remplacement de M. Herment.

L'armée autrichienne, ne considérant pas le Mincio comme une barrière capable de lui donner la sécurité nécessaire à sa réorganisation, s'était retirée derrière l'Adige dont elle garnissait la rive gauche de Vérone à Legnago. Avant de l'y suivre et de marcher sur Vérone, que l'empereur Napoléon avait pris pour objectif, l'armée française devait s'assurer le libre passage du Mincio et, pour cela, s'emparer de Peschiera. Il lui fallait tout au moins masquer cette forteresse qui domine le cours du fleuve et commande la route de Milan à Vérone, principale voie de communication de l'armée avec sa base d'opérations.

L'armée sarde et le 1er corps de l'armée française furent désignés pour faire le siège de Peschiera; il en commencèrent l'investissement le 28.

L'armée dut séjourner quelques jours sur les bords du Mincio, tant pour protéger cette opération que pour attendre l'arrivée du parc de siège nécessaire pour réduire Peschiera et faire plus tard le siège de Vérone.

Le 26 juin, le 2e corps quitta Cavriana pour se rapprocher du

Mincio; il bivouaqua à Castellaro jusqu'au 30 juin. Enfin, le 1er juillet, il franchit le Mincio à Mozembano, sur un pont de pilotis brûlé par les Autrichiens et rétabli par le génie, et après dix heures de marche il vint bivouaquer à Santa-Luccia. Le lendemain, il alla occuper Villafranca; mais quelques mouvements des Autrichiens décidèrent l'Empereur à concentrer ses troupes, et le 2e corps revint occuper pendant la nuit les positions du Monte Maggiore, à quelques kilomètres des emplacements qu'il avait quittés le matin.

Les Autrichiens semblaient se préparer à l'offensive; ils paraissaient avoir l'intention de venir troubler le siège de Peschiera, en dirigeant une attaque générale contre nos lignes. L'armée française tout entière, rangée entre Castelnuovo et Valeggio, s'attendait tous les jours à une bataille. L'on prenait tous les matins les armes afin de faire face à toute éventualité. Le régiment de tirailleurs, qui occupait une des positions les plus avancées, devait recevoir le premier choc; le lieutenant Lorthioir, avec 20 tirailleurs de bonne volonté, fut envoyé en avant pour signaler la marche de l'ennemi. Ce petit détachement passa les deux nuits du 6 et du 7 en observation au delà de Custozza; mais l'ennemi ne se montra point.

Le 8 juillet, les troupes apprirent que la campagne était terminée; de puissantes considérations politiques avaient convaincu l'empereur que la guerre avait assez duré pour la gloire et aussi pour l'intérêt de la France. Il avait conclu avec l'empereur d'Autriche un armistice qui ne précéda que de quelques jours la paix signée le 11 juillet à Villafranca, dans une entrevue des deux empereurs.

Le 12 juillet, eut lieu la distribution des récompenses accordées au régiment à la suite de la bataille de Solferino. Le 2e bataillon reçut les suivantes :

Le capitaine Lacroix, le sergent-major Collin, le sergent Lechasseux, furent nommés chevaliers de la Légion d'honneur;

Huit sous-officiers ou tirailleurs reçurent la médaille militaire;

Le lieutenant Laverny fut nommé capitaine; les sous-lieutenants Comte, de Nogué, Bougués et Kottbaur furent nommés lieutenants. Ils furent remplacés au 2e bataillon par les sergents-majors Magné, de la 3e compagnie, Dubieux, du 2e zouaves, Coussirat, du 19e bataillon de chasseurs, et par l'adjudant de Sambœuf, du 3e bataillon.

Le roi de Piémont distribua aussi dans les deux armées un certain nombre de médailles de la Valeur militaire de Sardaigne. Le 2e bataillon en reçut trente-sept pour sa part.

Cinq divisions de l'armée française devaient rester en Italie jusqu'à la conclusion définitive de la paix; l'empereur Napoléon décida que le reste de l'armée rentrerait en France pour faire dans Paris une entrée solennelle. Les troupes d'Algérie avaient dans le cours de la campagne suffisamment affirmé leur valeur pour qu'il fût équitable de les faire participer à cette récompense avant de les renvoyer en Afrique.

Le 15 juillet, le régiment de tirailleurs se dirigea sur Brescia où il fit séjour du 20 au 27.

Le 28, il s'embarqua en chemin de fer pour être transporté à Suze. Les tirailleurs traversèrent les Alpes à pied par la route du Mont-Cenis ; ils reprirent les voies ferrées à Saint-Jean-de-Maurienne et arrivèrent le 5 août au camp de Saint-Maur, où se concentrait l'armée d'Italie.

Les tirailleurs algériens étaient encore bien peu connus en France ; ils piquèrent vivement la curiosité des Parisiens, qui vinrent en foule les visiter au bivouac de Saint-Maur.

L'amour du merveilleux, aidé, il est vrai, par la brillante façon dont ces rudes soldats avaient affirmé leur existence dans la guerre de Crimée et dans la dernière campagne, avait donné naissance aux légendes les plus fantastiques.

On se représentait volontiers les turcos comme des guerriers sauvages, quelque peu anthropophages, aux coutumes sanguinaires et aux figures étranges.

Cette curiosité fut un peu déçue à la vue de ces hommes aux allures simples et au teint à peine plus bronzé que celui de leurs compagnons d'armes. Leurs physionomies, que l'odeur de la poudre ne venait plus animer, avaient retrouvé leur calme et semblaient dénoter une nature placide et bon enfant plutôt qu'une férocité de Caraïbe. Sur le visage de ces soldats, absorbés maintenant par les multiples et prosaïques occupations de la vie des camps, rien ne décelait plus la bouillante ardeur et l'élan endiablé qu'ils avaient montré à Robecchetto, à Magenta et à Solferino.

Ce fut le 14 août qu'eut lieu l'entrée solennelle dans Paris, où les troupes pénétrèrent par la porte de Vincennes. Elles défilèrent sur la ligne des boulevards, depuis la Bastille jusqu'à la rue de la Paix, au milieu des acclamations de la foule et des manifestations d'un enthousiasme qui rappelait les jours les plus glorieux de notre histoire. Les maisons étaient décorées de bannières et de guirlandes, partout s'élevaient des arcs de triomphe et des colonnes votives. Les Parisiennes, comme l'avaient fait les Milanaises deux mois auparavant, venaient jusque dans les rangs offrir aux soldats des fleurs et des couronnes.

Le régiment de tirailleurs marchait à sa place de bataille, en tête du 2e corps. Il regagna le soir son bivouac de Saint-Maur où il séjourna encore le 15 et le 16. Le 17, il quitta Paris en chemin de fer et arriva le lendemain à Toulon où chaque bataillon s'embarqua isolément pour regagner sa province d'origine.

Un décret du 13 août avait en effet prononcé la dissolution du régiment provisoire de tirailleurs algériens. Les officiers qui en faisaient partie étaient mis provisoirement en non-activité par suite de licenciement de corps et replacés ensuite, pour la plupart, dans celui des régiments de tirailleurs qu'ils avaient quitté pour partir en Italie. Le décret du 13 août portait encore que les trois régiments de tirailleurs seraient réorganisés avec sept compagnies par bataillon au lieu de six qui existaient précédemment.

Au cours de la campagne, un autre décret, daté du 13 juin, avait ordonné la création d'un deuxième régiment provisoire de tirailleurs algériens. L'empereur montrait par là combien il appréciait la valeur de ces soldats et les services qu'ils avaient déjà rendus les 3 et 4 juin.

Ce nouveau régiment devait être formé de trois bataillons prélevés tout entiers, dans l'état où se trouvaient leurs cadres, à raison d'un par corps, dans chacun des trois régiments existants. Ceux-ci devaient alors être formés à deux bataillons de sept compagnies.

Le chef de bataillon Wolff, du 1er tirailleurs, était nommé lieutenant-colonel et mis à la tête du 2e régiment provisoire.

La marche rapide des événements et la brusque terminaison de la campagne ne permirent pas au décret du 13 juin de recevoir son exécution, et un autre décret du 20 juillet vint prononcer la dissolution du 2e régiment provisoire dont les éléments n'avaient pas encore été réunis.

Le bataillon expéditionnaire qui avait représenté, en Italie, le 2e régiment de tirailleurs, débarqua à Mostaganem le 25 août. Après un repos de huit jours, il repartait pour le Maroc, où une campagne de trois mois, dans le difficile pays des Beni Snassen, devait être pour lui l'occasion de cueillir encore de nouveaux lauriers.

CHAPITRE XIV

Algérie et Maroc (1859 à 1864)

Troubles dans l'Ouest. — Attaque de Sidi Zaher; de Garrouban. — Organisation des colonnes Beauprêtre, Thomas et Durrieu. — Préparatifs d'une expédition au Maroc. — Le choléra. — Marche sur les Beni Snassen. — Combat de Si Mohammed Aberkani. — Enlèvement du col de Tafouralet. — Colonne Desvaux. — Dislocation du corps expéditionnaire. — Colonne Durrieu. — Période de paix. — Détachement à Alger. — Organisation. — Décret du 8 juin 1861. — Garnisons.

Au mois d'août 1859, la tranquillité fut tout d'un coup troublée sur la frontière du Maroc.

Depuis plusieurs mois, l'esprit des populations de l'Ouest avait été frappée du départ pour l'Italie d'un grand nombre des régiments d'Algérie. En voyant arriver en Afrique les recrues du 24e, sans armes et sans vêtements militaires, les indigènes s'étaient imaginé qu'il y avait en France pénurie de soldats.

De plus, le gouvernement général avait été supprimé, et la direction du maréchal Randon, si ferme, si appréciée des indigènes, qui ont avant tout le respect de la force, avait été remplacée par une impulsion venant de Paris, du nouveau ministère de l'Algérie. Cela n'avait pas manqué de produire quelque inquiétude chez les chefs indigènes, et aussi quelque effervescence dans l'esprit, résigné en apparence, mais toujours hostile des populations musulmanes.

Quoi qu'il en soit, les actes accoutumés de brigandage sur la frontière de l'ouest, qui n'intéressaient plus depuis quelques années que la police du pays, prirent cette année un caractère beaucoup plus grave.

Les Mahias et une fraction des Angads revenant du Sahara pour faire dans le Tell leurs provisions annuelles, pénétrèrent insolemment chez nous, vidant nos silos et faisant manger nos fourrages à leurs troupeaux.

Le commandant du cercle de Marnia leur enjoignit de se retirer; loin de tenir compte de ces observations, ils attaquèrent le 10 août une patrouille indigène; le lendemain, ils pillèrent un con-

voi entre Sidi Zaher et Garrouban, et ravagèrent complètement les jardins des Beni bou Saïd.

Un de ces marabouts fanatiques qui apparaissent à la faveur de tous les désordres était arrivé chez les Beni Snassen; cet aventurier se donnait comme le chérif envoyé de Dieu, le Muley Saâ des prophéties, destiné à chasser les Français et à les jeter à la mer; il prenait le nom traditionnel de Mohammed ben Abdallah et, sous le patronage du chef de l'ordre de Muley Taieb, Si el Hadj Arbi ben Abdesselam, son influence commençait à s'étendre sur toutes les tribus marocaines de la frontière.

Notre patience, en se prolongeant, risquait fort d'être prise pour de la faiblesse.

Le commandant Bachelier, commandant du cercle de Marnia, alla s'établir au camp de Sidi Zaher, avec ses goums, une compagnie du 24e et un escadron de spahis; il y fut rejoint le 15 août par les 1re, 2e, et 4e compagnies du 2e bataillon, parties de Tlemcen le 13 sous les ordres du commandant Lecoq. Jusqu'au 30, ces compagnies furent employées à des courses journalières pour éclairer les environs du camp.

Le 31 août, un parti ennemi étant signalé dans la plaine, le commandant Bachelier sort avec toute sa cavalerie pour aller le reconnaître. Arrivé à Djorf el Baroud, il se trouve en présence de Mohammed ben Abdallah accompagné d'un goum nombreux. En abordant notre colonne, le chérif, qui marche à quelques pas en avant des siens, lance tout à coup une fusée. Saisis de terreur, nos cavaliers indigènes s'écrient : « Celui-là est le sultan! » Ils tournent bride et se débandent; notre cavalerie régulière a la plus grande peine à rétablir le combat et le commandant Bachelier rentre à Sidi Zaher, ayant perdu 17 tués, 2 blessés et 11 disparus.

Enhardi par ce premier succès, le chérif vient dès le lendemain attaquer les Français. Heureusement que, le matin même, le camp, situé jusque-là en rase campagne, avait été reporté à l'abri d'un grand redan voisin de la redoute.

Les grand'gardes sont à peine établies qu'elles signalent l'arrivée d'un goum d'environ 3,000 cavaliers, devant lequel elles sont forcées de se replier. La 1re compagnie, déployée, protège cette retraite qui s'opère en bon ordre.

Les gens du chérif continuant leur mouvement offensif, les compagnies de tirailleurs se portent à l'extérieur pour défendre la gorge et les abords de l'ouvrage. Les Mahias replient alors les ailes de leur immense ligne de bataille et forment autour des défenseurs un cercle très étendu qu'ils resserrent jusqu'à la distance de 300 mètres. Les tirailleurs des trois compagnies ouvrent

alors un feu meurtrier qui arrête ce mouvement en avant. Sur l'ordre du commandant Lecoq, ils rétrogradent ensuite insensiblement pour occuper, à 200 mètres en arrière, des abris naturels qui, diminuant le danger, permettent de ralentir le feu et de ménager les munitions déjà presque épuisées.

L'ennemi embusque alors à bonne portée des fantassins venus en croupe derrière les cavaliers, et dont le feu devient bientôt gênant. Mais un retour offensif conduit avec une extrême vigueur les refoule en leur faisant subir des pertes sérieuses. Dès ce moment l'ennemi est obligé de battre en retraite ; il repasse bientôt la frontière, après un combat qui a duré six heures et qui lui coûte 150 hommes tués, dont les cadavres restent sur le terrain.

Les trois compagnies du régiment n'avaient eu qu'un tirailleur tué.

Pendant l'action, le sergent Mohammed ben Miloud, chargé de l'escorte d'un convoi entre Marnia et Sidi Zaher, résistait bravement, avec quelques hommes, aux attaques de 150 cavaliers détachés des contingents mahias. Il opéra une belle retraite qui sauva son convoi et le fit arriver à Sidi Zaher à la fin du combat.

Le 2, la colonne alla se ravitailler à Marnia et, le 3, elle revenait à Sidi Zaher.

Pendant ce temps, l'ennemi parcourait la plaine, envoyait quelques cavaliers attaquer nos villages kabyles de Maaziz et de Sidi Aziz, et menaçait les importantes mines de Garrouban, où vivait une nombreuse population ouvrière. La colonne s'y porta le 5 septembre ; elle y fut renforcée le lendemain par la 3e du 2, venant de Marnia. Quelques jours après, le poste fut attaqué par 400 fantassins des Angads et des Beni Snassen.

L'ennemi se heurte d'abord à une grand'garde établie sur la route, dans la direction de l'oued Zaouïat ; la section de piquet, commandée par le sous-lieutenant Charpille, est aussitôt lancée pour faire une diversion en menaçant la gauche des assaillants. Bientôt la 4e compagnie entre en ligne, puis les trois autres et les tirailleurs prenant l'offensive, l'ennemi est refoulé et dispersé ; il disparaît dans les ravins de la montagne.

Dans cette action, le lieutenant Bonneval avait été blessé ainsi que 4 tirailleurs.

Dès qu'il apprit l'attaque de Sidi Zaher, le général Walsin-Esterhazy, commandant la division d'Oran, mit en mouvement toutes ses troupes disponibles afin de réprimer cette naissante insurrection.

Le commandant Beauprêtre, commandant du cercle de Nemours, se rendit sur l'oued Tiouli, chez les Msirdas, avec deux

bataillons de zouaves, un du 24e, un escadron de chasseurs et un goum.

Le général Thomas, commandant la subdivision de Tlemcen, s'établit au camp de Ras Mouilah, au confluent de la Mouilah et de l'oued Isly ; il y rassembla, sous ses ordres, deux bataillons du 2e zouaves, deux du 2e étranger, deux du 24e de ligne, cinq escadrons de chasseurs, trois de spahis et une batterie de montagne.

Le 10 septembre, arrivait à cette colonne un bataillon de tirailleurs commandé par le capitaine Péan : c'était le bataillon revenu d'Italie, qui, débarqué à Mostaganem le 25 août, en était reparti le 3 septembre. Embarqué à Mers el Kébir le 8, il avait été, par mer, transporté à Nemours, d'où il avait gagné Ras Mouilah en faisant étape à Aïn Tolba.

Le jour de son arrivée, le goum de la colonne fit, sur les Mahias, une importante razzia de 7,000 moutons. Ce même jour, le commandant Beauprêtre, attaqué dans son camp de l'oued Tiouli, faisait éprouver aux assaillants un sanglant échec qui refroidit un peu l'ardeur des Marocains.

Le 12, le général Walsin-Esterhazy arriva au camp de Ras Mouilah et prit le commandement des troupes qui y étaient rassemblées. Le général Thomas alla alors prendre le commandement de la colonne Beauprêtre renforcée encore d'un bataillon du 24e.

Jusqu'à présent le cercle de Sebdou était tranquille, mais il fallait veiller à ce qu'il ne fût point gagné par l'effervescence qui troublait si profondément la région du nord-ouest. Le général Walsin-Esterhazy chargea de ce soin une colonne formée à Sebdou sous les ordres du général Durrieu. Ce général avait sous ses ordres sept compagnies de tirailleurs : les 3e et 4e du 3 venues avec lui de Mascara, les 1re, 2e, 3e et 4e du 2 venues de Garrouban avec le commandant Lecoq, la 6e du 2 qui était en garnison à Sebdou depuis le mois d'avril.

En plus des tirailleurs, cette colonne ne comprenait guère que de la cavalerie : deux petites compagnies du bataillon d'Afrique, deux escadrons de spahis, un de chasseurs, trois cents chevaux du goum de Mascara, deux cents de Bel Abbès et trois cents de Sebdou. Toutes ces troupes se trouvèrent réunies à Sebdou vers le 25 septembre. Outre la protection du cercle, la colonne Durrieu avait encore un autre but : les Mahias et les Angads, qui avaient pris une si grande part aux attaques dirigées contre nous, allaient être obligés de remonter vers le sud pour faire vivre leurs troupeaux sur les hauts plateaux ; le général Walsin-Esterhazy espé-

rait que la colonne, en position vers Sebdou, trouverait dans ce mouvement l'occasion de quelque fructueux coup de main.

Cependant l'insurrection grandissait, toute la frontière était en feu, la guerre sainte était ouvertement prêchée.

Le général de Martimprey, récemment nommé au commandement des troupes de l'Algérie, était venu débarquer directement à Nemours le 20 septembre ; il s'était rendu compte que les troupes du général Walsin-Esterhazy présentaient un effectif trop faible pour permettre une vigoureuse offensive. Il était cependant de plus en plus nécessaire de marcher en avant pour contrebalancer l'effet moral produit par l'aggression des Marocains, et les troupes déjà nombreuses réunies en face des Beni Snassen ne pouvaient reculer sans que notre prestige n'en fût gravement compromis ; le général de Martimprey se résolut à une grande expédition. Les circonstances étaient d'ailleurs propices pour infliger à nos turbulents voisins une sévère leçon, car le sultan Muley Abderrahman venait de mourir ; son fils et son successeur, Muley Mohammed, était loin d'être accepté sans contestations par toutes les tribus, une grande révolte troublait l'empire et le jeune sultan, qui avait son royaume à conquérir, était trop occupé pour songer à venir nous déranger.

Le général de Martimprey se rendit donc à Alger pour organiser son corps expéditionnaire et presser l'arrivée des renforts ; il fit embarquer successivement pour Nemours huit bataillons d'infanterie destinés à renforcer les bataillons déjà stationnés dans l'Ouest de la province et à former avec eux deux divisions de deux brigades. Le bataillon du 2e tirailleurs devait être placé à la 2e brigade de la 2e division.

Le 19 septembre, le général Thomas avait quitté son camp de l'oued Tiouli et s'était mis en marche pour aller occuper, à l'oued Couerdah, une position plus avancée chez les Msirdas. Il y fut rejoint par la 5e du 2 qui, depuis le commencement du mois, rayonnait autour de Nemours pour faire la police du pays. Le 30 septembre, la colonne Thomas reçut l'ordre de se porter à Ras el Aïn du Kiss et d'y construire une redoute qui couvrirait nos magasins et servirait de base à nos futures opérations. La 5e du 2 s'en sépara alors et vint à Marnia pour y tenir garnison.

Le général de Martimprey arriva à Oran le 8 octobre ; il y fit paraître un ordre réglant à nouveau l'organisation du corps expéditionnaire. Le bataillon Péan forma alors, avec un bataillon du 3e de ligne et trois bataillons du 24e, la 2e brigade de la 1re division. Cette brigade était sous les ordres du colonel Dangel du 24e. Le corps expéditionnaire devait se concentrer au Kiss ; les troupes

campées à Ras Mouilah s'y rendirent successivement ; le bataillon Péan termina son mouvement le 14.

Le 18 octobre, le général de Martimprey arriva à son tour au camp du Kiss ; toutes les troupes s'y trouvèrent concentrées le 20. Ce jour-là, le 3e de ligne quitta la brigade Danget pour aller à la 2e division. Quelques autres modifications furent encore apportées à l'organisation du corps expéditionnaire qui se trouva définitivement constitué de la façon suivante :

1re division : général Walsin-Esterhazy.

1re brigade : général Deligny (5 bataillons).

2e brigade : colonel Danget (3 bataillons du 24e, 1 bataillon du 2e tirailleurs).

2e division : général Yusuf.

1re brigade : général de Lignières (5 bataillons).

2e brigade : général Thomas (3 bataillons).

Division de cavalerie : général Desvaux.

1re brigade : général Bonnemains (7 escadrons).

2e brigade : colonel Brémond d'Ars (11 escadrons).

De pénibles épreuves allaient malheureusement attrister le début des opérations : depuis le 15 octobre, le choléra avait fait son apparition au milieu du corps expéditionnaire ; apporté au camp de Ras Mouilah par le bataillon du 3e de ligne, il n'avait pas tardé à faire de terrifiants progrès ; le 20 au soir, il y avait eu dans la journée 116 décès, et le général de Martimprey, qui avait réuni les officiers pour leur faire part des grandes lignes de son plan de campagne, leur disait :

« La situation est attristante, il est pénible de voir nos pauvres soldats succomber aux atteintes d'un mal terrible, mais rappelons-nous que le siège de Constantine, le siège de Zaatcha, la guerre de Crimée, ont commencé sous l'influence du même fléau. Notre constance et l'aide de Dieu nous ont fait surmonter le mal ; vous êtes les mêmes hommes, vous avez la même énergie et je sais que je puis compter sur vous. »

Le mouvement amené par les opérations actives ne pouvait avoir qu'une seule influence favorable sur l'état sanitaire des troupes. Le général décida que, dès le lendemain, il entrerait en campagne. Il voulait aller frapper chez eux les Beni Snassen, s'établir au cœur même de leurs montagnes pour y recevoir leur soumission. Mais pour gagner le col de Tafouralet, le point central de tout le massif, il crut indispensable d'avoir plus à portée d'attaque que le camp de Menaçeb Kiss, un poste permanent où il pût concentrer ses troupes avec leurs approvisionnements et

leurs accessoires nécessaires. Il se chargea lui-même de reconnaître et de choisir l'emplacement de ce poste.

Il part donc le 21 octobre avec toute la cavalerie et la 1re division d'infanterie, et se dirige sur Aïn Régada, désigné comme gîte d'étape. Arrivé à Aïn Djeraoua, le général est informé qu'Aïn Régada, fontaine intermittente, n'a pas en ce moment assez d'eau pour les besoins de la colonne. Il s'arrête alors à Djeraoua où il y a plusieurs puits.

Le bataillon de tirailleurs, formant l'arrière-garde, avait eu la triste mission de ramasser les hommes atteints par le choléra. L'épidémie était à ce moment dans toute son intensité; le mouvement des ambulances accusa pour ce jour-là 305 décès cholériques.

Le lendemain, le colonel Tixier, du 2e zouaves, prend le commandement de la brigade, le colonel Danget, atteint du choléra, ayant été forcé d'entrer à l'ambulance.

Un espion avait signalé près de Si Mohammed Aberkam, sur l'oued Tazaghrin, beaucoup d'eau, beaucoup de bois et toutes les conditions favorables à l'établissement d'un poste. Vers 8 heures, la colonne se met en route pour s'y rendre. Le départ est assez pénible à cause des nombreux malades, et le bataillon de tirailleurs, qui n'a que peu d'hommes atteints, est encore chargé de l'arrière-garde ; il s'acquitte dignement de cette mission et, vers 2 heures, la colonne campe au milieu des oliviers sauvages sur la rive gauche de l'oued Tazaghrin. La 2e brigade borde la berge escarpée de la rivière, au pied de laquelle s'étendent de nombreux jardins et des fourrés assez épais pour fournir un commode abri aux tirailleurs ennemis.

Dans la soirée, ceux-ci échangent avec les avant-postes de nombreux coups de fusil. La nuit est cependant tranquille; mais le lendemain, pendant que le général Deligny a été reconnaître les abords du col de Tafouralet, les contingents ennemis, qui n'avaient pas quitté les gorges de l'oued Tazaghrin, viennent tâter le camp sur la face occupée par la 2e brigade; ils se mettent à tirailler assez vivement avec les grand'gardes du 24e. Le capitaine Péan opère alors une diversion pour faire cesser cette fusillade; à cet effet, la 1re compagnie du bataillon descend dans le lit de la rivière et se trouve bientôt engagée dans une lutte corps à corps avec de nombreux fantassins embusqués dans les broussailles. Le caporal El Mekki ben Dahman, saisi à pleins bras par un Kabyle de grande taille qui l'emmène prisonnier, a la présence d'esprit de retirer la baïonnette fixée au bout de son fusil et, de sa main restée libre, il tue son ennemi sur sa propre poitrine.

Voyant cette mêlée, le capitaine Péan envoie la 5e compagnie pour dégager la 1re.

La 3e reçoit en même temps l'ordre de se déployer en avant et de tenir en respect les cavaliers ennemis qui commencent à se montrer sur la rive droite. Ces deux mouvements s'exécutent avec entrain et succès; les Kabyles sont refoulés et ils abandonnent complètement les fourrés de l'oued Tazaghrin. Les tirailleurs sont alors ralliés et ils rentrent au camp.

Cette affaire, qui avait duré environ une heure, coûtait au bataillon un homme tué et quatre blessés dont un officier.

En voyant tomber le sous-lieutenant Hadj Mahdi, blessé d'une balle au flanc, le capitaine Péan s'était avancé pour juger de la gravité de cette blessure: « Ce n'est rien, mon capitaine, répond ce brave officier, déjà blessé trois mois auparavant à Solferino, ce n'est rien, mais ma veste est toute trouée et c'est bien em..... nuyeux car je n'en ai pas d'autre. »

Le lendemain, le bataillon perdit encore un autre officier: le lieutenant Brion, atteint depuis Ras Mouilah d'une fièvre tenace et entré à l'ambulance le 22, succomba le 24 à une atteinte de choléra; malgré sa maladie, cet officier avait voulu faire la campagne: il mourait victime de son devoir.

Le 24, la 1re division commença à construire la redoute de Si Mohammed Aberkam; le lendemain, à 4 heures du soir, arriva la 2e division. Le 26, les deux divisions réunies poussèrent activement les travaux de la redoute, qui fut terminée le soir. Le général donna alors des ordres pour l'attaque du col de Tafouralet fixée au lendemain.

Le col de Tafouralet, situé à une altitude assez considérable, est large et plat; il permet de passer de la plaine des Angads dans celle de Trifa qui s'étend entre les Beni Snassen et la mer. Son occupation empêche toute communication aussi bien entre les deux plaines qu'entre la partie est et la partie ouest de la montagne.

Le corps expéditionnaire allait aborder cette position par le côté nord, venant de la plaine de Trifa, dont la possession nous était assurée par notre nombreuse cavalerie.

Le 27, dès le matin, nos 18 escadrons se mettent en marche vers l'ouest, dans la direction du ksar Ben Ghriba, afin d'attirer de ce côté l'attention de l'ennemi.

L'infanterie quitte le camp vers 10 heures.

Chaque division forme une colonne, dans laquelle une brigade est chargée de l'attaque immédiate des positions, l'autre devant servir de réserve et couvrir le convoi. La division Walsin-Ester-

hazy forme la colonne de gauche ; dans cette division, la brigade Deligny forme la colonne d'attaque et la brigade Tixier protège le convoi ; le bataillon Péan marche à l'extrême arrière-garde.

On longe le pied des montagnes pendant 10 kilomètres et l'on s'arrête au débouché de la vallée supérieure de l'oued Tagma ; à gauche s'ouvre la trouée du col, dont on aperçoit, à 6 kilomètres à vol d'oiseau, les hautes crêtes élevées d'environ 800 mètres au-dessus des positions que nous occupons.

Pendant que le convoi se masse, les brigades de tête de chaque division prennent leurs dispositions pour l'attaque. Les hommes mettent sac à terre et ne conservent avec eux que leur réserve de cartouches et un jour de vivres, roulés dans leurs tentes-abris. A ce moment, le capitaine Péan réclame pour le bataillon son tour de marcher en tête et les tirailleurs passent en avant de la brigade.

A 2 h. 1/4, le signal de l'attaque est donné, les deux brigades de tête s'élancent avec un égal entrain et une égale vigueur. Elles enlèvent ensemble le premier mamelon rocheux qui barre l'entrée de la vallée, et elles pénètrent dans la montagne ; puis la brigade de tête de la 2e division appuie à droite pour remonter la rivière des Ahl Tagma, tandis que la brigade Deligny se forme au pied de la grande rampe qui aboutit au col.

Pendant ce temps, le général Desvaux, accouru au bruit du canon débouche dans la vallée avec ses escadrons; il entoure le convoi qui y est massé et en prend la garde ; les deux brigades de queue deviennent ainsi disponibles, et le général en chef les porte en avant pour servir de soutien à l'attaque du général Deligny, chargée d'enlever le col lui-même, et qui semble devoir rencontrer la résistance la plus considérable. En effet, malgré toute leur vigueur et tout leur entrain, les zouaves du 2e régiment, qui sont en tête de la colonne Deligny, ne peuvent avancer qu'avec une grande lenteur : ils sont retardés dans leur marche par l'extrême raideur des pentes et arrêtés à chaque pas par des murs en pierres sèches, des abatis que les Kabyles ont entassés sur le chemin du col.

Le général en chef, remarquant sur la gauche un ravin qui lui semble praticable et qui paraît moins gardé, vient au bataillon de tirailleurs, lui fait mettre sacs à terre et le conduit lui-même dans cette nouvelle direction.

Après une heure d'une ascension des plus pénibles au milieu des rochers éboulés, le bataillon arrive à un mamelon situé presque au niveau du col et dominé par un plateau qu'occupent quel-

ques groupes ennemis; ceux-ci pourraient faire beaucoup de mal à nos troupes si elles abordaient directement le col.

Le général en chef lance sur ce plateau le bataillon de tirailleurs; celui-ci en couronne bientôt la crête, en chasse les défenseurs et, se rabattant sur le col, il arrive au but en même temps que les zouaves et pêle-mêle avec eux.

La résistance cesse, il est 5 heures; un bataillon de zouaves va occuper Aïn Tafouralet sur le versant sud du col, tandis que le bataillon de tirailleurs remonte occuper le plateau situé à l'est et dont il a, quelques instants auparavant, bousculé les défenseurs.

De son côté, la 2e division avait eu fort à faire dans les vallées des Ahl Tagma, et ce n'est qu'à 7 heures qu'elle put déboucher dans le col d'Ourenfou qui coupe la crête à quelques centaines de mètres du col de Tafouralet.

Le bataillon n'avait pas un homme tué : pendant toute son ascension il n'avait essuyé que quelques coups de fusil et, à l'attaque du plateau, l'impétuosité même de son élan lui avait épargné toute perte.

Le bataillon passa la nuit sur le plateau qu'il avait conquis; dans la hâte avec laquelle le général de Martimprey lui avait fait mettre sacs à terre, il n'avait pas songé à lui faire emporter autre chose que des cartouches. Le soir de sa victoire, pendant que les Beni-Snassen venaient encore échanger quelques coups de fusil avec les grand'gardes, le bataillon se passa donc de soupe; il resta vingt-quatre heures sans manger et oublia les tiraillements de la faim dans les joies du triomphe.

Le lendemain seulement il fut relevé par un bataillon de zouaves et redescendit chercher ses sacs. Il revint ensuite camper au camp de Aïn Tafouralet où était rassemblée la plus grande partie du corps expéditionnaire.

L'ordre du 28 octobre vint exprimer aux soldats la satisfaction du général en chef.

« Vous venez, leur disait-il, d'atteindre le premier but offert à vos efforts.

» Les ravages d'une affreuse maladie, qui heureusement vient de disparaître, n'ont pu ébranler votre force morale, ni arrêter les progrès de vos opérations. Hier, après une journée laborieuse, vous avez dressé vos camps au cœur d'une montagne où jusqu'ici jamais armée n'avait pénétré. En persévérant, vous obtiendrez, soyez-en sûrs, les légitimes réparations auxquelles vous ont donné droit d'injustes agressions. Vos généraux, vos chefs de corps, viennent de me faire parvenir le témoignage de la satisfaction que leur a causée, dans le combat d'hier, la conduite des troupes sous

leurs ordres ; j'ai suivi de l'œil avec plaisir la régularité de vos mouvements. Aujourd'hui je me fais un devoir de porter à la connaissance de l'armée les noms de ceux qui se sont signalés parmi les plus méritants... Au 2e régiment de tirailleurs algériens, M. Péan, capitaine, commande d'une manière remarquable, depuis le commencement de la campagne, son bataillon qui s'est lancé sur le col en même temps que les zouaves.

» M. Hadj Mahdi, sous-lieutenant, très brave, s'est distingué le 23 à Berkam, où il a désarmé et tué de sa main un Kabyle ; a été blessé. »

L'on séjourna à Tafouralet jusqu'au 3 novembre ; la position était excellente, en effet : la colonne menaçait à la fois la plaine des Angads et celle de Trifa ; elle pesait lourdement sur tout le pays ; aussi des symptômes de soumission ne tardèrent-ils pas à se manifester. Le 30 octobre, Cheikh el Hadj Mimoun, le personnage le plus important des Beni Snassen, se présenta lui-même au camp et accepta toutes les conditions du vainqueur ; il dut donner des otages et s'engagea à payer 100 francs pour chacun de ses 1,200 fusils.

Pendant leur séjour, les troupes furent occupées à l'organisation du camp et surtout à l'aménagement de la route par laquelle tout le convoi passa à travers les montagnes des Beni Snassen. Le 2 novembre, la redoute de Si Mohammed Aberkam, désormais sans objet, fut totalement évacuée.

Le 3 novembre, le général de Martimprey reçut la visite de Si Sliman ben Abderrahman, parent du sultan et son compétiteur au trône, qui venait solliciter l'appui des Français pour conquérir son royaume. Les troupes indigènes formèrent le piquet d'honneur pour sa réception. Le général de Martimprey, tout en recevant fort bien ce haut personnage, lui déclara qu'il n'avait aucunement mission de s'immiscer dans les affaires de politique intérieure du Maroc.

Après la prise de Tafouralet et la soumission des Beni Snassen, il restait à châtier les Mahias et les Angads. Sachant qu'ils étaient encore dans la plaine d'Oudjda, le général de Martimprey résolut de lancer contre eux une colonne légère qui, obliquant vers l'ouest, leur couperait le chemin du Maroc et les pousserait vers le sud-est. Ils seraient ainsi rejetés sur la colonne Durrieu, qui gardait toujours la lisière des Hauts-Plateaux.

Le général Desvaux reçut donc à Tafouralet le commandement d'une colonne légère, composée de toute sa cavalerie et d'une petite brigade de quatre bataillons aux ordres du colonel Butet. Le bataillon du capitaine Péan en fit partie avec le 13e bataillon

de chasseurs à pied, un bataillon du 2e zouaves et un du 2e étranger.

Le bataillon de tirailleurs, dont l'effectif avait été réduit par le choléra de 544 à 496 hommes, ne comptait plus que quatre compagnies, la 1re et la 6e ayant été licenciées le 28 octobre, et leurs hommes versés dans les autres compagnies du bataillon expéditionnaire. Son effectif fut encore diminué le 2 novembre ; les quatre bataillons de la brigade Butet furent, en effet, ramenés par sélection au chiffre de 400 fusils, les hommes éliminés devant rester avec le gros du corps expéditionnaire et garder les bagages des corps. Pour augmenter encore la vitesse de marche de cette infanterie, chaque bataillon reçut, pour porter ses sacs, soixante-dix mulets arabes de réquisition.

Cette colonne légère partit de Tafouralet le 3 novembre à 6 heures du soir et arriva le 4 au matin à Aïoun Sidi Mellouk ; elle apprit, le 6, que sa démonstration avait parfaitement réussi et que le général Durrieu avait complètement razzié les Angads et les Mahias. Elle se porta donc le même jour sur l'oued Sidi Mahmed, où elle rejoignit les deux divisions venues directement de Tafouralet.

Le 7, le corps expéditionnaire au complet alla camper à Metlili ; le 8, sur le Haut-Isly, au débouché de la plaine de Guenfouda ; le 9, à Coudiat Si Abderrahman, sur le champ de bataille d'Isly. On y éleva deux pyramides : l'une en commémoration de la colonne de 1859 ; l'autre, en souvenir de la bataille de 1844 ; cette dernière fut placée à l'emplacement même qu'avait occupé la tente du fils de l'empereur du Maroc.

Le 10, on arriva à Sidi Yahia, à quelques kilomètres d'Oudjda. Le caïd de cette ville avait pris part avec ses cavaliers aux premières agressions dirigées contre nous. Les habitants durent payer une contribution de guerre de 98,000 francs, et le caïd fut arrêté, amené ensuite à Nemours et embarqué pour Tanger, où on le remit aux mains des autorités marocaines.

Le corps expéditionnaire s'arrêta le 11 à Sidi Zaher, où il se disloqua. Le bataillon Péan entra le 19 à Tlemcen. Depuis le 21 septembre, il ne faisait plus partie du régiment de marche de tirailleurs algériens ; un décret du 13 août avait en effet ordonné le licenciement de ce régiment, prescrivant que les hommes qui le composaient seraient versés dans les régiments de tirailleurs algériens, dont ils étaient originaires. Ces derniers régiments devaient en outre être réorganisés avec sept compagnies par bataillon au lieu de six.

Ce décret avait reçu son exécution le 21 septembre ; les 7es com-

pagnies de chaque bataillon avaient été créées à Mostaganem, Tlemcen et Mascara. A son arrivée à Tlemcen, le bataillon Péan fut licencié à son tour : les hommes qui, avant la campagne d'Italie, appartenaient au 2e bataillon du régiment, y furent aussitôt reversés. Ceux qui venaient des 1er et 3e bataillons furent mis en route sur Mostaganem et Mascara, afin d'y rejoindre leurs compagnies respectives.

L'on a vu qu'en partant pour l'expédition contre les Beni Snassen, le général de Martimprey avait laissé à Sebdou, pour garder la lisière des Hauts-Plateaux, le général Durrieu et sa colonne qui comprenait sept compagnies de tirailleurs (les 1re, 2e, 3e, 4e et 6e du 2 ; les 3e et 4e du 3), deux compagnies du 1er bataillon d'Afrique, trois escadrons et 800 goumiers. Cette colonne avait encore été augmentée, le 25 septembre, de deux compagnies du 24e de ligne, d'un escadron de chasseurs et de 300 fantassins des Beni Snouss.

Le 26, le général Durrieu déboucha vers l'ouest par plusieurs défilés et se rendit à Sidi Djilali. Le 28, il poussa jusque sur l'oued El Aaïa, sans pouvoir atteindre les Mahias, qui avaient pourtant affiché la prétention de l'attendre.

Pendant plus d'un mois, la colonne resta dans la région de Sidi Djilali, faisant de fréquentes reconnaissances jusqu'à l'oued Okba et jusqu'à Ras el Aïn des Beni Mathar, pour surveiller tous les passages par lesquels les nomades pouvaient aborder les Hauts-Plateaux. Elle réussit ainsi à retenir les Angads et les Mahias dans la plaine d'Oudjda.

Quand il en eut fini avec les Beni Snassen, le général de Martimprey put diriger contre les Angads un effort combiné avec ceux de la colonne Durrieu. Celle-ci s'était retirée vers Sidi Djilali, démasquant ainsi les passages qui conduisent sur les Hauts-Plateaux et feignant d'en abandonner la surveillance. C'est alors que le général Desvaux, parti de Tafouralet le 3 novembre, se porta à Aïoun Sidi Mellouk ; de là il menaçait les Angads et les Mahias d'une attaque venant du nord-ouest. Ainsi que le général de Martimprey l'avait prévu, les dissidents, pressés de gagner les Hauts-Plateaux, ne manquèrent pas de se hâter vers les chemins du sud, qu'ils croyaient devenus libres.

Ce mouvement devait fatalement les faire heurter contre le général Durrieu, qui avait été avisé d'avoir à se reporter rapidement vers l'ouest.

Le 4, au matin, le général Durrieu était arrivé à Mechora el Harcha, à 40 kilomètres à l'ouest de Sidi Djilali, sur le seul redir de l'oued El Harcha qui eût encore de l'eau. Le soir, il fit partir en avant sa cavalerie pour atteindre les douars des Mahias, si-

gnalés à Foum Metroh. Le lendemain, en effet, à 6 heures du matin, nos cavaliers tombaient sur les dissidents et les razziaient à fond.

Cette affaire était à peine terminée qu'apparut une immense émigration des Angads et des Oulad Ali ben Talaha fuyant devant la colonne du général Desvaux. Nos cavaliers reprirent aussitôt la charge et mirent en déroute ce nouvel ennemi, qui laissa 200 cadavres sur le terrain. Il resta entre nos mains 10,000 chameaux et 150,000 moutons.

L'on ramena ces prises vers l'infanterie, qui marchait sur les traces de la cavalerie et que l'on rencontra à Hadjert en Noua.

Dès le soir, les tribus si rudement châtiées venaient se rendre à discrétion ; après ce beau succès, la colonne se reposa deux jours à Hadjert en Noua, puis reprit le chemin de Sebdou, où elle arriva le 14 novembre ; elle s'y disloqua le même jour.

Le retentissement de cette expédition au Maroc, fut considérable dans tout le nord de l'Afrique et contribua puissamment à assurer à la province d'Oran une paix qui ne fut plus troublée qu'en 1864.

Dans le courant de 1861, le fameux Mohammed ben Abdallab, l'ancien chérif d'Ouargla, notre ancien khalifa de Tlemcen, reparut encore sur la scène.

Réfugié au Tidikelt après la prise de Laghouat et le combat de Mégarin, il essaya de lancer contre nous les Beni Snasson. Mais ceux-ci, encore sous le coup de la leçon qui leur avait été infligée à Tafouralet, lui firent simplement répondre que, s'il venait chez eux, il serait reçu à coups de fusil.

Peu de temps après, le chérif revint roder autour de Laghouat; il fut poursuivi jusque dans les Aregs par Si Bou Beker ould Si Hamza, qui venait de succéder à son père dans son commandement.

Mohammed ben Abdallah, battu et fait prisonnier, fut interné en France dans une forteresse.

L'expédition de 1859 avait produit un tel effet que nous n'eûmes aucunement à souffrir des troubles et des désordres qui désolèrent le Maroc en 1860, 1861 et 1862. Le calme continua à régner sur la frontière, le nouveau caïd d'Oudjda ne laissant échapper aucune occasion de témoigner à la France tout son bon vouloir. Il alla même, en juin 1862, jusqu'à solliciter une entrevue du général Périgot, qui était alors en tournée dans la subdivision de Tlemcen; il resta vingt-quatre heures auprès de lui. Cette démarche publique, qu'aucun de ses prédécesseurs n'avait encore faite, impressionna vivement les tribus des deux côtés de la

frontière, d'autant plus que le chef marocain avait, en cette circonstance, présenté au général Périgot deux chevaux de gaada.

La chronique du régiment n'a donc plus, pendant quelques années, à enregistrer que des modifications à l'organisation du corps, ou des incidents pacifiques, tels que le voyage que fit en Algérie l'empereur, accompagné de l'impératrice. Une députation des troupes des trois provinces fut commandée pour venir à Alger, afin de faire le service d'honneur auprès des souverains. Le colonel du régiment s'y rendit avec le drapeau et un détachement de deux compagnies. Ces deux compagnies avaient été organisées avec des hommes choisis dans les trois bataillons du régiment; elles s'embarquèrent à Arzew le 13 septembre 1860 et débarquèrent à Alger le 15. Elles prirent part, le 18, à une fête militaire organisée par le général Yusuf. Le général avait réuni dans la Mitidja une foule d'aghas, de caïds, et des goums aussi nombreux que choisis, qui donnèrent à l'empereur le spectacle d'une éblouissante fantasia. Ce détachement du 2ᵉ tirailleurs s'embarqua le 25 à Alger et arriva le 27 à Mostaganem.

Une décision du 8 juin 1861 vint apporter de notables modifications dans le mode de recrutement des tirailleurs.

Jusqu'alors, et ainsi que l'avait réglé l'ordonnance royale du 7 décembre 1841, les indigènes avaient été reçus sans engagement et maintenus sans rengagement dans les bataillons, puis dans les régiments de tirailleurs.

En revanche, ils en étaient rayés par décision du général commandant la subdivision, soit sur leur demande pour convenance personnelle, soit sur la proposition du chef de corps pour cause d'inaptitude ou d'inconduite.

Ce système exposait l'effectif à de nombreuses fluctuations et donnait au nombre des présents une instabilité qui le mettait à la merci du moindre événement. Au milieu des ennuis du temps de paix et des corvées de la vie de garnison, on avait vu la moitié des tirailleurs de certaines compagnies présenter à la fois leur demande de congé.

Désormais, les indigènes durent contracter, devant les fonctionnaires de l'intendance, un engagement d'une durée de quatre ans.

Les principales dispositions de cette décision impériale étaient les suivantes :

L'effectif réglementaire de chaque régiment sera fixé à 2,000 hommes.

Les tirailleurs recevront, dans toutes les positions, les vivres de campagne et les rations de chauffage.

La solde est fixée à 0 fr. 60 pour les soldats de 1re classe et à 0 fr. 50 pour ceux de 2e classe.

Les cadres français (sous-officiers et caporaux) recevront les mêmes allocations que dans les zouaves.

Les sous-officiers et caporaux indigènes conserveront la solde allouée par le tarif de mars 1856.

Le tirailleur qui voudra rester sans interruption sous les drapeaux devra contracter un rengagement dans les trois derniers mois de son service.

Ce rengagement lui donnera droit à une prime de 50 francs et à une haute paye journalière de 5 centimes; la même prime de 50 francs et une augmentation de 5 centimes dans la haute paye lui seront accordées à chaque rengagement et jusqu'au troisième inclusivement.

Les hautes payes des sous-officiers indigènes seront fixées à 10, 15 et 20 centimes.

Après chaque rengagement, les tirailleurs auront droit à un congé de trois mois.

Une circulaire du 4 mars vint compléter cette décision et ordonna que l'indigène demandant à s'engager devrait présenter : 1° un certificat de moralité délivré par le commandant du cercle ou de l'annexe; 2° un certificat d'un médecin militaire établissant son aptitude physique.

Une décision du 10 février 1862 vint autoriser le remplacement dans les régiments de tirailleurs; l'autorisation devait en être donnée par le général commandant la division, sur la proposition du conseil d'administration. Le remplaçant était tenu d'accomplir le temps de service qui restait à faire au remplacé et celui-ci devait supporter les dépenses d'habillement et d'équipement occasionnées par l'incorporation du remplaçant.

Pendant cette période de paix, les bataillons du régiment continuèrent à tenir garnison à Mostaganem, Tlemcen et Mascara; mais ils se relevèrent entre eux tous les six mois, au mois d'avril et au mois d'octobre.

Le bataillon de Mostaganem fournit la garnison d'Ammi Moussa jusqu'au mois d'avril 1860. A partir de cette date, il fut tout entier concentré auprès du colonel, et le poste d'Ammi Moussa fut occupé par un détachement du bataillon de Mascara; celui-ci fournissait encore des garnisons d'une compagnie aux postes de Tiaret, Saïda et Géryville; le bataillon de Tlemcen détachait aussi une compagnie dans chacun des postes de Marnia, Sebdou et Nemours.

Cependant, si la majeure partie du régiment était ainsi con-

damnée à la vie sédentaire des garnisons, à la monotonie du tableau de service journalier, quelques fractions, quelques détachements du corps, échappant à la lourde inactivité du temps de paix, allèrent encore guerroyer dans de lointaines contrées.

Les tirailleurs prirent une part glorieuse aux expéditions du Sénégal, de Cochinchine et du Mexique, au cours desquelles ils allèrent montrer aux quatre coins du monde ce légendaire uniforme bleu, devenu désormais le symbole d'un ardent dévouement allié à la plus brillante valeur.

CHAPITRE XV

Expédition du Sénégal (1860 et 1861)

Formation d'une compagnie expéditionnaire. — Expédition du Cayor. — Construction du poste de Benou M'Boro. — Expédition de la Cazamance. — Prise de Sandinieri. — Prise de Dioudoubou. — Expédition du Saloun. — Expédition du Sine. — Deuxième expédition du Cayor. — Passage de volontaires aux tirailleurs sénégalais. — Troisième expédition du Cayor. — Retour en Algérie.

En 1860, le colonel Faidherbe, gouverneur du Sénégal, demanda que quelques troupes de l'armée de terre fussent mises temporairement à sa disposition pour concourir à une expédition qu'il préparait dans cette colonie. Le Ministre de la guerre décida que chaque régiment de tirailleurs algériens enverrait une compagnie au Sénégal.

Au 2e régiment, la compagnie désignée, la 7e du 2e bataillon, quitta Tlemcen, où elle était en garnison, et arriva le 7 novembre 1860 à Mostaganem. Là elle fut complètement refondue, presque tous ses hommes passèrent à d'autres compagnies, et elle reçut en échange des volontaires choisis parmi les soldats nègres du régiment; elle se trouvait ainsi dans d'excellentes conditions pour affronter les ardeurs du climat sénégalien.

Au départ de Mostaganem, le 21 novembre, elle comptait 105 hommes de troupe et 5 officiers: le capitaine Girard, les lieutenants Raffin et Ben Yebka, les sous-lieutenants Pelletier et Touati ben Caddour.

Elle rejoignit à Oran les compagnies venues du 1er et du 3e régiment.

Le capitaine Béchade, du 1er tirailleurs, prit, à titre de plus ancien, le commandement de ce détachement qui s'embarqua, le 6 décembre, à bord du transport mixte l'*Yonne*.

L'*Yonne* leva l'ancre le lendemain; la mer était mauvaise; le navire, jeté sur la côte d'Espagne, chercha un refuge à San Felipe, puis à Almeria, où il resta quatre jours en attendant la fin de la tempête.

Le 14, il toucha à Gibraltar pour faire du charbon et, le 27, il

débarquait ses passagers à Saint-Louis, après avoir encore relâché un jour à Santa Cruz de Ténériffe.

L'extension considérable prise depuis quelques années par notre colonie du Sénégal avait amené des expéditions continuelles auxquelles avaient peine à suffire les quelques troupes de la marine dont disposait le gouverneur.

La presque totalité de ses forces combattait depuis cinq ans contre El Hadj Omar, dont les partisans tenaient encore la campagne dans les provinces du Fouta et du Damga.

Cependant, dans le voisinage même de Saint-Louis, la tranquillité était loin d'être complète et le colonel Faidherbe n'attendait que l'arrivée des tirailleurs algériens pour agir contre le Cayor.

Le Cayor est un vaste territoire s'étendant le long de la côte, entre Saint-Louis d'une part, Gorée et Dakar de l'autre. C'était, à cette époque, le seul des Etats du bas Sénégal avec lequel nous n'eussions point de traité de paix.

Son territoire fertile fournissait de nombreux produits agricoles, qui alimentaient un commerce assez considérable avec nos comptoirs; mais nos traitants y étaient trop souvent pillés, rançonnés par des bandits, opérant tant pour leur propre compte que pour celui de leur honnête souverain.

Le roi ou damel recourait en effet à des moyens fort expéditifs pour équilibrer son budget: il envoyait ses tiedos (soldats) lever des contributions forcées, tant sur ses propres villages que sur nos maisons de commerce; bien plus, quand il avait de trop pressants besoins d'argent, il n'hésitait pas à faire capturer par ses tiedos nos traitants pêle-mêle avec ses propres sujets, et il envoyait vendre le tout dans le Fouta et sur les marchés maures du haut Sénégal.

Ce système d'administration financière avait amené en peu de temps une effroyable dépopulation du pays et un manque absolu de sécurité.

Pour mettre fin à cet état de choses si préjudiciable à nos intérêts, le gouverneur avait conclu en 1859, avec le damel Biraïma, un traité par lequel celui-ci nous concédait le droit d'établir une ligne de télégraphie électrique entre Gorée et Saint-Louis et d'installer, le long de la route, des relais de courriers à cheval et des caravansérails destinés à rendre commodes et certaines les communications par terre entre les deux villes.

Le traité allait être exécuté lorsque Biraïma mourut; son fils et son successeur, le damel Makodou, déclara formellement qu'il ne nous laisserait pas planter un poteau sur son territoire.

Les graves événements qui occupaient alors l'attention de

l'Europe ne permirent point au ministère de la marine d'envoyer immédiatement les renforts nécessaires pour châtier cette insolence, et Makodou, triomphant de notre inaction, qu'il attribuait à la crainte, se mit, avec moins de gêne encore que par le passé, à vendre ses sujets et à rançonner nos établissements. Il devenait urgent de lui infliger une sérieuse leçon.

C'est dans ces circonstances qu'arrivaient au Sénégal les trois compagnies de tirailleurs algériens.

On leur donna à peine quelques jours de repos et, le 1er janvier 1861, elles quittaient Saint-Louis avec le colonel Faidherbe et prenaient la direction du sud.

Le chemin parcouru par la colonne longe la côte à 5 ou 6 kilomètres et suit la ligne des Niayes, sortes de bas-fonds formant un chapelet de lacs, la plupart saumâtres, avec de nombreux marais entourés d'oasis dans lesquelles dominent les palmiers. Cette région ne présentait aucune ressource à la colonne : elle ne renferme pas de villages ; quelques misérables cases, autour desquelles paissent de maigres troupeaux, s'abritent seules sous la verdure des palmiers. Le sol, tour à tour sablonneux ou marécageux, y rend la marche très pénible.

Nos soldats, éprouvés pendant la journée par les ardeurs du soleil, ont encore à souffrir pendant la nuit de l'extrême fraîcheur et de l'extrême humidité de l'atmosphère. Ces pénibles alternatives occasionnent chez les hommes non acclimatés, des malaises encore aggravés par la rareté de l'eau potable, et déterminent trop souvent chez eux de dangereuses diarrhées.

L'état sanitaire des tirailleurs resta cependant satisfaisant.

Le 7 janvier, la colonne était arrivée à Benou M'Boro ; elle y fit sa jonction avec les troupes amenées de Gorée par le commandant Pinet-Laprade.

Le colonel Faidherbe se trouva alors à la tête d'une colonne comprenant un millier de fantassins de la marine, 320 tirailleurs algériens, 200 tirailleurs sénégalais, 100 spahis, deux pièces d'artillerie et 4 à 500 volontaires indigènes venus de la région de Saint-Louis.

Benou M'Boro devait être la base d'opérations et de ravitaillement de l'expédition ; dès le lendemain matin, on y commença la construction d'un poste fortifié. Deux blockhaus en bois, venus tout démontés de Saint-Louis, furent installés aux deux extrémités d'un petit mamelon. Entre eux, on construisit deux baraques destinées à abriter les approvisionnements ; le tout fut entouré d'une forte enceinte palissadée.

Quatre jours furent consacrés à ces divers travaux, et le 11,

l'inauguration de ce nouveau poste donna lieu à une petite fête militaire; devant les troupes en armes, le pavillon français fut hissé sur les nouveaux bâtiments et salué à la fois par les canons de la colonne et ceux des navires de la flottille.

Cette base d'opérations et de ravitaillement assurée, le gouverneur allait avoir toute liberté pour agir contre le damel.

Celui-ci, à la première nouvelle de nos préparatifs, avait convoqué ses guerriers, sous le prétexte de marcher à la conquête du Baol, pays voisin du Cayor. Mais bon nombre d'entre eux, sans doute bien informés et fort peu désireux de combattre contre les Français, étaient tout simplement retournés chez eux. Makodou, ainsi abandonné par presque toutes ses troupes, avait quitté précipitamment Mekhey, sa capitale, et s'était enfui à Ndang, à 30 kilomètres dans l'intérieur. De là, il écrivit au gouverneur qu'il lui accorderait tout ce qu'il voudrait, mais qu'il le priait de ne point employer la force, et de ne point pénétrer plus avant dans le pays.

Le colonel Faidherbe n'eut garde de l'écouter; il quitta Benou M'Boro le 12 janvier avec sa colonne, et le lendemain il occupait sans coup férir la capitale du Cayor.

Le jour même, les envoyés de Makodou arrivèrent au camp avec une lettre de leur maître, qui demandait instamment la paix. Elle fut conclue aux conditions imposées par le gouverneur, c'est-à-dire la cession à la France de trois lieues de terrain sur la côte, et des riches salines de Gandiole.

Ce traité signé, une marche de nuit de dix heures ramena la colonne à Benou M'Boro, où elle arriva le 15 dans la matinée.

L'expédition du Cayor se trouvait pacifiquement terminée; pour la compléter, le colonel Faiderbe voulut construire sur le terrain concédé quelques postes, destinés à surveiller le pays et à assurer la sécurité des communications entre Gorée et Saint-Louis.

Les journées du 15 et du 16 janvier furent employées tout d'abord à perfectionner celui de Benou M'Boro. Puis, le 17, la colonne se dirigea sur M'Bidjen, qu'elle atteignit le 19. Là, elle se scinda : le commandant Pinet-Laprade, avec les troupes de Gorée et les tirailleurs algériens, commença sur place la construction d'un poste semblable à celui de Benou M'Boro, pendant que le colonel Faiderbe, avec les troupes de Saint-Louis, allait en installer un autre à Lompoul.

Le 24, les travaux de M'Bidjen étaient terminés et la colonne du commandant Pinet-Laprade vint camper à Rufisque. Le 26, elle était à Dakar et, le 27, les troupes s'installaient dans les casernes de Gorée.

Elles y prirent quelques jours de repos; mais la tâche des tirailleurs algériens n'était pas encore terminée, et ils repartirent bientôt pour une nouvelle expédition : le commandant Pinet-Laprade avait encore à régler nos affaires dans la Souna, sur la haute Cazamance, à 800 kilomètres de Saint-Louis.

Nous avions à venger là, contre les grands villages mandingues musulmans, dix années d'outrages et de violences, pendant lesquelles ces nègres guerriers, ne cessant de violer les traités, avaient volé nos traitants, pillé nos embarcations et massacré leurs équipages.

Toute cette région est peuplée d'une farouche population musulmane, soustraite par les prescriptions de sa religion à l'abrutissement causé par l'eau-de-vie. Les Mandingues sont en général braves et robustes.

Les chefs seuls montent des chevaux de petite taille mais pleins d'ardeur. La foule des guerriers combat à pied ; ils sont armés de lances, de poignards et de lourds fusils longs de 2 mètres qu'ils chargent de grosses chevrotines ; le nombre des projectiles qu'ils mettent dans le canon varie, comme ils le disent, « avec leur degré de colère », et monte jusqu'à douze et quinze dans leurs accès de grande fureur.

Ils se battent en général avec beaucoup d'acharnement, et c'étaient en somme des adversaires assez redoutables.

La colonne que conduisait contre eux le commandant Pinet-Laprade comptait 700 hommes de troupes régulières, fantassins de marine et tirailleurs algériens. Elle s'embarqua le 5 février à Gorée, sur sept petits bâtiments de l'État, avisos, cutters et goëlettes.

Le 6, cette flottille entra dans la rivière de Cazamance, passa devant le poste français de Carabane, dépassa le poste portugais de Ziguinchor et arriva le 10 en face de Sedhiou, poste français construit sur la rive droite de la rivière, au cœur du pays des Mandingues.

Le débarquement eut lieu dans la matinée sur la rive gauche et à 2 kilomètres de Sandinieri, gros et riche village appartenant aux rebelles et sur lequel on marcha immédiatement. L'attaque commença à 7 heures. Le village, composé d'un grand nombre de huttes, était entouré d'épaisses haies de roseaux renforcées de solides palissades.

Malgré ces obstacles, les tirailleurs, lancés avec entrain, pénétrèrent dans le village en franchissant les barricades. Les Mandingues, surpris, évacuèrent à la hâte Sandinieri qui fut envahi en un instant et immédiatement livré aux flammes. L'ennemi s'était

enfui dans les bois ; on lui avait tué une vingtaine d'hommes et il laissait entre nos mains une cinquantaine de prisonniers avec un troupeau de plus de 600 bœufs.

Rallié dans les fourrés, il tenta un retour offensif, réussit à reprendre une partie du troupeau, mais ne put parvenir à rentrer dans le village, et disparut encore une fois dans les broussailles.

Il était 11 heures, tout paraissait terminé, la chaleur était accablante et l'on dressait le camp pour prendre du repos, quand, tout à coup, l'on entendit des cris désespérés en avant de la face occupée par la compagnie GIRARD. Quelques soldats de tous les corps, poussés par la soif, étaient en hâte partis vers le fleuve à la corvée d'eau. Ils étaient dispersés et sans armes lorsqu'ils avaient été assaillis subitement par les contingents de la rive droite accourus au secours des gens de Sandinieri. Deux ou trois avaient été tués et les autres fuyaient vers le camp.

Cette alerte amena une nouvelle attaque des Mandingues. Mais la colonne tout entière avait pris les armes et se porta en avant. Les trois compagnies de tirailleurs, se lançant hardiment à travers bois, refoulèrent l'ennemi à la baïonnette de fourré en fourré. Les Mandingues, coupés des gués qui les avaient amenés sur la rive gauche, se trouvèrent bientôt acculés à la rivière, qui, par un heureux hasard, formait à cet endroit une boucle assez prononcée.

Ils essayèrent de la traverser à la nage, mais les tirailleurs avaient couronné la berge et tiraient à leur aise sur les fuyards : un grand nombre, atteint par nos balles, se noya avant d'avoir pu atteindre la rive opposée. Une trentaine de cadavres étaient en outre restés dans le bois.

Cette journée nous avait coûté une vingtaine d'hommes hors de combat, dans lesquels la compagnie GIRARD avait pour sa part un homme tué et cinq blessés.

Dans la soirée, l'ennemi tenta encore de surprendre une grand'-garde de la compagnie, mais il n'y réussit pas et fut repoussé.

Le troupeau de la colonne s'étant dispersé pendant la nuit, la compagnie GIRARD partit à 3 heures du matin pour le rassembler et le ramener. Elle rentra deux heures plus tard avec 500 bœufs et repartit immédiatement avec les deux autres compagnies et 200 hommes de l'infanterie de marine. Cette colonne légère avait pour objectif le village de Dioudoubou situé au sud de Sandinieri. Elle y arriva vers 9 heures du matin ; les Mandingues y attendaient l'attaque. Les trois compagnies de tirailleurs se lancèrent en même temps et Dioudoubou fut enlevé aussi brillamment que Sandinieri. Malgré une décharge à bout portant, nos soldats péné-

trèrent dans le village, en délogèrent les défenseurs et incendièrent aussitôt les habitations.

Le village détruit, la petite colonne se mit en marche pour rentrer au camp avant la grande chaleur. La compagnie Girard fournissait l'avant-garde et sa 2e section marchait sur le flanc droit. Après avoir traversé un bois, cette section déboucha dans une clairière où elle fut tout à coup assaillie par une mousqueterie assez vive. Elle était à ce moment séparée du gros de la colonne par un terrain marécageux dont la traversée était assez difficile. Aussi, sans attendre un secours que l'on pouvait craindre de voir arriver trop tard, le lieutenant Raffin, commandant cette section, la porta vivement en avant, traversa rapidement la clairière et la lança à la baïonnette sur les Mandingues qui occupaient le bois.

Reçue par des forces supérieures, la section allait être entourée, lorsque le reste de la compagnie, accouru au pas de course au bruit de la fusillade, déboucha à son tour sur le terrain du combat et tomba sur le flanc droit de l'ennemi qui, surpris par cette brusque attaque, s'enfuit dans toutes les directions.

La marche se continua sans autre incident et l'on arriva au camp, vers une heure, par une chaleur accablante.

La compagnie Girard avait eu, ce jour-là, un homme tué et deux blessés.

Pendant toute la matinée, les postes laissés au camp avaient échangé des coups de fusil avec les coureurs ennemis. Dans l'après-midi, les Mandingues tentèrent même un coup de main plus hardi : vers 3 heures, la compagnie Girard s'était écartée à quelques centaines de mètres du camp, pour rendre les derniers devoirs au tirailleur tué le matin, lorsqu'elle fut assaillie, tout à coup, par une vive fusillade partie des fourrés voisins.

Interrompant leur pieuse besogne, les tirailleurs prirent leurs fusils pour répondre au feu de l'ennemi.

Pendant que cette compagnie les maintenait de front, les deux autres quittaient le camp et se portaient en arrière des Mandingues. Ceux-ci, cernés de tous côtés, se défendirent en désespérés, mais ils furent tous tués ou pris. Puis les tirailleurs revinrent achever de combler la fosse de cet obscur soldat, à qui ce petit combat faisait de brillantes et glorieuses funérailles.

Cette affaire fut le dernier épisode de la résistance des gens de la Souna. Dès le lendemain, les Mandingues, atterrés par nos rapides succès, vinrent faire leur soumission et se livrer sans conditions.

Les deux villages de Bombadiou et de Mancono avaient fourni leurs contingents aux défenseurs de Sandinieri et de Dioudoubou ;

ils furent condamnés à être détruits et on les brûla le 12 et le 13.

La colonne revint à Sedhiou où elle reçut la soumission des chefs de la rive droite ; le pays des Mandingues était pacifié.

Le 16, le commandant Pinet-Laprade passa une revue de ses troupes et félicita hautement les tirailleurs algériens pour leur exacte discipline, leur courage à supporter les privations et la part glorieuse qu'ils venaient de prendre aux combats des jours précédents.

Embarquée le 17 à Sedhiou, la colonne était de retour à Gorée le 21 février.

Elle en repartait presque aussitôt pour une nouvelle course dans le Saloun et le Sine. Les chefs de ces deux royaumes avaient, en effet, besoin d'être rappelés au respect des traités ; il fallait les forcer à assurer chez eux la tranquillité et la sécurité de nos commerçants.

Partie de Gorée le 26 février, la flottille qui portait les troupes franchissait, le 28, la barre de la rivière de Saloun et arrivait, le soir du 1er mars, devant notre petit poste retranché de Kaolakh, établi sur la rive droite.

Dans la nuit, le débarquement s'opéra sans bruit, et, à 1 heure du matin, les troupes se mirent en marche dans deux directions. L'infanterie de marine avait pour objectif le village de Kolah, les tirailleurs celui de Cahon, situé à 5 ou 6 kilomètres de la rivière et où résidait la famille du roi.

Les tirailleurs parvinrent à s'approcher du village sans que le moindre bruit ait trahi leur présence ; ils le cernèrent, en occupèrent toutes les issues et firent brusquement irruption au milieu des habitations. La population, surprise dans son sommeil, n'eut point le temps de se défendre : elle fut tout entière emmenée prisonnière.

Le but de ce hardi coup de main n'était que de ramener des otages : il était donc complètement rempli.

L'infanterie de marine, de son côté, avait également capturé presque tous les habitants de Kolah.

On choisit, dans cette foule de captifs, les personnages les plus influents, notables et parents du roi, et le gros des prisonniers fut relâché. Ceux qui restaient entre nos mains devaient suffire pour amener à composition le roi du Saloun, en ce moment absent de sa capitale et occupé à faire la guerre à un de ses voisins.

A 8 heures du matin, la colonne remontait à bord de la flottille ; l'expédition du Saloun pouvait dès lors être considérée comme terminée.

Le commandant Pinet-Laprade se retourna alors contre le Sine.

L'absence de rivières navigables rendait ce dernier royaume particulièrement difficile à envahir. Le commandant profita du succès qu'il venait de remporter sur les gens du Saloun pour exiger d'eux les moyens de transport nécessaires à sa colonne.

Les officiers furent montés sur des chevaux de réquisition, et un convoi de bêtes de somme permit d'alléger la charge du fantassin, qui ne porta plus que ses cartouches et ses vivres.

Le départ eut lieu le 3, à 1 heure du matin, et l'on vint camper à Diokoul, sur la lisière de la forêt qui sépare le Sine du Saloun.

Le lendemain, à Marouck, on apprit que le roi du pays s'était établi à une dizaine de kilomètres au nord dans sa capitale, à Diakhao, où il avait rassemblé ses guerriers.

Le 5, la colonne se mit, dès le petit jour, en marche dans la direction de l'ennemi; à 7 heures du matin, elle pénétrait dans Diakhao, que le roi venait d'abandonner. Celui-ci, indécis, n'osant s'engager dans une lutte avec nous qui aurait définitivement compromis ses affaires, et espérant sans doute lasser notre constance, s'était retiré avec son armée à 4 kilomètres plus au nord.

Au bout de quelques heures, il se décida à demander la paix et à envoyer des ambassadeurs au commandant.

Un traité fut immédiatement conclu, auquel le fils du roi, que nous emmenions en otage, devait servir de garantie.

Toutes les satisfactions imposées ayant été consenties, la colonne revint le jour même camper à Marouk.

La flottille l'attendait au confluent du Sine et du Saloun, au village de Gandiayes. Elle s'y embarqua le 7 et rentra à Gorée le 9 mars.

Cette petite expédition avait été des plus fatigantes. Pendant presque toute sa durée, la colonne avait été assaillie par le « harmatan », ce terrible vent du désert, qui avait élevé la température jusqu'à 60 degrés.

Suffoqués par cette chaleur étouffante, les hommes ne pouvaient souvent, faute d'eau, rafraîchir leurs gosiers desséchés par les sables brûlants que soulevaient les vents de l'est.

Tous avaient eu à souffrir de ces conditions climatériques et un certain nombre d'entre eux étaient exténués et malades.

Pendant que la majeure partie des troupes disponibles expéditionnait ainsi dans nos possessions des rivières du Sud, le damel du Cayor, voyant le danger écarté, s'était empressé d'oublier le traité conclu avec le gouverneur. Il avait recommencé à vendre ses sujets et rançonnait de plus belle les caravanes assez imprudentes

pour s'aventurer dans ses Etats. Il avait même poussé l'audace jusqu'à venir attaquer le poste de Benou M'Boro, dont la petite garnison l'avait d'ailleurs honteusement repoussé.

Le colonel Faidherbe partit alors de Saint-Louis avec les quelques troupes qu'il y avait sous la main et se dirigea vers le pays insurgé, en même temps qu'il envoyait à Gorée des ordres appelant à lui les tirailleurs algériens.

Ceux-ci quittèrent Gorée le 14 mars et, après avoir touché à Saint-Louis sans même y débarquer, ils prirent terre à 30 kilomètres au sud et s'établirent au village de Nouït, à quelques kilomètres de la côte. Ils y restèrent pour assurer les communications de la colonne du gouverneur, qui expéditionnait plus au sud. Pendant ce temps, en effet, le colonel Faidherbe avait battu à deux reprises les gens du damel et leur avait brûlé vingt-cinq villages. Makodou avait une seconde fois imploré la paix; le gouverneur la lui accorda, espérant que cette fois la leçon serait suffisante, et il rentra le 19 à Saint-Louis.

A son passage à Nouït, il avait grossi sa colonne des tirailleurs algériens, dont la présence sur ce point n'était plus nécessaire.

La saison des pluies allait arriver et les opérations actives semblaient terminées; on commencait à parler du départ des tirailleurs algériens.

Avant de leur laisser quitter la colonie, le gouverneur voulut puiser dans leurs rangs les éléments nécessaires pour assurer une solide organisation au nouveau corps des tirailleurs sénégalais.

Séduits sans doute par la perspective d'y acquérir rapidement des galons, un bon nombre des Algériens consentit à passer au bataillon sénégalais. Ces volontaires, dont 55 appartenaient à la compagnie du 2e tirailleurs, furent incorporés dans les troupes indigènes de la marine et cessèrent, à partir de ce moment, de faire partie du détachement.

Le 23 mars, les trois compagnies s'embarquèrent sur le vapeur l'*Étoile* pour faire, vers le haut Sénégal, une course cette fois toute pacifique.

Le gouverneur voulait montrer les tirailleurs algériens aux Maures de la rive droite, qui témoignaient peu d'empressement à nous servir et qui croyaient déroger en s'enrôlant aux tirailleurs sénégalais.

Le colonel espérait que la vue de coréligionnaires servant sous nos drapeaux avec gloire et profit vaincrait les répugnances de ces populations musulmanes, et contribuerait à les rapprocher de la France. Les tirailleurs visitèrent successivement les postes de Richard-Toll, de Dagana et de Podor. Partout ils furent cha-

heureusement accueillis et reçus par tous les Musulmans avec un empressement que stimulait encore la curiosité.

Ils rentrèrent à Saint-Louis le 26, après avoir produit tout l'effet que le gouverneur attendait de cette excursion.

La mission des tirailleurs algériens était terminée, le jour de leur départ était fixé ; ils faisaient leurs préparatifs et avaient même déjà versé leurs cartouches, lorsque, le 29 mars, ils reçurent l'ordre de les reprendre et de se préparer à entrer encore en campagne.

Le Cayor était de nouveau en état d'insurrection ; l'incorrigible Makodou avait une fois de plus violé les traités. Le souvenir de ses défaites l'avait à peine contenu quelques jours, et bientôt le besoin de se procurer des ressources qu'il ne savait demander qu'à la razzia l'avait amené à reprendre le cours de ses brigandages. Il s'était rapproché de nos postes et narguait de plus belle notre autorité. Il avait rassemblé ses guerriers et négociait une alliance avec les Trarzas, afin de pouvoir détruire et piller Gandiole. Ce n'était d'ailleurs pas à cette mince opération que devait, disait-il, se borner sa campagne prochaine. Il n'affichait rien moins que la prétention d'exterminer les Français et de les jeter à la mer après s'être emparé de leurs biens. Ces orgueilleuses fanfaronnades, quoique lancées de fort loin, influençaient cependant d'une manière déplorable nos alliés et nos sujets indigènes. Il importait de leur démontrer au plus tôt l'inanité de ces vaines menaces.

Les trois compagnies de tirailleurs, réduites à moins de 200 hommes, quittèrent Saint-Louis le 29 mars, sur le vapeur l'*Etoile*, qui les transporta à Gandiole. De là, les Algériens allèrent s'établir à Nouït, afin de défendre cette région dans laquelle les tiedos de Makodou faisaient déjà quelques excursions et aussi pour couvrir la concentration d'une colonne de 1,500 hommes qu'organisait le gouverneur avec toute les troupes disponibles.

Cette colonne arriva à Nouït le 4 avril ; les tirailleurs se joignirent à elle, et tout le monde alla camper, le soir même, au village de Ker, où, la veille, une bande ennemie était venue enlever un petit troupeau de bœufs.

Les pillards étaient partis du village de Karahubeguen. Le 5, on les y atteignit, et les spahis, en les poursuivant, leur tuèrent une quinzaine d'hommes.

Le lendemain, la colonne alla camper à Guéoul, au centre du Cayor ; on espérait y trouver de l'eau pour renouveler la provision faite à Gandiole et déjà complètement épuisée. Les hommes avaient fait la dernière étape avec leurs bidons entièrement vides, et tout le long du chemin ils avaient cruellement souffert de la soif.

La déception fut cruelle : Guéoul n'avait plus qu'un seul puits, dont le débit était si faible que l'on dut rationner les hommes dès le jour de l'arrivée. L'on ne put distribuer à chacun qu'un quart du précieux liquide. Le soir, une seconde distribution, aussi peu abondante, permit de faire un peu de café.

A notre approche, Makodou s'était retiré à Ndiakher, à une journée de marche plus à l'est.

Dans l'espoir de l'amener à un engagement, le colonel Faidherbe avait envoyé les volontaires alliés brûler les villages des environs jusqu'à une journée de marche. Il ne les avait fait soutenir par aucune troupe régulière, afin que Makodou fût tenté de les attaquer ; il espérait trouver ainsi l'occasion de remporter sur le damel un succès décisif. Mais c'est en vain que nos alliés poussèrent leurs courses jusque dans la province de M'baouar ; Makodou, abandonné de presque tous ses soldats, s'était enfoncé dans l'Est. L'appât du pillage était la seule cohésion de son armée, et celle-ci s'était dispersée dès qu'il avait fallu renoncer à l'espoir de dévaliser les établissements de la côte.

Le gouverneur ne pouvait prolonger son séjour à Guéoul, dont le puits ne fournissait journellement qu'un demi-litre d'eau par homme ; il se décida à la retraite, et la colonne se mit en route le 8, à 5 heures du soir. Elle arriva le lendemain matin à Karahubeguen, où le gouverneur voulut encore s'arrêter pendant vingt-quatre heures, espérant que l'ennemi, enhardi par ce mouvement rétrograde, viendrait enfin nous offrir le combat. Mais rien ne parut.

La colonne vint s'embarquer à Gandiole et rentra à Saint-Louis le 11 mars.

Cette expédition était la dernière à laquelle les tirailleurs algériens devaient prendre part sur la terre sénégalienne. De toutes, elle avait été la plus pénible ; la chaleur, le manque d'eau avaient cruellement éprouvé les hommes pendant les longues étapes à travers les sables.

L'excellente discipline des tirailleurs algériens les avait gardés de tout découragement et de toute défaillance.

Avant de les rendre à l'Algérie, le gouverneur amena encore les tirailleurs pour l'escorter dans une course à Podor. Il voulait encore une fois les montrer aux Maures, afin de frapper l'imagination de ces fanatiques musulmans. Partis le 14, ils rentrèrent le 18 à Saint-Louis, enchantés eux-mêmes de leur excursion, au cours de laquelle ils avaient reçu partout un parfait accueil.

Mais l'heure du rapatriement était arrivée ; pour l'annoncer aux tirailleurs, le colonel Faidherbe leur adressa cet ordre élogieux :

« Au moment où les trois compagnies des 1er, 2e et 3e régiments de tirailleurs algériens, commandées par MM. les capitaines Bechade, GIRARD et de Pontécoulant, quittent le Sénégal, le gouverneur leur témoigne toute sa satisfaction et ses sincères remerciements pour les brillants services qu'elles ont rendus à la colonie, pendant près de quatre mois d'expéditions continuelles.

» Maintenant la belle réputation de bravoure qu'elle a depuis longtemps acquise, non seulement en Algérie, mais encore sur les champs de bataille de l'Europe, cette excellente troupe a fait éprouver aux Mandingues de la Cazamance les effets de sa vigueur, de son élan irrésistible au feu et de l'expérience de la guerre, qui la distingue essentiellement, chefs et soldats.

» Pendant les courts moments qu'ils ont passés à Saint-Louis et à Gorée, les tirailleurs algériens ont fait admirer leur élégante tenue, et leur conduite n'a donné lieu à aucun reproche, de façon que notre jeune et déjà si bonne troupe de tirailleurs sénégalais a trouvé dans ses anciens l'exemple de toutes les qualités militaires.

» Le gouverneur attend aussi de très bons résultats du passage d'un certain nombre d'Algériens au bataillon sénégalais, et il remercie les chefs de corps d'avoir facilité cette opération avec le bon esprit qui les anime en toute circonstance. »

Le 26 avril, les tirailleurs s'embarquèrent sur le vapeur l'*Etoile*, qui, après leur avoir fait franchir la barre du fleuve, les transporta à bord de l'*Yonne*, sur laquelle ils prirent place pour la traversée. Ce navire était le même qui les avait amenés d'Algérie. Il ne marchait guère qu'à la voile. Aussi ce ne fut que le 27 mai qu'il arriva à Mers el Kébir.

La compagnie GIRARD quitta Oran le 1er juin et arriva à Mostaganem le 4, après une absence de plus de six mois. Elle était réduite à 5 officiers et 46 hommes.

Le caporal DEMEYÈRE, qui s'était distingué le jour de la prise de Sandinieri, fut décoré de la médaille militaire par le décret du 14 juin 1861.

CHAPITRE XVI

Expédition de Cochinchine (1862 à 1864)

Formation d'un bataillon de marche. — Son arrivée en Cochinchine. — Événements antérieurs. — Prise des lignes de Vinh-Long. — Traité de Saïgon. — Insurrection générale. — Colonne PIETRI. — Combat de Binh-Lang. — Prise des lignes de Vinh-Toï. — Occupation de Go-Cong. — Pacification. — Retour en Algérie.

Le 4 août 1861, une décision ministérielle prescrivit la formation d'un bataillon de marche de tirailleurs algériens, destiné à aller renforcer le corps expéditionnaire qui opérait depuis près d'un an en Cochinchine. Ce bataillon devait comprendre six compagnies, tirées des trois régiments de tirailleurs; il était considéré comme formant corps et ses éléments devaient concourir entre eux pour l'avancement. Les officiers qui en feraient partie devaient être simplement détachés de leurs régiments et ne seraient point, du moins provisoirement, remplacés dans leurs emplois.

La formation des deux compagnies que devait fournir le 2ᵉ régiment ne souffrit aucune difficulté. Le colonel DE MONTFORT demanda des volontaires; comme toutes les fois où il s'est agi d'aller courir une glorieuse aventure, les tirailleurs ne se firent point prier. Il s'en présenta bien plus qu'il n'était nécessaire, ce qui permit de faire entre eux un triage et d'éliminer les hommes dont la constitution ne paraissait pas assez robuste pour aller affronter le redoutable climat de l'Indo-Chine.

Les compagnies eurent chacune 140 hommes dans le rang et leurs cadres furent ainsi composés :

Capitaine GIRARD;
Lieutenant CHARDIN;
Lieutenant MOHAMMED HAMOUD BEN ALI;
Sous-lieutenant JACOB;
Sous-lieutenant ABD EL KADER BEN MOHAMMED;

Capitaine JOUANNEAU;
Lieutenant LEGRAND;
Lieutenant MOHAMMED BEN YAHIA;
Sous-lieutenant MORIN-CHALON;
Sous-lieutenant TOUATI BEN CAIDOUR.

Tous ces éléments étaient pris sur tout l'ensemble du corps, de

sorte que le nombre des compagnies stationnées en Algérie ne se trouva pas diminué par cette formation.

Ces deux nouvelles compagnies quittèrent Mostaganem le 19 septembre 1861, pour se rendre à Alger, où elles se réunirent aux compagniers venues des autres régiments.

Le bataillon se trouva ainsi constitué : les deux compagnies du 1er tirailleurs y prirent les numéros 1 et 4; celles du 3e, les numéros 2 et 5. Enfin, la compagnie Girard, le numéro 3, et la compagnie Jouanneau, le numéro 6.

Ce bataillon, placé sous les ordres du commandant Pietri, du 2e tirailleurs, resta quinze jours à Alger pour y achever son organisation, puis il s'embarqua le 15 octobre sur le transport de l'Etat le *Canada,* qui le débarqua le 23 à Alexandrie. Deux petits vapeurs lui firent remonter le Nil jusqu'au Caire. Puis, il gagna Suez par étapes et il s'y rembarqua le 12 novembre sur le transport le *Jura.*

Après avoir fait escale à Aden et à Pointe-de-Galles, le *Jura* fut assailli, le 29 décembre, à l'entrée du détroit de Malacca, par un violent cyclone, qui le força à relâcher huit jours à Singapoure, afin d'y réparer ses avaries.

Le 27 janvier 1862, il était en vue du cap Saint-Jacques, et, le 1er février, il jetait l'ancre dans le port de Saïgon.

Le bataillon débarqua le même jour: il fut d'abord cantonné dans le haut de la ville, en face de l'ancien camp des Lettrés, puis les compagnies furent ensuite disséminées dans les pagodes ou les villages environnants, en attendant le moment d'entrer en campagne.

Saïgon était occupé, depuis le commencement de 1859, par une garnison franco-espagnole; mais les événements qui avaient amené en Indo-Chine l'intervention de la France remontaient déjà à de longues années.

En 1786, le roi d'Annam, Gia-Long, renversé du pouvoir, était venu chercher refuge auprès de Pigneau de Behaine, évêque français d'Adran. Celui-ci négocia, entre Louis XVI et le roi détrôné, un traité signé à la fin de 1787, et par lequel Gia-Long cédait à la France la baie de Tourane et l'île de Poulo-Condore, en échange des secours nécessaires pour reconquérir son royaume.

Les événements de 1789 empêchèrent ce traité de recevoir une exécution immédiate, et Gia-Long ne vit arriver à son aide qu'une vingtaine d'officiers français. Leur bravoure, leur audace, activement secondées par l'énergie de Pigneau de Behaine, qui avait lui-même fait équiper deux navires à Pondichéry, permirent

cependant à Gia-Long de rentrer en possession de ses Etats et y ajoutèrent même le Tonkin, qui fut conquis en 1802.

Pendant tout le règne de Gia-Long, les Français eurent en Annam une situation exceptionnelle et une influence prépondérante. Mais, après sa mort, ses successeurs montrèrent bientôt à la France une hostilité non déguisée, qui, sous le roi Tu-Duc, prit tout à coup un caractère aigu. Nos missionnaires furent persécutés et massacrés. Nos représentations, laissées sans réponse, amenèrent à plusieurs reprises des descentes armées sur les côtes de l'Indo-Chine.

Enfin, en 1858, la France, d'accord avec l'Espagne qui avait, elle aussi, à venger le supplice de quelques-uns de ses nationaux, se décida à agir vigoureusement et organisa une petite expédition qui fut placée sous les ordres du vice-amiral Rigault de Genouilly et du colonel espagnol Palanca Gutierrez. Tourane fut pris en août 1858, et Saïgon occupé en février 1859; mais les préoccupations causées en France par la campagne d'Italie vinrent bientôt arrêter cette action. Tourane fut évacué et Saïgon laissé à la garde d'une petite garnison de 800 hommes, commandée par le capitaine de vaisseau d'Ariès.

Cette poignée d'hommes fut bientôt bloquée dans la place par toute une armée annamite et étroitement enfermée dans les lignes de contrevallation de Ki-Hoa.

Au mois d'octobre 1860, la paix conclue avec la Chine rendit disponibles des troupes françaises déjà toutes transportées en Orient, et l'effectif de la petite armée de Cochinchine, grossi à plusieurs reprises, se trouva porté à plus de 4,000 hommes.

Ces renforts permirent de forcer les lignes de Ki-Hoa, qui furent brillamment enlevées les 24 et 25 février 1861. Le succès se continua, le 12 avril Mytho fut pris, et, au moment où les tirailleurs algériens débarquaient pour renforcer le corps expéditionnaire, on avait encore occupé Bien-Hoa et Baria.

Le pays était cependant loin d'être pacifié. Sans s'établir assez fortement sur un point pour y défier nos entreprises, les Annamites n'avaient point pour cela posé les armes. Des bandes nombreuses semblaient surgir du sol; favorisées par leur connaissance du pays, elles circulaient autour de nos colonnes, reculant devant elles, mais aussi reparaissant à leur suite dès qu'elles s'étaient retirées.

Le territoire coupé de rivières et d'arroyos, parsemé de rizières et de bois marécageux, offrait aux partis ennemis des retraites sûres. Les chefs dissidents trouvaient partout auprès des habitants des renseignements et des ressources.

Aussi les opérations n'eurent-elles plus pour ainsi dire de direction d'ensemble; la résistance se fractionna, se dissémina dans la basse Cochinchine, où elle prit, en bien des circonstances, le caractère local et presque individuel de la lutte que nous avions eu à soutenir en Algérie dans les premiers temps de la conquête.

La région de Vinh-Long semblait être le centre d'où rayonnaient les bandes annamites. Elles s'y réapprovisionnaient en munitions et c'était là que s'était établi le mandarin Phan-Than-Gian, récemment nommé vice-roi par la cour de Hué. C'est sur ce point que furent dirigées les premières opérations.

Une colonne fut organisée à Saïgon dans les premiers jours de mars; elle comprenait : 4 compagnies de tirailleurs algériens, les 1re, 2e, 3e et 6e avec le commandant PIETRI; une compagnie d'infanterie de marine; deux compagnies de tagals espagnols (troupe venue de Manille) et une compagnie d'auxiliaires chinois venus de Canton. Ces troupes étaient placées sous les ordres du lieutenant-colonel Reboul, de l'infanterie de marine; le capitaine de vaisseau Desvaux commandait la flottille, et l'amiral Bonnard avait la direction générale de l'opération.

Cette colonne s'embarqua le 12 et le 13 mars sur des canonnières qui la débarquèrent à Mytho le 14. Le 20, elle remonta à bord de la flottille qui le lendemain à 3 heures du soir, la déposa en face de Vinh-Long, sur la rive droite du Cua-Daï, une des branches du Mé-Kong. On se mit aussitôt en marche sur la ville, à travers un pays couvert d'une épaisse végétation et coupé par de nombreuses rivières, affluents du Mé-Kong.

On s'arrêta le soir devant l'arroyo de Tantiel.

Le passage en était défendu par un fortin; à notre approche, les Annamites l'évacuèrent, détruisirent le pont et se retirèrent dans les retranchements qui garnissaient la rive opposée; la nuit venait, il était trop tard pour forcer le passage. Cette opération fut remise au lendemain.

Le 22 dès le matin, les tagals et la 1re compagnie de tirailleurs algériens se déployèrent en face des ouvrages ennemis que l'artillerie commença aussitôt à canonner.

Pendant que les Annamites étaient occupés de cette attaque, l'infanterie de marine, qui avait réussi à franchir la rivière à 1 kilomètre plus à droite, apparut tout à coup sur leur flanc; surpris, les Annamites lâchèrent pied et abandonnèrent leurs fortifications en laissant entre nos mains trois pièces en fonte de gros calibre.

L'arroyo fut alors franchi sans difficultés. On arriva dans la

même journée devant les forts de Binh-Tong, qui couvraient complètement les approches de Vinh-Long.

Ces ouvrages étaient construits dans une petite île ; un bras de la rivière leur servait de fossé ; de plus, leurs abords étaient abondamment garnis de ces défenses accessoires, palissades, trous de loups, petits piquets, haies de bambous, que les Annamites établissent avec une si grande habileté.

Leur grande force de résistance rendit bien difficile une attaque de front ; aussi recourut-on à la même tactique que le matin : on tenta une surprise.

Pendant que le plus grosse partie de la colonne se déployait en face des retranchements, le commandant Pietri, à la tête d'une section de la 2e compagnie, remonta la rivière pendant quelques centaines de mètres en se dissimulant le long de la berge. Il se jeta à la nage avec sa petite troupe, prit terre au pied même du bastion de droite et commença aussitôt à en escalader le parapet. Cet audacieux coup de main fut couronné d'un plein succès. Les tirailleurs, dont l'approche était restée inaperçue, tombèrent tout à coup au milieu des Annamites. Ceux-ci, surpris, effrayés de cette intrusion inattendue, s'enfuirent en désordre en abandonnant onze pièces de canon de tous calibres et 600 kilos de poudre. Aucun de nos hommes n'avait été blessé.

Les approches de Vinh-Long étaient libres et l'on campa le soir sous les murs de la place. Cette citadelle était l'œuvre de ces hardis Français venus en Annam à la fin du siècle dernier. Construite en 1788 par le colonel Ollivier, elle dessinait un grand carré de 400 mètres de côté. Chaque face formait un front bastionné couvert par un fossé de 10 mètres de large.

L'on prit position devant l'une des portes pour attaquer le lendemain matin.

Dans la soirée, le lieutenant Mohammed ben Yahia, de la 6e compagnie, mourut au camp, emporté par un accès de fièvre. C'était une des premières victimes de ce terrible climat qui devait en faire encore tant d'autres.

Le 23, dès que le jour se leva, on aperçut d'épaisses colonnes de fumée s'élevant au-dessus des bâtiments de la citadelle. Phan-Than-Gian, qui occupait Vinh-Long avec la plus grande partie de ses soldats, avait craint de s'y voir forcé et n'avait pas voulu risquer les chances d'un assaut. Il avait embarqué ses hommes sur des jonques et, profitant d'un arroyo qui coulait vers le sud, il s'était éloigné pendant la nuit, laissant à une faible arrière-garde le soin d'incendier ses approvisionnements.

Celle-ci n'eut point le temps de remplir complètement sa

mission ; elle disparut devant nos troupes qui pénétraient dans la citadelle et laissa intacts entre nos mains une immense quantité de riz, une quinzaine de canons et une grosse provision de poudre.

La colonne occupa Vinh-Long jusqu'au 26 mars. Ce jour-là les tirailleurs s'embarquèrent pour Caï-Laï, poste situé à 25 kilomètres au nord-ouest de Mytho et voisin de la position retranchée de Mi-Cui, où s'étaient fortifiées d'autres bandes annamites.

Trois colonnes furent organisées pour les en déloger. Deux venaient de Mytho ; dans l'une, commandée par le colonel espagnol Palanca Gutierrez, figurait la 5e compagnie du bataillon.

La troisième colonne, qui avait à sa tête le commandant PIETRI, comprenait les 1re et 2e compagnies ; elle devait partir de Caï-Laï pour prendre à revers les ouvrages de Mi-Cui. Le capitaine de vaisseau Desvaux avait la direction de cette opération.

Les trois colonnes firent leur jonction le 29 mars sur les positions ennemies qui venaient d'être évacuées.

Les 3e et 6e compagnies, qui pendant ce temps étaient restées à Caï-Laï, en partirent le 2 avril. Elles se joignirent, en passant à Mytho, aux 1re, 2e et 5e, et, le 7 avril, le bataillon était de nouveau réuni à Saïgon.

La saison des pluies était arrivée et avec elle commençaient les inondations.

Les communications par terre n'étaient plus possibles qu'au moyen d'étroites chaussées courant au travers des rizières submergées. Aussi les opérations durent-elles cesser complètement : seules, les canonnières parcoururent encore les canaux et les rivières dans le but de surveiller le pays.

Les compagnies furent réparties dans différents postes aux environs de Saïgon, afin d'y passer l'été.

C'est la saison malsaine de la Cochinchine ; pendant toute sa durée les tirailleurs eurent à lutter contre les fièvres, la dysenterie et les autres maladies de ce climat pernicieux, qui firent dans les rangs plus de vides que n'en auraient causés de nombreux combats.

Le sous-lieutenant ABD EL KADER BEN MOHAMMED, de la 3e compagnie, fut une des premières victimes : il succomba le 29 avril.

Le sous-lieutenant MORIN-CHALON, de la 6e, avait été promu lieutenant à la 4e compagnie, le 21 juillet ; son remplaçant, l'adjudant BAILLY, n'eut point le temps de prendre possession de son nouvel emploi : il mourut peu de jours après sa nomination, avant d'avoir reçu sa lettre de service.

Depuis longtemps déjà la cour de Hué avait entamé des négociations en vue de la conclusion de la paix.

La prise de Vinh-Long l'effraya et la décida à conclure ; le

5 juin 1862, fut signé à Saïgon un traité par lequel elle acceptait les conditions qui lui étaient imposées. Elle cédait à la France les trois provinces orientales de la Cochinchine : Saïgon, Mytho et Bien-Hoa ainsi que le groupe des îles Poulo-Condore.

Elle s'engageait en outre à payer une indemnité de guerre de vingt millions, et à ouvrir au commerce les ports de Tourane, Balat et Quan-Guan.

Le roi Tu-Duc rentrait en possession de Vinh-Long, mais il ne devait entretenir qu'un nombre limité de soldats dans les provinces occidentales qui restaient encore en son pouvoir.

Ce traité était peu sincère ; la crainte de nouveaux désastres, l'espoir de lasser notre constance et de voir arriver des jours meilleurs avaient seuls décidé la cour de Hué à le conclure.

Aussi tout en protestant de leur grand désir de maintenir la paix, les mandarins excitaient-ils secrètement contre nous les dispositions hostiles de la population ; et, en fait, la guerre continua occulte et latente, sous forme de brigandages et de surprises.

Les émissaires de la cour de Hué parcouraient les villages, réunissaient les notables, les poussaient à secouer le joug de l'étranger et organisaient partout la révolte. Dans le courant de décembre, l'insurrection était devenue générale ; nos communications étaient coupées, nos postes investis et les quelques villages encore fidèles étaient pillés et rançonnés.

La situation devenait critique.

Les troupes que nous possédions dans la colonie, disséminées, dans un grand nombre de postes, avaient peine à suffire, malgré leur activité et leur énergie, à ce lourd service de garde et de surveillance. Le 3ᵉ bataillon d'Afrique fut appelé de la division navale des mers de Chine et les Espagnols firent venir de Manille un nouveau détachement de 800 tuagals.

Ces renforts permirent à l'amiral Bonnard de songer à arrêter les progrès des rebelles qui devenaient chaque jour de plus en plus inquiétants.

L'amiral divisa ses forces en trois groupes :

L'infanterie de marine et les Espagnols sous les ordres du général Chaumont ;

Le bataillon d'Afrique, trois compagnies de tirailleurs algériens, trois compagnies de tirailleurs annamites, et deux pièces d'artillerie avec le commandant Pietri ;

Enfin, les trois autres compagnies de tirailleurs algériens et les fusiliers marins avec le capitaine de vaisseau d'Ariès, commandant la province de Mytho.

Les deux compagnies du 2e tirailleurs étaient, l'une sous les ordres de M. d'Ariès, l'autre avec le commandant PIETRI.

Un décret du 21 janvier 1863 comportait des nominations qui modifièrent le cadre de la 6e compagnie ; le lieutenant LEGRAND fut nommé capitaine à la 4e compagnie ; le sous-lieutenant JUFFÉ, de la 1re, fut promu en son remplacement, et l'adjudant BONTOUX fut nommé sous-lieutenant à la 6e compagnie, à la place laissée vacante par la mort de M. BAILLY.

Le quann-dhin, ou généralissime, envoyé par la cour de Hué pour prendre la direction de la lutte contre les Français, avait accumulé ses plus grands moyens de résistance autour de Go-Cong, où il avait construit une grande quantité de lignes fortifiées, formées de redoutes et de villages organisés défensivement.

C'est sur cette région que devaient converger les efforts des trois colonnes : les troupes de Mytho venant de l'ouest, le commandant PIETRI du nord-ouest et le général Chaumont du nord, pendant que la flottille occupait la mer et les embouchures du Mé-Kong.

La colonne PIETRI s'embarqua, le 12 février, à Saïgon, sur l'*Européen*, qui la conduisit jusqu'à l'entrée de l'arroyo de Go-Cong, qu'elle remonta ensuite sur des jonques. Elle débarqua le 13, à 3 heures de l'après-midi, en face des lignes de Dong-Son ; la campagne était déserte et l'ennemi nous attendait derrière ses retranchements, dont les nombreuses embrasures apparaissaient de l'autre côté des marais qui en défendaient l'approche.

Malgré la fusillade, peu meurtrière il est vrai, la colonne s'avança en bon ordre sur un terrain criblé de trous de loup et hérissé de piquets de bambou durci.

Elle pénétra dans les lignes pendant que l'ennemi les abandonnait précipitamment pour se réunir en arrière dans un grand fortin à moitié achevé, qui commandait la chaussée de Dong-Son.

Le commandant PIETRI, qui avait conduit l'attaque, rallia autour de lui les tirailleurs qu'il avait sous la main et, à leur tête, il se précipita du même élan sur cette seconde position. Les Annamites, épouvantés de cette audace, n'y firent pas grande résistance ; ils s'enfuirent laissant entre nos mains deux canons et quelques pierriers.

La colonne s'installa dans le village de Dong-Son que ses habitants venaient d'évacuer en y abandonnant des approvisionnements considérables de riz et une grande quantité de poules et de canards, qui vinrent fort à propos augmenter les ressources de l'ordinaire.

Le soir, l'ennemi fit un léger retour offensif et tenta de troubler

les travaux du bivouac, mais quelques volées de mitraille suffirent à le tenir à distance.

Le 14 février, dès la pointe du jour, une reconnaissance du bataillon d'Afrique rencontra l'ennemi ; le quann-dhin, à la tête de 7,000 à 8,000 hommes, venait lui-même nous offrir le combat ; il avait rangé son armée derrière un rideau d'arbres à côté du village de Binh-Lang.

L'action s'engagea immédiatement avec assez de vivacité pour que le bataillon d'Afrique tout entier fût obligé de se déployer.

La ligne ennemie décrivait un vaste arc de cercle en avant du front de la colonne ; des drapeaux, flottant de distance en distance sur son front, en indiquaient les divisions, et de nombreuses pièces, canons ou pierriers, étaient placées dans les intervalles.

Un ordre inaccoutumé régnait dans cette masse, les mouvements s'y faisaient au son d'une corne ; on y devinait la présence d'un chef presque souverain.

Afin de déranger cette belle ordonnance, le commandant Pietri prescrivit au bataillon d'Afrique déjà engagé de battre lentement en retraite ; l'ennemi s'avança en effet en poussant des cris de victoire. Mais ce mouvement en avant l'amena tout à coup sous le feu de la réserve couchée dans des fossés et masquée par des arbres.

Cette rencontre inattendue jeta l'épouvante dans ces bandes pressées, qui se mirent à tourbillonner, sous l'influence d'une panique dont elles ne purent se remettre. Toute notre ligne se porta alors en avant et les Annamites abandonnèrent le champ de bataille en y laissant des fusils, des lances, des pierriers et une pièce anglaise de 8.

La colonne rentrait à Dong-Son à midi ; la compagnie du 2ᵉ tirailleurs n'avait eu qu'un homme blessé dans cette journée.

Le quann-dhin, battu à Binh-Lang, s'était réfugié derrière les retranchements de Vinh-Toï avec un fort contingent de ses partisans. Il comptait sur la force de ces ouvrages pour barrer à la colonne le chemin de Go-Cong. Cette position était formée par un fort retranchement continu et couverte sur son front par un marais de 2 kilomètres de large. Après y avoir organisé la résistance, le quann-dhin en laissa le commandement à un de ses lieutenants et se porta, de sa personne, au-devant de la colonne du général Chaumont qui le menaçait vers le nord.

Le 15 février, dès le matin, le commandant Pietri quitta Dong-Son en y laissant seulement les forces indispensables à la garde des malades et des approvisionnements. Ses troupes étaient disposées en trois colonnes qui marchaient à la même hauteur : le

bataillon d'Afrique à droite, le bataillon de tirailleurs annamites à gauche et les tirailleurs algériens au centre.

Vers 10 heures, les éclaireurs se trouvèrent en face des retranchements de Vinh-Toï. L'attaque commença immédiatement, les colonnes de droite et de gauche dessinant sur les ailes un mouvement enveloppant destiné à couper la retraite à l'ennemi.

Au centre, les tirailleurs algériens, leurs officiers en tête, entrèrent résolument dans le marais et, dans l'eau jusqu'au ventre, ils marchèrent, sans tirer, droit sur les fortifications ennemies. Le feu des Annamites, quoique fort nourri, n'arrêta point leur élan et ils arrivèrent bientôt au pied même des retranchements.

L'ennemi les y attendait confiant dans les défenses accessoires entassées en avant de son front; il ne commença à lâcher pied qu'en voyant les tirailleurs escalader le parapet.

Cette obstination lui fut fatale, car les fuyards furent pris entre les deux autres colonnes qui avaient achevé leur mouvement tournant, et un grand nombre d'entre eux furent tués.

Le fanion du bataillon, qui avait été déployé au moment de l'assaut, fut percé de deux balles: 17 tirailleurs étaient blessés.

La colonne détruisit et incendia le gros village de Vinh-Toï, bouleversa ces retranchements dans lesquels le quann-dhin avait mis sa confiance et rentra à Dong-Son, où elle reprit son bivouac vers 8 heures du soir.

Les jours suivants furent employés à compléter ce travail de destruction.

Le 22, la colonne rasa encore les redoutes de Rach-Quien, qui servaient de refuge à quelques bandes peu nombreuses battant encore le pays.

Le 23 février, la colonne reçut l'ordre de continuer sur Go-Cong son mouvement, arrêté jusqu'à ce jour pour laisser à la colonne du général Chaumont le temps de se rapprocher de cet objectif commun.

Elle alla coucher à Binh-Lang et on partit le lendemain à 4 h. 1/2 du matin. Elle devait arriver dans la soirée à un village situé à 1,600 mètres de Go-Cong, afin d'être en mesure de coopérer le 25 à l'assaut de cette position, que l'amiral Bonnard voulait attaquer avec toutes ses troupes.

Cette journée de marche fut des plus pénibles. Un quart d'heure après son départ, la colonne entrait dans une plaine marécageuse, inondée par les barrages du Rach-Go-Cong. Les hommes et les mulets furent bientôt arrêtés dans la vase, où ils s'embourbaient à chaque pas. Des corvées retournèrent en arrière et allèrent démolir les maisons de Binh-Lang que venait de quitter la colonne;

leurs débris servirent à établir un passage dans les endroits les plus difficiles. Mais ces matériaux étaient peu abondants et cette ressource ne tarda pas à manquer. Des escouades de tirailleurs durent alors s'atteler aux pièces pour les faire avancer à travers le marais. Pour franchir les fossés, les pièces étaient démontées, poussées à l'eau et tirées sur l'autre bord au moyen de cordes.

Vers 1 heure, l'on fit une courte halte sur un terrain à peu près sec. Craignant de ne pouvoir être au rendez-vous à l'heure fixée, le commandant Pietri scinda sa colonne, prit les devants avec le bataillon d'Afrique et laissa au capitaine Millot avec les tirailleurs le soin d'amener les impedimenta.

La marche continua lentement à travers mille difficultés, les tirailleurs venant à l'aide des coolies chinois accablés de fatigue.

Vers 7 heures du soir, l'on put enfin sortir de ces marais empestés et l'on prit pied sur la terre ferme. A 8 h. 1/2, grâce aux efforts surhumains des tirailleurs, tout le matériel était rendu au camp du commandant Pietri.

Ces vaillants soldats oublièrent leur lassitude en songeant au combat promis pour le lendemain, mais leur espoir fut déçu. Une lettre de l'amiral, qui arriva au camp dans la nuit du 24, informa le commandant Pietri que le quann-dhin, abandonnant ces fortifications si patiemment élevées, avait évacué la citadelle de Go-Cong, en licenciant ses bandes qui s'étaient dispersées dans toutes les directions.

Le 25, les deux colonnes se trouvèrent réunies sous les murs de Go-Cong; on y trouva un grand nombre de canons encore en position; beaucoup de ces pièces étaient de fabrique anglaise.

Pendant ces opérations, les troupes de Mytho, réparties en plusieurs détachements, avaient fait de nombreuses courses pour chasser les bandes de rebelles de toute la région comprise entre le Mé-Kong, le Vaïco et l'arroyo commercial.

La prise de Go-Cong et la dispersion des bandes du quann-dhin avaient porté le dernier coup à l'insurrection nationale. La majeure partie de la population était persuadée que c'était folie de vouloir nous résister; la cour de Hué protesta plus énergiquement que jamais de son désir de voir maintenir la paix. Il y eut bien encore des coups de fusil, mais ces agressions venaient pour la plupart de bandes de pillards accourues des provinces non encore occupées, opérant pour leur propre compte et guidées presque uniquement par l'appât du pillage. Elles étaient, il est vrai, encouragées et soutenues en sous-main par bon nombre de mandarins dévoués à la cause de Tu-Duc, mais ceux-ci ne réussirent pas à rallumer une guerre générale.

Pour résister à ces efforts isolés, les troupes n'eurent plus à fournir qu'un service de surveillance active autour des nombreux petits postes dans lesquels elles étaient réparties.

Les trois compagnies de tirailleurs de la colonne PIETRI fournirent les garnisons de la province de Go-Cong, dont le commandant fut nommé gouverneur le 3 mars.

Les trois autres compagnies restèrent dans la province de Mytho sous les ordres du capitaine Galland, du 3e tirailleurs.

Ces différents détachements étaient cruellement éprouvés par les maladies. Le seul bataillon de tirailleurs algériens n'avait pas moins d'une centaine d'hommes aux hôpitaux. Les décès, les évacuations avaient creusé dans les rangs des vides nombreux, et considérablement fait baisser les effectifs qui étaient maintenant loin d'atteindre le chiffre de 100 hommes par compagnie.

Au mois d'août, d'importantes mutations se produisirent dans les cadres du bataillon. Le commandant PIETRI fut nommé lieutenant-colonel le 3 août. Le capitaine GIRARD fut promu à sa place par décret du 24; il fut remplacé lui-même par le lieutenant CHARDIN et celui-ci par le sous-lieutenant GUÈZE, de la 2e compagnie, qui fut promu lieutenant à la 3e.

A la même date, le sous-lieutenant JACOB fut décoré. Depuis le 28 mars, le sergent MOHAMMED OULD EL HADJ avait été promu sous-lieutenant à la 3e compagnie, à la place laissée vacante par M. ABD EL KADER BEN MOHAMMED.

La fin de l'année 1863 et le commencement de 1864 s'écoulèrent ainsi sans que les tirailleurs eussent à prendre part à de grandes expéditions. Ils ne restèrent cependant point dans un repos complet. Indépendamment de fréquents changements de garnison, ils eurent encore à faire de nombreuses excursions autour de leurs postes pour arrêter les mandarins rebelles qui cherchaient à ranimer l'insurrection, et pour rassurer les populations, inquiétées par les nombreuses bandes de pirates qu'avait fait naître la période d'anarchie traversée par le pays. Ces marches devinrent parfois fort pénibles, par suite du petit nombre d'hommes restés debout et dont beaucoup étaient bien affaiblis par trois ans de campagne sous ce climat meurtrier.

Au commencement de 1864, la tranquillité était rétablie; la tâche des tirailleurs parut terminée et l'amiral Bonnard donna l'ordre de concentrer le bataillon à Saïgon pour y procéder aux préparatifs de sa rentrée en Algérie. Les compagnies de Mytho arrivèrent le 23 janvier et celles de Go-Cong, le 25. Les effectifs, déjà bien diminués, furent encore réduits par le passage de 102 volontaires à l'escadron de spahis de Cochinchine. Ces hommes

devaient encore rester deux ans dans la colonie, tandis que leurs camarades n'attendaient plus, pour s'embarquer, que l'arrivée d'un transport.

Le 1er mai, ce qui restait du bataillon monta à bord du *Japon*.

Les 3e et 6e compagnies n'avaient plus à elles deux que 113 hommes et 8 officiers, sur lesquels 77 tirailleurs et 5 officiers étaient présents; les autres étaient déjà précédemment partis en convalescence. Les autres compagnies étaient réduites dans les mêmes proportions et le détachement entier embarqué sur le Japon ne dépassait guère 200 hommes.

Le *Japon* arriva à Suez le 8 juin, après avoir fait escale à Singapoure, Ceylan et Aden.

Le bataillon débarqué à Suez quitta cette ville le 11 juin en chemin de fer et arriva le lendemain à Alexandrie.

Il s'embarqua le 4 juillet sur l'*Eldorado* qui le débarqua le 12 à Toulon.

Le 19, il reprit passage sur le *Labrador* et arriva le 21 à Alger.

Le 1er août, le bataillon fut licencié et les compagnies rendues à leurs régiments d'origine.

Les compagnies Chardin et Jouanneau arrivèrent enfin le 2 août 1864 à Mostaganem et les hommes qui les composaient furent répartis dans le régiment.

CHAPITRE XVII

Guerre du Mexique (1862-1863)

Commencement de l'expédition. — Envoi de renforts, dont un bataillon de tirailleurs algériens. — Débarquement à la Vera-Cruz. — Convois dans les Terres-Chaudes. — Marche sur Puebla. — Siège de la ville. — Combat de San-Lorenzo. — Prise de Puebla. — Entrée à Mexico.

Lorsque, le 4 juillet 1862, le Ministre de la guerre prescrivit la formation d'un bataillon de marche de tirailleurs algériens destiné au corps expéditionnaire du Mexique, il y avait déjà six mois que les premiers soldats français avaient débarqué sur la terre mexicaine.

Depuis plusieurs années, la France, l'Espagne et l'Angleterre avaient à se plaindre de mauvais traitements infligés à leurs nationaux et aussi de l'inexécution des conventions financières conclues avec le Mexique. L'instabilité gouvernementale de ce pays, déchiré par de continuelles guerres civiles, ayant fait échouer successivement toutes les tentatives de conciliation, une intervention commune avait été décidée par les trois puissances.

Le corps expéditionnaire français, comptant d'abord 3,000 hommes sous les ordres du contre-amiral Jurien de la Gravière, avait débarqué, dans les premiers jours de 1862, à la Vera-Cruz que les Espagnols du général Prim occupaient déjà depuis quelques semaines.

Mais bientôt le désaccord était survenu entre les trois alliés : l'Angleterre, n'ayant d'autre projet que de recouvrer les sommes qui lui étaient dues, avait repoussé énergiquement tout projet d'intervention dans les affaires intérieures du pays ; elle n'avait pas tardé à se retirer. Le gouvernement français, au contraire, s'était laissé séduire par l'idée d'aider les Mexicains à sortir de l'anarchie où ils étaient plongés. Il était manifestement favorable à la constitution d'une monarchie et prétendait, en outre, diriger le choix des populations, appelées à désigner un souverain, vers l'archiduc Maximilien d'Autriche, dont Napoléon III voulait faire un empereur. L'Espagne, peu désireuse de contribuer à l'établissement d'un prince autrichien dans un pays sur lequel elle n'avait pas encore abdiqué toute prétention, n'avait pas tardé à se retirer

à son tour et la France était restée seule en présence du parti républicain qu'organisait le président Juarez et auquel l'intervention des étrangers avait permis de s'ériger en parti national.

La France avait déjà envoyé une brigade de renfort, portant à 7,000 hommes l'effectif du corps expéditionnaire, à la tête duquel avait été mis le général de Lorencez. Celui-ci avait d'abord occupé Orizaba, mais une marche sur Puebla avait abouti, le 5 mai, à un sanglant échec qui avait forcé les Français à battre en retraite sur Orizaba, où ils n'avaient pas tardé à être assiégés.

Bien qu'après l'assaut le général de Lorencez fût resté trois jours sous les murs de Puebla, bien que son départ n'eût point été inquiété par l'ennemi, qui n'osa pas sortir de ses retranchements, cet insuccès n'en causa pas moins en France une douloureuse émotion. Un premier renfort de 2,000 hommes fut aussitôt expédié d'Algérie pour permettre au général de Lorencez de se maintenir et de sauver l'honneur du drapeau. Mais cela n'était pas assez pour sortir de cette situation critique : les Chambres votèrent des crédits et l'empereur donna au général Forey le commandement en chef du corps expéditionnaire, dont l'effectif devait être porté à plus de 30,000 hommes.

C'est de ce nouvel envoi de troupes que devait faire partie le bataillon de tirailleurs algériens.

Ce bataillon devait comprendre deux compagnies fournies par chacun des régiments de tirailleurs ; l'état-major devait, en outre, être fourni par le 3e régiment.

Les deux compagnies désignées au 2e régiment furent les 2e et 6e du 3e bataillon. Elles ne gardèrent que leurs anciens cadres qui furent remplis par des hommes de bonne volonté pris dans l'ensemble du régiment. Chacune d'elles reçut 130 hommes de troupe. Voici quelle était leur composition en officiers :

2e du 3.	*6e du 3.*
MM.	MM.
De Maillaret, capitaine.	Véran, capitaine.
Bouguès, lieutenant.	Lépine, lieutenant.
Saïd ben Ali, id.	Miloud ben Caddour, id.
Blanpied, sous-lieutenant.	Loppès, sous-lieutenant.
Mohammed ben Guerah, id.	Emmahmed ould El Hadj Ali ben Berber, id.

Le 13 juillet, ces deux compagnies quittèrent Mostaganem ; elles s'embarquèrent à Oran sur le *Phare* et débarquèrent le 20 à Alger, où se réunissaient les contingents des trois provinces.

Le bataillon fut formé, le 6 août, au camp du Sahel, par le

général de la Serre. Les compagnies y prirent les numéros suivants d'après l'ancienneté de leurs capitaines :

État-major.	Commandant COTTRET, du 3e tirailleurs. Capitaine adjudant-major ALZON, id.
1re compagnie.	Capitaine ESTELLE, id.
2e —	Capitaine VÉRAN, du 2e tirailleurs.
3e —	Capitaine BEZARD, du 1er tirailleurs.
4e —	Capitaine DE MALLARET, du 2e tirailleurs.
5e —	Capitaine DE VAUGUION, du 3e tirailleurs.
6e —	Capitaine TESTARD, du 1er tirailleurs.

Le sous-lieutenant EMMAHMED, de la compagnie VÉRAN, étant décédé le 6 août, fut aussitôt remplacé par le sous-lieutenant EL RAOUTI BEN DEDDOUCH.

Le bataillon séjourna un mois au camp du Sahel ; le 9 septembre, il s'embarqua sur le *Fontenoy*. Le bâtiment mit à la voile le lendemain ; il relâcha deux jours aux îles Madère, dans la rade de Finchal ; le 6 octobre, il atteignit la Martinique et, vers midi, il jetait l'ancre devant Fort-de-France. Le bataillon débarqua le 9 et fut caserné au fort Saint-Louis où il prit un repos de quelques jours pendant que l'on assainissait les bâtiments de la flotte. Il se rembarqua de nouveau le 12 et, le 13, le *Fontenoy* continua sa route vers le Mexique. Une violente tempête, qui l'assaillit le 26, ne le retarda que de quelques heures et, le 29, il entrait dans le port de Vera-Cruz.

Le bataillon débarqua le lendemain ; il ne fit que traverser la ville et alla camper à l'est en dehors de la porte de la Merced.

A cette époque, la situation du corps expéditionnaire était encore bien précaire. A part Orizaba, les Français n'occupaient guère que les Terres-Chaudes qui s'étendent sur une largeur moyenne de 60 kilomètres à partir de la côte. C'est un pays presque plat, sans cultures et qui, dans la saison des pluies, du mois de mai au mois de septembre, se transforme en marécages. Leurs émanations pestilentielles produisent des fièvres dangereuses connues dans le pays sous le nom de « vomito negro » et aussi redoutables pour les Mexicains des hauts plateaux que pour les Européens. Aussi, cette région est-elle peu peuplée et présente-t-elle peu de ressources.

La majeure partie de la population mexicaine était loin de nous être favorable, ainsi qu'on l'avait espéré ; elle nous était, au contraire, ouvertement hostile. De toutes parts s'étaient organisées des bandes de guerilleros qui, sans grande liaison entre elles, nous faisaient, chacune pour leur compte, une guerre acharnée,

dressant des embuscades sur le chemin des petits détachements, massacrant les hommes isolés et attaquant tous nos convois.

Le soin de son propre ravitaillement suffisait à occuper l'armée française ; toute la zone comprise entre Orizaba et la Vera-Cruz était épuisée et l'on avait peine à se procurer de la viande dans cette région où les troupeaux abondaient d'ordinaire ; quant au blé, les Terres-Chaudes n'en produisent pas. On était donc obligé de tirer tous les approvisionnements des magasins de Vera-Cruz et cela donnait lieu à des transports rendus bien pénibles par l'insuffisance des attelages et le mauvais état des chemins.

Pendant plusieurs mois encore, les opérations militaires allaient se réduire à la défense des convois sans cesse attaqués par d'audacieuses guerillas.

Le lendemain de son arrivée à la Vera-Cruz, le bataillon de tirailleurs alla camper à la Tejeria, à 12 kilomètres sur la route de la Soledad.

Le 4 novembre, la 1re compagnie partit pour escorter un convoi montant vers Orizaba ; elle s'arrêta à la Soledad, où elle fut rejointe le 6 par le reste du bataillon.

La Soledad était un grand village abandonné de ses habitants et qui tirait son importance de sa situation sur la route de Vera-Cruz à Orizaba. Le bataillon y prit ses cantonnements et le commandant Cottret fut chargé du commandement supérieur de la place.

Le lendemain, les 1re et 2e compagnies partirent encore avec un convoi à destination d'Orizaba. En arrivant à Palo-Verde, la 2e compagnie fut détachée pour occuper ce poste, tandis, que la 1re continua sa route jusqu'à Paso del Macho. Le 16, la 4e compagnie quitta la Soledad et alla renforcer avec sa 1re section le poste de Palo-Verde et avec sa deuxième le poste de Paso del Macho, dont les garnisons, à cause de leurs nombreux malades, avaient peine à assurer le service.

Le 23 décembre, l'état-major et les 3e, 5e, 6e compagnies quittèrent à leur tour la Soledad, escortant un convoi de trente-sept voitures, chargées de poudre destinée au siège de Puebla. Arrivé à Paso del Macho, où s'étaient concentrées les 1re, 2e et 4e, le commandant laisse à ce gîte d'étape les 5e et 6e et avec les quatre autres compagnies, il continue jusqu'à Chiquihuite, où il arrive le 25.

Le commandant Cottret avait reçu ordre de s'y établir pour y garder le long et difficile défilé qui conduit des Terres-Chaudes dans les Terres-Tempérées.

Le bataillon se trouvait donc ainsi échelonné entre Orizaba et Vera-Cruz, chargé d'assurer les communications entre les deux

villes et d'accompagner les convois qui parcouraient la route dans les deux sens. Ce service d'escorte donna lieu à quelques rencontres avec les guerilleros.

Déjà le 6 décembre, le commandant COTTRET, à la tête des 3e et 5e compagnies, avait surpris, près de la Soledad, au rancho del Surdo, une bande considérable à laquelle il avait tué quelques hommes et repris un gros butin.

Le 28 janvier, entre Palo-Verde et Paso del Macho, le lieutenant MOHAMMED BEN BOUNEF, qui escortait un convoi avec une section de la 5e compagnie et un peloton de chasseurs d'Afrique, fut assailli à l'improviste par 300 ou 400 fantassins et 150 cavaliers. L'avant-garde en arriva bientôt à une lutte corps à corps, mais l'arrière-garde, la rejoignant au pas de course, dégagea le terrain par une brillante charge à la baïonnette. A 2 kilomètres plus loin, l'ennemi revint à la charge; mais à deux reprises il fut encore repoussé par cette héroïque petite troupe.

Les Mexicains eurent vite appris à connaître la vigueur et le courage des tirailleurs; ils conçurent une haute idée de leur valeur et la vue de l'uniforme bleu suffit souvent à mettre en fuite de nombreux guerilleros. Moins d'un mois après l'arrivée du bataillon dans les Terres-Chaudes, les convois purent circuler avec sécurité. Les tirailleurs avaient cependant à souffrir des fièvres qui régnaient dans la contrée ; ils continuèrent néanmoins à faire bravement leur devoir et à accomplir la pénible mission dont ils étaient chargés.

Au commencement de février, le bataillon fut heureux d'apprendre qu'il était appelé à faire partie des troupes qui se préparaient à marcher contre Puebla. Les tirailleurs avaient d'abord été désignés pour maintenir la tranquillité dans les Terres-Chaudes. Mais, dans le but de donner à tous les corps la satisfaction de prendre part aux opérations actives, le général Forey décida que chaque bataillon fournirait une compagnie, destinée à la garde des postes et à l'escorte des convois de ravitaillement.

Le 5 février, le bataillon reçut donc l'ordre de rejoindre la division Bazaine (1re division), où il était compris dans la 2e brigade (général de Castagny). Ce fut la 6e compagnie qui fut détachée pour protéger les communications avec la Vera-Cruz. Elle s'installa à Paso del Macho avec l'ordre de s'y fortifier et la mission de protéger le pont jeté sur le rio Grande. Les cinq autres compagnies quittèrent Chiquihuite le 19 février et arrivèrent le 20 à Orizaba, après avoir fait étape à Cordova.

Le général en chef avait déjà mis en route la majeure partie de ses troupes et elles avaient, par trois routes différentes, abordé le

haut plateau d'Anahuac. Le 23, il quitta Orizaba à son tour, emmenant comme escorte le bataillon de tirailleurs. La première étape conduisit à Aculcingo, petit village indien situé aux sources du rio Blanco. On était là au pied des Cumbres : ce sont des escarpements abrupts, formant comme deux degrés d'un escalier gigantesque et qui terminent le plateau d'Anahuac, à pic sur celui d'Orizaba, avec une différence de niveau d'un millier de mètres.

Les deux journées suivantes furent employées à gravir les interminables lacets de la route; enfin à la Cañada d'Ixtapa, où l'on bivouaqua le 25, on prit pied sur les hauts plateaux mexicains.

Cette région est toute différente de celles qu'on avait traversées jusqu'alors : de grandes plaines monotones couvertes de maïs, de blé, d'orge, de cactus, d'aloès; peu d'eau, peu de bois, quelques rares bouquets d'arbres seulement au milieu des nombreuses haciendas parsemées dans la campagne. A l'ouest, l'horizon était, au loin, borné par de hautes montagnes couvertes de neige et, à l'est, la vue s'étendait au-dessus du plateau d'Orizaba et des plaines de Vera-Cruz, jusqu'à la mer.

Le 26, le bataillon quitta l'escorte du général en chef qui se dirigea directement sur Puebla par Palmar, suivant la même route que la division Douay. Les tirailleurs prirent la route de droite, par San-Andrès, pour aller rejoindre la division Bazaine à Nopalucan. Ils y arrivèrent le 1er mars et furent dirigés le même jour sur l'hacienda ruinée de Santa-Rosa qu'occupait déjà la 3e compagnie. Cette dernière était partie d'Orizaba un jour avant le reste du bataillon pour escorter un convoi destiné à la première division.

Le 4 mars, le bataillon s'établit à San-Antonio de Tamaris, puis, le 9, à la Floresta. Ces différentes haciendas étaient situées aux avant-postes de la division.

Cependant, le général Forey, arrivé sur le théâtre des opérations, pressait la marche des colonnes destinées à investir Puebla; la division Bazaine quitta Nopalucan le 15 mars; elle coucha le soir à Acajete et, le lendemain, à 4 heures de l'après-midi, elle campait à 5 kilomètres de Puebla, sur le cerro Amalucan, colline élevée qui domine la plaine au milieu de laquelle s'élève la ville. La division Douay tourna Puebla par le nord et vint s'établir à l'opposé de la division Bazaine. L'investissement se trouva ainsi établi, autant du moins que le permettait le faible effectif des troupes par rapport au périmètre qu'elles avaient à garder.

Depuis l'année précédente Puebla avait été sérieusement fortifié; des ouvrages en terre, avec de solides bâtiments pour réduits, s'élevaient autour de la ville; les îlots de maisons ou cadres,

formés par les rues qui se coupent à angle droit, avaient été reliés de façon à former plusieurs lignes de défense successives. Les murs massifs d'une cinquantaine d'églises ou de couvents offraient à ces lignes de solides points d'appui. Le général Ortega s'était enfermé dans la place avec une armée de 15,000 hommes, dont le moral était exalté par le souvenir de l'échec subi par les Français l'année précédente, devant ces mêmes murailles qu'elle était chargée de défendre.

Dans la nuit du 23 au 24 mars, la tranchée fut ouverte au sud du cerro San-Juan, en face du fort San Xavier. Dans la journée précédente, afin de concentrer les troupes devant le point d'attaque, une partie de la division Bazaine, dont le bataillon de tirailleurs, s'était établie au camp d'Amatlan, en un point diamétralement opposé à celui qu'elle occupait d'abord à Amalucan. Le bataillon établit son bivouac à côté de la ferme de Mayor-Asco.

A partir de ce moment, il prit part aux travaux du siège : son tour de garde revenait tous les trois jours; les autres nuits, il fournissait des travailleurs.

Le 26, il évacua son camp pour aller non loin de là, à Puente de los Animas, relever un bataillon d'infanterie de marine; mais, le 14 avril, il revint à Mayor-Asco reprendre le bivouac qu'il venait de quitter.

Le 29 mars, le fort San-Xavier fut enlevé d'assaut par les troupes de la brigade L'Hérillier, mais la prise de cet ouvrage important n'avança pas les opérations du siège autant qu'on l'avait espéré. Les Mexicains avaient organisé une seconde ligne de défense à 50 mètres à peine en arrière de celle qu'ils avaient été forcés d'abandonner. Les cadres voisins, retranchés et barricadés, formaient autant de solides forteresses dont les murs, renforcés d'amas de pierres ou de décombres, résistaient aux pétards avec lesquels on tentait de les renverser; la vigilance de l'ennemi fit échouer plusieurs attaques par surprise; il fallut faire le siège en règle de chacun de ces cadres.

Ces combats continuels à de si courtes distances étaient pénibles et fort meurtriers.

C'est ainsi qu'à la tranchée le bataillon perdit deux hommes le 30 mars. Le 3 avril, il était de garde à la batterie Morelos et occupait quelques maisons faisant face à la place Saint-Augustin; ces maisons furent incendiées par l'artillerie ennemie, et le capitaine DE MAILLARET (O) (1) fut grièvement blessé, un sergent français fut

(1) Le signe (O) indique que l'officier ou le tirailleur cité appartenait aux compagnies fournies par le 2e régiment.

tué et six tirailleurs blessés par des éclats d'obus pendant qu'ils travaillaient à se rendre maîtres du feu.

Le 9, au couvent de San Marco, il y eut encore un caporal tué et quatre tirailleurs blessés; le 12, au même endroit, il y eut de nouveau quatre blessés.

Le 18, la 6e compagnie, qui était restée dans les Terres-Chaudes, rejoignit le bataillon au camp de Mayor-Asco. Elle avait été relevée au poste de Paso del Macho par des troupes arrivées de France.

Le 20, le bataillon tout entier prit la garde de tranchée pour trois jours, entre le Pénitencier et l'hôpital de Sangre; le premier jour, un tirailleur fut tué et deux autres blessés; le troisième jour, en occupant le cadre du théâtre qui venait d'être évacué par l'ennemi, il y eut encore un tué et deux blessés.

Le 26, le bataillon prit encore la garde pour trois jours entre le cadre de Guadalupe et celui de la caserne.

Pendant cette garde, le capitaine Bézard, le capitaine Véran (O) et cinq tirailleurs furent blessés, un homme fut tué.

Le 30 avril et le 1er mai, les travailleurs fournis par le bataillon eurent trois hommes blessés.

Pendant toute cette période de cheminements à l'intérieur de la ville, les Mexicains nous disputèrent chaque cadre avec acharnement. Presque tous les jours se livraient des combats, où parfois la valeur et l'élan de nos soldats venaient se briser contre les obstacles que les Mexicains accumulaient à tous les coins de rue et qu'ils défendaient avec une suprême opiniâtreté.

C'est ainsi que, le 25 avril, l'attaque de Santa-Inès nous coûta près de 200 hommes sans que nous puissions nous emparer de ce couvent.

Chaque pas que nous faisions en avant nous coûtait beaucoup trop de sang; aussi les travaux du siège subirent-ils un léger ralentissement.

Le général en chef abandonna ce système d'assauts successifs et il se décida à attendre de nouvelles bouches à feu de gros calibre et d'importants approvisionnements de munitions qui devaient arriver prochainement de la Vera-Cruz. En attendant, il fit compléter et renforcer les travaux d'investissement afin d'interdire d'une façon absolue toute communication de la garnison avec une armée de secours qui cherchait à la ravitailler.

Le général Comonfort, ancien président de la République du Mexique, avait, en effet, réuni dans les provinces du nord une armée d'une quinzaine de mille hommes avec laquelle il s'était rapproché de Puebla dès le commencement du siège.

A plusieurs reprises, il avait fait contre nos lignes d'investissement des tentatives restées infructueuses.

Au commencement de mai, on apprit que le président Juarez s'était rendu au camp de Comonfort ; qu'un grand convoi y avait été rassemblé et que les Mexicains allaient, selon toutes probabilités, tenter de l'introduire dans la place.

Le 5 mai, en effet, une nombreuse cavalerie se présenta devant nos lignes au nord de Puebla. Un escadron de chasseurs d'Afrique, après plusieurs charges brillantes, repoussa l'ennemi de San-Pablo del Monte jusqu'à l'hacienda d'Acupilco. Les Mexicains n'engagèrent point leur infanterie et reprirent leurs anciennes positions.

Le lendemain, le général Comonfort reprit l'offensive et tenta de faire passer son convoi par les rives du rio Atoyac, vers le nord-ouest de notre ligne d'investissement. Il surprit d'abord le passage de la rivière, gardé par des Mexicains auxiliaires, et réussit à refouler quelques-uns de leurs postes établis sur le cerro de la Cruz ; mais l'arrivée d'une colonne française le força bientôt à rétrogader.

Ces deux insuccès ne semblèrent pas décourager le général mexicain : il s'établit à une dizaine de kilomètres au nord-ouest de Puebla, sur les hauteurs couronnées par le village de San-Lorenzo, et s'y fortifia, comme pour attendre sur cette position une occasion de tromper notre vigilance.

Le général Forey résolut de se débarrasser de ce gênant voisinage, et il chargea le général Bazaine de déloger l'ennemi de ses positions.

Le bataillon de tirailleurs fut désigné pour participer à ce coup de main. Le 7 mai, après la soupe du soir, il quitta son camp de Mayor-Asco, n'y laissant que les indisponibles pour garder les bagages, et alla bivouaquer au delà du pont de Mexico, près du moulin de Santa-Cruz. C'est là que se concentrait la colonne, composée, outre les tirailleurs, d'un bataillon du 3e zouaves, d'un du 51e, d'un du 81e, d'une batterie d'artillerie de la garde, d'une section d'artillerie de montagne servie par des fusiliers marins, de trois escadrons français et d'environ 250 cavaliers mexicains.

Le général Neigre commandait l'infanterie ; le général de Mirandol, la cavalerie.

A minuit, la colonne se mit en route dans le plus profond silence, suivit pendant 3 kilomètres la route de Mexico jusqu'au village de Cuautlincingo, puis elle tourna à droite et prit à travers champs pour éviter les postes ennemis.

On était encore à 4 kilomètres de San-Lorenzo quand la pointe d'avant-garde fut arrêtée par le qui-vive d'une vedette ennemie ;

le général Bazaine, qui était en tête de colonne, fit répondre par les cavaliers auxiliaires mexicains. Cette ruse réussit et la colonne continua à s'avancer dans l'obscurité; une barranca escarpée, courant vers l'Atoyac, vint bientôt arrêter son mouvement; les sapeurs du génie se hâtèrent de pratiquer des rampes, qui permirent à l'artillerie de franchir le ravin.

Au delà de la barranca l'avant-garde est encore arrêtée par un poste ennemi. Il est 4 h. 1/2, le jour commence à poindre, il n'y a plus à user de subterfuges : le général Bazaine ordonne d'enlever le poste, ce qui est lestement exécuté. On n'est plus guère qu'à 2 kilomètres de San-Lorenzo, et les clartés du jour naissant permettent de reconnaître la position ennemie.

Le village de San-Lorenzo couronne une colline élevée, située sur la rive droite du rio Atoyac. Les pentes de l'ouest, couvertes de cactus, d'aloès, parsemées de cases indiennes, descendent doucement pour aller se confondre avec la plaine. Vers l'est, au contraire, elles tombent à pic sur la rivière. Celle-ci, qui coule du nord au sud, se trouve à cet endroit resserrée et encaissée; elle n'est guéable qu'à quelque distance en amont au moulin de Pensacola. Au sud de la colline, le terrain s'abaisse en pente douce jusqu'à la barranca que nous venons de franchir et donne ainsi un superbe champ de tir en avant du village.

Le général Comonfort avait fait fortifier cette position; une ligne continue d'épaulements non encore terminés mais déjà garnis d'artillerie couvrait tout le front. L'église de San-Lorenzo, barricadée et crénelée, formait réduit. Le général Etchegarray avait en ligne 8,000 hommes, couvrant le convoi de ravitaillement massé derrière le village. Le général Comonfort se trouvait avec 6,000 hommes sur l'autre rive du rio Atoyac.

Nos troupes se hâtent au passage de la barranca; dès que le ravin est franchi, le général Bazaine déploie la colonne par bataillons : les zouaves à droite; les tirailleurs au centre; le 51e à gauche; la section de montagne à l'aile droite; la batterie de la garde, entre les deux premiers bataillons; la cavalerie tout entière, massée à l'aile gauche. Le 81e, laissé à la garde des bagages, doit servir de réserve. On continue d'avancer dans cette formation.

Dès que l'artillerie ennemie aperçoit la colonne, à environ 1,200 mètres, elle ouvre le feu; la nôtre lui répond immédiatement, et notre infanterie se forme en échelons par bataillon à 100 pas, la gauche en avant.

A 800 mètres, le général Bazaine fait battre la charge; des cris d'enthousiasme lui répondent, et, sans s'inquiéter du feu de mi-

traille et de mousqueterie qui les accueille, les troupes, l'arme sur l'épaule, s'avancent ensemble et gravissent les pentes de la colline. Bouillants d'impatience, les tirailleurs franchissent en quelques instants la distance qui les sépare des retranchements ; ils les abordent à la baïonnette, culbutent les Mexicains, dépassent les pièces et pénètrent dans le village, où ils poursuivent l'ennemi de toutes parts. Dans cette courte lutte, les Mexicains, rompus par le choc des tirailleurs, assaillis à coups de baïonnette, chassés de rue en rue, de maison en maison, font des pertes fort sensibles. Au milieu de la mêlée, deux tirailleurs, les nommés Ahmed ben Myoub du 3e régiment, et Khenil ben Ali, du 2e, s'emparent chacun d'un drapeau mexicain, qu'ils arrachent aux mains de leurs porteurs (1).

La résistance est particulièrement opiniâtre dans l'église qu'occupe un bataillon de zapadores. Les premiers arrivés des tirailleurs y sont reçus par une fusillade meurtrière qui les arrête; mais les compagnies reformées se portent de nouveau en avant; l'arrivée des zouaves, qui avaient abordé le village sur notre droite, décide de la retraite des zapadores.

Dès qu'il avait été averti de l'attaque des Français, le général Comonfort avait prescrit de faire éloigner le convoi et était accouru avec quelques renforts, mais il était trop tard pour rétablir le combat. Le général mexicain trouva ses soldats se pressant en désordre vers le gué de Pensacola : il fut lui-même entraîné par le flot des fuyards et dut repasser la rivière.

Les premiers de nos fantassins, qui le serraient de près, s'emparent bientôt du gué, et tous les Mexicains restés sur la rive droite, coupés de leur ligne de retraite, poursuivis par la cavalerie qui a débordé le village, sont sabrés ou faits prisonniers.

Bientôt nos compagnies, reformées, passent la rivière à leur tour et tombent au milieu de la partie du convoi qui a réussi à gagner la rive gauche. Les voitures, abandonnées de leurs conducteurs, sont capturées tout attelées. Il est 6 h. 1/2, les Mexicains, complètement rompus, fuient isolément dans toutes les directions.

Le général Marquez, qui pendant le combat était resté en position sur la rive gauche avec un corps d'auxiliaires, descendit du cerro de la Cruz avec deux bataillons et deux escadrons et poursuivit les juaristes jusqu'à Santa-Inès Zacatelco.

Le bataillon de tirailleurs se reforma à 6 kilomètres au delà de San Lorenzo et fut chargé de soutenir l'action du général Marquez. A midi il rentrait à San-Lorenzo et campait sur le champ de bataille.

(1) Voir la note à la fin du volume.

Les résultats de la journée étaient considérables ; ils étaient dus en grande partie à l'impétueux élan de nos soldats. En moins de deux heures, quatre bataillons et trois escadrons, avaient complètement dispersé une armée de 15,000 hommes, pris 4 drapeaux, 11 fanions, 8 canons, fait 1,200 prisonniers ; ils s'étaient emparés d'un immense convoi de ravitaillement, détruisant ainsi le dernier espoir des assiégés de Puebla. 800 ou 900 Mexicains restaient tués ou blessés sur le champ de bataille, tandis que nos pertes totales ne s'élevaient qu'à une centaine d'hommes.

Le bataillon de tirailleurs algériens pouvait revendiquer une large part de ce brillant succès. Outre deux drapeaux, il avait pris quatre fanions de bataillon. Voici comment s'exprime sur son compte le général Neigre dans son rapport au général Bazaine :

« Quant aux tirailleurs algériens, bataillon héroïque, entrain admirable, chef de bataillon remarquable. J'appelle toute votre attention sur le brave commandant COTTRET ; M. ALZON, adjudant-major, déjà proposé pour chef de bataillon, s'est conduit comme un *véritable soldat*. Cette expression seule doit lui donner les plus grands titres.

» Le capitaine VÉRAN (O), quoiqu'à peine guéri d'une blessure, se trouvait à la tête de sa compagnie, et il a fallu toute mon énergie pour lui refuser l'honneur de passer devant moi.

» Deux tirailleurs m'ont apporté des drapeaux. Le commandant COTTRET vous donnera à cet égard tous les renseignements, le temps me manquant pour compléter un travail que mon cœur voudrait pouvoir écrire... »

Les pertes du bataillon dans cette journée du 8 furent de trois officiers blessés : le commandant COTTRET, le capitaine BÉZARD et le lieutenant LOPPÈS (O), qui mourut le 11 mai des suites de ses blessures. 5 tirailleurs avaient été tués et 18 blessés.

Quelques jours plus tard, dans l'ordre n° 145, daté du 17 mai, le général en chef, après avoir félicité les troupes de leur brillante valeur, citait à l'ordre de l'armée ceux qui s'étaient particulièrement fait remarquer. Les citations suivantes revenaient au 2e tirailleurs :

MM. LOPPÈS, sous-lieutenant, blessé grièvement, mort depuis.

BOUGUÈS, lieutenant.

KHENIL BEN ALI, tirailleur de 1re classe : a pris un drapeau.

CHASSOUX, sergent.

MOHAMMED BEN THOUMY, tirailleur : a fait mettre bas les armes à 5 Mexicains.

Par décision du général en chef, du 11 mai, le lieutenant BOUGUÈS fut nommé chevalier de la Légion d'honneur avec la mention sui-

vante : « A commandé une compagnie avec la plus grande énergie. » A la même date, les tirailleurs KHENIL BEN ALI et MOHAMMED BEN THOUMY furent décorés de la médaille militaire. Quelques jours après, le sergent CHASSOUX reçut aussi la médaille.

Les troupes qui avaient pris part au combat de San-Lorenzo couchèrent sur les positions conquises. Le lendemain, le bataillon de tirailleurs revint à son camp de Mayor-Asco pour reprendre les travaux du siège.

Ceux-ci, qui avaient été interrompus pendant la durée des opérations contre le général Comonfort, furent repris avec une grande vigueur. L'effort de l'assaillant se porta alors contre le front sud de la ville, où l'on avait reconnu un point d'attaque plus favorable, en face des forts de Carmen et de Totimehuacan. Le 12 mai, une tranchée fut ouverte à 700 mètres du saillant de ce dernier fort. Le même jour, le bataillon de tirailleurs fut rapproché de ces nouvelles attaques et vint camper à quelques centaines de mètres de Mayor-Asco, sur le bord de la rivière de San-Francisco.

Dès le lendemain, l'ennemi tenta une sortie sur nos nouveaux cheminements. Vers 8 heures du matin, une colonne d'un millier d'hommes sortit de la place et se dirigea vers la droite de nos attaques. Elle fut reçue par le feu de nos batteries établies à Teja et à Molino del Guadalupe.

Le bataillon de tirailleurs était ce jour-là de réserve à la garde de tranchée. Aux premiers coups de fusil, il prit le pas de course et se dirigea vers la tranchée. En y arrivant, le sous-lieutenant CAILLOT tomba mortellement frappé à la tête par un éclat de pierre. Les Mexicains se retiraient. On les poursuivit à la baïonnette pendant une centaine de mètres, et les tirailleurs rentrèrent dans la tranchée ; ils y passèrent la nuit et eurent encore un homme tué et deux autres blessés.

Cependant, tous les jours, les assiégeants faisaient de notables progrès. Le 16, après une violente lutte d'artillerie qui dura toute la journée, le feu de la place fut complètement éteint, et la 2e parallèle fut ouverte à 250 mètres du saillant de Totimehuacan. Le soir, le bataillon se rendit à la tranchée ; il était désigné pour prendre part à l'assaut du fort qui devait avoir lieu le lendemain matin à la pointe du jour. Mais, dans la nuit, on s'aperçut qu'une grande agitation régnait dans la ville et dans les forts ; vers 4 heures, on entendit de fortes explosions : l'ennemi, après avoir brisé ses armes et encloué ses canons, faisait sauter ses batteries et ses munitions.

Bientôt après le général Forey reçut une lettre du général Ortega ; ce dernier lui annonçait qu'après avoir licencié son armée, il se rendait à discrétion avec ses officiers.

La chute de Puebla mettait entre nos mains 12,000 prisonniers et 150 pièces de canon. Elle fit du général Forey un maréchal de France.

Un ordre du 18 mai fit passer le bataillon de tirailleurs à la brigade Neigre, la 2e de la 2e division.

Le 2 juin, cette division, commandée par le général Douay, quitta Puebla pour marcher sur la ville de Mexico, vers laquelle s'était déjà acheminée la 1re division.

On fit étape le 2 à San-Antonio, le 3 à San-Martino, d'où la 1re compagnie fut détachée pour occuper le poste du moulin de San-Miguel, le 4 à Puente de Texmelucan, où la 2e compagnie fut encore laissée en détachement.

Le 5, le bataillon coucha à Venta de Cordova et le 6 à Buena-Vista, où il séjourna pendant trois jours afin d'attendre l'arrivée du général en chef, qu'il devait escorter jusqu'à Mexico.

Le 9, on fit étape au Peñon, à 3 kilomètres de la capitale. Le lendemain, le bataillon fit partie des troupes à la tête desquelles le général Forey fit son entrée à Mexico.

L'armée fut accueillie avec enthousiasme par une population avide de jouir de la paix et qui croyait que la fuite de Juarez et le prononciamiento du parti conservateur allaient enfin marquer la fin de la guerre. Partout des arcs de triomphe, des trophées et des drapeaux.

C'est au milieu des acclamations de la foule que le général Forey se rendit à la cathédrale pour y entendre un *Te Deum* solennel. Puis eut lieu le défilé des troupes, pendant lequel les Mexicains, couvrant nos soldats de fleurs, firent une ovation à chaque nouvel uniforme.

Les tirailleurs ne furent pas les moins fêtés, et les cris de « Vivan los turcos ! » retentissaient encore quand le bataillon prit son casernement à l'hôpital de Santa-Maria de Gracia.

Par décret du 16 mai, le commandant Cottret fut nommé lieutenant-colonel au 62e de ligne. Il fut remplacé par le commandant Munier, du régiment étranger. Le commandant Munier n'était pas un inconnu pour les tirailleurs : il avait servi comme capitaine au bataillon d'Oran, puis au 3e régiment, où il été resté sept ans. Il s'était encore distingué à Solferino dans les rangs du régiment de marche. Il prit, le 8 août 1863, le commandement du bataillon de tirailleurs du Mexique.

Le sous-lieutenant Loppès fut remplacé par le sergent-major Perrot, du 1er régiment, qui fut nommé sous-lieutenant à la 2e compagnie et prit bientôt après les fonctions d'officier d'habillement.

CHAPITRE XVIII

Guerre du Mexique (1863 et 1864)

Le bataillon dispersé autour de Puebla. — Concentration à Tehuacan. — Courses autour d'Acatlan. — Colonne Douay dans le Nord. — Poursuite du général Uraga dans la sierra d'Uruapan. — Le bataillon occupe Zamora. — Organisation de la cavalerie du bataillon. — Combats autour de Guadalajara. — Décoration du fanion. — Occupation d'Acapulco. — Combat de Pueblo-Novo. — Occupation de Mazatlan. — Expédition dans le Sinaloa. — — Combat de San-Pedro.

L'occupation de Mexico n'avait pas dénoué la question mexicaine. Juarez, réfugié à San-Luis de Potosi avec son gouvernement, disait dans une de ses proclamations que les Français n'avaient gagné rien autre chose qu'une ville de plus. Il commandait, en effet, sans contestations, dans toutes les parties du territoire sur lesquelles l'action des armes françaises ne se faisait pas directement sentir.

Un grand nombre d'officiers et de généraux mexicains, échappés de nos mains, lors de la prise de Puebla couraient les provinces du nord et de l'ouest pour y organiser la résistance.

De nombreuses bandes de pillards, couvrant leurs brigandages du drapeau de l'indépendance, s'étaient aussi formées à la faveur de cet état de trouble. Elles venaient sur nos lignes de communications et jusqu'aux portes de Mexico, attaquer nos postes détachés et tenter d'enlever nos convois.

Nos troupes eurent à exécuter bon nombre de petites opérations pour s'opposer aux entreprises de ces guerillas ; pour assurer la tranquillité, le général en chef fut amené à disséminer quelques bataillons dans les postes qui avaient besoin d'être renforcés. Les tirailleurs algériens furent désignés pour ce service.

Dès le 19 juin, les 3e et 4e compagnies, sous le commandement du lieutenant Sénac, quittaient Mexico pour aller tenir garnison à San-Martino sur la route de Puebla.

Le 22, la 2e compagnie et la 1re qui, de San-Miguel, était venue la rejoindre, furent relevées à Texmelucan par trois compagnies de zouaves, et partirent pour escorter un convoi à la Soledad.

Ce service, qui ne dura pas moins de quarante jours, fut des plus pénibles à cause du mauvais temps et de l'état des routes qui, dans les Terres-Chaudes, étaient complètement défoncées par les pluies. Le 30 juillet, ces deux compagnies arrivèrent à San-Andrès, entre Puebla et Orizaba ; c'est là qu'elles devaient tenir garnison.

Le 6 juillet, les 5e et 6e compagnies quittèrent à leur tour Mexico pour aller occuper Texcoco, à 25 kilomètres au nord-est ; il ne restait plus à Mexico que l'état-major, et, par suite de cette dissémination du bataillon, les tirailleurs cessèrent de faire partie de la 2e division ; ils passèrent, le 12 juillet, à la brigade de réserve. En même temps, l'état-major du bataillon quitta Mexico pour aller occuper Puebla, où il arriva le 16 juillet, avec les 3e, 4e, 5e et 6e compagnies.

Jusqu'au mois de novembre, les compagnies occupèrent différents postes et firent isolément de nombreux mouvements pour escorter des convois ou pour changer d'emplacements.

Le 19 juillet, la 4e compagnie fut détachée à la Cañada, en même temps que la 3e à Puente-Colorado. A partir du 29 août, ce fut la 4e qui occupa seule les deux postes, la 3e compagnie ayant rejoint l'état-major.

La 4e compagnie entra à Tehuacan le 9 septembre (1); les 1re et 2e, venues de San-Andrès, y étaient arrivées quatre jours auparavant ; l'état-major y était depuis le 8 août avec la 3e et la 6e compagnie. Le bataillon s'y trouva donc concentré en entier, sauf la 5e compagnie, qui occupait les deux postes de Zapolitlan et Coscatlan.

Le 12 septembre, le commandant Munier partit de Tehuacan pour faire une course vers le sud ; il emmenait avec lui les 2e, 3e, 4e compagnies et la 2e section de la 6e. La 1re compagnie et l'autre section de la 6e restèrent à la garde de la ville. On fit étape à Zapolitlan, où la 5e compagnie en entier se joignit à la colonne ; la 2e section de la 6e y resta pour garder le poste. Le 15, on arriva à Acatlan, où l'on fit séjour le 16.

En arrivant à Acatlan, le commandant Munier avait appris que 800 juaristes, avec deux pièces de canon, occupaient la ville de Huajuapam, à une soixantaine de kilomètres au sud-est. Il réso-

---

(1) La matricule du corps indique que le lieutenant Mohammed ben Guerar fut « tué à l'ennemi le 8 septembre 1863, à la Canada ». A cette date, la compagnie de Mallarrt quitta en effet la Cañada, mais il n'a pas été trouvé trace d'un engagement pour ce jour-là. Le lieutenant Ben Guerar fut sans doute assassiné isolément au moment du départ.

lut de les y surprendre, et, laissant la 2e compagnie à Acatlan pour assurer sa retraite, il partit, le 17, avec les trois autres compagnies et 50 cavaliers mexicains auxiliaires.

Le soir, on arriva à Chila, petit village, où la colonne fut fort bien reçue. L'on fit la soupe chez les habitants, puis l'on se remit en marche vers 11 heures du soir. Après une marche de nuit fort pénible dans les sentiers de la montagne, l'on arriva le matin à Huajuapam. L'ennemi avait évacué la ville et s'était enfui malgré sa grande supériorité numérique.

Le 20, on était de retour à Acatlan.

Jusqu'au 26, les compagnies rayonnèrent autour d'Acatlan, courant sus aux troupes de bandits qui désolaient le pays ; on parvint à saisir cinq ou six chefs de bandes que l'on fusilla; leurs maisons furent brûlées.

Le 26, le commandant, avec les 4e et 5e compagnies, partit pour Puebla, où devait se concentrer le bataillon ; il y arriva le 30 septembre. La 2e compagnie n'y fut que le 21 octobre, car elle séjourna quelques jours encore à Chila et à Acatlan. Quant aux trois autres compagnies, elles ne rejoignirent que quelques semaines plus tard.

Depuis le départ du commandant Cottret, quelques mutations s'étaient produites aux deux compagnies du 2e tirailleurs. Le 18 juin, le sergent Belkassem ben Mohammed, du 3e régiment, fut nommé sous-lieutenant à la compagnie Véran, en remplacement de M. Raouti ben Dedouch (O), nommé lieutenant et rentré en Afrique ; le 6 août, le sergent-major de Newkirchen de Nyvenheim (O), de la 4e compagnie, y fut nommé sous-lieutenant en remplacement de M. Blanpied (O), nommé lieutenant et rentré en Afrique.

Le 14 août, le capitaine de Mallaret (O) avait été nommé officier de la Légion d'honneur, avec la mention suivante : « A fait preuve d'une grande bravoure pendant le siège de Puebla », et le lieutenant Lépine (O), chevalier de la Légion d'honneur pour « s'être fait remarquer par son énergie et son courage ».

Le fourrier Mordaino (O) reçut aussi la médaille militaire pour « s'être bien montré en toutes circonstances ».

Le sergent Chassoux (O), déjà médaillé du 25 mai, reçut, le 30 septembre, la croix de la Légion d'honneur pour « avoir fait preuve de la plus grande bravoure au combat de San-Lorenzo ».

Vers la fin d'octobre, le bataillon apprit qu'il allait être appelé à prendre part à des opérations plus importantes que celles qui avaient rempli tout l'été de 1863.

Un mois après notre entrée à Mexico, l'assemblée des notables de la ville, sous la pression du ministre de France, M. de Sali-



gny, avait un peu hâtivement proclamé l'empire du Mexique et offert la couronne à l'archiduc Maximilien d'Autriche.

L'impuissance du parti conservateur, l'indifférence des populations qu'on avait prétendu si disposées à acclamer l'intervention française, avaient cependant convaincu l'empereur Napoléon des inconvénients graves qu'avait pour la France cette intervention qui menaçait de s'éterniser au Mexique. Il aurait désiré à ce moment en dégager sa politique. M. de Saligny avait été impérativement rappelé en France, et, au mois d'octobre, le maréchal Forey avait dû céder son commandement au général Bazaine. Mais l'empereur Napoléon n'avait pas cru devoir pour cela désavouer les faits accomplis, conformes d'ailleurs aux desseins qui l'avaient primitivement poussé à intervenir au Mexique, et l'armée française s'était dès lors trouvée condamnée à la pénible tâche de faire reconnaître l'empire sur toute la surface d'un immense pays dont les aspirations n'étaient rien moins que monarchiques et dont les populations ignoraient jusqu'à l'existence du prince destiné à les gouverner.

A la fin d'octobre, les grandes pluies venaient de cesser et l'on entrait dans la période la plus favorable aux opérations militaires ; le général Bazaine se proposa d'occuper les principales villes de l'intérieur pour y installer le régime impérial et de disperser les troupes libérales, assez nombreuses, qu'avaient réunies les généraux Doblado, vers Queretaro, Negrete, vers San-Luis de Potosi, Uraga et Alvarez en avant de Morelia.

Les troupes françaises furent partagées en deux colonnes. Les tirailleurs algériens firent partie de la 2e division, aux ordres du général Douay, qui comptait en outre, le 1er bataillon de chasseurs, un bataillon du 62e, le 99e, le 2e zouaves, trois escadrons de chasseurs d'Afrique et la division mexicaine du général Marquez.

La colonne du général Douay se concentrait à Mexico. L'état-major du bataillon de tirailleurs, ainsi que les 2e, 4e et 5e compagnies, y arrivèrent le 5 novembre et en repartirent le 9, avec toute la colonne. Le commandant Munier s'arrêta, le 11, à Tepeji del Rio, pour y attendre ses trois autres compagnies qui, venant d'Acatlan et de Tehuacan, n'arrivèrent à Puebla que le 7, à Mexico le 12 et le 18 à Tepeji del Rio.

Le lieutenant trésorier et le lieutenant d'habillement restèrent à Mexico pour y former une sorte de petit dépôt, chargé de régler la comptabilité et de renvoyer dans leurs foyers les hommes libérables, alors au nombre de 80.

A Tepeji, le bataillon se trouva réuni en entier ; il forma avec le 62e une petite colonne placée sous les ordres du colonel Aymard.



Cette colonne arriva le 25 à Queretaro, que le général Douay occupait déjà depuis quelques jours.

Le 1er décembre, la division tout entière quitta Queretaro pour se mettre à la poursuite du général Doblado ; le 9, elle entra à Guanajuato, ville importante, centre d'un district montagneux renfermant des mines d'argent d'une richesse inépuisable ; l'ennemi l'avait évacuée à l'approche des Français. Le 13, la division Douay continuant son mouvement, se porta à Léon en deux étapes. Les deux corps principaux de l'armée libérale se trouvaient séparés l'un de l'autre.

Le général Douay reçut alors mission de poursuivre dans la direction de San-Piedro, Piedra-Gorda, le général Uraga que l'on savait à la tête de 12,000 hommes et de 36 pièces de canon.

La 4e compagnie (capitaine DE MALLARET) fut laissée en garnison à Léon, puis le général Douay se mit en route, précédé, à une demi-journée, par une avant-garde légère formée des trois escadrons de chasseurs aux ordres du colonel Margueritte.

Une marche rapide de trois jours l'amena, le 19, à Piedra-Gorda. L'ennemi n'y était plus : des arrière-gardes juaristes s'enfonçaient à notre approche dans le pâté montagneux qui borde le rio Grande. Le 21, en arrivant à la Piedad, où il pensait faire étape, le général Douay apprend que le général Uraga, dérobant habilement sa marche, a fait une audacieuse tentative sur Morelia, mais qu'il a été repoussé par la division du général Marquez et qu'il est en retraite sur Zamora, où il espère rejoindre la route de Queretaro à Guadalajara. Le général Douay, comprenant l'importance qu'il y a à le devancer à l'embranchement des deux routes, accorde une heure de repos à sa colonne et repart immédiatement pour aller faire la soupe à Pandillo. A 8 heures du soir, il se remet en marche et arrive à 1 heure du matin à Quiringrincharo, où l'on dresse le camp.

Le lendemain 22, vers 10 heures, le colonel Margueritte avec ses trois escadrons, arrive à Zamora après avoir marché presque toute la nuit. Il pénètre inopinément dans la ville, où s'était déjà installée une avant-garde du général Uraga. Les chasseurs enlèvent les barricades qui défendent l'entrée de la ville, puis sabrent dans les rues le détachement ennemi, fort de 300 cavaliers et de 100 fantassins. Le soir même, l'infanterie de la colonne Douay vint occuper Zamora, ayant parcouru 22 lieues en trente-six heures.

Le général Uraga, coupé de la route de Guadalajara, se rejeta dans la sierra de Uruapan et s'établit à Los Reyes pendant qu'il faisait en toute hâte travailler à rendre praticable aux voitures le



chemin de Coalcoman, par lequel il allait tenter de faire échapper les débris de sa division.

Le général Douay, forcé de donner quelque repos à ses troupes et d'attendre ses voitures de vivres, ne put arriver à Los Reyes que le 28 décembre ; Uraga en était parti la veille, abandonnant à notre approche une quantité considérable de matériel.

Le 29, le bataillon de tirailleurs et la cavalerie partent en reconnaissance, pour déterminer la direction qu'a suivie l'ennemi dans sa retraite. Arrivé au village de Perivan au pied des plus hauts sommets de la sierra, ils s'emparent d'un convoi de 143 mulets chargés d'armes et de munitions et relèvent des traces nombreuses laissées par le passage de l'armée d'Uraga. Le lendemain, la colonne tout entière, passant par Perivan, se porta à San-Francisco, suivant toujours la piste de l'ennemi dans la direction d'Uruapan. Le 31, la marche fut reprise ; en passant à Sirosto, on apprit que 400 cavaliers mexicains occupaient le village de San-Juan de las Colchas. On pressa la marche et l'on prit des dispositions pour forcer le passage. Mais les Mexicains ne nous attendirent pas : ils abandonnèrent le village presque sous nos yeux. La colonne traversa San-Juan sans s'y arrêter et poussa à 6 kilomètres plus loin jusqu'à Ojo di Agna ; le bivouac y fut installé au milieu des immenses forêts de pins qui couvrent les croupes de la sierra.

Le lendemain, premier jour de l'année 1864, le départ eut lieu à 3 heures du matin. Les tirailleurs formaient l'avant-garde ; inquiets de ne pouvoir enfin joindre cette armée mexicaine, ils interrogaient fiévreusement l'obscurité de la nuit, craignant de voir encore une fois l'ennemi se dérober devant eux.

Peu après le point du jour, on aperçut sur le chemin les traces évidentes d'une retraite désordonnée : sur la route, dans les fossés, gisaient des armes, des pièces d'équipement, des harnais, des bouches à feu renversées, des affûts à moitié brûlés, des caissons éventrés par l'explosion de leur contenu, lamentables épaves que l'armée d'Uraga avait abandonnées la veille, dans une complète déroute, à la suite d'une panique causée par la fuite précipitée des cavaliers chassés de San-Juan.

L'on rattela tant bien que mal neuf pièces de campagne rayées et quelques caissons, et, à 9 heures du matin, la colonne entra dans Uruapan.

Les libéraux venaient de l'évacuer après avoir détruit les établissements militaires qui consistaient en une fonderie de canons, une capsulerie et un arsenal de construction.

Le général Douay laissa deux heures de repos à la cavalerie et

au bataillon de tirailleurs, puis il les lança sur les traces de l'ennemi qui avait fui par la route de Patzcuaro. Cette reconnaissance, poussée jusqu'à 12 kilomètres, rencontra à chaque pas des objets abandonnés sur la route, une grande quantité d'archives à demi brûlées, des chariots chargés de sucre, de cuivre, d'uniformes. Le tout fut ramené à Uruapan, où la reconnaissance rentra à 4 heures du soir. Uraga, à qui il ne restait guère que 2,000 hommes débandés, s'était jeté avec eux dans les sentiers de la montagne, pour gagner Zapotlan dans le Jalisco.

Le but de l'expédition était pleinement atteint : l'armée d'Uraga était dispersée et les débris en étaient rejetés dans les terres chaudes du Pacifique ; son artillerie était entre nos mains, son matériel et tous ses établissements de guerre détruits.

C'est avec leurs jambes que les fantassins français avaient remporté ce succès, car aucun combat n'avait été livré. Seule, cette poursuite pressante et opiniâtre avait usé l'armée d'Uraga et en avait amené la désagrégation. Les tirailleurs algériens y avaient pour leur part largement contribué. Le général Douay, continuant les traditions des courses et des razzias d'Afrique, les avait, en effet, toujours désignés comme soutien de la cavalerie. A plusieurs reprises ils avaient fait plus de 50 kilomètres par jour marchant au pas de la cavalerie et constamment prêts à lui fournir l'appui de leur feu ou le soutien de leurs baïonnettes.

La colonne séjourna deux jours à Uruapan, puis elle reprit le chemin de Zamora, où elle arriva le 6 janvier, en passant par San-Pedro Paracho.

Les 3e et 5e compagnies avaient pris position au gué de la Angustora, à 8 kilomètres de Zamora, pour protéger le passage des pièces prises à l'ennemi ; elles ne rentrèrent en ville que le 7 au matin.

En arrivant à Zamora, le général Douay y avait trouvé l'ordre de se porter sur la Barca pour protéger le mouvement que le général en chef exécutait alors sur Guadalajara ; il laissa en garnison à Zamora les 2e, 3e et 5e compagnies de tirailleurs, et avec sa colonne, où figuraient encore le commandant Munier et les 1re et 6e compagnies, il se dirigea sur le rio Grande et sur Buonavista. Le 11, en arrivant à l'hacienda de Quiringuincharo, le général apprenait que la petite ville de la Piedad était attaquée par les juaristes, mais que, malgré leur petit nombre, les habitants faisaient une défense désespérée. A 10 heures du soir, il partit à leur secours emmenant avec lui la cavalerie, les deux compagnies de tirailleurs et le 1er bataillon de chasseurs. On marcha toute la nuit ; au point du jour, quand on arriva sous les murs de la ville,

le siège était levé. Ayant appris notre approche, l'ennemi s'était retiré pendant la nuit.

Cette opération était la dernière à laquelle les tirailleurs devaient prendre part avec la division Douay.

Durant cette pénible expédition de deux mois, ils avaient une fois de plus fait apprécier leurs solides qualités militaires; aussi, quelques jours après, en leur disant adieu par l'ordre de la division du 13 janvier, le général Douay les félicita hautement et leur témoigna « toute sa satisfaction pour le bon esprit dont ils n'avaient cessé de faire preuve, pour la constance et l'abnégation avec lesquelles ils avaient gaiement supporté les fatigues et les travaux de la campagne ».

Le 15 janvier, le bataillon se sépara de la division et prit le chemin de Zamora, où il rejoignit, le 16, les compagnies restées dans cette place sous les ordres du capitaine Bézard. Tout le bataillon s'y trouva donc réuni, sauf la 4e compagnie, qui était restée à Léon et qui en fut rappelée pour être envoyée à la Piedad.

La vaste étendue du territoire qu'occupait au Mexique la petite armée française l'avait amenée à se fractionner en une infinité de petits détachements dans lesquels la faiblesse de l'effectif rendait souvent le service fort pénible. Le nombre des escadrons de cavalerie était notamment très insuffisant et nos chasseurs d'Afrique, si grandes que fussent leur valeur et leur activité, avaient peine à suffire à leur tâche, en face de la masse de guérillas mexicaines qui leur étaient opposées.

En raison de cette pénurie, le général en chef résolut de tenter un essai, en demandant aux tirailleurs algériens de lui fournir un appoint de cavalerie légère: il décida qu'une partie d'entre eux serait montée.

Ce remaniement dans l'organisation du bataillon devant se faire à Mexico, les tirailleurs quittèrent Zamora le 19 janvier; mais les habitants de la ville envoyèrent quelques-uns des principaux d'entre eux auprès du général en chef, qui revenait à ce moment de Guadalajara et qui se trouvait à proximité. Cette députation représenta au général Bazaine que, s'il les abandonnait à la merci des libéraux, ceux-ci ne manqueraient pas de venir mettre Zamora au pillage; elle ajouta qu'une grande partie des habitants se disposaient à suivre la colonne et à abandonner la ville si le général ne lui continuait pas la protection des armes françaises.

Le général donna contre-ordre, et le bataillon, qui était déjà à 2 kilomètres de Zamora, revint sur ses pas, moins la 6e compagnie, qui se dirigea sur la Piedad pour y tenir garnison.

A leur rentrée dans Zamora, les tirailleurs furent accueillis

par les acclamations de la population ; le soir la ville fut brillamment illuminée en l'honneur de leur retour.

Peu après, le général en chef décida que l'organisation de la cavalerie des tirailleurs aurait lieu à Zamora. Le commandant institua aussitôt une commission de remonte pour l'achat des chevaux et une seconde commission pour l'achat des harnachements.

La commission de remonte fonctionna tous les jours sur la place de Zamora et acheta, depuis le 1er février jusqu'au 15 mars, environ 200 chevaux, qui furent répartis dans les six compagnies, de manière à ce qu'il y eût dans chacune d'elles une section entière montée. Les pelotons furent exercés, sous la direction du capitaine DE VAUGUION, aux manœuvres de cavalerie.

Les Arabes, qui ont naturellement le goût du cheval et chez qui l'équitation militaire est en quelque sorte une science de tradition (1), s'y appliquèrent avec passion et firent en peu de temps de si rapides progrès qu'ils furent bientôt en état de se présenter avec avantage devant l'ennemi.

Le mois de février et la première quinzaine de mars furent remplis par ces exercices ; on s'occupa aussi fort activement de mettre la ville en état de défense, dans la prévision d'une attaque du général Uraga, qui avait tant bien que mal reconstitué sa division et qui cherchait à se rouvrir la route de Guadalajara.

Le 20 février, en effet, il vint camper à 16 kilomètres de la ville ; mais, découragé sans doute par les rapports de ses reconnaissances, il s'éloigna bientôt sans rien tenter.

Pendant cette période, les compagnies fournirent encore différents détachements pour la protection des convois.

Le 14 mars, il arriva à Zamora trois compagnies du 51e, qui venaient relever le bataillon, celui-ci devait prendre ses nouveaux cantonnements à Tepatitlan et à Lagos.

Le 15 mars, les tirailleurs quittèrent Zamora ; les première et deuxième compagnies arrivèrent à Lagos le 20 ; les quatre autres arrivèrent le 21 à Tepatitlan. La 5e compagnie fut deux jours plus tard détachée au pont de Tololatlan, sur lequel la route de Guadalajara traverse le rio Grande. Elle était chargée de garder ce passage important.

(1) Cela était vrai en 1864 et ne l'est plus guère en 1893. Aujourd'hui, l'Arabe du Tell vend ses poulains à la remonte, enfourche un bourriquet pour aller labourer son champ et, pour voyager, monte bravement en diligence, le parapluie à la main. La paix et les grand'routes ont tué chez lui l'équitation militaire, et c'est seulement chez les nomades des Hauts-Plateaux et du Sahara que l'on retrouve encore parfois « l'Arabe et son coursier », célébrés par la légende.

A peine arrivé, le commandant MUNIER avait appris des habitants qu'à quelques lieues de Tepatitlan, le rancho de la Campaña servait de refuge à une trentaine de brigands, qui désolaient le district par leurs rapines. Cette bande avait à sa tête un certain Nuñez, très redouté pour les cruautés qu'il avait commises dans les environs.

Le commandant MUNIER partit le 25 mars avec un guide et vingt tirailleurs montés, pour tâcher de la surprendre. La petite troupe, divisée en deux parties, marcha une dizaine de kilomètres dans des sentiers détournés qui lui permirent d'arriver au rancho de la Campaña sans être aperçue. Le rancho fut immédiatement cerné par dix cavaliers, et le commandant, à la tête du reste, avec trois officiers français pénétra dans l'intérieur. Une vingtaine de bandits, parmi lesquels Nuñez, furent trouvés, les uns dormant, les autres jouant aux cartes, mais tous ayant leurs chevaux harnachés et prêts en cas d'alerte.

Terrifiés par l'apparition des tirailleurs, les Mexicains ne cherchèrent même pas à gagner leurs chevaux : ils s'enfuirent à pied vers une barranca voisine, mais tombèrent alors sous les coups des dix tirailleurs restés à l'extérieur. Huit furent tués, six grièvement blessés, parmi lesquels leur chef Nuñez. Tout le matériel de la bande : mousquetons, lances, sabres, chevaux et mulets harnachés, resta entre les mains des tirailleurs et fut ramené à Tepatitlan.

Le 6, le bataillon reçut à l'improviste l'ordre de se rendre à Guadalajara, d'où il devait être envoyé à Acapulco sur la côte du Pacifique. Depuis longtemps, l'amiral Bouët-Willaumez demandait l'occupation de ce port, qui, bien qu'il ne fût pas un des plus importants au point de vue des douanes, n'en était pas moins un refuge nécessaire aux bâtiments de la croisière et un point de relâche fort utile aux paquebots américains qui lui apportaient ses ravitaillements. Le bataillon de tirailleurs avait été choisi pour y tenir garnison ; on le croyait, avec raison, plus apte qu'aucune autre troupe à résister à l'insalubrité d'un climat moins mauvais que celui de la Vera-Cruz mais fort dangereux cependant, en raison des fièvres pernicieuses qui y règnent une partie de l'année.

Le bataillon quitta donc Tepatitlan le 8 avril et arriva à Guadalajara le 10 et fut caserné à Santa-Maria de Gracia.

Les 1re et 2e compagnies, qui étaient à Lagos, n'arrivèrent que le 13, en même temps qu'un renfort de 75 hommes qu'amenait d'Afrique le sous-lieutenant MARQUISET, du 2e tirailleurs. M. MARQUISET fut placé à la compagnie du capitaine VÉRAN (la 2e), en remplacement de M. PERROT.

A l'arrivée du bataillon à Guadalajara, le général commandant la division fit compléter et régler, d'une manière définitive, l'organisation de la cavalerie des tirailleurs; deux compagnies, les 3e et 5e, commandées par les capitaines les plus anciens du bataillon, furent entièrement montées. On y versa les cavaliers des autres compagnies, de manière qu'elles eussent chacune un effectif de 90 chevaux. Ces hommes furent remplacés dans les compagnies à pied par les hommes des 3e et 5e qui présentaient le moins d'aptitude pour le cheval et aussi par le renfort arrivé d'Afrique.

On donna à chaque cavalier une paire de bottes molles en cuir jaune avec éperons, un pantalon de toile à jambes, qui remplaça le pantalon large, une sarapé, qui remplaça le capuchon, et, enfin, on ajouta à leur armement un sabre de cavalerie. Il fut pourvu à ces dépenses au moyen d'une première mise de 55 francs, que le général en chef alloua à chaque cavalier; leur prime d'entretien reçut aussi un supplément de 0 fr. 10 par jour.

Les préparatifs de l'expédition d'Acapulco n'étaient pas terminés; il fallait attendre encore près d'un mois; afin que ce temps ne fût point perdu, quatre compagnies furent détachées dans les environs de Guadalajara pour protéger les moissons contre la dévastation des guérillas qui infestaient la campagne, pillant et rançonnant les villages et les ranchos.

Le 18 avril, la 4e compagnie et un peloton de la 5e (montée) allèrent occuper la venta d'Astellero; la 3e compagnie (montée) l'hacienda de la Conception, et, enfin, la 6e avec le deuxième peloton de la 5e, le Pueblo de Santa-Anita.

L'occupation de ces trois points fut signalée par trois coups de main qui font le plus grand honneur aux officiers qui les ont dirigés.

Dans l'ordre général de l'armée, du 26 mai 1864, le général en chef s'exprime ainsi au sujet de ces trois affaires :

« Le 23 avril, un détachement de 60 tirailleurs algériens à cheval, sous les ordres de M. le capitaine DE VAUGUION, quitte l'hacienda de la Conception et surprend, à Cuyutlan, au sud de Guadalajara, un poste de 100 guérilleros commandés par Guerrero; l'ennemi chargé vigoureusement, perd 28 tués, plusieurs blessés et laisse aux mains des tirailleurs cinq chevaux harnachés. Après leur départ, les bandits étaient rentrés à Cuyutlan, se vantant qu'on ne les surprendrait plus. Le capitaine DE VAUGUION se chargea de leur donner promptement un démenti.

» Le 27, il repart dans la nuit avec 50 tirailleurs cachés dans des voitures de paille traînées par des bœufs et conduites par des

Mexicains; il pénètre ainsi jusque sur la place du village, sans que l'ennemi se doute de sa présence; il lui tue 4 hommes, lui fait 4 prisonniers et lui prend 12 chevaux sellés avec une quantité considérable d'armes et de munitions.

» Le 26 avril, le capitaine Testard, également des tirailleurs algériens, part, à 1 heure du matin, de l'hacienda de Santa-Anita avec 12 tirailleurs à pied et 20 à cheval; il surprend, à la Cruz-Vieja, une bande de 50 bandits qui y étaient arrivés la veille; il leur tue 11 hommes, s'empare de 14 chevaux sellés et d'une grande quantité d'armes. »

Ces affaires donnèrent lieu aux citations suivantes mentionnées sur le même ordre général :

MM. de Vauguion, capitaine; Testard, capitaine;

M. de Nyvenheim (O), sous-lieutenant : a chargé vigoureusement à la tête de vingt cavaliers;

Lesbros, sergent, qui, avec une partie de ses cavaliers, a coupé la retraite aux bandits et les a rejetés dans le village.

Le moment approchait du départ pour la côte du Pacifique. Tous les détachements rentrèrent à Guadalajara le 1er mai; cette réunion du bataillon fut marquée par une fête pour les tirailleurs : la décoration de leur fanion.

« Par décision impériale du 19 novembre 1863, le bataillon avait été autorisé à porter la croix de la Légion d'honneur au-dessous de son aigle, en récompense de la prise d'un drapeau mexicain au combat de San-Lorenzo (1); mais, comme le bataillon ne possédait pas d'aigle, cette décoration devait être attachée, d'après les instructions de l'empereur, au fanion qui lui servait de signe de ralliement. L'empereur avait décidé, en même temps, que, lors du licenciement du bataillon, cette décoration reviendrait au 3e tirailleurs, régiment auquel appartenait Ahmed ben Myoub, qui s'était emparé, à San-Lorenzo, du drapeau du régiment San-Luis de Potosi.

Le général Douay, chargé de décorer le fanion du bataillon, passa, à cette occasion, le 4 mai, une revue des troupes composant la garnison de Guadalajara; il s'arrêta devant les tirailleurs, et leur exprima, dans une allocution chaleureuse, toute la satisfaction de l'empereur pour leur belle conduite dans la campagne du Mexique.

Malheureusement, cette belle journée fut attristée par un

---

(1) Le rapport envoyé du Mexique à l'empereur ne parlait que du drapeau pris par Ahmed ben Myoub; il y en avait eu, cependant, un autre pris par le tirailleur Khemil ben Ali. (Voir la note à la fin du volume.)

fâcheux accident : au moment où le commandant Munier sortait de chez lui pour se rendre à la revue, il eut la jambe cassée par son cheval, qui s'abattit sur lui.

Le lendemain, le bataillon quitte Guadalajara sous les ordres du capitaine Bézard, pour se rendre à San-Blas, port du Pacifique où il devait être embarqué pour Acapulco. Quinze étapes le conduisirent, par Tepic, à San-Blas, où il fut reçu, le 25 mai, par l'amiral Bouët-Willaumez, commandant l'escadre du Pacifique.

Dès le 28, le bataillon s'embarqua sur le transport le *Rhin* et la frégate la *Pallas;* l'aviso à vapeur le *Diamant* éclairait cette petite division, qui quitta San-Blas le 31 mai.

Les trois navires, après une traversée des plus heureuses, mouillèrent, le 3 juin, à l'entrée de la baie d'Acapulco. L'ennemi évacua précipitamment la ville, et le lendemain le débarquement eut lieu sans coup férir. L'infanterie occupa le fort San-Diégo, qui commande la rade; la cavalerie fut casernée en ville. Une grand'-garde fut en outre détachée à la batterie Alvarez, espèce de fortin bâti au sommet d'une montagne qui domine la ville.

A peine établi, le capitaine Bézard s'occupa de dégager les abords de la place. Le général Alvarez, qui avait abandonné Acapulco à notre approche, ne s'était pas retiré bien loin : il s'était installé à 12 kilomètres de là, au village de Pueblo-Novo, où il avait autour de lui environ 800 hommes de troupes régulières, accompagnés de quelques canons; il s'était retranché sur un cerro escarpé, dont il considérait les pentes comme inaccessibles.

Dans la nuit du 5 au 6 juin, le capitaine Bézard part à 1 heure du matin avec tout le bataillon. Au point du jour, après une marche de nuit assez pénible, on arrive au pied des escarpements de Pueblo-Novo. Une grand'garde ennemie, que l'on y rencontre, est aussitôt enlevée; puis, sans laisser aux Mexicains le temps de se reconnaître, le capitaine Bézard fait sonner la charge; les tirailleurs partent avec leur entrain accoutumé, escaladent les escarpements d'un seul élan, et atteignent la crête du plateau, où ils sont accueillis par un violent feu de mousqueterie; ils se lancent à la baïonnette, franchissent les derniers obstacles qui les séparent de l'ennemi, et celui-ci, enfoncé, culbuté, s'enfuit laissant le terrain jonché de cadavres, abandonnant quatre canons montés, qui sont immédiatement tournés contre les fuyards. Outre ces bouches à feu, on récolta encore sur le champ de bataille, 120 fusils, des munitions, un fanion, des uniformes, des chevaux tout sellés et des mulets à bagages.

Le général Alvarez avait eu 50 hommes tués. Grâce à la surprise des Mexicains et à la vivacité de cette courte lutte, les pertes

des tirailleurs se réduisaient à 4 hommes blessés. Le bataillon rentrait à Acapulco à 5 heures du soir.

Dans la matinée du 9, le capitaine DE VAUGUION partit, avec les deux compagnies à cheval, pour faire une reconnaissance sur la route de Mexico. A 8 kilomètres d'Acapulco, il se trouva tout à coup en présence d'un fort détachement mexicain embusqué derrière une barricade fort habilement dissimulée ; la première décharge blessa mortellement le sous-lieutenant DE NYVENHEIM (O) et atteignit grièvement le capitaine DE VAUGUION. Malgré sa blessure, le capitaine conserva, dans cette situation critique, tout son sang-froid et toute son énergie ; il fit immédiatement mettre pied à terre à une section de tirailleurs et ordonna l'attaque de la barricade. Celle-ci fut enlevée en un instant, et l'ennemi, poursuivi pendant quatre kilomètres, perdit un grand nombre d'hommes, sabrés par les tirailleurs qui étaient restés à cheval. Outre les deux officiers blessés, nous avions encore un homme tué et trois blessés.

Dans un ordre de l'armée en date du 2 juillet, le général en chef félicita le bataillon de tirailleurs algériens « pour la manière brillante dont il avait inauguré notre apparition sur les côtes du Pacifique » puis il citait les militaires qui s'étaient le plus particulièrement distingués dans les combats des 6 et 9 juin. Parmi ces citations, les suivantes revenaient au 2e tirailleurs :

DE NYVENHEIN, sous-lieutenant, mort de ses blessures ;

VÉRAN, capitaine ;

BOUGUÈS, lieutenant ;

PERRETI, sergent français : a planté le fanion du bataillon sur la crête qui domine le village de Pueblo-Novo, au moment du feu le plus vif ;

SYLVESTRE, sergent fourrier : a toujours été en tête de sa compagnie, encourageant ses hommes par la parole et l'exemple ;

DJELLOUL BEN CAUDEL, sergent : a fait preuve d'une grande énergie ; quoique blessé, n'a pas voulu se rendre à l'ambulance et a continué jusqu'au bout à faire le coup de feu ;

ABD EL KADER OULD ALI BOU TALEB, sergent ;

FLORENT, tambour.

Pendant tout son séjour à Acapulco, le bataillon fut obligé d'être continuellement sur pied et de faire de fréquentes sorties : sans se hasarder à une attaque sérieuse, l'ennemi venait presque toutes les nuits tirailler contre la ville.

Tous les ranchos des environs furent successivement brûlés par nous, et l'ennemi fut forcé de se retirer de l'autre côté des montagnes, pour se mettre à l'abri des canons de la marine, dont les boulets allaient l'atteindre jusque sur ses positions.

Dans cette longue occupation qui dura du 4 juin au 10 décembre, le bataillon eut cruellement à souffrir des maladies qui régnaient dans le pays. Les fièvres bilieuses, les fièvres intermittentes, la diarrhée et la dysenterie firent de nombreuses victimes; l'évacuation fut impuissante à sauver les malades affaiblis. Bon nombre de tirailleurs pour lesquels on avait espéré qu'un changement de séjour amènerait la guérison, allèrent mourir au bout de deux ou trois mois à l'hôpital de Guadalajara.

A la fin du mois d'octobre, les 1re et 2e compagnies furent désignées pour aller occuper Mazatlan dans l'État de Sinaloa, port marchand du golfe de Californie, dont les douanes fournissaient au gouvernement de Juarez des revenus d'une certaine importance. Le 20 octobre, ces deux compagnies s'embarquèrent sur la *Victoire* et le *d'Assas*, puis le lendemain elles firent voile pour San-Blas où elles prirent terre le 28 ; de là, elles allèrent jusqu'à Tepic au-devant du commandant Munier, qui, remis de sa fracture, venait de Guadalajara prendre le commandement de cette petite expédition. Le commandant amenait avec lui un détachement de quelques hommes de renfort venus d'Algérie.

Rentrées à San-Blas le 8 novembre, les deux compagnies se rembarquèrent le surlendemain, et le 12 les navires arrivèrent devant Mazatlan. Le capitaine de vaisseau de Kergrist, qui commandait provisoirement l'escadre, fit aussitôt sommer le général Rosalès de lui livrer la place.

La ville possédait quelques fortifications : elle était entourée, du côté de la terre, par un retranchement qui fermait complètement la presqu'île sur laquelle elle est bâtie ; elle était défendue, du côté de la mer, par un fort armé de grosse artillerie qui, au mois de janvier, avait victorieusement résisté à un bombardement tenté par la corvette la *Cordelière*.

Le lendemain 13 novembre, notre sommation n'ayant reçu aucune réponse, les vaisseaux allèrent s'embosser en face des batteries du fort, sur lesquelles ils ouvrirent aussitôt leur feu. Une députation des habitants vint bientôt annoncer que l'armée libérale avait évacué la ville pendant la nuit; les tirailleurs et la compagnie de débarquement de la marine allèrent alors occuper les forts et la ville. Ils y trouvèrent vingt-cinq pièces de canon et une grande quantité de matériel, vivres, armes et munitions.

Le commandant Munier, nommé commandant supérieur de Mazatlan, s'occupa activement d'en organiser la défense. Ce n'était point là une tâche facile : les deux compagnies, diminuées par les maladies, n'avaient que l'effectif strictement nécessaire pour garnir le rempart. Il n'y avait, de plus, aucune coopération

à attendre des habitants : la population composée en grande partie de négociants que cette guerre ruinait, nous était ouvertement hostile. Aussi la place se trouva-t-elle bientôt étroitement bloquée par un corps de 1,400 hommes sous les ordres du général Corona.

Le 11 décembre, à la pointe du jour, les Mexicains tentent une attaque de vive force ; mais le commandant MUNIER, rassemblant tous les hommes disponibles, exécute une vigoureuse sortie qui repousse l'ennemi à 3 kilomètres du rempart.

Le 17 décembre enfin, la *Pallas* et le *Rhin* débarquaient dans le port de Mazatlan les 3e, 4e, 5e et 6e compagnies du bataillon, qui venaient d'Acapulco. D'après les ordres du général en chef, elles avaient évacué cette ville le 10 décembre, après en avoir ruiné tous les moyens de défense.

Profitant de ce renfort, le commandant MUNIER tente le soir même une importante sortie ; parti pendant la nuit avec les deux compagnies montées, il surprend au point du jour le pueblo de las Higueras, occupé par les libéraux. Ceux-ci sont repoussés et, chassés de village en village, ils profitent cependant pour se rallier d'un coude de la route et d'un pli de terrain ; ils nous chargent vigoureusement ; il s'ensuit une courte mêlée dans laquelle les tirailleurs ont vite le dessus. Ayant perdu ses principaux chefs, l'ennemi se dispersa dans toutes les directions. On lui sabra encore une cinquantaine d'hommes au cours de la poursuite, qui fut rondement menée pendant trois kilomètres.

Les tirailleurs n'avaient qu'un officier blessé : M. FEITU, sous-lieutenant à la 1re compagnie, et trois hommes hors de combat.

Malheureusement, la longue série de ces succès allait être interrompue par un revers : le combat de San-Pedro, dans lequel tout le courage des tirailleurs allait être impuissant à compenser l'écrasante supériorité numérique de leurs adversaires.

Le général mexicain Cortès, qui avait été, par le gouvernement impérial, nommé au commandement militaire de l'Etat de Sinaloa, n'avait pu jusqu'alors se rendre à Culiacan, sa capitale. Le général juariste Rosalès tenait en effet la campagne, et la petite garnison française de Mazatlan était trop faible pour pouvoir fournir au général Cortès une escorte suffisante. Dès l'arrivée des compagnies d'Acapulco, le commandant MUNIER s'occupa d'organiser une petite colonne destinée à aller installer le général mexicain dans son gouvernement.

Le capitaine de frégate Gazielle, commandant l'aviso le *Lucifer*, avait reçu le commandement de cette expédition, à laquelle devaient prendre part, la 2e compagnie du bataillon, forte de 64 hommes et commandée par le capitaine VÉRAN (O), un détachement de 40 fusi-



liers marins de la *Pallas* et du *Lucifer*, et le bataillon mexicain du commandant Carmona, qui avait été récemment organisé et armé à Mazatlan.

Ces troupes s'embarquèrent le 18 décembre sur le *Lucifer* et débarquèrent le 19 au soir à Altata, petit port à 150 kilomètres au nord de Mazatlan. Culiacan, situé dans l'intérieur des terres, en était éloigné d'environ 80 kilomètres.

Le commandant Gazielle s'occupa aussitôt de réunir des moyens de transport; il ne réussit à se procurer que quelques ânes, qui furent attelés à deux petits obusiers de 4, débarqués du *Lucifer* en même temps que les troupes.

Le 20, la petite colonne franchit 30 kilomètres et se rendit à Bachimeta. Dans la matinée du lendemain, on parvint encore à s'y procurer quelques mulets, et le soir on alla camper au village de Raboleto, à 10 kilomètres plus loin. La marche fut inquiétée par quelques cavaliers qui livrèrent à l'avant-garde une légère escarmouche; ils nous laissèrent cependant occuper tranquillement le village.

Dans la soirée, ces cavaliers revinrent en plus grand nombre et engagèrent avec les grand'gardes un feu assez nourri; puis ils se retirèrent sur San-Pedro, assez gros village situé à une trentaine de kilomètres à l'ouest de Culiacan.

Le 22 décembre, la colonne se mit en marche à 6 h. 1/2 du matin; après avoir traversé le rio Himaya, elle fut bientôt en vue de San-Pedro. Un gros parti de cavaliers ennemi commença alors à tirailler avec l'avant-garde commandée par le sous-lieutenant MARQUISET (O). Les tirailleurs n'eurent point trop de peine à refouler les Mexicains et, les poussant devant eux, ils arrivèrent bientôt à quelques centaines de mètres de San-Pedro.

Ce village, bâti sur un plateau peu élevé, entouré d'une multitude de propriétés closes de haies vives et émergeant de cette masse de verdure, présentait un aspect assez pittoresque. Le chemin qui y conduit est encaissé entre deux rangées d'aloès et bordé de chaque côté par un fossé profond.

Rosalès occupait avec un bataillon et demi les haies et les premières maisons; sa gauche était appuyée de deux obusiers de 12; un autre demi-bataillon de réserve, avec quatre obusiers, se tenait sur le plateau. La cavalerie était dissimulée derrière les haies et les cultures. Tous ses mouvements depuis la veille n'avaient eu pour but que d'attirer les Français à l'attaque de cette forte position. Les tirailleurs s'y lancent avec leur ardeur accoutumée; ils se dirigent d'abord sur les deux pièces placées à gauche des Mexicains et dont l'effet est assez meurtrier. Malgré les difficultés du



terrain, malgré l'obstacle des haies, qu'en bien des endroits on ne peut franchir qu'un à un, malgré l'énergique résistance des Mexicains, ils y arrivent bientôt. Les deux pièces sont entre leurs mains; ils poussent déjà des cris de victoire.

Mais ils sont une cinquantaine à peine : toute la ligne ennemie reprend l'offensive. A ce moment, les soldats du bataillon de Carmona, qui n'ont pas encore donné et dont une compagnie seulement a échangé quelques coups de fusils avec l'ennemi, font défection en masse. Quelques-uns jettent leurs armes et s'enfuient. le plus grand nombre passe à l'ennemi, et l'un d'entre eux, en s'en allant, tire, presque à bout portant, un coup de fusil au commandant Gazielle et le manque.

La lutte devient trop inégale; nos adversaires sont plus d'un millier, nous restons à peine 100. Les tirailleurs sont ramenés; beaucoup d'entre eux tombent au passage des haies de cactus. Les fusiliers marins, dispersés en tirailleurs, sont débordés et sabrés.

Le commandant Gazielle fait sonner l'assemblée autour des pièces, que menace la cavalerie ennemie. Une quarantaine de tirailleurs s'y rallient avec quelques marins et y commencent une défense désespérée.

Le capitaine Véran, les enseignes de vaisseau Brest et Suquet sont tués en défendant nos obusiers, et c'est à grand'peine qu'on empêche les cavaliers ennemis d'arriver jusqu'à eux.

Le commandant Gazielle ordonne la retraite; elle s'exécute lentement sous le feu des Mexicains et malgré leurs attaques vives et multipliées. Le lieutenant de Saint-Julien est grièvement blessé, le lieutenant Bel Kassem ben Mohammed (O) tombe à son tour. Ce petit groupe recule pied à pied, emmenant les blessés qui peuvent encore marcher et ménageant les cartouches, qui commencent à devenir rares.

Les tirailleurs ne font feu sur les cavaliers ennemis que lorsqu'ils sont sûrs de ne pas perdre leur poudre. Leur feu ajusté réussit à repousser trois charges d'un escadron des lanciers de Jalisco.

La retraite avait d'abord été dirigée vers le pont de la rivière; mais, dès qu'ils avaient pris l'offensive, les Mexicains l'avaient fait occuper, ainsi que la route que nous avions suivie. Le commandant Gazielle, désireux de mettre la rivière entre l'ennemi et lui, longe le rio Himaya, cherchant un gué.

Les débris de la colonne, enveloppés d'un essaim tourbillonnant de cavaliers mexicains, mettent trois heures à reculer de 2 kilomètres. Enfin le groupe des trente derniers braves restés debout se trouve acculé dans une presqu'île formée par un coude de la

rivière. Derrière eux se trouve la rivière, profonde et infranchissable; devant eux les rangs pressés des cavaliers mexicains; leurs gibernes sont vides, ils n'ont aucun secours à espérer, le feu des fantassins de Rosalès les décime presque à bout portant. Le commandant Gazielle se résout à se rendre pour sauver les quelques braves qui restent de sa vaillante troupe.

« L'ennemi, dit le rapport mexicain, était exténué de fatigue; décimé par ses grandes pertes et ayant épuisé ses munitions, il jeta ses armes désormais inutiles sur le sable du rio Himaya, témoin de sa défaite et se croisa les bras en attendant la mort. »

Désarmé et conquis sans doute par une si simple et si héroïque bravoure, le général Rosalès se montra chevaleresque et généreux envers ses prisonniers. Les Français furent traités avec les plus grands égards et amenés le soir même à Culiacan. Bientôt internés au fond de la Sonora, ils y subirent une longue captivité, et, après de nombreuses et pénibles péripéties, ils furent enfin délivrés par le chef d'une tribu indienne amie de la France. Ils rejoignirent le bataillon à Mexico au mois de décembre 1865.

Le combat du 22 décembre 1864 causait aux tirailleurs des pertes cruelles : un officier tué (capitaine VÉRAN) (O), deux blessés (lieutenants DE SAINT-JULIEN et BEL KASSEM BEN MOHAMMED) (O), 11 tirailleurs tués et 23 blessés, soit 37 hommes hors de combat, plus de la moitié de l'effectif de cette petite compagnie de 64 hommes. Le reste était prisonnier, sauf un seul tirailleur, qui se cacha sur le champ de bataille, réussit à gagner la côte, prit passage sur une goélette de commerce et rentra à Mazatlan le 31 décembre.

Les Mexicains, heureux et, sans doute aussi, un peu étonnés de leur victoire, la célébrèrent dans leurs journaux en des articles dithyrambiques.

Le combat de San-Pedro y est qualifié de « complet et splendide triomphe, glorieux événement qui ouvre une ère nouvelle aux armes de l'indépendance, jour mémorable inscrit en caractères indélébiles à la même page de l'histoire que la journée du 5 mars 1862, dans laquelle le patriotisme national, conduit par le valeureux Zaragosa et l'héroïque défenseur de Puebla, avait été si hautement couronné par la gloire ».

Le ton de ces appréciations indique quel fut le retentissement de ce combat; il montre aussi que les tirailleurs n'avaient pas succombé en vain et que le sentiment de leur valeur était profondément ancré au cœur des Mexicains, par l'importance même des efforts qui avaient été nécessaires pour les vaincre.

CHAPITRE XIX

Guerre du Mexique (1865-1867)

Retour à Guadalajara. — La compagnie montée des Terres-Chaudes. — Séjour à Mexico. — Symptômes d'évacuation. — Le bataillon occupe Zitacuaro. — Opérations autour de Tusantla et de Zitacuaro. — Opérations dans les Terres-Chaudes. — Retour à Mexico. — Tout le bataillon descend dans les Terres-Chaudes. — Retour en Algérie.

Le combat de San-Pedro, qui avait marqué d'un jour de deuil la fin de l'année 1864, fut la dernière action de guerre à laquelle prirent part les tirailleurs dans la région du Pacifique.

Depuis quelque temps déjà, le général Bazaine avait résolu d'envoyer des forces plus importantes dans le Sinaloa et la Sonora. On racontait en effet des merveilles sur les richesses minières de ce dernier Etat, pays encore presque complètement inexploré et si éloigné du pouvoir central que son action ne s'y faisait nullement sentir. Il importait enfin d'enlever à Juarez les derniers ports par lesquels il communiquait encore avec les Américains de San-Francisco.

Le général de Castagny reçut l'ordre de transporter son quartier général à Mazatlan et d'opérer avec ses six bataillons d'infanterie pour purger le pays des guérillas du général Corona.

Le bataillon apprit bientôt qu'à l'occasion de ces mouvements de troupes, il allait retourner à la 2e division et occuper de nouveau Guadalajara. Le 8 janvier 1865, le colonel Garnier entrait dans Mazatlan avec l'avant-garde des troupes de la 1re division et, le 13, le général de Castagny y arrivait à son tour.

Avant son départ, le bataillon eut encore à faire une escorte de convoi ; il s'agissait de conduire des vivres et des munitions au lieutenant-colonel Cottret, l'ancien commandant du bataillon, qui opérait dans les environs avec une petite colonne. On le ravitailla le 18 à Las Palmillas et, le 20, les tirailleurs étaient de retour à Mazatlan.

Ils s'y embarquèrent le 22, sur la *Pallas* et sur le *Rhin*, qui quittèrent le port le même jour. Le 24, les compagnies à pied débarquèrent à San-Blas ; la mer étant un peu houleuse, on dut

remettre au lendemain le débarquement des compagnies montées. Le 26, le bataillon réuni se mit en route vers l'intérieur et, le 10 février, il arrivait à Guadalajara par la route qu'il avait déjà parcourue huit mois auparavant.

Il fut placé à la 1re brigade de la 2e division et caserné : l'infanterie au couvent de Santa-Maria de Gracia, la cavalerie à l'église de San-Felipe.

Par décret du 26 décembre 1864, le commandant Munier avait été promu lieutenant-colonel au 47e de ligne ; le 27 mars 1865 il remit le commandement du bataillon au capitaine Bézard, car son successeur, le commandant Guyot de Leuchy, du régiment étranger, désigné par décret du 16 mars, n'avait pas encore rejoint.

Dès l'arrivée à Guadalajara, la 2e compagnie, détruite à San-Pedro, fut réorganisée ; son cadre de sous-officiers et caporaux fut reconstitué par des nominations. Le lieutenant Brault, du 1er régiment, prit le commandement de cette nouvelle compagnie et y fut bientôt nommé capitaine titulaire par décision du 16 mars 1865.

Le bataillon n'eut guère le temps de se reposer à Guadalajara, car les opérations actives reprirent immédiatement. Dès le 12 février, les 3e et 4e compagnies quittèrent leurs casernes pour aller concourir à une tentative dirigée contre le général Pueblito, qui occupait Santa-Anna. L'ennemi décampa et les tirailleurs rentrèrent le 18 à Guadalajara.

Jusqu'à la fin du mois de mai, les compagnies furent sans cesse en mouvement, changeant d'emplacement presque toutes les semaines, courant sus, isolément, aux bandes de guérilleros signalées de tous côtés, exécutant de nombreuses marches forcées pour protéger l'État de Jalisco contre les entreprises du général Regulès, qui avait réuni autour de lui un petit corps de 2,000 hommes.

C'est ainsi que des détachements de tirailleurs occupèrent successivement Tepatitlan, Sayula, Cocula, Mazamitlan, Iquilpan, Chavinda, Teocuipatlan, la Barca, etc. Au commencement de mai, et pour quelques jours seulement, les 2e, 3e, 4e, 5e et 6e compagnies se trouvèrent réunies à Cotija, sous les ordres du capitaine Bézard.

Le 17 mai, le bataillon prit définitivement ses cantonnements pour l'été à Guadalajara.

Le 1er juin, arriva le commandant Guyot de Leuchy, qui prit le

commandement du bataillon (1). Un décret du 12 juillet nomma sous-lieutenants, le sergent Mohammed ben Ahmed, qui remplaça le sous-lieutenant Mohammed ben Guerar, tué à l'ennemi, et le sergent Mohammed ben Medjebar, du régiment étranger, qui remplaça le sous-lieutenant Bel Kassem ben Mohammed, fait prisonnier de guerre.

Dans les premiers jours de septembre, eut lieu une modification dans l'organisation du bataillon ; d'après l'ordre du maréchal Bazaine, la 5e compagnie (capitaine de Vauguion) fut remise à pied et redevint compagnie d'infanterie ; la 3e compagnie conserva ses chevaux et resta ce qu'elle était, un véritable escadron de cavalerie ; enfin, la 6e compagnie fut organisée en infanterie montée avec la mission spéciale de poursuivre les guérillas.

En effet, en dehors des troupes ennemies régulièrement constituées et commandées par de réels officiers, nous avions aussi et surtout à combattre contre de nombreuses guérillas disséminées dans toute l'étendue du pays. Chaque province en avait une ou deux, recrutées sur place et dans lesquelles venaient s'incorporer les déserteurs et aussi des gens de sac et de corde de tous les pays. L'objectif de tous ces bandits était l'attaque des convois mal gardés, l'enlèvement des troupeaux de mules. Le coup tenté, réussi ou non, la guérilla disparaissait au plus vite. Toutes ces guérillas étaient montées ; pour les poursuivre, il fallait une troupe également montée qui pût parcourir rapidement de grandes distances et, arrivée au repaire de l'ennemi, mettre pied à terre et combattre.

Dès le début de l'expédition, les Terres-Chaudes de la Vera-Cruz avaient produit plusieurs de ces guérillas ; vigoureusement poursuivies par les troupes régulières et notamment par le bataillon de tirailleurs, au commencement de 1863, elles avaient disparu. Mais, quand, avec la conquête du pays, l'armée française se trouva disséminée du golfe du Mexique à l'océan Pacifique, les postes gardés devenant de plus en plus espacés, les guérillas reparurent plus audacieuses que jamais.

C'est alors que fut créée la compagnie montée des Terres-Chaudes.

La 6e compagnie du bataillon, qui devait la former, versa dans les autres compagnies l'excédent de ses hommes à pied, prit les chevaux de la compagnie de Vauguion et quitta Guadalajara le 15 septembre avec son cadre et son effectif réduit, pour se ren-

(1) Le commandant Guyot de Leuchy était déjà chef de bataillon au 2e tirailleurs en 1863.

dre à Cordova et à Paso del Macho, où devait se trouver le centre de ses opérations. Cette compagnie, montée partie sur des chevaux, partie sur des mulets, conserva, sauf le havresac, tout l'équipement et l'armement de l'infanterie. A son passage à Mexico, elle reçut le tiers d'un renfort de 300 hommes, venu d'Algérie pour combler les vides faits dans les rangs par le feu de l'ennemi, les maladies et les libérations.

A peu près à la même époque, le gouvernement mexicain partagea le territoire de l'empire en huit divisions militaires. A cette occasion eut lieu un nouveau remaniement dans l'organisation des troupes, et le bataillon de tirailleurs forma, avec le 1er zouaves et le 81e de ligne, la 1re brigade (général Neigre) de la 1re division (général Douay).

Le 4 novembre, le bataillon quitta Guadalajara, escortant un convoi d'argent, et se dirigea vers Mexico, où il devait tenir garnison ; le 15 novembre, à son passage à Salamanca, il reçut les 200 hommes de renfort amenés d'Algérie par le lieutenant LANGLOIS, du 1er régiment.

Le 27 novembre, il entrait à Mexico.

Un mois après, le 27 décembre, le lieutenant de SAINT-JULIEN, les sous-lieutenants MARQUISET et BEL KASSEM BEN MOHAMMED et une vingtaine de tirailleurs, débris de la compagnie VÉRAN, détruite au malheureux combat de San-Pedro, rejoignirent le bataillon après une absence de plus d'une année.

Voyageant sans ressources et presque sans vivres, ils avaient été, après leur défaite, emmenés de San-Pedro à Culiacan, de Culiacan à Opozura et cantonnés au fond de la Sonora.

Le colonel Garnier, commandant supérieur de Guyamas, avait su gagner à la cause française la plupart des Indiens demi-sauvages qui peuplaient cet Etat. La plus importante de ces tribus, les Opatas, ne comptait pas moins de 30,000 individus ; son chef, Tanori, vint à Guyamas offrir ses services au colonel français : son concours nous fut fort utile en diverses circonstances.

C'est ainsi que le 30 juin 1865, aidé du chef de partisans Salvador Vaquez, il put délivrer à Opozura les prisonniers de San-Pedro et ramener à Guyamas 6 officiers, 33 marins et 23 tirailleurs ; quelques autres avait réussi à s'échapper isolément et à gagner les postes français.

Le décret du 31 décembre 1865 attribua des récompenses à quelques-uns de ces braves survivants d'un héroïque combat.

Le sous-lieutenant BEL KASSEM BEN MOHAMMED fut décoré de la Légion d'honneur avec la mention : « a donne durant sa captivité

les preuves de la plus grande loyauté et de la plus véritable dignité ».

La médaille militaire fut conférée au sergent Goosz : « s'est fait remarquer par son énergie durant sa captivité ».

Au caporal Mohammed ould Amar : « a été fait prisonnier de guerre malgré des efforts inouïs de bravoure ».

Au tirailleur El Habib ould Cada ould Ahmed : « a reçu sept blessures au combat de San-Pedro ».

Le bataillon tint garnison à Mexico du 27 novembre 1865 au 5 mars 1866. Cette période de repos fut mise à profit pour l'instruction du bataillon. On eut aussi le temps de familiariser les hommes avec leur nouvel armement. Les 1re, 2e, 4e et 5e compagnies reçurent en effet la carabine rayée modèle 1859; la 3e compagnie (compagnie à cheval) reçut le fusil de dragon. Seule la 6e compagnie, toujours détachée dans les Terres-Chaudes, conserva le fusil d'infanterie.

Quelques mutations eurent lieu à la même époque : le capitaine de Maillaret fut nommé major au régiment étranger par décret du 18 décembre.

Il fut remplacé par le lieutenant Bouguès, nommé capitaine le 10 janvier 1866; le sous-lieutenant Ducourret, du 1er tirailleurs, fut nommé par le même décret à la place de M. Bouguès.

Au commencement de 1866, après quatre ans de guerre, le pouvoir du président Juarez était encore debout; les forces libérales, sans cesse renaissantes, ne faisaient qu'augmenter de nombre, malgré les fréquentes défaites que leur infligeaient les armes françaises. Des dissentiments graves survenus entre le maréchal Bazaine et l'empereur Maximilien, sur des questions de gouvernement, rendaient fort difficile la direction des affaires dans les districts qui reconnaissaient encore l'autorité impériale ; les finances mexicaines étaient dans le désarroi le plus complet, l'assistance de la France et ses sacrifices financiers paraissaient impuissants à combler le déficit et à conjurer la banqueroute ; l'hostilité non déguisée et l'irritation croissante des États-Unis, aussi opposés à l'intervention française que favorables aux aspirations du parti républicain, avaient déjà, sur les frontières du Texas, amené les Américains à de véritables actions de guerre contre les garnisons impérialistes. Enfin, par la voie de l'opinion publique, la France, inquiète de voir fondre au Mexique son argent et ses soldats, réclamait énergiquement le retour de l'armée.

L'empereur Napoléon se décida alors à abandonner l'empire mexicain à ses propres forces et donna les premiers ordres pour le rapatriement de ses troupes.

Mais cette évacuation ne pouvait se faire immédiatement et tout d'un coup sans déchaîner sur tout le Mexique une épouvantable tourmente dans laquelle sombrerait fatalement, et peut-être en quelques jours, le trône de Maximilien.

Pour ménager une transition, et pour permettre à l'empereur de réunir et d'organiser les moyens de se maintenir, il fut décidé que les troupes françaises quitteraient le Mexique en plusieurs détachements, dont le dernier s'embarquait vers la fin de 1867.

La préparation de ces mouvements ne permettait plus au maréchal Bazaine de chercher à étouffer l'insurrection déjà maîtresse de tout le nord du pays. Il dut se borner dès lors à en limiter le développement afin de conserver libres les lignes par lesquelles s'écouleraient les colonnes d'évacuation.

Ce mouvement de retraite des troupes françaises eut naturellement pour résultat d'augmenter l'audace de l'ennemi.

Dans le Michoacan, à quelques étapes à peine de Mexico, Regulès, un des plus entreprenants des généraux juaristes, tenait opiniâtrement la campagne. Battu à plusieurs reprises par le général Mendez et par le général Aymard, Regulès ne se laissait abattre par aucun revers, et depuis plus d'une année il échappait aux colonnes lancées à sa poursuite.

Dans le but d'appuyer les opérations du général Mendez, le maréchal prescrivit au bataillon de tirailleurs d'aller mettre en état de défense la petite ville de Zitacuaro, dans l'est du Michoacan. Un bataillon de troupes mexicaines devait en outre venir occuper la ville d'une manière permanente, afin de couvrir la riche vallée de Toluca contre les dissidents, et de leur couper en même temps la retraite vers l'État de Guerrero, à cette époque complètement insoumis et où ils pouvaient par conséquent se reformer après chaque défaite.

Le commandant DE LEUCHY partit le 5 mars avec le bataillon, fort de 5 compagnies, dont une à cheval, une section d'artillerie de montagne et un petit détachement du génie.

Cette petite colonne arriva le 10 à Zitacuaro ; à son approche, l'ennemi avait évacué la ville. Celle-ci prise et reprise, depuis deux ans, par les juaristes et les impériaux, n'était plus guère qu'un amas de ruines dans lesquelles nos soldats s'installèrent tant bien que mal.

Les Indiens des villages environnants s'étaient retirés dans les montagnes ; ils aidaient les juaristes à couper les communications et parvinrent même à bloquer presque complètement la ville.

Dès le lendemain de l'arrivée de la colonne, l'ennemi, renforcé de tous les contingents des villages et fort de 800 à 1,000 hommes,

vint couronner toutes les hauteurs dans la direction de l'hacienda de Incarnacion.

Le commandant se met à la tête de la compagnie à cheval qu'il fait soutenir par la 1re compagnie à pied, et marche à l'ennemi, qui tiraille contre les avant-postes. Les Mexicains ne tiennent pas; poursuivis pendant plus de 4 kilomètres, ils sont mis en pleine déroute et se retirent vers le sud, abandonnant à notre merci les habitants des villages compromis.

Du 12 mars au 28 avril, le commandant DE LEUCHY fit battre jour et nuit le pays par des détachements d'infanterie auxquels se joignaient quelques cavaliers de la compagnie à cheval. Au prix de nombreuses escarmouches, il parvint à refouler l'ennemi vers le sud, à soumettre les habitants, qu'il contraignit à rentrer dans leurs villages et à concourir à la construction des fortifications; sous la direction d'un capitaine du génie, ces travaux furent poussés avec la plus grande activité.

Chassées des environs immédiats de Zitacuaro, les bandes de dissidents s'étaient reformées autour de Tusantla, petite ville située à 50 kilomètres au sud de Zitacuaro, et sur la limites extrême des terres tempérées du côté du Pacifique.

Le commandant DE LEUCHY résolut de les en chasser et de les pousser encore plus au sud dans l'espoir de les rejeter sur le général impérialiste Mendez, qui opérait à ce moment dans le Guerrero.

Il partit le 29 avril avec une petite colonne, composée des 1re, 2e, 5e compagnies, de la compagnie montée (3e) et d'une pièce de montagne.

Le 30, un peu avant d'arriver à Tusantla, on aperçut l'ennemi, qui nous attendait.

Paraissant décidés à se défendre, les Mexicains avaient pris position sur une hauteur qui domine le côté gauche de la route. L'avant-garde, formée d'une section de la 2e compagnie, fut accueillie par une fusillade assez vive.

Le capitaine BRAULT (O) reçut immédiatement l'ordre de se porter en avant avec sa deuxième section et d'enlever la position avec toute sa compagnie. Les tirailleurs gravirent résolument la montagne, sans brûler une cartouche pour répondre au feu de l'ennemi; celui-ci, se voyant sur le point d'être atteint à la baïonnette, lâcha pied et se dispersa de toutes parts. Il perdit dans une courte poursuite 3 hommes tués et plusieurs blessés.

La colonne entra ensuite à Tusantla sans difficulté.

Le 3 mai, la 1re compagnie et un peloton de la compagnie montée quittèrent Tusantla pour aller à Laurelès au-devant d'un

convoi venant de Zitacuaro et qui portait des munitions destinées au général Mendez. Le jour même, l'ennemi, renforcé des bandes qui opéraient dans le sud de Michoacan sous les ordres du chef de partisans Comacho, vint couronner les hauteurs, d'où il se livra, pendant deux jours, à une fusillade désordonnée. Le faible effectif des troupes restées à Tusantla et aussi la pénurie des munitions empêchaient le commandant DE LEUCHY de répondre à ces provocations. Le 5 au matin, les Mexicains, enhardis par notre réserve, descendirent des hauteurs pour tenter une attaque de vive force. Mais, à ce moment, la 1re compagnie rentrait dans la place avec le convoi de munitions ; le commandant prit alors l'offensive : il fit mettre son artillerie en batterie sur un petit plateau, d'où il lança successivement ses compagnies sur l'ennemi. Celui-ci fut bientôt culbuté, poursuivi de mamelon en mamelon pendant près de 6 kilomètres ; il perdit 14 tués et un grand nombre blessés ; son chef Comacho était parmi les morts.

Un certain nombre de fuyards s'étaient ralliés à l'hacienda de Tiripitio, à 8 kilomètres de Tusantla. Le lendemain du combat, le commandant, avec la 2e compagnie, la compagnie montée et une section de la 5e, part à 8 heures du matin pour aller les déloger. Surpris, ils s'enfuient, sans même tenter de résister, en laissant deux des leurs mortellement blessés.

En rentrant à Tusantla, le commandant apprit qu'un parti important de cavaliers, ayant réussi à tourner le poste, se dirigeait vers Zitacuaro. Craignant pour la sûreté de cette ville, dont les fortifications étaient inachevées et où il ne restait guère qu'une seule compagnie, il donna pour le jour même l'ordre de départ, et la petite colonne alla coucher à Laurelès. Le lendemain 7 mai, elle rentrait à Zitacuaro sans avoir rencontré l'ennemi. Celui-ci s'était bien cependant approché de la ville; mais une section de la 4e compagnie, étant sortie pour faire une reconnaissance, avait rencontré un groupe d'une cinquantaine de cavaliers mexicains, les avait attaqués, dispersés et poursuivis ; le reste des partisans, effrayés, avaient été entraînés dans leur fuite. Ces cavaliers s'étaient ralliés au village de Jinjapeo, à 15 kilomètres de Zitacuaro.

Le 11 mai, le commandant s'y rendit avec les 1re et 2e compagnies et 60 cavaliers, pendant qu'il envoyait la 5e compagnie s'embusquer sur la route de Tusantla. Les guérilleros, se retirant devant le commandant, tombèrent dans l'embuscade tendue par la 5e ; ils perdirent quelques hommes et furent poursuivis jusqu'à Mesa de Caparo.

Jusqu'à la fin du mois, de nombreux petits détachements du

bataillon parcoururent encore les environs de Zitacuaro, dispersant les quelques bandes qui tenaient encore la campagne.

Le 31 mai, un ordre du maréchal enjoignit au bataillon de rentrer à Toluca. A ce moment, la pacification du pays paraissait complète; les fortifications étaient achevées, suffisantes pour mettre la ville à l'abri d'un coup de main: elles consistaient en ouvrages en terre réunis par des murs crénelés avec un casernement organisé en réduit.

Le commandant de Leuchy remit donc le soin de la défense de la place entre les mains du bataillon mexicain, dont l'organisation venait d'être terminée, et il reprit, le 1er juin, la route de Mexico. Déjà, le 31 mai, la 4e compagnie était partie dans cette direction, formant l'escorte de la section d'artillerie.

Cependant, les renseignements recueillis par le commandant de Leuchy lui faisaient craindre que cette pacification ne fût plus apparente que réelle. Il pensait que les juaristes n'attendaient que son départ pour attaquer Zitacuaro; aussi résolut-il de ne s'en éloigner qu'à toutes petites journées.

Bien lui en prit. Le 4, le bataillon n'était encore qu'à 23 kilomètres de la ville, à Cojomesco, lorsque le commandant apprit que Régulès, trompant avec quelques cavaliers la vigilance du général Mendez, s'était présenté devant Zitacuaro, que la garnison mexicaine avait précipitamment évacué la ville, où les juaristes étaient rentrés en maîtres. Les tirailleurs revinrent sur leurs pas le jour même et, le 5 au matin, ils arrivaient à Zitacuaro. Les dissidents s'étaient retirés à leur approche en détruisant une partie des fortifications. On se remit immédiatement à l'œuvre pour les reconstituer.

Le même jour, la 4e compagnie, qui avait été escorter l'artillerie, rentra à Zitacuaro avec un escadron mexicain destiné à en renforcer la garnison; à son passage à San-José Malacatepec, cette compagnie avait rencontré le chef juariste Ugalde, qui, ignorant la présence des Français, venait avec une cinquantaine de cavaliers pour rançonner le village. Surpris, les dissidents se dispersèrent après avoir perdu deux des leurs.

Le 8, la 2e compagnie, fractionnée en deux groupes et accompagnée d'un peloton de la compagnie montée, tenta un coup de main sur l'hacienda del Bosque. Cette entreprise, dirigée par le commandant et le capitaine Brault (O), réussit complètement; les dissidents furent encore surpris et perdirent quelques hommes.

Le 13 juin, les fortifications rétablies, le bataillon mexicain reconstitué et réinstallé, les tirailleurs quittèrent de nouveau Zitacuaro pour rentrer à Toluca; le commandant y arriva le 19 avec

la compagnie montée et les 2e et 4e compagnies d'infanterie. Les 1re et 5e avaient été laissées, le 18, en détachement à la Gavia.

On espérait prendre quelques jours d'un repos bien gagné, lorsque, le 21 juin, le commandant apprit que le général Ugalde, aidé des habitants des villages qu'il avait de nouveau soulevés, était venu attaquer Zitacuaro, dont la garnison, réfugiée dans le réduit et manquant d'eau, se trouvait à toute extrémité.

Il fallait repartir; le commandant envoya l'ordre au capitaine SENAC, commandant les deux compagnies laissées à Gavia, de se porter en avant et de l'attendre à Ascencion de Malacatepec; le reste du bataillon y arriva le 23, à 2 heures du matin; les tirailleurs ne prirent que quelques heures de repos, et, espérant enfin joindre cet ennemi insaisissable, ils reprirent la marche sur Zitacuaro, où ils arrivèrent le soir même, ayant franchi 100 kilomètres en quarante heures. Leur espoir fut encore une fois déçu: l'ennemi s'était enfui à leur approche; les Indiens des villages s'étaient réfugiés dans les montagnes.

Dans l'intérêt de la garnison mexicaine que nous ne devions plus continuer à protéger, le commandant se décida à infliger un châtiment sévère aux populations les plus compromises dans le dernier soulèvement; le 24, les villages de San-Francisco, de San-Andrès et l'hacienda del Bosque furent livrés aux flammes.

La garnison de Zitacuaro fut encore renforcée par une compagnie d'infanterie, envoyée par le général Mendez, et, le 26 juin, le bataillon reprit, pour la troisième fois, le chemin de Toluca, où il arriva le 28, après avoir laissé les 1re et 5e compagnies dans leur détachement de Gavia.

Le 12 juillet arriva l'ordre de rentrer à Mexico; les 1re et 5e compagnies rejoignirent le 13, et, le 15, le bataillon tout entier se mit en route.

Le 17 juillet, en arrivant à Mayor Asco, où l'on doit faire la grand'halte, le commandant apprend qu'une troupe de dissidents, forte de 50 cavaliers et de 15 fantassins, attaque le petit village de Jolicingo, situé sur les hauteurs voisines. Il s'y porte aussitôt avec l'escadron de tirailleurs, qu'il fait soutenir par une section de la 2e compagnie. L'ennemi est atteint au rancho de la Cruz, où tous les fantassins sont sabrés par nos tirailleurs. Ceux-ci traversent ensuite au galop le village de San-Bartholo pour joindre les cavaliers mexicains, qui, bousculés et dispersés, sont poursuivis pendant 12 kilomètres. L'ennemi laissa douze cadavres sur le terrain; on lui prit une douzaine de chevaux et quelques fusils.

Le 19 juillet, le bataillon arrivait à Mexico.

Tandis que les cinq premières compagnies du bataillon expé-

ditionnaient dans le Michoacan, sous les ordres du commandant DE LEUCHY, la 6e compagnie, détachée dans les Terres Chaudes, n'était pas restée inactive ; conjointement avec une section d'artillerie, le bataillon nègre égyptien et quelques cavaliers mexicains, elle avait pris part à une expédition longue et fatigante, dans le sud de l'État de Vera-Cruz. Ces opérations, dirigées par le capitaine TESTARD, étaient destinées à rejeter au loin les troupes dissidentes du colonel Garcia.

La colonne quitta Cordova le 18 mars, occupa El Cocuite le 22, après un engagement assez sérieux avec un parti de cavaliers ennemis, et entre ensuite sans coup férir, le 26, à Tlacotlapan, quartier général du colonel Garcia.

Elle y séjourna du 26 mars au 22 avril et s'occupa à mettre la ville en état de défense.

Le 2 mai, le capitaine TESTARD quitta Tlacotlapan avec les troupes françaises et égyptiennes, laissant la garde de la place aux Mexicains auxiliaires du colonel Figuerrero. Pour revenir, le capitaine TESTARD descendit jusqu'à la mer le rio Papatoapan, et, passant ensuite par Alvaredo, Medellin, Tejeria et la Soledad, il arriva le 11 mai à Paso del Macho.

Dès le lendemain de l'arrivée du bataillon à Mexico, c'est-à-dire le 20 juillet, la compagnie montée (3e), sous les ordres du capitaine BÉZARD, partit pour Orizaba, où elle devait servir à assurer les communications sur la route de Puebla à la Vera-Cruz ; elle ne laissa que quelques cavaliers avec le bataillon.

Les autres compagnies devaient peu après suivre la même direction ; elles ne restèrent à Mexico que pour prendre quelques jours de repos, qui furent les bienvenus après ces cinq mois de campagne.

Le 13 août, l'état-major et les quatre compagnies restées à Mexico se mirent à leur tour en route pour Cordova. Les tirailleurs ne devaient plus revoir les hauts plateaux du Mexique ; leur descente dans les Terres-Chaudes faisait partie de ce mouvement rétrograde qui dev it amener, lentement et par échelons, toutes les troupes françaises jusqu'au port d'embarquement.

A son passage à Orizaba, l'état-major rallia la 3e compagnie, qui ne laissa dans cette place que 20 cavaliers pour le service de l'état-major du commandant supérieur.

Le bataillon arriva à Cordova le 27. Dès le 29, les compagnies furent ainsi réparties : l'état-major, les 3e et 5e à Cordova ; la 1re, moitié à Cameron, moitié à Paso del Macho ; la 2e tout entière à Paso del Macho ; la 4e et la 6e à la Soledad.

Par décret du 13 juillet, le lieutenant PERROT, de la 2e compagnie, avait été nommé lieutenant au 2e étranger.

Pendant la route, le bataillon avait encore reçu la nouvelle de quelques autres promotions ; le décret du 15 août avait nommé :

Le lieutenant LÉPINE, de la 2e compagnie, capitaine au 3e régiment de tirailleurs ;

Le sous-lieutenant MARQUISET, de la 4e compagnie, lieutenant à la 2e compagnie ;

Le sergent PEYRON, sous-lieutenant à la 4e compagnie.

A peu près à la même époque, le capitaine BRAULT, qui commandait la 2e compagnie, fut remplacé par le capitaine SENAC, qui était depuis plus d'un an déjà capitaine à une autre compagnie du bataillon.

Dans leurs différents postes, les compagnies du bataillon eurent à assurer l'écoulement régulier des nombreux convois qui amenaient vers la côte le matériel à rembarquer ; ce service de protection donna encore lieu à quelques légères escarmouches avec les guérillas.

Mais, pendant les mois de septembre et d'octobre, les tirailleurs eurent à lutter contre la fièvre jaune, qui fit de cruels ravages dans tous les postes, et particulièrement à la Soledad, où succombèrent le capitaine BOUGUÈS (O), le docteur BEYLOT, les lieutenants SAID BEN ALI (O) et KADDOUR BEN MOHAMMED. Le 10 septembre, la 4e compagnie, fort éprouvée par le vomito, rentra à Cordova. Cette épidémie ne se termina qu'à la fin d'octobre ; elle coûta au bataillon 120 hommes sur les 600 environ qui restaient dans le rang.

Le capitaine BOUGUÈS fut remplacé par le lieutenant DE SAINT-JULIEN, qui fut nommé capitaine par décret du 15 septembre.

La même décision nomma sous-lieutenant à la 4e compagnie le sergent-major BOLUIX, du 7e bataillon de chasseurs.

Le 22 octobre, le bataillon reçut l'ordre de se rapprocher de Vera-Cruz. L'état-major et les quatre premières compagnies y arrivèrent le 24 ; la 6e retourna à Paso del Macho et la 5e à la Tejeria.

L'état-major occupa Medellin du 1er au 16 décembre, puis revint à la Vera Cruz jusqu'à la fin de l'année ; d'ailleurs, les compagnies parcoururent le pays, ne stationnant que quelques jours dans chacun des postes de la Soledad, Paso del Macho, Cordova, Cameron, Medellin, la Tejeria. Ces marches amenèrent encore quelques petits combats. C'est ainsi que, le 1er décembre, le capitaine SENAC (O), avec 8 tirailleurs et 4 gendarmes, tomba dans une embuscade près de Paso del Macho. Quatre de ses hommes furent tués et quatre autres blessés ; le capitaine prit sa revanche

le 7 décembre, en allant avec 50 tirailleurs attaquer Pueblo Viejo, où il surprit une bande ennemie, à laquelle il tua sept hommes.

L'ordre général de l'armée du 4 janvier 1867 apprit aux tirailleurs qu'ils allaient rentrer en Algérie.

Dans cet ordre, le maréchal, en faisant ses adieux aux tirailleurs, leur disait qu'il « tenait à leur témoigner toute sa satisfaction pour toutes les vertus militaires qu'ils avaient déployées dans des circonstances exceptionnelles ».

Après avoir rappelé avec quelques détails les événements auxquels les tirailleurs avaient été mêlés pendant qu'ils faisaient partie du corps expéditionnaire, le maréchal terminait en ces termes :

« Officiers et soldats,

» Plus qu'aucune autre troupe le bataillon de tirailleurs algériens a pris sa large part des travaux et des luttes de l'expédition du Mexique. Partout où il y a eu de rudes combats à livrer, partout où il a fallu poursuivre d'insaisissables ennemis par des marches continuelles, partout où il a fallu affronter le climat meurtrier des tropiques, partout les tirailleurs ont soutenu glorieusement l'honneur du nom français ; toujours ils ont déployé la plus grande bravoure en face de l'ennemi, la plus héroïque abnégation devant la mort sans écho des ambulances.

» Retournez donc dans votre patrie, braves tirailleurs, fiers du devoir accompli.

» Vos frères d'armes de l'armée d'Afrique vous y attendent pour vous féliciter de vos exploits sur la terre lointaine du Mexique. »

Le bataillon fit donc ses préparatifs de départ ; les compagnies détachées furent relevées par des troupes mexicaines et rallièrent l'état-major à la Vera-Cruz.

Sur ces entrefaites, le commandant Guyot de Leuchy fut, par décret du 21 janvier, nommé lieutenant-colonel au 7e de ligne ; son successeur, le commandant Clemmer, avait été longtemps capitaine au 3e tirailleurs et était venu au Mexique avec le détachement fourni par ce régiment. Il ne rejoignit à la Vera-Cruz que quelques jours avant de s'embarquer.

Avant de quitter la terre du Mexique, les tirailleurs devaient encore une dernière fois y faire parler la poudre.

Le 6 janvier, ils partirent pour reprendre Medellin, tombé aux mains des juaristes par suite de la défection d'un bataillon mexicain. Ils se joignirent à Jamapa à la contre-guerrilla du colonel de Galliffet, qui prit la direction de l'expédition. A notre approche, les dissidents évacuèrent précipitamment la ville. Le colo-

nel se jeta à leur poursuite avec la cavalerie des tirailleurs, les cavaliers auxiliaires, et la compagnie montée du capitaine Brault (la 6e); il les atteignit 5 kilomètres plus loin, près de l'hacienda de Paso Toro, sur le bord du rio Jamapa, il fit passer ses cavaliers à la nage, et les Mexicains, vigoureusement abordés, malgré leur supériorité numérique, perdirent 40 tués et une cinquantaine de blessés. Le détachement français ne perdit que 10 hommes, dont 2 tirailleurs tués et 2 blessés.

Le tour d'embarquement du bataillon arriva dans la deuxième quinzaine de février; il devait pour son rapatriement être partagé en trois détachements, afin que chaque tirailleur pût rejoindre directement le régiment d'où il était parti.

En exécution de cette disposition, les 2e et 4e compagnies, appartenant au régiment, s'embarquèrent le 21 février sur le transport le *Var*, qui quitta le port de la Vera-Cruz dans la même journée.

Le 26, les 3e et 6e, appartenant au 1er tirailleurs, s'embarquèrent sur le *Cavaldos*, avec l'état-major et le commandant Clemmer, qui avait rejoint seulement deux jours auparavant.

Enfin, le 28, les 1re et 5e, appartenant au 3e régiment, s'embarquèrent à leur tour sur l'*Eure*.

Le licenciement du bataillon fut effectué, le 8 avril 1867, par le général Margueritte, à Alger, où s'étaient rendus directement l'état-major et les comptables avec les archives et le magasin du corps.

Le *Var* arriva le 28 mars à Mers el Kébir après une heureuse traversée. Les deux compagnies du régiment y débarquèrent le même jour et rentrèrent, le 5 avril, à Mostaganem.

Elles étaient ainsi composées :

2e compagnie.	*4e compagnie.*
MM.	MM.
Sénac, capitaine.	de Saint-Julien, capitaine.
Marquiset, lieutenant.	Ducouret, lieutenant.
Miloud ben Caddour, id.	N...
Peyron, sous-lieutenant.	Boluix, sous-lieutenant.
Mohammed ben Meidjebar, id.	Mohammed ben Ahmed, id.

Les deux compagnies présentaient ensemble un effectif de 153 sous-officiers et tirailleurs.

Pendant les cinq ans qu'avait duré leur glorieuse absence, elles n'avaient point cessé de compter au régiment, où leur place était restée vacante. Par suite de créations et de tiercements successifs, leurs numéros y avaient seulement changé ; la compagnie du capitaine Sénac était devenue la 7e du 4, et celle du capitaine de Saint-Julien la 7e du 2.

CHAPITRE XX

Algérie (1864)

Révolte des Oulad Sidi Cheikh. — Colonne Beauprêtre. — Combat d'Aïonet Bou Beker. — Organisation de plusieurs colonnes. — Colonne Deligny. — Combat du Chaab el Ahmar. — Occupation de Stitten — Occupation d'El Abiod Sidi Cheikh. — Révolte des Flittas. — Attaque de la colonne Lapasset. — Le caravansérail de la Rahouïa. — Attaque de Zemmorah. — Attaque d'Ammi Moussa. — Opérations chez les Beni Ouragh et chez les Flittas. — Pacification du pays.

L'Algérie jouissait d'une paix profonde quand, vers la fin de février 1864, des symptômes de défection se manifestèrent chez les tribus sahariennes de la province d'Oran.

Depuis 1854 la région du sud, entre Géryville et Ouargla, avait été érigée en un grand commandement au profit de Si Hamza ben Bou Beker, le chef des Oulad Sidi Cheikh Cheragas. Soutenu par nos baïonnettes, il venait de vaincre le chérif Mahomed ben Abdallah et nous avait ouvert les portes d'Ouargla. En récompense de ces services signalés, Si Hamza avait été nommé khalifa de tout le pays qu'il avait soumis, et l'un de ses frères, Si Zoubir, avait été placé, avec le titre d'agha, à la tête de la confédération d'Ouargla.

Si Hamza mourut du choléra à Alger en 1861. Son fils aîné Si Bou Beker le remplaça dans le commandement des tribus du Sud, mais avec le titre de bachagha seulement. Il servit aussi la France avec fidélité, mais mourut à son tour peu de temps après, au commencement de 1862. Le titre de bachagha et l'influence religieuse attachée au chef de la famille des Oulad Sidi Cheikh passèrent alors à Si Sliman, le deuxième fils de Si Hamza. Son oncle Si Lala, le dernier des frères de Si Hamza, avait depuis quelques années déjà remplacé Si Zoubir à la tête de l'aghalick d'Ouargla.

Si Sliman était jeune et ambitieux ; bien qu'il fût loin d'avoir rendu à la France les mêmes services que son père, il aurait voulu être traité avec les mêmes égards. Il sentait avec amertume que l'on faisait une différence entre Si Hamza et lui, et il réclamait avec insistance, afin qu'on lui rendît le titre de khalifa qui lui semblait devoir être héréditaire dans sa famille. Autour de lui,

son entourage de marabouts excitait son fanatisme religieux et avivait son mécontentement en lui représentant son autorité comme allant sans cesse en diminuant devant nos exigences administratives et notre intervention directe dans les affaires arabes.

Le 21 février 1864, après un voyage à Oran, où, tout en protestant de son dévouement, il avait renouvelé ses demandes et présenté ses griefs avec acrimonie, Si Sliman, blessé d'un dernier refus, quitta Géryville et se dirigea vers le sud entraînant avec lui son frère Si Mohammed, son oncle Si Zoubir et une centaine de tentes des Oulad Sidi Cheikh.

Cette défection ne causa pas une grande émotion et l'on n'attacha d'abord que peu d'importance à ce que l'on considérait comme une fugue de jeune homme. L'ère des insurrections paraissait close et l'on espérait que la tentative du nouveau marabout échouerait devant l'indifférence des populations.

Cependant l'agha d'Ouargla, Si Lala, oncle de Si Sliman et le principal instigateur de sa défection, était allé le rejoindre, lui apportant le concours de son énergie et de son expérience. C'est lui qui organisait les contingents, leur distribuait des armes, de la poudre, des harnachements.

La grande tribu des Oulad Yacoub du djebel Amour venait de passer du côté de Si Sliman. Celui-ci, à la tête d'un goum nombreux, se rapprochait de Géryville après avoir retiré ses approvisionnements des ksours de Tadjerouna et de Brezina, et les avoir mis en sûreté vers Metlili et El Goléah.

On apprenait en même temps que Sidi Cheikh ben Tayeb, le chef des Oulad Sidi Cheikh Garabas, réfugié au Maroc depuis près de vingt ans, s'était rapproché de notre frontière et faisait contre nous une active propagande parmi les tribus du cercle de Sebdou.

Il ne fut plus permis de fermer les yeux. Une petite colonne de cavalerie fut envoyée à El Aricha pour maintenir le cercle de Sebdou et le colonel Beauprêtre, commandant supérieur du cercle de Tiaret, fut envoyé dans le djebel Amour pour empêcher les tribus encore hésitantes de suivre les Oulad Yacoub dans leur défection.

Le colonel Beauprêtre partit de Tiaret le 24 mars ; il emmenait avec lui un goum nombreux des Harrars, commandé par Caddour ben Sahraoui, l'homme le plus considérable de la tribu et en qui il avait une confiance illimitée. Ses troupes régulières ne comprenaient que deux pelotons de spahis, 40 hommes du 1er bataillon d'Afrique, et la 5e compagnie du 2e bataillon du 2e tirailleurs, qui était alors en garnison à Tiaret.

Cette compagnie n'avait que 56 hommes dans le rang et un seul officier, le lieutenant BLANPIED. Les 40 hommes du bataillon d'Afrique n'avaient pas d'officiers de leur corps et ils étaient également placés sous les ordres du lieutenant BLANPIED.

Les instructions du colonel Beauprêtre lui prescrivaient, en substance, de se rendre, pour y maintenir l'ordre, dans le sud-est du djebel Amour et de ne point s'en éloigner.

Il était, le 28, à Aflou et, le 1er avril, à Tamelaleck. Il y appela en conférence le capitaine Burin, commandant supérieur de Géryville, et, d'accord avec lui, résolut de se diriger vers Ghassoul. Il espérait ainsi frapper un grand coup sur quelques fractions du cercle de Géryville que de fausses indications données par Caddour ben Sahraoui représentaient comme se préparant à faire défection. Il se porta donc sur Ras el Kseub ; ce mouvement avait pour résultat de rapprocher sensiblement ses goums des contingents ennemis qui remontaient à ce moment l'oued Zergoun et se dirigeaient vers le nord-ouest.

Les tribus représentées comme suspectes par Caddour Sahraoui étaient fort tranquilles; en revanche, le colonel acquit, à Ras el Kseub, la presque certitude de la prochaine défection des Harrars, qui, sous prétexte de le couvrir, se tenaient obstinément séparés de lui à plus d'une journée de marche du côté du sud.

Le 6 avril, convaincu du danger que courait sa colonne et n'ayant plus avec lui que 2 ou 300 cavaliers des Oulad Khelif, il résolut, afin de mettre sa petite troupe à l'abri, de se rapprocher sans retard de Géryville.

Il partit donc le 7 de bon matin et, faisant monter de temps en temps ses fantassins sur les chevaux du goum resté fidèle, il réussit à franchir 70 kilomètres dans la journée ; il vint camper, à 4 heures du soir, à Aouïnet Bou Beker, à 24 kilomètres est de Géryville, où il espérait être rendu de bonne heure le lendemain matin.

Croyant sans doute les contingents ennemis encore fort éloignés, il prescrivit au capitaine Burin de ne pas faire sortir sa garnison et de venir seulement, avec l'agha Si Ahmed ould Cadi, conférer avec lui pendant la nuit.

Le 8 avril, vers 4 heures du matin, le capitaine et l'agha étaient rendus depuis quelques instants à la tente du colonel et s'entretenaient avec lui, quand tout à coup s'éleva un grand tumulte ; des cris : aux armes ! des coups de feu se firent entendre. Le camp était assailli par les gens de Si Sliman, auxquels s'était joint le goum du djebel Amour.

Le colonel prescrivit au capitaine Burin, qui avait une petite

escorte, de rallier à lui quelques spahis et de se porter au-devant des assaillants pour les reconnaître, tandis que lui-même allait organiser la défense du camp.

Le mouvement du capitaine Burin eut un moment de succès; mais l'ennemi, augmentant en nombre, le rejeta au loin et lui coupa toute communication avec le colonel Beauprêtre.

L'attaque de l'ennemi avait été si prompte que le camp, surpris dans son sommeil, avait été envahi et que Si Sliman put arriver jusqu'à la tente du colonel.

Celui-ci, tout en donnant ses ordres, finissait de s'équiper devant sa porte. Si Sliman l'aperçut, courut à lui, et d'un coup de fusil tiré à bout portant, lui fracassa l'épaule. Mais l'ordonnance du colonel, sortant à ce moment de la tente, le fusil à la main, abattit aussitôt Si Sliman, qui tomba mortellement frappé.

Les Arabes enlevèrent son cadavre et s'éloignèrent pendant quelques instants, ce qui donna un peu de répit à la petite troupe du colonel, lui permit de se rallier autour de son chef et de l'emporter sur une éminence voisine, où elle s'arrêta en attendant de nouveaux assauts.

Ceux-ci ne tardent point : l'ennemi, revenu en force avec des hommes à pied, se porte bientôt à l'attaque de ce petit groupe qui lui oppose une résistance héroïque.

Un grand nombre de cavaliers roulent sanglants sous le ventre de leurs chevaux, et les faces du carré s'encombrent de morts.

Des insurgés viennent, à portée de la voix, inviter les tirailleurs à cesser une résistance inutile. On leur promet la vie sauve et même la liberté, si, se rangeant du côté des combattants de la guerre sainte, ils laissent les fidèles musulmans exterminer les chrétiens détestés. Mais les tirailleurs n'ont jamais trahi leurs chefs; rien ne saurait leur faire oublier leurs devoirs et les détacher de leur drapeau; et ce n'est qu'à coups de fusil qu'ils accueillent ces invitations à la trahison.

Le lieutenant Blanpied, blessé un des premiers, s'est fait asseoir sur une pierre à quelques pas en arrière de ses hommes et les encourage à la résistance.

Mais, tandis que nos soldats soutiennent cette lutte inégale contre le flot toujours grossissant des assaillants, leurs munitions s'épuisent, et, pendant que l'acharnement de l'ennemi devient de plus en plus ardent, leur feu se ralentit peu à peu; bientôt leurs fusils se taisent tout à fait.

Enfermé dans un cercle de feu, qui va se rétrécissant sans cesse, le petit nombre de braves qui reste encore debout attend la tête haute la mort qu'il ne peut plus donner.

« Les Français, disait plus tard un des assaillants, les Français, serrés les uns contre les autres, semblaient une redoute vivante et nos balles les faisaient tomber un à un, comme la pioche qui détache une à une les pierres de la muraille. »

L'ennemi mit quatre heures à achever sa tâche. Vers 8 h. 1/2 du matin, tout était terminé, le dernier de nos soldats était tombé en combattant.

Dès les premiers coups de feu, les spahis originaires des Harrars étaient passés à l'ennemi. Le commandant de l'escadron avait été tué dès le début; le cadre français et les cavaliers restés fidèles se rallièrent autour du capitaine Burin et de l'agha Si Ahmed pour tenter de dégager le colonel. Ils ne purent y parvenir et, serrés de près eux-mêmes, ils durent battre en retraite sur Géryville.

Le capitaine Burin, renforcé du goum des Trafis, en repartit aussitôt pour venir au secours de la colonne, mais il ne put malheureusement forcer le passage du djebel Ksel, qui sépare Aïounet Bou Beker de Géryville et dont tous les cols étaient occupés par les fantassins de Stitten.

Dans cette sanglante journée du 8 avril, les tirailleurs avaient héroïquement affirmé leur esprit de discipline, leur dévouement à leurs chefs, leur attachement à leur drapeau; la 5[e] du 2 était détruite : trois tirailleurs seulement survécurent à cet horrible massacre : Mohammed ben Smaïn et Mohammed bel Adri, tombés blessés aux mains de l'ennemi, parvinrent à s'échapper et arrivèrent à Tiaret le 18 et le 15 avril; Mohammed ben Amar, atteint de douze blessures (six coups de yatagan dans les reins, deux dans la poitrine, trois à la tête et un à la main droite), avait été laissé pour mort sur le champ de bataille; il rejoignit péniblement Géryville quatre jours après le combat.

En outre du colonel Beauprêtre et du lieutenant Blanpied, le capitaine Thibaut et le sous-lieutenant Perrin, des spahis, avaient été tués, ainsi que le capitaine Isnard, chef du bureau arabe du colonel. Quinze spahis avaient partagé le sort des tirailleurs, une quarantaine avaient pu rentrer à Géryville avec le capitaine Burin.

Nos braves fantassins avaient chèrement vendu leur vie et l'ennemi avait fait des pertes considérables. Si Sliman avait été tué un des premiers. Il fut remplacé, à la tête des insurgés, par son frère Si Mohammed ben Hamza; mais, Si Lala, guidant de ses conseils l'inexpérience de son jeune neveu, va continuer à être l'âme de l'insurrection.

Les événements d'Aïounet bou Beker et la défection des Harrars ne laissaient plus aucun doute sur la gravité du mouvement

insurrectionnel, et commandaient de promptes mesures pour empêcher son développement. Après un succès aussi inespéré, la rébellion ne pouvait en effet que prendre des forces et s'accroître de nouvelles défections. Les Oulad Chaïb, du cercle de Boghar, donnèrent le signal en massacrant, le 16 avril, à Tagguin, un peloton de spahis.

Une longue et pénible campagne commençait, qui devait durer plusieurs années avec des alternatives de succès et de revers. De nombreuses colonnes furent organisées; plusieurs d'entre elles furent formées en partie avec des détachements du régiment; nous verrons que partout les tirailleurs se firent remarquer par leur courage dans les combats et leur énergie à supporter les fatigues et les privations.

Dès le 11 avril, une colonne fut organisée à Saïda sous les ordres du général Martineau-Deschenez, commandant la subdivision de Mascara, pour aller ravitailler Géryville, renforcer sa garnison et mettre la place en état de défense.

Quelques jours après, une seconde colonne, aux ordres du général Yusuf, commandant la division d'Alger, partit de Boghar vers Laghouat, tandis qu'une troisième, aux ordres du général Liébert, commandant la subdivision de Milianah, partait de Teniet el Haad pour couvir le Serzou et relier les opérations des deux premières.

Enfin le général Deligny, commandant la division d'Oran, organisait vers Frendah une colonne de réserve, chargée de veiller sur les derrières de la colonne Martineau et formée de deux bataillons d'infanterie, deux escadrons de cavalerie et une section d'artillerie.

Le premier bataillon du régiment fut désigné pour faire partie de cette dernière colonne.

Ce bataillon devait aller tenir garnison à Paris et, dans les premiers jours de mars, il avait été relevé de ses détachements de Tlemcen, Nemours, Marnia et Sebdou pour être concentré à Mostaganem. Là, son cadre avait été complété et son effectif porté à 600 hommes. Il présentait alors la composition suivante :

Chef de bataillon, MINART (1), commandant le bataillon; capitaine DE LIGNIÈRES, adjudant-major; DESMOUKTS, médecin-major.

---

(1) Du 2e bataillon, en remplacement du commandant DELETTRE, détaché aux affaires arabes.

1re compagnie.

BOYER, capitaine.
LORTHIOIR, lieutenant.
EL RAOUTI BEN DEDDOUCH, id.
LAMY, sous-lieutenant.
MOHAMMED BEN GUÉRACH, id.

2e compagnie.

JAUGE, capitaine.
RAFFIN, lieutenant.
MOHAMMED BEN SADECK. id.
PELLETIER, sous-lieutenant.
MOHAMMED BEN AMEUR BEN SODMI, id.

3e compagnie.

GELLY, capitaine.
ALBERT, lieutenant.
DJELLOUL BEN MOHAMMED, id.
LACOLLONGE, sous-lieutenant.
ALLEL BOU CORSO, id.

4e compagnie.

DERMIER, capitaine (2).
COLLOT, lieutenant.
SOLIMAN BEN SAÏD, lieutenant.
DE SAMBŒUF, sous-lieutenant.
ABDALLAH BEN MISSOUM, id.

5e compagnie.

LAVIGNE, capitaine (1).
BERLAU, lieutenant.
CADDOUR TOUBAR, id.
BEZU, sous-lieutenant.
EL ABID BEN CHANOUN, id.

6e compagnie.

VIÉNOT, capitaine.
DONNIER, lieutenant.
MOHAMMED OULD CAÏD HASSAN, id.
DE LA PORTE DE LA THÉBAUDIÈRE, sous-lieutenant.
ALI BEN CHANOUN, id.

Le 1er bataillon, ainsi constitué, devait aller, le 17 avril, s'embarquer à Oran; mais le 12 il reçut contre-ordre, et le 13 il se dirigea sur Mascara, où il passa le 16. Le 19, il arriva à Frendah. La 1re section de la 1re du 2 y tenait garnison; la 2e section de cette compagnie, venue de Mascara, y arriva le 21, et, de ce jour, elle prit part avec le 1er bataillon à toutes les opérations de la colonne. Le 23 avril, le colonel DE MONTFORT arriva à Frendah. pour y prendre le commandement de l'infanterie de la colonne.

Du 27 au 30 avril, le bataillon campa à Aïn Cheraga, à peu de distance de Frendah, et fut occupé à vider les silos des Harrars.

Le 2 mai, il alla camper à 35 kilomètres de Frendah, à Aïn Medrissa, où se concentrait la colonne Deligny.

Celle-ci partit le 4 mai, laissant à Aïn Medrissa le bataillon du commandant MINART, pour y attendre un convoi de vivres.

Le 5, le bataillon escortant ce convoi rejoignit le général à Guetifa, à la pointe orientale du chott Chergui. Depuis la veille, la colonne Deligny y avait fait sa jonction avec la colonne Martineau.

Celle-ci, après avoir remporté, le 26 avril, à Aïn Legta, entre Ben Hattab et Kheneg-Azir, un avantage chèrement acheté par la perte de 70 chasseurs à cheval, avait ravitaillé Géryville le 28, puis elle était remontée vers le nord.

---

(1) Etait capitaine titulaire à la 1re du 3.
(2) Etait capitaine titulaire à la 5e du 2.

La colonne Martineau comptait dans ses rangs une petite fraction du régiment, la 1re section de la 3e du 2, qui était en garnison à Géryville et que le général avait emmenée avec lui.

Le général Martineau reprit la direction de Frendah, laissant au général Deligny un bataillon et deux escadrons de renfort; la colonne fut alors composée de :

Un bataillon du 2e zouaves à sept compagnies, un bataillon d'infanterie de ligne formé de quatre compagnies d'élite du 67e;

Le 1er bataillon du 2e tirailleurs à six compagnies, plus une section du 2e bataillon.

Deux escadrons du 11e chasseurs à cheval, deux escadrons du 2e chasseurs d'Afrique, un escadron du 2e spahis ;

Une section d'artillerie de deux pièces rayées.

Le général Deligny avait adopté pour sa colonne un ordre de marche invariable en principe et dans lequel les tirailleurs avaient l'honneur de fournir d'une manière permanente, à la fois l'avant-garde et la réserve. Deux compagnies en colonne par pelotons à demi-distance formaient l'avant-garde; puis venaient le génie et l'artillerie, puis les quatre autres compagnies de tirailleurs formant la réserve générale d'infanterie, gardée directement dans la main du commandant de la colonne. A 100 mètres plus loin, derrière l'escadron de spahis rangé en bataille, venait le convoi avec deux escadrons à droite et deux escadrons à gauche, flanqué à gauche par les zouaves, à droite par le 67e. Deux compagnies de zouaves formaient l'arrière-garde. Le reste de l'infanterie, soit une compagnie de zouaves et une section de tirailleurs, formait immédiatement autour des chameaux un étroit cordon destiné à y maintenir l'ordre.

Chassés des environs de Géryville par le combat du 26 avril, les insurgés s'étaient rejetés à l'est sur la ligne d'eau de l'oued Sidi en Naceur ; ils s'étaient agglomérés avec leurs troupeaux vers la tête de la vallée, autour du ksar de Stitten et dans la plaine de Sidi Tifour. Le général Deligny avait en face de lui la presque totalité des dissidents, les Oulad Sidi Cheikh, les Harrars, les Oulad Chaïb, les Laghouats du Ksel, les Oulad Ziad, les Oulad en Naceur, les Adjelats du djebel Amour, soit une masse de 8 à 10,000 tentes.

La colonne se porta le 7 mai à Kheneg el Souk, sur l'oued Sidi en Naceur; de là, elle fermait le chemin du nord aux Harrars dissidents, qui cherchaient à se rapprocher de leurs cultures et de leurs silos pour y refaire leurs approvisionnements.

La colonne y séjourna quatre jours pour attendre elle-même un convoi, et le 12 elle se mit en marche contre les insurgés, en re-

montant la vallée de l'oued Sidi en Naceur. Elle laissait à Kheneg el Souk, à la garde d'un biscuit-ville qui y avait été établi, une petite garnison de 200 hommes, dont 60 tirailleurs commandés par le lieutenant Berlau.

La première étape s'effectua sans rencontrer l'ennemi, et la colonne alla camper auprès des koubbas de Sidi en Naceur; mais le 13, vers 10 heures du matin, à la reprise de la marche, après la grand'halte à Aïn Khechab, des coureurs ennemis commencèrent à se montrer en avant de la colonne.

Vers 11 h. 1/2 un grand tumulte se produisit en avant, on entendait des cris, des détonations, et bientôt le goum de la Yacoubia, qui marchait en extrême avant-garde, se replia en désordre poursuivi par l'ennemi et se rejeta sur la tête de colonne, qui fut tout à coup enveloppée d'un épais nuage de poussière.

Mais le général Deligny avait déjà pris ses dispositions de combat; sur son ordre, le colonel de Montfort se porta en avant avec trois compagnies de tirailleurs; la 3e et la 4e, qui formaient ce jour là l'avant-garde, étaient en bataille avec 100 mètres d'intervalle, la 5e compagnie s'avançait à une cinquantaine de mètres en arrière du centre de la ligne.

Le colonel fit sonner la charge et les trois compagnies se lancèrent avec entrain. En un instant nos goumiers furent dégagés et les premiers assaillants, cédant sous le feu des tirailleurs, se replièrent en laissant voir des masses profondes qui nous débordaient à droite et à gauche.

Si Mohammed ben Hamza déployait là environ 4,000 cavaliers portant en croupe 7 à 800 fantassins. L'ennemi avait fort habilement choisi le terrain de l'action.

La colonne s'allongeait à ce moment dans le Chaab el Ahmar, remontant l'oued Naceur, dont le lit est compris entre deux berges escarpées. Sur notre droite, la rive gauche était bordée par des collines à pentes raides; sur notre gauche, une ligne de collines couvertes d'alfa s'allongeait à environ 600 mètres de la berge droite de l'oued.

L'ennemi occupa immédiatement les collines de la rive gauche et déposa dans les arrachements des berges les fantassins qu'il avait en croupe; il se prolongea en même temps sur notre flanc gauche, garnissant le sommet des collines au pied desquelles la colonne se massait et y déposa également ses contingents à pied.

Mais l'avant-garde est dégagée; le général Deligny fait faire tête de colonne à gauche à tout le convoi, et précédant celui-ci avec les quatre compagnies de tirailleurs de la réserve et les zouaves du flanc gauche, il enlève rapidement les collines de la

rive droite sur lesquelles l'ennemi, déconcerté par la rapidité de cette attaque, n'oppose à nos soldats qu'une faible résistance.

Le convoi tout entier se groupe sur le sommet. Le général lance alors ses escadrons sur les fuyards, en faisant soutenir sa cavalerie par les compagnies de zouaves et de tirailleurs. Les spahis s'élancent les premiers, le fusil haut; ils sont suivis par les chasseurs d'Afrique ayant derrière eux les chasseurs du 11e régiment. Derrière ceux-ci courent les zouaves et les tirailleurs, qui ont déposé leurs sacs.

Les burnous ennemis s'éloignent déjà à toute vitesse : les spahis, les poursuivant, fusillent et sabrent les fantassins ennemis abandonnés par leurs cavaliers.

L'ennemi disparut tellement vite que les spahis purent se rallier sans être inquiétés et que les chasseurs n'eurent pas besoin de charger. Le général fit encore disperser à coups de canon quelques groupes qui tentaient de se reformer au loin,

Pendant ce temps, le 67e de ligne et les zouaves de l'arrière-garde soutenaient un combat acharné dans le lit de l'oued En Naceur et le long des berges de la rive gauche.

Désormais exempt d'inquiétude dans les autres directions, le général envoya sur ce point les quatre escadrons de chasseurs, qui, franchissant l'oued en amont, prirent les assaillants à revers et les mirent en déroute. Des groupes de fantassins ennemis, cernés dans le lit de la rivière, furent entièrement détruits par les zouaves.

La colonne fut alors ralliée et, quand elle eut repris son ordre de marche, le général se mit en route vers le camp des rebelles, établi à Mechera el Ahmar. Ce camp fut levé précipitamment. L'ennemi essaya encore une fois d'arrêter notre marche pour sauver ses bagages, mais il n'y put arriver et, vers 5 heures du soir, la colonne prit son bivouac à Aïn Fedeighira.

Dans son rapport, le général Deligny dit que « ses troupes se sont montrées admirables de solidité dans ce combat qui a duré quatre heures et que, grâce à leur entrain, elles n'ont fait que des pertes insignifiantes ».

La colonne tout entière n'avait en effet que 3 tués et 17 blessés dont 3 blessés aux tirailleurs ; le commandant Minart avait eu son cheval tué sous lui. L'ennemi, au contraire, avait fait des pertes sérieuses, environ 250 tués et 150 blessés ; en outre, il avait laissé entre nos mains un drapeau, des armes, des chevaux et une grande quantité de bagages.

Les insurgés battus dans la journée du 13 s'étaient retirés à Stitten affichant l'intention de s'y défendre à outrance. Le général Deligny

fut informé de cette résolution par quelques cavaliers des Harrars qui, dans la soirée du 13, avaient fait des ouvertures de soumission.

Craignant de perdre le fruit de son succès s'il ne chassait pas l'ennemi de Stitten, mais redoutant d'attaquer de front une position qu'il savait présenter de grandes ressources défensives, il se résolut à la tourner et décida de marcher sur Stitten par une route autre que celle par laquelle l'ennemi l'attendait.

Le 14 au matin, au départ du bivouac, la colonne feignit de se porter sur Géryville ; elle longea les pentes nord du djebel Ksel, laissant ainsi à 5 kilomètres à gauche les positions sur lesquelles l'ennemi voulait nous attaquer. Vers 8 heures, le gros du convoi se trouvait au pied du Teniet Magraoua, passage assez facilement praticable aux mulets chargés.

La colonne, tournant alors brusquement à gauche, s'engagea dans le col.

Déjà les flanqueurs de gauche fournis par les zouaves occupaient les pitons qui dominent à gauche l'entrée du passage. Le général lança alors les 5e, 6e et 1re compagnies de tirailleurs avec le colonel DE MONTFORT. Celui-ci escalada les pentes et occupa bientôt les crêtes qui dominent Stitten et ouvrent sur le ksar un chemin facile.

L'ennemi, qui jusqu'alors avait attaqué l'arrière-garde et contre lequel la 1re section de la 5e compagnie avait déjà été engagée, abandonna le combat et se retira dans la direction de l'ouest.

A 11 heures, le convoi avait gravi les pentes et atteint le col ; les troupes étaient ralliées sur le sommet de la montagne ; Stitten était à nos pieds ; il s'y faisait un grand mouvement d'hommes et de bêtes de somme, les abords en étaient encombrés de gens qui s'éloignaient en toute hâte. En voyant apparaître nos soldats au-dessus de sa tête, l'ennemi avait compris que toute résistance était impossible ; il avait renoncé à combattre et se mettait promptement en retraite.

Les difficultés du terrain ne permettaient pas une poursuite rapide ; la colonne tout entière, descendant en bon ordre, se mit en marche sur Stitten, les tirailleurs tournant le ksar par la droite, quatre compagnies de zouaves par la gauche et deux compagnies du 67e l'abordant de front.

L'infanterie de Stitten avait été presque détruite dans le combat de la veille ; les quelques fantassins qui en restaient évacuèrent les maisons à notre approche et la colonne alla camper à l'est du ksar.

Stitten renfermait un gros butin ; une grande quantité d'orge y était emmagasinée par les dissidents ; on trouva encore, dans les

maisons, une partie des dépouilles de la colonne du colonel Beauprêtre. Pour punir les gens de Stitten de la part directe qu'ils avaient prise à l'affaire du 8 avril, le ksar fut livré aux goums qui le pillèrent consciencieusement et il n'en resta plus, le soir, que des ruines fumantes.

Le 15, pendant que le général Deligny faisait séjour, le colonel DE MONTFORT, avec le bataillon de tirailleurs, un escadron de chasseurs et une députation de chacun des corps de la colonne, quitta le camp pour aller rendre les derniers devoirs aux restes du colonel Beauprêtre et à ceux de ses infortunés compagnons. Après un long détour, occasionné par l'ignorance des guides, on arriva sur le lieu du massacre; on y retrouva les cadavres de nos soldats dépouillés mais sans mutilations ; on commença à les ensevelir, mais des groupes nombreux d'Arabes s'étaient montrés et manœuvraient pour nous couper la retraite ; le colonel DE MONTFORT, qui avait reçu l'ordre formel d'éviter tout engagement, dut rallier ses travailleurs et regagner le camp sans avoir complètement achevé sa funèbre tâche.

Le 16, la colonne se porta à Géryville par le Teniet Aza. Le passage du défilé fut disputé par un millier de cavaliers Hamyans et Trafis que nos escadrons délogèrent successivement de toutes leurs positions, en perdant trois blessés et deux tués, dont le capitaine de spahis Bou Khouïa.

La colonne fit séjour, le 17, à Géryville, puis elle revint à Kheneg el Souk, où elle arriva le 20. Le général Martineau y parvint le même jour avec un fort convoi de vivres tiré de Tiaret. La 1re section de la 3e du 2 qui, depuis le 30 avril, faisait partie de la colonne Martineau, passa ce jour-là à la colonne Deligny.

La colonne Martineau communiqua de graves nouvelles : l'insurrection avait gagné le Tell. Les Flittas, les Beni Ouragh, les Beni Meslem, avaient fait défection ; aussi le général Deligny, craignant pour ses communications avec Tiaret et Frendah, résolut-il de tirer à l'avenir ses approvisionnements de Saïda et d'installer à Géryville même sa base temporaire de ravitaillement. En conséquence, la petite redoute de Kheneg el Souk fut abandonnée, la colonne Martineau retourna à Frendah et la colonne Deligny reprit le chemin de Géryville, où elle arriva le 24.

La colonne Liébert dut également remonter vers le Tell pour empêcher l'insurrection des Flittas de s'étendre à l'est de l'Ouarensenis ; la colonne Yusuf rayonnait autour de Laghouat, observant et contenant toujours le djebel Amour.

En face du général Deligny, la masse des insurgés, forte de

12,000 à 15,000 hommes, tant fantassins que cavaliers, était entassée, sur un étroit espace, au sud du djebel Ksel.

Elle manifestait déjà un certain malaise, les troupeaux agglomérés commençant à mourir de faim et de soif. Pour amener les rebelles à composition, le général Deligny résolut d'augmenter leur détresse en leur enlevant encore quelques points d'eau, en les obligeant, par des alertes continuelles, à de fréquents déplacements qui épuiseraient encore leurs ressources.

Le 27 mai, la colonne quitta donc Géryville, y laissant le lieutenant Collot avec 150 tirailleurs ; elle prit position, le 29, à Aïn el Orack, d'où elle pouvait surveiller Ghassoul, Brezina et El Abiod. Le 1er juin, elle se porta à Tismoulin et revint ensuite par le Kreider sur Géryville pour y attendre le général Jollivet qui lui amenait de Saïda un convoi de ravitaillement.

La colonne Deligny rentra à Géryville le 7 juin ; le général Jollivet y arriva le lendemain, escortant son convoi considérable avec le 10e bataillon de chasseurs à pied, un bataillon mixte de zouaves et d'infanterie légère, et un escadron du 11e chasseurs. Ces troupes renforcèrent la colonne et le général Jollivet prit le commandement de toute l'infanterie, forte ainsi de plus de cinq bataillons.

Le 10 juin, la colonne se mit de nouveau en route ; le général Deligny allait cette fois pousser jusqu'à El Abiod Sidi Cheikh pour dicter ses conditions aux rebelles auprès des tombeaux de leurs marabouts les plus vénérés.

Le 11, en arrivant au camp de Si el Hadj ben Ahmeur, la cavalerie enleva 4,000 moutons et une centaine de bœufs aux Harrars, qui ne s'attendaient pas à nous voir les poursuivre dans le Sud. Le lendemain, la colonne se rendant à l'oued Goleïta eut à exécuter, sous un affreux simoun, une marche des plus pénibles. Le bataillon de tirailleurs placé à l'arrière-garde, obligé de relever les traînards, de pousser les bêtes de somme, en eut sa marche tellement attardée qu'il n'arriva au bivouac qu'à 7 heures du soir, sans avoir eu même le temps de faire le café. Il avait, dans cette journée, fait preuve d'une énergie et d'un dévouement dignes des plus grands éloges.

Le 14, la colonne arriva en face de l'oasis d'El Abiod ; les ksours en avaient été abandonnés ; elle y séjourna deux jours pour affirmer son succès, vider les silos et ruiner les défenses de l'oasis. Les mosquées, les monuments religieux, furent scrupuleusement respectés, mais le reste fut incendié.

La présence des troupes françaises au milieu de ce foyer de fanatisme produisit des résultats considérables ; la résistance s'en

trouva décomposée, de nombreuses fractions de tribu demandèrent l'aman. Les Harrars firent les premiers leur soumission. Ils étaient d'ailleurs complètement ruinés. En retournant à Géryville par les Arbaouat et Aïn el Orack, la colonne traversa un pays couvert des cadavres de leurs troupeaux. Plus de 100,000 bêtes avaient péri.

La colonne rentra à Géryville le 19 juin. Le général Deligny y laissa une garnison de 300 hommes et continua sa marche vers le nord. Les Harrars, les Trafis, les gens du djebel Amour, avaient fait leur soumission, la route de Géryville était libre, il ne restait plus en état de révolte que les Oulad Sidi Cheikh qui s'étaient enfoncés dans le Sud et qui étaient d'ailleurs grandement atteints par la destruction de leur sanctuaire religieux.

La colonne Deligny avait terminé ses opérations; elle se disloqua le 22 juin à Khadra. Le général Jollivet, avec les chasseurs à pied, le 67e et deux escadrons, alla s'établir en observation vers Aïn el Hadjar, où il devait passer l'été avec mission de couvrir le sud du cercle de Saïda. Les zouaves, le 1er bataillon d'Afrique, les deux sections du 2e bataillon du 2e tirailleurs, avec deux escadrons, rentrèrent directement à Mascara, tandis que le général Deligny, avec le 1er bataillon de tirailleurs et deux escadrons, prenait rapidement les devants vers Relizane, où l'avait demandé le général de Martimprey, sous-gouverneur et gouverneur par intérim depuis la mort du maréchal Pélissier, survenue à Alger le 22 mai.

Le général Deligny annonçait de Géryville, au gouverneur général « qu'il ramenait dans le Tell des troupes rompues à toutes les fatigues et capables de dégager toute situation si grave qu'elle soit ».

Le 30 juin, le 1er bataillon était à Mascara; il concourut, pendant quelques jours, aux opérations que dirigeait alors dans le pays des Flittas le général de Martimprey et, le 7 juillet, il rentra à Mostaganem après une absence de quatre-vingt-six jours.

Pendant que le général Deligny opérait dans le Sud contre les Oulad Sidi Cheikh, de graves événements avaient lieu dans la subdivision de Mostaganem.

Le colonel Lapasset avait quitté cette ville, le 17 avril, avec un escadron de chasseurs, une section d'artillerie et un bataillon mixte composé de quatre compagnies du 67e et des 3e et 4e compagnies du 3e bataillon du régiment. Il était venu, avec cette petite colonne, s'établir chez les Flittas, aux environs de Zemmorah, afin de protéger le passage des convois qui se rendaient de Relizane à Tiaret.

Le 8 mai, il était à Tiaret, que certains renseignements repré-

sentaient comme menacé, mais il en repartit bientôt à l'approche de la colonne Martineau, qui rendait sur ce point sa présence inutile. Il reprit donc, le 11 mai, la route de Relizane.

Pendant qu'il bivouaquait, du 12 au 13, à Dar ben Abdallah, il fut prévenu que les Flittas, soulevés par un fanatique nommé Si Lazereg bel Hadj, avaient fait défection et devaient l'attaquer le lendemain.

La veille encore, ce marabout était inconnu ; les populations avaient amicalement accueilli la colonne ; le pays paraissait si tranquille qu'au lieu de suivre la grande route qui longe la Menesfa, la colonne avait coupé au plus court en suivant le chemin des crêtes ; ce mouvement lui faisait heureusement gagner un jour.

A la nouvelle de cette trahison, que rien ne pouvait faire pressentir, le colonel Lapasset ne voulut point continuer son chemin directement sur Relizane à travers la forêt de Guerboussa ; il résolut de descendre dans la vallée de la Mina en suivant la large croupe déboisée qui borde la rive gauche de l'oued Massin.

Le 13, à la pointe du jour, des contingents nombreux, 4 à 500 cavaliers et 1,500 à 2,000 fantassins des Flittas, l'attendaient à sa sortie du bivouac. La colonne, à peine en marche, fut environnée de groupes nombreux qui venaient à courte distance lui tirer des coups de fusil. Pour dégager le terrain, des compagnies durent plusieurs fois charger à la baïonnette ; elles parvinrent chaque fois à refouler l'ennemi. Vers 11 heures, enfin, la colonne atteignit une forte position sur la rive droite de la Mina en face de Fortassa ; le danger était passé. L'ennemi, qui avait eu une quarantaine d'hommes tués, se dispersa dans les bois ; de notre côté, nous avions eu un homme tué et sept blessés, dont deux tirailleurs et le capitaine de Bonneval atteint d'une balle au bras.

Tous les Flittas avaient fourni des contingents à Si Lazereg ; le colonel Lapasset, qui n'était pas en force pour les réduire, dut se résoudre à se retirer sur Relizane pour en protéger les établissements européens et pour couvrir la route d'Alger. Il ne donna donc que quelques heures de repos à ses troupes et, le 14 au matin, il arrivait à Relizane après une fatigante marche de nuit.

Ce mouvement de retraite enhardit encore l'insurrection et toutes les populations prirent les armes. Dès le 14, de nombreux contingents vinrent attaquer Zemmorah.

Ce poste n'avait pour garnison qu'un faible détachement de la 4ᵉ compagnie de discipline ; mais l'officier qui y commandait, heureusement averti la veille de ce qui se passait, avait fait rentrer dans le bordj tous les colons européens. L'ennemi, reçu par

une vive fusillade qui lui tua une trentaine d'hommes, dut s'éloigner des murailles, mais il bloqua le bordj, après avoir pillé et incendié toutes les maisons du village.

Averti de la situation critique dans laquelle se trouvait Zemmorah, le colonel Lapasset quitta Relizane dans la nuit du 15 au 16 et arriva le matin devant le bordj.

Quelques feux de tirailleurs et quelques coups d'obusier suffirent à éloigner l'ennemi.

Le colonel laissa des cartouches et des approvisionnements à la garnison; il la renforça avec la 3e du 3, commandée par le capitaine D'UZER, puis il retourna à Relizane.

Après son attaque infructueuse sur Zemmorah, Si Lazereg s'était retiré au milieu des Flittas pour y prêcher la guerre sainte. Ses émissaires parcouraient le pays, appelant aux armes les populations.

Quelques tribus du cercle d'Ammi Moussa se joignirent à lui et le marabout, voyant ainsi grossir le nombre de ses adhérents, voulut frapper un grand coup pour entraîner ceux qui hésitaient encore : il se porta avec ses bandes sur le caravansérail de la Rahouïa.

Le poste n'avait qu'une douzaine de défenseurs presque dépourvus de munitions. Pour le ravitailler, il fallait faire plus de 50 kilomètres en pays ennemi et le commandant de la colonne, obligé de couvrir Relizane, ne pouvait ni se porter en avant, ni amoindrir ses forces déjà insuffisantes. Pour accomplir cette tâche difficile, le colonel Lapasset chercha d'abord des hommes de bonne volonté parmi les Arabes du goum ; aucun ne se présenta.

Il fit alors appel aux tirailleurs et aussitôt de nombreux volontaires sortirent du rang.

On choisit, parmi eux, les six hommes qui connaissaient le mieux le pays, les nommés EL HABIB BEN CHÉRIF, MOHAMMED BEN DJELLOUL, EL HABIB OULD ALI, MAHIDDIN BEN CHEÏLA, MILOUD BEN TAHAR et AHMED EL ROUMARI.

Le colonel leur fit donner des burnous et des chevaux du goum, et les six tirailleurs, porteurs chacun de 100 cartouches, partirent de Relizane le 20 mai, à 7 heures du soir.

Ils marchèrent toute la nuit à travers les bandes ennemies et arrivèrent, le 21 au petit jour, à la porte du caravansérail, dans lequel ils s'enfermèrent avec les quelques braves qui s'y trouvaient déjà et dont ils allaient partager le sort.

L'attaque commença presque aussitôt ; elle dura toute la journée, acharnée et ininterrompue, sans laisser aux défenseurs le

temps de quitter les créneaux pour se reposer ou prendre quelque nourriture.

Le soir, les assaillants s'avisèrent de mettre le feu à des meules de paille, qui se trouvaient à une dizaine de mètres de la face opposée à la porte d'entrée.

La fumée, rabattue par le vent, ne tarda pas à aveugler et à asphyxier les défenseurs.

Quelques Arabes s'approchèrent alors et réussirent à ouvrir, à coups de pioche, une brèche dans le mur d'enceinte, en un endroit où il n'était pas flanqué.

La foule des assaillants se précipita dans le caranvasérail qui fut envahi en un instant, et alors commença une terrible lutte corps à corps, qui ne prit fin que quand le dernier des nôtres fut tombé en combattant. Un seul d'entre eux, le tirailleur Mahiddin ben Cheïla, blessé d'un coup de sabre à la tête et d'un autre au ventre, et laissé pour mort dans la cour du caranvansérail, put s'échapper avant le matin en trompant la vigilance de l'ennemi; il rejoignit péniblement sa compagnie à Relizane, le 24 du même mois (1).

Ce facile triomphe coûtait cher aux insurgés, car les braves défenseurs du caravansérail avaient vendu chèrement leur vie; avant de succomber, ils avaient jeté à terre plus de cent de leurs ennemis.

Tel était cependant le prestige de nos constructions, que la chute de la Rahouïa détermina la défection de la presque totalité des Beni Ouragh et enhardit encore Si Lazereg, qui, cherchant des succès plus importants, se porta d'abord sur Zemmorah.

Depuis le 17, le bordj était attaqué chaque jour et la 3e du 3 avait eu à y fournir un service des plus pénibles.

Le 24, entraînées par Si Lazereg, les bandes ennemies prononcèrent une attaque générale, mais elles furent repoussées et se retirèrent, laissant devant la muraille leurs morts et leurs blessés.

Le 27, l'ennemi ayant complètement disparu, la 3e du 3 rejoignit à Relizane la colonne du colonne Lapasset.

Malgré son insuccès devant Zemmorah, Si Lazereg avait été renforcé de toute les tribus du cercle d'Ammi Moussa : les Beni Ouragh, les Kerraïchs, les Meknessas. les Matmatas, les Beni Tigrine et les Beni Meslem. A la tête de tous ces contingents, il se présenta devant Ammi Moussa dans la journée du 26 mai.

La place, commandée par le capitaine Maréchal, du 11e chas-

(1) Le tirailleur Mahiddin ben Cheïla reçut la médaille militaire et fut plus tard retraité comme sergent.

seurs, avait alors pour garnison une compagnie de 67e et la première section de la 2e du 2, sous les ordres du sous-lieutenant DURRIEUX, en tout 174 hommes, officiers et soldats. Les habitants du village européen avaient en outre été recueillis dans l'intérieur de la redoute.

Le 27, dès 4 h. 1/2 du matin, pendant qu'un grand nombre de cavaliers couronnaient les crêtes, les fantassins ennemis envahirent et incendièrent le village. Ils en furent, vers 10 heures, délogés par nos obus, mais ils ne se retirèrent qu'après avoir fait plusieurs tentatives pour escalader le rempart.

Vers 2 heures, l'attaque reprit avec une véritable fureur : des hommes fanatisés, bravant le feu des défenseurs, s'approchaient des murs et essayaient d'y faire brèche à coups de pioche ; mais le soir, notre fusillade, fort meurtrière, avait décidé l'ennemi à la retraite. Un caporal de tirailleurs avait été blessé, et le sous-lieutenant DURRIEUX avait été atteint d'une balle au bras, après avoir tué cinq ennemis de sa propre main.

La nuit fut assez tranquille, mais le 28, à 4 heures du matin, le combat recommença. A la faveur des ténèbres, l'ennemi avait occupé et crénelé une maison du village, voisine du rempart, mais il en fut délogé à coups d'obusier. Si Lazereg renouvela encore ses attaques pendant toute la journée, mais ses entreprises ne furent pas plus heureuses que la veille.

Dans les deux journées, la garnison avait eu en tout 1 homme tué et 7 blessés.

« Pendant tout le combat, dit le capitaine Maréchal dans son rapport, l'émir, c'est le titre que se donne maintenant Si Lazereg, n'a cessé d'envoyer des émissaires pour engager les tirailleurs algériens à la désertion ; appels auxquels ceux-ci n'ont répondu qu'en couvrant de cadavres le point sur lequel ils étaient placés. »

Dans la nuit du 28 au 29, le marabout Si Lazereg, abandonnant son camp, reprit avec ses contingents le chemin du pays Flitta. Cette retraite des insurgés était décidée par l'arrivée de renforts à Relizane et l'apparition du général Martineau à Tiaret.

L'insurrection des Oulad Sidi Cheikh et celle des Flittas avaient, en effet, décidé l'envoi en Algérie de renforts importants. Six régiments d'infanterie, deux bataillons de chasseurs à pied, un régiment de cavalerie, avaient successivement débarqué dans divers ports de la côte. L'arrivée de ces troupes allait donner au général de Martimprey, qui depuis la mort du général Pélissier remplissait les fonctions de gouverneur général, la possibilité de prendre contre les insurgés une vigoureuse offensive.

La colonne Lapasset, renforcée de deux bataillons d'infanterie

et des goums de Sidi Laribi, sur la fidélité desquels on pouvait compter, partit de Relizane le 29 mai, et se porta le lendemain sur l'oued Riou. Elle y rejoignit la colonne du colonel Lallemand venue d'Orléansville, et les deux colonnes, marchant ensemble à l'ennemi, se portèrent sur Ammi Moussa. Quand elles y arrivèrent le 31 mai, Si Lazereg s'était retiré. Passant par Guelt bou Zid, il était allé, le 30, camper à l'oued Ançeur. De là, il avait tenté une diversion, en envoyant, le 31, attaquer Relizane par 300 cavaliers qui se répandirent dans la plaine en brûlant les maisons abandonnées.

Un bataillon du 82e de ligne, qui formait la garnison de Relizane, n'eut pas de peine à repousser cette attaque, qui fut cependant renouvelée le lendemain.

Tandis que la colonne Lallemand retournait, le 1er juin, vers Orléansville, la colonne Lapasset fit séjour à Ammi Moussa pour y réparer la redoute, puis elle se porta, le 2, chez les Oulad Sabeur et les Beni Yaïch, qui firent aussitôt leur soumission.

Le 3 juin, la colonne campée à Guelt bou Zid se disposait à aller réduire les Amamras, quand, vers 5 heures du matin, Si Lazereg se présenta devant le camp à la tête de nombreux contingents.

Laissant un bataillon à la garde des tentes, le colonel Lapasset marcha aux insurgés, leur tua une vingtaine d'hommes et les mit en fuite dans toutes les directions, puis il rentra au bivouac sans être inquiété. Il reçut le lendemain la soumission des tribus les plus voisines du poste d'Ammi Moussa.

Le 5 juin, la colonne ravagea complètement le pays des Amamras, leur prit 1,500 têtes de bétail et rejeta toutes les populations sur la colonne du général Rose.

Celui-ci, parti le 29 mai de Mostaganem, entrait le 3 juin dans le pays des Flittas avec une colonne de cinq bataillons. Le 5, il était à Dar ben Abdallah, occupé à construire une redoute destinée à servir de point de ravitaillement, quand il fut attaqué par les populations fuyant devant le colonel Lapasset et qui cherchaient à se frayer un passage vers l'ouest.

Les assaillants furent repoussés et culbutés dans l'oued Menaccer, par une charge à la baïonnette, au cours de laquelle Si Lazereg fut tué.

Sa mort désorganisa l'insurrection. Un marabout obscur, nommé Abd el Aziz, qui tenta de prendre la succession de Si Lazereg, ne put, sous la menace de nos colonnes, donner une impulsion d'ensemble aux différentes tribus encore insoumises. Chacune de celles-ci n'opposa plus qu'une résistance isolée, qui ne pouvait plus créer à nos colonnes de bien sérieux embarras.

Le 12, la colonne Lapasset, remontant la vallée de l'oued Bou Djenan, aborda par le nord-ouest le pays des Matmatas, en même temps que le général Liébert, qui venait de recevoir la soumission des Kerraïchs et des Beni Tigrine, y pénétrait aussi par le sud-est. Les Meknessas avaient fait des offres de soumission, mais ils se ravisèrent en apprenant qu'Abd el Aziz allait venir à leur secours, et dans la soirée ils allèrent attaquer le camp de la colonne Liébert.

Ce manque de foi fut sérieusement châtié le surlendemain 14. Les deux colonnes pénétrèrent chez les Meknessas par les crêtes, pendant que la cavalerie descendait au trot la vallée de l'oued Riou, pour essayer de couper la retraite aux fuyards. On tua une centaine d'hommes aux Meknessas et on leur prit tous leurs troupeaux. Néanmoins, cette opiniâtre tribu, soutenue par les Chekkalas, qui occupent l'autre rive de l'oued Riou, ne voulut point encore déposer les armes.

Le 18, une seconde opération combinée des deux colonnes eut cette fois le plus entier succès : la cavalerie occupant tous les débouchés sur l'oued Riou fit prisonniers un grand nombre de fuyards, que l'infanterie, fouillant les ravins, poussait doucement devant elle. Le soir, les Meknessas demandèrent l'aman; le 21, ce fut le tour des Chekkalas.

Tout le cercle d'Ammi Moussa était pacifié; il ne restait plus en armes que les Flittas.

Le général de Martimprey était arrivé le 15 juin à Ammi Moussa pour prendre la direction des quatre colonnes qui allaient opérer chez eux : les colonnes Martineau, Lapasset, Liébert et Rose.

Sous la menace de ces forces imposantes, le parti de la paix faisait chez les Flittas de rapides progrès. Le général Rose recevait dans le Guerboussa de nombreuses offres de soumission. Quelques tribus cependant, plus compromises que les autres, semblaient vouloir encore prolonger la résistance. Pour en finir d'un seul coup avec elles, le général de Martimprey combina une opération d'ensemble à laquelle prirent part toutes les colonnes. Le 26 juin, elles allèrent occuper les emplacements suivants : la colonne Lapasset à Aïn Menad, à la tête de l'oued Kleloug ; la colonne Martineau, sur la Mina aux environs de Fortassa ; la colonne Liébert à Ben Atia, sur la Menesfa ; la colonne Rose, à Ras el Ançeur; le général de Martimprey campait avec neuf escadrons au confluent de l'oued Kleloug et de la Mina. En outre, le goum de Mascara était à l'entrée de l'aghalick d'El Bordj et celui de Mostaganem au bord de la plaine de Relizane.

Le résultat de ces dispositions était de cerner étroitement les derniers dissidents sur l'oued Kheloug. Le 27, au point du jour, toutes les troupes devaient envahir cette vallée, qui était le dernier refuge des insurgés; mais nos colonnes étaient à peine en mouvement que ces populations, comprenant l'inanité de toute résistance, vinrent se rendre à discrétion.

Certain désormais de la fin de la révolte des Flittas, le général de Martimprey remit le soin de la réorganisation du pays au général Deligny qui, venant de Géryville, l'avait rejoint à Relizane avec le 1er bataillon du 2e tirailleurs.

Le général Deligny resta encore une dizaine de jours chez les Flittas. Il convoqua à Ras el Ançeur les djemmas de toutes les tribus, et dans une grande assemblée, il leur fit sentir tout ce que leur conduite avait de blâmable ; puis, ayant reçu leurs promesses de paix, il licencia les colonnes.

Le 1er bataillon des tirailleurs et les deux compagnies du 3e bataillon qui avaient fait partie de la colonne Lapasset rentrèrent à Mostaganem le 8 juillet.

A cette date, les détachements du régiment sont tous rentrés en garnison ; mais ce repos ne va pas être de longue durée, car si les Flittas, fidèles à leurs engagements, ont déposé les armes pour de longues années, il n'en est pas de même des Oulad Sidi Cheikh et le Sud de la province d'Oran est à la veille de s'embraser de nouveau.

CHAPITRE XXI

Algérie (1864-1870)

Reprise de l'insurrection du Sud. — Attaque de Frendah. — Colonne Martineau. — Colonne Deligny. — Les grottes de la poudre. — Les dissidents sont refoulés dans le Sud. — Retour dans le Tell. — Détachement de Paris. — Persistance de l'insurrection. — Colonne Lacretelle. — Colonne de Colomb. — Les dissidents sont rejetés dans le Sud. — Le régiment concentré à Mostaganem. — Formation d'un quatrième bataillon. — Organisation. — Les écoles régimentaires. — Reprise de l'insurrection du Sud. — Concentration de tout le régiment à Mostaganem. — Mouvements de l'insurrection. — Garnisons.

Au commencement de juillet, la tranquillité semblait rétablie dans la province d'Oran, mais il n'y avait là qu'une bien courte trêve. Les forces de la tribu même des Oulad Sidi Cheikh, le noyau de l'insurrection, étaient en effet presque intactes, elles étaient seulement refoulées vers le sud et les tribus sahariennes allaient profiter de l'été, dont les chaleurs rendent nos mouvements si pénibles, pour reprendre les hostilités contre nous.

Elles avaient d'ailleurs le plus grand intérêt à remonter vers le nord, car, à cette saison, l'extrême Sud n'est guère habitable et les troupeaux sont obligés de venir boire aux sources des hauts plateaux ou même à celles de la lisière du Tell. Il leur fallait aussi renouveler leurs provisions de grains et elles ne le pouvaient qu'en ramenant à leur cause les tribus qui, comme les Harrars, avaient fait leur soumission, et en entraînant dans la révolte celles qui, bien qu'hésitantes, étaient jusque-là restées fidèles.

Aussi, le 12 juillet, Si Mohammed ben Hamza et son oncle Si Lala se présentaient-ils devant Frenduh avec 3,000 hommes tant fantassins que cavaliers. Surpris par la brusque apparition des dissidents, le bachagha Si Ahmed Ould Cadi put néanmoins se jeter dans la place avec quelques cavaliers des Sdamas. Ce secours ne fut point inutile à la faible garnison composée d'une compagnie du 67e et d'une section de la 1re du 2. Toutes les attaques de Si Lala furent repoussées et, le lendemain, le marabout reprit le chemin du sud avec une dizaine de morts et 40 blessés. La garnison n'avait eu que deux blessés, dont un tirailleur.

Ce prompt départ était déterminé par l'approche du colonel Péchot, qui, à la première nouvelle de l'incursion des insurgés, était parti de Tiaret avec un bataillon du 12e de ligne, un escadron et deux obusiers.

Mais cette pointe hardie des dissidents, en même temps qu'elle affirmait leur résolution de continuer les hostilités, avait déterminé une nouvelle défection des Harrars et de quelques autres tribus de l'aghalick des Sdamas.

Deux colonnes partirent aussitôt de Médéah et de Teniet el Haad pour aller couvrir les Oulad Nayl ainsi que les gens du djebel Amour et les Arbaas. Malgré la présence de nos soldats, ces derniers, ainsi que la majeure partie des gens du djebel Amour, ne tardèrent pas à céder aux sollicitations de Si Mohammed. Ils passèrent à l'insurrection qui gagna ainsi les hauts plateaux de la division d'Alger et toute l'étendue du cercle de Boghar. Dans le Tell même de la province d'Oran, des symptômes non équivoques de défection se manifestaient chez les Kselnas ; afin d'arrêter ce mouvement, le général Martineau partit de Mascara le 19 juillet ; son absence devant être de courte durée, il emmena avec lui la presque totalité de la garnison, soit : deux compagnies d'élite du 67e, les 4e et 6e compagnies du 2e bataillon de tirailleurs, la moitié de chacune des 1re, 2e et 3e du même bataillon, les 1re et 5e du 3e bataillon, deux escadrons de chasseurs et deux obusiers.

Après une marche rapide et fatigante, cette petite colonne tomba, le 20, au milieu des campements des Kselnas. Avant de se laisser razzier, ceux-ci soutinrent un combat acharné pendant lequel on leur tua une cinquantaine d'hommes ; puis on leur prit un troupeau de 15,000 bêtes que la colonne ramena, le 22, à Mascara.

Mais on apprenait, vers la même époque, que de nombreux émissaires parcouraient le pays entre les chotts et le Tell, et faisaient tous leurs efforts pour propager l'insurrection parmi les tribus qui ont leur campement dans cette région.

Le général Martineau quitta de nouveau Mascara et alla s'installer en observation sur le plateau de Guersif, vers Aïn bou Amar et Aïn Balloul, à mi-chemin entre Saïda et Frendah. Sa colonne se composait cette fois : d'un bataillon du 67e à six compagnies, d'un bataillon mixte de trois compagnies de zouaves et de cinq compagnies de tirailleurs, la 6e du 2, les 1re, 3e, 4e et 5e du 3 et de deux escadrons de chasseurs.

Pour relier Mascara à Saïda et à la colonne Martineau et pour servir de réserve à cette dernière, une deuxième colonne aux

ordres du lieutenant-colonel de Colomb fut concentrée au caravansérail de Bou Noual. Elle devait y installer un dépôt de vivres et manœuvrer sur l'oued El Abd et l'oued El That.

Le 1er bataillon du régiment, qui faisait de nouveau ses préparatifs pour partir à Paris, reçut une deuxième fois contre-ordre. Il quitta Mostaganem le 29 juillet pour se rendre à la colonne de réserve. Celle-ci était composée, en outre, de trois compagnies du 2e zouaves et d'un escadron du 2e chasseurs.

La colonne Martineau séjourna jusqu'au 28 août à Aïn bou Amar où elle construisit une redoute; puis, elle se rendit le 30 août à Frendah, où la colonne de Colomb était arrivée depuis quelques jours.

Les deux colonnes, réunies sous le commandement du général Martineau, prirent alors l'offensive contre les dissidents réunis derrière le djebel Nador, dans les environs d'El Ousseukh.

Parti de Frendah le 31 août, le général Martineau arriva le 4 septembre à l'oued Benia, sur l'emplacement qu'occupaient peu de jours auparavant Si Mohammed ben Hamza et ses contingents. C'est à quelques kilomètres de là, sur les crêtes rocheuses du djebel Mouilah, que s'étaient refugiés les Beni Mansour, les Oulad Chaïb, les Oulad Khelif et les Harrars.

A peine installé au camp depuis une heure, le général Martineau, laissant à la garde des tentes une compagnie par bataillon, lança le reste de l'infanterie, commandé par le lieutenant-colonel de Colomb, à l'attaque des positions sur lesquelles les dissidents se croyaient dans une sécurité complète.

En peu de temps, nos fantassins, gravissant les pentes avec entrain, eurent couronné les crêtes. L'ennemi dispersé ne présentait plus que des bandes de fuyards dans lesquelles le feu de l'infanterie et celui d'un obusier de montagne causaient les plus grands ravages. Plus de 200 cadavres restèrent sur le terrain et nos soldats s'emparèrent des troupeaux, des tentes et d'environ 400 prisonniers. La colonne n'avait eu que 6 hommes hors de combat dont un tirailleur tué.

Ce combat avait rejeté vers le sud les populations insoumises et le marabout, voyant la lisière de Tell bien gardée, s'était décidé à s'éloigner dans l'est pour aller tenter d'agiter la province d'Alger.

La colonne Martineau revint donc à Frendah, et les fractions des 2e et 3e bataillons qui étaient avec elle rentrèrent à Mascara le 14 septembre; le 1er bataillon resta à Frendah avec le général Martineau.

Le moment approchait où la fin des grandes chaleurs allait

permettre de pousser activement les opérations. Un plan de campagne fut arrêté, d'après lequel les troupes de la division d'Oran et celles de la division d'Alger devaient à la fois se porter en avant aux environs du 1er octobre.

Les troupes d'Oran devaient former cinq colonnes aux ordres du colonel Lapasset et des généraux Legrand, Martineau, Jollivet et Deligny. Le 2e tirailleurs en entier allait faire partie de cette dernière.

Le 1er bataillon était déjà concentré à Frendah; les deux autres n'avaient qu'un effectif bien restreint, car on avait puisé dans leurs rangs pour renforcer le 1er bataillon au moment où il avait dû partir pour Paris. En outre, le 3e bataillon avait deux de ses compagnies détachées au Mexique. On fondit donc ensemble tout ce qui restait des 2e et 3e bataillons, pour en former un bataillon de marche qui présenta la composition suivante :

Capitaine DERMIER, commandant le bataillon.
Capitaine HERSANT, adjudant-major.

1re compagnie.
Capitaine SICCO.
Lieutenant BOHRS.
Lieutenant N.
Sous-lieutenant KOTTBAUR.
S-lieutenant MOHAMED BEN MOKTAR.

2e compagnie
Capitaine LAVIGNE.
Lieutenant MILLE.
Lieutenant N.
Sous-lieutenant PAQUIN.
Sous-lieut. MOHAMMED BEN AMEUR BEN SODMI.

3e compagnie.
Capitaine DERMIER.
Lieutenant GRIFFON.
Lieutenant N.
Sous-lieutenant GILLIBERT.
Sous-lieutenant N.

4e compagnie.
Capitaine DARRAS.
Lieutenant GUÉRIN.
Lieutenant N.
Sous-lieutenant VACQUEZ.
Sous-lieutenant N.

5e compagnie.
Capitaine D'UZER.
Lieutenant N.
Lieutenant N.
Sous-lieutenant VALÈS.
Sous-lieutenant N.

6e compagnie.
Capitaine BONNEVAL.
Lieutenant GUÈZE.
Lieutenant N.
Sous-lieutenant N.
Sous-lieutenant N.

Ce bataillon quitta Mascara le 25 septembre et arriva à Frendah le 28; le colonel DE MONTFORT y prit ce jour-là le commandement du régiment.

Le 2e tirailleurs, fort réduit par les détachements du Mexique et de la Cochinchine, n'avait guère que 1,700 hommes à l'effectif en Algérie; sur ce nombre, 1,250 environ étaient réunis sous les ordres du colonel. Les autres comprenaient les trois 7e compa-

gnies, restées à Mostaganem, Tlemcen et Mascara, et que l'on avait grossies des musiciens, des recrues, des malingres, des hommes aux hôpitaux, en congé et de ceux employés sur divers points à la garde des condamnés aux travaux publics.

Le 1er octobre, après avoir terminé tous les préparatifs nécessaires à une expédition que chacun savait devoir être longue et pénible, les deux colonnes Deligny et Martineau se mirent en route vers le sud.

Les troupes, ainsi réunies sous les ordres du général de division, comprenaient :

Deux bataillons du 67e, un bataillon du 2e zouaves, deux bataillons du 2e tirailleurs, une batterie d'artillerie, deux escadrons du 1er hussards, deux escadrons du 2e chasseurs d'Afrique, deux escadrons du 2e spahis, un détachement du génie et un nombreux convoi pouvant transporter cinquante jours de vivres.

L'infatigable Si Lala n'avait pas attendu que nous prissions l'offensive : revenant tout à coup dans la province d'Oran, il avait infligé, le 29 septembre, près d'Aïn Beïda, un sanglant échec à la colonne Jollivet, puis, descendant la vallée de la Mekerra, il avait pénétré dans le Tell et était venu brûler les fermes de Sidi Ali ben Youb, à quelques lieues au sud de Bel Abbès. Heureusement qu'à son retour, le général Jollivet prit une complète revanche à Titen Yahia. Dans l'est, les colonnes de la division d'Alger avaient atteint le 7 octobre et complètement razzié à Aïn Malakoff les tribus dissidentes du cercle de Bou Saâda et de la subdivision d'Aumale. A la même époque cependant, les Oulad Nayl passaient à l'insurrection.

La colonne Deligny, partie de Frendah le 1er octobre, s'était dirigée sur l'oued Sidi en Naceur; elle était passée le 4 à Kheneg el Souk et avait reçu le 7 à Aïn Fedeighira la soumission d'une fraction des Harrars, puis elle avait franchi, le 13, le Khenég el Melah et s'était portée, le 15, sur le ksar d'El May, qui avait été détruit ainsi que ceux de Bou Alem et de Tifour. Le besoin de se ravitailler l'avait ramenée ensuite à Géryville.

En y arrivant le 21, le général Deligny apprit que Si Lala, revenant de sa pointe dans le Tell, avait campé la veille à Sidi Khelifa sur le chott Chergui. Le soir même, le général partait dans cette direction, avec la cavalerie, le bataillon de zouaves et le 1er bataillon de tirailleurs. Après une marche de nuit des plus longues et des plus pénibles, il dut renoncer à l'espoir d'atteindre Si Lala, qui à son approche s'était rejeté dans le sud-ouest. Le général revint donc le 23 à Géryville.

Mais en route il avait été informé que les tentes de Si Lala et

celles de presque tous les Oulad Sidi Cheikh étaient réunies autour de Brezina. Pensant avec raison que les rebelles seraient frappés bien plus sensiblement si nous parvenions à surprendre cette deïra, le général Deligny lança dans cette direction le général Martineau avec vingt jours de vivres, tandis que lui-même, avec le 67° et une partie de la cavalerie, se dirigeait vers le nord pour se rapprocher du Tell.

Le général Martineau partit donc le 24 avec le bataillon de zouaves, les deux bataillons de tirailleurs, une section d'artillerie et deux escadrons de cavalerie. Cette colonne campa le 25 à Ghassoul. Le 27, elle venait d'arriver à Aïn Sadana et les tentes étaient à peine dressées quand les hommes durent reprendre les armes pour chasser les gens de Brezina, qui occupaient en grand nombre les crêtes du défilé d'El Araouïa. Quoique harassées par la longue marche qu'elles venaient de faire, les troupes furent magnifiques d'entrain.

En moins d'une demi-heure, après une course des plus pénibles à travers un terrain difficile, elles délogèrent les Arabes, qui, repoussés des crêtes, se retirèrent derrière un pli de terrain et s'enfoncèrent dans les Grottes de la Poudre. Les « Ghiran el Baroud », que les gens de Brezina nomment ainsi à cause du salpêtre qu'ils y recueillent en grande quantité, s'ouvrent sur le versant sud de l'arête rocheuse que coupe le Kheneg el Arouïa.

Les grottes sont bientôt cernées et les 5° et 6° du 1er ainsi que le bataillon de marche sont lancés contre elles. Mais l'entrée en est étroite : c'est un trou où un seul homme à la fois peut à peine se glisser en rampant. La colonne n'a pas d'outils, pas de poudre de mine. Il n'y a pas même aux environs de broussaille pour enfumer les défenseurs.

Aussi c'est en vain que, sous le feu de l'ennemi et avec un complet mépris du danger, les tirailleurs essaient d'y pénétrer. Après une grande heure d'efforts, et la nuit arrivant, ils sont forcés de se retirer emportant 3 morts et 6 blessés, parmi lesquels le capitaine Viénot.

Le lendemain, la colonne arriva à Brezina; mais le ksar était abandonné, la population l'avait évacué durant le combat de la veille, en même temps que les dernières tentes de la deïra des Oulad Sidi Cheik. La colonne y séjourna cependant le lendemain pour détruire un bordj qu'y avait élevé Si Hamza. Le 30, au moment de partir pour Si El Hadj Ed Din, le général apprit que Si Lala y était arrivé quatre jours auparavant, avait fait vider les silos du ksar, comblé les puits, et emmené les habitants dans le sud.

Renonçant dès lors à une poursuite inutile, le général reprit le chemin de Géryville.

Avant de s'éloigner, il voulut encore essayer de forcer les Ghiran el Baroud.

Tandis que le gros de la colonne et les bagages suivaient la route déjà parcourue, un détachement, sous les ordres du colonel DE MONTFORT, comprenant deux compagnies de zouaves et sept compagnies de tirailleurs avec un obusier, prit le chemin des grottes, emmenant avec lui dix-sept mulets chargés de bois destiné à enfumer les défenseurs. Mais cette tentative ne réussit pas mieux que celle du 27.

Les grottes, alors très peu connues, sont vastes et spacieuses ; elles forment de longues galeries naturelles dont les voûtes présentent de nombreuses crevasses par où s'échappait la fumée.

Après avoir épuisé sa provision de bois, le détachement abandonna la partie et rejoignit le gros de la colonne au bivouac d'Aïn Sadana.

Le 3 novembre, on arriva à Géryville ; après y avoir fait séjour le 4, la colonne repartit le 5 dans la direction de l'est.

Le général Martineau avait pour instructions de constituer à Tadjerouna un dépôt de vivres, tirés tant de Géryville que de Laghouat, pour permettre au général Deligny d'opérer pendant une quinzaine de jours sur l'oued Zergoun, où le marabout était campé avec ses contingents.

La colonne Martineau poussa, le 11 novembre, jusqu'à Aïn Mahdi. Elle y reçut un gros convoi venu de Laghouat avec lequel elle rétrograda sur Tadjerouna ; en y arrivant le 17, elle fut rejointe par le général Deligny. Deux jours après, le général Yusuf y arrivait à son tour avec une grosse colonne formée de troupes de la province d'Alger.

D'après les instructions du maréchal de Mac-Mahon, qui depuis le mois de septembre avait pris les fonctions de gouverneur général, les commandants des deux provinces d'Alger et d'Oran devaient combiner leurs mouvements pour opérer sur l'oued Zergoun ; mais, après s'être rendu un compte exact de la situation, ils reconnurent qu'il leur était impossible de pénétrer avec toutes leurs troupes dans cette vallée, épuisée déjà par le long séjour qu'y avaient fait avec leurs troupeaux les populations rebelles. Pour soumettre ces dernières, la colonne Deligny présentait d'ailleurs une force suffisante, et le concours le plus utile que pouvait lui offrir la colonne Yusuf était de lui passer des vivres, et surtout les moyens de transport dont elle avait le plus grand besoin,

car les animaux de son convoi étaient harassés par un mois et demi de grandes fatigues.

Le général Yusuf céda donc au général Deligny tous les vivres qui ne lui étaient pas nécessaires pour regagner sa base d'approvisionnement, ainsi que 4,000 chameaux, puis il reprit le chemin de Laghouat.

Le général Deligny, parti de Tadjerouna le 20, arriva à El Menia le 21, après deux jours d'une marche pénible sur un terrain formé de dunes de sable alternant avec des bancs de rocher. Il y installa une redoute dans laquelle il laissa sa réserve d'approvisionnements, sous la garde de 1,200 hommes pris parmi les plus fatigués, puis avec 2,000 fantassins de choix et toute sa cavalerie, il se porta en avant vers le sud.

Le 25, il atteignit à Thir el Habchi les derniers redirs de l'oued Zergoun, en poussant devant lui les populations insoumises. La majeure partie de celles-ci, acculées au désert sans eau et désespérant d'échapper à la colonne qui les talonnait, ne tardèrent pas à envoyer des offres de soumission.

Le général séjourna à Thir el Habchi, du 25 au 28, et accorda l'aman aux gens du djebel Amour, aux Harrars, aux Oulad Yacoub, aux Oulad Chaïb. Toutes ces tribus furent aussitôt dirigées vers leurs campements habituels; il ne restait plus d'insoumis que les Oulad Sidi Cheikh, et environ 300 tentes des Harrars réunis sur l'oued Seggeur.

Le 5 décembre, la colonne Deligny rentrait à Tadjerouna; elle y séjourna jusqu'au 8 pour faciliter la rentrée des tribus récemment soumises, et pour attendre un convoi de ravitaillement que le colonel Margueritte lui amenait de Laghouat. Avant de quitter le Sud, le général Deligny voulut visiter le djebel Amour pour en compléter la réorganisation, mais il n'emmena avec lui que le bataillon de zouaves et deux escadrons. Le reste des troupes, avec le général Martineau, se sépara de lui, le 15 décembre à Khadra et reprit, par Géryville, le chemin du Tell.

Ce retour fut particulièrement pénible pour la colonne, qui dès le commencement de novembre avait déjà eu à souffrir du froid. Au mois de décembre, bien qu'il n'y eût ni pluie ni neige, le vent du nord, soufflant violemment dans un ciel très beau et très clair, vint abaisser la température jusqu'à 8 degrés au-dessous de zéro.

Nos soldats eurent à supporter les plus grandes souffrances, sur ces hauts plateaux où l'on ne pouvait trouver le moindre morceau de bois pour faire un peu de feu. Epuisés par leur rude campagne, n'ayant pas mangé de pain depuis deux mois, mal couverts de

vêtements délabrés par cinq mois de bivouac, quelques-uns succombèrent malgré tout leur moral et leur énergie. Entre le djebel Amour et Saïda douze hommes de la colonne moururent de froid. Les tirailleurs, peu habitués à une aussi inclémente température, étaient naturellement les plus éprouvés : 10 d'entre eux, dont 7 nègres, périrent ainsi sans que dans cette dure épreuve le régiment manifestât le moindre découragement, la moindre défaillance.

A Saïda, où l'on fit séjour le 25 décembre, on put procurer aux soldats quelque soulagement ; on leur distribua des demi couvertures ainsi qu'un peu de linge et chaussure dont ils avaient le plus grand besoin.

La 1re compagnie du 2e bataillon y fut laissée provisoirement en garnison ; elle prit en subsistance tous les malingres du régiment, qu'elle devait ramener avec elle quand elle serait relevée par le bataillon du 67e destiné à rester à Saïda.

Le régiment arriva le 28 décembre à Mascara ; il y séjourna jusqu'au 7 janvier 1865 à cause du mauvais temps et rentra enfin le 11 janvier à Mostaganem. La 1re du 2, qui était restée à Saïda, rejoignit à son tour le 19. A cette date, le régiment entier, moins les deux 7es compagnies restées à Tlemcen et à Mascara, était concentré à Mostaganem.

Il ne tarda pas à se disperser : le 2e bataillon partit le 20 janvier pour se rendre à Tlemcen, et le 3e le 22 pour Mascara ; le 1er bataillon, lui aussi, quitta bientôt Mostaganem pour se rendre à Paris.

En 1863, l'empereur, voulant frapper l'esprit des indigènes par le spectacle des merveilles de la capitale, avait décidé que les trois régiments, à tour de rôle, enverraient un bataillon tenir pendant un an garnison à Paris. Il était convaincu que, de retour dans sa tribu, chaque tirailleur ferait connaître aux siens la grandeur et la puissance de la France et servirait ainsi presque malgré lui la cause de l'assimilation.

Le 1er régiment avait naturellement commencé le tour : son bataillon arrivant à Paris au mois de mai 1863 avait été aussitôt passé en revue au bois de Boulogne par l'empereur et l'impératrice. Son aspect lui avait valu de la part des Parisiens une véritable ovation. Le *Moniteur officiel*, rendant compte de la journée, disait, que « chacun admirait la tenue irréprochable, l'attitude militaire de ce beau bataillon qui défila au bois de Boulogne avec une remarquable précision et manœuvra avec non moins d'aplomb que nos meilleurs régiments français ».

En 1864, c'était le tour du 2e régiment de fournir ce détache-

ment, mais à deux reprises les graves événements qui se déroulaient dans la province avaient fait surseoir au départ du 1er bataillon. Le 11 février 1865 seulement, ce bataillon quitta Mostaganem à l'effectif de 33 officiers et 618 hommes. Arrivé à Oran le 14, il s'y embarqua le 18 à bord du *Christophe Colomb*, et débarqua à Toulon le 28. Pendant cette longue traversée, le navire avait été assailli par une violente tempête, qui avait fourni aux tirailleurs une nouvelle occasion de se distinguer. Avant de les quitter, le commandant du transport leur adressa, en effet, un ordre des plus flatteurs, les félicitant pour leur calme dans les moments les plus critiques, les remerciant pour leur dévouement à aider l'équipage, en s'employant avec ardeur au travail des pompes.

Arrivé à Paris, le 4 mars le bataillon fut logé à la caserne du quai d'Orsay. Il faisait dans la capitale le même service que la garde impériale et comptait à la 2e brigade de la 2e division de cette troupe d'élite.

Rien n'avait été négligé pour que les tirailleus n'eussent point à souffrir de cet éloignement de leur pays. Un iman civil était parti avec le bataillon, comme thaleb désigné pour servir d'écrivain public aux indigènes. Il était alloué aux tirailleurs mariés un supplément de solde de 0 fr. 40 centimes par jour, payable par délégation et touché tous les dix jours par la femme restée à Mostaganem.

Quatre-vingt-trois hommes du bataillon étaient dans ce cas.

Le 1er bataillon resta un an à Paris et s'y fit constamment remarquer par son excellente tenue et sa discipline.

Cependant le départ pour la France du 1er bataillon avait presque complètement dégarni Mostaganem, où il ne restait plus que la 7e du 1er.

Le 1er avril 1865, le 2e bataillon quitta Tlemcen, emmenant même sa 7e compagnie; il arriva le 10 à Mostaganem. Quelques jours après, la 4e et la 6e compagnie partaient pour aller occuper Ammi Moussa et Zemmorah.

Du mois de février au mois d'octobre, la 5e puis la 1re du 3 furent encore détachées sur l'oued Froha à la garde des condamnés de l'atelier n° 3.

Au mois de janvier 1865, au moment où le régiment rentrait presque en entier dans sa garnison de Mostaganem, l'apaisement était loin d'être complet dans la province d'Oran.

Le général Deligny était resté à Géryville pour y préparer les expéditions de l'hiver. Le 4 février, Si Mohammed ben Hamza avait été rejoint et surpris à Benoud par la colonne du général.

Nos goums étaient conduits par Si el Hadj Caddour ben Sahraoui, des Harrars, devenu récemment et pour des raisons personnelles, l'ennemi acharné de son ami de la veille. Ils chargèrent les cavaliers du marabout avec la dernière vigueur et au milieu d'une mêlée furieuse, Si Mohammed ben Hamza tomba bientôt mortellement frappé par trois balles.

Sa mort, survenue seulement une quinzaine de jours plus tard, n'arrêta pas l'insurrection. Si Mohammed avait rassemblé autour de la couche où il agonisait les fractions de tribus qui suivaient encore la fortune des Oulad Hamza, leur avait fait jurer de venger sa mort ainsi que celle de Si Sliman et de servir fidèlement son jeune frère Si Ahmed ben Hamza, qui allait être son successeur à la tête des forces de l'insurrection.

Le jeune Ahmed n'avait que 12 ans ; mais, soutenu et guidé par son oncle Si Lala, il n'en allait pas moins relever avec bravoure le drapeau déjà arraché par la mort aux mains défaillantes de ses deux frères aînés.

A la fin du mois de mars, la colonne de Géryville, alors sous les ordres du colonel de Colomb, avait eu avec Si Lala plusieurs engagements sérieux et brillants dans les environs de Chellala, et ces combats avaient quelque peu déconcerté l'insurrection.

Cependant, dès le mois de septembre, après un été assez calme, une vague inquiétude commença à se répandre dans toutes les tribus des hauts plateaux et fit pressentir la reprise des hostilités.

Au commencement d'octobre, en effet, Si Ahmed avait décidé les Hamyans à faire défection. Il tenait la campagne à la tête d'un goum important, et Si Lala, venant tenter une incursion dans le Tell, s'était avancé jusqu'à Titen Yahia sur la haute Mekerra. De nouvelles colonnes durent encore être organisées pour couvrir les points menacés.

Le 15 octobre, le 2e bataillon reçut l'ordre de se rendre de Mostaganem à Sidi bel Abbès pour y concourir à la formation d'une colonne commandée par le général Lacretelle et destinée à agir contre les Hamyans.

Le 17, le bataillon campa à Aïn Nouïssy. Le lendemain, à Perrégaux, il trouva 500 mulets de réquisition qui le transportèrent le soir même à Saint-Denis-du-Sig. Là, il fut rejoint par les 3e et 4e compagnies du 3e bataillon, venues de Mascara et destinées à remplacer au 2e bataillon les 4e et 6e compagnies restées à Ammi Moussa et à Zemmorah. Le bataillon expéditionnaire présentait ainsi un effectif d'un peu plus de 500 hommes.

Le 19, à Bel Abbès, il se joignit à un bataillon de zouaves

un escadron du 2e chasseurs d'Afrique et une section de montagne.

Le 21, la colonne Lacretelle était à Sidi Ali ben Youb. Deux jours auparavant, Si Lala était encore à Titen Yahia, dans le but avoué de se procurer des grains en pillant les tribus du Tell. Le général Lacretelle se mit à sa poursuite, mais il ne trouva rien à Titen Yahia, rien non plus sur l'oued Sba ; il poussa alors avec une colonne légère, sans sacs, et dont faisaient partie les 1er, 2e et 3e compagnies du 2e bataillon, jusqu'aux redirs d'El Ouidan. Le 27, en y arrivant, les éclaireurs signalèrent des traces récentes de l'émigration, et, quelques heures après, les goums, appuyés par la cavalerie régulière, atteignirent une partie des Hamyans Gharabas, qui s'enfuyaient vers le sud-ouest; ils leur tuèrent une douzaine d'hommes et ramenèrent au camp environ 40,000 moutons, n'ayant eu de leur côté que trois hommes hors de combat. Après ce succès incontestablement dû à la vigueur des troupes et à la rapidité de leur marche, la colonne Lacretelle revint le 29 au camp de l'oued Sba.

Au premier avis du mouvement vers le nord des forces insurrectionnelles, le colonel de Colomb était parti de Géryville et avait marché vers l'ouest, dans l'espoir de couper la route à Si Lala ou tout au moins d'atteindre les Hamyans dissidents. Mais cette colonne, appelée sans doute à faire une opération de longue haleine, était trop faible en infanterie pour que son chef, obligé de défendre un convoi considérable, pût au besoin faire une pointe rapide avec une partie de son monde. Aussi, le maréchal Mac-Mahon ordonna-t-il de la renforcer du bataillon de tirailleurs qui était à la colonne Lacretelle.

Ce bataillon, sous les ordres du lieutenant colonel Cerez, partit le 31 octobre de l'oued Sba, passa par Daya où il prit un convoi de quarante jours de vivres et rallia la colonne de Colomb, le 3 novembre au Khreider.

Le colonel de Colomb n'attendait que ce renfort pour se lancer à la poursuite des Hamyans Gharabas. Il se mit donc en route le lendemain avec toute sa colonne, soit : le bataillon de tirailleurs, un bataillon de zouaves, 250 hommes du bataillon d'Afrique, deux escadrons de hussards, une section d'artillerie et un goum de 1,300 chevaux des Harrars.

Le 8, il était à Naama, quand les éclaireurs indigènes signalèrent l'émigration des Hamyans, que Si Lala avait abandonnés pour s'enfuir plus vite, bien que ce fût lui qui, quelques jours auparavant, les eût décidés à la défection.

Le 9, à 2 heures du matin, le colonel partit avec une colonne

légère dont faisaient partie trois compagnies du bataillon et qui comprenait en outre cinq compagnies de zouaves, les deux escadrons, l'artillerie et les goums. Au point du jour, la cavalerie surprit les campements ennemis à Coudiat el Toumciat et enleva 150,000 moutons.

Le gros de la colonne devait aller, ce jour-là, camper à El Magroun. Tandis que la cavalerie allait reprendre la piste ordinaire, l'infanterie de la colonne mobile se rendit à l'étape par le Teniet el Moudjahadin. Elle traversa d'abord le djebel Harraza, puis les dunes d'Oum el Arar et n'arriva à Magroun qu'à 10 heures du soir, après une marche de 70 kilomètres.

La veille, la colonne Lacretelle avait, de son côté, frappé le reste des Hamyans Gharabas, qui, atteints à l'ouest du chott Gharbi, avaient encore perdu 200,000 moutons.

Cependant, la colonne de Colomb, après un séjour de quarante-huit heures employé à rassembler ses prises, avait continué sa poursuite. Le 12, elle est à Taoussera. Pendant que le convoi se rend le 13 à Sfissifa, le colonel, avec une colonne légère, formée de la cavalerie, du bataillon d'Afrique, de deux compagnies de zouaves et de deux compagnies de tirailleurs, prend la direction de Galloul. Après une marche de nuit, rendue plus pénible encore par un terrible orage, le colonel atteignit, le 14 au matin, ceux des Hamyans qui, le 9, avaient échappé à ses coups. On leur tua une trentaine d'hommes et on acheva de les dépouiller. Le soir, la colonne légère rejoignit le convoi à Sfissifa.

Ce nouveau châtiment décida les Hamyans à demander l'aman, qui leur fut accordé à condition qu'ils joindraient immédiatement leurs contingents aux goums de la colonne et qu'ils marcheraient avec nous contre les Oulad Sidi Cheikh qui venaient de les abandonner.

Après trois jours de repos nécessité par les fatigues de ses dernières marches, la colonne de Colomb alla visiter les ksours de la région ; elle passa à Ain Sefra, à Thyout et campa le 25 à Asla, où vinrent la rejoindre les goums des Hamyans.

Décidé à pousser dans le Sud une pointe vigoureuse, le colonel de Colomb laisse provisoirement son convoi à Asla et part le 27 avec une colonne légère formée de la cavalerie et d'un bataillon de six compagnie : cinq de zouaves et une de tirailleurs. Le 28, il traverse le Teniet el Ibel et vient camper à Ain Mezimert, où se trouvent quelques palmiers et une belle source. La colonne était encore en ce point séparée du Sahara par la longue arête rocheuse d'El Messitir ; avant de déboucher sur le plateau où il ne voulait pas allumer le moindre feu qui pût déceler sa présence, le colonel

fit faire à chaque soldat une provision de viande cuite. Le 29, la colonne défilant d'abord derrière El Messitir, franchit l'arête à Teniet el Amara et, marchant droit au sud, elle tombe à l'improviste sur une partie des troupeaux des dissidents qui s'abreuvaient à la daya de Tissefsaf. En même temps, la cavalerie a l'heureuse chance d'arrêter une caravane qui va de Figuig à El Abiod; les fantassins qui l'accompagnent ont traversé la veille les campements ennemis; ils vont servir de guides pour nous y conduire. On repart vers le soir et l'on marche toute la nuit; au jour naissant, le colonel de Colomb prend les devants avec les goums et la cavalerie et tombe bientôt sur les campements ennemis qui se rendent à discrétion.

Le colonel campa sur l'oued Namous aux redirs de Garet el Azaïdj, où il fut rejoint à midi par son infanterie.

Cette marche, pendant laquelle nos soldats avaient parcouru 100 kilomètres en trente heures, les amenait à l'origine de l'Erg, le pays des Dunes.

Mais les forces de l'insurrection sont dispersées, toute résistance est impossible, un grand nombre de douars acculés au pays de la soif et de la faim, n'ont d'autre alternative que la mort ou la soumission; la plus grande partie des Trafis, des Laghouats du Ksel, les Maknas vinrent demander l'aman.

Après avoir séjourné le 1er et le 2 décembre à El Azaidj, la colonne légère prit la direction de l'est, emmenant avec elle ces tribus récemment soumises.

Le 6, à Benoud, elle rejoignit le convoi venu d'Asla à petites journées.

Le colonel résolut alors de porter un dernier coup aux dissidents en manœuvrant dans la vallée de l'oued Gharbi.

Il envoie un détachement chercher huit jours de vivres à Géryville et lui prescrit de l'attendre à Bou Semghoun; puis, avec le reste de ses troupes, il descend la vallée de l'oued Gharbi, dans l'espoir de capturer les troupeaux qui s'abreuvent encore aux redirs de Kef el Fokhra et de Bou Aroua.

Le 10, il était à Kef el Fokhra, et le 12 à Bou Aroua. On y séjourna pour y épuiser l'eau des redirs. Ce sont les derniers du Sud. Les éclaireurs, lancés au loin, revinrent rendre compte que les derniers troupeaux de l'ennemi étaient sans eau et périssaient dans les sables, tandis que les dissidents étaient disséminés sur la ligne des puits du Gourara, et que Si Lala fuyait vers l'est avec quelques cavaliers seulement, ses derniers fidèles.

La colonne avait donc pleinement atteint son but; elle quitta Bou Aroua le 14 décembre, rallia le 20, à Bou Semghoun, le

convoi qui l'y attendait et se rendit par Chellala et El Khoder à Géryville, où elle arriva le 26 décembre. Elle s'y disloqua : le bataillon de tirailleurs, parti le 28 décembre, arriva à Saïda le 2 janvier 1866 et à Mostaganem le 11. Il avait été absent quatre-vingt-sept jours, pendant lesquels il avait parcouru plus de 2,200 kilomètres.

Pendant les expéditions de la colonne de Colomb, un détachement de 64 hommes, commandé par le capitain d'Uzer, et pris dans les différentes compagnies du 1er bataillon, avait séjourné du 23 octobre au 16 novembre à Frendah, où il complétait un bataillon de marche formé de cinq compagnies du 12e de ligne et compris dans une colonne d'observation chargée de couvrir le pays.

Cependant, les dures leçons infligées aux insurgés à la fin de l'année 1865 n'avaient point amené le désarmement des tribus qui avaient embrassé la cause des Oulad Hamza.

D'ailleurs, les populations que nous avions châtiées n'étaient pas, en général, des tribus constituées. C'étaient souvent des groupes, formés de fractions, que les grands chefs restés auprès du marabout n'avaient pas manqué, de leur côté, de qualifier de dissidents et de rebelles.

Bien qu'ébranlée par leurs défaites, l'influence des Oulad Sidi Cheikh était encore bien puissante; elle nous était toujours hostile.

La tranquillité qui régnait dans le Sud, au commencement de 1866, n'était donc pas une paix définitive, mais seulement une trêve dont la durée était subordonnée au temps nécessaire pour le recrutement de nouveaux adhérents et pour le réapprovisionnement des silos de l'insurrection.

Le 11 janvier 1866, à l'arrivée du bataillon expéditionnaire qui rentrait du Sud, toutes les fractions du régiment stationnées en Algérie se trouvèrent réunies à Mostaganem. Les compagnies détachées à Mascara, à Ammi Moussa et à Zemmorah étaient en effet rentrées vers le 20 décembre 1865. Cette concentration avait pour but de faciliter le tiercement, et cette opération, qui n'avait pas été faite depuis la formation du régiment, s'effectua à la date du 6 avril.

Quelques jours après, le 14, le 1er bataillon, rentrant de Paris, arriva aussi à Mostaganem et ses compagnies purent prendre leurs nouveaux classements. Seules les deux compagnies détachées au Mexique manquaient à ce rassemblement. Le tiercement les classait 7e du 2 et 6e du 3.

Le régiment se dispersa bientôt; le 1er bataillon, moins la 7e compagnie, quitta Mostaganem pour Mascara, au mois de mai;

ce bataillon fournit presque aussitôt une compagnie à la garde des détenus qui travaillaient au barrage de l'Habra. A la même époque, les 1[er] et 2[e] du 2 allèrent occuper Ammi Moussa, les 3[e] et 4[e] Zemmorah.

Ces deux dernières compagnies se relevaient pour garder un gros camp de condamnés employés à des travaux de colonisation dans la plaine de Relizane.

Une décret du 15 novembre 1865 avait prescrit l'organisation d'un 4[e] bataillon dans chaque régiment de tirailleurs. Afin de permettre d'en remplir les cadres, le même décret avait abrogé la disposition du décret de juin 1861 qui fixait à 2,000 hommes l'effectif maximum de chaque régiment. Les conseils d'administration devaient avoir à l'avenir toute liberté d'enrôlement.

Cette mesure avait pour but d'augmenter notablement le nombre des soldats indigènes servant sous le drapeau national et d'alléger d'autant les lourdes charges que la nouvelle loi sur le recrutement faisait peser sur le pays.

Le Ministre ayant terminé les nominations aux emplois ainsi créés, l'organisation du 4[e] bataillon, commencée le 1[er] octobre 1866, fut terminée le 25. Pour éviter un nouveau tiercement et pour mélanger cependant les anciens et les nouveaux éléments, les sept compagnies nouvellement créées furent attribuées, deux au 1[er] bataillon, une au 2[e], deux au 3[e], de sorte que le 4[e] bataillon, recevant les compagnies anciennes correspondantes, n'en comprit en réalité que deux de formation nouvelle.

Les capitaines furent affectés aux compagnies en suivant l'ordre de leur ancienneté mais seulement dans leurs bataillons respectifs. Quelques mutations furent encore ordonnées dans les cadres, pour égaliser autant que possible les compagnies sous tous les rapports.

Par suite de cette organisation, les deux compagnies détachées au corps expéditionnaire du Mexique devinrent, l'une la 7[e] du 2, [illegible]

[illegible] 1866, les éléments du régiment occupaient [illegible]

[illegible] Mostaganem.

[illegible] compagnies à Mascara, [illegible]

[illegible] à Mostaganem, la 2[e] à Ammi [illegible] garde des condamnés, [illegible] Relizane, la 7[e] au Mexique.

[illegible] compagnies à

Sidi bel Abbès, sa 6e détachée à Sidi Ali ben Youb à la garde des condamnés aux travaux publics;

Le 4e bataillon avait ses six premières compagnies à Mostaganem, sa 7e au Mexique.

L'organisation des troupes indigènes reçut à la même époque d'assez importantes modifications par le décret du 21 avril 1866, dont les principales dispositions étaient les suivantes:

Les troupes indigènes de l'Algérie font partie de l'armée française et comptent dans l'effectif général.

Elle se recrutent par voie d'engagements volontaires. Seront admis à s'y engager les indigènes âgés de 17 ans au moins et de 35 ans au plus et ayant plus de 1m,56 de taille. Il devront en outre être reconnus physiquement aptes au service par l'examen d'un médecin militaire et produire un certificat de bonne conduite délivré par le chef de bureau arabe de leur circonscription ;

Les engagements d'une durée de quatre ans seront reçus par le sous-intendant militaire ; ils donneront droit à une prime dont le montant sera fixé chaque année par le Ministre;

Dans le dernier trimestre de sa quatrième année de service, l'indigène pourra être admis par le conseil d'administration à contracter un rengagement, soit pour un corps indigène, soit pour un corps français.

Une décision ministérielle, du 9 juin 1866, vint fixer définitivement les primes à payer aux engagements, à 100 francs par an, la moitié payable lors de l'entrée au service, l'autre moitié à la libération. Une autre décision, du 15 avril 1867, autorisa les engagements de sept ans et fixa la prime correspondante à 1,000 francs, payables 400 francs de suite et 600 francs à la libération.

Toutes ces mesures étaient prises sur l'initiative du maréchal Randon, alors ministre de la guerre. Dans son long séjour en Algérie, le maréchal avait appris à apprécier les tirailleurs et sa sollicitude s'étendait sur tout ce qui pouvait améliorer la situation matérielle et morale des corps indigènes. C'est ainsi que, quelques mois auparavant, il avait organisé aux tirailleurs les écoles régimentaires.

« Monsieur le maréchal, écrivait-il au gouverneur, à la date du 19 janvier 1866, ma sollicitude est depuis longtemps appelée sur les questions qui intéressent l'avenir des tirailleurs algériens et celle de la composition des cadres m'a paru surtout d'une importance capitale.

» C'est elle évidemment qui doit le plus puissamment contribuer à l'assimilation des corps indigènes à nos troupes nationales, il est donc urgent de se préoccuper des moyens de donner aux officiers

[illegible] indigènes [illegible] une instruction suf- [illegible] leur fonction [illegible] tous les [illegible] trouver [illegible]

[illegible] par eux-mêmes [illegible] leur obligation [illegible]

[illegible] spécial serait [illegible] pour les officiers [illegible]

[illegible] régimentaires seraient créées dans [illegible] avoir des éléments propres à [illegible]

[illegible] les officiers [illegible] officiers indigènes [illegible]

[illegible] des écoles régimen- [illegible] des félicitations [illegible] avait donnés à l'en- [illegible]

[illegible] fin de 1875 aux insurgés [illegible] paix définitive. Dès le mois de [illegible] 1877, [illegible] Hamza avait repris la campagne avec [illegible] des Oulad Sidi Cheikh et un millier de fantassins des [illegible], des Beni Guil des Doui Menia, qu'il avait réussi à rallier à sa cause. Le 16 mars, la colonne de Géryville lui avait livré, [illegible] de Ben Attab, un sanglant combat qui nous coûtait [illegible] blessés. Mais après s'être ravitaillé, le colonel de Colomb avait repris l'offensive et razziait les rebelles le 31 mars près de Figuig et le 14 avril dans le chott Tigri ; la

colonne de Laghouat les poursuivait ensuite jusque dans les Aregs, à plus de 100 kilomètres au sud de El Mengoub et Si Lala, de nouveau abandonné de presque tous ses fidèles, s'enfuyait presque seul.

Au mois de mai, il y avait donc une nouvelle accalmie causée par la fatigue et la misère qui atteignait les dissidents, mais il était à prévoir que cette trêve ne serait pas encore de longue durée. Pour les Marocains chez qui ils étaient réfugiés, les Oulad Sidi Cheikh n'étaient que des hôtes incommodes, vivant sur leurs eaux et sur leurs pâturages. Ils ne pouvaient guère en attendre autre chose, outre leur bénédiction, que de vagues promesses de reconnaissance. Aussi beaucoup de Marocains, à qui ces profits un peu trop spirituels ne semblaient pas toujours une compensation suffisante, se laissaient aller à les piller comme de simples chrétiens. Selon toutes probabilités, les Oulad Sidi Cheikh allaient tenter de sortir de cette situation précaire. Ils ne le pouvaient qu'en remportant quelque succès sur les Français.

Pour parer à toute éventualité, le gouverneur général prescrivit l'organisation de colonnes mobiles qui resteraient constituées dans les postes avancés, prêtes à se porter sur tous les points du territoire. C'est ainsi que, dès le mois de décembre 1866, le 3e bataillon quitta Sidi bel Abbès et se rendit à Sebdou, où il arriva le 11, pour y faire partie de la colonne réunie sur ce point. Sa 7e compagnie, qui était d'abord restée à Bel Abbès, se rendit à Tlemcen au commencement du mois de février 1867. Le 1er bataillon, laissant toujours sa 7e compagnie à Mostaganem, quitta Mascara à la fin de février et se rendit à Saïda; les 3e, 4e, 5e compagnies se rendirent à Géryville quelques jours plus tard, puis, au commencement de mai, tout le bataillon rentra à Mostaganem.

Le 2e bataillon était rendu à la colonne de Tiaret le 16 mars. Ce bataillon pas plus que les deux autres ne fut appelé à combattre; il ne fit qu'une sortie dans la première quinzaine du mois d'avril pour aller à Kheneg el Souk escorter un convoi destiné à la colonne de Géryville.

Ces précautions n'avaient cependant pas été inutiles, car dès le mois de mars 1867 les hostilités avaient recommencé. Si Ahmed ben Hamza avait repris la campagne avec l'aide de son cousin Si Sliman ben Caddour des Oulad Sidi Cheikh Gharaba. Le 15 mars, ils étaient venu razzier les ksours de Chellala et de Bou Semghoun. Mais la brouille n'avait pas tardé à éclater entre les deux cousins : Si Sliman voyait le nombre de ses clients grossir de tous les mécontents que faisaient l'irritabilité et la cruauté de Si Ahmed; aussi rêvait-il pour lui-même la succession de notre

khalifa Si Hamza et le commandement de tout le Sud. Il vint faire sa soumission à Géryville au mois de janvier 1868. Prenant aussitôt l'offensive contre son allié de la veille, il le razzia le 3 mars et lui tua 150 hommes. Quelques jours après, il razzia encore les Beni Guil.

Si Ahmed étant mort au Tafilalet au mois d'octobre, sa disparition désorganisa encore l'insurrection et une nouvelle accalmie se produisit.

Cependant les deux compagnies détachées au Mexique étaient rentrées à Mostaganem le 5 avril 1867. Après avoir séjourné un mois à Mostaganem, l'une, la 7e du 4, avait été envoyée à Bel Abbès pour coopérer au recrutement du régiment, l'autre, la 7e du 2 à Mascara pour le même motif; la première rentra à Mostaganem le 29 juillet; la deuxième le 2 novembre.

Le 2e bataillon, venant de la colonne de Tiaret, rentra également le 5 novembre. Enfin le 3e bataillon, venant de Sebdou, rentra à son tour le 9, de sorte qu'à cette date les vingt-huit compagnies du régiment se trouvèrent réunies à Mostaganem.

Les événements qui se déroulaient à cette époque en Italie avaient fait envisager à la France l'éventualité d'une intervention dans les États pontificaux et le régiment avait reçu l'ordre de tenir trois bataillons de guerre prêts à s'embarquer au premier signal.

Il n'avait pas eu la moindre peine à les fournir, car jamais son effectif n'avait atteint un chiffre aussi élevé qu'à cette époque. Une affreuse famine avait désolé la province d'Oran pendant l'année 1867 et la profonde misère qui en avait été la conséquence avait provoqué de la part des indigènes une incroyable affluence aux bureaux d'enrôlement. Les Arabes mouraient en effet par centaines dans la campagne, et ils étaient assurés au moins de recevoir au régiment leur pain quotidien. Pendant plusieurs mois une cinquantaine de malheureux se pressaient chaque matin à la porte du colonel, espérant être admis à porter la veste bleue et aussi, hélas ! à participer à la distribution de la soupe. Leur grand nombre permettait de faire parmi eux un choix rigoureux portant sur les plus solides, et au mois de décembre le régiment comptait dans le rang 4,000 beaux et robustes soldats.

Cependant les événements d'Italie allaient se terminer sans que le régiment soit appelé à y prendre part; une intervention devenait de moins en moins probable et, tout en se tenant prêt à partir, le 2e tirailleurs allait de nouveau se disperser.

Dès le 27 décembre 1867, le 1er bataillon moins sa 7e compagnie quitta Mostaganem pour aller à Mascara, où il arriva le 31. Au mois

de mai 1868, il se rendit à la colonne de Géryville, où il séjourna jusqu'au mois d'octobre, sauf la 3e compagnie qui rentra dès le 15 juillet à Mascara.

Le jour même où le 1er bataillon quittait Mostaganem, le 4e bataillon se mettait aussi en route : celui-ci à destination de Tiaret. Il laissa en passant sa 7e compagnie à Relizane; sa 2e compagnie resta au camp de l'oued Riou, où elle était détachée depuis quelques jours.

A partir du mois d'avril, le 3e bataillon, dont la portion principale resta à Mostaganem, fournit de nombreux détachements : la 4e compagnie à Ammi Moussa; les 2e, 3e et 5e réparties entre Zemmorah et divers camps de condamnés aux travaux publics : à la Fontaine du Lion près de Zemmorah; à Dar ben Abdallah; au camp de Kef Lazereg, sur le Riou.

Enfin, le tour de fournir le détachement de Paris était revenu au régiment; le 2e bataillon se prépara à la même époque à s'embarquer pour s'y rendre.

Ses cadres furent complétés par quelques officiers des autres bataillons et son effectif porté à 800 hommes.

Il quitta Mostaganem le 30 avril, séjourna à Oran, campé à la lunette Saint-Louis du 3 mai au 1er juin, date à laquelle il alla s'embarquer à Mers el Kebir. Débarqué à Toulon le 4, il arriva à Paris le 8. Ce bataillon était sous les ordres du commandant Mathieu.

Les changements de garnison du mois d'octobre amenèrent le 1er bataillon à Tiaret avec une compagnie à Frendah, le 3e à Géryville avec une compagnie à Mascara, le 4e à Mostaganem avec une compagnie à Ammi Moussa.

En outre les 7es compagnies s'étaient relevées entre elles à Mostaganem et Relizane.

A la fin de janvier 1869, les hostilités recommencèrent dans le sud; la paix n'avait pu être de longue durée, car la guerre était nécessaire aux Oulad Sidi Cheikh pour maintenir leur prestige et grouper autour d'eux leurs adhérents.

Ils avaient de nouveau pénétré au milieu des tribus soumises, sous la conduite de Si Lala, du fils aîné de Sidi Cheikh ben Taïeb, Si el Hadj el Arbi, et du jeune Si Kaddour ben Hamza, qui avait remplacé son frère Si Ahmed, décédé depuis quelques mois.

Mais pendant que la colonne de Sonis, partie de Laghouat, leur inflige, le 1er février, auprès d'Aïn Madhi un complet et sanglant échec, Si Sliman ben Caddour, parti de Géryville, surprend, le 29 janvier, sur l'oued Guir, les campements des rebelles à ce moment

dégarnis de défenseurs et les razzie à fond. L'insurrection était encore une fois terrassée.

A la première nouvelle de l'incursion des Oulad Sidi Cheikh, la colonne de Géryville avec le lieutenant-colonel de Colomb s'était mise en marche vers le nord-est et avait contribué à couper la retraite à l'ennemi. En même temps le lieutenant-colonel Cerez, avec la colonne de Tiaret, s'était porté à Ras el Mina pour couvrir Tiaret et Frendah.

Les deux colonnes rentrèrent vers le 15 mars dans leurs campements, sans avoir eu d'engagements avec les dissidents. Les changements de garnison furent retardés par le retour de ces colonnes mobiles.

Au mois de juin, le 1er bataillon rentra à Mostaganem. Le 2e bataillon venant de Paris arriva le 23 juin à Oran et le 29 à Tlemcen. Le 3e bataillon rentra le 14 mai de Géryville, passa une vingtaine de jours à Mostaganem, puis se dirigea sur Tiaret. Enfin le 4e, fournit à partir du mois d'avril les détachements de Mascara, Frendah, Ammi Moussa et Relizane.

Au mois d'octobre 1869, eurent lieu de nouveaux changements. Le 1er bataillon alla passer le mois d'octobre à Mascara, mais revint le 5 novembre à Mostaganem. A cette date, le 2e bataillon a ses 3e, 4e, 5e, 6e compagnies à Sebdou, ses 1re et 2e à El Aricha, sa 7e à Tlemcen. Le 3e est retourné à Géryville laissant sa 4e compagnie détachée à Frendah, sa 5e à Sfissifa, sa 7e à Mostaganem ; enfin le 4e bataillon est concentré tout entier à la colonne de Saïda sauf sa 7e compagnie, qui est à Mostaganem.

Le colonel de Montfort fut nommé général de brigade le 16 décembre 1869 et le lieutenant-colonel Cerez fut nommé colonel hors cadres le 24 décembre.

Quand le colonel de Montfort quitta Mostaganem, il remit le commandement du régiment au major Destenay, le nouveau lieutenant-colonel, M. Colonieu, étant maintenu au commandement de la colonne de Géryville.

Le colonel Suzzoni, hors cadres, avait été par le même décret affecté au 2e tirailleurs, mais il resta jusqu'à nouvel ordre à la tête dn cercle de Boghar.

CHAPITRE XXII

Expédition de l'oued Guir (1870)

Préparatifs de l'expédition. — Colonne de Lajaille. — Colonne de Wimpffen. — Combat d'El Bahariat. — Défense de Bou Kaïs. — Attaque d'Aïn Chaïr. — Retour dans le Tell. — Garnisons.

L'année 1870 s'ouvrait en Algérie dans un calme parfait; mais le gouverneur acquit bientôt la certitude qu'un orage se formait sur notre frontière du sud-ouest, au milieu des tribus remuantes des Zegdous, chez les Ahmours, les Doui Menia, les Beni Guil et les Oulad Djerir. Ces populations étaient soumises à l'influence religieuse des Oulad Sidi Cheikh, et c'était chez elles que Si Lala et Si Kaddour s'étaient réfugiés après leurs dernières défaites. C'est parmi ces tribus pillardes que les chefs de l'insurrection avaient de tout temps recruté leurs fantassins. C'est chez elles qu'ils trouvaient asile après la défaite : c'est là où ils préparaient en toute sécurité leurs coups de main ; c'est avec l'aide de ces bandits qu'ils fondaient ensuite sur nos tribus fidèles, pour qui ces incursions étaient la cause d'incessantes alarmes. Les Hamyans, notamment, que nous nous trouvions dans l'impossibilité de protéger efficacement, placés dans l'alternative d'être razziés ou de faire cause commune avec les insurgés, avaient été bien souvent contraints par la force à suivre ce dernier parti.

Il était impossible de laisser subsister sur notre frontière de l'ouest ce foyer permanent de rébellion ; d'autre part, il ne fallait pas compter pour le détruire sur le sultan du Maroc, dont l'autorité est loin d'être fortement assise dans ces contrées éloignées.

Les Zegdous lui paient l'impôt.... rarement, et seulement quand il s'est décidé à envoyer chez eux une forte colonne pour appuyer ses collecteurs. Le sultan considère bien souvent que les maigres contributions que l'on peut tirer de ces nomades ne compenseraient pas les frais d'une expédition, dont le succès n'est rien moins qu'assuré, et en fait les Zegdous sont complètement indépendants.

Il nous fallait donc agir nous-mêmes.

Le général de Wimpffen, qui depuis l'année précédente avait

pris le commandement de la province d'Oran, obtint du gouverneur l'autorisation de mettre fin à cette situation déplorable, par une répression vigoureuse et directe, en allant châtier les Zegdous au milieu de leur pays, et en les frappant de telle sorte qu'ils soient dégoutés pour quelque temps de faire des incursions sur notre territoire. Pour plus de précautions et dans le but d'éviter un conflit, on avait demandé au sultan du Maroc son assentiment à cette incursion armée sur ses possessions nominales.

Il avait été donné, en outre, au général de Wimpffen, des instructions précises qui restreignaient considérablement son action.

Au milieu du mois de mars, le général commandant la division put enfin commencer ses opérations ; il était temps, car Si Caddour, prenant l'offensive, avait déjà razzié deux importantes fractions des Hamyans.

Le général avait choisi Aïn ben Khelil comme point de départ et comme base d'opérations. Il y arriva le 23 mars et y trouva le colonel de Lajaille, des chasseurs d'Afrique, qui y était depuis le 16 avec cinq escadrons de cavalerie, un bataillon de zouaves et les 1re, 2e, 3e et 4e compagnies du 2e bataillon du 2e tirailleurs, venues avec lui de Tlemcen et de Sebdou.

Ces quatre compagniés de tirailleurs avaient la composition suivante :

M. Viénot, capitaine adjudant-major.

1re compagnie.

MM.
Vallet de Lubriat, capitaine.
Kottbauk, lieutenant.
(1).
Dufour, sous-lieutenant.
Mohammed ben Moktar, id.

2e compagnie.

Pacotte, capitaine.
(2).
N..., lieutenant.
Maison, sous-lieutenant.
(3).

3e compagnie.

MM.
d'Uzer, capitaine.
N.... lieutenant.
Abdallah ben Missoum, id.
Moschenkoss, sous-lieutenant.
(4).

4e compagnie.

Sénac, capitaine.
Gilibert, lieutenant.
Allel bou Korso, id.
Vidal, sous-lieutenant.
(5).

Le capitaine Vallet de Lubriat commandait ce bataillon en l'absence du commandant Surtel, détaché aux affaires arabes.

Le général de Wimpffen arrêta définitivement la marche des

(1) Lieutenant Salah Ould Kara Mohammed, resté à Tlemcen.
(2) Lieutenant Bukel de Villapré, resté à Tlemcen.
(3) Sous-lieutenant Mohammed ben Cherf Laïdoudy, resté à Tlemcen.
(4) Sous-lieutenant Mohammed ben Amadi, resté à Tlemcen.
(5) Sous-lieutenant Amo ben Zitouni, resté à Tlemcen.

opérations : le colonel de Lajaille devait partir le premier avec ses cinq escadrons, les quatre compagnies de tirailleurs et une section de montagne. Il avait l'ordre de traverser le chott Gharbi, de remonter au nord-ouest jusqu'à Ras el Aïn des Beni Mathar, et, de là, de descendre vers le sud en poussant devant lui les contingents des Beni Guil et des Oulad Sidi Cheikh Gharabas, qui, à cette époque, font ordinairement paître leurs troupeaux de ce côté. Pendant ce temps, le général de division lui-même, avec le corps principal, formé des troupes que lui amenaient le général Chanzy et le colonel de Colomb, se dirigerait vers le sud-ouest, espérant atteindre dans la plaine de Tamelelt les Beni Guil, qui y campent ordinairement, et peut-être aussi les populations fuyant vers le sud devant la colonne de Lajaille.

En arrière de ces deux groupes les plus importants, de petites colonnes devaient garder les débouchés du Tell et protéger les derrières du corps expéditionnaire au cas où l'ennemi tenterait quelque hardie incursion.

Le colonel Lefebvre était, à cet effet, à Titen Yahia ; le commandant Gand chez les Harrars, au sud de Frendah, le colonel de Curten à Géryville ; enfin, une petite colonne, partie de Saïda et établie à Sfissifa, sur le chott Chergui, devait assurer la liaison entre ces divers groupes.

La colonne de Lajaille remplit brillamment sa mission, grâce aux prodiges de marche effectués par les quatre compagnies de tirailleurs qui servaient de soutien aux escadrons de chasseurs et aux goums. Partie le 23 mars d'Aïn ben Khelil, elle se dirigea d'abord vers le nord-ouest, puis vers le sud.

En arrivant à hauteur du chott Tigri, elle apprit que les Beni Guil, mélangés aux Oulad Sidi Cheikh Gharabas, se trouvaient dans le nord de la plaine de Tamelelt, aux environs de Kheneg ed Defla. Le colonel de Lajaille se dirigea aussitôt dans cette direction et, le 29 mars, il atteignait les dissidents près du djebel Grouz, à l'est d'Aïn Chaïr. L'ennemi fut chargé vigoureusement : nos chasseurs enlevèrent les tentes de Sidi Cheikh ben Tayeb, lui prirent 2,000 moutons et lui tuèrent 50 hommes, parmi lesquels un des fils du vieux marabout.

Le colonel de Lajaille se porta ensuite à la rencontre de la colonne principale. Les mouvements de cette colonne légère avaient été effectués avec une telle rapidité, qu'au moment où le colonel de Lajaille battait les dissidents à l'extrémité sud-ouest de la plaine de Tamelelt, le général de Wimpffen quittait à peine Aïn ben Khelil. Le colonel de Lajaille attendit le général à Souf Kesseur et la jonction des deux colonnes y eut lieu le 2 avril.

La plaine de Tamelelt, balayée les jours précédents par la cavalerie du colonel de Lajaille, était maintenant vide. Le général de Wimpffen résolut de se diriger sur l'oued Guir, où les Doui Menia avaient de grandes et importantes cultures et où il avait chance de les atteindre, obligés qu'ils seraient d'y défendre leurs propriétés ; il prit au colonel de Lajaille son infanterie et le renvoya avec ses escadrons à Aïn ben Khelil pour y organiser un convoi de vivres que le colonel lui amènerait plus tard sur un point ultérieurement fixé.

Les quatre compagnies de tirailleurs passèrent donc à la colonne principale, qui se trouva alors composée de quinze compagnies d'infanterie, zouaves et tirailleurs, de douze escadrons de cavalerie, de trois sections d'artillerie et d'un goum de 600 chevaux.

La colonne se mit en route le 3 avril ; elle campait le 6 à Mengoub, et le 8, à 7 h. 1/2 du matin, elle arriva en vue du ksar de Bou Kaïs, qui appartient aux Beni Guil et dont les beaux palmiers abritent sous leur ombre de riches jardins abondamment arrosés.

Une compagnie de tirailleurs fut envoyée fouiller les jardins ; mais, à ce moment, un parlementaire se présenta et la djemma vint au camp pour se rendre à discrétion. Il fut convenu avec elle que la population évacuerait le ksar, où le général voulait laisser quelques malingres avec une partie de ses impedimenta. Le capitaine du génie Pamard fut désigné pour prendre le commandement de ce poste. La garnison en fut composée de la 1re compagnie, commandée par le lieutenant Kottbaur, et d'une soixantaine d'hommes fatigués, de tous les corps, qui y restèrent le lendemain quand la colonne continua sa marche vers le sud.

Le 10, elle bivouaqua sous les murs de Kenadsa, beau ksar indépendant, qui renferme la zaouia centrale de l'ordre de Si Mohammed Bou Zian, dont les adeptes sont nombreux et puissants dans la région. Les habitants, grands trafiquants, sont d'humeur peu guerrière et ils se reposent pour défendre le ksar sur le souvenir vénéré de Si Mohammed Bou Zian. Le chef de l'ordre était venu la veille demander au général que l'on ne pénétrât point dans la ville, ce qui lui avait été accordé en raison de son caractère religieux. Par gratitude, il envoya le soir au camp une diffa de 300 moutons et une grande quantité de blé, d'orge, de dattes.

Le lendemain 11, la colonne bivouaqua à Djorf el Torba sur la rive gauche de l'oued Guir. L'oued était débordé et coulait à pleins bords comme un véritable fleuve. Cette crue était en partie le résultat d'un violent orage qui, la veille, avait éclaté sur le bivouac de Kenadsa.

La colonne y avait passé la nuit à relever les tentes sous la grêle et le vent.

La marche du 12 jusqu'à Kheneg ben Nouna fut très pénible, elle s'effectua sur un plateau, coupé de ravins, aux défilés étroits et encombrés de pierres roulantes.

Le 13 avril, on descendait la vallée de l'oued Guir. Arrivé à Goleïb Chiheb où l'on devait camper, on apprend par le goum parti depuis deux jours en reconnaissance que l'ennemi est là, à une douzaine de kilomètres en aval, sur la rive droite de l'oued Guir.

On continue alors à descendre le fleuve sur la rive gauche et vers 5 h. 1/2, la colonne campe sur un petit plateau dominant la plaine de quelques mètres.

En face d'elle, la vallée s'élargit, elle a plus de 10 kilomètres d'une berge à l'autre et sur une longueur d'environ 25 kilomètres, un faisceau considérable de canaux, de bras de rivière, arrose de grands espaces couverts d'orge, de blé et de riz. Les inondations périodiques de l'oued Guir, soigneusement utilisées au moyen de petits barrages en bois de tamarix, fécondent cette vaste plaine que les Arabes appellent « El Baharint » (les petites mers).

C'est au milieu de la vallée que les Douï Menia, les Oulad Djerir, les Oulad Si Aissa nous attendent; ils sont là une population d'environ 16.000 âmes qui, grâce à l'appui des contingents étrangers, Beni Guil, Ahmours, Oulad Sidi Cheikh, Aït Atta, Aït Azedeck, peut nous opposer environ 8,000 combattants.

Du camp on aperçoit distinctement leurs masses confuses qui couronnent une longue ligne de dunes de l'autre côté de la rivière.

Le 14, la colonne fit séjour. Quatre compagnies de zouaves sont envoyées en reconnaissance sur le front; elles constatent qu'en avant du camp, la rivière forme des marais infranchissables; de nombreux tirailleurs ennemis, se glissant sur les levées de terre et sur les barrages, viennent cependant tirer des coups de fusil à quelques centaines de mètres du camp.

Heureusement que la cavalerie découvre un bon gué à 3 kilomètres en amont; le général décide qu'on y passera pour aborder l'ennemi par la rive droite. Il donne l'ordre de confectionner des galettes pour une sortie de trente-six heures et les hommes sont occupés à moudre et à cuire, tout le jour et une partie de la nuit.

Le 15, à 3 heures du matin, la colonne se met en route. Elle laisse ses tentes dressées, sous la garde de deux escadrons de chasseurs avec les quatre compagnies de zouaves qui ont la veille exécuté la reconnaissance. Le général emmène avec lui sept compagnies de zouaves, trois de tirailleurs, l'artillerie, le 4e chasseurs

d'Afrique, trois escadrons de chasseurs de France, un escadron de spahis et les goums.

Cette colonne a été allégée autant qu'il est possible, elle n'emporte aucune tente; les trois compagnies de tirailleurs n'ont à leur disposition qu'un seul mulet qui porte les vivres des officiers.

La marche est difficile, car le terrain est inondé; pour franchir certains canaux d'irrigation, les hommes ont de l'eau jusqu'aux aisselles. La traversée de la rivière est lente et ce n'est que vers 10 heures du matin que l'on arrive devant les dunes qu'occupe l'ennemi, bien qu'elles ne soient guère, à vol d'oiseau, à plus de 2 kilomètres du camp.

On fait alors la grand'halte, pendant que le général fait reconnaître l'ennemi. Celui-ci est campé sur une ligne de dunes parallèle à la rivière et séparée de la colonne par une forêt de tamarix de 7 à 8 kilomètres de front sur 3 kilomètres de profondeur. Cette forêt est criblée de canaux, de fossés de rizières, dont quelques-uns ont plus de 2 mètres d'eau. La position est formidable, l'ennemi s'y croit inattaquable et l'on s'explique qu'il n'ait pas disputé le passage de la rivière.

Six compagnies de zouaves sont déployées et doivent fouiller le terrain accidenté sur lequel l'ennemi est retranché; la cavalerie et les goums sont placés aux deux ailes de la ligne, qui a plus de 3 kilomètres de front. Les trois compagnies de tirailleurs et une compagnie de zouaves forment la réserve.

Vers 11 heures, l'artillerie ouvre le feu et toute la ligne se porte en avant, délogeant l'ennemi de toutes ses positions. Dans le courant de l'action, la réserve fut successivement appelée aux deux ailes pour dégager la cavalerie, qui avait fort à faire pour refouler les goums nombreux de l'ennemi.

Vers 4 heures, les Doui Menia ayant réuni toutes les forces dont ils peuvent encore disposer, tentent un dernier et énergique retour offensif sur notre gauche, contre les positions dont les zouaves viennent de s'emparer. Une compagnie de zouaves se trouve un moment fort compromise. Le colonel Détrie, qui est au milieu d'elle, dirige son opiniâtre résistance; mais elle a déjà une trentaine d'hommes hors de combat et ses munitions s'épuisent, quand arrivent heureusement deux compagnies de la réserve. A l'aide de ce renfort, les zouaves reprennent l'offensive et une charge à la baïonnette disperse l'ennemi dans les taillis. Vers 5 heures, les dernières résistances sont vaincues. Renonçant à la lutte, les principaux chefs viennent faire leur soumission auprès du général. Ils laissent entre nos mains, à titre d'otages, onze des plus notables d'entre eux.



La colonne passa la nuit sur le champ de bataille ; le lendemain elle y fit séjour, pendant que la cavalerie allait razzier quelques fractions des Doui Menia qui n'avaient point fait leur soumission la veille.

Le succès était complet : il nous coûtait 23 tués, dont 1 officier de chasseurs, et 27 blessés, dont 2 officiers de zouaves.

Les tirailleurs n'avaient aucune perte.

Le 17, la colonne vint reprendre son camp à El Bahariat. Elle y fit séjour le 18 pendant que le général traitait des conditions imposées aux tribus vaincues. Celles-ci durent nous fournir des chameaux pour compléter le convoi de la colonne et livrer les derniers dissidents des Oulad Sidi Cheikh qui se trouvaient encore dans leur camp.

Les longues marches que les tirailleurs avaient eu à exécuter depuis plus d'un mois avaient complètement usé leurs souliers. On utilisa le séjour du 18 pour faire fabriquer, par homme, deux paires de chaussures rustiques avec les peaux des bœufs abattus la veille.

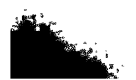
Le 19, la colonne se mettait en route vers le nord et arrivait le 23 à Bou Kaïs.

La garnison avait été attaquée avec opiniâtreté du 19 au 21 par les contingents des Beni Guil, conduits par l'un des fils de Sidi Cheikh ben Tayeb et aussi par le vieux marabout lui-même, lequel n'avait pas moins alors de 90 ans. La défense avait été aussi énergique que l'attaque. Malgré l'abri des remparts de l'oasis, la compagnie Kotthaur avait eu 2 tués et 4 blessés. Ce n'est qu'à l'approche de la colonne de Wimpffen que les assaillants s'étaient éloignés. A son arrivée, le général témoigna toute sa satisfaction à la petite garnison, qui rentra dans les rangs de la colonne.

Les contingents des Beni Guil repoussés devant Bou Kaïs s'étaient rejetés sur Aïn Chaïr ; de plus, les fantassins de ce ksar, s'étaient joints aux cavaliers des Beni Guil pour attaquer notre poste ; le général de Wimpffen ne voulant pas laisser cette agression impunie, résolut d'aller châtier Aïn Chaïr, et, le 24 avril, la colonne arrivait devant l'oasis.

Le ksar d'Aïn Chaïr est le grenier principal d'emmagasinement de la plupart des nomades du Sud marocain. Habité par une population énergique et turbulente, il est le centre d'action de la haute vallée de l'oued Guir et de la plaine de Tamelelt.

Une forêt de dattiers enveloppe la ville à l'ouest, au sud et à l'est ; deux sources abondantes fournissent aux besoins des habitants et arrosent les palmiers, à l'ombre desquels s'étendent de vastes champs d'orge. Du côté du nord, le ksar est dominé à



courte distance par une croupe détachée du djebel Renem. Les habitations sont assez solidement construites et un mur d'enceinte bien entretenu, flanqué de tours de distance en distance, est destiné à en assurer la défense. Au centre, s'élève le minaret de la mosquée, dominant la place du marché.

La colonne avait bivouaqué à 9 heures du matin à 2 kilomètres à l'est du ksar et à 1 kilomètre environ de la lisière du bois de palmiers. L'on avait aussitôt envoyé des reconnaissances ; mais les habitants, qui avaient accueilli avec arrogance les propositions du général, sortirent en foule au-devant de nos soldats qui furent obligés de se replier.

Le général fit alors installer sur la croupe au nord du ksar, les six pièces d'artillerie, qui canonnèrent pendant une heure les points de la ville où se voyaient les rassemblements les plus nombreux.

Le 25 de bon matin, le goum investit le ksar et occupa les passages au nord et au sud pour empêcher les défenseurs de recevoir des renforts; pendant cette opération, le lieutenant Kottbaur, avec vingt tirailleurs, avait été envoyé en reconnaissance ainsi qu'un détachement de zouaves. Mais ces deux groupes furent obligés de se retirer vivement en face des masses ennemies qui les poursuivaient et qui faillirent les corner dans les jardins.

A 9 heures du matin, arriva la colonne de Lajaille amenant le convoi de ravitaillement. Ce dernier était le bienvenu, car la colonne de Wimpffen commençait à souffrir des privations. Depuis quelques jours, la ration des chevaux avait été réduite à 3 kilogrammes d'orge. Le peu de biscuit qui restait était distribué aux zouaves et aux chasseurs; quant aux tirailleurs, ils vivaient de rouïna ; on avait distribué à leurs escouades des moulins arabes provenant de razzias, et l'administration ne leur fournissait plus que l'orge qu'ils étaient obligés de moudre pour la transformer en semoule ; de souliers, il n'en était plus question depuis l'arrivée sur l'oued Guir.

L'abondance fut heureusement ramenée par la colonne de Lajaille, qui pour faire ses distributions, vint camper à côté de la colonne de Wimpffen. L'infanterie du colonel de Lajaille comprenait quatre compagnies de zouaves et les deux dernières compagnies du 2e bataillon de tirailleurs.

Ces six compagnies avaient escorté le convoi d'El Aricha jusqu'à Aïn ben Khelil, où elles avaient rejoint le colonel et ses cinq escadrons.

Les deux compagnies de tirailleurs avaient la composition suivante :

5e compagnie.	*6e compagnie.*
DONNIER, capitaine.	HENRY, capitaine.
POYSAT, lieutenant.	(2).
(1).	GUENDOUZ BEN CHERKI, id.
CLAUTEAUX, sous-lieutenant.	RZEWUSKI, sous-lieutenant.
ATHMAN BEN ABDERRAHIM, id.	(3).

L'on avait fait à la place de nouvelles propositions de paix auxquelles il avait été répondu avec défi. Le dernier renfort arrivé au général de Wimpffen le décida à tenter l'attaque de l'oasis; mais pour se garder la possibilité de se retirer en cas d'échec, il en fixa le moment à trois heures environ avant le coucher du soleil, c'est-à-dire à 5 heures du soir.

Conduite par le général en chef, la colonne de Lajaille quitta le camp et alla dresser ses tentes en face de l'angle nord-ouest du ksar, à un endroit où le bois de palmiers n'a guère que 400 mètres d'épaisseur. Elle doit prononcer son attaque vers l'extrémité nord de la face ouest, tandis qu'en même temps, le lieutenant-colonel Détrie attaquera à l'est avec quatre compagnies, et le général de Wimpffen au sud avec trois compagnies de zouaves.

La compagnie KOTTBAUR devait rester à la garde du camp avec trois compagnies de zouaves. Quant aux trois dernières compagnies de tirailleurs, elles furent envoyées renforcer le colonel de Lajaille et s'établirent directement face au saillant nord-ouest, sur lequel l'attaque allait ainsi être exécutée à la fois par quatre compagnies de zouaves et cinq de tirailleurs.

Le commandant SUHTEL, bien qu'il fût présent à la colonne, ne commandait pas le bataillon; détaché depuis plusieurs années aux affaires arabes, il commandait alors les goums de la colonne de Lajaille. Lorsqu'il apprit qu'une attaque de vive force allait être tentée sur le ksar et que son bataillon y marchait presque en entier, il vint réclamer au colonel de Lajaille l'honneur de l'accompagner à l'assaut : « Votre demande, lui répondit le colonel, est de celles qu'on est heureux d'accorder ».

L'on mangea la soupe à 3 heures, puis le camp fut laissé à la garde des malades et les troupes allèrent prendre leurs emplacements de combat.

A 4 h. 1/2, l'artillerie ouvrit le feu et, après une demi-heure de

(1) Lieutenant ALI BEN AHMED LOUARANI, resté à Tlemcen.
(2) Lieutenant HARTSCHMIDT, officier d'ordonnance du général de division.
(3) Sous-lieutenant CHERIF BOU TERFA, resté à Tlemcen.

canonnade, toutes les colonnes d'assaut se précipitèrent à la fois vers le ksar.

A la colonne de Lajaille, le peloton Rzewuski, de la 6e compagnie, déployé en tirailleurs, est lancé en tête, à travers les jardins; il lui a été donné comme objectif un point de l'enceinte où l'on aperçoit indistinctement une porte. Renforcé bientôt par le 2e peloton de la même compagnie, il refoule aisément les quelques hommes embusqués derrière les palmiers ou les murs en terre. Mais, arrivés à la lisière du bois de palmiers, nos soldats se trouvent en face d'un espace découvert d'une vingtaine de mètres au bout duquel se dresse un mur de 6 mètres de haut : c'est l'enceinte du ksar. Ce mur est garni de trois étages de feux. Une ligne de tireurs fait feu du haut des terrasses, une deuxième par de petites fenêtres élevées à 3 mètres du sol, enfin une troisième par des créneaux percés à quelques décimètres de haut, presque à fleur de terre.

La chaîne avait été renforcée à droite par les zouaves, à gauche par les autres compagnies de tirailleurs. Entraînés par leur élan, nos soldats dépassent la lisière du bois, franchissent l'espace vide et arrivent au pied de la muraille. Ils s'y cassent le nez, car il n'y a pas de porte. Des traces parallèles laissées par la pluie et les gouttières sur le mur en terre du ksar en avaient présenté l'apparence et en avaient produit l'illusion.

Les assaillants tirent en l'air pour répondre au feu venant des terrasses; d'autres embouchent les créneaux bas, ou bien saisissant à deux mains les longs moukalas des défenseurs, ils les tirent à eux pour désarmer leurs adversaires. Le capitaine Henry est blessé par une balle tirée d'en haut, qui, pénétrant par la partie supérieure de l'épaule, vient se loger contre la colonne vertébrale; le capitaine d'Uzer a le poignet brisé d'un coup de feu.

L'on n'a pas d'échelle, pas de pétards pour tenter de faire brèche et chacun sent son impuissance en face de ces murailles élevées qui défient l'escalade.

Aussi l'on bat en retraite de quelques mètres pour se mettre à l'abri derrière les premiers palmiers. Là, les tirailleurs s'embusquent de leur mieux et échangent des coups de fusil avec ceux des défenseurs qui se montrent au sommet des terrasses.

Au bout d'un moment, le commandant Sortel, qui parcourait la ligne, tombe mortellement frappé par une balle qui lui traverse la gorge. Nos pertes étaient déjà bien sérieuses. La 2e compagnie, capitaine Pacotte, qui s'était [illegible] à la gauche de la compagnie Henry, a dû prononcer [illegible]se à un endroit découvert, où la muraille [illegible]; dans les quelques



minutes nécessaires pour gagner le pied du mur, elle avait à elle seule perdu une quarantaine d'hommes.

Longeant le pied du mur pour profiter de l'angle mort, enjambant les canons de fusil qui dépassent des créneaux inférieurs, les hommes de cette compagnie avaient alors appuyé à droite et étaient venus s'abriter tout contre la gauche de la 6e compagnie derrière les premiers palmiers.

Cependant, à force de regarder cette maudite muraille devant laquelle officiers et soldats frémissent d'impatience, quelqu'un découvre dans un rentrant de l'enceinte une petite porte dissimulée par quelques touffes de jujubier sec. Un groupe de tirailleurs tente une attaque sur ce point. Quittant l'abri des palmiers, ces braves soldats se lancent sur la porte, la débarrassent et en attaquent le bois à coups de baïonnettes; elle résiste et ce petit groupe est en butte à un terrible feu plongeant des défenseurs du mur, qui est fort élevé à cet endroit et dont le tracé flanque parfaitement les abords de la poterne. Les tirailleurs se retirent laissant six d'entre eux morts sur le seuil de la porte.

Au bout d'un instant, ils veulent se reporter en avant pour venger leurs camarades ou tout au moins rapporter leurs cadavres; mais c'est de la folie : les canons de fusils ennemis, sont braqués à bout portant sur cette place dangereuse; y aller, c'est marcher à une mort certaine et inutile. Les officiers sont obligés de défendre à leurs hommes de quitter l'abri des palmiers.

Pour essayer d'enfoncer la porte, on a été au génie chercher un pétard; le sapeur qui le porte s'égare ou tombe blessé, la poudre n'arrive pas et nos soldats restent toujours impuissants à dépasser la lisière du bois d'où ils tiraillent avec les défenseurs.

Cette situation d'attente dure près de deux heures.

Les autres attaques s'étaient heurtées aux mêmes difficultés que la colonne de Lajaille; elle n'avaient pas été plus heureuses.

Voyant la nuit arriver, le général de Wimpffen donna l'ordre de battre en retraite; le retour s'exécuta partout, sans être inquiété par l'ennemi, et la colonne de Lajaille reprit son camp vers 8 heures du soir.

Pour se garder contre un retour offensif, peu probable, mais cependant possible, des escouades de chaque compagnie furent déployées en avant du camp. Pendant toute la nuit, cette ligne de tirailleurs fit le coup de fusil sur les Arabes qu'elle voyait défiler devant elle malgré l'obscurité.

C'étaient les cavaliers des Beni Guil peu préparés à une guerre de siège et qui, se doutant que l'attaque serait renouvelée le lendemain, se hâtaient de reprendre la campagne.

Le 26 au matin, on apprit que le ksar, effrayé sans doute de la vigueur de nos assauts, s'était décidé à faire sa soumission. A l'aube, la djemma s'était présentée à la tente du général, lui amenant des chevaux de gâda, protestant de ses intentions pacifiques et affirmant impudemment que, seuls, les Beni Guil étrangers avaient dirigé la défense contre nous tandis que eux, les ksouriens, nous auraient très volontiers donné accès aux sources et aux marchés.

Le général feignit de les croire, mais ne leur en imposa pas moins une contribution de guerre ; les Ksouriens la payèrent en orge dont la colonne avait le plus grand besoin.

La journée du 25 avait coûté cher à la colonne, qui n'avait pas moins de 150 hommes hors de combat. Les tirailleurs, pour leur part, avaient un officier tué, le commandant SURTEL ; trois blessés, les capitaines HENRY, D'UZER et le sous-lieutenant CLAUTEAUX ; onze tirailleurs étaient tués et soixante-douze blessés. Mais la chute d'Aïn Chaïr, et la soumission des Douï Ménia avaient eu un grand retentissement parmi les tribus marocaines de la frontière et l'expédition de l'oued Guir devait assurer pour un temps la tranquillité dans cette région.

A la suite du combat d'Aïn Chaïr, le capitaine HENRY fut nommé officier de la Légion d'honneur ; le capitaine D'UZER, le lieutenant HARTSCHMIDT, le sous-lieutenant CLAUTEAUX furent faits chevaliers et quinze tirailleurs reçurent la médaille militaire.

L'on séjourna sous Aïn Chaïr jusqu'au 28 avril, puis la colonne de Wimpffen reprit la direction d'Aïn ben Khelil. Préoccupé de la difficulté de trouver sur sa route assez d'eau pour abreuver les troupes nombreuses qui avaient combattu à Aïn Chaïr, le général de Wimpffen fit prendre les devants à toute sa cavalerie réunie sous les ordres du général Chanzy. Les tirailleurs, toujours désignés quand il s'agit de doubler les étapes, se mirent également en route comme soutien de la cavalerie. Cette colonne légère arriva à Aïn ben Khelil le 2 mai, précédant de quatre jours les troupes du général de Wimpffen.

Puis, pendant que le général Chanzy partait pour Sidi bel Abbès avec les troupes de cette subdivision, le bataillon de tirailleurs et les chasseurs d'Afrique du colonel de Lajaille prirent la direction de Tlemcen. Ils étaient à Sebdou le 9, et à Tlemcen le 11 mai.

Quelques jours après, commencèrent les changements de garnison qui avaient ordinairement lieu à cette époque.

Le 26 mai, le 2e bataillon partit de Tlemcen pour Saïda, où il

arriva le 4 juin. Sa 7e compagnie, partie en même temps que lui, s'était rendue à Mostaganem.

Le 1er bataillon partit de Mostaganem le 28 mai et arriva le 6 juin à Tlemcen, où se concentrèrent ses sept compagnies.

Le 4e bataillon quitta Saïda le 5 juin et arriva à Géryville le 10; le 3e bataillon quitta Géryville le lendemain et arriva le 26 juin à Mostaganem.

Ce sont ces emplacements qu'occupaient les différentes fractions du régiment quand, quelques jours plus tard, on apprit que le 2e tirailleurs mobilisait trois de ses bataillons pour prendre part à la guerre avec la Prusse.

CHAPITRE XXIII

Campagne de France (1870)

Mobilisation des trois premiers bataillons. — Concentration à Strasbourg. — Marche à la frontière. — Occupation des positions de Wœrth. — Bataille du 6 août. — L'artillerie ouvre le feu. — Attaques des Bavarois. — Attaques des Prussiens. — Accalmie entre midi et une heure. — Reprise de la lutte. — L'ennemi prend pied sur le plateau. — Mort du colonel. — Défense désespérée du bois de l'Eperon. — Fin de la lutte. — Pertes du régiment. — Retraite de l'armée sur Châlons. — Organisation d'un bataillon de marche de tirailleurs. — Départ de Châlons. — Bataille de Beaumont. — Arrivée à Sedan. — Bataille du 1er septembre. — La 3e division dans le bois de la Garenne. — Capitulation. — Le camp de la Faim. — Captivité.

Ce fut le 14 juillet 1870, la veille de la déclaration de guerre, que l'ordre de mobilisation parvint au 2e tirailleurs.

A cette date le régiment était ainsi réparti :

L'état-major à Mostaganem, avec le lieutenant-colonel COLONIEU, commandant provisoirement le régiment, le colonel SUZZONI étant détaché comme commandant supérieur du cercle de Boghar;

Le 1er bataillon (commandant MATHIEU), réuni avec sa compagnie de dépôt à Tlemcen, moins la 3e compagnie qui était à Nemours;

Le 2e bataillon (capitaine VALLET DE LUBRIAT) à Saïda, avec sa compagnie de dépôt à Mostaganem;

Le 3e bataillon (commandant JODOCIUS) avait ses quatre premières compagnies et sa compagnie de dépôt à Mostaganem, la 5e à Ammi Moussa, la 6e à Relizane.

Le 4e bataillon (capitaine TESTARODE) était à Géryville, moins sa 4e compagnie à Sfissifa et sa compagnie de dépôt à Mostaganem.

L'ordre de mobilisation prescrivait de concentrer à Oran les trois premiers bataillons formés chacun à six compagnies de guerre, et avec un effectif d'au moins 700 hommes par bataillon.

Le 16, les 1er et 2e bataillons se mirent en route pour Oran; le 18, le 3e bataillon, moins la 5e compagnie qui était à Ammi Moussa et n'avait pas eu le temps de rejoindre, prit également le chemin du port d'embarquement.

Le 20, ces trois bataillons étaient réunis à Oran, sous les ordres du commandant MATHIEU, le lieutenant-colonel étant resté à Mostaganem pour assurer le départ de tous les détachements et l'envoi du matériel nécessaire aux fractions mobilisées.

Le 21, le colonel SUZZONI arriva à Oran pour surveiller l'embarquement de son régiment. L'opération commença aussitôt et la majeure partie du régiment monta à bord des deux frégates de transport l'*Eurymanthe* et le *Mœris*, ancrées en rade de Mers el Kebir.

L'*Eurymanthe* reçut les 1re et 2e compagnies du 1er, la 6e du 2, les 1re, 2e, 3e, 4e et 6e du 3. Le *Mœris* reçut les 3e, 4e, 5e, 6e du 1er, la 1re du 2.

Les 2e et 5e du 2 s'embarquèrent le 23 sur la *Drôme*.

Enfin le 28, le colonel, le lieutenant-colonel, les 3e et 4e du 2, ainsi que les hommes isolés qui avaient rallié, s'embarquèrent sur la frégate l'*Eure*.

Il restait encore à Oran une section de la 5e du 3, commandée par le capitaine O'GORMAN et destinée à recevoir les hommes qui devaient être passés aux trois premiers bataillons par le 4e.

Celui-ci, parti le 15 juillet de Géryville, était arrivé le 25 à Oran; le commandant CANALE, récemment promu à ce bataillon, était destiné à prendre le commandement du 3e, en remplacement du commandant JODOCIUS, qui lui-même passait au 2e. Il organisa ces hommes de renfort en un détachement comptant 195 hommes et 4 officiers, détachement qui ne put quitter Oran que le 4 août sur le transport le *Jura*.

Le 4e bataillon, réduit à 400 hommes, et les quatre compagnies de dépôt restèrent en Algérie sous les ordres du major DESTENAY. L'effectif embarqué les 21, 23 et 28 juillet s'élevait à 2,236 hommes et 82 officiers. Il y avait encore 32 chevaux de selle et 45 mulets de bât.

L'*Eurymanthe* et le *Mœris* débarquèrent leurs passagers à Marseille le 24. Les tirailleurs bivouaquèrent sur le Prado.

Les 1er et 3e bataillons, sous les ordres du commandant MATHIEU, montèrent le lendemain dans un train spécial qui les amena le 26 à Strasbourg, où se concentrait, sous les ordres du maréchal de Mac-Mahon, le corps d'armée formé avec les troupes venues d'Algérie.

En arrivant dans la gare, encombrée de troupes, le commandant MATHIEU apprit que le maréchal était campé au Polygone, avec la plus grande partie de son corps d'armée. Mais le régiment n'avait pas l'air d'être attendu, aucun ordre n'avait été donné pour le recevoir et le commandant MATHIEU ne put se procurer

aucun renseignement sur sa destination. Heureusement, il connaissait la ville où il avait été précédemment en garnison ; il prit sur lui d'aller camper sur les glacis et vint installer ses deux bataillons entre la porte Nationale et la caserne de Finkmatt.

Le lendemain, le 3e régiment, et le surlendemain, le 1er régiment de tirailleurs, attirés sans doute par la vue de l'uniforme bleu, vinrent bivouaquer à côté du 2e.

Les deux compagnies du 2e bataillon venues sur la *Drôme*, ne débarquèrent à Marseille que le 25. Elles s'y joignirent aux deux autres compagnies du même bataillon venues sur l'*Eurymanthe* et le *Mœris* et ces quatre compagnies réunies arrivèrent le 28 à Strasbourg, où elles prirent leurs places dans le régiment.

On séjourna à Strasbourg jusqu'au 2 août. On profita de ce repos pour compléter les objets de campement et les équipages de campagne. Sur l'ordre du maréchal, le régiment dut verser à l'état-major général les quarante-cinq mulets de bât venus d'Afrique à bord de l'*Eurymanthe*. On le fit sans trop de regrets, car ces animaux avaient été touchés à Oran dans la hâte du départ : les bâts n'étaient pas ajustés, les harnachements avaient besoin de nombreuses réparations, et le régiment n'avait ni le loisir ni les moyens de mettre tout cela en état. Il reçut à la place huit voitures venues de Vernon, et dut pour les atteler acheter dans le commerce des chevaux de brasseur. On leur ajusta les traits tant bien que mal, et quelques tirailleurs désignés s'exercèrent au métier, nouveau pour eux, de conducteur de voiture.

Le régiment formait, avec le 48e de ligne, la 2e brigade (général Lefebvre) de la 3e division (général Raoult) du 1er corps de l'armée du Rhin (maréchal de Mac-Mahon).

Au fur et à mesure de leur organisation, les divisions du 1er corps étaient poussées au nord vers la frontière. Le 3 août, la 3e division se mit en marche dès l'aube et à la nuit tombante elle bivouaqua à 1 kilomètre de Haguenau, dans les prairies qui bordent la route de Frœschwiller. Le soir, les deux dernières compagnies du 2e bataillon, embarquées sur la frégate l'*Eure*, rallièrent le régiment, qui se trouva alors complété à dix-huit compagnies moins la section de la 5e du 3 restée en Algérie. Le même soir, le capitaine Vallet de Lubriat partit pour aller rejoindre le 42e de ligne, où il était nommé chef de bataillon ; le capitaine Bourdon, de la 3e du 1er, était entré quelques jours auparavant à l'hôpital de Strasbourg.

Le lendemain, la 3e division se rendit à Niederbronn. A la grande halte de Reichshofen, le colonel, le lieutenant-colonel, le grand et le petit état-major rejoignirent le régiment, avec quel-

ques isolés qui furent aussitôt répartis dans les compagnies, de façon à leur donner un effectif uniforme d'environ 125 hommes. Le colonel prit aussitôt le commandement du régiment, qui se trouva alors avoir la composition suivante (1).

SUZZONI, colonel.
COLONIEU, lieutenant-colonel.
MILLOT, médecin-major.
DUFOUR, médecin aide-major.
VALÈS, sous-lieutenant, porte-drapeau.
BONTOUX, sous-lieutenant, officier payeur.

1er bataillon.

MATHIEU, commandant.
LUCAS, capitaine adjudant-major.

1re compagnie

LELONGE, capitaine.
GUÉZE, lieutenant.
N..., id.
TOUCAS, sous-lieutenant.
DJELLOUL BEN CAUDEL, id.

2e compagnie.

DE SAINT-JULIEN, capitaine.
MARQUISET, lieutenant.
N..., id.
BRAGER, sous-lieutenant.
MAKHELOUF BEN SAHKUR id.

3e compagnie

N..., capitaine.
PAQUIN, lieutenant.
MOHAMMED OULD EL HADJ, id.
GRAULLE, sous-lieutenant.
PINARD, id. (2).

4e compagnie.

GUIRAULT, capitaine.
CANUEL, lieutenant.
RAOUTI BEN DEDDOUCH, id.
GARDAREIN, sous-lieutenant.
HADJ BEN YAYIA, id.

5e compagnie.

BORIES, capitaine.
ANGLADE, lieutenant.
MILOUD BEN ZEHOUKI, id.
D'AURELLE DE PALADINES, sous-lieutenant.
MOHAMMED BEN AHMED, id.

6e compagnie.

DENIÉPORT, capitaine.
HESSLING, lieutenant.
HADJ MAHDI, id.
LEMONNIER, sous-lieutenant.
N..., id.

---

(1) Ce tableau présente des lacunes et peut être aussi quelques erreurs. Il n'a pas été possible de rétablir le nom de tous les officiers; plusieurs étaient venus du 4e bataillon et avaient été placés aux compagnies qui présentaient des vacances ou dont les titulaires étaient détachés aux affaires indigènes. En outre, des promotions, datées du 24 juillet et notifiées le 2 août, étaient encore venues modifier la composition qu'avait le régiment à son départ d'Oran.

(2) Ce jeune officier appartenait titulairement à la 7e du 1er, compagnie qui restait en Algérie. Brûlant du désir de faire campagne, il avait obtenu d'être placé à la 3e du 1er en remplacement du sous lieutenant GRAULLE, détaché à l'école de tir de Châlons. Mais celui-ci ayant rejoint à Marseille, le sous-lieutenant PINARD se trouva en trop. Il supplia alors le commandant MATHIEU de passer outre et de « l'emmener à la guerre ». Le général d'Exéa, qui commandait à Marseille, touché de sa juvénile ardeur, l'autorisa à rester à la 3e du 1er, compagnie qui, d'ailleurs, n'avait pas de sous-lieutenant indigène.

2e bataillon.

Jodocius, commandant.
Viénot, capitaine adjudant-major.

1re compagnie.

N..., capitaine.
Morel, lieutenant.
N..., id.
Dufour, sous-lieutenant.
Mohammed ben Moktar, id.

2e compagnie.

Pacotte, capitaine.
Burel de Villapré, lieutenant.
N..., id.
Maison, sous-lieutenant.
N..., id.

3e compagnie.

N..., capitaine.
Dabrin, lieutenant.
Abdallah ben Missoun, id.
Moschenross, sous-lieutenant.
Mohammed ben Hammadi, id.

4e compagnie.

Sénac, capitaine.
Gillibert, lieutenant.
Allal bou Korso, id.
Vidau, sous-lieutenant.
Amo ben Zitouni, id.

5e compagnie.

Donnier, capitaine.
Poysat, lieutenant.
Ali ben Ahmed Louarani, id.
Clautraux, sous-lieutenant.
N..., id.

6e compagnie.

N..., capitaine.
Hartschmidt, lieutenant.
Guendouz ben Cheikh, id.
Rzewuski, sous-lieutenant.
N..., id.

3e bataillon.

Ollivier, capitaine adjudant-major.

1re compagnie.

Castéran, capitaine.
Brunet, lieutenant.
Lakdar ben Ato, id.
Droz-Desvoyes, sous-lieutenant.
N..., id.

2e compagnie.

N..., capitaine.
Guérin, lieutenant.
Athman ben Abderrahim, id.
Montazeau, sous-lieutenant.
Mohammed ben Moktar, id.

3e compagnie.

N..., capitaine.
Bauchond, lieutenant
Mohammed ould Caïd Hassan, id.
De Vansay de Blavons, sous-lieutenant.
Abderrahman ben Ahmri, id.

4e compagnie.

Kotthaur, capitaine.
Laville, lieutenant.
Mohammed ben Aissa, id.
N..., sous-lieutenant.
Abdelkader ben Sabeur, id.

5e compagnie.

N..., capitaine.
Pelletier, lieutenant.
N..., id.
Raté, sous-lieutenant.
N..., id.

6e compagnie.

Collot, capitaine.
Vagnon, lieutenant.
N..., id.
Bunoust, sous-lieutenant.
N..., id.

Cependant, depuis la déclaration de guerre, les événements

avaient marché avec une effrayante rapidité. Tandis que notre armée se formait bien lentement et s'éparpillait le long de la frontière, depuis Sierk jusqu'à Belfort, les armées allemandes, rapidement mobilisées et transportées par de nombreuses voies ferrées, nous menaçaient déjà d'une nouvelle invasion. Le mouvement offensif exécuté le 2 août par le général Frossard à Sarrebruck, n'avait pas été poursuivi, et les troupes allemandes commençaient à se masser devant nous en trois armées concentrées à Wittich, Neunkirchen et Landau. Le 4 août, la IIIe armée, celle du prince royal de Prusse, pénétrait en Alsace par la rive gauche du Rhin, et, le même jour, elle écrasait à Wissembourg la 2e division du 1er corps. A la nouvelle de cette défaite, le quartier général français se décida à concentrer ses forces et à créer deux armées. La première, sous les ordres du maréchal de Mac-Mahon, devait comprendre, outre le 1re corps d'armée, le 7e, qui était à Belfort, et le 5e qui occupait Sarreguemines et Bitche.

Mais cette décision était un peu tardive : les différents corps ne reçurent point d'ordres précis pour leur réunion, et ce mouvement de concentration ne reçut malheureusement qu'un commencement d'exécution.

Pour s'opposer à la marche du prince royal, le maréchal de Mac-Mahon se résolut à occuper la forte position de Wœrth. De là, il couvrait la route de Bitche et ses communications avec les troupes françaises de Lorraine ; il couvrait également la route de Saverne, sa propre ligne de retraite sur Lunéville et Nancy ; il menaçait en même temps le flanc droit des colonnes ennemies, si celles-ci continuaient à se diriger sur Strasbourg.

Pour cela, le maréchal disposait dès le 5 août des quatre divisions d'infanterie du 1er corps : Ducrot, Pellé (depuis la mort du général Abel Douay), Raoult et Lartigue ; de la division de cavalerie Duhesme, de la division de cuirassiers Bonnemains, provenant de la réserve de cavalerie ; de la division Conseil-Dumesnil, du 7e corps, qui arrivait de Colmar par le chemin de fer ; il appelait encore à lui la division Guyot de Lespart, du 5e corps, qui était à Bitche, à une étape à peine de ses propres cantonnements ; il espérait, en outre, que cette division serait suivie par les deux autres divisions du général de Failly.

Les troupes françaises allaient, en faisant face à l'est, occuper le plateau de Frœschwiller, dont les crêtes dominent d'une soixantaine de mètres la vallée où la Sauer coule du nord au sud, au milieu de prairies découvertes. Cette rivière, encaissée et bordée de saules, était grossie par les pluies et assez difficile à franchir en dehors des ponts.

Le village de Frœschwiller se trouve à peu près au centre du plateau; d'un aspect très varié, celui-ci présente tour à tour des bois, des villages, des ravins et des terres cultivées; les pentes, assez raides, qui descendent sur la Sauer, sont boisées ou cultivées en vignes et en houblonnières; le fond de la vallée est plat et la Sauer coule à 5 ou 600 mètres des hauteurs qui bordent sa rive droite. La petite ville de Wœrth, à cheval sur la Sauer, se trouve à peu près à hauteur de Frœschwiller. Un ruisseau guéable partout, le Sultzbach, qui se jette à Wœrth, dans la Sauer, forme, en amont de la ville, un deuxième fossé, le long et au pied des pentes que nous allions occuper. La division Raoult devait former le centre de la ligne de bataille et se déployer en travers de la route de Frœschwiller à Wœrth.

Le mouvement de l'armée du maréchal commença dès le 4 août au soir. Le 2e tirailleurs, qui était arrivé à Niederbronn dans la journée, venant de Haguenau, était occupé à faire la soupe quand il reçut, vers 4 heures de l'après-midi, l'ordre d'aller prendre position sur le plateau de Frœschwiller. Les 1re et 2e compagnies du 1er bataillon, qui avaient été détachées dans la vallée de Iœgerthal, au nord-est de Niederbronn, rallièrent le régiment, qui reprit en sens inverse la route parcourue le matin; il passa à Reichshofen et arriva à la nuit tombante sur la position où il devait s'établir.

Il alla bivouaquer au delà de Frœschwiller, sur le plateau qui domine Wœrth, au nord de la route qui relie ces deux localités. Il était à l'extrême gauche de la division et avait le 48e à sa droite; à sa gauche, il n'apercevait aucune troupe et était complètement isolé de la division Ducrot, qui vint plus tard former la gauche de l'armée et s'étendit, un peu en arrière, depuis Nehwiller jusqu'à Frœschwiller.

On avait reçu l'ordre de se tenir prêt à combattre; aussi, l'on ne dressa pas les tentes et l'on bivouaqua à la belle étoile.

Le 5, au matin, le régiment occupait les positions suivantes :

Le 2e bataillon (commandant Jodocius) était en colonne, à cheval sur le chemin de traverse qui, partant de Frœschwiller, descend à travers la forêt sur une croupe allongée, et va rejoindre la route de Wœrth à Wissembourg, au nord de Wœrth, non loin d'un petit pont sur lequel il traverse le Sultzbach.

A sa droite, le 1er bataillon (commandant Mathieu), complètement déployé, contournait la lisière des bois et appuyait sa droite à lui, à une hauteur qui fait face à Gœrsdorf et d'où l'on n'apercevait que le sommet du clocher de Wœrth. Une batterie de mitrail-

leuses, établie sur cette hauteur, était presque adossée à une maison de garde forestier.

Le 3e bataillon (capitaine Castéran) avait été placé la veille à son rang normal de bataille ; mais, le matin, il avait été se placer par inversion à la droite du 1er bataillon, pour occuper la place laissée vide par un bataillon du 48e, retiré de la ligne de combat afin de constituer une petite réserve en arrière de notre gauche.

Le 3e bataillon occupait depuis lors les deux versants d'un ravin compris entre la hauteur couronnée par les mitrailleuses et un autre contrefort qui domine plus directement Wœrth, et sur lequel, en avant de sa droite, avait été placée une batterie d'artillerie.

Le régiment garnissait ainsi un front d'environ 1,500 mètres; chaque bataillon avait installé une grand'garde en avant de lui. Celle du 3e bataillon, contre la route de Haguenau à Wissembourg; celle du 1er, au pied du mamelon occupé par les mitrailleuses ; celle du 2e bataillon auprès du pont sur le Sultzbach.

La journée du 5 fut assez tranquille; dans l'après-midi, des éclaireurs ennemis vinrent couronner les hauteurs de la rive gauche de la Sauer : on voyait des groupes de uhlans circuler sur les crêtes en avant de Gœrsdorf. Bientôt, devenant plus hardis, ils descendirent jusqu'à la Sauer, s'approchant à courte distance de nos grand'gardes. Le commandant Mathieu ayant obtenu l'autorisation de leur tendre une embuscade, partit avec une quinzaine de bons tireurs, et, se défilant à travers les houblonnières, il vint se dissimuler derrière les saules qui bordent la Sauer, non loin du pont sur lequel la route de Haguenau à Wissembourg traverse cette rivière. Un officier supérieur de l'état-major bavarois, faisant une reconnaissance, s'avançait escorté d'un peloton de uhlans. Quand il ne fut plus qu'à une cinquantaine de mètres, nos tireurs, embusqués, le saluèrent d'un feu de salve. Quelques cavaliers tombèrent; le major bavarois, démonté et blessé au bras, s'enfuit à pied vers les hauteurs; les tirailleurs, passant le pont, se mirent à sa poursuite, mais ils durent s'arrêter à la vue d'une compagnie de chasseurs à pied prussiens, qui était sortie de Gœrsdorf au bruit des coups de feu et qui accourait au-devant d'eux. Ils repassèrent la Sauer et regrimpèrent au bivouac.

A côté du cheval blessé, le commandant Mathieu avait ramassé une carte topographique détaillée de la région, que l'officier bavarois avait laissé tomber quand il avait essuyé notre feu. Cette carte, maculée de son sang, fut remise au général Raoult, qui n'en possédait pas et qui s'en servit pendant toute la journée du lendemain.

Dans la soirée, éclata un violent orage ; pendant toute la nuit, la pluie tomba à torrents et éteignit bientôt tous les feux de bivouac. Malgré cela, des coups de fusil tirés aux avant-postes, surtout à ceux du 2e bataillon, signalèrent les mouvements de l'ennemi. Des grand'gardes on entendait du reste distinctement des bruits de troupes en marche et des roulements de voitures ; à l'aube du 6, on aperçut en effet de longues colonnes prussiennes en marche de Preuchdorf vers Gœrsdorf, sur les hauteurs de l'autre côté de la Sauer.

Il n'entrait cependant ni dans les projets, ni dans les prévisions d'aucun des deux généraux en chef de livrer bataille ce jour-là. Le maréchal ne voulait pas attaquer avant d'avoir rallié tout le 5e corps et une partie du 7e. De son côté, le prince royal de Prusse, après Wissembourg, avait perdu les traces du 1er corps. Il avait été obligé, pour les retrouver, de pousser ses colonnes dans des directions divergentes.

Le contact repris dans la journée du 5, il comptait employer celle du 6 à concentrer ses différents corps et à faire exécuter à son armée une conversion qui l'amènerait face à l'ouest, devant les positions françaises.

On croyait si peu à une bataille que le général de Kirchbach, commandant le Ve corps prussien, qui avait bivouaqué à Preuchdorf, nous soupçonnant d'avoir déguerpi pendant la nuit, envoya pour s'en assurer, le 6 au matin, une forte reconnaissance sur la Sauer. Français et Allemands étaient si rapprochés les uns des autres que la lutte allait s'engager violemment, et que, contre le gré des chefs placés à leur tête, les deux armées allaient, au bout de quelques heures, se trouver entièrement aux prises l'une avec l'autre.

Dans l'armée française, l'ordre pour la journée du 6 prévoyait un séjour et prescrivait de dresser les tentes sur les positions occupées et de verser les petites couvertures.

Vers 6 h. 1/2, les grand'gardes venaient d'être relevées, et les hommes étaient occupés à mettre en ballots leurs couvertures, quand les coups de feu commencèrent devant le front du régiment : on aperçut un bataillon prussien qui descendait des coteaux de Gœrsdorf et qui s'avançait dans la direction de Wœrth. Quand il fut à portée, les mitrailleuses ouvrirent le feu. L'effet du tir fut immédiat et décisif : l'ennemi s'arrêta, ses rangs se rompirent et ce [illegible] désordre. Bientôt après, le canon gronda à son tour.

L'ennemi démasquait de nombreuses batteries : le Ve corps prussien couronnait de son artillerie la crête en avant de Gœrs-

dorf et battait notre centre, tandis que le IIe corps bavarois, qui avait amené la sienne pendant la nuit sur les hauteurs du Hochwald, entre la Sauer et le Sultzbach, canonnait notre gauche.

Le front de bataille de l'armée française formait une ligne, brisée à la jonction du centre et de la gauche, le centre faisant face à l'est, et la gauche au nord-est. Le 2e tirailleurs occupait exactement le sommet de cet angle saillant, il allait donc avoir à participer à la résistance aux deux attaques, et se trouver aux prises à la fois avec les Prussiens et avec les Bavarois.

L'artillerie ennemie n'avait pas tardé à prendre sur la nôtre une écrasante supériorité. Après trois à quatre coups employés au réglage du tir, les obus allemands tombent en plein dans la batterie de mitrailleuses et dans celle des canons de 4. C'est en vain que, sur la demande du commandant de la batterie de mitrailleuses, les tirailleurs masquent avec des branchages la petite maison du garde dont la façade blanche doit servir à l'ennemi pour repérer son tir; les obus allemands n'en continuent pas moins à arriver avec une désespérante régularité.

Nos artilleurs ne peuvent tenir longtemps et vers 9 heures les deux batteries se retirent fort maltraitées. Les tirailleurs restent alors exposés seuls au feu de l'artillerie ennemie ; quant à l'infanterie prussienne, elle avait bien fait, vers 7 h. 1/2, un mouvement en avant dans la direction de Wœrth, mais elle ne l'avait pas continué et elle se trouvait encore hors de portée de fusil du 1er et du 3e bataillon.

Devant le 2e, par contre, l'attaque s'était rapprochée dès 8 heures du matin. La 1re division du IIe bavarois s'était avancée sous la protection de son artillerie établie sur le Hochwald et bientôt le 1er bataillon recevait à revers quelques coups de feu. Un sergent, envoyé en reconnaissance, confirme la présence de forces considérables, plusieurs bataillons au moins, qui ont pu dissimuler leur approche grâce aux nombreux bouquets de bois qui couvrent les deux rives du Sultzbach. Devant eux, la compagnie de grand'garde du 2e bataillon bat en retraite tout en tiraillant. Le bataillon se déploie alors : les 5e et 6e compagnies restent sur le chemin occupant le saillant du bois, les quatre autres s'étendent le long de la lisière et font face au nord-nord-est dans la direction de l'attaque des Bavarois.

Le lieutenant-colonel Colonieu, qui se tient de ce côté, jugeant de la gravité du danger que court le 2e bataillon et de l'importance de la position qu'il occupe, le fait renforcer d'abord par une section puis, quelques minutes après, par toute la 3e du 1er (lieutenant Paquin); devant ces cinq compagnies, la masse des

Bavarois descend du Hochwald. Arrêtés à plusieurs reprises par le feu de notre mousqueterie, leur supériorité numérique devient bientôt telle qu'ils franchissent le Sultzbach et commencent à s'élever sur les pentes de l'Eperon.

Le commandant Jodocius entraîne alors à sa voix les cinq compagnies et les lance sur les Bavarois ; il en résulte une courte et violente lutte à la baïonnette. Le commandant Jodocius est tué raide pendant la charge, ainsi que les lieutenants Gillibert et Morel. Mais les Bavarois, surpris, sont rompus : ils repassent le Sultzbach et disparaissent dans les bois du Hochwald. Ils remontent les pentes qu'ils viennent de descendre, tandis que les compagnies de tirailleurs reviennent occuper leurs emplacements sur la lisière du bois de l'Eperon.

Le colonel Suzzoni parcourt le front des troupes donnant ses instructions :

« Nous livrons un combat défensif ; nous devons garder nos positions, et si nous avons à faire un mouvement en avant pour repousser une attaque trop vive, il ne faut pas nous laisser entraîner à une poursuite prolongée. »

Mais les Bavarois, reformés, descendent de nouveau les pentes du Hochwald. Devant cette menace, le bataillon de réserve du 48ᵉ était venu se déployer à côté du 2ᵉ bataillon ; le colonel Suzzoni fit encore renforcer cette aile gauche par deux compagnies du 3ᵉ bataillon ; les 2ᵉ et 4ᵉ furent désignées et les 1ʳᵉ, 3ᵉ, 5ᵉ et 6ᵉ durent étendre leur front pour occuper le vide laissé par les deux autres. Le 3ᵉ bataillon, réduit ainsi à moins de 400 hommes, avait cependant à défendre une ligne de plus de 500 mètres.

Le lieutenant-colonel Colonieu avait pris la direction de la défense sur la lisière nord du bois. Les compagnies du régiment et celles du 48ᵉ, qui y étaient rassemblées, résistaient vigoureusement aux Bavarois. Pour arrêter leur marche en avant, elles eurent encore plusieurs fois recours à des retours offensifs à la baïonnette, qui, chaque fois, rejetèrent les Bavarois dans les bois dont ils essayaient de déboucher.

Sur notre centre après la retraite de nos batteries, l'artillerie du Vᵉ corps prussien avait redoublé son feu qui faisait subir des pertes cruelles aux 1ᵉʳ et 3ᵉ bataillons. Vers 10 h. 1/2, confiante dans le succès de cette violente canonnade, l'infanterie prussienne se porta à l'attaque de nos positions.

Des lignes épaisses de tirailleurs ennemis soutenus à de faibles distances par de fortes réserves, passent la Sauer, occupent Wœrth et commencent à s'élever sur les pentes couronnées par les turcos.

A plusieurs reprises, notre feu les arrête; mais, sans cesse renforcés par des troupes fraîches, ils recommencent sans cesse leur ascension. La tactique des turcos sur cette lisière est des bois est la même que celle du 2e bataillon sur la lisière nord et nord-est : lorsque, malgré les pertes subies par notre feu, les Prussiens arrivent trop près, les turcos se lèvent du fossé qu'ils occupent sur la lisière du bois et se lancent en avant en poussant de grands cris. Sous leur choc impétueux, les Prussiens dégringolent les pentes, semant les vignes et les houblonnières des cadavres troués à coups de baïonnette ; mais ils se reforment bientôt pour un nouvel assaut, tandis que les turcos regagnent leur fossé où ils se préparent à les recevoir de nouveau.

Le combat fut particulièrement furieux sur le mamelon auquel s'appuyaient les 1er et 3e bataillons ; il fut pris et repris trois fois entre 10 h. 1/2 et midi.

Vers midi, sur un dernier retour offensif de toute notre ligne, les Prussiens repassèrent la Sauer et remontèrent les pentes de Gœrsdorf; quelques-uns de leurs bataillons purent encore se maintenir dans Wœrth ; sur notre gauche devant le 2e bataillon, le IIe corps bavarois ne renouvelait plus ses attaques; depuis une heure à peu près, il s'était retiré du combat sur un ordre du prince royal (1).

---

(1) L'existence de cet ordre a été contestée.

La relation du grand état-major allemand dit bien que, « vers 10 h. 1/2, un officier d'ordonnance prussien vint apporter au général de Hartmann l'invitation verbale de cesser le combat ». Elle ajoute que cela provenait sans doute de ce que, quelque temps auparavant, un ordre écrit du général en chef était parvenu au Ve corps prussien, lui prescrivant « de ne pas accepter le combat et d'éviter tout ce qui pourrait en amener la reprise ».

Mais, d'autre part, dans l'Historique de la IIIe armée, le major de Hahnke, après avoir relaté cet incident, ajoute : « Il n'a pas été possible de retrouver l'officier qui a communiqué ces instructions au général de Hartmann, ni de savoir par qui elles lui furent envoyées. »

Dans ces conditions, on est en droit de supposer que, si quelqu'un a donné à la division Bothmer l'ordre de se retirer de la lutte, ce ne peut être que le général de Hartmann lui-même et, cela, parce que sa première division avait été déjà très fortement éprouvée et que la bataille ne lui paraissait pas prendre une tournure favorable.

Ce fait est tout à l'honneur des troupes engagées en face des Bavarois et de la vigueur que le 2e tirailleurs avait mise à repousser leurs attaques.

La relation du grand état-major allemand laisse deviner, d'ailleurs, le désarroi dans lequel se trouvait vers midi le IIe corps bavarois. On y lit :

« L'exécution de cet ordre (de rompre le combat vers 10 h. 1/2) était loin d'être facile... car à la suite de l'engagement qui avait eu lieu dans la forêt les corps se trouvaient mêlés. »

Et quelques pages plus loin : « Les Bavarois (vers midi), n'étaient pas en

La première phase de la bataille était terminée ; il y eut alors dans le combat une accalmie relative. L'infanterie allemande avait disparu ; seule son artillerie, restée en position vers Gœrsdorf, nous envoyait encore quelques projectiles.

Le colonel Suzzoni profita de ce calme momentané pour remettre de l'ordre dans les compagnies et réitérer ses instructions du matin. Il s'inquiéta aussi du réapprovisionnement des munitions. Bien qu'il eût été distribué vers 7 heures deux paquets supplémentaires par homme, la provision de cartouches se trouvait, en effet, sérieusement entamée, car il en avait été fait une consommation notable dans le combat de la matinée. Plusieurs officiers, le capitaine Ollivier, le sous-lieutenant Droz-Desvoyes, envoyés à l'arrière pour chercher des cartouches, revinrent tous avec la même réponse : « Il n'y en a pas... Tenez quand même ! »

Pendant cette suspension du combat, une fraction du 48e fut encore enlevée de son emplacement pour être employée à un autre endroit du champ de bataille ; de sorte que pour boucher le vide ouvert à sa droite, le 3e bataillon dut encore allonger sa ligne déjà si mince.

A ce moment, le maréchal de Mac-Mahon tenait en échec la IIIe armée allemande, dont toutes les attaques avaient complètement échoué. Sur notre gauche, le IIe bavarois, sur notre centre le Ve prussien, sur notre droite le XIe prussien, avaient été refoulés au delà du Sultzbach et de la Sauer. Une fraction du XIe corps avait même été poursuivie jusque sur les hauteurs, au nord de Gunstœtt.

Si le corps du général de Failly, impatiemment attendu par le maréchal, avait alors fait son apparition sur le champ de bataille, peut-être la fortune de la France eût-elle été changée !

Mais la division Guyot de Lespart, la seule du 5e corps qui eût marché dans la direction de la Sauer, n'était partie de Bitche qu'à 6 heures du matin et elle était encore à midi bien éloignée du champ de bataille.

De son côté, le prince royal, qui n'avait pas voulu jusque-là s'en-

---

mesure de se porter en avant immédiatement, ainsi qu'ils l'avaient promis (sur les instances du général de Kirchbach). Les renforts venant de Lembach ne pouvaient arriver avant un certain temps ; une partie de l'infanterie, ramenée en désordre du combat de Langensultzbach, s'était ralliée derrière ce village, au sud duquel le reste combattait encore pour couvrir la retraite. L'épuisement de la plupart des hommes et la grande consommation de munitions exigeaient un moment de répit, de sorte que l'on ne disposait pour les faire avancer tout d'abord que des troupes qui avaient le moins donné dans l'engagement du matin. »

gager sérieusement, change alors d'avis et cède aux instances du général de Kirchbach qui craint de se voir enlever Wœrth. Il donne l'ordre aux trois corps d'armée déjà engagés de reprendre leurs attaques et aux deux corps de réserve de se hâter pour les soutenir.

La division wurtembergeoise se dirige vers le sud du champ de bataille pour déborder notre droite, et le Ier corps bavarois va entrer en ligne entre le IIe bavarois et le Ve prussien, en face même des positions que défend avec tant de vaillance le 2e tirailleurs algériens.

Vers 1 heure le combat reprend donc de toutes parts.

Une formidable rangée d'artillerie fournie par le Ve corps prussien et le Ier bavarois commence à canonner le front de la division Raoult. Ce feu est terrible et nous cause de grandes pertes. Les arbres sont écorchés par la mitraille, les branches craquent sous les obus, tombent sur la tête des hommes et forment en quelques endroits de véritables abatis.

Bientôt toute la ligne allemande se porte en avant; le Ve prussien et le Ier bavarois descendent les coteaux de Gœrsdorf en ligne de colonnes de bataillon, avec, dans les intervalles, de l'artillerie qui suit leur mouvement en avant. Ils passent la Sauer et gagnent les premières pentes de l'Eperon, qui est ainsi assailli à la fois par l'est et par le nord.

Pour ménager les munitions, le colonel ne fait ouvrir le feu qu'à bonne portée. L'on réussit d'abord à déconcerter et à arrêter ces lourdes colonnes qui arrivaient en ordre parfait comme sur le terrain d'exercice.

Elles tourbillonnent et redescendent jusqu'à la Sauer, où elles se reforment pour repartir en avant.

Alors commence un combat furieux.

Le 13e bataillon de chasseurs, de la division Ducrot, quelques compagnies du 8e bataillon, quelques fractions du 78e de ligne, de la division Pellé, viennent successivement renforcer les défenseurs de l'Eperon. L'ardeur et la continuité de la lutte ne permettent point d'assigner à ces troupes des emplacements spéciaux. Le colonel Suzzoni les répartit par compagnies, par sections, sur la lisière du bois, partout où la ligne de bataille des turcos présente une partie moins dense ou un point plus menacé.

Le colonel va, parcourant le terrain, faisant reformer les pelotons rompus, exhortant au calme, au sang-froid, tout en communiquant à tous la généreuse ardeur dont il est animé.

Les colonnes prussiennes, désunies par notre feu, sont quelque

peu mélangées ; elles se sont fondues, en partie, en une épaisse ligne de tirailleurs qui avance en se couvrant de son feu.

Le colonel SUZZONI, suivi de plusieurs clairons, donne par des sonneries le signal de commencer ou de cesser le feu.

Lorsque les Prussiens deviennent trop pressants, les turcos, recourant à la baïonnette, poussent une charge en avant pour se donner de l'air. Leur terrible élan rejette chaque fois au bas des pentes la ligne allemande, qui, renforcée sans cesse, reprend chaque fois sa marche en avant. Pour regagner les bois après chaque charge, les défenseurs doivent remonter les pentes, à découvert sous le feu de l'artillerie ennemie. Ces pentes sont bientôt jonchées de cadavres ; les vignes et les houblonnières situées au-dessous du bois sont mouchetées par les tuniques bleu clair des Bavarois, les uniformes sombres des Prussiens, les pantalons rouges de nos lignards, et les larges culottes de toile de nos turcos.

Vers 1 heure et demie, le lieutenant-colonel COLONIEU, déjà blessé le matin d'une balle à la jambe, avait eu le genou fracassé par un coup de feu, qui, déterminant une abondante hémorragie, l'avait obligé à quitter le champ de bataille.

Cependant la lutte devenait de plus en plus pénible. Sur notre gauche, la division Ducrot, poussée par le IIe corps bavarois, s'était rapprochée de Frœschwiller vers 2 h. 1/2, accentuant ainsi la position saillante du bois de l'Eperon par rapport à notre ligne de bataille. A notre droite, le 48e, réduit à un seul bataillon déjà bien diminué (les deux autres ayant été déplacés depuis le matin pour être employés ailleurs), le 48e venait de faire un léger mouvement en arrière sous l'effort puissant des Prussiens, qui, débouchant de Wœrth, commençaient à prendre pied sur le plateau. On voyait déjà leurs casques à pointe étinceler sur la crête que venait d'abandonner le 48e et sur le mamelon qu'occupait le matin notre batterie de 4.

Les défenseurs du bois de l'Eperon se trouvaient ainsi pris à revers, et par la droite et par la gauche. De plus, les munitions commençaient à devenir bien rares, nos soldats fouillaient fiévreusement les gibernes des morts, tandis que devant nous les dernières brigades du Ier bavarois, qui n'avaient pas encore donné, arrivaient sur le champ de bataille et descendaient à leur tour les coteaux de Gœrsdorf.

La retraite de la droite de l'armée était déjà commencée. Jugeant la bataille perdue, le colonel renvoya le drapeau (1) et pres-

(1) Voir la note à la fin du volume.

crivit au lieutenant Valès de suivre ce mouvement de retraite tandis que le régiment qui n'avait pas reçu l'ordre de reculer, resterait sur la position qu'il défendait.

Le colonel, qui avait auprès de lui, à cheval, le capitaine Tixier, adjudant-major du 13e bataillon de chasseurs, l'envoie au général Raoult pour lui rendre compte de cette situation désespérée et tâcher de ramener des munitions.

Puis, se mettant à la tête du 3e bataillon, il se lance sur l'ennemi en même temps que le 48e se reporte en avant. Les Prussiens sont encore obligés de descendre les pentes la baïonnette dans les reins. C'était un répit de quelques instants, mais dans la charge, le colonel était tombé, la poitrine trouée d'une balle qui le frappa au-dessous et contre l'étoile de sa croix.

Il expira presque immédiatement en disant : « Tenons..., tenons ! la victoire nous restera. »

Il était à peu près 3 heures, le commandement des débris du régiment passa alors au commandant Mathieu, le seul officier supérieur qui restât encore debout.

A quelques centaines de mètres en avant de Frœschwiller, le capitaine Tixier avait trouvé le général Raoult qui lui dit : « Voyez, je suis seul... je n'ai plus d'état-major... plus un seul aide de camp, plus de cheval. Retournez auprès du colonel, faites ce que vous pourrez. »

Il fut impossible au capitaine de trouver des munitions. La division Ducrot était serrée de près par les Bavarois au nord de Frœschwiller ; à la droite de l'armée, le XIe corps prussien avait pris possession du plateau et dépassé Elsasshausen ; il s'étendait déjà le long de la route de Wœrth à Frœschwiller ; la division wurtembergeoise menaçait la route de Reichshofen, notre unique ligne de retraite ; sa cavalerie venait jusque sur la route s'emparer de notre parc d'artillerie et de nos munitions d'infanterie. La bataille était irrémédiablement perdue et notre armée en retraite s'écoulait déjà par Niederbronn et la route de Saverne.

Le capitaine Tixier revint au bois de l'Eperon, y apporter ou plutôt y confirmer ces tristes nouvelles.

Néanmoins, aucun des braves gens qui s'y battaient ne put se résoudre à abandonner la lutte, que chacun n'envisageait pourtant plus que comme une lutte sans espoir. Dans les premières heures de l'après-midi, le général Raoult, passant sur la ligne de combat, avait dit au commandant Mathieu : « Tenez bon, vous avez ici la clef de la position. » Ils ne voulurent se souvenir que de cela.

Derrière eux Frœschwiller brûlait, incendié par les obus prussiens.

Et le combat continua dans le bois, sur la lisière extérieure duquel les Bavarois commençaient à prendre pied en plusieurs points.

Les turcos, ivres de poudre, furieux de rage, travaillaient terriblement de leurs larges baïonnettes et ne lâchaient leurs derniers coups de feu que sur la peau de leurs adversaires.

L'effort de l'ennemi se portait principalement sur le chemin allant à travers bois de Frœschwiller au pont du Sultzbach; le capitaine DONNIER, du 2e bataillon, le fit barrer en y entassant pêle-mêle des havresacs et les ballots de couvertures préparés le matin. Turcos et chasseurs à pied se groupèrent derrière ce retranchement improvisé qui résista longtemps aux assauts des Bavarois; d'autres sentiers furent barrés avec des abatis construits avec les branches coupées par les obus.

Notre ligne de bataille, fragmentée par ce combat opiniâtre contre un ennemi si supérieur en nombre, présente des trous, des lacunes: et les débris des turcos, du 48e, du 78e, des 8e et 13e chasseurs, agités, ballottés par les fluctuations du combat, n'ont plus entre eux de liaison parfaite. La direction générale du combat devient impossible; chaque officier, rassemblant autour de lui le plus d'hommes qu'il peut, agit suivant son inspiration et les nécessités du moment. Il se forme ainsi en plusieurs endroits des ilôts de résistance, choqués et battus par le flux et le reflux du combat, et que le flot montant de l'ennemi ne va pas tarder à submerger complètement.

C'est ainsi qu'à droite, les débris du 3e bataillon groupés autour du capitaine OLLIVIER, se trouvent coupés de la fraction la plus nombreuse du régiment qui combat avec le commandant MATHIEU plus à gauche dans le bois de l'Eperon.

Une trentaine d'hommes réunis autour du lieutenant ANGLADE, tout ce qui reste de la 5e du 1er, se trouvent de même isolés de leurs camarades, et cernés par une masse de plusieurs centaines de Bavarois. On les fusille à 10 mètres, ils n'ont plus de munitions il n'y a plus qu'à mourir... Un major bavarois s'avance disant en français :

— Bas les armes, la résistance est impossible!

— Je vais te le faire voir, crie Anglade. — En avant!

Les turcos s'élancent, Anglade rejoint le major et lui plonge son sabre dans la poitrine, mais il n'a même pas le temps de le retirer, il est percé de coups et ses hommes, qui l'ont tous suivi, tombent un à un dans une suprême lutte à la baïonnette.

En conduisant une charge, le commandant MATHIEU tombe avec une balle dans le ventre. Le clairon nègre KARA BEN SALEM, qui l'accompagne, vieux tirailleur cité en Italie, cité au Maroc, en 1859, et qui est aussi fort que brave, le charge sur ses épaules et l'emporte évanoui ; le commandant revient à lui, se fait bander et serrer fortement le ventre avec la ceinture rouge du clairon et se remet à la tête de ses hommes pour les conduire encore à l'ennemi. Et l'on pousse encore en avant.

A la troisième fois, le commandant reçoit une balle qui lui fracasse la main et le poignet. La douleur est si vive qu'il s'évanouit. KARA le charge encore sur ses épaules et le rapporte à la lisière du bois, où il l'assied au pied d'un arbre.

Il y a à peu près autour de lui 400 hommes, turcos, chasseurs et lignards avec une vingtaine d'officiers. Que faire ? Il ne reste plus une cartouche, les blessés ont donné les leurs, on a fouillé les gibernes des morts et brûlé jusqu'au dernier paquet. L'ennemi nous déborde à droite et à gauche, et nous commençons à recevoir des coups de fusil dans le dos, tirés par les Bavarois et les Prussiens qui ont envahi le plateau.

Le capitaine adjudant-major LUCAS, parti pour rendre compte de cette terrible situation, revient au bout d'une demi-heure d'absence. Il n'a trouvé personne, plus d'état-major, plus de troupes, quelques isolés et des blessés, les positions en arrière de nous évacuées.... nous restons seuls, abandonnés à nous-mêmes. Il est à peu près 4 h. 1/2.

— Laissez-moi mourir ici, dit le commandant, et que ceux qui sont encore valides tâchent de se tirer d'affaire en gagnant par les bois.

— Non, dit le capitaine LUCAS, nous ne vous abandonnerons pas ; il reste encore ici un cheval debout, c'est le mien, prenez-le, mettez-vous à notre tête et nous vous suivrons !

Le commandant est hissé à cheval, et ceux qui peuvent encore marcher se dirigent à sa suite vers Frœschwiller ; c'est la seule direction qui paraisse encore libre.

L'ennemi a bordé la lisière ouest du bois si longtemps défendu par les turcos, et dont il est maintenant maître. Il poursuit nos soldats de ses feux, en même temps que l'artillerie, installée sur la route de Wœrth à Frœschwiller, balaie le centre du plateau, qui est bien moins boisé que les bords.

Cette traversée du plateau est pénible, bien des hommes tombent en route. Enfin on atteint Frœschwiller... le village est occupé par l'ennemi. Il croit la bataille finie, ce n'est pas la maigre fusillade que nous soutenons depuis une heure qui a pu lui faire penser le

contraire. Dans le village, les faisceaux sont formés, les soldats font la soupe, on abat les chevaux blessés. Aux premiers coups de fusil des sentinelles, nous voyons les Prussiens sortir des maisons, se reformer rapidement, saisir leurs armes et bientôt ouvrir le feu contre nous.

Cette dernière phalange se fractionne encore. De petits groupes de quelques hommes cherchent à aborder le village par un autre côté, plusieurs y pénètrent; ils sont bientôt cernés et faits prisonniers.

Le capitaine Sénac, le capitaine Pacotte, avec une quarantaine d'hommes, longent le village et tombent au détour d'un grand bâtiment sur un régiment prussien en colonne, l'arme au pied.

A la vue des turcos arrivant au pas de course, et qui paraissent vouloir les charger, les Prussiens se troublent et ouvrent précipitamment le feu, jusqu'à ce qu'un officier supérieur, colonel ou major, comprenant ce qu'il en était, s'avançât et fit cesser le feu. « Messieurs, dit-il, vous êtes mes prisonniers ! » Puis, lisant sans doute sur le visage de ces malheureux soldats la poignante émotion qui leur étreignait le cœur, il ajouta d'un ton plus grave : « Que voulez-vous, c'est le sort des batailles ! »

Le commandant Mathieu, trottinant sur son cheval, est encore suivi de 150 ou 200 hommes ; il essaye de dépasser le village en le tournant par le nord. Arrivé à une cinquantaine de mètres d'un bois où il espère pénétrer et disparaître aux yeux de l'ennemi, ce groupe confus est accueilli par un feu roulant de mousqueterie qui jette en peu de minutes le quart des hommes par terre : le bois est occupé par les Prussiens.

Le cheval du commandant, percé de plusieurs balles, s'abat et dans sa chute, entraîne son cavalier qui tombe pris sous la selle. La douleur de ses blessures le fait évanouir. Quand il revint à lui, il était aux mains de l'ennemi avec la majeure partie de ceux qui l'avaient suivi et qui furent les derniers combattants de la journée. Les débris du 3e bataillon, groupés autour du capitaine Olivier, avaient, en effet, eu un sort analogue quelques instants auparavant.

Ayant brûlé leurs dernières cartouches, débordés de tous côtés, réduits à une centaine d'hommes, ils s'étaient dirigés sur Frœschwiller qu'ils avaient trouvé déjà envahi par l'armée ennemie ; ils y avaient été faits prisonniers.

Il était 5 heures, le régiment n'existait plus. 15 officiers et 800 hommes restaient morts sur le champ de bataille; 21 officiers et 800 hommes étaient grièvement blessés; presque tous les autres étaient prisonniers, la plupart avec quelque blessure.

Au 1er bataillon, sur 31 officiers, 5 seulement n'avaient pas été touchés.

Les officiers tués étaient : le colonel SUZZONI, le médecin-major MILLOT, le commandant JODOCIUS, le capitaine BORIES (1) ; les lieutenants GUÈZE, ANGLADE, MOREL, GILLIBERT, ABDALLAH BEN MISSOUN (2) GUENDOUZ BEN CHEIKH (3) ; les sous-lieutenants TOUCAS, LEMONNIER, DUFOUR, MONTAZEAU (4) ABD EL KADER BEN SABEUR (5).

Les officiers blessés étaient : le lieutenant-colonel COLONIEU ; le commandant MATHIEU ; les capitaines LELONGE, GUIRAULT, DENIÉPORT, DONNIER ; les lieutenants PAQUIN, CANUEL, DADRIN, HARTSCHMIDT, BAUCHOND, MOHAMMED OULD EL HADJ ; les sous-lieutenants GRAULLE, PINARD, GARDAREIN, BRAGER, D'AURELLE DE PALADINES, MOSCHENROSS, VIDAU, BUNOUST, MOHAMMED BEN MOKTAR.

Le matin du 6 août, le 2e tirailleurs comptait dans le rang 84 officiers et 2,216 hommes. Le soir, il en restait bien peu :

3 officiers et 241 hommes purent gagner la route de Saverne et suivre la retraite de l'armée. Ce nombre comprenait les hommes depuis le matin détachés à la garde des caissons de munitions, quelques tirailleurs envoyés chercher des cartouches et qui n'avaient pu rejoindre, enfin ceux qui, dans la dernière période de la lutte, avaient pu parvenir à échapper à l'étreinte de l'ennemi.

3 officiers et 175 hommes, échappés dans les mêmes conditions, gagnèrent Strasbourg presque isolément, les 7, 8 et 9 août.

2 officiers et 25 hommes purent gagner Bitche dans la journée du 7 août. Quelques isolés du régiment se réfugièrent encore à Lichtemberg, où l'un d'entre eux fut tué pendant le bombardement, et aussi à Metz, où deux tirailleurs du régiment furent blessés pendant le siège, le 25 août et le 19 octobre.

C'étaient en tout 8 officiers et 441 hommes qui survivaient à cette poignante agonie du régiment. Héroïques débris qui iront encore prendre part à la lutte que la France soutient contre l'Allemagne et que nous retrouverons défendant nos places de l'Est ou combattant jusque sur le dernier champ de bataille.

Quant au drapeau du 2e tirailleurs, le dévouement de sa garde l'empêcha d'être englouti dans cette horrible tourmente.

(1) Le capitaine Bories avait demandé sa retraite au mois de mai 1870 ; mais, la déclaration de guerre étant survenue, il avait, à Mostaganem, refusé la notification de sa pension, afin de faire campagne encore une fois.

(2) Ne mourut que le 26 août à Soulz.

(3) Mourut le 28 août à Soulz.

(4) Mourut le 29 août.

(5) Mourut le 4 novembre.

Après des péripéties sans nombre, ce glorieux trophée, porté par le sergent ABD EL KADER BEN DEKKICH, put arriver à Strasbourg le 9 au soir. A la capitulation de la ville, les lieutenants BONTOUX et VALÈS se le partagèrent et l'emportèrent en captivité. Le lieutenant VALÈS parvint à le dérober aux yeux des Prussiens et à son retour en France il rapporta le drapeau qui lui avait été confié (1).

Après la prise du bois de Frœschwiller, l'ennemi réunit dans le village les prisonniers tombés entre ses mains. Il y avait là plusieurs milliers d'hommes et plusieurs centaines d'officiers de tous les corps : lignards, chasseurs, zouaves, tirailleurs, artilleurs. Nos malheureux soldats furent ensuite emmenés à Elsasshausen; c'est de là qu'ils partirent pour l'Allemagne, car leur captivité commençait. Les tirailleurs furent envoyés à Mayence, Munster, Kœnigsberg, Passau, Ingolstadt; avant le départ, les soldats furent séparés de leurs officiers, aucun de ceux du régiment ne voulut accepter la rentrée en France sous serment de ne plus servir contre l'Allemagne.

Après la bataille, il n'y eut pour ainsi dire pas de poursuite, tant l'armée allemande était épuisée par cette rude étreinte. Les premières troupes de la division Guyot de Lespart, qui étaient arrivées à Niederbronn à 4 heures du soir, n'eurent point de peine à contenir les quelques uhlans harassés, lancés pour inquiéter notre retraite. L'armée désorganisée du maréchal de Mac-Mahon put, sans être trop talonnée, se retirer dans diverses directions. Quelques fractions gagnèrent Bitche ou Haguenau, mais la majeure partie prit la route de Saverne par laquelle s'écoula bientôt, en un complet désarroi, une longue colonne formée des débris rompus et mélangés de tous les corps de l'armée.

C'est à Saverne que le capitaine VIÉNOT rallia autour de lui dans la matinée du 7, 2 officiers et 241 hommes du régiment, qui y étaient arrivés en plusieurs groupes après avoir marché toute la nuit.

On put enfin y toucher des vivres dont on avait grand besoin, car les hommes n'avaient rien mangé depuis la veille au matin.

L'armée se trouvait hors d'état de tenir la campagne sans être reconstituée. Le maréchal de Mac-Mahon ordonna la retraite. Elle fut pénible; les hommes n'avaient pas de tentes pour s'abriter contre les pluies torrentielles qui ne cessaient de tomber, les sacs étaient restés sur le champ de bataille, les bagages avaient

(1) Voir la note à la fin du volume.

été pris par l'ennemi, l'on n'avait plus même de marmites pour faire la soupe.

L'armée partit de Saverne à 3 heures du soir. Le détachement VIÉNOT traversa Phalsbourg sans s'y arrêter et poussa ce jour-là jusqu'à Sarrebourg. Le lendemain 8, il y fit séjour pendant que s'y réunissait la majeure partie du 1er et du 5e corps. La retraite se continua ensuite par Lunéville et Neufchâteau, où l'on arriva le 14.

Partout les malheureuses populations de l'Est, qui se trouvaient abandonnées à l'ennemi, firent cependant le meilleur accueil à nos soldats, tâchèrent d'adoucir leurs souffrances et leur apportèrent de toutes parts des vivres, qui vinrent bien souvent à point pour remplacer les distributions absentes.

A Neufchâteau les troupes prirent le chemin de fer, et les premières fractions du 1er corps arrivèrent à Châlons le 15. C'est là que devaient se concentrer le 5e, le 7e et le 12e corps, destinés à former avec le 1er une nouvelle armée placée sous les ordres du maréchal de Mac-Mahon. Celui-ci était remplacé à la tête du 1er corps par le général Ducrot.

En arrivant à Châlons le 15, le groupe du capitaine VIÉNOT y avait trouvé un détachement du régiment commandé par le commandant CANALE. Celui-ci, parti d'Oran le 4 août avec 4 officiers et 195 hommes, avait débarqué à Toulon le 7; il en était parti le 8 par les voies ferrées à destination de Strasbourg; puis de Lyon il avait été dirigé sur Belfort, et de Belfort sur Nancy. A Frouard, le chemin de fer était coupé par l'ennemi; le détachement avait alors pris la direction de Châlons, où il était arrivé le 14.

Les tirailleurs étaient campés près du village de Bouy-sur-Vesles. Le commandant CANALE s'occupa d'organiser son détachement; les hommes venus de Wœrth n'avaient plus ni sacs, ni livrets, ni munitions; quelques-uns n'avaient même plus d'armes, ils furent réarmés et rééquipés. On toucha des munitions, des ustensiles de campement; le commandant partagea les soldats en six compagnies, comprenant chacune les débris d'un demi-bataillon, et forma ainsi un petit bataillon qui continua à être compris dans la 2e brigade (général Lefebvre) de la 3e division (général l'Hérillier) du 1er corps (général Ducrot).

Le capitaine VIÉNOT, nommé chef de bataillon par décret du 4 août, alla rejoindre son nouveau corps.

On séjourna ainsi à Châlons jusqu'au 21 août.

Cependant les Allemands avaient poursuivi leurs succès. En même temps que la IIIe armée écrasait à Wœrth le corps de Mac-Mahon, la IIe battait le général Frossard à Forbach. Puis, pendant que la Ire et la IIe prenaient directement Metz pour objectif, la IIIe

s'avançait à la suite du maréchal de Mac-Mahon jusqu'à Commercy et poussait ses avant-gardes jusqu'à Vitry et Bar-le-Duc.

Par suite de ce dernier mouvement, les 2e, 3e, 4e corps de l'armée française et la garde, qui avaient été mis sous les ordres du maréchal Bazaine, n'avaient pas tardé à être isolés des corps réunis à Châlons où s'était rendu l'empereur.

Le 18, après les batailles de Borny, Rezonville et Gravelotte, le maréchal Bazaine était investi sous Metz ainsi que le 6e corps, qui était venu le rejoindre.

L'armée de Mac-Mahon ne se mit en route que le 21 août. On allait, disait-on, tenter de débloquer Metz.

La discipline, si relâchée pendant la désastreuse retraite sur Châlons, avait été rétablie ; les colonnes marchaient en ordre et en silence, il n'y avait plus de traînards, les distributions se faisaient régulièrement, la confiance renaissait dans les cœurs, l'avenir de la campagne ne paraissait plus aussi désespéré et l'on commençait à concevoir l'espoir de refouler bientôt les Allemands vers le Rhin.

Mais la marche des colonnes, qui au départ de Châlons était d'abord si décidée, parut hésitante au bout de quelques jours. C'est qu'en effet des divergences d'opinion existaient entre l'empereur, qui marchait avec l'armée de Châlons, et le ministre de la guerre qui était à Paris. Le ministre voulait que Mac-Mahon se portât au secours de Bazaine, l'Empereur désirait que l'armée se retirât sous Paris pour donner le temps d'organiser la résistance.

Ces influences contradictoires produisirent des tiraillements, lancèrent l'armée tour à tour dans différentes directions et firent perdre ainsi un temps précieux.

Le 21, le bataillon du commandant Canale avait campé à Cormontreuil, à 2 kilomètres au sud de Reims ; on y fit séjour le 22. Ce jour-là, le capitaine Bounin, parti d'Oran le 17 août, rallia le bataillon avec 103 tirailleurs ; ils furent aussitôt répartis dans les compagnies et le bataillon présenta un effectif de 17 officiers et 539 hommes de troupe. On apprit aussi la nomination au grade de chef de bataillon du capitaine Bourdon, du régiment, et du capitaine Bertrand, du 1er tirailleurs. Après l'arrivée de ce dernier, le bataillon compta donc trois officiers supérieurs.

Le même décret du 20 août attribuait encore quelques décorations au régiment : le colonel Suzzoni, fait commandeur, et le médecin-major Millot, fait officier, étaient restés sur le champ de bataille du 6 août. Le capitaine Sénac fut fait officier, le capitaine Lelonge, les lieutenants Paquin, Dabrin, Mohammed ould el Hadj, les sous-lieutenants Graulle, Gardarein, Mohammed ben Moktar étaient faits chevaliers.

Presque tous ces officiers étaient à ce moment prisonniers de l'ennemi.

Le 23, on campa à Bethenivillе, sur la Suippe; le 24, à Juniville, où le bataillon fut de grand'garde; le 25, à Givry, sur le canal latéral à l'Aisne; le 26, à Voncq, dans l'angle formé par l'Aisne et le canal des Ardennes; le 27, eut lieu une alerte causée par la cavalerie ennemie : avant le jour, le bataillon reçut l'ordre de faire ses préparatifs pour le combat; il se mit en marche à 7 heures du matin et se porta sur les Alleux, mais il retourna bientôt à Voncq prendre sa première position. On perdit ainsi toute une journée pendant que l'ennemi hâtait sa marche pour nous couper le chemin des Ardennes.

C'est qu'en effet l'armée est à ce moment vivement menacée par les Allemands, qui descendent la rive gauche de la Meuse; il y a là, outre la IIIe armée, sous les ordres du prince royal de Prusse, une nouvelle armée formée sous les ordres du prince de Saxe, avec trois corps détachés des armées qui sont restées devant Metz.

La matinée du 28 se passe sous la pluie, on est dans l'incertitude et on ne sait quelle route on va prendre. Vers 1 h. 1/2, enfin, on se met en marche par d'affreux chemins à travers les bois; la colonne s'allonge énormément en suivant l'ancienne voie romaine, qui, par suite des pluies incessantes, est dans un état épouvantable.

On apprit le soir, en arrivant au Chêne-Populeux, que la veille, le 5e corps avait déjà eu, à Buzancy, un engagement avec l'ennemi. Le maréchal de Mac-Mahon était devancé à Dun pour le passage de la Meuse, il lui fallait renoncer à la marche vers l'est et se résoudre à se retirer sur Mézières, mais des dépêches pressantes arrivées de Paris et contenant la sommation formelle de marcher sur Metz vinrent encore rejeter l'armée dans la direction de Montmédy. Puisque les ponts de Dun lui étaient enlevés, elle se mit en mesure de franchir le fleuve plus en aval, vers Mouzon et Villers.

Le 29, le bataillon du 2e tirailleurs quitte le Chêne-Populeux, traverse l'Argonne et atteint bientôt la belle position de Stonne, qui domine la vallée de la Meuse. Le 12e corps est déjà engagé dans la vallée pour aller franchir le fleuve à Mouzon, pendant que le 1er corps descend dans la plaine pour aller effectuer son passage à Remilly. Le bataillon reçoit l'ordre de rester à Stonne pour garder la position jusqu'à l'arrivée du 7e corps; il s'établit donc en arrière du village et place des grand'gardes sur les points culminants.

Le lendemain à 8 heures, l'avant-garde du 7e corps étant arri-

vée, le bataillon quitte Stonne. mais il n'a pas reçu d'ordr
est sans nouvelles de sa division.

Dans l'espoir de la rejoindre, le commandant CANALE se
sur Mouzon et y passe la Meuse ; il fait ensuite dresser l
sur la rive droite, au pied des hauteurs.

Il y est à peine installé que le canon retentit dans la di
du sud. C'est le 5° corps, resté sur la rive gauche avec le
a été surpris à Beaumont par toute l'armée du prince roya

Bientôt une masse de fuyards arrive à Mouzon et donne
mauvaises nouvelles du combat. Partout, nos troupes sont o
de se replier, les hauteurs de la rive gauche se garnissent
teries prussiennes, dont les obus viennent jeter le désordre
dans nos campements.

Les troupes qui occupent Mouzon prennent alors les arm
brigade du 12° corps repasse sur la rive gauche pour aller r
lir le 5°, tandis que le 7° franchit péniblement la Meuse à R
Notre artillerie prend, de son côté, position sur les hauteur
rive droite, pour arrêter la poursuite dès Allemands.

Le bataillon du 2° tirailleurs est déployé en arrière d'u
terie de mitrailleuses, à laquelle il sert de soutien. Le
dure jusqu'à la nuit. A 9 heures, arrive l'ordre de prendre l
de Carignan. Le maréchal, abandonnant définitivement la r
vers l'armée de Metz, concentre en effet son armée vers
afin de lui donner un court repos et de la pourvoir de vivre
munitions.

Le bataillon arriva à minuit au village de l'Œilly, où il se
quelques heures. Le lendemain matin, à 7 heures, il était
gnan, où il s'engagea sur la route de Sedan. Dans cette m
faite de concert avec le 3° tirailleurs, le bataillon se trou
mer une arrière-garde, qui, à deux reprises, fut obligée d
dre position vers Pourru-aux-Bois et Francheval, afin d'arr
Prussiens qui descendaient des hauteurs de Mouzon et fr
saient le Chiers à Douzy ; leur artillerie, en position
hauteurs de la rive gauche, battait la route et jetait le
dans nos convois ; elle obligea la colonne à prendre plus a
par des chemins de traverse. Quelques éclaireurs seu
vinrent échanger des coups de fusil avec notre arrière-ga
à 6 heures du soir, elle se remit en marche.

Traversant Villers-Cernay et Givonne, elle arriva, vers 9
du soir, sur le plateau au-dessus de ce dernier village. To
mée y était réunie ; elle occupait le triangle délimité par la

et les deux ruisseaux de Floing et de Givonne, qui divergent du calvaire d'Illy.

Le bataillon du 2e tirailleurs, arrivé au milieu de l'obscurité, campa un peu au hasard et sans avoir pu retrouver sa division.

Pendant l'après-midi, le canon avait retenti du côté de Bazeilles : c'étaient les Bavarois qui attaquaient le village, après avoir franchi la Meuse sur le pont du chemin de fer. Le soir, le prince royal avait atteint la Meuse en aval de Sedan ; une partie de ses troupes avait franchi le fleuve à Donchery. L'armée du prince de Saxe, qui avait franchi la Meuse en amont de Sedan, puis le Chiers à Douzy, s'avançait jusqu'à Francheval. L'armée allemande s'étendait ainsi sur une vaste ligne courbe, dessinant déjà de larges mouvements d'enveloppement par ses deux ailes, mouvements dont l'exécution allait amener le lendemain l'investissement de Sedan.

Le 1er septembre, la fusillade commence au petit jour ; les Bavarois renouvellent leur attaque sur Bazeilles. Le 2e tirailleurs prend les armes, il se trouve derrière la division Pellé ; le commandant Canale demande à ce général de le prendre sous ses ordres, car on n'a toujours point de nouvelles de la division. Sur les indications du général Pellé, on peut enfin, vers 7 heures du matin, rejoindre la division L'Herillier, qui, en raison des pertes subies le 6 août, est placée en seconde ligne, sur la rive droite du ravin de Givonne.

Le 1er corps, occupant Daigny, s'étendait face à l'est entre la Petite-Moncelle et Givonne, avec le 12e corps à sa droite et le 7e à sa gauche.

Les hauteurs de la rive gauche de la Meuse ainsi que celles qui dominent le fond de Givonne à l'est se couvrent de batteries prussiennes. La canonnade éclate de toutes parts et la bataille s'engage sur toute la ligne.

Vers 8 heures, le bataillon reçoit l'ordre du général de division de se porter en soutien d'un groupe de batteries qui est établi en avant de lui. Le bataillon prend successivement plusieurs positions pour remplir cette mission. Vers 10 heures, il a deux compagnies déployées en avant de l'artillerie, une autre à gauche le long de la lisière du bois de la Garenne. Les trois dernières restent massées en arrière et à gauche de l'artillerie dans l'intérieur du bois.

Bientôt le canon s'entend sur nos derrières, c'est la IIIe armée prussienne, qui, gagnant Saint-Mengès, nous coupe le chemin de Mézières : quelques obus tombent au milieu de nos rangs.

Dès 6 h. 1/2, le maréchal de Mac-Mahon a été blessé et forcé

d'abandonner le commandement en chef. Le général Ducrot, qu'il a désigné pour son successeur, a commencé un mouvement de retraite sur Mézières ; mais le général de Wimpffen, arrivé la veille porteur d'une lettre de commandement, fait cesser ce mouvement, voulant au contraire faire une trouée au sud-ouest en bousculant les Bavarois à Bazeilles.

Cependant à l'est et à l'ouest, les Allemands faisaient des progrès vers le nord. Vers 2 heures à peu près, des fractions mélangées des Ve et XIe corps prussiens ont occupé le calvaire d'Illy, défendu avec acharnement par le 7e corps. Le général de Wimpffen donne alors l'ordre à la division L'Hérillier de se porter sur ce point, qui commande la route de Mézières, et il indique lui-même au commandant Canale le chemin qui court vers le nord-ouest à travers le bois de la Garenne. Toute la 3e division s'engage derrière lui dans ce chemin étroit, bordé de fossés et de grands bois touffus, couvert de morts, de voitures abandonnées et aussi de fuyards de tous les corps, qui commencent à se réfugier sous les murs de Sedan.

Le bataillon se fraye péniblement un passage à travers cet encombrement. Au moment de déboucher du bois, sur le plateau du Calvaire, le général Lefebvre, qui marchait en tête à côté du commandant Canale, rencontre un officier d'état-major du général Douay, qui lui dit tristement : « Tout est fini, il n'y a plus rien à faire, il faut se retirer sur Sedan ! » La garde prussienne, qui fait partie de la IVe armée, a en effet donné la main au Ve corps prussien de la IIIe armée ; l'investissement est complet : de tous côtés nos corps d'armée sont refoulés dans la direction de la ville.

A ce moment, débouche dans le chemin creux, venant en sens inverse de la marche du bataillon, un groupe de batteries de réserve qui bat précipitamment en retraite, après avoir épuisé ses munitions. A sa suite, galope une colonne de lanciers.

Sous cette avalanche de voitures et de chevaux qui écrase tout sur son passage, le bataillon est rompu ; pour éviter d'être foulé aux pieds des chevaux, les hommes n'ont d'autre ressource que d'escalader les talus et de se jeter en débandade au milieu du bois. Les obus prussiens, qui, des hauteurs de Fleigneux viennent tomber dans cette cohue, en augmentent encore le désordre. La voix des officiers est impuissante à dominer le tumulte et à rallier les soldats, un certain nombre d'entre eux est entraîné par le flot des fuyards.

Le commandant Bertrand fait sonner la marche du régiment ; au bout d'une heure d'efforts, il parvient à grouper autour de lui

quelques fractions de compagnies avec les capitaines Bounin et O'Gorman. Mais il est impossible de songer à remonter le torrent humain qui s'écoule vers la ville. Il faut marcher dans le même sens que lui, et ce n'est que bien difficilement que l'on peut encore conserver un peu d'ordre dans les rangs.

Essayant cependant de résister à cette pression, le commandant Bertrand prend position avec son groupe, dans le cimetière qui se trouve à la porte du faubourg de la Cassine, mais, pour comble de malheur, les soldats qui garnissent le rempart, prenant sans doute les tirailleurs pour des Bavarois, ouvrent sur eux un feu violent qui les oblige à quitter la place.

Ne pouvant se résoudre encore à abandonner la lutte, ce groupe de braves reforme ses rangs, et, avec les débris du 4e chasseurs d'Afrique et d'un escadron de cuirassiers, il se lance dans la direction du hameau de Gaulier. Les clairons sonnent la charge; cette petite troupe atteint les premières maisons et y fait quelques prisonniers, mais elle ne peut pénétrer au delà; la route de Mézières est barrée par des masses d'infanterie et d'artillerie, il faut renoncer à cette tentative désespérée et se résigner, vers 5 h. 1/2, à franchir la porte sur laquelle flotte déjà le drapeau blanc.

Dans la ville, le désordre est indescriptible. Les hommes n'ont pas de vivres, un grand nombre de soldats débandés errent dans Sedan sans pouvoir retrouver leur régiment; des isolés de tous les corps, piétinant sous la pluie, encombrent les rues, frappant à toutes les portes pour demander du pain. Quelques actes de pillage et d'indiscipline, tristes suites de cette horrible défaite, se produisent parmi ces malheureux soldats.

Les obus prussiens ne cessent de tomber au milieu des troupes entassées dans les fossés. Le cercle de feu qui étreint l'armée s'est si étroitement resserré, qu'en quelques endroits l'infanterie ennemie occupe le chemin couvert d'où elle fusille la place.

Vers 6 heures, enfin, le feu cesse : un armistice a été conclu.

Les quelques tirailleurs qui n'ont pas quitté leurs officiers passent la nuit sur le glacis de la citadelle. Le 2 au matin, le bataillon est réuni dans un bastion de la ville. Il manque à peu près 150 hommes tués, blessés ou disparus.

On apprend qu'une capitulation est signée, l'armée est prisonnière de guerre et sera conduite en Allemagne. Les officiers peuvent rentrer en France, à condition de s'engager à ne plus servir contre l'Allemagne.

Au bataillon, les officiers, d'un commun accord, décident qu'ils ne profiteront pas de cette faculté et qu'ils partageront la captivité de leurs soldats.

C'est ce jour-là que commençait cette longue agonie qui, des champs de bataille de Sedan, allait conduire les débris de notre armée au fond de l'Allemagne, où tant de vaillants soldats se sont éteints lentement de misère et de chagrin, de souffrance et de privations.

Le 3 septembre, les troupes, après avoir laissé leurs armes à la citadelle, se mettent en marche pour défiler à travers les lignes prussiennes. Nos soldats sont conduits dans la presqu'île d'Iges, dans ce « Camp de la faim », si tristement célèbre où les officiers et les hommes, en attendant les vivres que l'armée prussienne fait venir de Mézières, ne peuvent se procurer que quelques pommes de terre trouvées dans les champs et quelques rares biscuits obtenus de l'administration. Le camp est établi dans la boucle de la Meuse, que ferme à Glaize un canal bordé de sentinelles prussiennes. On y bivouaque dans la boue. Les chevaux laissés libres dans la presqu'île n'ont pour nourriture qu'une herbe rare et bientôt tondue. Torturés par la faim, ils se forment en troupeaux qui, la nuit, au moindre bruit poussent dans le camp des charges folles et piétinent les hommes.

Cette horrible situation se prolongea jusqu'au 5 au matin. L'intendance prussienne fit alors distribuer quelques rations et la situation matérielle fut améliorée un peu, mais combien triste était la situation morale.

La défaite est, en effet, un dissolvant qui agit sur les cœurs même les mieux trempés, et le désordre, l'indiscipline, l'ivresse, le pillage même avaient fait dans les rangs des soldats d'attristants progrès. La voix des officiers n'était plus écoutée, quelques égarés s'oubliaient même jusqu'à les insulter.

Les officiers de tirailleurs trouvèrent, au contraire, dans l'attitude de leurs soldats un précieux allégement à leurs tristesses.

Les turcos, en effet, conservèrent toute leur confiance à leurs officiers; ils les avaient trouvés sans cesse au milieu d'eux, vivant de la même vie, partageant les mêmes privations et les mêmes dangers. Dans le combat, ils les avaient toujours vus au premier rang ; leur esprit primitif n'en demandait pas davantage. Si l'on avait été vaincu, c'était la volonté de Dieu et leur résignation n'en accusait que la fatalité. Aussi, quand, le 7 au matin, les officiers furent séparés de leur troupe, les turcos firent-ils à leurs chefs, de tristes et touchants adieux. Plus d'un vieux tirailleur à barbe grise, cédant à son émotion, pleurait à chaudes larmes en embrassant fiévreusement la main de son capitaine.

Dans cette désastreuse bataille de Sedan, le 2e tirailleurs, qui avait été peu engagé, n'avait éprouvé par le feu que des pertes

relativement peu considérables. Il avait eu 25 tués et 40 blessés.

Un certain nombre de soldats étaient parvenus à passer à Sedan à travers les lignes prussiennes. Beaucoup d'autres, traversant la Meuse à la nage, s'étaient enfuis de la presqu'île d'Iges. Un caporal, entre autres, après avoir bâillonné et étranglé une sentinelle prussienne, avait pu s'échapper pendant une nuit noire avec huit de ses hommes.

D'autres encore parvinrent à s'évader pendant qu'on les emmenait en captivité.

Vingt-cinq de ces isolés, et parmi eux le fourrier MOUTEAUX gagnèrent Verdun du 6 septembre au 6 octobre. Quelques-uns gagnèrent Montmédy; un d'entre eux y fut blessé le 12 novembre. Une cinquantaine parvint encore à rallier des fractions envoyées du dépôt.

Les autres furent dirigés sur diverses villes d'Allemagne, où ils rejoignirent leurs camarades prisonniers depuis le 6 août.

Plus encore peut-être que les autres troupes, les tirailleurs eurent à souffrir de la nostalgie de la captivité, des intempéries d'un hiver rigoureux, des maladies épidémiques et aussi de l'arrogante brutalité de leurs gardiens.

En rancune sans doute de la terreur qu'au début de la guerre les Africains avaient inspirée aux Prussiens, ceux-ci se montrèrent, en effet, particulièrement cruels pour les indigènes, réprimant toujours avec une sévérité implacable la moindre infraction à des ordres qui, bien souvent, n'avaient pas même été compris.

Le 9 janvier 1871, à Ingolstadt, le sergent GOMBAULT, voyant dans le camp des prisonniers français des soldats prussiens frapper brutalement un tirailleur indigène, voulut intervenir en sa faveur et bouscula un soldat prussien. Il fut immédiatement traduit devant une parodie de conseil de guerre qui refusa même d'écouter sa défense. Condamné à mort, il fut fusillé le jour même à 4 heures du soir, et tomba bravement en criant : « Vive la France ! »

En butte à la curiosité importune et souvent insultante des vertueux Allemands, qui se montraient fort scandalisés de ce que les Français « eussent introduit ces sauvages infidèles dans les armées chrétiennes », les tirailleurs restèrent calmes et réservés; malgré les vexations sans nombre qu'ils eurent à supporter, ils surent toujours conserver leur dignité et ne montrèrent jamais à leurs ennemis le moindre signe de lâcheté ou de faiblesse.

CHAPITRE XXIV

Campagne de France (1870 et 1871)

Formation d'un régiment de marche de tirailleurs algériens. — Départ pour l'armée de la Loire. — Combat de Toury. — Combat d'Artenay. — Évacuation d'Orléans. — Réorganisation du régiment de marche. — Réoccupation d'Orléans. — Nouvelle évacuation d'Orléans. — Marche vers l'est. — Combats sur la Lisaine. — Les tirailleurs pénètrent dans Montbéliard. — Retraite de l'armée. — Combat de Sombacourt. — Passage en Suisse. — Siège de Strasbourg. — Siège de Bitche. — Siège de Verdun.

Un détachement, fort de 4 officiers et 105 hommes sous le commandement du capitaine Comte, était parti de Mostaganem le 21 août pour aller renforcer la partie du corps qui se trouvait au camp de Châlons; débarqué à Marseille le 27 au soir, il était le lendemain dirigé sur Paris par les voies ferrées et y arrivait le 29.

Il en partait le 1er septembre pour aller rejoindre l'armée du Rhin, mais, arrêté à Vervins, il devait rétrograder sur Laon et de là sur Paris, où il rentrait de nouveau le 5 septembre. Le 6, il se dirigea sur Saint-Cloud, où il se réunit à quelques détachements venus d'Alger et de Constantine. Il y avait encore là deux compagnies presque entières du 3e tirailleurs qui avaient échappé à l'investissement de Sedan et s'étaient rendues à Paris à la suite du général Vinoy. En outre, il arrivait tous les jours de nombreux isolés, évadés de la presqu'île d'Iges ou des convois de prisonniers en marche vers l'Allemagne.

Tous ces débris furent rassemblés par les soins du colonel Morandy, du 1er tirailleurs.

Le 9 septembre, un décret vint ordonner d'en former un régiment de marche à trois bataillons, destiné à encadrer les renforts appelés des régiments d'Algérie. Mais, courant au plus pressé, le colonel Morandy se borna à organiser avec ce qu'il avait sous la main, deux petits bataillons de six compagnies chacun. Faute de chef de bataillon, le colonel s'était réservé le commandement direct du 1er bataillon; celui du 2e était exercé par le capitaine Chevreuil, du 3e tirailleurs, récemment promu chef de bataillon.

Le détachement du capitaine Comte forma les 1re et 2e compagnies du 2e bataillon commandées par le capitaine Comte et le



sous-lieutenant Bastouil; la pénurie d'officiers était telle que les deux autres officiers du régiment arrivés en même temps qu'eux, les lieutenants Gaujard et Wacquez, furent détachés pour commander la 4e du 1er et la 6e du 2 formées l'une avec des hommes du 1er régiment, l'autre avec des hommes du 3e.

Beaucoup de ces compagnies étaient tout embryonnaires et l'effectif total du régiment de marche ne s'élevait pas au-dessus d'un millier d'hommes. Il fut légèrement augmenté les jours suivants par l'arrivée de nombreux isolés qui rejoignaient. Quarante-quatre échappés de Sedan rallièrent ainsi par petites fractions les deux compagnies fournies par le régiment d'Oran.

Cependant l'invasion s'avançait jusqu'au cœur de la France. Après la bataille de Sedan, les IIIe et IVe armées allemandes avaient marché sur Paris. Le gouvernement de la Défense nationale, en même temps qu'il organisait la défense de la capitale, se préoccupait de concentrer quelques troupes sur la Loire pour couvrir Orléans. Un corps de nouvelle formation, le 15e, allait en être chargé et le régiment de marche de tirailleurs allait en faire partie.

Le 15 septembre, le régiment rentra dans Paris, il séjourna le 16 et le 17 à la caserne de Reuilly, et le 18, au moment même où les Allemands arrivaient devant la capitale, il s'embarquait à la gare Montparnasse. Le lendemain, il était à Tours, et le 21, il arrivait à Bourges.

Le 22, le 15e corps entrait à Orléans; le 24, le régiment de marche occupait Vitry-aux-Loges, où il devait servir de soutien aux détachements de cavalerie gardant les avenues de la forêt d'Orléans. Le même jour, la compagnie du capitaine Comte fut attaquée vers Bazoches par un gros détachement de cavaliers bavarois; elle était presque cernée quand elle fut dégagée par une brigade de cavalerie qui se trouvait campée dans les environs. Après le combat, douze tirailleurs manquaient à l'appel.

Le 26, devant une forte reconnaissance ennemie, le 15e corps évacua Orléans et se retira sur la Ferté-Saint-Aubin, et le 28, à La Motte-Beuvron; mais le lendemain il occupait de nouveau la ville. Le régiment fut logé cette fois à la caserne de l'Étape.

Le 3 octobre, le colonel Morandy fut nommé au commandement d'une brigade et ce fut le commandant Chevreuil qui exerça le commandement du régiment jusqu'à l'arrivée d'un lieutenant-colonel.

Le 4 octobre, le 15e corps reprit la campagne. Bien qu'il ne fût guère composé que de troupes organisées et rassemblées à la hâte, et déjà presque découragées avant d'avoir combattu, il allait avoir

la lourde tâche de s'opposer à la marche du général Von der Thann, qui, détaché de la IIIe armée, s'avançait avec une division prussienne et tout le Ier corps bavarois, et qui occupait déjà fortement le village de Toury, à 32 kilomètres au nord d'Orléans.

Le général de La Motterouge, commandant des troupes réunies à Orléans, dirigea contre lui une reconnaissance formée de la division de cavalerie Reyau. Le régiment de tirailleurs fut désigné pour lui servir de soutien.

Ces troupes allèrent coucher le 4 à Chevilly; elles en partirent le 5, à 2 heures du matin. La reconnaissance, s'avançant sur trois colonnes, dépassa Artenay. A Tivernon, un poste de douze hommes de la garde royale bavaroise n'eut pas le temps de se replier et fut enlevé par la compagnie d'avant-garde; à 7 heures, on arrivait devant Toury.

L'ennemi y avait réuni, les jours précédents, un important convoi de vivres destiné à son armée de Paris; à notre approche, il s'empressa de le faire filer par la route de Chartres en le couvrant par le feu de son artillerie. Le général Reyau fit aussitôt ouvrir le feu par ses batteries et lança les tirailleurs algériens sur les derrières du village. Ce mouvement, exécuté avec un grand entrain, fut couronné d'un entier succès et nous rendit maîtres d'une vingtaine de voitures de vivres et d'une centaine de têtes de bétail que les Bavarois, battant précipitamment en retraite, abandonnèrent dans le village.

Le 6, la division Reyau atteignit Achères; le 7, Pithiviers, où elle fit séjour le 8.

Le 9, ayant reçu l'ordre de rentrer à Orléans, elle se mit en marche à 7 heures du soir; l'on fit une grand'halte à Neuville, d'où la brigade Longuerue fut détachée à Artenay. Le 10, la marche fut reprise sur Chevilly, où l'on arriva à 10 heures du matin. On était en train d'y dresser les tentes lorsque le canon se fit entendre dans la direction du nord. Artenay était attaqué par le général Von der Thann, qui avait pris l'offensive avec toutes ses troupes.

Le régiment reprit immédiatement les armes, et lorsque, vers 11 h. 1/2, il arriva sur le champ de bataille, le général Longuerue venait d'être chassé du village et avait pris position derrière la chaussée du chemin de fer, d'où il résistait énergiquement aux nombreuses attaques de l'ennemi.

Le régiment mit sacs à terre et se déploya aussitôt : deux compagnies, dont celle du capitaine Comte, furent déployées en tirailleurs face au village et à 500 mètres des premières maisons; deux autres furent données comme soutien à une batterie d'ar-

tillerie établie sur notre gauche; deux autres enfin, dont celle du lieutenant Wacquez, occupèrent un petit bois au delà du chemin de fer, où elles se dissimulèrent dans les broussailles couvrant les abords de la chaussée. Les dernières restèrent en réserve. La cavalerie, forte de sept régiments, fut massée hors de portée des coups de l'ennemi.

Après une violente canonnade dirigée sur notre ligne d'infanterie, les bataillons bavarois se portèrent à l'attaque de la droite des tirailleurs. Mais reçus de front par une vive fusillade, pris en flanc par les feux du 4e bataillon de chasseurs à pied, les assaillants, au bout d'une demi-heure d'efforts, durent regagner leurs abris, laissant le terrain couvert de leurs morts.

Vers 1 h. 1/2, l'ennemi, ayant reçu des renforts importants, se porta de nouveau en avant. Cette nouvelle tentative ne fut pas plus heureuse que la première, bien que les Allemands eussent dessiné sur notre gauche un mouvement enveloppant.

La compagnie Wacquez, seule, fut un instant compromise; mais renforcée par une compagnie de réserve, elle réussit encore à rejeter les Allemands dans le village dont ils essayaient de déboucher.

Les compagnies de première ligne avaient épuisé leurs munitions dans cette longue fusillade; on dut les faire relever : ce mouvement s'exécuta avec ordre sous le feu de l'ennemi.

Cependant de nouveaux bataillons ennemis entraient en ligne, le mouvement tournant des Bavarois continuait et notre gauche était complètement débordée. Vers 4 heures, le commandant Chevreuil fit commencer une retraite par échelons, qui amena lentement le régiment au carrefour de La Croix-Briquet. Là, il fut reformé et reprit le chemin d'Orléans. Au moment où les dernières compagnies s'engageaient sur la route, deux escadrons de dragons prussiens débouchent d'un bouquet de bois et chargent la queue de la colonne.

Les gibernes sont presque vides, car le combat de la journée a presque complètement épuisé les munitions; les tirailleurs brûlent les quelques cartouches qui restent et sont ensuite obligés de recevoir les dragons ennemis sur leurs baïonnettes. Il s'ensuit une sanglante mêlée dans laquelle les tirailleurs vont succomber, quand ils sont dégagés par l'intervention du bataillon de mobiles de la Nièvre qui se porte bravement en avant.

On atteignit enfin la forêt d'Orléans, dans laquelle la cavalerie ennemie n'osa s'engager et à 9 heures du soir le régiment arrivait à Orléans. Les tirailleurs étaient exténués. Depuis vingt-six heures ils avaient en effet supporté de bien lourdes fatigues :

Parti la veille au soir, à 7 heures, le régiment avait déjà parcouru 48 kilomètres dans une marche de nuit, quand il était arrivé sur le lieu du combat; il s'était battu six heures et avait encore franchi 23 kilomètres pour gagner Orléans.

Le combat avait été excessivement meurtrier: sur un effectif de 1,200 hommes, le régiment en avait perdu près du tiers. Quelques-uns des disparus, qui s'étaient jetés dans les bois au moment du combat contre la cavalerie, purent rejoindre Orléans dans la journée du lendemain.

L'ennemi avait subi des pertes encore plus considérables : un régiment de la garde bavaroise avait été presque complètement anéanti.

La défaite d'Artenay découvrait complètement Orléans. Dès le 11 au matin, les avant-gardes du général Von der Thann arrivaient devant la ville. Le général de La Motterouge s'était décidé à l'évacuer et à se retirer en Sologne; le mouvement avait commencé pendant la nuit, il se poursuivit pendant toute la journée sous la protection d'une forte arrière-garde de 7,000 hommes qui soutint jusque dans les rues de la ville un combat des plus glorieux.

En raison de la rude journée qu'il avait fournie la veille, le régiment de tirailleurs avait été placé en réserve et il n'avait pas été engagé.

Il bivouaqua le 11 à La Ferté-Saint-Aubin, le 12 à Lamotte-Beuvron, le 13 à Nevers et le 15 à Gien. Il rallia dans cette ville un bataillon de marche venu d'Algérie et auquel chaque régiment de tirailleurs avait fourni deux compagnies.

Le 2e régiment avait fourni tout organisées, les 1re et 2e du 4e bataillon, qui s'étaient embarquées à Oran le 1er octobre, avec un effectif total de 395 hommes et 11 officiers.

Ce détachement du 2e tirailleurs, commandé par le capitaine Testarode, comprenait en outre 123 tirailleurs français provenant de sources diverses : engagés volontaires pour la durée de la guerre, rappelés étant en congé, hommes venus de la réserve; tous venaient de France et avaient rejoint à Mostaganem dans le courant du mois de septembre. Le 2e régiment de tirailleurs se trouva donc représenté au régiment de marche par environ 650 hommes.

L'appoint fourni par ce nouveau bataillon ne pouvait arriver plus à propos au régiment de marche, si éprouvé dans la rude journée du 10 octobre. Ce renfort n'était même pas suffisant pour constituer les trois bataillons prévus par les décrets de formation, on manquait surtout de cadres et on dut réorganiser le régiment

à deux bataillons seulement, en mélangeant les anciens et les nouveaux éléments. Le 1er bataillon fut fourni par les fractions venues d'Alger, le 2e par celles venues d'Oran et de Constantine.

Les tirailleurs venus du 2e régiment formèrent les 1re, 2e et 3e compagnies du 2e bataillon dont la composition était la suivante :

2e Bataillon.

TESTARODE, capitaine adjudant-major.

1re compagnie.

KERMARQUEZ, capitaine.
GIRARD, lieutenant.
MOHAMMED BEN SADECK, id.
ARROS, sous-lieutenant.
HADJ BEN ADDA, id.

2e compagnie.

MILLE, capitaine.
CARRIÈRE, lieutenant.
MILOUD BEN CADDOUR, id.
BAILLEUL, sous-lieutenant.
FOUGLOU BEN KAÏOUS, id.

3e compagnie.

COMTE, capitaine.
WACQUEZ, lieutenant.
GAUJARD, id.
BASTOUIL, sous-lieutenant.

Le commandant CAPDEPONT, du 16e de ligne, était nommé lieutenant-colonel et désigné pour prendre le commandement du régiment. Il ne rejoignit que le 28 octobre et jusqu'à son arrivée le commandant CHEVREUIL garda le commandement.

Le régiment formait, avec le 29e de marche, les mobiles de la Charente et le 4e bataillon de chasseurs à pied, la 2e brigade (général Bertrand) de la 1re division (général Martin des Pallières) du 15e corps (général d'Aurelle de Paladines).

Le 17 octobre, le régiment fut dirigé sur Argent, où se concentrait toute la division.

Il y séjourna jusqu'au 28 et se rendit le 29 à Aubigny, à 7 kilomètres d'Argent.

Pendant cette période de repos, on acheva l'organisation du régiment, et, tout en poursuivant l'instruction des compagnies, on les pourvut de couvertures, d'effets d'habillement et de campement.

La petite armée du général d'Aurelle de Paladines s'était augmenté du 16e corps, récemment formé à Blois ; aussi, un premier mouvement sur Orléans avait été commencé dès le 28, et la division Martin des Pallières s'était portée sur la Loire. Mais cette tentative avait été ajournée, en raison du mauvais temps et de l'insuffisance des préparatifs.

Au commencement de novembre, on apprit la capitulation de Metz ; les Ire et IIe armées allemandes, devenues disponibles, se portaient dans la direction de Paris. Il n'était plus possible de temporiser et il fallait à tout prix occuper Orléans avant que le prince Frédéric-Charles fût en position d'intervenir.

Le mouvement sur Orléans devait se faire par Blois, en remontant la rive droite de la Loire, sauf pour la division Martin des Pallières, qui avait mission de franchir la Loire en amont d'Orléans, vers Gien, et de se rabattre ensuite sur les derrières de l'ennemi, pendant que le reste des 15e et 16e corps l'attaquerait de front.

Le régiment quitta donc Aubigny le 7 décembre et alla, le 8, traverser la Loire à Sully.

Le 9, la division Martin des Pallières quitta Bray à 6 heures du matin ; le régiment de tirailleurs formait l'avant-garde. Vers 9 h. 1/2, on entendit dans l'ouest une violente canonnade. C'était la bataille qui s'engageait à Coulmiers, un jour plus tôt que ne le prévoyait le général Martin des Pallières. La division se dirigea aussitôt sur Orléans, où semblait se livrer le combat. En arrivant au village de Pont-aux-Moines, on apprit que l'ennemi avait évacué la ville et qu'il était en retraite sur Paris. Les troupes étaient exténuées, mais l'espoir d'atteindre l'ennemi leur rendit des jambes et l'on piqua à travers champs pour tenter de tomber sur les derrières de l'ennemi. A la nuit, l'avant-garde arriva à Chevilly, mais le canon s'était tu ; les colonnes ennemies avaient disparu vers le nord ; on ne pouvait espérer rejoindre les fuyards, l'avant-garde revint sur ses pas pour bivouaquer à Boigny avec sa brigade. Les tirailleurs avaient, ce jour-là, marché quatorze heures de suite et franchi plus de 50 kilomètres pour essayer de prendre part à la lutte que soutenait le reste du 15e corps.

Après le succès de Coulmiers, le général d'Aurelle, ne voulant pas trop demander à sa jeune armée, encore incomplètement organisée, n'avait pas poursuivi l'ennemi ; il s'était contenté de réoccuper Orléans et de s'établir en avant de la ville, dans une forte position, pour y attendre l'arrivée des 17e et 18e corps, qui étaient en formation.

Le régiment occupa Saint-Lyée, un des principaux débouchés de la forêt d'Orléans et y exécuta des travaux de défense. Il y séjourna jusqu'au 21 et se rendit ce jour-là à Chilleurs-aux-Bois, où se concentrait la 1re division du 15e corps. Le 1er bataillon avait été, depuis quelques jours, poussé à Coury-aux-Loges, où il devait couvrir le flanc droit de l'armée dans le cas d'une marche sur Paris.

Le 26, arrivèrent à Chilleurs deux compagnies du 1er tirailleurs destinées à servir de noyau à un 3e bataillon qui devait être formé au régiment de marche.

Depuis le 18 novembre, le général Martin des Pallières avait

pris le commandement du 15e corps, en remplacement du général d'Aurelle, nommé général en chef de toutes les forces réunies autour d'Orléans et qui comprenaient alors les 15e, 16e, 17e, 18e et 20e corps ; d'autre part, les troupes du général Von der Thann, renforcées d'une division prussienne et de deux divisions de cavalerie, étaient passées sous les ordres du grand-duc de Mecklembourg et l'armée du prince Frédéric-Charles, rendue disponible par la capitulation de Metz, forçait ses étapes pour le rejoindre. Dès le 14 novembre, elle occupait Fontainebleau et, le 18, ses avant-gardes atteignaient Montargis et Beaune-la-Rolande.

Cependant, de graves dissentiments avaient éclaté entre le général en chef qui, voyant les troupes de près, ne voulait rien entreprendre au delà du possible, et les chefs du gouvernement de province qui, pleins des souvenirs de 1792, auraient voulu une offensive générale et immédiate.

La délégation de Tours ayant donné directement aux 18e et 20e corps l'ordre de se porter en avant de Gien vers Pithiviers, ce mouvement avait abouti, le 28 novembre, à un échec devant Beaune-la-Rolande, où les Prussiens n'avaient pu être délogés de leurs positions. Nos troupes avaient dû regagner Gien.

Cet insuccès semblait devoir imposer de nouveau à l'armée la défensive expectante qu'elle avait observée après Coulmiers, lorsque, vers la fin de novembre, le gouvernement de Tours reçut avis que la garnison de Paris allait tenter une grande sortie dans la direction de Champigny ; il revint alors à ses idées d'offensive et décida un mouvement général sur Pithiviers.

Le 17e corps, seul, devait rester devant Orléans, tandis que les 18e et 20e reprendraient leur mouvement direct sur Beaune-la-Rolande et que les 15e et 16e exécuteraient, dans le même but, un changement de direction à droite auquel la 1re division du 15e corps, établie à Chilleurs, allait servir de pivot.

Ce mouvement commença le 1er décembre et débuta d'abord par un succès. Le général Chanzy, avec le 16e corps, battit les Bavarois à Villepion ; mais, le lendemain, la face des affaires changea ; le même corps d'armée, malgré ses attaques renouvelées avec acharnement, ne put enlever les positions de Loigny. Cet échec força le général d'Aurelle à battre en retraite, pour éviter un désastre le lendemain. Il décida aussi le gouvernement de Tours à laisser toute liberté de manœuvre au général en chef, mais il était déjà bien tard, car, déjà, le prince Frédéric-Charles prenait, avec toutes ses forces, une vigoureuse offensive.

Après la bataille de Loigny, les 16e et 17e corps, avec le général Chanzy, se replièrent sur Beaugency, à l'ouest d'Orléans,

tandis que les 18e et 20e corps, avec le général Bourbaki, se retiraient à l'est, vers Gien.

Le 15e corps resta donc seul pour défendre Orléans, contre lequel allait se porter l'effort du prince Frédéric-Charles.

Le 3 décembre, la 2e brigade de la 1re division, passée depuis quelques jours sous les ordres du général Minot, avait été envoyée à la pointe du jour à la Neuville-aux-Bois, avec mission d'y tenir jusqu'à la nuit et de rejoindre alors le reste de la division à Saint-Lyée. Arrivé à 9 heures du matin, le général Minot établit ses troupes autour du village. Le régiment de tirailleurs prit position sur la droite ; il était, ce jour-là, réduit à huit compagnies, car le 1er bataillon était resté à Coury-aux-Loges.

Vers 5 heures du soir, les Prussiens qui, à la faveur d'un épais brouillard, s'étaient rapprochés à courte distance de nos positions, prononcèrent tout à coup une attaque énergique devant laquelle la brigade fut obligée de battre en retraite.

A 8 heures, en pleine obscurité, la brigade, arrivant devant Loury, fut reçue à coups de fusil ; le village était depuis quelques heures occupé par l'ennemi. Surprises par cet accueil imprévu, nos troupes furent prises de panique et la colonne se rompit ; certaines fractions, fuyant à l'aveuglette, allèrent donner tête baissée dans les postes ennemis. Le colonel Capdepont réussit à garder en ordre ses huit compagnies ; il prit, à la suite de la majeure partie de la brigade, un étroit chemin qui s'enfonçait au plus profond de la forêt et par lequel on espérait gagner Orléans. On marcha toute la nuit par un froid terrible ; le thermomètre était descendu à 10 degrés au-dessous de zéro. Peu habitués à de pareilles températures, les tirailleurs souffrirent cruellement. Un certain nombre d'entre eux n'y purent résister : tombant exténués et transis, ils moururent sur le bord du chemin. Au matin, le colonel Capdepont, qui était constamment resté à l'arrière-garde pour réconforter les traînards, se rendit compte qu'il restait seul avec ses huit compagnies et quelques isolés des autres corps. La cavalerie était partie en avant avec le général Minot, l'artillerie avait disparu. La canonnade avait recommencé et se rapprochait sensiblement d'Orléans. Craignant d'être définitivement coupé du reste de l'armée, le colonel Capdepont fit continuer la marche, et, à force d'énergie, les tirailleurs, groupés autour de leur chef, purent enfin atteindre Orléans dans la journée.

La ville présentait un attristant spectacle : la plus grande confusion y régnait, les soldats débandés parcouraient les rues et envahissaient les cabarets.

C'est à grand'peine que dans la journée les différents corps purent se grouper autour de leurs chefs.

Avec cette armée désorganisée, le général d'Aurelle ne pouvait songer à défendre Orléans, car déjà les Allemands se présentaient aux portes de la ville.

L'évacuation commença vers 4 heures du soir ; la 1re division eut l'honneur de couvrir la retraite et, à 11 h. 1/2, après avoir encloué le dernier canon, elle se mit en marche à son tour dans la direction de Saint-Aubin ; elle y arriva le lendemain sans avoir été inquiétée, et dans l'après-midi elle poussa encore jusqu'à La Motte-Beuvron.

Le 9, le régiment atteignit Bourges, après avoir couché à Salbris, Aubigny et Henrichemont.

A Bourges, le colonel Capdepont rallia son 1er bataillon. Celui-ci, abandonné à lui-même dans sa position de Coury-aux-Loges, avait battu isolément en retraite par Sully et n'avait échappé à l'ennemi que par un hasard véritablement providentiel.

Dans cette malheureuse retraite de l'armée, les différents corps avaient suivi des directions divergentes et formaient maintenant deux groupes séparés : les 15e, 18e et 21e au sud de la Loire, les 16e, 17e et 20e au nord du fleuve.

Le général d'Aurelle avait été destitué de son commandement et ses troupes réparties en deux armées distinctes. Le groupe au sud de la Loire formait la 1re armée aux ordres du général Bourbaki et le groupe du nord la 2e aux ordres du général Chanzy. Le général Martin des Pallières avait également été destitué et remplacé à la tête du 15e corps par le général Martineau-Deschenez.

L'ennemi avait passé la Loire, et, s'avançant par les deux rives du fleuve, il menaçait les troupes du général Chanzy. Le 15e corps fut chargé de faire une diversion dans la direction de Vierzon pour menacer le flanc gauche des colonnes ennemies.

Le 12 décembre, le régiment se porta vers Mehun, le 13, à Vignoux-sur-Baranchon, où il demeura deux jours. Le 16, il était à Coudray, où il séjourna jusqu'au 18. Puis le mouvement des Prussiens n'ayant pas été continué, le 15e corps reprit ses anciennes positions en avant de Bourges.

Après l'évacuation d'Orléans, le gouvernement de la défense nationale avait renoncé, momentanément au moins, à faire marcher sur Paris les armées de province. Pendant que le général Chanzy exécutait sur le Mans une lente et honorable retraite, au cours de laquelle il aguerrissait ses soldats, l'armée de Bourbaki allait également opérer sur un théâtre nouveau.

Le Ministre de la guerre avait en effet résolu d'agir dans l'est

sur les communications et les derrières de l'ennemi en envoyant l'armée de Bourbaki au secours de Belfort assiégé, qui se défendait vigoureusement. Les Allemands n'avaient guère dans cette région que leur XIVe corps sous les ordres du général Werder qui, après avoir fait capituler Strasbourg à la fin de septembre, était venu investir Belfort.

Le mouvement de l'armée de Bourbaki commença le 20 décembre. Pour masquer sa marche vers l'est, le 15e corps alla occuper une position couverte par des retranchements entre Vierzon et Nevers.

Parti de Bourges le 23, le régiment de tirailleurs s'était établi le 25 à Saint-Hilaire, petit village à 4 kilomètres de Vierzon. Il y resta jusqu'au 30, puis, les compagnies furent réparties entre Saint-Hilaire, les fermes des Grandes et des Petites-Loges, les villages de Gy-le-Grand et de Saint-Georges.

Pendant son séjour à Bourges, le régiment avait été complètement réorganisé; il avait encore été rejoint par quatre compagnies du 3e tirailleurs qui, parties de Constantine le 5 novembre, avaient pendant un mois participé aux opérations du 18e corps.

Ce renfort avait permis de former solidement le 3e bataillon; les cadres subalternes avaient été complétés et le régiment présentait maintenant la cohésion d'une vieille troupe.

Le lieutenant-colonel Capdepont, entré à l'ambulance à la suite d'une dangereuse chute de cheval, avait remis son commandement au lieutenant-colonel Lemoing, venu du 1er régiment de marche de zouaves.

La brigade était passée aux ordres du général Questel et la division aux ordres du général Durrieu. De nombreuses mutations s'étaient également produites aux compagnies du 2e tirailleurs qui, dans le régiment de marche, portaient toujours les trois premiers numéros du 2e bataillon.

Les capitaines Testarode, Kermarquez et Mille avaient été promus chefs de bataillon. Les lieutenants Gérard, Carrière, Gaujard, avaient été nommés capitaines; ce dernier était resté au régiment de marche, où il avait pris le commandement d'une compagnie du 1er bataillon ; les sous-lieutenants Bailleul, Bastouil et Fouglou ben Kaïous avaient été nommés lieutenants; le sergent-major Chaume, échappé de Sedan, avait été nommé sous-lieutenant ainsi que les sergents Mohammed ben Ahmed et Mohammed ben Mohammed. Le sous lieutenant Paul Déroulède, récemment promu, après s'être échappé des prisons de l'ennemi, avait été affecté au corps.

Au 1er janvier 1871, les trois compagnies présentaient la composition suivante :

1re compagnie.

N..., capitaine.
BAILLEUL, lieutenant.
MOHAMMED BEN SADECK, id.
DÉROULÈDE, sous-lieutenant.
MOHAMMED BEN MOHAMMED, id.

2e compagnie.

N..., capitaine.
MUSTAPHA OULD EL HADJ OTHMAN (1), lieutenant.
MILOUD BEN CADDOUR, id.
CASTEL, sous-lieutenant.
MOHAMMED BEN AHMED, id.

3e compagnie.

COMTE, capitaine.
BASTOUIL, lieutenant.
FOUGLOU BEN KAÏOUS, id.
CHAUME, sous-lieutenant.

Cependant le transport dans l'est de l'armée de Bourbaki avait été interrompu à plusieurs reprises et considérablement retardé, par suite du manque d'organisation du service des transports stratégiques en chemin de fer.

Ce n'est que dans les premiers jours de janvier que les 18e, 20e et 24e corps furent concentrés entre Besançon et Dijon, villes que le général Werder avait évacuées à notre approche.

Le 15e corps n'avait plus alors rien à masquer; il se mit en route pour rejoindre l'armée de l'Est. Le 3 janvier, le régiment de tirailleurs fut concentré à Vierzon; le 4, il fut transporté à Dijon en chemin de fer; le 6, il reprit la marche par étapes et coucha à Mirebeau, à Gray, à Bucey, à Rioz, à Montbozon, où il arriva le 10.

La veille, avait eu lieu la bataille de Villersexel; bien que l'avantage nous y fût resté, la journée du 9 janvier n'en avait pas moins ralenti notre marche et le général Werder allait avoir le temps de s'installer, pour couvrir Belfort, derrière de fortes positions bordant la rive gauche de la Lisaine.

Le 11, le régiment, patinant sur une route couverte de verglas, atteignit Melcey vers midi après d'excessives fatigues; dans la soirée, le 1er bataillon fut envoyé à Fallon, le 2e et le 3e à Bournois.

L'ordre de marche pour le lendemain 12 donnait comme objectif au 15e corps, Montbéliard, et aux 18e, 20e, 24e, Héricourt. Les tirailleurs quittèrent leurs cantonnements au point du jour; ils n'arrivèrent à Brétigny que vers 5 heures du soir; l'ennemi, qui occupait Montenois, en avait été délogé par le 4e bataillon de chasseurs et s'était retiré sur Sainte-Marie. A l'aube du lendemain, le régiment avait rejoint les chasseurs, et toute la brigade prit ses dispositions pour enlever le village.

A 300 mètres, notre première ligne, formée des chasseurs à pied

(1) Lieutenant au titre français, détaché du 3e régiment. Revenu en 1890 au 2e tirailleurs, comme chef de bataillon.

et du 1er bataillon de tirailleurs, prononça une vigoureuse charge à la baïonnette, devant laquelle l'ennemi ne tint pas. Nos soldats pénétrèrent dans le village au moment où les derniers défenseurs l'abandonnaient pour se retirer sur Allondans et Présentevillers.

Le 14, la brigade Questel quitta Sainte-Marie pour se porter à l'attaque de Présentevillers, qui fut occupé sans combat, l'ennemi l'ayant évacué à notre approche. On laissa dans le village le 2e bataillon de tirailleurs, avec une compagnie de chasseurs et une compagnie de mobiles, et les autres troupes prirent position à un kilomètre au nord dans les bois de la Côte.

Dans l'après midi, les 1er et 3e bataillons allèrent appuyer une attaque dirigée sur Allondans par le 1er zouaves, puis ils reprirent leur première position.

La nuit du 14 au 15 fut particulièrement pénible, car, sous l'influence glaciale du vent du nord, le thermomètre descendit à 18 degrés au-dessous de zéro.

Dans les journées du 13 et du 14, l'armée française n'avait guère franchi qu'une dizaine de kilomètres, et les nombreux combats qu'elle avait livrés n'étaient que le prélude de l'action générale qui allait commencer le 15. Nos soldats étaient, en effet, arrivés au pied des formidables positions qu'avait organisées le général Werder.

L'armée prussienne, déployée sur la rive gauche de la Lisaine, sa gauche à Montbéliard, son centre à Héricourt, sa droite à Chenebier, était couverte par de nombreux travaux défensifs : des abatis, des ouvrages de campagne, des villages organisés défensivement ; elle était encore appuyée par une puissante artillerie de gros calibre empruntée au parc de siège de Belfort.

Le 15e corps français, qui occcupait la droite de l'armée de Bourbaki, avait pour objectif Montbéliard ; sa 3e division tenait l'extrême droite et s'appuyait au canal du Rhône au Rhin ; à sa gauche, la 1re division s'étendait de Présentevillers à Allondans ; la 2e division était en réserve.

Le général Questel, entré à l'ambulance, avait été remplacé à la tête de la brigade par le lieutenant-colonel Lemoing, qui avait laissé le commandement du régiment au commandant Boussenard, le plus ancien des officiers supérieurs.

Le terrain sur lequel la 2e brigade de la 1re division allait avoir à opérer, présentait un plateau aux deux tiers boisé, s'abaissant en pente assez douce sur la vallée de la Lisaine, large à cet endroit d'environ 600 mètres. A l'ouest de Montbéliard, le plateau présentait une partie dénudée et légèrement dominante au centre de laquelle s'élevait la ferme du Mont-Chevis. Le village de Sainte-

Suzanne s'étageait sur les pentes sud. Au nord, en face du village de Béthoncourt, solidement occupé par l'ennemi, s'étendait le bois Bourgeois et le bois de Montevillars par lesquels s'avançait la 1re brigade.

Dès le matin du 15, une violente canonnade éclata sur toute la ligne. Vers 9 heures, le régiment de tirailleurs s'avança et prit possession de la ferme du Mont-Chevis que l'ennemi évacua devant lui. De son côté, la 3e division occupa les villages de Dung et de Bart. Le général Martineau réunit alors toute son artillerie pour battre le château de Montbéliard, armé de grosses pièces de siège et qui riposta vigoureusement. Au bout de trois heures de canonnade le général Martineau lança son infanterie en avant.

Pendant que la 3e division menaçait Montbéliard par le sud, le 2e bataillon du régiment de tirailleurs, qui formait l'extrême droite de la 1re division, descendit résolument les pentes du plateau, traversa la vallée et pénétra dans la ville par l'ouest. Refoulant à la baïonnette les défenseurs qui y étaient restés, il arriva jusqu'au château en faisant 70 prisonniers. Quelques fractions tentèrent, mais en vain, d'escalader les murs de la forteresse. Le bataillon dut se borner à occuper les maisons, et il organisa défensivement celles qui étaient les plus voisines du château. Les 1re et 3e bataillons étaient restés sur le plateau de Sainte-Suzanne, en soutien de l'artillerie qui continuait à battre le château. Jusqu'au soir des coups de feu furent échangés entre les créneaux du vieux donjon et les fenêtres des maisons voisines dans lesquelles le 2e bataillon passa la nuit. Cette première journée nous avait causé des pertes sensibles. Le 2e bataillon avait 35 hommes hors de combat ; le lieutenant MOHAMMED BEN SADECK, de la 1re compagnie, avait été tué et le sous-lieutenant CHAUME, de la 3e, avait été atteint dans les rues de la ville par une boîte à balles.

Le lendemain 16, un fort brouillard empêcha la reprise de la lutte pendant la matinée ; mais, vers midi, elle recommença avec acharnement.

Pendant la nuit, la 3e division avait pu amener quatre pièces dans Montbéliard. Elles essayèrent de battre à 800 mètres la porte du château, mais elles furent rapidement démontées par l'artillerie ennemie. Pendant ce temps, le 2e bataillon de tirailleurs, soutenu par quelques troupes de la 3e division, renouvelait contre le réduit des Prussiens ses infructueuses tentatives.

Sur le plateau de Sainte-Suzanne, une nombreuse artillerie était venue s'établir, qui, à partir de 9 heures du matin, canonna vigoureusement le village de Béthoncourt, que la 1re division avait mission d'enlever.

Vers 1 h. 1/2, les 1er et 3e bataillons de tirailleurs, le 1er zouaves de marche, les mobiles de la Charente, se lancèrent à l'attaque ; mais, au débouché du bois, ils furent assaillis par un feu formidable d'artillerie et de mousqueterie ; ils ne purent traverser la vallée découverte de la Lisaine et durent rétrograder dans le bois Bourgeois. Une deuxième tentative fut aussi malheureuse, et à 5 heures cette offensive fut abandonnée.

Les autres divisions de l'armée n'avaient guère été plus heureuses ; à la gauche, la division Cremer avait cependant occupé Chenebier.

Dans cette deuxième journée de combat, le régiment avait eu 24 tués ou blessés. Quelques jours plus tard, le sous-lieutenant DÉROULÈDE reçut la croix de la Légion d'honneur pour la bravoure qu'il avait déployée à l'attaque du château de Montbéliard.

Dans la nuit, le 2e bataillon évacua Montbéliard et rallia le reste du régiment établi dans le bois Bourgeois.

Le 17, à 5 heures du matin, une violente fusillade éclata tout d'un coup sur la gauche : les Allemands attaquaient Chenebier ; ils réussirent à s'emparer du village ; au point du jour, la division Cremer le reprit. Le combat devint bientôt général, et de toutes parts, nos troupes se portèrent de nouveau à l'attaque des positions prussiennes.

Un nouvel effort dirigé sur Béthoncourt échoua encore devant le feu convergent des batteries ennemies ; une dernière tentative dirigée contre le château, à 2 h. 1/2, fut également infructueuse. A partir de ce moment, l'artillerie continua seule le combat en échangeant quelques obus avec les batteries prussiennes.

Le soir, il ne restait plus guère de munitions ; de plus, aucune distribution n'avait été faite depuis plus de quarante-huit heures, et les vivres de réserve étaient consommés. La situation était d'autant plus critique qu'une nouvelle armée allemande, venant de Paris sous les ordres du général Manteuffel, arrivait en hâte au secours de Werder. Le général Bourbaki venait d'être informé de l'apparition des têtes de colonnes de Manteuffel à Fontaine-Française, à moins de 80 kilomètres sur ses derrières.

Il dut se résoudre à battre en retraite sur Besançon pour se rapprocher de ses approvisionnement et de sa base d'opérations.

Le mouvement commença par la gauche, qui avait le plus de chemin à parcourir. Le 15e corps, qui occupait la droite, fut par suite chargé de s'opposer, pendant l'évacuation de nos positions, à toute offensive de l'armée ennemie. Dès le 17 au soir, il commença à se couvrir par des abatis et des terrassements.

Les Allemands, d'ailleurs, ne bougèrent pas de leurs lignes, et le 19, vers 3 heures du matin, le 15e corps se mit en route à son tour. Ce fut la 2e brigade de la 1re division qui forma l'arrière-garde. Celle-ci eut quelque peu à souffrir de l'artillerie ennemie qui, aussitôt après son départ, s'était établie sur les positions qu'elle venait d'abandonner.

La poursuite des Prussiens ne fut pas d'abord très active. Cependant, dans la matinée du 20, à l'Isle-sur-Doubs, le régiment, qui était de grand'garde, fut attaqué par l'ennemi. Il se replia lentement, couvrant la retraite de l'armée sur Pompierre. Le lendemain, la 1re division atteignit Baume-les-Dames. Le 22, le régiment fut dirigé en chemin de fer sur Besançon, où il arriva le jour même.

La température s'était adoucie, mais la marche n'en était pas moins pénible, car un épouvantable temps de pluie et de dégel avait rendu les chemins presque impraticables. Les souffrances causées par le froid et toutes les fatigues endurées pendant les trois terribles journées passées sur la Lisaine avaient causé dans les rangs de bien grands vides. En arrivant à Besançon, le régiment n'avait plus guère conservé que la moitié de son effectif. Le lieutenant-colonel Lemoing était entré à l'ambulance, le commandant Lanes prit la direction de la brigade, et le commandant Ferrandi, le dernier officier supérieur qui restât au régiment, en prit le commandement.

Le 23, ce qui restait du régiment alla au sud-ouest de Besançon occuper le village de Torpes, où le chemin de fer de Lyon franchit le Doubs. Dans la journée, une forte reconnaissance ennemie essaya de surprendre le passage de la rivière ; mais cette tentative sur le pont de Torpes fut repoussée par les tirailleurs, qui eurent trois hommes blessés. Pendant ce temps, d'autres fractions du 15e corps également assaillies par l'ennemi avaient dû évacuer Quingey et s'étaient retirées sur la rive droite de la Loue. A la nuit, le régiment se trouvait presque complètement cerné. Le commandant Ferrandi partit sans bruit à 2 heures du matin, et fut assez heureux pour gagner Besançon par la route de Dôle ; il y rejoignit le restant de la 2e brigade. Le 25, celle-ci se porta à Epeugey, où se trouvait réunie la plus grande partie du 15e corps.

La situation devenait de plus en plus grave. L'armée de Manteuffel, s'avançant à l'ouest des Français, avait successivement franchi la Saône, l'Ognon et le Doubs ; la route de Lyon se trouvait coupée; seule la route de Pontarlier était encore libre et l'armée pouvait espérer s'en servir pour se retirer sur le Rhône. Cette retraite, à la vérité, était déjà rendue bien difficile par l'extrême

fatigue des troupes et par le mauvais état des chemins qui franchissent le Jura. C'était cependant le seul parti à prendre et le général Bourbaki sentait toute l'urgence de commencer le mouvement ; malheureusement, de nouveaux contre-temps vinrent encore faire perdre un temps précieux. Le gouvernement établi à Bordeaux envoyait coup sur coup de nouveaux ordres, de nouveaux plans impossibles à réaliser et la retraite se trouvait de plus en plus compromise, car les avant-gardes allemandes atteignaient déjà Arbois et Salins.

Le 25, le gouvernement de Bordeaux, refusant d'approuver la retraite qui était pourtant pour le général Bourbaki une impérieuse nécessité, révoqua le général en chef et lui donna comme successeur le général Clinchant. Celui-ci ne put que confirmer les ordres donnés par son prédécesseur et, le jour même, l'armée se remit en marche. Les tirailleurs quittèrent Epeugney et se portèrent à Amancey ; le lendemain soir, ils atteignirent Sombacourt.

Le 29, il y avait séjour ; les troupes, exténuées, se gardaient assez mal et, vers 5 heures du soir, le village fut tout d'un coup attaqué par l'avant-garde allemande. La 1re division du 15e corps, qui se trouvait cantonnée là presque en entier, fut complètement surprise et essaya à peine de se défendre. Deux généraux, 3,000 hommes, 10 canons, 7 mitrailleuses tombèrent entre les mains de l'ennemi.

Aux premiers coups de feu, les tirailleurs avaient pris les armes ; abandonnés à eux-mêmes dans le village encombré de fuyards, ils n'en firent pas moins une honorable résistance. Quelques compagnies exécutèrent au milieu du désordre plusieurs charges à la baïonnette, au cours desquelles le lieutenant Bailleul fut blessé avec une vingtaine de tirailleurs.

Le régiment, réduit à moins de 400 hommes, se retira sur Hutteaux, près de Pontarlier.

A partir de ce moment, la retraite dégénéra en déroute. Toutes les fractions de l'armée étaient mélangées et ne formaient plus qu'une foule déguenillée qui s'écoulait pêle-mêle par tous les sentiers conduisant vers le sud-ouest.

Les convois avaient presque tous été atteints par l'ennemi, et les distributions étaient presque complètement supprimées.

Les soldats, mourant de faim, étaient obligés de pourvoir eux-mêmes à leur subsistance dans ce pays déjà si démuni de ressources, ce qui augmentait encore le désordre dans lequel était plongé l'armée. Le thermomètre était encore redescendu et, par un froid de 18 degrés, beaucoup de soldats pourvus de ces souliers de car-



ton si tristement célèbres, en étaient réduits à marcher pieds nus dans la neige.

Le 30 janvier, les débris du régiment que l'habitude retenait encore autour de leur chef, gagnèrent Pallet au delà de Pontarlier.

On apprit, ce jour-là, qu'un armistice avait été signé, mais que les Allemands, qui étaient les maîtres, en avaient fait exclure l'armée de l'Est, afin de recueillir le fruit de leurs manœuvres et de leurs succès antérieurs. Ils se réservaient ainsi le droit d'écraser les derniers éléments de résistance qui restassent encore à notre malheureux pays.

Le 31, le 15e corps quitta Pallet, mais à peine avait-il fait quelques kilomètres dans la direction du sud, que son avant-garde était arrêtée par l'ennemi : il dut rebrousser chemin. Toute retraite était coupée, le dernier espoir s'évanouissait et il ne restait plus à l'armée, pour éviter une capitulation, qu'à se jeter sur le territoire neutre de la Suisse.

Le 1er février au matin, le général Clinchant signa, en effet, à Verrières avec le général Herzog, commandant des forces helvétiques, une convention aux termes de laquelle nos troupes pouvaient immédiatement commencer à franchir la frontière, après y avoir déposé leurs armes et leurs munitions.

Pour arrêter la poursuite des Allemands, la division de réserve livra encore, le 1er février, à la Cluse, un dernier et glorieux combat.

Le même jour, les débris du régiment franchirent la frontière et arrivèrent à Sainte-Croix. Le 5 février, ils furent internés à Berne.

Pendant cette pénible campagne à laquelle le régiment de marche avait participé sur la Loire et dans l'Est, les trois compagnies fournies par le 2e tirailleurs avaient perdu 3 officiers et 157 hommes par le feu de l'ennemi. Le lieutenant Mohammed ben Sadeck et 75 tirailleurs avaient été tués; le lieutenant Bailleul, le sous-lieutenant Chaume et 82 tirailleurs avaient été blessés.

Dans ce terrible hiver, le froid rigoureux auquel les tirailleurs étaient si peu accoutumés fit plus de victimes encore.

Quant à ceux, en bien petit nombre, hélas ! qui avaient été épargnés à la fois par les balles prussiennes et par les atteintes du climat, ils reçurent en Suisse une généreuse hospitalité.

Nos soldats, distribués en cent soixante-quinze dépôts, furent traités sur le même pied que les milices suisses en garnison. Ils étaient nourris, logés, et payés à raison de 0 fr. 25 par jour.

Ils recueillirent partout, de la part des populations helvétiques,



les témoignages d'une bienveillante sympathie que méritaient d'ailleurs si largement ces glorieux vaincus.

Siège de Strasbourg.

Après la bataille du 6 août, tandis que la majeure partie de l'armée s'écoulait par les routes de Saverne et de Bitche, quelques débris des différents corps avaient pris la route de Haguenau ; de là ils avaient été transportés en chemin de fer à Strasbourg.

Un certain nombre d'isolés rejoignirent encore la ville les 7, 8 et 9 août. C'est ainsi que 175 tirailleurs du régiment s'y trouvèrent réunis avec les lieutenants VALÈS, BONTOUX et MOHAMMED OULD CAÏD HASSAN.

Le 9, ils eurent la joie de voir arriver le drapeau du régiment qu'ils avaient cru perdu dans la bataille. Porté par le sergent ABD EL KADER BEN DEKKICH, ce glorieux emblème avait pu échapper aux Allemands et, le 9 au soir, il faisait son entrée dans la ville aux acclamations de la population (1).

Le détachement du lieutenant VALÈS fut caserné à la citadelle et mis en subsistance au 21° de ligne et au 5° d'artillerie.

Mais immédiatement après la bataille de Wœrth, les Allemands s'étaient occupés de se rendre maîtres de Strasbourg.

Dès le 8 août, un parti de cavalerie badoise était venu sommer la ville qui n'avait d'ailleurs pas répondu, et le général de Werder, avec la division badoise, bientôt renforcée de plusieurs divisions de landwehr, avait été chargé d'en faire le siège.

Le 11, les Badois pénétrèrent dans la Robertsau et occupèrent le village de Schiltigheim, à une portée de fusil à peine des premiers ouvrages avancés.

A l'intérieur de la place, le général Urich préparait une vigoureuse résistance à laquelle le détachement du lieutenant VALÈS allait prendre une part des plus honorables. Dès le 13 août, les tirailleurs font partie d'une reconnaissance dirigée dans la Robertsau et ramènent une dizaine de prisonniers.

Le lendemain, le détachement participe à une autre reconnaissance sur le village de Schiltigheim.

Le 15, le détachement seul fait dans la Robertsau une nouvelle sortie pour protéger les pontonniers occupés à faire sauter un pont établi sur un petit bras du Rhin. Il surprend, près du couvent du Bon-Pasteur, un poste de Badois qui abandonne aux mains des tirailleurs ses armes et son équipement.

(1) Voir la note à la fin du volume.

Le 16 août, le détachement fut organisé en compagnie et versé dans un régiment de marche formé, des isolés échappés de Wœrth, et des différents dépôts de la place.

La compagnie fournie par le 2e tirailleurs devint au régiment de marche la 5e du 4.

Le sergent-major MARIE, et le sergent ABD EL KADER BEN DEKKICH ayant été nommés sous-lieutenants au titre provisoire par le général Urich, la compagnie comprenait à cette date 175 hommes et 5 officiers.

Le lieutenant-colonel Rollet, de l'artillerie, qui commandait la citadelle, prit également à cette date le commandement du régiment de marche.

Cependant dans l'espoir d'amener plus rapidement la reddition de la ville, les Allemands, après avoir refusé de laisser sortir la population civile, avaient commencé contre Strasbourg un violent bombardement jusque-là sans exemple dans l'histoire des sièges. Le 26, au moment même où il était le plus intense, la compagnie VALÈS alla prendre le drapeau du régiment à l'état-major de la place où il avait été déposé pour le transporter chez le colonel Rollet.

Bien que les obus rendissent la traversée des rues fort dangereuse et que presque toute la population fût refugiée dans les caves, le lieutenant VALÈS ne voulut point ne pas rendre à son drapeau les honneurs auxquels avait droit cet emblème sacré et la compagnie défila à travers Strasbourg par les plus grandes artères, pour se rendre à la citadelle. Aucun homme ne fut cependant blessé pendant cette périlleuse translation.

A partir du 8 septembre, la compagnie alla occuper à demeure la lunette 92 sur le front sud de la citadelle. A la même époque, elle fut encore employée pendant huit jours à de périlleux travaux pour réparer la digue du canal du petit Rhin. Cet ouvrage important, qui tendait les inondations protégeant la ville à l'ouest et au sud, avait été en partie détruit par le feu de l'ennemi.

Quelques jours après, en raison des pertes considérables éprouvées par les troupes installées dans les lunettes et autres ouvrages extérieurs, on forma pour les occuper une compagnie de volontaires à laquelle la compagnie VALÈS fournit vingt-six hommes.

Enfin, jusqu'à la fin du siège, la compagnie prit part à de nombreux travaux armés, exécutés sous le feu de l'ennemi. Le détachement se distingua dans tous les incendies occasionnés par le bombardement, notamment dans ceux de l'arsenal et de la porte de France, à l'occasion duquel plusieurs hommes furent cités à l'ordre général de la place.

Le 28 septembre, la place dut capituler : concurremment avec le bombardement qui avait détruit plus de 500 maisons et atteint plus de 2,000 personnes, les Allemands avaient, en effet, exécuté un siège en règle. Trois lunettes du front nord-ouest étaient au pouvoir de l'assaillant et deux brèches étaient pratiquées au corps de place.

Sur les parapets, nos pièces gisaient démontées et la citadelle n'était plus qu'un monceau de décombres.

Aux termes de la capitulation, la garnison devait se rendre prisonnière en Allemagne. Les tirailleurs furent amenés à Mayence.

Pendant le siège, la compagnie avait eu 7 hommes tués et 26 blessés. En outre, une cantinière du régiment, Mme TAJAN, avait été atteinte de deux éclats de projectiles en donnant des secours aux blessés. Elle reçut plus tard la médaille militaire à Mostaganem, au mois de janvier 1876.

Siège de Bitche.

Le sous-lieutenant GARDAREIN, blessé le matin du 6 août, avait été évacué sur une ambulance établie à Niederbronn. Dans l'après-midi, cet officier, voyant le village envahi par les fuyards, comprit que la bataille était perdue, et, ne voulant point tomber entre les mains de l'ennemi, il partit après s'être fait hisser sur un mauvais cheval de paysan que son ordonnance conduisit par la bride ; il réussit ainsi à atteindre Bitche dans la soirée. Chemin faisant, il avait rallié autour de lui quelques tirailleurs, dans la cohue d'isolés qui encombrait la route.

La plupart de ces soldats furent expédiés sur Saverne, dans la nuit du 6 au 7 ; on ne garda à Bitche que les blessés. Mais, le 7 août, quelques tirailleurs se présentèrent encore aux portes de la ville ; on ne put les renvoyer, car on craignait que les communications ne fussent coupées ; il en resta environ une soixantaine dont vingt-cinq du 2e régiment. Le sous-lieutenant GARDAREIN entra à l'hôpital et ce fut le lieutenant DABRIN, moins grièvement blessé, qui prit le commandement de ce petit détachement.

La garnison de la ville, forte d'un seul bataillon de ligne, se trouva ainsi augmentée d'un milier d'isolés provenant de l'armée battue le 6 août. Tous ces hommes furent réunis dans le camp retranché, situé sous le canon du fort et commandé par un petit fortin dont la garde fut confiée aux tirailleurs.

Dès le 8 août, la ville avait été canonnée par l'ennemi ; le 22, les Allemands reparurent et rouvrirent le feu sans plus de succès que la première fois.

Le 1er septembre, ils investirent la place ; le 3 eut lieu une sortie de nuit exécutée par 800 hommes du camp retranché, mais cette tentative n'obtint pas grand résultat par suite du manque de cohésion de ces troupes.

Du 11 au 20 septembre, la ville eut à subir un bombardement intense ; mais les Allemands, ayant épuisé leurs munitions, cessèrent leur feu et se contentèrent d'un blocus qu'ils ne surent pas rendre assez rigoureux pour empêcher les paysans des environs de ravitailler la place.

Un officier de la garnison, envoyé en mission, au mois de novembre, auprès du gouvernement, put rentrer dans la place ; il rapportait un ordre prescrivant aux officiers dont la présence n'était pas indispensable à Bitche de se rendre à l'intérieur pour concourir à la formation des armées nouvelles.

Le lieutenant Dahmin, guéri de sa blessure, quitta la place, franchit les lignes à la faveur d'un déguisement et fut ensuite envoyé à l'armée du Nord ; le sous-lieutenant Gardarein avait été compris dans l'organisation du 54e régiment de marche, formé à Bitche avec des isolés de tous les corps.

Les soixante tirailleurs qui occupaient toujours le fortin du camp retranché passèrent alors sous les ordres des sous-lieutenants Vidard et Tonnelier du 1er régiment. Ils prirent part, à la fin de décembre et pendant tout le mois de janvier, à de nombreux engagements d'avant-postes.

Le 1er avril, après la signature de la paix, la garnison évacua Bitche, emmenant ses canons, ses bagages et ses archives. Les vingt-cinq tirailleurs du 2e régiment rejoignirent leur corps à Mostaganem, le 19 avril. Quatre d'entre eux avaient été médaillés pour leur belle conduite pendant le siège.

Siège de Verdun.

Ce fut dans la journée du 5 septembre que les premiers échappés de Sedan arrivèrent à Verdun et y apportèrent la nouvelle de la capitulation.

Se refusant à croire à un semblable désastre, la population traita de lâches et de déserteurs ces soldats qui cherchaient un champ de bataille pour y combattre encore.

Cependant, ces lâches déserteurs augmentaient singulièrement la force et la valeur de la garnison. On recueillit ainsi, du 5 septembre au commencement d'octobre, 10 officiers et environ 2,400 hommes. Presque tous s'étaient échappés des mains de l'ennemi pendant qu'on les conduisait en Allemagne. Tous ces isolés

furent répartis dans les cadres du 57e et du 80e de ligne. Les zouaves, les chasseurs à pied et les tirailleurs, ces derniers au nombre de 80 environ, dont 25 appartenaient au 2e régiment, composèrent deux compagnies franches, qui devaient jeter quelque éclat sur la défense de Verdun (1).

La 1re compagnie franche, composée des zouaves et des chasseurs, était commandée par le capitaine Jumeau ; la 2e, composée uniquement de tirailleurs algériens, était sous les ordres du lieutenant Rambert, du 1er tirailleurs, et du sous-lieutenant Loysel.

Depuis le commencement de septembre, la place était observée par des détachements allemands. Ceux-ci n'avaient pas un effectif suffisant pour investir étroitement la place qui faisait d'ailleurs une vigoureuse défense.

Dans la nuit du 17 au 18 septembre, les deux compagnies franches, sorties à 3 heures du matin, gagnent les crêtes de la côte Saint-Michel, surprennent un fort poste ennemi et chargent avec tant d'imprévu et de vivacité, que les avant-postes prussiens sont culbutés et que l'ennemi se retire précipitamment sur les hauteurs de Fleury, après avoir perdu une centaine d'hommes, tués ou blessés ; nous n'avions de notre côté que quelques blessés.

La foule salua à leur retour les compagnies franches par d'enthousiastes acclamations. Elle commençait à rendre justice aux déserteurs. Cette étrange appellation persista cependant jusqu'à la fin du siège, non sans irriter profondément ceux auxquels on l'appliquait avec aussi peu de raison.

Le 26 septembre, les Allemands commencèrent à bombarder la ville avec des pièces de campagne ; mais l'artillerie de la place ne tarda pas à faire taire l'attaque. Entre temps, avaient lieu aux avant-postes de nombreuses escarmouches. Les tirailleurs surtout, se fatiguant de l'oisiveté, ne manquaient pas, quand ils avaient quelques instants de libres, de s'en aller isolément dans la campagne pour faire parler la poudre. C'était encore pour eux un vif plaisir que de s'en aller armés seulement de leur sabre-baïonnette, ramper isolément dans les vignes pour surprendre quelque sentinelle prussienne et lui couper les oreilles.

Dans la journée du 2 octobre, trois de ces enragés tuèrent deux sentinelles en haut de la côte Saint-Michel. Les postes prirent les armes et de toutes parts arrivèrent des réserves pour disputer le plateau à un adversaire imaginaire. Les trois tirailleurs auteurs de cette alerte purent rentrer en ville sans être atteints.

(1) Les auteurs allemands et même le grand état-major appelèrent ces soldats d'élite « les francs-tireurs de Verdun ».

Au commencement d'octobre, les Prussiens amenèrent devant la ville des pièces françaises de gros calibre, provenant de Toul et de Sedan. Mais la place riposta avec une telle vigueur, qu'en peu de jours elle réduisit complètement au silence deux grosses batteries établies sur la côte des Heyvaux, à l'ouest de la ville. La garnison, ne se contentant pas de ce succès, prit alors l'offensive.

Le 20 octobre, à 1 heure du matin, par une nuit noire et pluvieuse, pendant que le vent souffle en tempête, les deux compagnies franches, avec 35 sapeurs et 25 artilleurs munis de marteaux d'enclouage, sortent de la porte de France et s'avancent en deux colonnes sur les flancs de la batterie des Heyvaux.

Le sergent-major Mouteaux, qui est né à Regrets, à quelques centaines de mètres de l'emplacement de la batterie allemande, sert de guide à une des colonnes.

Grimpant avec précaution à travers les vignes et les broussailles, les Français arrivent à quelques mètres de la batterie sans qu'aucun bruit ait signalé leur présence.

Les factionnaires ennemis sont enlevés et les assaillants s'élancent sur le talus, envahissent la batterie et renversent les faisceaux avant que la garde ait eu le temps de s'armer. Les Prussiens, surpris, n'ont le temps de tirer qu'une seule pièce chargée à mitraille. Après une courte lutte, soutenue au milieu de l'obscurité à la lueur des coups de feu, leur résistance est brisée et ils se retirent laissant entre nos mains vingt cadavres et six prisonniers. On encloue rapidement les seize pièces de la batterie, puis on se retire aussitôt pour éviter le choc des réserves prussiennes qui accourent en hâte de Thierville.

Nous avions eu dans cette affaire deux tués et quatre blessés ; le sergent-major Mouteaux, qui avait été à moitié assommé à coups d'écouvillon, fut cité à l'ordre de la place et nommé sous-lieutenant.

Le 28, à 5 heures du matin, eut lieu une sortie plus importante encore, à laquelle prit part presque toute la garnison, divisée en deux colonnes principales. La première, formée du 57ᵉ et des deux compagnies franches, s'avança, à la faveur du brouillard, sur Thierville et Blamont. Au signal donné par un coup de canon, les compagnies franches, s'élançant à la baïonnette, apparurent encore à l'improviste sur les flancs de la batterie des Heyvaux. La récente affaire du 20 octobre avait impressionné les Prussiens ; ils n'osèrent renouveler la sanglante défense de la batterie et s'enfuirent en désordre sans attendre le choc de nos soldats. Sur la rive droite de la Meuse, la 2ᵉ colonne avait eu un égal succès ; le

village de Belleville était resté entre nos mains, et on y avait fait une cinquantaine de prisonniers prussiens, dont un officier.

Cependant, la reddition de Metz permit bientôt aux Allemands de renforcer leur corps de siège devant Verdun.

Six bataillons d'infanterie, deux compagnies de pionniers, plusieurs compagnies d'artillerie de forteresse et un parc de plus de cent bouches à feu arrivèrent devant la place.

Le 7 novembre, le gouverneur signait une capitulation aux termes de laquelle la garnison devait être emmenée prisonnière de guerre.

Une trentaine de soldats, presque tous des compagnies franches, se refusèrent à poser les armes et s'échappèrent dans la journée du 8 en passant par-dessus les remparts. Quelques-uns furent tués en franchissant les lignes prussiennes, mais les autres purent gagner Nevers et Dijon.

C'est ainsi qu'une quinzaine de tirailleurs parvinrent encore à rallier le régiment de marche et partagèrent jusqu'au bout la fortune des derniers défenseurs du pays.



CHAPITRE XXV

Insurrection de Kabylie (1871)

Le dépôt pendant la campagne de France. — Reconstitution du régiment. — Insurrection de la Kabylie. — Le 4e bataillon part pour la Kabylie. — Colonne Pouget. — Déblocus d'El Miliah. — Révolte du bachagha El Mokrani. — Colonne Bonvalet. — Déblocus de Bordj bou Arreridj. — Colonne Saussier. — Opérations autour de Sétif. — Opérations contre les Amouchas. — Contre les Rhiras. — De nouveau contre les Amouchas. — Soumission du Sahel. — Rentrée à Alger. — Colonne Ponsard chez les Beni Menacer. — Retour à Mostaganem. — Départ du 1er bataillon. — Colonne Fourchault. — Colonne Lallemand. — Déblocus de Tizi Ouzou, de Dellys. — Combat de Takscpt. — Déblocus de Fort-National. — Combat d'Icheriden. — Pacification de la Kabylie. — Retour à Mostaganem.

Pendant la campagne de France, le dépôt de Mostaganem n'était pas resté inactif : il avait pu envoyer plus de 700 hommes pour renforcer les fractions du régiment employées à l'armée ; en outre, deux compagnies nouvelles avaient été créées à Mostaganem le 14 octobre 1870, pour remplacer les 1re et 2e du 4, parties le 30 septembre pour l'armée de la Loire. A la fin de décembre, le 4e bataillon, complètement reconstitué et fort de plus de 800 hommes, était prêt à prendre la campagne.

Les tirailleurs, restés en Algérie, n'oublièrent pas non plus leurs camarades trahis par la mauvaise fortune et qui se trouvaient dans les prisons de l'ennemi. Une souscription ouverte parmi eux à Mostaganem produisit 1,200 francs qui furent envoyés en Allemagne, afin d'apporter quelques adoucissements aux souffrances des prisonniers.

Le 22 janvier 1871, le dépôt reçut l'ordre d'envoyer le 4e bataillon à l'armée du sud-ouest, à Perpignan, où devait se constituer un deuxième régiment de marche de tirailleurs, formé d'un bataillon fourni par chaque régiment.

Le major Destenay était nommé lieutenant-colonel et désigné pour prendre le commandement de ce régiment de marche. Le major Bastidon, du 1er régiment de zouaves, devait être mis à la tête du 4e bataillon, devenu le 2e du 2e régiment de marche.

Ce bataillon, à l'effectif de 32 officiers et 817 hommes, quitta Mostaganem le 28 janvier, avec le lieutenant-colonel Destenay



Arrivé à Oran le 30, il reçut avis de l'armistice au moment où il allait s'embarquer pour la France. Il fut alors retenu à Oran en attendant de nouveaux ordres. Ceux-ci ne tardèrent guère, et, le 2 février, le bataillon fut embarqué et dirigé sur Alger, qui était alors complètement dégarni de troupes régulières et où l'on craignait quelques troubles ; il y débarqua le 3 au soir et prit aussitôt le service de la place, qui n'était assuré à ce moment que par des milices algériennes.

Après le départ du 4e bataillon, il ne restait plus à Mostaganem que les quatre 7es compagnies sous le commandement du capitaine Gelly.

Dans les premiers jours de mars, il rentra au dépôt quelques hommes et quelques officiers venant du 1er régiment de marche ou des prisons de l'ennemi. Au fur et à mesure de leur arrivée, ils servirent à constituer des compagnies et des bataillons.

Le 1er avril, les 1re et 2e du 1er furent reformées, la 3e le fut le 3 avril.

Le lendemain, le commandant Canale rentra de captivité et prit le commandement de la fraction du corps stationnée à Mostaganem. Le 6, on forma la 4e compagnie. Le 18, ces quatre compagnies, les seules qui fussent encore organisées avec les capitaines Sénac, Henry, Comte et Hessling, quittèrent Mostaganem sous les ordres du commandant Canale ; elles se rendaient dans la province d'Alger où l'insurrection faisait d'inquiétants progrès et où elles devaient faire partie d'une colonne expéditionnaire commandée par le général Lallemand.

Le commandant Bourdon, rentré depuis quelques jours, remplaça le commandant Canale à Mostaganem. A la fin d'avril, les deux dernières compagnies du 1er bataillon furent reconstituées avec les capitaines Denieport et Lelonge. Le 1er mai, le commandant Mathieu, rentré de captivité, prit le commandement de la fraction stationnée en Algérie.

Les derniers prisonniers de guerre rentraient petit à petit. Le plus gros convoi, embarqué à Toulon le 21 mars, comptait plus d'un millier d'hommes. Il en arriva encore 150 le 19 juin.

Sous l'active impulsion des officiers, le recrutement indigène fournissait encore des ressources considérables. Des sous-officiers et des soldats étaient envoyés recruter dans les tribus. Les enrôlements étaient facilités par la pauvreté qui régnait chez les indigènes depuis la terrible famine de 1867 ; aussi, du mois d'avril au mois de juillet put-on engager 1,000 à 1,200 hommes qui formèrent presque en totalité les 2e et 3e bataillons.

Le 26 mai, le 2e bataillon fut reconstitué avec le commandant

Bertrand, les capitaines Guiraud, Bounin, Collot, O'Gorman, Pacotte et Kottbaur.

Dans la deuxième quinzaine de juin, le 3e fut formé avec le commandant Bourdon, les capitaines Vagnon, Casteran, Brunet, Hartschmidt, Pelletier et Poysat.

Quelques jours après sa formation, le 5 juin, le 2e bataillon avait été envoyé dans la subdivision de Tlemcen, dont la tranquillité était menacée.

Le 11, le commandant Mathieu partit avec les 5e et 6e du 1er pour aller rejoindre en Kabylie les quatre premières compagnies de son bataillon; mais le 22 juin, il rentra seul à Mostaganem, le général Bary, commandant supérieur en Algérie, l'y ayant renvoyé pour conserver le commandement du régiment en l'absence du colonel Colonieu.

Celui-ci, malgré ses blessures reçues à Wœrth, avait pu gagner Paris en chemin de fer et était entré au Val-de-Grâce, le 6 août au soir. Nommé colonel du 138e à l'armée de Paris, le 1er novembre 1870, il avait été replacé au régiment par décret du 27 mai 1871, mais il était détaché au commandement de la subdivision de Tlemcen. Il ne prit le commandement du régiment qu'à la fin du mois d'août.

Les trois premières compagnies du 3e bataillon avaient été détachées dès leur formation, et au commencement de juillet, le régiment, complètement reconstitué, était ainsi réparti :

Etat-major : colonel Colonieu, à Tlemcen; lieutenant-colonel Destenay en Kabylie avec le 4e bataillon; major Bonnes, en congé; capitaine trésorier Albert, capitaine d'habillement Maison, porte-drapeau, sous-lieutenant Droz-Desvoyes, tous les trois à Mostaganem.

1er *bataillon* : commandant Mathieu, capitaine adjudant-major Ollivier.

Le commandant Mathieu était resté à Mostaganem, et le bataillon, sous les ordres du commandant Canale, était à la colonne expéditionnaire de la grande Kabylie (colonne Lallemand).

2e *bataillon* : commandant Canale, capitaine adjudant-major Lucas.

Le commandant Canale était en Kabylie, et le bataillon, commandé provisoirement par le commandant Bertrand, était en colonne à Sebdou.

3e *bataillon* : commandant Bertrand, capitaine adjudant-major de Saint-Julien.

Le commandant Bertrand commandait provisoirement le 2e bataillon, et le commandant Bourdon le remplaçait à Mostaganem.

Ce bataillon avait sa 1re compagnie à Relizane, sa 2e à Ammi Moussa, sa 3e à Zemmorah, les 4e, 5e, 6e à Mostaganem.

4e *bataillon :* commandant Bourdon, capitaine adjudant-major Cazac.

Le commandant Bourdon était à Mostaganem, et le bataillon commandé provisoirement par le commandant Bastidon, à la suite du corps, était à la colonne expéditionnaire de la Kabylie orientale (colonne Saussier).

Les quatre compagnies de dépôt avec les capitaines Gelly, Beyer, Peyron et Guérin, étaient à Mostaganem.

Les désastres de la guerre avec l'Allemagne devaient avoir en Algérie un terrible contre-coup. Au commencement de 1871, la colonie était complètement dépourvue de troupes. La majeure partie de l'armée d'Afrique avait été détruite à Wissembourg, à Wœrth, à Sedan; en outre, les dépôts des corps avaient envoyé d'Algérie presque toutes les compagnies que l'on avait pu organiser par la suite. Elles combattaient encore sur la Loire ou dans l'Est. A leur place, les Arabes ne voyaient plus pour garder nos postes, même les plus importants, que des troupes inexpérimentées, milices ou gardes mobiles, mal armées, mal équipées, peu ou point instruites. Ces soldats d'occasion, quelque grands que fussent leur courage et leur bonne volonté, étaient loin d'avoir aux yeux des indigènes le prestige des vieux régiments d'Afrique.

Le commandement était désorganisé; le gouvernement militaire, si craint et si respecté à la fois par les indigènes, venait d'être supprimé et remplacé par un pouvoir civil, dont l'avènement semblait marquer à leurs yeux la fin du régime de la force.

Le moment était donc propice pour une insurrection.

La France n'avait plus d'armée, sa force était détruite, la fin de sa domination sur les musulmans était enfin arrivée, et Dieu, sans doute, allait permettre de jeter à la mer ces chrétiens maudits, contre lesquels dans presque tous les cœurs la haine n'avait pas désarmé.

La révolte fut encore hâtée par quelques réformes intempestives ou hâtivement appliquées. La naturalisation en masse des indigènes israélites provoqua une explosion d'indignation chez les populations arabes, pour qui le juif est une race servile et méprisée occupant le dernier degré de l'échelle sociale.

Des premiers symptômes d'insurrection se manifestèrent dès le mois de janvier. Un escadron du 3e spahis, stationné à la smala d'Aïn Guettar et désigné pour aller combattre en France, refusa formellement de quitter l'Algérie. Les spahis enlevèrent leurs

tentes et allèrent s'installer avec leurs familles et leurs troupeaux en dehors du territoire de la smala.

Ce mouvement de révolte entraîna la défection de la puissante tribu des Hamenchas, dont les contingents bloquèrent Soukharras dès le 25 janvier.

La ville fut bientôt dégagée par une petite colonne aux ordres du général Pouget, commandant la subdivision de Bône; mais presque aussitôt l'insurrection éclatait dans la Kabylie orientale.

Le 14 février, le poste d'El Miliah, entre Constantine et Collo, était attaqué, le village était incendié et la petite garnison étroitement bloquée dans le bordj.

A cette nouvelle, l'autorité militaire réunit en hâte toutes les troupes disponibles pour combattre l'insurrection.

Le 4e bataillon du régiment, qui était depuis le 5 février stationné à Alger, reçut l'ordre, le 16, de se tenir prêt à partir le lendemain pour la Kabylie orientale.

Le bataillon était composé comme il suit :

BASTIDON, chef de bataillon, commandant le bataillon.
CAZAC, capitaine, adjudant-major.

1re compagnie.

BOLUIX, capitaine.
GIRTSCHY, lieutenant.
MOHAMMED BEN CHERIF BEN AÏDOUDI, id.
BURTON, sous-lieutenant.
CHERIF BEN FALOUK, id.

2e compagnie.

D'UZER, capitaine.
CHERVAU, lieutenant.
AMO BOU TERFA, id.
PY, sous-lieutenant.
MOHAMMED OULD EL HADJ AMAR, id.

3e compagnie.

GRIFFON, capitaine.
DUSSERT, lieutenant.
MOHAMED BEN GUERRACH, id.
MAILLET, sous-lieutenant.
MOHAMMED BEN AHMED, id.

4e compagnie.

CARMEJEANNE, capitaine.
CHENOZ, lieutenant.
BACHIR BEN DERROUICH, id.
GRASSY, sous-lieutenant.
MOHAMMED EL ARBI BEN OURSMIA, id.

5e compagnie.

GACON, capitaine.
FILHON, lieutenant.
ABDALLAH BEN KADOUMA, id.
ROYER, sous-lieutenant.
ALI BEN CHABAN, id.

6e compagnie.

FONT, capitaine.
CAUDRON, lieutenant.
TOUATI BEN CHOUKA, id.
FONTÈS, sous-lieutenant.
CADDOUR BEL AID, id.

Le 17 février, ce bataillon s'embarqua sur le *Jura*, avec une section d'artillerie et deux compagnies du 1er zouaves. Cette petite colonne était sous les ordres du lieutenant-colonel DESTENAY. Elle débarqua à Stora le 18, à 8 heures du soir ; à 11 heures, elle prit le chemin de fer, qui, dans la nuit, la transporta jusqu'au Hamma, à 10 kilomètres de Constantine. Le 20, elle alla camper

à Smendou et, le 21, gravissant les pentes du djebel Msid ben Aïcha, elle se rendit à El Ma el Abiod, où elle se réunit à quelques troupes placées sous les ordres du colonel de Dancourt, du 3e spahis.

Le lendemain, la 2e compagnie, qui avait été envoyée en avant, pour protéger une corvée chargée de réparer la route que devait suivre la colonne, fut tout à coup attaquée par de nombreux contingents kabyles qui avaient pu parvenir à se dissimuler dans des anfractuosités de rochers et dans d'épaisses broussailles. La compagnie du capitaine D'UZER résista vigoureusement, mais elle allait être débordée, quand la 3e et la 4e arrivèrent à son secours.

Après un échange de coups de fusil qui ne dura pas moins de deux heures, les Kabyles, attaqués de front et de revers, furent forcés d'évacuer leurs positions, sur lesquelles ils abandonnèrent quelques cadavres. Nous n'avions de notre côté qu'un tirailleur blessé. Les travaux de réparation de la route continuèrent toute la journée avec activité.

Le 23, la colonne du général Pouget, qui venait de pacifier la région de Soukharras, arriva au camp d'El Ma el Abiod.

Toutes les troupes qui y étaient réunies furent divisées en deux brigades sous les ordres du colonel de Dancourt et du lieutenant-colonel DESTENAY. Le bataillon fit partie de la 2e brigade.

La colonne était alors en force pour agir sur les tribus dissidentes.

Le 24, le bataillon alla razzier et brûler plusieurs villages au nord d'Aïn Iagouth; il eut un homme tué et deux blessés.

Le 25, la même punition fut infligée aux villages des Beni Caïd; le bataillon eut un homme tué pendant la razzia.

Les environs du camp étant ainsi dégagés, la colonne tout entière prit la direction d'El Miliah. Elle campa, le 27, à Naïma, et, le lendemain, elle n'était plus qu'à 7 kilomètres d'El Miliah lorsque le convoi et la première brigade, qui formait l'arrière-garde, furent attaqués par les Kabyles surgissant des bois à droite et à gauche de la route. Les 4e et 5e compagnies du bataillon, qui étaient de flanc-garde, occupaient à ce moment un mamelon sur le côté gauche de la route; elles se jetèrent résolument sous bois, et, après une charge vigoureuse, elles réussirent à repousser l'ennemi et à dégager le convoi. Deux tirailleurs furent tués dans cette affaire.

La colonne, continuant sa route, arriva bientôt devant le bordj d'El Miliah; les contingents kabyles qui le tenaient bloqué s'étaient dispersés à son approche. Le siège d'El Miliah avait duré treize jours; la petite garnison, composée d'un faible détachement du 43e mobiles, avait brillamment repoussé trois attaques de vive force.

La colonne séjourna à El Miliah jusqu'au 6 mars, envoyant

pour pacifier le pays de fortes reconnaissances, au cours desquelles, le 3 et le 4 mars, deux tirailleurs furent encore blessés.

Les tribus des environs, découragées sans doute par l'insuccès de leurs tentatives sur notre poste, ne tardèrent pas à faire leur soumission. Le général Pouget leur imposa un désarmement rigoureux, qui jusqu'à la fin des hostilités, mit les populations du cercle de Collo et de Philippeville dans l'impossibilité de participer à l'insurrection.

Après la soumission complète du district, la colonne prit la direction de Sétif, qui était complètement dégarni de troupes.

Elle partit d'El Miliah le 6 mars et arriva le 8 à Milah, où elle séjourna trois jours. Mais de nouveaux troubles éclatant aux environs de Tebessa, dont le commandant supérieur avait été attaqué au cours d'une reconnaissance, le général Pouget partit en toute hâte dans cette direction avec 2,200 hommes de toutes armes. Le reste de la colonne, environ 1,200 hommes, dont le bataillon du 2e tirailleurs, passa sous les ordres du colonel de Dancourt.

Partie de Milah le 12, la colonne de Dancourt rejoignit, le 13, à la Baraque, la grand'route de Constantine à Sétif et arriva le 16 dans cette dernière ville.

On y apprit que des événements venaient de se produire, plus graves encore que les mouvements insurrectionnels de Soukharras, d'El Miliah ou de Tebessa : le bachagha de la Medjana venait de faire défection.

Si el Hadj Mohammed ben el Hadj Ahmed el Mokrani, chef de l'ancienne et puissante famille des Oulad Mokran et dont l'influence héréditaire s'étendait bien au delà des limites de son commandement, avait donné sa démission, motivée sur l'établissement du régime civil. Il avait renvoyé les insignes de la Légion d'honneur et adressé au gouverneur une véritable déclaration de guerre.

Le 16 mars, le jour même où la colonne de Dancourt arrivait à Sétif, El Mokrani, à la tête d'une armée de 8 à 10,000 hommes, se présentait devant Bordj bou Arréridj, défendu seulement par deux compagnies de mobiles sous les ordres du commandant de Cheyron, du 8e hussards.

En hâte, la population européenne se réfugia dans le bordj avec la garnison, tandis que les contingents du bachagha saccageaient la ville et détruisaient les fermes voisines. Ils se répandirent dans toute la plaine, mais leurs efforts échouèrent sous les murailles du bordj, devant le feu des défenseurs.

La situation était grave. Sétif n'était guère en état de résister à un coup de main. Si les insurgés emportaient Bordj bou Arré-

ridj, rien n'arrêtait plus leur marche jusqu'à Constantine, où une partie de la population indigène se préparait déjà à leur donner la main.

Entraînées par l'exemple du bachagha, les tribus faisaient défection de toutes parts, les exploitations isolées étaient dévastées, les postes attaqués et investis; l'insurrection n'allait pas tarder à gagner toute la province de Constantine et la majeure partie de celle d'Alger.

Il importait donc au plus haut point de ne pas laisser succomber la faible garnison de Bordj. Le lendemain de son arrivée à Sétif, la colonne de Dancourt quitta la ville et se porta à Aïn Messaoud. Le colonel Bonvalet, commandant la subdivision, vint l'y rejoindre et en prit le commandement direct. Le 19, elle reprit la marche vers l'ouest; mais elle s'arrêta sur l'oued Bou Salam, après avoir franchi à peine quelques kilomètres. C'est que les plus inquiétantes nouvelles parvenaient au colonel Bonvalet. Le bachagha avait, disait-on, 25,000 hommes autour de lui; dans la colonne même, la fidélité des goums était quelque peu suspecte; de plus, un mouvement en avant découvrait encore Sétif, déjà bien exposé au milieu des tribus en pleine effervescence. Craignant de marcher à un désastre complet, le colonel Bonvalet revint le 19 à Aïn Messaoud pour y attendre les renforts qu'il demandait au général Augeraud, commandant la division.

Le 24, ces renforts étant arrivés, la colonne se remit en marche et alla camper sur l'oued Bou Salam; le lendemain, elle bivouaqua à Aïn Iagouth, et, enfin, le 26, elle parut devant Bordj bou Arréridj.

Les Arabes avaient battu en retraite dès le matin et l'on n'apercevait plus que quelques vedettes couronnant les crêtes dans la direction de l'ouest et du nord.

La petite garnison avait fait une héroïque résistance; il restait au pied de ses remparts plus de 200 cadavres que les Arabes n'avaient pas pu emporter; mais elle était à bout de force et les vivres et l'eau étaient sur le point de lui manquer. Après l'avoir ravitaillée, la colonne alla camper à 2 kilomètres en avant de Bordj pour protéger la source qui alimente le poste.

Le 2 avril, le général Saussier arriva avec de nouveaux renforts et prit le commandement de la colonne, qui fut désormais dénommée colonne de la Kabylie orientale. Elle était solidement constituée par dix bataillons, cinq escadrons et une batterie et demie d'artillerie. Le lieutenant-colonel Destenay fut appelé à y remplir les fonctions de chef d'état-major.

Le 8 avril, la colonne leva le camp sans bruit et partit de bon

matin pour se porter sur Bordj Medjana, résidence du bachagha et quartier général de l'insurrection.

El Mokrani y avait réuni autour des richesses de sa famille la majeure partie de ses contingents.

A 10 heures, la colonne arriva en vue du bordj. Le bachagha, avec ses goums, avait pris position sur les mamelons situés au nord, afin de couvrir un défilé par lequel s'écoulaient ses bagages.

Après que l'artillerie eut canonné l'ennemi, l'infanterie se porta en avant avec entrain ; le succès fut décidé par une charge du bataillon conduit par le capitaine Griffon, et la colonne campa sous les murs du bordj. Le bataillon n'avait perdu qu'un blessé pendant l'attaque.

Les jours suivants furent employés à incendier les villages et à razzier les troupeaux des tribus dissidentes.

Le 10, le bataillon eut un homme blessé en razziant les villages des Oulad Nabet; le 12, un autre tirailleur fut blessé au cours d'unè reconnaissance offensive.

El Mokrani s'était retiré plus au nord vers la ville kabyle de Zamourah. Le général Saussier ne voulut point l'y poursuivre dans une région extrêmement difficile au milieu de populations insurgées. Il résolut de se porter sur le djebel Morissen, d'où il couvrait Bordj bou Arréridj et surveillait tous les débouchés de la Kabylie.

Le 14 avril, la colonne se mit en route après avoir fait sauter Bordj Medjana et après avoir détruit le village.

Les crêtes rocheuses qui surplombent la plaine de la Medjana ne furent enlevées qu'après un vif engagement auquel le bataillon du régiment n'eut point à prendre part. Un autre engagement assez violent eut lieu sur les hauteurs pour rejeter dans la plaine les Kabyles qui avaient suivi la colonne et qui inquiétaient l'arrière-garde. Le bataillon y eut un homme blessé.

Nos soldats dressèrent leurs tentes sur un des contreforts du djebel Morissen, d'où la vue découvrait à la fois la riche vallée de Zamourah et la plaine de Sétif.

Le 16, un convoi de malades fut dirigé sur Bordj bou Arréridj ; à peine était-il sorti du camp qu'il fut attaqué par un parti de cavalerie ennemie ; trois bataillons, dont celui du régiment, se portèrent au secours du convoi, qui fut facilement dégagé ; l'ennemi laissa sur place une soixantaine de cadavres. Le 18, la colonne tout entière revint à Bordj bou Arréridj pour s'y ravitailler.

Cependant, l'insurrection gagnait tous les jours du terrain : le caïd Abdesselam, cousin de Mokrani, venait de faire défection ;

ses contingents occupaient le poste d'Aïn Tagout, entre Bordj bou Arréridj et Sétif, et menaçaient déjà cette dernière ville.

La colonne Saussier se mit donc en route le 20 pour se rapprocher de Sétif et rétablir les communications. Elle campa ce jour-là à Ras el Oued, après avoir eu un léger engagement avec les insurgés. La cavalerie, appuyée par un bataillon de zouaves et par deux compagnies du régiment, avait suffi à disperser les partis ennemis qui occupaient la plaine.

La colonne bivouaqua le 22 à Touruil ; le 23, elle atteignit de bonne heure Aïn Messaoud, où l'on ne s'arrêta que le temps de faire le café. Puis, toute la colonne, précédée par la cavalerie, se dirigea sur le djebel Meghris au nord de Sétif, où l'on signalait la présence d'importants rassemblements d'insurgés appartenant aux Oulad Nabet. Après douze heures de marche dans un pays extrêmement difficile, la colonne s'arrêta pour camper au Teniet Akouka. La cavalerie, soutenue par 200 volontaires du bataillon, fut lancée à 4 kilomètres plus loin pour aller razzier les villages des Oulad Nabet. Le butin fut considérable et sa vente produisit plus de 30,000 francs.

Le 25, la colonne s'avança jusqu'à Chabet Cheurfa pour protéger le ravitaillement du poste de Takitount et, le 28, elle rentrait à son ancien camp d'Aïn Messaoud.

Mais un autre point de concentration des insurgés était encore signalé au nord-ouest de Sétif dans le djebel Guergour. Bou Mezrag, frère de Mokrani, y réunissait, dans les défilés de l'oued Bou Salam, des contingents de jour en jour plus nombreux.

Le 30, à 1 heure du matin, une forte colonne mobile, dont faisait partie le bataillon du régiment, quitta le camp sous les ordres directs du général Saussier. Elle arriva, vers 9 heures, en face des hauteurs sur lesquelles s'étaient établis les insurgés. Toutes les crêtes en avant du village d'El Aïoun étaient garnies de fantassins ennemis. Mais ceux-ci n'opposèrent à notre attaque qu'une faible résistance, et, après un engagement assez court, nos bataillons purent occuper le village, où l'on vida de nombreux silos pleins d'orge et de blé. La colonne rentra le lendemain au camp d'Aïn Messaoud.

Ce dernier succès conjurait pour le moment tout danger du côté de la Medjana ; la colonne Saussier put donc s'installer au camp d'Aïn Messaoud pour y prendre quelque repos. Du 4 ou 8 mai seulement, elle fit un mouvement sur Aïn Tagout pour couvrir le ravitaillement de Bordj bou Arréridj.

La région de Sétif paraissait d'autant plus tranquille, que El Mokrani s'était éloigné vers l'ouest pour organiser l'insurrection



dans la Grande Kabylie. On apprit bientôt qu'il avait été tué, le 5 mai, dans un combat soutenu sur l'oued Soufflat contre la colonne du général Cerez.

Sa mort était pour les insurgés une perte considérable ; elle devait être loin cependant de marquer la fin de l'insurrection. De nouveaux chefs, n'ayant peut-être pas l'influence personnelle de Mokrani, mais déployant autant d'ardeur et plus de fanatisme, allaient sur divers points prendre la direction de la révolte.

Dans le bassin de l'oued Sahel, Si Aziz ben Amzian, d'une famille de marabouts vénérés, prêchait la guerre sainte et entraînait dans la défection les quelques tribus de la région qui nous étaient encore fidèles.

Il avait réuni autour de lui 4 à 5,000 fantassins et un millier de cavaliers, avec lesquels il bloquait le poste de Takitount et menaçait déjà Sétif. La colonne Saussier fut encore obligée de reprendre la campagne.

Le 10 mai, le général fit lever le camp et se porta résolument en plein pays kabyle, à Aïn Roua, au pied du djebel Hanini. Pendant sa marche, la colonne rencontra les dissidents au nombre d'environ 4,000 fantassins et 500 cavaliers, qui avaient pris position sur les hauteurs dominant la route. Quatre bataillons s'emparèrent des crêtes tandis que la cavalerie, appuyée par le bataillon du régiment, déborda l'ennemi pour lui couper la retraite ; elle parvint à lui faire quelques prisonniers.

Le 12, la colonne se porta contre la belliqueuse et puissante tribu des Amouchas qui fournissait à Si Aziz la majeure partie de ses contingents.

Dès son arrivée au pied des pentes du plateau d'Aïn Guern, elle fut accueillie par le feu des Kabyles qui, forts de 2,000 fantassins et 300 cavaliers, avaient pris position sur les crêtes au-dessus de son flanc gauche.

Au bout d'une heure, l'artillerie avait préparé l'attaque, le général se disposait à lancer ses colonnes d'assaut, la cavalerie était prête à couper la retraite à l'ennemi, lorsque tout mouvement fut arrêté par un orage d'une violence extrême accompagné d'un brouillard intense. L'ennemi profita de cette hésitation et se déroba ; on campa le soir sur les positions qu'il avait abandonnées.

Le lendemain, la colonne se porta sur Takitount et en dégagea la garnison ; on y fit séjour le 14.

Dans l'après-midi, de nombreux contingents, descendus des hauteurs du Babor, vinrent se grouper dans les ravins situés au nord du camp. Leur intention évidente était de nous attaquer pendant la nuit. Le général, prévenant leur offensive, lança aussitôt contre

eux deux bataillons du 78ᵉ de marche et le bataillon du 2ᵉ tirailleurs, avec mission de rejeter l'ennemi de l'autre côté de l'oued Berd.

Les trois bataillons, les tirailleurs en tête, s'élancèrent avec entrain et eurent vite fait de nettoyer les fourrés qui garnissent le fond de la vallée. Entraînés par leur élan, ils gravirent même les pentes opposées, en poussant l'ennemi devant eux. Mais la nuit était venue et quand ils reprirent le chemin du camp, les Kabyles en masse se jetèrent à leur poursuite. Serrés de très près, leur retour allait être sérieusement compromis quand le général Saussier envoya à leur secours le bataillon du 3ᵉ tirailleurs et le 28ᵉ bataillon de chasseurs à pied. Ce renfort ne fut pas suffisant et deux nouveaux bataillons durent encore être engagés pour faciliter la retraite des premiers.

Le bataillon du 2ᵉ tirailleurs ne reprit son bivouac qu'à 9 heures du soir. Ses pertes étaient sensibles. Il ramenait 2 tués et 13 blessés; trois tirailleurs avaient, en outre, disparu pendant la poursuite.

Le lendemain on brûla les villages environnants; le soir, les Kabyles vinrent encore attaquer une grand'garde du 78ᵉ à laquelle ils mirent hors de combat 2 officiers et 20 hommes.

Mais les plus inquiétantes nouvelles arrivaient de Sétif où le colonel Bonvalet était impuissant à contenir les insurgés qui saccageaient et brûlaient toutes les fermes des environs. Le général Saussier dut se résoudre à se rapprocher de Sétif, et le 16, il venait camper avec sa colonne sur le versant nord du djebel Meghris. La journée du 17 fut employée à razzier les Oulad Saïd, fraction des Amouchas qui, la veille, avaient violemment attaqué l'arrière-garde de la colonne. Le 18, on alla camper à quelques kilomètres plus loin, à Aïn el Haounez ; on y fit séjour le 19.

Cependant cette retraite de la colonne enhardissait encore l'insurrection.

Si Aziz s'était transporté à notre suite au milieu des Amouchas d'où il paraissait nous avoir chassés. Pour lui enlever l'ascendant moral de ce prétendu succès, le général Saussier résolut de se reporter vers le nord.

Le 20, la colonne campa à Teniet el Ghenem, après un petit combat d'avant-garde dans lequel furent engagées deux compagnies du régiment. Le 21, on fit séjour; le 22, dépassant Takitount, la colonne vint camper à Aïn el Hanech, au pied du djebel Babor. Au passage de l'oued Delfa, l'ennemi avait résisté vigoureusement, mais il avait été rejeté dans la montagne ; le bataillon y avait eu un blessé. Le 24, dans une reconnaissance aux environs du camp,

le bataillon eut encore un tirailleur blessé. Le 25, le général fit, avec six bataillons sans sacs, une sortie pour déloger les Kabyles des hauteurs de Teniet Selt, sur la rive gauche de l'oued Berd. Le bataillon ne prit pas part à cette opération.

Le 27, les Amouchas, fanatisés par les prédications de Si Aziz, n'avaient encore donné aucun signe de soumission ; du côté de Sétif, la situation s'aggravait toujours ; aux portes de la ville, la tribu des Rhiras avait fait défection et, le 23, le poste d'Aïn Messaoud avait été violemment attaqué. Le colonel Bonvalet avait grand'peine à couvrir la ville, où la population était en proie à des appréhensions malheureusement trop justifiées. Le général Saussier dut encore interrompre ses opérations contre les Amouchas, pour aller dégager Sétif.

Le 28, la colonne vint camper à El Ouricia, à 15 kilomètres au nord de la ville. De là, il était possible de diriger un coup de main contre les Rhiras, de concert avec la colonne Bonvalet. A cet effet, le général Saussier quitta le camp le 29 au soir, avec une colonne légère composée de deux escadrons de chasseurs d'Afrique, du bataillon du 2e tirailleurs et de deux compagnies de zouaves. Afin d'accélérer la marche, l'infanterie était, par moitié, montée sur des mulets de réquisition.

Cette colonne volante arriva le 30, à 2 heures du matin, au Mesloug, à 15 kilomètres au sud-ouest de Sétif ; elle s'y réunit au colonel Bonvalet, qui avait avec lui environ 600 hommes : chasseurs, zouaves et tirailleurs.

Toutes ces troupes se remirent en marche à 4 heures et, bien que le passage de l'oued Guellal eût fait perdre quelques instants, la cavalerie parvint à surprendre et à disperser les rassemblements des Rhiras ; les insurgés s'enfuirent presque sans combattre, abandonnant femmes, enfants, tentes et troupeaux ; nos chasseurs poursuivirent les fuyards et leur tuèrent quelques hommes, parmi lesquels le caïd de la tribu.

Dans la journée, les deux colonnes revinrent bivouaquer au Mesloug et, le 31 mai, la colonne volante rejoignit le camp d'El Ouricia.

On y séjourna jusqu'au 8 juin ; à cette date, l'arrivée à Sétif de la colonne du lieutenant-colonel Marié, qui venait d'opérer dans la subdivision de Batna, permit au général Saussier de s'écarter un peu de Sétif et de reprendre ses opérations contre les Amouchas.

Le 8 juin, la colonne se porta donc sur Aïn Gaoua, au pied du djebel Babor. En y arrivant, les tirailleurs furent lancés contre les contingents qui avaient pris position sur les hauteurs environnantes. Après un court engagement, les Kabyles se retirèrent

laissant quelques cadavres sur le terrain; le bataillon avait un homme blessé.

Dans la soirée du 13, la grand'garde fournie par les zouaves et installée sur un piton au nord-ouest du camp, fut attaquée avec fureur et perdit en un instant deux officiers et dix hommes; le bataillon de tirailleurs, accouru à son aide, repoussa les Kabyles dans la montagne. Le lendemain, le camp fut transporté à 5 kilomètres plus au sud dans un pays moins difficile, à Bou Tigaount.

Le 15, la colonne reçut un renfort de quatre compagnies du 3ᵉ zouaves et le lendemain elle se porta à Bou Chaama, à 6 kilomètres de Takitount. Le soir même de son arrivée à ce nouveau bivouac, elle fut attaquée avec acharnement par les Amouchas. Ceux-ci, réunis au nombre de plus de 2,000, assaillirent à la fois le camp par le nord, l'ouest et le nord-ouest et la ligne de nos grand'gardes se trouva tout à coup aux prises avec eux sur un front de près de 6 kilomètres. Malgré l'audace et la vigueur avec lesquelles les Kabyles essayèrent d'enlever les différentes positions qui pouvaient leur ouvrir le chemin du camp, ils furent partout repoussés par nos troupes et cessèrent le combat vers 1 heure et demie du matin; le bataillon avait eu dans cette affaire un tirailleur tué et un autre blessé.

Dans la soirée du 18, ces mêmes contingents renouvelèrent leurs tentatives sur les faces est et nord du camp; leurs attaques, poussées avec plus d'acharnement encore que le 16, ne furent pas couronnées de plus de succès.

Le lendemain, la colonne quitta le bivouac de Bou Chaama, dont la situation et les abords favorisaient trop les attaques de l'ennemi, et elle vint s'établir à quelques kilomètres de là, à Dra el Caïd, dans une excellente position, ayant de l'eau en abondance et présentant une bonne situation défensive. En outre, la colonne commandait de là les tribus insurgées, elle couvrait les campements des Oulad Nabet, récemment soumis, protégeait Sétif et mettait les Kabyles dans l'impossibilité de déboucher par la route du Chabet el Akra.

La colonne séjourna une vingtaine de jours au camp de Dra el Caïd, rayonnant aux environs et pesant durement sur les populations insurgées, en razziant leurs troupeaux, en incendiant leurs villages et leurs récoltes.

Le 21, une forte reconnaissance de six bataillons et d'un escadron se dirigea vers le nord et pénétra jusqu'aux défilés du Chabet el Akra.

Les villages des Oulad Meraï, des Oulad Aziz, des Oulad Salah

furent successivement détruits. On n'en incendia pas moins d'une quarantaine dans un rayon de 12 kilomètres, autour de Dra el Caïd.

Le 26, une colonne volante, dont faisait partie le bataillon du régiment, se rendit à Djermouna, au centre du territoire des Sahels Gueblis et y razzia quatre villages importants. Dans cette opération, le bataillon fut fortement engagé; le sous-lieutenant MAILLET y fut blessé, ainsi qu'un sergent indigène et deux tirailleurs.

Ces terribles châtiments infligés aux insurgés firent sur eux une salutaire impression, et, bientôt, la majeure partie des Amouchas et des Sahels Gueblis vint demander l'aman.

Le 9 juillet, la région de Takitount était pacifiée. La colonne quitta le camp de Dra el Caïd, se porta d'abord à Mezoudj el Ahmar, puis, le 11, elle arriva à Dra el Arba, importante position qui commande les passages des Babor, entre les Beni Yala et les Oulad Abd el Djebbar.

Le 12, vers midi, le camp fut attaqué par Bou Mezrag, conduisant lui-même à l'assaut de nombreux contingents. Au bout de deux heures de combat, Bou Mezrag était complètement défait et ses goums dispersés avec de grandes pertes; une cinquantaine d'insurgés, pris les armes à la main, furent aussitôt passés par les armes.

Nos troupes, continuant la poursuite, brûlèrent ou razzièrent sur leur passage une dizaine de villages.

Ce dernier succès amena la soumission immédiate des fractions dissidentes du Sahel Guebli.

Poursuivant ses avantages, la colonne alla, le 13, camper à Merdjez Oumena, sur la rive droite de l'oued Sahel. Elle dispersa pendant sa marche les dernières bandes qui n'avaient pas encore posé les armes.

La colonne n'était là qu'à quelques kilomètres de Seddouck, résidence du cheikh Ben Haddad, le père de Si Aziz. Le grand âge de ce vieux marabout l'avait empêché de prendre à l'insurrection une part matérielle, mais il en avait été cependant un des plus ardents instigateurs. Désespérant d'échapper à nos colonnes, qui rétrécissaient leur cercle autour de lui, le vieux Ben Haddad vint, le 14 juillet, se remettre entre les mains du général Saussier. Depuis une douzaine de jours, Si el Aziz lui-même avait été pris par la colonne du général Lallemand. Cette double capture décapitait la résistance et assurait la défaite de l'insurrection kabyle.

Il n'y avait plus qu'à procéder à la pacification du pays; mais celui-ci avait été si profondément ébranlé par cette formidable

insurrection, que le calme fut long à se rétablir et que les dernières opérations ne prirent fin qu'au mois d'octobre.

Le 18, le bataillon du 2ᵉ tirailleurs quitta le camp de Merdjez Oumena et se sépara de la colonne Saussier. Il avait pour mission de conduire à Bougie le cheikh Ben Hadded et les otages dont le général Saussier avait exigé la remise. Le bataillon arriva le 19 à destination, sous la conduite du commandant Bastidon, car le colonel Destenay avait déjà quitté la colonne, le 25 juin, au camp de Dra el Caïd, pour retourner à Mostaganem.

La décroissance de l'insurrection kabyle rendait moins nécessaire la présence dans l'Est des forces considérables qui y avaient été rassemblées ; aussi, le 4ᵉ bataillon ne retourna-t-il pas à la colonne Saussier. Le 23 juillet, il s'embarqua sur la *Dryade* et arriva le lendemain à Alger. Mais l'heure du repos n'avait pas encore sonné pour lui, et, trois jours après, il reprenait la campagne pour aller, à l'ouest d'Alger, combattre de nouveaux insurgés.

Dans le cercle de Cherchell, les Beni Menacer venaient de faire défection ; ils avaient incendié les villages européens, bloquaient nos postes et tenaient la route d'Alger à Cherchell.

Tandis que les troupes de Milianah se mettaient en mouvement pour aller faire rentrer cette tribu dans le devoir, une seconde colonne fut organisée à Alger sous les ordres du colonel Ponsard, avec mission de coopérer à débloquer Cherchell et de rétablir les communications le long de la côte.

Le 4ᵉ bataillon, rentré depuis trois jours de la Kabylie orientale, fut appelé à en faire partie. Il quitta donc Alger le 27 juillet avec un bataillon du 9ᵉ régiment provisoire et une section d'artillerie, et se dirigea sur Cherchell par la route du littoral.

Le 30 la colonne Ponsard arriva à Zurich, village à 14 kilomètres de Cherchell et qui n'était occupé que par un petit détachement du 9ᵉ provisoire, tiré de la garnison de la place. Les Kabyles qui bloquaient la ville s'étaient retirés à son approche.

La colonne Ponsard, complètement organisée dans les premiers jours du mois d'août, pénétra dans l'intérieur du pays et établit son centre d'action à Souk el Haad. De là, elle rayonna pendant un mois chez les Beni Menacer, razziant les villages des dissidents.

Ces opérations coûtèrent peu d'efforts, car les habitants s'étaient, pour la plupart, retirés dans les montagnes du côté de Milianah.

Dès le début d'ailleurs, Si Maleck, le principal instigateur de la révolte, avait été tué dans une escarmouche avec nos tirailleurs :



La 1re et la 2e compagnie du bataillon étaient sorties pendant la nuit pour aller au-devant d'un détachement de zouaves qui venait de Cherchell. Au point du jour, elles tombèrent sur un parti de cavaliers arabes qu'elles n'eurent point de peine à disperser. Quelques cadavres restèrent sur le terrain et, parmi eux, celui de Si Maleck, qui fut rapporté au camp.

Dans les premiers jours de septembre, les populations étaient rentrées et le pays complètement soumis. Le 4e bataillon reçut l'ordre de rejoindre sa garnison.

Parti de Milianah le 6 septembre, il fut transporté en chemin de fer jusqu'à l'Hillil et arriva à Mostaganem le 8 septembre.

Son absence avait duré plus de sept mois, pendant lesquels il avait été constamment en expédition.

Le 4e bataillon ne fut pas le seul à prendre part à la répression de l'insurrection kabyle. Le 17 avril, le commandant Canale, qui commandait la fraction du régiment reformé à Mostaganem, avait reçu l'ordre d'envoyer dans l'est tout ce qu'il y avait d'hommes disponibles.

C'est que, depuis le commencement du mois, la révolte faisait de tels progrès dans la Grande Kabylie que l'on craignait à chaque instant de voir les insurgés envahir la Métidja et arriver jusqu'aux portes d'Alger.

Le commandant Canale partit lui-même dès le lendemain, avec les quatre premières compagnies du 1er bataillon, les seules qui fussent reconstituées, — encore l'étaient-elles depuis quelques jours seulement, et elles ne comprenaient guère que des hommes récemment rentrés d'Allemagne, imparfaitement rétablis des fatigues de la campagne de France et des épreuves de la captivité.

Elles étaient ainsi composées :

Canale, chef de bataillon, commandant.

Ollivier, capitaine adjudant-major.

1re compagnie.

Sénac, capitaine.
Ducourret, lieutenant.
Mohammed ben Aissa, id.
Vidrau, sous-lieutenant.
Mohammed ben Ahmed, id.

2e compagnie.

Henry, capitaine.
Raté, lieutenant.
Fougloú ben Kaïous, id.
Pinard, sous-lieutenant.
Mohammed ben Mohammed, id.

3e compagnie.

Comte, capitaine.
Bastouil, lieutenant.
El Hadj ben Adda, id.
Aubousseau, sous-lieutenant.
Amo ben Zitouni, id.

4e compagnie.

Hesseling, capitaine.
Bailleul, lieutenant.
Miloud ben Caddour, id.
Arros, sous-lieutenant.
Abd el Kader ben Dekkich, id.



Ce petit bataillon s'embarqua en chemin de fer à l'Hillil le 20 avril.

Il avait d'abord Alger comme destination; mais à Orléansville le commandant CANALE reçut l'ordre de s'arrêter à Maison-Carrée. Le lendemain, le détachement arriva à l'Alma, où se concentraient, sous les ordres du colonel Fourchault, les quelques troupes disponibles et les milices mobilisables de la province d'Alger.

On y était déjà en contact avec les contingents ennemis. Le 22 au matin, une grand'garde fournie par le 1er tirailleurs fut attaquée. Les compagnies SÉNAC et HENRY, envoyées pour la dégager, rentrèrent au camp deux heures après, ayant heureusement rempli leur mission sans avoir éprouvé aucune perte.

Le lendemain soir, le colonel Fourchault partit avec les trois premières compagnies du bataillon, quelques compagnies de zouaves et un peloton de cavalerie, pour aller porter secours au village de Palestro, vigoureusement attaqué par les Kabyles. Cette petite colonne arriva au Fondouk à minuit; elle en repartit à 2 heures du matin et atteignit enfin Palestro à 4 heures du soir, après une marche forcée de vingt heures. Il était malheureusement trop tard : Palestro était tombé aux mains de l'ennemi.

Les habitants s'étaient courageusement défendus; mais, à bout de vivres et de munitions, cernés par plusieurs milliers d'insurgés, ils avaient fini par succomber; soixante avaient été massacrés sur place; une quarantaine d'autres, sauvés sans doute par l'approche de la colonne, avaient été conservés comme otages. Après avoir brûlé le village, les Kabyles s'étaient retirés avec leurs prisonniers dans les montagnes environnantes.

Le colonel Fourchault, avec ses quelques compagnies, n'était guère en sûreté au milieu de ce pays insurgé. Aussi le 25 reprit-il le chemin du camp de l'Alma. Pendant la marche, les compagnies du régiment chargées du service de flanqueurs eurent un engagement assez vif avec les Kabyles, qui essayèrent de défendre le pont de Ben Hini sur l'oued Isser. Cette affaire coûta au bataillon 1 tué et 3 blessés.

Après avoir campé au Fondouck, la colonne atteignit le camp de l'Alma, le 26 avril.

Le 1er mai, des renforts importants étant arrivés, la colonne passa sous les ordres du général Lallemand et prit le nom de colonne de la Grande Kabylie. Les troupes furent formées en deux brigades aux ordres des colonels Fourchault et Faussemagne; les quatre compagnies du régiment firent partie de la première.

Les insurgés kabyles devenaient de plus en plus entreprenants

et, le 3 mai, ils vinrent attaquer le camp de l'Alma sur deux de ses faces. Vigoureusement reçus par les compagnies Comte et Hessling, qui étaient de grand'garde, ils se retirèrent après avoir subi des pertes considérables. De notre côté, un seul tirailleur avait été blessé.

Le 5, la colonne, prenant l'offensive à son tour, partit pour aller tourner le col de Beni Aïcha, d'où les insurgés menaçaient la plaine de la Métidja.

Elle campa le 6 à Aïn Sultan, razzia, le 7, quelques fractions de tribus qui avaient pris part aux massacres de Palestro et atteignit le col le 8. Le lendemain, le bataillon fut encore engagé pour résister à une attaque vigoureusement menée contre le camp par quelques centaines d'insurgés.

Le 10, la colonne se dirigea sur Tizi Ouzou, qui, depuis le 17 avril, était bloqué par les Kabyles. Elle y arriva le 11. Pendant la marche, une reconnaissance, conduite par le colonel Fourchault, avait été attaquée ; les 1re et 2e compagnies, lancées à son secours, avaient traversé le Sebaou au pas de course et leur seule apparition avait suffi pour dégager le colonel.

Après trois jours de repos, la colonne se dirigea le 15 sur Dellys, qui était également bloqué par les dissidents ; le 17, un tirailleur fut blessé pendant que le bataillon faisait le service de flanc-garde.

La colonne arriva le 18 à Dellys et en repartit le 20 pour se porter sur le territoire des Flisset el Bahar.

Le 22, les 3e et 4e compagnies enlevèrent le village de Tifilkount, tandis que les 1re et 2e, chargées d'opérer une diversion, s'emparaient d'un fort troupeau de bœufs et de moutons. La colonne se dirigea de nouveau sur Tizi Ouzou, où elle arriva le 29, après être passée par Freha et par Temda.

Le 31 mai, le bataillon fit partie d'une reconnaissance dirigée sur Fort National par le colonel Fourchault. Les compagnies Comte et Hessling, conduites par le commandant Canale, s'emparèrent du plateau de Taksept. Mais à peine y étaient-elles arrivées qu'elles se trouvèrent en présence d'un nombre considérable de Kabyles qui se jetèrent sur elles avec une violence extrême, tandis que d'autres contingents cherchaient à leur couper la retraite. L'audace de ces fantassins était telle qu'ils venaient décharger leurs armes à 10 pas des deux pièces d'artillerie qui avaient suivi les tirailleurs sur le plateau. Ces deux compagnies, renforcées par la 1re, se jetèrent en avant à la baïonnette, et, à force d'énergie, réussirent à refouler les assaillants. Pendant ce temps, la 2e compagnie, qui se trouvait à gauche avec la cavalerie,

maintenait les contingents des Beni Raten, qui cherchaient à nous envelopper. La retraite s'effectua par échelons et dans le plus grand ordre.

Le bataillon avait eu dans ce combat 5 tués et 11 blessés. Le caporal SIMONOT, blessé de deux coups de yatagan, n'avait pas quitté le combat et s'était fait remarquer par son intrépidité. Le colonel Fourchault adressa d'ailleurs au bataillon les éloges les plus flatteurs dans l'ordre du jour de la brigade :

« Les quatre compagnies du 2e tirailleurs ont pris au combat une part des plus brillantes..... L'ennemi était nombreux et acharné, ses attaques vives et pressantes ; mais ses efforts ont constamment échoué devant la solidité inébranlable des soldats, qu'animait d'ailleurs le fier et bel exemple de leurs officiers. »

Le 6 juin, le colonel Barachin, du 1er zouaves, remplaça le colonel Fourchault à la tête de la 1re brigade. Le même jour, la colonne alla attaquer les contingents des Beni Khalifa ; le bataillon, placé en réserve derrière les zouaves, ne fut pas engagé en entier ; la 1re compagnie seulement, avec la 3e, fut lancée à la fin de l'action pour renforcer le 27e bataillon de chasseurs ; le lieutenant EL HADJ BEN ADDA, le sous-lieutenant MOHAMMED BEN AHMED et un caporal français furent grièvement blessés.

Le 8, la colonne campa à Souk el Khemis et, le 9, à Teghil Mamout, où elle fit sa jonction avec la colonne Cerez, qui venait de débloquer Dra el Mizan.

Le 10, la colonne Lallemand alla camper à Aguemoun. Pendant la marche, la 3e compagnie, qui était de flanc-garde, eut trois tirailleurs blessés.

Le 13, les colonnes Cerez et Lallemand campaient à Tizi Ouzou.

Le 16, à minuit, les deux colonnes réunies se portèrent chez les Beni Raten afin de débloquer Fort National. Au point du jour, elles étaient déployées au pied de la montagne. La colonne Lallemand, qui tenait la droite, était en face des hauteurs de Taksept et de Souk el Haad ; la colonne Cerez était en face des villages d'Ighil Guifri et d'Affensou. Ces positions enlevées, les deux colonnes se rejoignirent sous les remparts de Fort National.

Pendant cette journée, les compagnies du régiment avaient été activement employées ; elles avaient enlevé au pas de course plusieurs barricades et étaient arrivées les premières à Fort National. Elles avaient eu 5 tirailleurs tués et 15 blessés.

Le camp, établi d'abord sous les remparts, fut transporté le lendemain à Aboudid.

Le 20, les 5e et 6e compagnies du bataillon, parties de Mostaga-

nem le 11 juin, rejoignirent la colonne Lallemand. Elles étaient ainsi composées :

5e compagnie.	*6e compagnie.*
DENIEPORT, capitaine.	LELONGE, capitaine.
VALÈS, lieutenant.	MARQUISET, lieutenant.
MOHAMMED OULD CAID HASSAN, id.	EL HADJ MAHDI, id.
BRAGER, sous-lieutenant.	RZEWUSKI, sous-lieutenant.
N... id.	MOHAMMED BEN MOCKTAR, id.

Le 1er bataillon se trouva alors au complet.

Le 24, la colonne se remit en marche pour aller attaquer le village d'Ichériden, dernier refuge des insurgés, où ceux-ci s'étaient retranché au nombre d'environ 15,000. Ils y avaient exécuté des travaux défensifs considérables, et la crête sur laquelle est situé le village était garnie de tranchées et d'abatis sur une longueur de plus de 2 kilomètres.

L'artillerie des deux colonnes prépara longuement l'attaque de l'infanterie, puis le général Lallemand donna le signal de l'assaut.

La 1re brigade attaquait la position de front, la 2e à droite en suivant la route et la colonne Cerez à gauche en débordant l'ennemi.

Nos soldats, lancés au pas de charge, enlevèrent successivement toutes les barricades. L'attaque fut tellement vive et vigoureuse que nos pertes totales ne s'élevèrent qu'à une dizaine d'hommes, tandis que les Kabyles laissèrent plus de 200 cadavres sur le terrain. Les troupes campèrent autour du village, qui fut, dans la soirée, razzié et complètement réduit en cendres.

Le 27, la colonne se porta à Aïn Tischert et le 1er juillet à Tizi Bouiran. De là elle rayonna pendant un certain temps dans les environs pour faire rentrer les contributions de guerre imposées aux tribus. Celles-ci, terrifiées par le combat d'Ichériden, venaient de toutes parts faire leur soumission, se résignant à subir toutes les conditions du vainqueur.

La colonne se rendit ensuite dans la vallée de l'oued Sahel pour contribuer à la pacification de la Petite Kabylie, récemment soumise par la colonne Saussier.

Les colonnes Lallemand et Cerez se séparèrent au col de Tirourda ; tandis que la première descendait vers Beni Mansour, la seconde retourna à Dra el Mizan par les Beni Yenni et la vallée de l'oued Djemma.

Le 23 juillet, le bataillon du 2e tirailleurs fit partie d'une colonne mobile qui se rendit à El Kalâa, la ville sainte des Beni Abbès, pour y recevoir la soumission de cette puissante tribu.

Kalâa est la place de sûreté où les principaux propriétaires de la Medjana emmagasinaient leurs grains et mettaient leurs richesses à l'abri. Bou Mezrag et quelques autres membres de la famille des Oulad Mokran y possédaient des maisons qui furent mises au pillage.

Le 25 juillet, la colonne Lallemand fut dissoute, et, le même jour, le bataillon quitta Bordj Bohni entre El Kalâa et Bordj Medjana, pour se rendre à Bougie, où il arriva le 30.

Le 1er août, il s'embarqua à bord de la *Dryade* et arriva à Alger le 2 ; il y campa jusqu'au 6. Ce jour-là, il s'embarqua en chemin de fer et fut transporté à l'Hillil, d'où il gagna Mostaganem le 8 août.

Pendant trois mois et demi, il avait parcouru la Grande et la Petite Kabylie ; il avait pris part à une vingtaine d'engagements.

CHAPITRE XXVI

Algérie (1871-1881)

L'insurrection dans le Sud. — Colonne Colonieu. — Colonne Gand. — Les insurgés battus à El Mengoub. — Décroissance de l'insurrection. — Colonne de Flogny. — Mission de Sebdou. — Garnisons de 1871 à 1875. — Le bandit Bou Zian. — Organisation, manœuvres et garnisons de 1875 à 1881. — Députation à Paris pour recevoir le drapeau. — Garnisons en 1881.

Pendant la guerre avec l'Allemagne, le sud de la province d'Oran jouit d'une paix presque complète et, bien que l'Algérie fût entièrement dégarnie de troupes, l'insurrection permanente des Oulad Sidi Cheikh traversa justement à cette époque une de ses périodes d'accalmie.

C'est que le souvenir de la récente expédition de l'oued Guir était encore présent à la mémoire des rebelles du sud-ouest et des tribus marocaines de la frontière. D'autre part, le vieux Sidi Cheikh ben Taieb était mort à Figuig au mois de juillet 1870. Il avait été remplacé à la tête des Oulad Sidi Cheikh Gharabas par son fils Si Maâmar, lequel se trouvait à ce moment dans les meilleurs termes avec son cousin Si Sliman ben Caddour. Celui-ci avait été, à la suite de l'expédition du général de Wimpffen, nommé agha des Hamyans. Les bonnes relations qui régnaient entre les deux cousins et aussi l'énergie quelque peu brutale de Si Sliman ne contribuèrent pas peu à nous éviter des embarras et à assurer sur tout notre territoire de l'ouest la paix et la sécurité.

Cependant, au mois d'avril 1871, Si Kaddour ben Hamza recommença les hostilités, après nous avoir leurrés pendant plusieurs mois par des propositions de soumission, grâce auxquelles il avait pu se rapprocher du Tell. Mais il subit à Magoura un échec à la suite duquel il fut forcé de se retirer au Maroc. Là, il travailla activement à recruter des adhérents chez les Beni Guil, et jusque parmi nos tribus du cercle de Sebdou. Pour s'opposer à ces menées, une colonne dans laquelle devait figurer le 2e bataillon du régiment fut concentrée à Sidi Djilali, au sud-ouest de Sebdou.

Le 2e bataillon partit le 5 juin de Mostaganem sous les ordres du commandant Bertrand, et, fut le lendemain, transporté en chemin de fer de l'Hillil à Oran. Parti d'Oran le 7, il arriva à Tlemcen le

11 et le 14 à Sidi Djilali, où se trouvait déjà le colonel Colonieu avec quelques troupes.

La colonne quitta Sidi Djilali le 19 et se porta en deux étapes à Ras el Aïn des Beni Mathar, pour couvrir les campements des Hamyans et empêcher cette tribu de se laisser entraîner par les agissements de Si Kaddour ben Hamza.

Tout danger ayant momentanément disparu de ce côté, la colonne revint le 25 à Sidi Djilali ; le lendemain, elle rentrait à Sebdou, où elle fut dissoute.

Le bataillon de tirailleurs, avec un escadron de spahis, forma alors, sous les ordres du commandant Bertrand, une petite colonne d'observation chargée de continuer la surveillance de la frontière. Cette colonne partit de Sebdou le 28 juin et alla camper le 29 à El Aricha. Le 2e bataillon y séjourna pendant deux mois, faisant aux environs du poste de nombreuses reconnaissances.

Enfin le 26 août, ayant été relevé par un bataillon de ligne, il reprit le chemin de Mostaganem. Passant par Ras el Ma, Daya, Saïda et Mascara, il arriva à destination le 13 septembre.

Au commencement de décembre 1871, Si Kaddour ben Hamza était campé au sud-ouest d'El Abiod, à El Kheroua, lorsqu'on apprit qu'il venait d'envoyer au Gourara une caravane de ravitaillement escortée par une grande partie de ses forces. Le moment était donc favorable pour aller attaquer les campements du marabout, qui se trouvaient ainsi presque complètement dépourvus de défenseurs. Les colonnes de Daya, Sebdou et Laghouat furent mises en mouvement pour favoriser cette opération,

Le 4e bataillon du régiment, commandé par le capitaine Bryer, partit de Saïda le 10 décembre, avec un bataillon du régiment étranger et deux escadrons du 4e chasseurs d'Afrique, pour aller former à Géryville une quatrième colonne sous les ordres du lieutenant-colonel Gand. Cette dernière colonne était destinée à soutenir directement la cavalerie irrégulière chargée de l'exécution du coup de main.

Le goum de Saïda était commandé par l'agha Caddour ould Adda et celui des Hamyans par Sliman ben Caddour. Si Maâmar, chef des Oulad Sidi Cheikh Gharabas, s'était joint à eux ; il avait en effet à se venger d'une razzia que Si Kaddour ben Hamza avait faite au mois d'août sur ses campements, après avoir en vain tenté de l'entraîner dans son mouvement contre nous.

La colonne Gand, précédée de toute cette cavalerie arabe, quitta Géryville le 17 décembre ; elle était le 19 aux Arbaouat et le 20 à El Abiod Sidi Cheikh. Mais, les campements de Si Kaddour ben Hamza s'étaient déplacés de deux ou trois jours de marche vers

le sud, les goums furent de nouveau lancés en avant, et la colonne reprit sa marche le 22.

Le 24, elle était à Benoud : en y arrivant, le lieutenant-colonel Gand apprit que la veille nos cavaliers avaient razzié Si Kaddour aux environs d'El Mengoub. Cependant, le lendemain, ne recevant aucune nouvelle de l'agha Caddour ould Adda, il se mit en route à midi avec sa colonne pour se rendre sur le lieu du combat et protéger en cas de besoin nos goums contre un retour offensif de l'ennemi.

Au bout d'une heure de marche, des cavaliers, accourus au galop au-devant de la colonne, vinrent confirmer les heureuses nouvelles.

Si Sliman ben Caddour, Si Caddour ould Adda, Si Maâmar ben el Taieb avaient surpris Si Kaddour ben Hamza non loin du champ de bataille où le frère de ce dernier avait été tué en 1865. Ils avaient assailli les campements avec vigueur et, au bout d'une heure de combat, ils avaient mis les combattants en fuite, après leur avoir tué environ 150 cavaliers.

Si Kaddour ben Hamza, assez grièvement blessé, s'était échappé à grand'peine et presque seul. Si Lala avait également été blessé; 1,200 tentes restaient entre nos mains. Les femmes de Si Kaddour et un de ses fils, Si Mohammed, se trouvaient parmi les prisonniers.

La colonne fit alors demi-tour et revint au camp d'El Benoud pour attendre la razzia. Le butin était si considérable que le défilé des troupeaux ne dura pas moins de trois jours.

Le 30, la colonne reprit le chemin de Géryville. Le 1er janvier 1872, elle campa à Bou Semghoun et le 6 elle arriva à destination.

Cette expédition n'avait duré que vingt-un jours, mais le froid et le mauvais temps continuels en avaient fait cependant une colonne pénible et fatigante.

Le 4e bataillon séjourna à Géryville jusqu'au 24 mars 1872, puis il revint à Mostaganem.

Ce dernier échec de l'insurrection allait assurer au Sud oranais une période de dix ans de paix. Si Kaddour était abandonné de la plus grande partie de ses adhérents, presque tous ses troupeaux lui avaient été enlevés; il ne pouvait plus percevoir que bien difficilement les revenus de plus en plus maigres que la piété des fidèles fournissait à sa zaouia. Presque réduit à la misère, il s'était réfugié au Gourara, où il avait grand'peine à assurer la subsistance des quelques fidèles qui étaient restés attachés à sa cause. En 1872, il vint pendant quelque temps s'établir à El Goléa;

mais l'expédition qu'y conduisit le général de Galliffet au commencement de 1873 le força à retourner au Gourara.

A la même époque, Si Sliman ben Caddour fit défection. Sa tyrannie et ses exactions l'avaient rendu impossible à la tête des Hamyans et, au mois de décembre 1871, le gouverneur ne voulant pas le révoquer purement de ses fonctions d'agha, en raison des services qu'il nous avait rendus, l'avait mis en disponibilité et Si Sliman était venu sur sa demande camper dans la plaine de Mleta au sud d'Oran. Mais il n'avait pu supporter longtemps cette existence inactive enfermée dans un étroit horizon, et, au mois d'avril 1873, il abandonna ses campements pour passer au Maroc et y reprendre sa vie aventureuse.

Au mois de mars 1874, en effet, il tomba à l'improviste sur nos tribus campées au sud de Géryville et fit sur elles une razzia assez importante.

Encouragé par ce succès, il revint, au mois de juin, razzier les Trafis sur les bords du chott Chergui ; mais, cette fois, nos goums se mirent à sa poursuite, l'atteignirent à Nefich, lui reprirent tout son butin et lui tuèrent une quarantaine d'hommes.

Son cousin Si Maâmar ould Sidi Cheikh qui en même temps que lui était redevenu notre ennemi, était au nombre des morts. Si Sliman lui-même était grièvement blessé. Il ne devait plus reparaître qu'en 1881.

Ces incursions de Si Sliman ben Caddour avaient cependant été précédées de quelques signes avant-coureurs. Les tribus de l'ouest avaient tout à coup manifesté de vagues inquiétudes qui avaient amené le général commandant la province à envoyer en colonne mobile, sous les ordres du commandant LAURENS, le 4e bataillon, détaché à ce moment dans la subdivision de Tlemcen. Ce bataillon était parti de Tlemcen le 26 février, et, le 11 mars, au moment même où Si Sliman exécutait son audacieux coup de main du côté de Géryville, le commandant LAURENS était en observation à El Aricha avec cinq compagnies de tirailleurs et un escadron de chasseurs d'Afrique. Mais Si Sliman était passé bien au sud, en dehors de son rayon d'action.

Le 26 mars, l'escadron de chasseurs, soutenu par deux compagnies, partit pour une reconnaissance de quatre jours qu'il poussa dans le chott Chergui. Le 4 avril, une reconnaissance analogue se rendit au chott Gharbi.

La petite colonne du commandant LAURENS quitta El Aricha le 9 avril, et, après une démonstration sur la frontière, à Magoura et à Sidi Djilali, elle campa le 14 à Sebdou.

Le bataillon rentra à Tlemcen le 31 mai, après avoir été pen-

dant un mois détaché en plusieurs fractions à Dayet el Ferd, El Gor et Taerziza et employé à combattre une invasion de sauterelles.

Le 15 mars 1875, les 1re et 2e du 4 partirent de Tlemcen pour se rendre à Sebdou, où se réunissait une petite colonne sous les ordres du lieutenant-colonel Lamy, du 2e zouaves. Cette colonne était simplement destinée à escorter le général Carteret-Trécourt, commandant la subdivision de Tlemcen, pendant une tournée qu'il allait faire dans le sud de la province. Elle visita successivement Aïn ben Khelil, Sfissifa, Aïn Sefra, Thyout, Asla, puis revint, par Naama, Mécheria, Bou Guern et Ras el Ma, à Tlemcen, où elle rentra après un mois et demi d'absence. Elle avait reçu partout l'accueil le plus pacifique et le plus empressé.

Au commencement de 1877, la paix parut cependant fortement compromise. Les graves événements qui se déroulaient en Turquie intéressaient profondément le monde musulman. Ils avaient amené quelque effervescence parmi les populations indigènes et particulièrement parmi celles de la frontière marocaine. Au mois de janvier, des cavaliers du maghzen d'Oudjda se présentèrent chez les Hamyans Djembas et dans quelques-uns de nos ksours pour y percevoir l'impôt au nom de l'empereur du Maroc. Sur les représentations de notre ministre à Tanger, l'amel d'Oudjda avait bien été désavoué, mais il n'en était pas moins urgent de couper court aux agissements de ces émissaires étrangers et d'aller affirmer notre autorité dans la région des ksours.

Une colonne fut réunie sous les ordres du général de Flogny, commandant la subdivision de Tlemcen.

Le 3e bataillon du régiment, alors en garnison à Tlemcen, fut appelé à en faire partie. Il partit le 8 février, sous les ordres de son commandant, le chef de bataillon Laurens, avec un effectif de 18 officiers et 310 hommes, et arriva le 12 à El Aricha, où se concentrait la colonne. Celle-ci, outre le bataillon de tirailleurs, comprenait encore un bataillon du 2e zouaves et un bataillon du régiment étranger, un escadron du 2e chasseurs d'Afrique, un escadron de spahis et deux sections d'artillerie de montagne.

L'infanterie fut placée sous les ordres du colonel Colonieu, qui avait quitté Mostaganem le 5 février pour se rendre directement à El Aricha.

La colonne quitta El Aricha le 15; le 19, elle était à Aïn ben Khelil, le 22 à Aïn Sefra, le 23 à Thyout, où elle laissa des approvisionnements assez considérables sous la garde du bataillon de la légion étrangère. Le reste de la colonne en partit le 26, fit séjour le 28 à Asla, le 6 mars à Moghrar Tahtani, dont les habitants firent bon accueil à nos soldats.

Ceux de Moghrar Foukani, au contraire, montrèrent le lendemain des dispositions bien moins conciliantes, sous l'influence sans doute d'un fort parti de Ahmours qui se trouvait dans le ksar pour protéger les grains dont regorgeaient les silos et qui appartenaient à ces nomades.

A la suite d'une contestation soulevée par la Djemma, on dut faire occuper à l'artillerie, soutenue par quelques pelotons d'infanterie, les pitons qui dominent le ksar au nord et à l'ouest.

Le lendemain, une reconnaissance de cavalerie envoyée dans la montagne reçut quelques coups de fusil ; on renforça alors les positions occupées la veille.

Les habitants ayant commencé à abandonner le ksar malgré les ordres du commandant de la colonne, une compagnie de zouaves dut faire feu sur eux et leur tua un homme. Cela suffit à les décider à une entière soumission.

La colonne quitta Moghrar Foukani le 9 mars et alla camper au milieu du défilé de Founassa, près des ruines d'un ancien ksar. Le col fut franchi le lendemain et la colonne se porta le 11 à Sfissifa ; le bataillon de la légion vint l'y rejoindre avec les malades et les approvisionnements laissés à Thyout. Le 14, la colonne reprit le chemin d'Aïn ben Khelil et arriva le 21 à El Aricha, où elle fut dissoute.

Le bataillon de tirailleurs en partit le 23 et arriva le 26 à Tlemcen.

Favorisée par un beau temps exceptionnel, la colonne avait pu sans trop de fatigues remplir la mission qui lui avait été confiée. Elle avait maintenu notre prestige dans le sud, rassuré les populations qu'elle avait visitées et auxquelles elle avait donné une haute idée de nos moyens d'action et de notre forte organisation.

Au mois de septembre 1879, une bande d'une quarantaine de cavaliers marocains franchit la frontière et vint attaquer, entre El Aricha et Sebdou, un convoi formé de quatre prolonges et escorté seulement par huit soldats du train. Deux soldats furent tués et sept mulets enlevés.

Le gouvernement marocain, auquel notre ambassadeur présenta aussitôt une réclamation, ordonna qu'une entière satifaction nous fût donnée sans retard ; le général Louis, commandant la subdivision de Tlemcen, fut chargé d'aller recevoir les excuses du représentant de l'empereur du Maroc.

Une colonne fut formée pour constituer au général une escorte imposante. Elle comprenait : six escadrons de cavalerie régulière, un millier de chevaux des goums, une batterie d'artillerie et un bataillon mixte d'infanterie. Ce bataillon, placé sous les ordres du



commandant Marmet, du 2e zouaves, fut composé de deux compagnies de zouaves et des 2e et 3e compagnies du 2e bataillon du régiment. Ces deux compagnies quittèrent, le 17 novembre, leur garnison de Tlemcen, pour se rendre à Sebdou, où se réunissaient les éléments de la colonne.

Le 19, après une revue de toutes les troupes passée par le général Louis et à laquelle assista l'envoyé marocain, celui-ci fut reçu dans la tente du général en présence d'un nombreux et brillant état-major; il lut à haute voix une lettre de son souverain, qui exprimait ses regrets de l'acte de brigandage commis sur notre territoire et assurait le gouverneur de son vif désir de continuer à entretenir de bonnes relations avec la France. L'ambassadeur remit ensuite au général une somme de 19,000 francs, réclamée par le gouvernement français pour indemniser les familles des victimes et couvrir les dommages matériels occasionnés par l'attaque du convoi.

Le lendemain, la colonne fut dissoute et le bataillon mixte rentra à Tlemcen le 22 novembre 1879.

Jusqu'au départ pour l'expédition de Tunisie, les bataillons du régiment ne marchèrent plus que pour des manœuvres ou des changements de garnison.

Le 1er bataillon était rentré de Kabylie le 8 août 1871 ; le 4e rentra le 8 septembre, et, le 13, le 2e bataillon, venant de la colonne de Sebdou, arriva à son tour à Mostaganem.

A cette époque, le 1er bataillon releva les détachements fournis par le 3e à Ammi Moussa, Zemmorah et Relizane. Il envoya en outre une compagnie à Arzew. Sauf ces quatre compagnies détachées, le régiment se trouva en entier concentré à Mostaganem.

Après le tiercement du mois d'octobre, le 3e bataillon alla à Tiaret, le 4e à Mascara. C'est ce dernier qui devait prendre part, aux mois de décembre 1871 et janvier 1872, à la colonne du colonel Gand, expédition qui se termina par la défaite de Si Kaddour à El Mengoub. Quand il fut rentré à Mostaganem, le 7 avril 1872, les détachements furent relevés et le régiment se trouva ainsi réparti :

L'état-major à Mostaganem;

Le 1er bataillon à Tlemcen avec une compagnie à Sebdou;

Le 2e tout entier à Tiaret;

Le 3e tout entier à Mostaganem ;

Le 4e à Mostaganem avec une compagnie à Arzew, une à Ammi Moussa, une à Zemmorah, une autre répartie en divers détachements à la garde des condamnés.

Depuis quelques semaines, les septièmes compagnies avaient

été supprimées : elles étaient remplacées par deux compagnies de dépôt stationnées à Mostaganem.

Cette répartition des compagnies resta sensiblement la même jusqu'en 1875, les bataillons se relevant entre eux tous les six mois.

En 1874, seulement, du mois de juillet au mois de septembre, le 4e bataillon fut éparpillé entre Tlemcen, Sebdou, Nemours, Marnia, Garrouban et Sidi Zaher. Enfin au mois d'octobre de la même année, le 1er bataillon, au lieu de se rendre à Tiaret, alla tenir garnison à Sidi bel Abbès, où il fut relevé par le 2e au mois d'avril 1875.

En outre, au mois de novembre 1874, le commandant BOURDON prit le commandement d'une petite colonne, qui fut réunie le 14 à Perrégaux et qui comprenait deux pelotons de spahis et deux compagnies de tirailleurs, les 2e et 4e du 2. Ces troupes étaient destinées à détruire une bande de brigands organisée par le fameux bandit Bouzian el Kalaï, dont le souvenir est devenu légendaire dans le pays. Cette bande avait son repaire dans la région montagneuse du Crèvecœur entre Perrégaux et Mascara, et de là elle terrorisait les populations jusqu'à El Bordj et jusqu'au Sig.

Après plusieurs petits engagements qui dispersèrent ses compagnons, Bouzian, traqué de toutes parts, fut enfin tué à coups de fusil dans un marais des environs de Perrégaux.

Les deux compagnies rentrèrent le 7 avril 1875 à Mostaganem.

Pendant cette période de paix, quelques modifications furent apportées à la tenue et à l'organisation des corps indigènes.

Au mois de décembre 1871, les sergents-majors, en même temps que ceux des troupes de ligne, furent armés du sabre d'adjudant au lieu du fusil d'infanterie ; à la même époque, le caban bleu de ciel, soutaché de noir et doublé de rouge des officiers français et des adjudants fut remplacé par la capote, en drap bleu foncé, des autres troupes d'infanterie.

La circulaire du 15 mars 1872 supprima la grande tenue chamarrée d'or des officiers indigènes. Cette tenue, qui était incontestablement fort brillante, avait le fâcheux inconvénient d'être fort coûteuse et d'obérer très fortement le budget de quelques officiers ; ils ne portèrent plus dès lors que la veste et le gilet soutachés en soie noire.

La même décision prescrivait que les galons de grade portés sur les manches par les officiers tant français qu'indigènes n'auraient plus la forme du nœud hongrois, mais celle du trèfle allongé adopté pour les galons du dolman de la cavalerie légère.

Le décret du 3 février 1872 prescrivit que chaque régiment de tirailleurs serait formé de 4 bataillons à 6 compagnies, plus un dépôt de 2 compagnies placé sous le commandement du major. En exécution de ces prescriptions, les septièmes compagnies des deux premiers bataillons devinrent les 1re et 2e du dépôt; les deux autres furent licenciées.

La décision ministérielle du 19 décembre de la même année créa dans chaque régiment une section de discipline destinée à recevoir les tirailleurs indigènes revenus au corps après avoir subi une condamnation dans un pénitencier, ainsi que ceux dont la mauvaise conduite persistante serait d'un exemple pernicieux pour leurs camarades dans les compagnies du régiment.

Cette section devait être commandée par un capitaine ou un lieutenant, suivant le nombre des hommes qui en feraient partie ; elle ne devait pas avoir de cadres spéciaux et les gradés qui y seraient nécessaires devaient être détachés des compagnies du régiment, de préférence des compagnies de dépôt.

Les disciplinaires, casernés à part, devaient être employés à des terrassements ou à tous autres travaux ou corvées à exécuter pour les besoins du régiment.

La section de discipline du régiment fut casernée au fort de l'Est à Mostaganem.

Le 31 mars 1874, parut un décret ouvrant à l'élément indigène l'entrée des emplois réservés jusqu'alors à l'élément français. C'était une disposition analogue à celle qui avait été prise au commencement de l'année en faveur des indigènes des régiments de spahis. Ce décret prescrivait que les emplois du petit état-major, de fourrier et de sergent-major de compagnie, pourraient être donnés à des militaires indigènes remplissant les conditions d'ancienneté de service et de grade exigées des militaires français et présentant d'ailleurs toutes les garanties nécessaires par leur conduite et par leur instruction. De même, les lieutenants indigènes pouvaient être appelés aux fonctions de lieutenant adjoint au trésorier s'ils remplissaient les conditions déterminées par les règlements en vigueur. Ils pouvaient même, s'ils justifiaient d'une instruction générale et de connaissances spéciales suffisantes, être nommés aux grades de capitaine de compagnie, de capitaine trésorier ou d'habillement, mais dans leur régiment seulement.

Les militaires indigènes des régiments de tirailleurs pouvaient, en outre, remplir des fonctions dans l'administration civile de l'Algérie.

La loi du 15 mars 1875, relative à la constitution des cadres et des effectifs de l'armée, vint encore modifier l'organisation des



régiments de tirailleurs. Ceux-ci devaient être composés de quatre bataillons à quatre compagnies, plus une seule compagnie de dépôt ; aussi, à la date du 10 avril 1875, les 5e et 6e compagnies de chaque bataillon, ainsi que la 2e compagnie du dépôt, furent licenciées, les hommes versés dans les autres compagnies et les officiers placés à la suite.

Au mois d'octobre, les 1er et 3e bataillons se rendirent au camp de Misserghin ; les troupes réunies de tous les points de la division, y manœuvrèrent du 2 au 15 octobre, afin d'étudier et de mettre en pratique les nouveaux règlements sur la tactique.

A l'issue de ces manœuvres, les bataillons allèrent occuper les emplacements suivants :

Le 1er bataillon à Mascara ;

Le 2e à Tlemcen ;

Le 3e avait ses compagnies dispersées : la 1re à Ammi Moussa, la 2e dans le Dahra à la garde des condamnés aux travaux publics, la 3e à Relizane et à la Djidiouia, la 4e à Arzew ;

Le 4e bataillon à Mostaganem ;

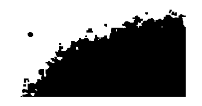
La compagnie de dépôt à Mostaganem.

Toutefois, les compagnies ne furent placées dans l'ordre de bataille qui leur avait été assigné par le tiercement opéré après l'inspection générale, qu'après de nombreux mouvements qu'elles exécutèrent isolément et qui remplirent tous les mois de décembre 1875 et de janvier 1876.

Cette répartition du régiment resta sensiblement la même jusqu'en 1881, les bataillons se relevant entre eux tous les six mois, parfois tous les ans seulement. Les fractions détachées à la garde des condamnés aux travaux publics furent employées successivement : dans le Dahra ; aux Trembles, aux Lauriers Roses, aux environs de Bel Abbès ; à la Djidiouia ; sur l'oued Chouly ; puis, en 1879, sur la ligne de chemin de fer d'Arzew à Saïda.

Le décret de 18 septembre 1875 vint modifier les conditions d'engagement et de rengagement des militaires indigènes. Ils devaient être contractés dans la forme prescrite par le décret du 25 juin et du 21 août 1861, mais pour une durée uniforme de quatre années. L'engagement, les 1er, 2e et 3e rengagements devaient donner droit à une prime payable, partie à la signature de l'enrôlement, partie deux ans après. Cette prime, d'abord fixée à 300 francs, fut portée à 400 au mois de juin 1877. Les rengagements après seize ans de service ne donnaient droit à aucune prime.

Les 1er, 2e et 3e rengagements des indigènes leur donnaient droit à une haute paye, dont la quotité était fixée pour les sous-



officiers à 10, 15 et 20 centimes, et pour les caporaux et tirailleurs à 5, 10 et 15 centimes.

Au commencement d'octobre 1876, une forte agglomération de troupes de la division fut réunie entre Mascara, Sidi bel Abbès et le Tlélat, pour exécuter des grandes manœuvres. Le 1er et le 3e bataillon y prirent encore part et se séparèrent à la dislocation, le 10 octobre, au camp d'Aïn Fekan.

En 1878, le colonel COLONIEU quitta le régiment : le 9 juillet, il passa au régiment de sapeurs-pompiers de la ville de Paris ; son successeur, le colonel O'NEILL, venu du 12e de ligne, prit, le 22 août, le commandement du 2e tirailleurs.

Une décision du mois de septembre 1878 supprima dans l'armée française le tiercement des compagnies ; mais une seconde circulaire, postérieure de quelques jours, prescrivit cependant que, dans les régiments de tirailleurs, la compagnie de dépôt serait relevée tous les deux ans par une compagnie des bataillons actifs. Ce tiercement réduit ne devait s'appliquer qu'aux cadres, à l'exclusion des hommes, qui continueraient à servir aux compagnies actives.

Au commencement de 1880, l'école arabe française fut supprimée par voie d'extinction ; quelques-uns de ses élèves furent envoyés dans les écoles d'enfants de troupe, qui venaient d'être créées en France.

Au mois de juillet de la même année, une députation, composée du colonel O'NEILL, du capitaine adjudant-major CLAUTEAUX, du sous-lieutenant porte-drapeau ALLA, d'un sergent, d'un caporal, d'un sapeur et d'un tirailleur de 1re classe, se rendit à Paris, pour assister à la distribution des drapeaux faite aux différents corps de l'armée le jour de la fête nationale du 14 juillet. Le colonel reçut des mains du Président de la République celui qui était destiné au 2e tirailleurs, et il le remit solennellement le 1er août au régiment, assemblé sous les armes.

Ce nouveau drapeau porte sur la soie ces glorieuses inscriptions :

Laghouat, 1852. — Sébastopol, 1854-1855.
Solferino, 1859. — San Lorenzo, 1863.

Au mois d'octobre, les 2e et 3e bataillons se rendirent au camp de Sidi Abdelly, entre Aïn Temouchent et Lamoricière, pour y assister aux grandes manœuvres.

Après la dislocation, le régiment fut ainsi réparti :

L'état-major à Mostaganem ;

Le 1er bataillon à Ammi Moussa, Zemmorah, Arzew et Mostaganem ;

Le 2e bataillon à Mostaganem ;

Le 3e bataillon à Tlemcen ;

Le 4e bataillon à Mascara ;

Le dépôt à Mostaganem.

C'étaient ces emplacements qu'occupaient les divers éléments du régiment au moment du départ pour l'expédition de Tunisie.

CHAPITRE XXVII

Expédition de Tunisie (1881).

Départ des 2e et 4e bataillons. — Concentration à Sidi Youssef. — Dispositions générales. — Entrée en Tunisie. — Occupation du Kef. — Marche vers la Khroumirie. — Combat de Ben Bechir. — Combat de Ben Metir. — Pacification de la Tunisie. — Retour dans la province d'Oran.

Le 3 avril 1881, Mostaganem était en fête à l'occasion d'une cavalcade organisée par les habitants au profit de la Société de secours aux blessés. Le régiment avait été sollicité de coopérer à cette œuvre d'utilité militaire, et les tirailleurs avaient prêté leur concours avec d'autant plus d'empressement que depuis la naissance du régiment, les relations les plus cordiales n'avaient cessé de régner entre eux et la population civile de leur capitale.

Beaucoup d'officiers avaient accepté un rôle dans le cortège; presque tous les figurants avaient été fournis par leurs soldats.

Vers 3 heures, la fête battait son plein ; les chars décorés parcouraient paisiblement les rues de la ville, quand tout à coup des bruits se répandent..... Tunisie...., guerre...., envoi immédiat de troupes...., tels sont les mots qui circulent de bouche en bouche.

Bientôt les clairons sonnent la générale. Le temps de quitter un pourpoint Louis XIII pour revêtir une tunique bleue, et tout le monde est au quartier.

Le colonel donne brièvement ses ordres ; il est vrai qu'un départ est imminent. Le 2e bataillon, en garnison à Mostaganem, et le 4e, qui est à Mascara, sont désignés pour aller dans la province de Constantine faire partie d'un corps expéditionnaire de 25,000 hommes qui se forme à Bône sous les ordres du général Forgemol. Le colonel part avec ces deux bataillons.

Pendant que les officiers écoutent silencieux et émus, l'imagination hantée par quelque rêve de gloire, songeant que depuis dix ans la France n'a pas fait la guerre et que ses derniers combats ont été des défaites, des turcos encore costumés en pierrots ou en Zoulous montrent curieusement la tête à la porte de la salle des rapports.

A eux, la campagne leur sourit toujours; beaucoup d'entre eux,

combattants de Wœrth ou de Sedan, songent aussi que depuis bien longtemps ils n'ont point « frappé la poudre » en un jour de victoire.

La nuit se passe en préparatifs : à l'aube, les tirailleurs se rassemblent. Les camarades, les habitants attendent aux portes ; ils échangent une dernière poignée de main avec les partants, et le 2ᵉ bataillon prend la route de l'Hillil, où il doit s'embarquer en chemin de fer.

Il y arrive le 5 au matin, après avoir campé à Bouguirat. Le colonel est resté à Mostaganem ; il veut assister au départ du 4ᵉ bataillon et se rendre avec lui au point de concentration.

A l'Hillil, les 1ʳᵉ et 2ᵉ du 2, sous les ordres du capitaine adjudant-major CLAUTEAUX, prennent le chemin de fer à midi et arrivent le soir à Alger. Les 3ᵉ et 4ᵉ, avec le commandant CATROUX, partent à 9 h. 1/2 du soir et les rejoignent le lendemain matin.

Le 6, le bataillon tout entier s'embarque dans l'après-midi sur la *Ville-de-Madrid;* il y trouve un bataillon du 2ᵉ zouaves arrivé la veille d'Oran. La *Ville-de-Madrid,* partie d'Alger le 6 à la nuit tombante, arrive à Bône le 7, à midi.

Dès le lendemain, le bataillon prend le chemin de la frontière et bivouaque à Morris. Le 9, il atteint l'oued Guergour, après une marche de 43 kilomètres sous une pluie battante ; le 10, il arrive au Tarf et campe à côté de la smala de spahis.

Il y séjourne trois jours ; le 13, enfin, le colonel Hervé, du 1ᵉʳ zouaves, arrive avec deux de ses bataillons et annonce aux tirailleurs qu'il les emmène à Soukharras, ainsi qu'un bataillon du 4ᵉ zouaves.

Le 17 avril, jour de Pâques, on arriva à Soukharras ; à ce moment, la ville présentait une animation extraordinaire.

C'était le point de rassemblement de toutes les troupes qui devaient agir par la vallée de la Medjerdah. Zouaves, turcos, chasseurs et lignards, hussards et artilleurs y menaient grand vacarme et se confondaient dans son étroite enceinte.

Le 20, le 2ᵉ bataillon se mettait de nouveau en route et, le 21, il campait auprès du bordj de Sidi Youssef sur la frontière tunisienne ; il y retrouvait le colonel, arrivé depuis quelques jours avec le 4ᵉ bataillon.

Celui-ci avait reçu son ordre de départ le soir du 3 avril à Mascara. Le lendemain, après une étape de 46 kilomètres, il campait à Saint-Denis-du-Sig et, le 6, il était à Oran. Le colonel l'y attendait avec le drapeau, l'officier payeur et les sapeurs.

Le 8, tout ce groupe s'embarqua à Mers el Kébir, sur le vais-

seau le *Tourville*, qui leva l'ancre dans la soirée. Le 10, ce navire était en rade de Bône ; le débarquement commençait aussitôt.

Après trois jours de séjour, le 4e bataillon fut transporté, en chemin de fer, de Bône à Aïn Segmour, à 12 kilomètres de Souk-harras, où il arriva dans la soirée du 14 avril. C'est là que se concentrait la division du corps expéditionnaire dont le régiment devait faire partie ; mais, dès le lendemain, le bataillon reçut l'ordre de se porter à Sidi Youssef, pour couvrir le bordj où l'on réunissait de grands approvisionnements. Il y arriva le 16, précédant ainsi de quelques jours les autres troupes de la division.

Le 21, les 2e et 4e bataillons se trouvèrent donc réunis à Sidi Youssef, sous les ordres du colonel ; leur composition était la suivante :

O'Neill, colonel, commandant le régiment.
Chaume, lieutenant, adjoint au trésorier.
Alla (1), sous-lieutenant porte-drapeau.
12 sapeurs

2e bataillon.

Catroux, commandant.
Clauteaux, capitaine adjudant-major.
Kleinpetter, médecin aide-major.

1re compagnie.

Braoer, capitaine.
Baillif, lieutenant.
Fouglou ben Kalous, id.
Lacroix (2), sous-lieutenant.
Daoud, id.

2e compagnie.

Brosselard, capitaine.
Valette, lieutenant.
Amo bou Terfa, id.
Malleterre, sous-lieutenant.
Amadi ould Saïd, id.

3e compagnie.

Giron, capitaine.
Vincent, lieutenant.
Abd el Kader ben Dekkich, id.
N. (3), sous-lieutenant.
Moktar ben Alima, id.

4e compagnie.

Delbey, capitaine.
N. (4), lieutenant.
Allel bou Korso, id.
De Clermont-Tonnerre, sous-lieut.
Abd el Kader ben Saali, id.

Effectif : 21 officiers, 498 hommes de troupe.

4e bataillon.

Tadieu, commandant.
Bunoust, capitaine adjudant-major.
Collin, médecin-major.

---

(1) M. Alla, en congé en France, ne rejoignit la colonne que le 24 avril, au camp de l'oued Mellegue.

(2) M. Lacroix, détaché à l'École de tir de Châlons, ne rejoignit la colonne que le 24 avril au camp de l'oued Mellegue.

(3) M. Lacoux, officier adjoint à l'habillement, resté à Mostaganem.

(4) M. Léautier, détaché à l'état-major du 19e corps.

1re compagnie.

SAINGERY, capitaine.
JOUBERT, lieutenant.
MOHAMMED BEN HOUIS, id.
BEYNET, sous-lieutenant.
MOHAMMED BEN AHMED, id.

2e compagnie.

CHERVAU, capitaine.
N. (1), lieutenant.
MILOUD BEN ZEROUKI, id.
LANXADE, sous-lieutenant.
MOHAMMED BEN AICHA, id.

3e compagnie.

VALÈS, capitaine.
N. (2), lieutenant.
MOHAMMED BEL HAMMADI, id.
HOUZELOT, sous-lieutenant.
EL MEKKI BEN DAHMAN, id.

4e compagnie.

LAFON, capitaine.
COLLAS, lieutenant.
GARMI BEN TAHAR, id.
FRANCEZ, sous-lieutenant.
MOHAMMED BOU KATAB, id.

Effectif : 21 officiers et 383 hommes de troupe.
Soit pour le régiment : 44 officiers et 893 hommes de troupe.

Les causes qui avaient mis en mouvement des forces aussi considérables que celles qui se trouvaient rassemblées sur la frontière tunisienne, remontaient déjà à de longues années.

Depuis longtemps, les tribus algériennes et tunisiennes qui avoisinent la frontière de la Régence étaient en état de lutte presque permanent. Les contestations, à propos de pacage sur les terrains limitrophes, étaient fréquentes et amenaient bien souvent des incursions armées et des razzias réciproques. Le règlement de ces différends amenait toujours avec le gouvernement beylical des pourparlers interminables, dont la longueur assurait généralement l'impunité des coupables. En outre, tandis que nous rendions rigoureusement leurs déserteurs aux autorités tunisiennes, tous les malfaiteurs condamnés par nos tribunaux trouvaient, sur le territoire voisin, un refuge et une protection assurée.

Au commencement de février 1881, les Oulad Cedra, fraction des Kroumirs, avaient franchi la frontière et tenté de chasser nos gens des terrains de culture de l'oued Djenan ; on y avait envoyé quelques compagnies d'infanterie et la paix paraissait rétablie quand les contingents réunis des Kroumirs vinrent de nouveau attaquer les tribus algériennes, en avant de Ras el Aïoun. Il s'ensuivit deux combats assez vifs, les 30 et 31 mars, dans lesquels une compagnie du 3e zouaves et une autre du 59e eurent fort à faire pour se dégager.

Cette longue suite de méfaits et d'attentats, que le gouvernement du bey se trouvait impuissant à réprimer, décida alors la France

(1) M. BASSET, lieutenant d'armement, resté à Mostaganem.
(2) M. DOURSOUT, officier d'ordonnance à la subdivision de Mascara.



à châtier elle-même les Kroumirs et à occuper, dans le nord de la Tunisie, quelques points favorables pour prévenir le retour de semblables désordres.

Une division, aux ordres du général Delebecque, fut chargée de punir directement les agresseurs, en même temps qu'une forte colonne, aux ordres du général Logerot, pénétrant en Tunisie par la vallée de la Medjerdah, isolerait les Kroumirs des tribus voisines et les empêcherait d'échapper à nos coups.

Le général Forgemol, commandant la division de Constantine, avait la direction générale des opérations.

La colonne du général Logerot, concentrée à Sidi Youssef, comprenait :

2 bataillons du 83e de ligne, 2 bataillons du 1er zouaves, 1 bataillon du 4e zouaves, 2 bataillons du 2e tirailleurs ;

9 escadrons de cavalerie, aux ordres du général Gaume ;

2 batteries montées de 90 et 2 batteries de 80 de montagne, sous les ordres du lieutenant-colonel Brugère.

En arrière de Soukharras se concentrait une brigade de réserve, commandée par le général de Brem et forte de 5 bataillons et 3 escadrons.

La situation des troupes réunies à Sidi-Youssef ne laissait pas que de présenter un peu d'équivoque. Les officiers ne savaient pas où ils allaient, ni à qui ils devaient faire la guerre. Quelques journaux, reçus de France, ne les éclairaient pas davantage ; l'opinion publique se montrait désireuse du châtiment des Kroumirs, mais un peu anxieuse aussi de la signification de ces grands mouvements de troupes.

Notre camp était établi à côté du bordj de Sidi Youssef ; à 150 mètres de là, de l'autre côté du ruisseau frontière, s'élevait un bordj tunisien, gardé par un officier et quelques soldats du bey. Ceux-ci ne savaient point non plus s'ils étaient nos ennemis ou nos alliés ; ils se contentaient de nous voir installer le camp et attendaient les événements avec une résignation tout orientale.

Les tribus voisines de cette partie de la frontière continuaient à la franchir des deux côtés pour se rendre sur les marchés et circulaient dans les conditions normales. Les tribus tunisiennes manifestaient une grande répugnance à prendre part à une lutte contre nous. Le bruit courait cependant que le gouverneur du Kef, forteresse située à une quarantaine de kilomètres de la frontière, rassemblait ses contingents et se préparait à nous repousser par la force.

Enfin, le 23 avril, un ordre général du commandant de la colonne annonçait l'entrée des troupes en Tunisie ; il proclamait que nous

n'étions en guerre ni avec le bey ni avec les tribus qui étaient en face de nous; il recommandait donc une forte discipline et le respect des indigènes tant qu'ils ne s'armeraient pas contre nous.

Le lendemain 24, la colonne se mit en marche dans la direction du Kef. Les troupes traversèrent successivement le ruisseau de Sidi Youssef; le drapeau du régiment déployé franchit la frontière à 7 h. 45 m. Après quatre heures de marche dans un terrain montueux et broussailleux, la colonne déboucha dans la vaste plaine où se livra autrefois la bataille de Zama ; elle bivouaqua à 3 heures sur les bords de l'oued Mellegue.

L'étape du 25 la conduisit sur l'oued Rmel. Elle campa sur un éperon de la rive gauche d'où l'on voyait, à 6 kilomètres à vol d'oiseau, les minarets du Kef se découper sur l'horizon.

Le 26, à 5 heures du matin, on les prend pour point de direction. On ne sait s'il y aura bataille; il paraît que le gouverneur tunisien est très indécis. A tout hasard, le général Logerot fait prendre des dispositions pour l'attaque.

En arrière du mamelon de Sidi Abdallah El Srir, les deux bataillon du 1er zouaves, qui forment le 1er échelon, s'arrêtent à gauche de la route, et l'artillerie s'établit sur un monticule de façon à pouvoir battre la Casbah. Le 2e bataillon du 2e tirailleurs et le bataillon du 4e zouaves se forment en ligne de colonnes de compagnie à intervalles de déploiement ; le premier marche sur la porte Bab el Aouert, le second sur la porte du sud.

Le 4e bataillon du 2e tirailleurs marche en ligne de colonnes de compagnie à 24 pas, en arrière du centre de cette ligne, à laquelle il doit servir de réserve.

Le 2e bataillon, couvert par ses éclaireurs, s'avance dans la direction d'un bois d'oliviers qui touche au rempart et qui est compris entre la route de Soukharras et le chemin de Sidi Abdallah; il se déploie derrière un mur en pierres sèches qui en borde la lisière. Les éclaireurs fouillent le bois, qu'ils trouvent inoccupé; les 1re et 4e compagnies s'y engagent et s'arrêtent derrière des arbres ou des pans de mur, à 2 ou 300 mètres du rempart, que l'on aperçoit garni de canons et de défenseurs; les 2e et 3e compagnies prennent position dans le bois ; le 4e bataillon s'arrête à la lisière postérieure; des patrouilles sont poussées jusqu'au pied de la muraille, et le colonel va reconnaître en personne la position de la porte Bab el Aouert.

Tout était prêt pour l'attaque; mais le gouverneur du Kef, à qui le général Logerot avait envoyé des parlementaires, fait dire qu'il ne défendra pas la ville. La porte de Bab el Aouert s'entr'ouvre, et la 1re du 2, pénétrant aussitôt dans la place, va immédiatement



occuper la Casbah, où elle est bientôt rejointe par la 4e compagnie du même bataillon.

Ces deux compagnies furent relevées peu après par un bataillon du 83e, qui, avec les deux batteries montées, devait former la garnison du Kef, et tout le régiment vint camper dans le bois d'oliviers.

Le 27, la colonne, moins la garnison laissée au Kef, quitte la ville après avoir fait étape sur l'oued Mellegue, elle arrive le 28 sur la Medjerdah et campe à Souk el Arba, station du chemin de fer de Tunis à Ghardimaou.

Le 30 avril, les deux bataillons du 1er zouaves partirent à la pointe du jour du camp de Souk el Arba, pour aller chez les Oulad bou Salem rassurer ces populations et les engager à ne pas quitter leur territoire.

Reçus à coup de fusil à hauteur de la station de Ben Béchir, ils repoussèrent l'ennemi jusqu'à la montagne; mais, là, les Kroumirs, renforcés, s'arrêtèrent et tinrent ferme.

Prévenu de ce qui se passait par des estafettes, le général Logerot donne l'ordre au colonel O'Neill de partir avec ses deux bataillons pour aller dégager les zouaves. Les détachements envoyés le matin à la corvée de bois, sous la direction du commandant Tadieu, n'étaient pas rentrés et les deux bataillons réunis ne présentaient guère qu'un effectif de 600 hommes.

Ils montèrent à 9 heures du matin dans un train spécial, et une demi-heure après ils débarquaient à la station de Ben Béchir.

A ce moment, arrivaient aussi, sous les ordres du colonel Bonie, trois escadrons du 11e hussards, partis au grand trot du camp de Souk el Arba.

Les tirailleurs, formés en deux colonnes et couverts sur leur front par un rideau d'éclaireurs, se dirigent à travers la plaine dans la direction de la fusillade. L'ennemi couronne la crête des collines qui bordent la plaine, formant une sorte de demi-cercle autour des positions occupées par les zouaves. Dès que le colonel a fait sa reconnaissance, il dirige ses deux colonnes sur le flanc de l'ennemi, à la droite des zouaves. Les deux bataillons abordent la position par deux croupes, distantes l'une de l'autre d'environ 450 mètres. La marche se fait par échelons ; pendant qu'une colonne se porte en avant, l'autre couvre de feux de salve les positions ennemies.

Cette attaque d'écharpe surprend les Kroumirs, et, dès qu'elle est suffisamment prononcée, ils se retirent avec assez de désordre, partie dans la direction du nord en longeant la plaine, partie dans la direction du sud-ouest, derrière les montagnes qui avoisinent

le camp de Souk el Arba. Le plus grand nombre, enfin, gagne... [illegible] que les tirailleurs [illegible]

Le [illegible] des tirailleurs [illegible]

Le régiment [illegible] les dernières crêtes occupées par l'ennemi [illegible] Ghorraïa [illegible]

Les deux [illegible] au milieu des douars [illegible] un grand nombre de [illegible] autour des tentes et [illegible] A 4 heures, le colonel donna le signal de la retraite [illegible] en suivant les crêtes, car les groupes d'assaillants s'étaient reformés comme par enchantement [illegible] de la plus grande audace. Avant de sortir [illegible] un vigoureux retour offensif [illegible] les derniers agresseurs. Le régiment se [illegible] vers la gare de Ben Bechir, où un train [illegible] pour le ramener au camp ; il y arriva à 7 h. 1/2 [illegible]

Les pertes de l'ennemi dans cette journée furent considérables : [illegible] 30 [illegible] celles des tirailleurs furent [illegible] Ce résultat, vraiment extraordinaire, doit être attribué à [illegible] de l'ennemi, à sa maladresse dans le [illegible] à la manière de manœuvrer des tirailleurs, qui pendant tout le combat surent maintenir l'ennemi à distance, par le [illegible] aussi bien dans la marche en avant que dans la marche en retraite.

Dans cette journée, le régiment avait été aux prises avec des fractions des [illegible] Salem, les Chiaïas appuyés par les Hamdouna, qui faisaient précédemment partie des irréguliers d'Ali Bey et qui avaient été licenciés.

Le 2 mai, un ordre du général commandant en chef le corps expéditionnaire vint complimenter les troupes ayant pris part au combat du 30 avril de l'entrain et de la bravoure qu'elles avaient déployées.

Le 5 mai, la colonne quitta son camp de Souk el Arba et se dirigea vers le nord pour se rapprocher de la colonne Delebecque ;



elle alla camper à Guellouzia, sur la rive droite de l'oued Ghezela et tout près de Fernana.

Le 8, le général Logerot partit faire une reconnaissance avec les deux bataillons du 1er zouaves, les deux bataillons du 2e tirailleurs et un escadron de chasseurs. Les hommes marchaient sans sacs; ils avaient laissé tous leurs bagages au camp. Les goums seuls échangèrent quelques coups de fusil avec l'ennemi, et la reconnaissance, qui avait poussé vers le nord jusqu'à El Fedj à l'entrée du défilé qui conduit à Ben Metir, rentra au camp vers 5 h. 1/2.

Le 11, la colonne se porta au camp d'El Fedj, qui avait été reconnu le 8, laissant au camp sous Fernana trois compagnies du 83e et toute la cavalerie, moins un escadron de chasseurs d'Afrique. L'arrivée à El Fedj fut signalée par une petite escarmouche qui coûta à l'avant-garde, formée de zouaves et de chasseurs, trois hommes tués et quelques blessés.

Dans l'après-midi, le régiment fournit 300 travailleurs pour aménager le chemin qui devait traverser le défilé et permettre de déboucher sur Ben Metir. Le lendemain, tous les hommes disponibles du 4e bataillon furent employés à ces mêmes travaux; ils furent protégés par trois compagnies du 2e bataillon. Dès le début, les crêtes voisines se couvrirent de gros d'ennemis qui furent dispersés par quelques feux de salve aux grandes distances.

Une pluie violente vint considérablement augmenter les difficultés de ces travaux, qui n'en furent pas moins terminés dans la soirée.

Le 14 mai, la colonne Logerot, remontant la vallée de l'oued Ellil, prit la direction de Ben Metir, où elle devait faire sa jonction avec les troupes de la division Delebecque. Le convoi et les gros bagages furent laissés au camp, à la garde de la cavalerie. Les autres troupes se partagèrent en plusieurs fractions. Le bataillon du 4e zouaves suivit la crête qui domine à gauche le défilé d'El Hammam. Les deux bataillons du 1er zouaves et une batterie de montagne suivirent le flanc gauche du défilé, sur la route qui avait été améliorée les jours précédents.

Ces deux colonnes arrivèrent le soir à destination sans avoir rencontré l'ennemi et sans avoir eu à surmonter d'autres obstacles que les difficultés présentées par un terrain raviné et couvert de broussailles.

Les deux bataillons du 2e tirailleurs et l'autre batterie de montagne suivirent le flanc droit du défilé en remontant la rive gauche de l'oued Ellil.

Cette fraction, commandée par le colonel O'Neill, quitte le camp à 5 heures ; le passage de la rivière s'opère sur deux points différents et présente de grandes difficultés : les pluies des jours précédents ont considérablement grossi l'oued Ellil, le courant est violent et les fantassins ont de l'eau jusqu'à la ceinture.

Le 4e bataillon est chargé de couvrir le flanc droit et d'escalader le djebel Solah, qui domine le défilé dans toute sa longueur.

Le 2e bataillon, avec l'artillerie, suit le flanc de la montagne, en se frayant un chemin à travers les ravins et la forêt, dans laquelle l'artillerie ne peut s'ouvrir un passage qu'aux prix des plus grands efforts. A 9 heures, ce bataillon parvient sur la lisière de la forêt ; il se trouve en face de la croupe qui ferme le défilé et sur laquelle l'ennemi avait habituellement ses avant-postes. Un fort ruiné couronne l'énorme piton qui domine et commande toute la vallée. Cette position formidable n'est pas occupée ; le 2e bataillon s'y porte vivement ; l'artillerie s'établit à mi-côte du mamelon, afin de pouvoir en battre les pentes nord ainsi que le plateau qui le relie au djebel Solah.

Pendant ce temps, le 4e bataillon avait eu à lutter contre les plus grandes difficultés de terrain qui aient jamais été opposées à une troupe. Les tirailleurs, escaladant les rochers, s'accrochant aux arbres, se poussant les uns les autres, s'étaient hissés vers 9 heures sur le sommet le plus élevé. Ils avaient ensuite longé la crête et, vers 11 heures, ils étaient arrivés à un col, à hauteur du mamelon sur lequel le 2e bataillon était fortement installé ; ils se mirent à descendre les pentes pour aller le rejoindre. A ce moment, l'ennemi paraît sur la falaise, qui domine le col supérieur de plus de 80 mètres, et sur toute la lisière de la forêt des Oulad Tedmaka. Il attaque résolument l'arrière-garde du bataillon ; mais, contenu et ramené aussitôt par les feux de salves croisés du bataillon et de son arrière-garde, il regagne rapidement les rochers et les bois.

Deux tirailleurs seulement avaient été blessés, tandis que l'ennemi avait éprouvé des pertes sérieuses.

Par cette marche hardie et rapide, le 2e tirailleurs était tombé à l'improviste sur les riches douars des Oulad Tedmaka ; ceux-ci, confiants dans l'inexpugnabilité de leur région, avaient laissé leurs tentes debout et donné asile aux contingents qui se repliaient devant les colonnes du général Delebecque.

Les bois étaient remplis de cavaliers et de femmes ; les ravins étaient encombrés par les troupeaux ; dans toutes les directions on voyait des campements en marche.

Le régiment était dans une bonne position : il commandait le

défilé en face duquel s'étaient entassés la grande majorité des Kroumirs ; il suffisait de l'intervention d'une autre colonne vers la gauche des tirailleurs, un peu en amont de Ben Metir, pour faire tomber entre nos mains leurs troupeaux, leurs tentes et leurs familles. Malheureusement, le colonel ne put se mettre en communication avec le général Logerot : les quelques cavaliers indigènes présents ne connaissaient ni l'emplacement du camp, ni les chemins de la montagne. Le colonel, cependant, fit continuer les feux de salves pour maintenir l'ennemi derrière les crêtes et dans l'intérieur de la forêt, espérant toujours voir déboucher sur la gauche les autres troupes de la division Logerot.

A 3 h. 1/2, ne voyant rien venir, il se décida à se mettre en route pour Ben Metir, sa destination ; mais, avant de reprendre l'ordre de marche, il ordonna au commandant Tadieu de cribler de ses feux la falaise et les bois, et au chef de bataillon Catroux de se porter résolument, avec trois compagnies (les 2e et 3e du 2, la 3e du 4) sur la droite de l'ennemi et de lui enlever un mamelon d'où il enfilait par ses feux le chemin que l'on allait suivre.

Cette attaque fut menée avec la plus grande vigueur par le commandant Catroux, qui bouscula l'ennemi et le rejeta dans les ravins, en lui infligeant de grandes pertes. Malheureusement, un tirailleur fut tué et six autres blessés, dont quelques-uns fort grièvement ; ils appartenaient tous les sept à la 3e du 2.

Ce retour offensif permit au colonel de remettre sa troupe en marche par échelons, celui de gauche suivant la croupe qui descend jusqu'à l'entrée du défilé, celui de droite suivant le chemin sous bois qui conduit à Ben Metir.

Les Kroumirs, chassés au loin, dispersés et écrasés par les feux de la colonne, ne songèrent pas un seul instant à inquiéter la marche : pas un seul ne reparut.

Au moment où la colonne atteignait le mamelon qui domine Ben Metir, le colonel reçut l'ordre du général Logerot de s'y installer pour la nuit ; il y fut rejoint, quelques instants après, par le bataillon du 4e zouaves.

Dans la journée, la colonne Delebecque, arrivant du nord, était venue camper auprès des sources de Ben Metir ; le lendemain matin, le bataillon du 4e zouaves et le 2e tirailleurs gardèrent la position sur laquelle ils avaient couché, tandis que les différentes brigades de la division Delebecque allèrent fouiller les ravins environnants. Ces reconnaissances rentrèrent vers midi et la colonne Logerot partit à son tour pour regagner son camp d'El Fedj, où elle arriva à 4 heures du soir.

Le 16 mai, la colonne Logerot, avec laquelle marchaient le géné-

ral Forgemol et le grand quartier général, se porta à Fernana. Dans la journée, on communiqua aux troupes l'ordre suivant du général en chef, qui constatait avec satisfaction les résultats obtenus depuis le commencement de la campagne.

« Officiers, sous-officiers et soldats,

» Après trois semaines, pendant lesquelles vous avez eu à lutter contre les circonstances atmosphériques les plus défavorables et à plusieurs reprises contre un ennemi résolu, vous êtes arrivés au cœur des Kroumirs, en surmontant, le fusil et la pioche à la main, les plus rudes difficultés.

» Vos colonnes ont successivement occupé les hauteurs réputées inaccessibles de Sidi Abdallah, d'El Meridj, d'Aïn Draham.

» Aujourd'hui, vous avez fait flotter le drapeau de la République sur les sommets de Ben Metir, où aucune nation n'avait encore déployé le sien. Nos airs nationaux, nos refrains et nos sonneries se sont répétés de l'un à l'autre des trois camps qui dominaient ce site grandiose.

» Je me fais un devoir de signaler à M. le Ministre ce résultat dû à votre persévérance, à votre énergie et à votre dévouement. Vous montrerez, j'en suis certain, les mêmes qualités dans la continuation de nos opérations. »

La journée de Ben Metir avait brisé le lien qui réunissait en faisceau la résistance des tribus de la Kroumirie ; les fractions hostiles, désormais désunies, s'étaient retirées dans toutes les directions ; le corps expéditionnaire se partagea donc en plusieurs colonnes mobiles, qui, rayonnant dans tous les sens, parcoururent le territoire en pourchassant les groupes dissidents. Nos soldats allèrent sur place recueillir la soumission des tribus encore en armes, qui, convaincues de l'inutilité de la résistance, manifestaient de jour en jour des tendances plus accentuées à rentrer dans le devoir.

C'est ainsi que le régiment se rendit le 17 mai sur l'oued bou Hortema et campa à 6 kilomètres de la gare de Souk el Khemis, à Henchir Skirra, où s'était transporté le grand quartier général.

La colonne Logerot était le 19 à Khred Khedda, sur l'oued el Meffouf, puis, le 20, à Béja, où elle retrouva le grand quartier général et où elle fit séjour le 21.

Elle se porta ensuite à El Guettia, puis à Souk el Tenin des Hamrans le 23.

La nuit suivante, il y eut quelques alertes : de petits partis ennemis, s'avançant à travers les broussailles, réussirent à s'ap-

procher de nos grand'gardes; un Kroumir fut tué par une de nos sentinelles.

Le 28 mai, la colonne transportait son camp à Khanguet el Tout sur la route de Beja à Tabarka, puis, le lendemain, à Maïzilla.

Le 30 mai, le régiment fit partie d'une reconnaissance dirigée par le général Logerot et qui alla visiter le versant ouest du djebel Guermouna. Elle devait, en même temps, exercer une pression sur la fraction nord de la grande tribu des Ouchtetas, qui n'avait pas encore demandé à faire sa soumission.

Du 31 mai au 4 juin, la colonne Logerot séjourna sur l'oued Karfahi, faisant aux environs des reconnaissances journalières. C'est là que, le 3 juin, le grand quartier général vint la retrouver.

Le 6 juin, le général Forgemol et le général Logerot arrivaient à Enchir Skirra, près de l'oued bou Rouman, après avoir fait étape à Sidi bou Drau.

Le 8 juin, le régiment, auquel est adjoint une batterie de montagne, fait encore, sous les ordres du colonel O'Neill, une course dans le pays des Mogods ; il va explorer la vallée de l'oued Moguerra, en la remontant jusqu'au lac Cejenan.

Dans la journée du 9, le général en chef reçut l'ordre de diriger immédiatement le 2e tirailleurs sur Bizerte, où il devait être embarqué ; des troubles fort graves avaient en effet éclaté dans le sud de la province d'Oran et le régiment était rappelé pour aller contribuer à leur répression.

Avant qu'il quittât la Tunisie, le général en chef lui adressa l'ordre suivant :

« Au moment où le 2e tirailleurs va quitter le corps expéditionnaire de Tunisie, le général commandant en chef tient à faire connaître, par la voie de l'ordre, à ce régiment, qu'il a été très satisfait de la solidité dont il a fait preuve, tant dans les marches que dans les combats auxquels il a pris part, et notamment dans celui du 14 mai.

» Pendant cette campagne, le 2e tirailleurs a tenu haut le nouveau drapeau qui lui a été confié par le gouvernement de la République ; il le tiendra de même partout où il sera fait appel à son dévouement. »

Le régiment arriva le 12 à Bizerte, après avoir campé le 10 à Dessaïne, sur les bords de l'oued Cejenan, et le 11 auprès de l'oued Mellah.

Le 13, à 10 heures du matin, les tirailleurs commencèrent à s'embarquer sur le vapeur la *Corse*, de la Compagnie transatlantique. A cause du peu de profondeur de la mer, ce bâtiment avait été obligé de mouiller à plus de 1,200 mètres du rivage ; l'embar-

quement fut assez long et ne se termina que vers 5 heures du soir. La *Corse* leva l'ancre immédiatement et se dirigea sur Oran, où elle arriva le 15 juin dans l'après-midi.

D'après les ordres du général de division, le 2e bataillon, qui devait rester provisoirement à Oran, en attendant une affectation, alla s'installer à la caserne Neuve ; le 4e bataillon, qui devait se tenir prêt à partir pour le sud, alla camper sur le plateau du village Nègre.

CHAPITRE XXVIII

Insurrection du Sud oranais (1881-1882)

Naissance de l'insurrection. — Départ du 1er bataillon. — Colonne Innocenti. — Combat de Chellala. — Colonne Détrie. — Combat de Mekam Sidi Cheikh. — Colonne Swiney. — Combat du Khreider. — Protection du chemin de fer. — Départ du 4e bataillon. — Colonne de Négrier. — La koubba de Sidi Cheikh. — Colonne TADIEU. — Départ du 3e bataillon. — Colonne de Pitray. — Colonne Duchesne. — Combat de l'oued Charef. — Départ du 2e bataillon. — Colonne Colonieu. — Opérations dans le sud-ouest. — Colonne Marmet. — La compagnie montée. — Combat sous Figuig. — Nouvelle course dans le sud-ouest. — Combat de Fendi. — Travaux de routes. — Combat de Souf Kesseur. — Colonne CATROUX. — Combat de Kheneg Nif Zelmou. — Fin de l'insurrection.

Au moment même où deux bataillons du régiment s'embarquaient pour la Tunisie, une grave insurrection éclatait dans le Sud oranais ; cette prise d'armes n'était que la suite de l'insurrection permanente des Oulad Sidi Cheikh, mal assoupie depuis 1870. Les chefs de cette famille, sans toutefois vouloir déposer les armes, avaient entrepris, pour recouvrer la grande position faite autrefois à Si Hamza, des négociations qui naturellement n'avaient pas abouti ; il en était résulté des déceptions, des froissements et des rancunes ; le foyer d'agitation, qui depuis 1864 ne s'était jamais complètement éteint, fut ravivé à ce moment par le souffle des prédications d'un marabout jusqu'alors obscur : Bou Amama.

Bou Amama ben el Arbi avait pour ancêtre un des dix-huit fils du grand Sidi Cheikh, Sidi Tadj, dont la descendance n'occupait qu'une situation médiocre dans l'aristocratie des Oulad Sidi Cheikh Gharabas. Il était venu, vers 1875, s'établir avec sa famille à Moghrar Tahtani, où il avait fondé une zaouïa.

Malgré son instruction médiocre, la grande ferveur religieuse dont il faisait montre à tout propos lui avait rapidement acquis un certain prestige, qu'il avait habilement su augmenter par les jongleries habituelles à tous les chérifs qui se donnent comme les « maîtres de l'heure ».

En 1880, se croyant menacé, il s'était réfugié au Maroc, où se trouvait déjà Si Hamza, chef religieux des Oulad Sidi Cheikh

Cheragas, avec ses oncles Si Kaddour et Si Eddine et son grand-oncle Si Lala, notre adversaire acharné depuis l'insurrection de 1864, dont il avait été le principal instigateur. De là, Bou Amama lançait des mokaddems chargés d'attiser le fanatisme des tribus du Sud oranais.

Le lieutenant Weinbrenner, du bureau arabe de Géryville, chargé d'aller arrêter chez les Trafis deux de ces émissaires qui y prêchaient la guerre sainte, fut assassiné au milieu de la diffa, le 21 avril 1881.

Ce fut là le signal d'une insurrection dont la répression nécessita la mise en mouvement de nombreuses colonnes. Toutes les fractions du régiment, y compris la compagnie de dépôt, furent appelées à y prendre part et se trouvèrent pendant plus d'une année disséminées sur tout le territoire de la province.

Le 1er bataillon fut le premier à marcher.

La nouvelle de la mort du lieutenant Weinbrenner avait produit chez les tribus du sud une profonde impression, mêlée à un grand sentiment d'inquiétude.

Quelques-unes, que le marabout n'avait pas eu le temps de gagner entièrement à sa cause, étaient hésitantes ; elles se demandaient si elles allaient se jeter dans la guerre sainte, ne sachant pas encore si leurs intérêts étaient, à ce sujet, en concordance avec leurs secrètes aspirations. Un premier succès de l'agitateur pouvait avoir des conséquences considérables ; il était urgent d'agir.

Le commandant Jacquey, le seul officier supérieur présent à Mostaganem, reçut, le 24 avril, l'ordre de faire partir toutes les compagnies qui y étaient disponibles.

Le lendemain, les 1re et 4e compagnies du 1er bataillon, avec la compagnie de dépôt, sous les ordres du commandant Jacquey, se mirent en route pour la Macta. Elles y arrivaient à 11 heures et montaient une demi-heure après dans deux trains, qui les amenaient le soir même à Saïda. Le 26, elles complétaient leurs vivres de réserve et allaient camper à Aïn el Hadjar. Le 27, le chemin de fer les transportait à Kralfallah, où se concentrait la colonne dont elles devaient faire partie. La 3e compagnie du 1er bataillon, qui était en garnison à Arzew, avait pris le chemin de fer le 26 ; après avoir fait séjour le 27 à Saïda, elle arriva à Kralfallah le 28 au matin.

Le bataillon, sous les ordres du commandant Jacquey, se trouva alors avoir la composition suivante :

Capitaine POGNARD, adjudant-major (1).

1re Compagnie.

GAYRAUD, capitaine.
CHARRETON, lieutenant.
TOUATI BEN CHOUKA, id.
MULLER, sous-lieutenant.
SALAH BEN MOHAMMED, id.

3e Compagnie.

BOURRET, lieutenant.
POHÉGUIN, sous-lieutenant.
DJELLOUL BEN ABDERRAHIM, id.

4e Compagnie.

DE LINIERS, capitaine.
TRÉMOULET, lieutenant.
MOHAMMED OULD EL HADJ BEN AMAR, id.
CURTIN, sous-lieutenant.
MOHAMMED BEN AOUIDET, id.

Dépôt.

LAUBSER, capitaine.
MAHANGE, lieutenant.
ADJ BEN YAYIA, id.
MOHAMMED BEN KHOUAN, sous-lieut.

Soit 18 officiers et 518 hommes de troupe.

La colonne, commandée, en l'absence du général Collignon, par le colonel Innocenti, du 4e chasseurs d'Afrique, comprenait, outre les tirailleurs : un bataillon du 2e zouaves, un bataillon de la légion, une section d'artillerie, quatre escadrons du 4e chasseurs d'Afrique, le goum de l'agha Sahraoui des Harrars et celui de Caddour ould Adda, de Saïda.

Le 29 avril, la colonne rétrograda sur Tafaroua, où l'on rassemblait de gros approvisionnements. Le capitaine GAYRAUD, gravement malade, fut évacué ce jour-là sur l'hôpital de Saïda.

Le 4 mai, la colonne partit, escortant un convoi de vivres, destiné à ravitailler pour trois mois les garnisons de Sfissifa et de Géryville. Elle arriva dans ce dernier poste le 9 mai, après avoir campé à Kralfallah, El May, Sfissifa, Hassi ben Attab et Kheneg Azir.

Le 14 mai, la colonne quitta Géryville et alla camper au ksar de Méchéria. Le général Collignon, malade, était resté à Géryville et le colonel Innocenti avait pris le commandement. On campa le 15 à Oulad Sidi el Hadj ben Ameur, le 16 aux Arbaouat, le 18 à Reçaf el Hammam.

On y campa comme d'habitude en carré. Les goums de Sahraoui occupaient ce jour-là les avant-postes et le bataillon de tirailleurs formait la première face. Des symptômes inquiétants commençaient à se manifester ; un parti de dissidents se présenta vers minuit aux cavaliers de Sahraoui et demanda le passage pour aller attaquer le camp. Reçus à coups de fusil par les tirailleurs

(1) Était à ce moment détaché à l'état-major de la division ; ne rejoignit le bataillon que plus tard.

des petits postes, ils se retirèrent, criant en arabe : « C'est demain, fils de chiens, que nous vous réglerons votre affaire. »

Le 19 mai, à 4 heures du matin, la colonne quitte Reçaf el Hammam, se dirigeant vers Chellala.

L'ordre de marche est le suivant :

Les goums à 3 kilomètres en avant et à 1 kilomètre sur les flancs ; le corps de la colonne figure un carré : la première face est formée par le bataillon de la légion, avec une compagnie en avant-garde ; derrière lui, l'artillerie, et, ensuite, un convoi d'environ 2,000 chameaux étroitement encadré par les chasseurs d'Afrique. La quatrième face, face d'arrière, est formée par le bataillon de tirailleurs, ayant une compagnie à l'arrière-garde, avec un peloton de chasseurs à l'extrême arrière-garde. Le bataillon de zouaves, fractionné, a deux compagnies sur le flanc droit du convoi et deux compagnies sur le flanc gauche ; elles marchent en colonnes de pelotons.

Il fait une chaleur extrême. Vers 8 heures, la colonne, qui s'est jusqu'alors déroulée dans une immense plaine, s'engage dans une vallée large de 3 kilomètres environ, comprise entre le djebel Mylock Guebli et le djebel Mylock Dahrani. Ces deux montagnes ne sont guère que des séries de petites collines presque partout accessibles et disposées parallèlement à l'axe de la route ; celle-ci court à peu près à 700 ou 800 mètres du Mylock Guebli, tandis que, sur sa droite à elle, le Mylock Dahrani est éloigné d'environ 2 kilomètres.

Vers 8 h. 1/4, l'ennemi vient lui-même offrir le combat et se présente en avant de la première face, barrant la route avec environ 1,200 chevaux et 800 fantassins.

Le bataillon de la légion se déploie en entier en tirailleurs et ouvre le feu ; l'artillerie se porte en avant et tire sur les dissidents. Poussé par le bataillon de tirailleurs, le convoi serre à sa distance ; on fait agenouiller les chameaux, bien qu'une certaine agitation se manifeste déjà parmi les convoyeurs indigènes.

Les chasseurs d'Afrique sont ralliés en tête de la colonne ; une partie prolonge le front de la légion et exécute le combat à pied. Les zouaves se portent également en ligne, à l'exception de la compagnie du capitaine Tournier, qui reste sur le flanc droit.

Par suite de ces mouvements successifs, le flanc droit du convoi est à moitié découvert et le flanc gauche l'est complètement.

Après avoir fait serrer le convoi, le bataillon de tirailleurs a fait demi-tour et s'est arrêté face en arrière. Pour remédier autant que possible aux vides qui existent sur les flancs du convoi,



le commandant Jacquey a fait replier en arrière les deux ailes de sa ligne.

La compagnie Bourret a fait face à gauche dans la direction du Mylock Guebli; la compagnie de Liniers est restée face en arrière; un peloton de la compagnie Charreton et un peloton de la compagnie Laubser ont fait face à droite; les deux pelotons restants sont conservés comme réserve entre la compagnie de Liniers et le convoi.

L'affaire était engagée sur la première face depuis un certain temps, quand, de derrière le dernier éperon du Mylock el Guebli, débouche tout à coup un parti assez considérable de cavaliers, étendards en tête.

La compagnie Bourret les reçoit avec des feux de salves tirés avec la hausse de 800 mètres et qui portent en plein dans ses rangs.

Ces cavaliers prennent le galop et se dirigent vers le flanc gauche du convoi. Mais le commandant Jacquey fait cesser le feu, car quelques cavaliers de Sahraoui affirment que ce sont des goumiers amis. Il y en a bien quelques-uns, en effet, mais le plus grand nombre sont des Trafis qui, pêle-mêle avec eux, pénètrent dans le convoi en bousculant tout sur leur passage. Le peloton d'arrière-garde, pris dans l'ouragan, est exterminé en entier; le lieutenant Laneyrie, qui le commande, est renversé de cheval et assommé à quelques pas des tirailleurs.

Beaucoup de chameaux, excités par leurs conducteurs, se relèvent et s'enfuient affolés, augmentant le désordre, qui est bientôt à son comble. Les hommes de tous les corps qui marchent avec les bagages, ordonnances ou cuisiniers de popotes, se précipitent dans la direction du bataillon d'arrière-garde pour y chercher un refuge ; la plus grande partie du convoi se disperse de toutes parts.

Le sergent Satre, de surveillance ce jour-là aux bagages du bataillon, donne en vain l'exemple de la résistance. Agenouillé derrière un des chameaux qui sont restés entravés, il fait feu sur tous les dissidents qui passent à sa portée ; mais il est bientôt blessé d'un coup de feu à bout portant par un cavalier qui passe derrière lui.

Les Trafis, qui ont complètement traversé le convoi, vont se reformer en arrière et à droite : ils se préparent à charger de nouveau ; mais la compagnie Bourret s'est placée à la droite de la compagnie de Liniers. Les deux compagnies exécutent à 800 mètres, puis à 1,000 mètres, des feux de salve qui empêchent les Trafis d'exécuter leur dessein ; ils battent en retraite au galop et se replient dans la direction d'Aïn Tazina.

Le convoi se rassemble peu à peu ; le combat a cessé sur la première face et tout paraît terminé lorsque l'on aperçoit les dissidents qui, couverts par les ondulations des collines de droite, se dirigent sur Chellala.

Sur l'ordre du colonel Innocenti, le commandant Jacquey se porte dans leur direction avec deux compagnies, pour leur couper le chemin de l'eau. Le compagnie de Liniers suit le lit de l'oued el Atouch, pendant que la compagnie Charreton, en échelons par peloton, poursuit les Trafis de ses feux de salve, aux hausses de 1,000, 1,200 et 1,500 mètres.

Nos balles portent dans les rangs ennemis.

Les Trafis, dont les chevaux sont harassés, ralentissent considérablement leur allure : ils se débandent, les deux compagnies gagnent du terrain sur eux, lorsque le colonel Innocenti, craignant de voir les tirailleurs s'aventurer trop loin, leur envoie l'ordre de rejoindre la colonne. La retraite se fait par échelons ; elle n'est pas inquiétée par l'ennemi.

La colonne se reforme sur le lieu même du combat ; on enterre les morts, qui sont nombreux ; tous les hommes sont employés à rassembler les bagages épars, car les chameaux, qui ont brisé les cordes d'attache, ont semé dans la plaine vivres, effets et cantines. Malheureusement, faute de cordes, beaucoup d'animaux ne purent être rechargés ; en outre, comme il était impossible d'exercer une étroite surveillance sur le vaste espace recouvert par les épaves du convoi, beaucoup de soldats, abandonnés à eux-mêmes, se livrèrent à un véritable pillage. Le colonel fit alors rassembler la colonne en ligne complètement déployée et la mit en marche dans cette formation, en donnant l'ordre de ramasser en chemin tout ce que les hommes pourraient porter.

Le colonel ne voulant pas se rendre à Chellala et y arriver la nuit avec sa colonne désorganisée, en face d'une population dont on n'était point sûr de recevoir un accueil pacifique, prit la direction d'Aïn Tazina, où l'eau est abondante et qui est d'ailleurs bien moins éloignée du lieu du combat. La colonne y arriva à 7 heures du soir, exténuée de fatigue et mourant de soif.

Beaucoup d'officiers ne possédaient plus ni tente ni cantine, et beaucoup de sacs et d'effets portés par les chameaux n'avaient pu être retrouvés. Ces bagages, abandonnés dans la plaine, furent pillés dans la nuit par les dissidents et colportés dans les tribus voisines comme des trophées de victoire.

Dans cette journée du 19 mai, le bataillon avait perdu 3 tués, 5 blessés et 2 disparus.

La journée du lendemain fut consacrée à réorganiser la colonne ;

on fit le recensement des chameaux et des chameliers ; on remit de l'ordre dans ce qui restait du convoi ; on compléta les vivres des hommes et leurs munitions.

Les coureurs dissidents rôdaient encore autour de la colonne; dans la nuit, la face du camp occupée par la légion fut assez vivement attaquée; la fusillade dura une heure, pendant laquelle les autres troupes prirent les armes et ne quittèrent pas le front de bandière.

Le 21, la colonne partit à 6 heures pour Chellala Dahrania; pendant toute sa marche, elle fut constamment signalée par des feux allumés à sa hauteur sur les collines de droite et de gauche. Les cavaliers trafis qui caracolaient autour d'elle lui envoyèrent à distance d'inoffensifs coups de fusil et se retirèrent à mesure qu'elle avança. On atteignit, vers 4 heures, Chellala Dahrania, d'où l'on apercevait le camp des rebelles, installé à 9 kilomètres et adossé à la colline sur laquelle est bâti le ksar de Chellala Gueblia.

Le lendemain, au moment où allait avoir lieu l'enterrement du lieutenant Laneyrie, mort des suites de ses blessures, une alerte força le camp à prendre les armes : les Trafis attaquaient les chameaux au pâturage ; ils réussirent à enlever une vingtaine d'animaux. Le goum seul fut engagé et tirailla quelque temps avec les dissidents.

Le 23, la colonne se porta à Chellala Gueblia, que les rebelles venaient d'évacuer. A l'arrivée, quelques coups de fusil furent échangés entre les hommes armés qui avaient été à l'eau et les habitants du village. En même temps, des hommes de tous les corps qui avaient pénétré dans les jardins du ksar, et y avaient trouvé des effets ayant appartenu à la colonne, s'étaient mis à les dévaliser. Ces deux petits incidents amenèrent une échauffourée dans laquelle furent blessés plusieurs soldats dont trois tirailleurs.

Le lendemain de grand matin, des goumiers, sous prétexte de corvées d'eau, pénétrèrent dans les maisons du ksar et commencèrent à les piller. La 4e compagnie fut chargée par le colonel Innocenti, de faire évacuer le village. Les goumiers opposèrent assez de résistance pour qu'il fût nécessaire de les faire désarmer.

Vers 11 heures, le camp fut levé et la colonne se dirigea sur Asla, où elle arriva un peu tard ; une partie des maisons du ksar appartenaient aux dissidents et leur servaient de magasins. Pour éviter tout désordre, le camp fut consigné ; mais le 25 au matin des corvées furent envoyées pour enlever tout ce que contenaient



ces maisons et pour vider les silos ; à midi, la colonne se mit en marche sur Messif.

En route, un orage épouvantable fond sur la colonne ; sous les raffales d'eau et de vent, elle est obligée d'interrompre sa marche ; on campe à 6 kilomètres en avant de Messif. Le temps continue, on ne peut allumer de feu ; le colonel ordonne une distribution de dattes pour remplacer la soupe, qu'il est impossible de faire. Les jours suivants, la colonne campe à Naama, Touadjeur, Dra el Aoud, et elle arrive le 29 mai à Aïn Fekarine, où elle trouve installée la colonne de Mallaret.

Le 31 mai, à Bir el Ahmra, le général Détrie vint prendre le commandement des deux colonnes et les emmena le lendemain au Kheider.

Le 4 juin, la colonne y fut reconstituée, sous les ordres du général, presque avec les mêmes éléments ; elle fut seulement renforcée d'une section d'artillerie, et un escadron de chasseurs fut remplacé par un escadron de spahis.

Cependant, Bou Amama, se glissant entre nos colonnes, a tourné autour de Géryville,dont la faible garnison, composée principalement des éclopés de la colonne Innocenti, n'a pu que le saluer de quelques inoffensifs coups de canon; il s'est ensuite dirigé vers le nord, a surpris en passant à Aïn Defelia un brigadier télégraphiste, l'a massacré avec son escorte et a continué sa route vers Frendah. Les deux colonnes partent du Kheider le 5 pour lui couper la retraite. Le 8, à Khadra, elles se dédoublent. Le général Détrie part avec les zouaves, les tirailleurs, un escadron de spahis et un de chasseurs, une section d'artillerie et huit jours de vivres. Il se porte à Kheneg Azir, puis il tourne à l'est et arrive le 10, à 3 heures, sur l'oued Naceur, sur la rive droite duquel le camp est établi.

Pendant la marche, un parti ennemi avait été signalé; ses vedettes étaient encore visibles sur une crête à 3 kilomètres du camp, dans la direction de Mekam Sidi Cheikh.

A 4 heures le commandant Jacquey quitte le camp avec une compagnie de zouaves, la 3e compagnie du bataillon, une section d'artillerie, un peloton de spahis et un de chasseurs. Un détachement des goums masque la marche de cette reconnaissance, et elle peut arriver sur la crête occupée précédemment par les vedettes ennemies, d'où l'artillerie ouvre le feu. L'infanterie gagne vivement une deuxième crête plus en avant et y arrive assez à temps pour empêcher par ses feux de salve, exécutés avec les hausses de 1,400 et 1,600 mètres, une tentative de la cavalerie ennemie, qui se préparait à charger nos goumiers.

Les dissidents s'éloignent dans la direction de leur convoi, que l'on voit filer dans la plaine sous l'escorte de 5 à 600 fantassins. Notre infanterie gagne d'un bond le sommet d'un mamelon voisin et les poursuit par ses feux de salve. Mais la nuit approche; on est à 7 kilomètres du camp; le général Détrie, qui vient d'arriver, ordonne de cesser la poursuite, et la reconnaissance rentre au camp vers 8 heures du soir.

On avait eu affaire à une fraction des Laghouats du Ksel, qui, gagnés par les émissaires de l'agitateur, arrivaient sur l'oued En Naceur croyant y trouver Bou Amama. Celui-ci n'y était plus depuis quelques jours. Il accomplissait à ce moment même, au nord du chott, une course d'une rare hardiesse.

Parti de Daya el Askoura le 9 de grand matin, il était passé à Guetifa et était arrivé le soir même à Aïn Sidi Abderrahman, à une étape seulement au sud de Frendah. Il avait alors brusquement tourné à l'ouest, et le 10 il razziait, vers Tircine, les Oulad Zian et les Mrabtine, fraction des Harrars. Puis le lendemain, pendant qu'il allait camper à El Haouïdj, à une trentaine de kilomètres à l'ouest de Tafaroua, ses cavaliers, partagés en petits groupes de 50 à 60, battirent le pays, saccagèrent les chantiers d'alfa et massacrèrent les travailleurs.

Le lendemain du petit combat de Mekam Sidi Cheikh, la colonne Détrie, descendant l'oued Sidi en Naçeur, poussa encore jusqu'à Kheneg es Souk. Mais, ayant eu connaissance de la présence de Bou Amama au nord des chotts, le général se porta dans sa direction; il bivouaqua le 12 à Oguilat, le 13 à Saouzo, le 14 à Hamyet el Begueur. Bou Amama était ce jour-là à Dayet el Kerch. Dans l'espoir de l'y joindre, la colonne se mit en route vers le Kheider; mais le 15 elle ne put traverser le chott entre Hamyet el Begueur et Sfissifa, car les dernières pluies en avaient profondément détrempé le sol. Elle dut en longer la lisière et alla bivouaquer le soir, sans eau, sous un violent siroco.

Après avoir rallié le 16 son convoi à Sfissifa, la colonne arriva le 18 au Kheider; mais le long détour qu'elle avait été obligée de faire l'avait considérablement retardée, et il était trop tard pour joindre le marabout. Dès le 16, Bou Amama, échappant à la colonne de Mallaret, qui était stationnée au Kheider, avait franchi le chott à Aïoun el Ghozlan et s'était enfoncé dans le sud.

En arrivant au Kheider, le général Détrie avait fait camper sa colonne à côté des sources, mais quelques jours plus tard, craignant les fièvres, il fit transporter le camp sur le plateau à côté de la redoute.

Le 28, la compagnie de dépôt quitta la colonne pour rentrer à

Mostaganem. Avant de partir, elle versa ses hommes valides dans les trois autres compagnies du bataillon, dont chacune eut alors un effectif de cent quinze hommes environ.

Le lendemain, la 2° compagnie vint reprendre sa place dans le bataillon. Cette compagnie arrivait de Zemmorah et d'Ammi Moussa ; sa composition était la suivante :

D'Eu, capitaine ;
Badou, lieutenant ;
Ali bou Thaleb, lieutenant ;
Roccaserra, sous-lieutenant ;
Khlil ben Ali, sous-lieutenant.

Soit 5 officiers et 108 hommes de troupe.

Le 5 juillet, la colonne prit le nom de colonne du Kheider, et le colonel Swiney, du 2° zouaves, en prit le commandement, en remplacement du général Détrie, qui rentrait à Oran.

Le 7 juillet, un groupe de dissidents était signalé par nos patrouilles entre Bir el Ahmra et Bou Chaïb. Le colonel Swiney partit avec une reconnaissance, composée du bataillon de zouaves, de la 1re compagnie du bataillon de tirailleurs, d'une section d'artillerie et d'un escadron de chasseurs. Il campa auprès de Sidi Khalifa et rentra le lendemain matin sans avoir rien vu. A midi, la colonne Swiney partait du Kheider pour Sfid, qui devait être désormais son campement normal. Les chameaux de réquisition ayant fait défaut, les trois dernières compagnies de tirailleurs restèrent au Kheider pour y garder le convoi, que l'on ne pouvait emmener.

Le lendemain 9 juillet, un fort parti de cavaliers dissidents, trompé sans doute par le départ de la veille et croyant le Kheider complètement évacué, se présente aux sources vers 8 heures du matin ; il est reçu par les feux d'un petit poste qui y est établi. Pendant ce temps, les sections de tirailleurs sont sorties du camp et se sont établies dans diverses positions qui battent tout le terrain. L'ennemi, dans sa retraite, se heurte à plusieurs d'entre elles ; il change trois fois de direction, cherchant une issue, et finalement s'enfuit au galop le long du chott vers Sidi Khalifa, en défilant sous le feu de deux sections de la 4°. A 10 h. 1/2, le dernier cavalier avait disparu à l'horizon.

Vers 2 heures, l'ennemi reparaît en plus grand nombre dans la direction de l'est et du sud ; il paraît vouloir occuper les sources. Laissant le capitaine d'Eu à la garde du camp, le commandant Jacquey prend l'offensive en adoptant les dispositions suivantes :



Une section de la 3e compagnie, avec le lieutenant DJELLOUL BEN ABDERRAHIM, longe la crête qui commande les sources et le marais; à sa gauche et un peu en arrière vient la section BOURRET, de la même compagnie ; à gauche encore, un peloton de la 4e commandé par le lieutenant TRÉMOULET, à l'extrême gauche, dans la plaine, une section de la 2e avec le lieutenant BADOU ; un peloton de la 4e est en réserve.

L'action s'engage immédiatement ; les sections exécutent des feux de salve sur les divers groupes de cavaliers que l'on aperçoit dans la plaine. La plus grande partie de ceux-ci, défilant à grande distance sous le feu du peloton TRÉMOULET, se porte sur les deux sections de la 3e, qui soutiennent bravement le choc. A ce moment, un parti d'environ 200 cavaliers, dissimulé jusque-là par un pli de terrain, débouche brusquement à courte distance de la section DJELLOUL et se lance vigoureusement à l'attaque. Malgré son feu, cette section est débordée et dépassée ; le lieutenant DJELLOUL est tué, quelques tirailleurs sont frappés à coups de pistolet ou à coups de matraque.

Mais le peloton TRÉMOULET fait face à droite et ouvre, à 800 mètres, le feu sur les dissidents. Rompus par leur propre charge, ceux-ci n'essaient pas de se reformer et s'enfuient au galop dans la direction de Bedrous.

A 4 h. 1/2, tout était terminé.

Le bataillon avait perdu un officier tué, M. DJELLOUL BEN ABDERRAHIM ; le lieutenant BOURRET avait eu la cuisse traversée par une balle et six tirailleurs avaient été blessés.

En rentrant au camp, on vit arriver la colonne Swiney, partie la veille et accourue au bruit du combat.

La colonne ainsi rassemblée se transporta tout entière à Sfid dès le lendemain. Elle campa sur la rive droite de l'oued Sfid et y séjourna jusqu'au 22 juillet. Pendant cette période, la 4e compagnie et la 1re eurent seulement à escorter chacune un convoi jusqu'à Modzbah.

Le 25, le bataillon, détaché de la colonne, se trouve en entier réuni sur ce dernier point, où l'on concentre de gros approvisionnements destinés à la colonne Colonieu, qui doit se former à Mécheria. Le bataillon est occupé à décharger des wagons et à placer les colis dans l'intérieur d'une enceinte palissadée où doit être organisé le convoi.

La colonne Colonieu, dont fait partie le 2e bataillon du régiment, campe le 2 août à proximité de Modzbah ; elle vient de Sfid et se rend à Mécheria.

Le lendemain, dans l'après-midi, pendant que le 1er bataillon

est occupé à emmaganiser des sacs d'orge, une émigration importante est signalée; elle se dirige vers le sud à une allure rapide. Le capitaine Pognard, avec les 2e et 3e compagnies, est envoyé pour lui couper le chemin du sud; malgré la vitesse de sa marche, ce détachement ne peut atteindre que la queue du troupeau; il ramène au camp, vers 8 heures du soir, 14 prisonniers, 1,500 moutons et une centaine de bœufs. Ces bêtes appartenaient à une fraction des Oulad Daoud, qui cherchaient à faire défection.

C'est à cette époque que le bataillon commence son service de protection pour la construction du chemin de fer de Modzbah à Mécheria. Deux compagnies d'ouvriers de chemin de fer sont arrivées pour coopérer aux travaux, qui sont poussés avec une grande activité; la voie est posée à raison de plus d'un demi-kilomètre par jour.

La portion principale du bataillon occupe la gare terminus; une compagnie, relevée d'abord tous les quatre jours, puis tous les sept jours, campe à l'avancement pour protéger les travailleurs. Afin d'appuyer la défense, on construit de distance en distance des redoutes en pierres sèches, en sacs d'orge ou en caisses à biscuit.

Le bataillon avance vers le sud au fur et à mesure des progrès de la voie. C'est ainsi que, le 15 septembre, le gros du bataillon se porte au Kheider, kilomètre 271; une compagnie seulement reste détachée sur la voie au nord de ce poste.

Le 3 octobre, le chemin de fer atteint le Kheider; les détachements ont alors lieu vers le sud.

A la fin de novembre, le bataillon reçut la visite du colonel O'Neill, qui, depuis quelques jours, avait été nommé au commandement des troupes stationnées à Sfid, Marhoum et le Kheider.

Au mois de décembre, le gros du bataillon était au kilomètre 312 à Bir Senia. Au mois de janvier, à El Biod, au kilomètre 323.

Le 29 janvier 1882, arriva à El Biod un bataillon du 17e de ligne, venant relever les tirailleurs. Le 1er bataillon s'embarqua donc, le 30, en chemin de fer, coucha à Saïda et arriva le lendemain soir à la Macta, d'où une étape l'amena, le 1er février, à Mostaganem.

Outre les détachements échelonnés sur la voie, le bataillon avait encore fourni, à la fin de septembre et au commencement d'octobre 1881, une compagnie destinée à couvrir les travailleurs militaires qui construisaient une route de fortune traversant le chott entre le Kheider et Bir Asseba.

A partir du mois de novembre, le bataillon, tout en continuant à protéger les travaux de la voie et à préparer les nombreux convois destinés à la colonne Colonieu, avait, en outre, été chargé d'escorter ces convois jusqu'à El Biod, où venaient les recevoir des troupes de la colonne de Mécheria. Ces convois avaient lieu tous les quatre jours, puis tous les trois jours pendant les mois de décembre et janvier.

Tous ces travaux s'exécutèrent sans que l'ennemi vînt les troubler; il y eut une seule alerte, le 17 novembre.

Ce jour-là, on apprit au Kheider que les contingents de Si Sliman ben Caddour s'étaient avancés audacieusement au milieu de nos colonnes, qui occupaient alors El Aricha, Sfid, Marhoum, le Kheider, Géryville, Moghar et Founassa et étaient venus razzier les Hamyans, campés dans les environs.

Le bataillon prit les armes et se tint prêt à marcher. Le capitaine PoGNARD, envoyé en reconnaissance, se porta d'abord au kilomètre 298, au poste de l'avancement du chemin de fer, occupé par un peloton de la 1re compagnie avec le sous-lieutenant MULLER.

Cet officier avait bien, dès le matin, entendu la fusillade de la razzia qui avait lieu à une douzaine de kilomètres au pied oriental du djebel Amrag; mais, obligé avec ses quelques hommes de protéger les chantiers de 800 ouvriers marocains qui travaillaient à la voie, il n'avait pu porter secours aux Hamyans et avait dû se borner à donner asile dans son camp à quelques blessés et aux fuyards de la razzia.

Le lendemain matin, les deux officiers se rendirent aux campements razziés la veille. La razzia avait été moins importante qu'on ne l'avait cru tout d'abord. Une petite fraction seulement avait été razziée après une résistance assez vive, qui avait coûté une dizaine de tués aux cavaliers ennemis. Le bataillon envoya de nombreuses reconnaissances, surtout dans la direction de l'oued Fallet, pour couvrir l'arrivée des Hamyans, qui venaient avec leurs troupeaux se mettre sous la protection de la redoute du Kheider.

Les travaux du chemin de fer furent ensuite repris et ne furent plus inquiétés par l'ennemi.

En débarquant à Oran, le 15 juin 1881, à son retour de Tunisie, le 4e bataillon reçut l'ordre de compléter son effectif à 450 hommes, au moyen d'un renfort fourni par le 2e bataillon, et de se tenir prêt à partir pour le sud. Sa composition en officiers était la même que lors de son départ pour la Tunisie.

Le 27 juin, il fut transporté à Saïda par le chemin de fer; il y

apprit qu'il était appelé à faire partie d'une colonne mobile, en formation à Géryville, et qu'en se rendant à ce poste, il devait, de concert avec un escadron du 4ᵉ chasseurs d'Afrique, escorter un convoi d'un millier de chameaux et de treize voitures.

Le lieutenant Garmi ben Tahar et le médecin-major Collin, malades à la suite des fatigues de la campagne de Tunisie, furent obligés d'entrer à l'hôpital de Saïda.

Le bataillon quitta Saïda le 28 et campa successivement à Tafaroua, Kralfallah, El May et Sfissifa. La traversée du chott entre ces deux derniers points fut des plus pénibles et faillit devenir désastreuse.

Tandis que l'avant-garde était partie à 5 heures du matin, le convoi, escorté par les 3ᵉ, 4ᵉ compagnies et un peloton de cavalerie, n'avait pu partir qu'à 7 heures, après avoir fait boire tous les animaux. Pendant toute la journée, le siroco ne cessa de souffler; sa violence augmenta encore pendant la traversée du chott ; aussi les hommes et les animaux, accablés par la chaleur et mourant de soif, tombaient-ils à chaque pas. Le commandant Tadieu envoya à Sfissifa faire part de sa détresse, et, à 10 kilomètres avant d'y arriver, on rencontra heureusement des soldats de la légion et deux escadrons de chasseurs, venus au-devant de la colonne avec des bidons pleins d'eau. Grâce à ce secours, la majeure partie du bataillon put atteindre Sfissifa vers 3 heures du soir. On n'avait pu amener que quatre voitures chargées de munitions; les chameaux et les autres voitures étaient restés dans le chott.

On fit partir de Sfissifa un convoi d'eau et des chameaux pour prendre le chargement des animaux morts et les sacs des hommes malades; mais, malgré cela, le convoi et les deux compagnies qui l'escortaient n'arrivèrent à Sfissifa qu'à 11 heures du soir. Et encore l'arrière-garde, composée de la section Francez de la 4ᵉ compagnie, d'un peloton de chasseurs et de 50 goumiers, ne put, malgré tous ses efforts, faire suivre quatre voitures et dut passer la nuit avec elles à une dizaine de kilomètres de Sfissifa. Le lendemain, des chameaux étant venus prendre le chargement de ces dernières voitures, l'arrière-garde arriva au camp à 11 heures du matin.

On fit séjour le 1ᵉʳ juillet à Sfissifa, et le 2 la colonne en repartit pour Géryville, en même temps qu'un bataillon de la légion, un du 81ᵉ et deux escadrons de chasseurs. Après avoir campé à Ben Attab et à Kheneg Azir, ces troupes arrivèrent à destination le 4 juillet.

Le 13, le bataillon de tirailleurs, avec deux compagnies de la légion, un escadron de spahis et une section d'artillerie, partit pour faire une reconnaissance dans l'ouest et le sud-ouest de

Géryville. Tout le monde était rentré le 29, après que l'on eut visité Megaran, Aïn el Orack, Ksar ben Ahmeur et Ghassoul.

Le colonel de Négrier était venu le 1er août prendre le commandement des troupes de Géryville; il en partit le 7, avec une colonne ainsi composée : le 4e bataillon du 2e tirailleurs, un bataillon de la légion, un escadron de spahis, un escadron du 2e hussards, et une section d'artillerie.

Des coureurs ennemis ayant été signalés dans le sud-ouest, cette colonne mobile se porta à Hassi el Biod, puis à Aïn el Orack et à El Goleta. Incertain sur la durée de sa course, le colonel de Négrier fit distribuer aux hommes quatre jours de vivres de supplément et envoya les chameaux déchargés chercher à Géryville un ravitaillement sous l'escorte de la 2e compagnie du bataillon de tirailleurs.

Une marche rapide amena ensuite la colonne à Chellala Dahrania, où elle arriva à l'improviste, et se saisit d'un certain nombre d'individus qui avaient porté les armes contre nous dans les combats du mois de mai.

Trois d'entre eux, convaincus d'avoir violé la sépulture du lieutenant Laneyrie, tué le 19 mai, furent fusillés sur l'emplacement où avaient été déposés les restes de cet officier ; un nouveau tombeau fut édifié dans le ksar et placé sous la garde et la responsabilité du caïd.

Le lendemain, la colonne reprit le chemin de Géryville ; mais, le 14 août, après avoir quitté le camp de l'oued Dirhem, la cavalerie tourna brusquement à droite pour aller cerner les ksours d'El Abiod Sidi Cheikh. L'infanterie y arriva le lendemain matin à 8 heures et campa dans les jardins au sud des ksours.

La koubba du grand Sidi Cheikh se trouvait entre les deux ksours les plus importants. Afin de faire échec au prestige religieux des Oulad Sidi Cheikh, le colonel résolut de la détruire ; on y disposa dans la journée plusieurs fourneaux de mine et, le lendemain matin, à l'heure du départ, trois détonations successives annoncèrent la destruction de la koubba du saint marabout, dont on emportait les restes vénérés pour les installer à Géryville.

La colonne rentra le 19 août, après avoir rallié, à Aïn el Orack, la 2e compagnie du bataillon, venue au-devant d'elle en lui apportant un ravitaillement de vivres.

Du 25 août au 1er septembre, le bataillon alla chercher à Sfissifa un convoi d'un millier de chameaux et de 63 voitures.

Du 18 au 24, pendant que les 3e et 4e vont chercher un autre convoi au même endroit, les 1re et 2e, ainsi qu'un bataillon de la

légion, font, dans l'est, une reconnaissance poussée jusqu'au ksar de Bou Alem, dans le djebel Amour.

Le 21 octobre, le colonel de Négrier quitta Géryville avec la colonne mobile pour aller coopérer, avec les colonnes des généraux Louis et Colonieu, aux opérations dirigées par le général Delebecque contre la grande tribu des Ahmours.

Le 4e bataillon cessa, à cette date, de faire partie de la colonne de Négrier ; il resta à Géryville, formant, avec un escadron de spahis et une section d'artillerie, une colonne d'observation aux ordres du commandant Tadieu.

Jusqu'à la fin de janvier 1882, le bataillon n'eut plus qu'à fournir des détachements pour l'escorte de nombreux convois venant de Tafaroua et de Sfissifa et pour la protection des travailleurs employés à la construction d'une ligne télégraphique entre Géryville et Sfissifa.

Le commandant Tadieu fit seulement, le 18 novembre, une petite sortie provoquée par la razzia du 17 novembre de Si Sliman ben Caddour sur les Hamyans, razzia qui mit en alerte toutes nos colonnes du Sud. Avec l'escadron de spahis, 40 goumiers et la 4e compagnie, le commandant se rendit à Kheneg Azir, rallia la 3e compagnie, qui y stationnait avec la 2e pour assurer la protection de l'atelier télégraphique ; il se porta ensuite à Ben Attab.

Le 20, les reconnaissances ayant rapporté la nouvelle que Si Sliman avait fait demi-tour et qu'il était déjà loin dans l'ouest, le détachement rentra à Géryville en laissant à Kheneg Azir la 3e compagnie, qui y reprit sa mission de protection.

Le 23 janvier 1882, le bataillon quitta Géryville pour rentrer à Mostaganem ; le 28, il était transporté en chemin de fer du Kheider à Saïda ; le 29, de Saïda à l'oued El Hammam ; il se rendit le lendemain, à pied, à Perrégaux, où il reprit le chemin de fer jusqu'à la Macta. Enfin, le 31 janvier, une dernière étape le conduisit à Mostaganem, où il devait tenir garnison.

Le 19 juin 1881, le 3e bataillon quitta Tlemcen, où il était en garnison, et se rendit le même jour à Sebdou.

Il était ainsi composé :

Chef de bataillon Monthaulon, commandant le bataillon.
N..., capitaine adjudant-major (1).

(1) Capitaine Pelecier, détaché à l'Ecole supérieure de guerre.

1re compagnie.

VALLANTIN, capitaine.
N..., lieutenant (1).
MOHAMMED BEN AHMED, id.
CHARPENTIER, sous-lieutenant.
N..., id.

2e compagnie.

HELLEU, capitaine.
ADIHEN, lieutenant.
AMO BEN ZITOUNI, id.
LAMOLE, sous-lieutenant.
BELKASSEM BEN AHMED, id.

3e compagnie.

RZEWUSKI, capitaine.
N..., lieutenant (2).
AMADI OULD MOUSSA, id.
THIÉBAULT, sous-lieutenant.
N..., id. (3).

4e compagnie.

HAMEL, capitaine.
MAZUÉ, lieutenant.
ATHMAN BEN ABDERRAHIM, id.
SIMON, sous-lieutenant.
AHMED BEN DJELLOUL, id.

Il comprenait en outre 470 hommes de troupe.

Le bataillon séjourna à Sebdou jusqu'au 6 juillet ; pendant cette période, la 2e et la 4e allèrent chacune conduire un convoi à El Aricha. Le bataillon en entier y arriva le 9 juillet.

Le 19, la colonne dite d'El Aricha se trouva constituée par l'arrivée d'un bataillon du 2e zouaves et d'un escadron de spahis ; elle était placée sous le commandement du colonel de Pitray, du 2e chasseurs d'Afrique.

Cette colonne ne fut point appelée à prendre part à de grandes opérations ; pendant plus d'un an, elle n'eut à exécuter autour du poste que des reconnaissances et des courses de peu de durée.

Du 30 juillet au 5 août, la colonne mobile poussa une reconnaissance jusqu'à El Khasdir, au milieu du chott Gharbi. La 3e compagnie était restée à la garde du camp.

Deux autres reconnaissances eurent lieu du 20 au 23 août et du 5 au 10 septembre, l'une sur Tamestouta et Hassi Mohammed, l'autre jusqu'à Kheneg Adda sur la frontière du Maroc. La 1re compagnie, puis la 2e restèrent à leur tour à la garde du camp.

Du 11 septembre au 8 octobre, le bataillon occupa Sebdou ; pendant cette période, il alla passer deux jours à El Ghor, les 4 et 5 octobre, et y construisit une redoute. Il rentra à El Aricha le 9 octobre. Le même jour, la colonne fut renforcée par un bataillon du 86e et par deux escadrons du 2e chasseurs d'Afrique.

Le 17 novembre, à 8 heures du soir, la colonne reçut l'ordre de partir immédiatement. Si Sliman venait d'exécuter contre nos

(1) Le lieutenant HEBERLÉ, commandant le petit dépôt laissé à Tlemcen pour faciliter le recrutement indigène.

(2) Lieutenant MONTAIGUT, détaché au bureau arabe de Constantine.

(3) Sous-lieutenant DAOUD, nouvellement promu, faisait du service à la 1re compagnie du 2e bataillon, en Tunisie.

tribus un hardi coup de main : accompagné de Si Kaddour, de Si Hamza, de Si Sassi, caïd des Rzaïnas, et à la tête d'environ 800 cavaliers et 1,000 fantassins appartenant aux Trafis, aux Beni Guil, aux Rzaïnas, aux Djembas et aux Mahias, il s'était glissé entre nos postes d'observation et s'était audacieusement avancé au milieu de nos colonnes, qui occupaient alors El Aricha, Sfid, le Kheider, Géryville, Moghrar et Founassa. Tombant à l'improviste sur les Hamyans, il les avait razziés aux environs d'Aïn Fékarine, à une douzaine de kilomètres du camp de l'extrême avancement du chemin de fer, qu'occupait alors un peloton du 1er bataillon. Il s'était ensuite retiré en toute hâte du côté de Bou Guern. On espérait lui couper la retraite du côté de l'ouest, au moyen d'une marche rapide de la colonne d'El Aricha.

Celle-ci partit donc à minuit et prit la direction du Sud. La 2e compagnie restait au camp avec quelques hommes fatigués des autres compagnies.

La colonne fit une halte d'une heure, à 7 heures du matin, une grand'halte de midi et demi à 2 h. 1/2. Elle arriva à 4 h. 1/2 au bord du chott Gharbi. On s'y arrêta deux heures pour laisser serrer le convoi et, à 7 heures, on campa sans feu au fond du chott. On avait parcouru 66 kilomètres depuis le matin.

Le lendemain 19, la marche est reprise, toujours vers le sud. A 8 heures, à Oglat Morra, on trouve des traces récentes qui indiquent que les dissidents viennent d'y passer en se retirant vers le Maroc.

Le coup est manqué. Le commandant de la colonne envoie cependant les trois compagnies de tirailleurs en soutien de la cavalerie, qui s'avance vers l'ouest dans l'espoir d'atteindre la queue de la razzia. Ces trois compagnies partent à midi, sans sacs, avec deux jours de vivres ; elles s'arrêtent à 6 h. 1/2 du soir, après avoir encore parcouru 32 kilomètres.

Les dissidents avaient trop d'avance pour risquer d'être rattrapés. Les trois compagnies et la cavalerie rejoignirent le lendemain le reste des troupes à Oglat Morra. La colonne gagna El Khasdir et rentra le 23 novembre à El Aricha.

Le 11 décembre, le commandant de la colonne, avisé que les Mahias avaient une partie de leurs troupeaux dans le chott Gharbi, partit à 11 h. 1/2 du soir. Après avoir parcouru 57 kilomètres, la colonne arriva le lendemain à 3 heures de l'après-midi à El Djaouania, où elle captura environ 3,000 moutons. Puis elle rentra le 15 à El Aricha, où était restée la 1re compagnie avec les hommes fatigués.

A la fin de janvier 1882, la colonne tenta le même coup de



main, cette fois avec moins de succès. Des troupeaux mahias avaient encore été signalés à la sebkha d'El Mrir, à quelques kilomètres à l'ouest de Djaouania. La colonne partit d'El Aricha le 28 janvier. A son arrivée dans le chott Gharbi, les troupeaux en étaient partis. Les 1re et 4e compagnies, ayant la moitié de leurs hommes montés à mulet, furent en vain poussées jusqu'à 30 kilomètres dans la direction de Ras el Aïn des Beni Mathar. Elles revinrent sans avoir aperçu un seul mouton. La colonne rentra le 3 février à El Aricha; c'est la 3e compagnie qui était restée cette fois à la garde du camp.

Jusqu'au mois de mai, la colonne resta stationnée à El Aricha. Les tirailleurs furent seulement employés à plusieurs reprises à des travaux en vue d'améliorer la piste conduisant à El Khasdir dans le chott Gharbi et les routes de Sebdou et de Ras el Ma.

Au mois de mai, les troupeaux des Mahias furent encore signalés dans les riches pâturages du chott Gharbi. Le lieutenant-colonel Duchesne, de la légion étrangère, qui commandait alors la colonne, partit d'El Aricha le 14 mai et se porta à Si Salem sur l'oued Charef, par Mesakhsekha et El Habbara, en trois longues étapes de 35, 32 et 46 kilomètres.

Les Mahias étaient sur leurs gardes et les troupeaux s'étaient retirés devant nous; la cavalerie ennemie seulement était encore à portée et rôdait autour du camp.

Après avoir fait séjour le 17 à Si Salem, la colonne se porta à 18 kilomètres plus au nord en descendant le lit de l'oued Charef. A 4 h. 1/2 du soir, l'ennemi est signalé dans le nord-ouest; l'escadron de cavalerie et les goums partent aussitôt. La 4e compagnie prend les armes; elle est placée avec une compagnie de zouaves sous les ordres directs du commandant Monthaulon.

Les deux compagnies, sans sacs, partent à 4 h. 1/2, franchissant 14 kilomètres en deux heures, et arrivent sur le lieu du combat au moment où les chasseurs, qui ont chargé vigoureusement les dissidents, viennent de les mettre en fuite et de leur tuer 80 hommes. Nos cavaliers n'avaient eu qu'un homme tué et 7 blessés.

La colonne reprit ensuite le chemin d'El Aricha, où elle arriva le 23 mai. La 2e compagnie y était restée pendant cette expédition avec les hommes fatigués et incapables de fournir une longue course.

Cette sortie était la dernière à laquelle devait assister le bataillon. Il quitta El Aricha le 19 juin, fit séjour à Tlemcen le 23 et arriva à Bel Abbès le 27. Le 28, il fut transporté en chemin de fer de Bel Abbès à la Macta et, le 29 juin, il arrivait à Mostaganem.

Le 22 juillet 1881, le 2e bataillon quitta Mostaganem, où il était en garnison, pour se rendre à Sfid. C'est là que s'organisait la colonne de Mécheria dont le bataillon devait faire partie ; transporté en chemin de fer de la Macta à Modzbah, il arriva à Sfid le 25. Il y fut rejoint le 28 par sa 4e compagnie qui venait d'Ammi Moussa et Zemmorah.

A cette date le bataillon était ainsi composé :

CATROUX, commandant.
N..., adjudant-major (1)
KLEINPETTER, médecin aide-major.

1re compagnie

N..., capitaine (2).
BAILLIF, lieutenant.
FOUGLOU BEN KAÏOUR, id.
LACROIX, sous-lieutenant.
N..., id.

2e compagnie.

BROSSELARD (3), capitaine.
VALETTE, lieutenant.
AMO BOU TERFA, id.
MALLETERRE, sous-lieutenant.
AMADI OULD SAÏD, id.

3e compagnie.

GIBON, capitaine.
N..., lieutenant (4).
ABD EL KADER BEN DEKKICH, id.
N..., sous-lieutenant (5).
MOKTAR BEN ALIMA, id.

4e compagnie.

DELBEY (6), capitaine.
ALLAL BOU KORSO, lieutenant.
GENTON, sous-lieutenant.
DE CLERMONT-TONNERRE (7), id.
ABD EL KADER BEN SAALI, id.

Soit 17 officiers et 400 hommes de troupe.

La colonne de Méchéria, commandée par le général Colonieu, comprenait en outre deux bataillons du 2e zouaves, 4 escadrons de chasseurs, 1 batterie d'artillerie et 1 compagnie du génie.

Elle quitta Sfid le 2 août, passa par Modzbah, le Kheider, Bir el Ahmra, El Biod et arriva à Méchéria le 7 août. L'eau y était rare et les hommes disponibles furent pendant toute la nuit et la

(1) Le capitaine CLAUTEAUX était resté à Mostaganem comme fonctionnaire major.

(2) Le capitaine ROUVILLAIN, nouvellement promu, rejoignit dans le courant du mois d'août.

(3) Le capitaine BROSSELARD était en permission en France ; il rejoignit à sa rentrée.

(4) Lieutenant VINCENT, détaché aux affaires indigènes en Tunisie.

(5) Lieutenant LACOUX, adjoint à l'habillement.

(6) Le capitaine DELBEY, malade, quitta la colonne au commencement d'août.

(7) Le sous-lieutenant DE CLERMONT-TONNERRE était titulaire au dépôt ; il remplaçait à la 4e compagnie le lieutenant LÉAUTIER, détaché à l'état-major du 19e corps et qui rejoignit sa compagnie dans le courant du mois d'août.

journée du lendemain occupés à l'aménagement des sources et au curage des puits.

Le 8, le général Colonieu, averti que Bou Amama tentait un mouvement sur Thyout, partit à 11 heures du soir dans la direction d'Aïn Sefra ; il emmenait avec lui les quatre escadrons de cavalerie, une section d'artillerie et les trois bataillons, réduits chacun à 200 hommes par l'élimination des hommes les moins robustes. Les fantassins étaient sans sacs, mais portaient trois jours de vivres ; pendant la marche, la moitié d'entre eux montaient alternativement sur les chameaux chargés de vivres.

Cette reconnaissance arriva à Mekalis le 9 au soir, ayant franchi 80 kilomètres en vingt et une heures ; on apprit là que Bou Amama s'était retiré vers l'ouest, et la petite colonne rentra à Mécheria le 12 août, par Moktadeli et Naama.

Du 14 au 25 août, le bataillon et une partie des troupes de la colonne allèrent à Sfid chercher un convoi de ravitaillement.

Du 27 août au 21 octobre, le bataillon fut employé aux travaux de la redoute de Mécheria, sauf dans la période du 26 septembre au 4 octobre, pendant laquelle il alla chercher un convoi de vivres au Kheider, où se trouvait alors le 1er bataillon.

Au mois d'octobre, les dissidents, refoulés par nos colonnes, étaient réfugiés en majeure partie dans la forteresse naturelle formée par les hautes montagnes des Ksours. La puissante tribu des Ahmours, qui y a ses terrains de parcours, était l'âme de la résistance. Le général Delebecque dirigea contre elle les mouvements combinés des colonnes Colonieu, Louis et Négrier.

Le général Colonieu partit donc de Mécheria le 22 octobre avec le bataillon du régiment, deux escadrons du 4e chasseurs d'Afrique, deux du 2e et une batterie de montagne. Passant par Touadjeur, Naama, Magroum, Taoussera, El Ambaa ; il arriva le 28 à Sfissifa, sur la frontière marocaine.

Le 29, arriva le général Delebecque ; le 30, le général Louis et sa colonne.

Le 2 novembre, la colonne Colonieu fut ainsi constituée : le 2e bataillon du 2e tirailleurs, deux bataillons de la légion, une batterie de montagne, deux escadrons du 2e chasseurs d'Afrique et 400 goumiers.

Le 3, la colonne Louis quitte Sfissifa et se dirige vers Ich ; la colonne Colonieu part le même jour et va camper à Sidi Abdallah. Le 4, elle est au bas du Teniet ed Douis ; le 5, à Ras el Ma de l'oued Hallouf. Le 6, la colonne, descendant l'oued El Hallouf, longe le djebel Beni Smir ; la veille, l'infanterie de la colonne Louis a abordé le massif par le versant nord-est et, après un com-

sources de Founassa ; la colonne Colonieu retourna le soir au camp d'Oglat Feidja, où elle arriva à 8 heures.

Le 13 et le 14, la 1re et la 4e compagnie vont avec la légion, sous les ordres du colonel de Négrier, explorer le Mir Djebel entre le col de Founassa et celui du Djeliba. Les deux autres compagnies partent sans sacs avec le goum de Sahraoui et un escadron de hussards ; cette petite colonne, sous les ordres du commandant Catroux, franchit les escarpements du djebel Kharouba et razzie dans l'oued El Arich un gros douar, auquel elle prend 150 chameaux chargés et 2,000 chèvres ou moutons. Elle campe ensuite sur l'oued Namous, et rentre au camp de Feidja le 15, après une marche très pénible dans les ravins qui avoisinent Moghar Foukani.

Le 16 et le 17, le commandant Catroux fit encore, dans le djebel Kharouba, une course avec la 1re et la 4e compagnie. Une fraction des Ahmours, prise à revers par la cavalerie qui avait tourné la montagne par le sud, perdit 11 tués et fut razziée à fond. Les tirailleurs ramenèrent au camp 1,900 moutons et quelques bœufs. Les goumiers avaient fait dans la plaine un butin encore plus considérable.

Le 19, les deux bataillons de la légion partirent pour Aïn Sefra ; ils furent remplacés par un bataillon du 2e zouaves.

La colonne quitta Oglat Feidja le 26 novembre, campa successivement à Aïn Zerga, puis sur l'oued Dermel, où elle séjourna sept jours ; sur l'oued El Hallouf, à Rquiza, à Rozfa, à Sidi Abdallah, à Sfissifa ; elle arriva à Aïn Sefra le 13 décembre.

A partir de cette date, le bataillon fit partie de la colonne d'Aïn Sefra, commandée par le commandant Marmet, du 2e zouaves, et composée, outre le bataillon de tirailleurs, d'un bataillon de zouaves, d'un escadron de chasseurs, d'un escadron de spahis et d'une section d'artillerie.

Le bataillon fut employé dès le lendemain aux travaux d'installation de la redoute et à l'achèvement de la route d'Aïn Sefra à Founassa.

Le 25 février 1882, une colonne légère quitta Aïn Sefra pour aller, de concert avec une autre colonne partie d'Aïn ben Khelil chercher à atteindre les fractions insoumises des Ahmours et d'autres tribus hostiles qui étaient signalées au sud de Figuig, dans l'angle formé par l'oued el Aouedj et l'oued Zousfana.

La colonne, partie d'Aïn Sefra avec le commandant Marmet, comprenait les 1er, 2e et 4e compagnies du bataillon de tirailleurs, un bataillon de zouaves, un escadron du 2e chasseurs, un peloton

de spahis, une section d'artillerie et 50 goumiers. Toutes les compagnies étaient à l'effectif de 100 hommes.

La 4ᵉ compagnie de tirailleurs avait été organisée en compagnie d'infanterie montée : elle avait reçu cinquante mulets arabes de réquisition. Chaque mulet était affecté à deux hommes, qui y plaçaient leurs vivres et leurs effets. On arrimait encore dans les chouaris du bât arabe l'orge du mulet et une guerbah d'eau, puis, de pause en pause, les deux hommes alternaient pour se jucher sur ce vacillant édifice. Une compagnie de zouaves avait reçu la même organisation. Malgré la rusticité de cet équipement rudimentaire, les compagnies montées rendirent dans le sud de réels services, à cause surtout de la rapidité de leur marche. Marchant sans arrêt, à la vitesse de 7 kilomètres à l'heure, elles faisaient couramment des étapes de 60 ou 70 kilomètres, au bout desquelles les hommes, descendus de leurs mulets, étaient encore alertes pour le combat à pied. A la fin de l'année suivante, cette organisation reçut quelques améliorations : l'effectif des compagnies fut porté à 120 mulets et 230 hommes, et elles reçurent des selles et des brides provenant de harnachements hors type achetés aux Etats-Unis.

Les deux compagnies montées formaient, avec la cavalerie, l'avant-garde de la colonne; cette dernière campa le 25 février à Founassa, tandis que l'avant-garde poussait jusqu'à Aïn Zerga, à 15 kilomètres plus loin.

Le 26, la colonne entière campa à Kheneg Zoubia, un des plus beaux points d'eau du Sud oranais, où l'oued Dermel, coulant au milieu de grasses prairies, présente une nappe d'eau de plus d'un kilomètre de long sur 12 mètres de large et $2^{m},50$ de profondeur.

En arrivant à Kheneg Zoubia, la colonne avait fait plus de 100 kilomètres en deux jours; un douar de 80 tentes étant signalé dans l'oued el Aouedj, au sud de Zoubia, deux pelotons pris parmi les hommes les moins fatigués des 1ʳᵉ et 2ᵉ compagnies de tirailleurs franchirent encore 10 kilomètres pour aller prendre position sur le djebel Kardacha et faciliter la razzia que la cavalerie devait exécuter au point du jour.

Le 27 et le 28, des reconnaissances furent exécutées par deux pelotons des 1ᵉʳ et 2ᵉ et par la 4ᵉ compagnie dans l'oued el Aouedj et dans l'oued Zousfana. Le 28, à midi, toute la colonne était rassemblée au camp d'El Aouedj Tahtani, à 35 kilomètres au sud de Figuig.

Les razzias avaient été maigres; la majeure partie des Ahmours et des Beni Guil, prévenus de notre arrivée, s'étaient réfugiés dans le chegguet El Abid et campaient sous les murs de Figuig. Le commandant Marmet se met aussitôt à leur poursuite, et, avec

toute la colonne, il vient, à 6 heures du soir, camper sur l'oued Zousfana, à 10 kilomètres au sud de Figuig. Après avoir laissé à ses hommes quelques heures de repos, il se remet en marche à 11 heures du soir, emmenant avec lui les 3e et 4e compagnies de zouaves, la 4e compagnie de tirailleurs, une section de la 1re compagnie, commandée par le sergent-major Durand et destinée à compléter à 100 hommes la 4e compagnie de zouaves, un peloton de chasseurs d'Afrique et une section d'artillerie.

En débouchant à 3 heures du matin par le Kheneg Melias, dans le chegguet El Abid, on entendit très distinctement des cris d'hommes, des aboiements de chiens, des grognements de chameaux : c'était le bruit fait par les douars, qui décampaient précipitamment pour rentrer dans Figuig. Ils paraissaient être à 800 mètres; mais on ne pouvait les distinguer que vaguement, car la lune venait de se coucher. Le commandant Marmet donna l'ordre de couvrir de feux les campements ennemis. La compagnie Léautier, qui marchait en tête, leur envoya six salves, puis le détachement gagna vers l'est le Teniet el Youdia, pour y attendre le jour et pouvoir juger de la situation.

Dès l'aube, vers 5 h. 1/2, il est attaqué par des masses nombreuses sorties de Figuig. Le commandant Marmet, trouvant que la position qu'il occupe sur le col présente trop de couverts à l'ennemi, préfère battre en retraite dans la plaine, et y attirer ses agresseurs, afin de pouvoir suppléer à son infériorité numérique par la supériorité de son feu.

La compagnie Léautier occupait l'entrée du défilé; les zouaves occupaient les hauteurs de droite et de gauche.

La retraite se fait par échelons; elle commence par la compagnie Léautier, qui prend position à la sortie du défilé; la 3e compagnie de zouaves, puis la 4e continuent le mouvement et viennent prendre position dans la plaine.

Au moment où la compagnie Léautier va se remettre en marche, l'ennemi, croyant à une retraite définitive, se jette audacieusement sur elle et la serre de très près. La 4e section, commandée par le sergent Lefort, est un moment enveloppée : deux tirailleurs sont tués, le sergent est lui-même blessé au pied; mais il conserve le commandement, et, grâce à son sang-froid, la section peut se dégager et se frayer un passage.

La retraite continue dans le même ordre. Les contingents de Figuig, forts d'environ 1,500 fusils, descendent de la montagne en poussant de grands cris. Ils forment dans la plaine une ligne enveloppante autour de notre petit détachement. Mais rien ne gêne plus alors l'action de nos fusils. A 2 kilomètres environ de

Teniet el Youdia, les trois compagnies s'arrêtent sur une seule ligne et prennent l'offensive en même temps. Au même moment, le goum, appuyé par le peloton de chasseurs, fournit une charge brillante : des fractions de la ligne d'infanterie se portent en avant au pas gymnastique, l'artillerie tire à mitraille. L'ennemi, surpris, hésite, s'arrête, puis recule. Sa ligne se brise, ses groupes se dispersent, et il disparaît bientôt dans la montagne, laissant sur le terrain 37 tués et emportant 83 blessés.

A 8 heures du matin, le combat était terminé ; les tirailleurs avaient eu 2 hommes tués et 1 sous-officier blessé ; les zouaves, 14 blessés, dont 1 officier.

Le détachement rejoignit le soir le reste de la colonne à Aïn Sefra-sous-Figuig. Tout le monde en repartit le lendemain pour regagner le poste d'Aïn Sefra. On y rentra le 10 mars, après avoir campé à Kheneg Zoubia, puis sur l'oued Dermel, à El Attatich, au Teniet ed Douis, à Ich et à Sfissifa.

Du 17 au 28, la 3e compagnie fit encore une sortie pour aller explorer la vallée de l'oued Namous, jusqu'au Kheneg en Namous, à quelques kilomètres en amont d'El Outidat ; elle rentra sans avoir rencontré l'ennemi.

Le 31 mars, une colonne légère quitta de nouveau Aïn Sefra ; on allait cette fois courir sus à Bou Amama lui-même, qui avait réuni autour de lui, outre sa tribu d'origine les Oulad Sidi Tadj, une grande partie des fractions dissidentes : Oulad Sidi Cheikh, Djembas, Beni Guil et Oulad Djerir. Un espion du bureau arabe était venu avertir le commandant supérieur d'Aïn Sefra que les campements de l'agitateur s'étaient avancés dans la plaine, au sud de Figuig, afin de donner à leurs troupeaux la primeur de la verdure printanière du Blod el Baroud. La colonne chargée d'exécuter le coup de main, comprenait le bataillon de tirailleurs, le bataillon de zouaves, une section d'artillerie, un escadron du 4e chasseurs, un du 2e, un peloton de spahis et le goum des Hamyans Chafaa, sous le commandement du caïd Lakhdar.

Les 2e et 4e compagnies du bataillon, avec deux compagnies de zouaves et toute la cavalerie, forment le groupe d'avant-garde et de combat sous les ordres du commandant Catroux. Les fantassins y marchent sans sac, avec le capuchon roulé en sautoir et les vivres dans la musette ; les autres effets sont placés sur des mulets.

Cette colonne quitte Aïn Sefra le 31 mars au matin et fait une grand'halte à Hassi Sliman ; elle y dresse ses tentes et s'y arrête comme indécise sur la direction qu'elle veut prendre, afin de tromper les éclaireurs ennemis qui nous observent du haut de la

montagne. Dans l'après-midi, elle s'engage sur la route nouvellement créée de Founassa et vient camper auprès de l'oasis.

Le soir, le groupe d'avant-garde lève subitement le camp et marche vers le sud; une lune étincelante éclaire sa marche dans le couloir hérissé de rochers qui conduit à la plaine de Figuig. Il s'arrête vers minuit sur l'oued Dermel, où il se dissimule. Un sokhar, traître ou non, jette une allumette dans une touffe d'alfa. Un officier s'en aperçoit heureusement; la flamme n'a pas le temps de grandir et le coupable est assommé sur place.

Après six heures de repos, le groupe d'avant-garde part de l'oued Dermel et s'allonge sur les pentes qui descendent vers Kheneg Zoubia. Nos éclaireurs capturent trois bergers et l'on apprend de ces prisonniers que l'ennemi est encore à une soixantaine de kilomètres dans la Daya de Mestoura.

Le commandant Catroux ne veut pas passer en plein jour à hauteur de Figuig, car sa marche serait trop facilement signalée: on se cache du mieux que l'on peut pour passer la journée à Kheneg Zoubia, où l'on arrive à 9 h. 1/2 du matin.

Cette halte prolongée eut un heureux résultat: elle trompa complètement Bou Amama sur nos intentions.

Averti par ses espions de notre immobilité, il se tint tranquille, persuadé que nous étions encore trop loin de lui pour essayer de le joindre.

A 4 heures, cependant, le commandant fait reprendre la marche. Vers 9 heures du soir, on piétinait sur le sable humide de l'oued Zousfana, quand tout à coup, sur notre droite, en haut du djebel Grouz, un point lumineux se montre, il grandit rapidement en une haute flamme qui semble éclairer le désert.....

Notre marche est signalée, il n'y a plus à hésiter : le commandant Catroux fait accélérer l'allure, résolu à pousser en avant jusqu'à épuisement.

A 2 heures du matin, le 2 avril, il s'arrête sur l'oued Zousfana. Tout le monde se jette sur le sable pour prendre quelques instants d'un repos bien nécessaire; à 4 heures l'on repart.

A 5 heures, on était arrivé au milieu de la Daya de Mestoura sans avoir découvert autre chose que des traces de troupeaux déjà presque effacées. Les guides cependant assurent que nous sommes dans la bonne voie; le commandant Catroux persiste dans sa résolution de marcher en avant; il prend sa direction sur les montagnes de Sidi Moumen.

Par son ordre la cavalerie déboîte à droite et à gauche, envoyant des patrouilles au loin, à droite jusqu'à la région montagneuse de Fendi, à gauche dans la vallée de l'oued Zousfana,

et la colonne s'avance, occupant un front d'environ 6 kilomètres, sur un terrain faiblement ondulé et complètement découvert.

Vers 6 heures du matin, la pointe de l'infanterie aperçoit deux cavaliers arabes fuyant devant elle.

La cavalerie signale en même temps, à 8 ou 10 kilomètres en avant dans la plaine, au pied des montagnes de Fendi, des troupeaux nombreux et des chameaux que l'on paraît charger.

La cavalerie reçoit l'ordre de partir au galop, de dépasser, si elle le peut, l'émigration et en tous cas de la retenir jusqu'à l'arrivée de l'infanterie, qui va précipiter son allure.

Les tirailleurs des sections montées, bourrant les mulets de coups de pied et de coups de crosse, font aussi prendre le galop à leurs pacifiques montures. Officiers en tête, ils accourent sur le lieu du combat, qui se livre au milieu même des campements des dissidents. Il y a eu en effet une complète surprise et les chameaux sont partis à vide. Des tentes abattues, des sacs de dattes, des tapis, des peaux de mouton, des enfants abandonnés jonchent le sol; des chèvres, des moutons effarés, courent en bêlant au milieu des combattants.

Pendant que ses chameaux s'engagent dans le défilé de Fendi, longeant l'oued à travers de verdoyants champs d'orge, l'ennemi, a couronné toutes les crêtes en avant, d'où il arrête la marche de la cavalerie; le groupe le plus important occupe la colline entre Fendi et Aïn Tebouda; il y est retranché derrière des murs en pierres sèches au milieu desquels le marabout a planté son étendard.

La section Mallterre, de la 4e compagnie, arrivée la première, est rapidement ralliée, et, par des feux de salve bien dirigés, elle force à la retraite les défenseurs de la colline.

Les sections à pied rejoignent au pas gymnastique et les quatre compagnies d'avant-garde, laissant une section à la garde des mulets, jettent trois sections chacune à la suite de la cavalerie, qui se bat toujours dans les ravins. Celle-ci a poussé l'ennemi jusqu'au centre du défilé de Fendi; mais, sur la droite des dissidents, la résistance est très vive; la majeure partie de leurs contingents a passé sur la rive droite de l'oued; ils défendent avec acharnement le col qui conduit de l'oued Fendi dans l'oued Bou Arbaïne et par où s'écoulent leurs chameaux. Spahis et chasseurs y brûlent leurs dernières cartouches quand arrivent les 2e et 4e compagnies de tirailleurs.

Les sections escaladent les rochers et refoulent les défenseurs; les premiers escarpements franchis, elles se trouvent en face d'un dédale inextricable de ravins abrupts aux pentes caillouteuses et

glissantes; les Arabes s'y glissent avec leurs troupeaux par des détours à eux connus.

Au loin, dans la grande vallée de l'oued Bou Arbaïne, un nuage de poussière indique les moutons et les chameaux, dont les sokhars hâtent la marche.

Dans un ravin passent quelques cavaliers, dont un porte un burnous rouge comme les caïds. Une section de tirailleurs les aperçoit; elle va les fusiller, quand ils font signe qu'ils sont amis; les fusils se relèvent, les cavaliers prennent le trot. Un spahi débouche alors dans le ravin et crie à tue-tête : « C'est Bou Amama! là, là! l'homme au burnous rouge. »

Stupéfaits et irrités d'avoir été joués, les tirailleurs dirigent aussitôt leur feu sur le groupe embarrassé par les inégalités du sol; deux cavaliers tombent, mais le burnous rouge disparaît au détour d'une roche et on ne le revoit plus. Ce fut une cruelle déconvenue, et l'agitateur qui avait passé sain et sauf sous les balles des roumis put facilement persuader à ses fidèles que sa sainteté le rendait invulnérable.

Dès que l'attaque de l'infanterie s'était dessinée, les chasseurs d'Afrique avaient reçu mission de gagner du terrain le long de la vallée de l'oued Bou Arbaïne pour couper la retraite aux troupeaux et les empêcher de passer dans l'oued Kheroua; mais les chevaux ne purent que bien difficilement cheminer dans la montagne, les chasseurs n'arrivèrent pas à temps; un escadron se trompa légèrement de direction et, après une course de 14 kilomètres dans l'oued Bou Arbaïne, il arriva à un escarpement de 40 mètres, du haut duquel il essaya en vain d'arrêter par des feux de salve le convoi ennemi qui défilait à ses pieds.

La poursuite cessa vers 10 h. 1/2; les troupes n'en pouvaient plus : en cinquante heures, depuis son départ d'Aïn Sefra, le groupe d'avant-garde avait parcouru 175 kilomètres et livré un combat de quatre heures. Durant ce laps de temps, les hommes n'avaient grignoté que quelques biscuits; ils n'avaient même pas fait de café pour ne point se signaler par leurs feux aux yeux perçants de l'ennemi.

Le succès avait récompensé ces fatigues, car la déroute de Bou Amama était complète. L'ennemi avait abandonné, en fuyant, le chargement de tous ses chameaux : une centaine de tentes, de nombreux sacs de blé et d'orge restaient entre nos mains; nos soldats avaient pris au marabout ses bagages personnels, ses trois tentes, ses négresses et son étendard; une quarantaine de femmes et d'enfants étaient prisonniers et 54 cadavres ennemis restaient sur le terrain.

Ainsi que l'avaient indiqué les espions de la colonne, Bou Amama était bien campé le 1er avril dans le daya de Mestoura ; il avait eu connaissance de notre marche vers 3 heures du soir ; mais, croyant la colonne incapable de recommencer ce jour-là sa longue marche de la veille, il avait pensé se mettre hors de portée en s'éloignant seulement d'une quinzaine de kilomètres vers l'ouest.

Le groupe d'avant-garde bivouaqua le soir à Fendi ; le gros de la colonne, qui avait campé à Nakhelat el Brahimi, l'y rejoignit le 3, à 10 heures du matin. Immédiatement après son arrivée, l'avant-garde, ravitaillée en vivres et en munitions, se remit en route dans l'espoir d'atteindre la queue des fuyards. Elle arriva à 7 heures du soir à Bou Yala, où le convoi la rejoignit dans la nuit ; le lendemain, les 2e et 4e compagnies allèrent explorer l'oued Semmar et le versant sud du djebel Grouz. Les 1re et 3e, parties le matin dans la direction du djebel Beschar, ne rentrèrent au camp de Bou Yala qu'à 11 heures du soir, ayant parcouru environ 63 kilomètres. Ces deux reconnaissances n'avaient pas rencontré autre chose que les traces du récent passage de l'ennemi.

Le 5, la colonne reprit le chemin d'Aïn Sefra, campa à Mrirès, à Aïn Sefra-sous-Figuig, sur l'oued Dermel, à Founassa, à Hassi Sliman, et arriva à Aïn Sefra le 10 avril. A l'oued Dermel, l'avant-garde s'était détachée de la colonne ; elle rentra le même jour qu'elle, par le col du Djeliba.

Le 25 avril, les 1re, 2e et 3e compagnies quittèrent le camp d'Aïn Sefra avec trois compagnies de zouaves, pour se rendre dans le djebel Beni Smir, où elles allaient travailler à tracer une piste donnant accès dans la montagne.

Le 27, le commandant Marmet, qui commandait le détachement, fut informé à midi de la situation critique dans laquelle se trouvait la mission topographique du capitaine de Castries. Celle-ci, opérant dans le chott Tigri, avait été inopinément entourée, à Khouaba el Makhdad, par des contingents nombreux, avec lesquels se trouvait Bou Amama. L'escorte de la mission, formée d'une seule compagnie de la légion, soutenait, pour la protéger, une lutte désespérée.

Le commandant Marmet donne immédiatement des ordres pour rassembler les compagnies qui sont disséminées sur divers chantiers à plusieurs kilomètres les unes des autres, et il fait partir aussitôt en avant-garde, sous les ordres du commandant Catroux, la 3e compagnie de tirailleurs (capitaine Guion) et la compagnie de zouaves du capitaine de Beauval. Cette avant-

garde a pour mission d'occuper Souf Kesseur et d'y attendre l'arrivée des autres compagnies, tout en cherchant à se mettre en communication avec la colonne de Négrier, venant d'Aïn ben Khelil et en marche sur Hassi Sefra.

Partie à 9 heures du soir, l'avant-garde arriva le lendemain matin à 9 heures en face de Souf Kesseur.

Les sources étaient occupées, mais l'ennemi ne les défendit pas et se retira sur un plateau à 1 kilomètre de là.

Le commandant CATROUX fit exécuter quelques feux de salve sur les dissidents et marcha droit sur eux. Ils ne l'attendirent pas et le commandant revint auprès des sources. Le commandant Marmet y arriva à 2 h. 1/2 avec deux compagnies; les deux autres, qui amenaient le convoi, ne rejoignirent que dans la soirée.

Vers 3 heures, l'ennemi s'était reformé sur une crête à environ 3 kilomètres du camp; il y avait pris position, afin, sans doute, de protéger l'éloignement de ses troupeaux, car d'épais nuages de poussière s'apercevaient du côté d'Aïn Defla. A 8 heures du soir, la colonne prit cette direction et dépassa El Médiourat; mais, elle n'était composée que de fantassins: elle dut bientôt renoncer à l'espoir de rattraper les fugitifs ; elle se dirigea donc vers Hassi Sefra, où elle arriva à 2 heures de l'après-midi, ayant parcouru 55 kilomètres depuis la veille au soir.

Le lendemain, elle se porta à Hassi el Ksob pendant que ses éclaireurs allaient explorer le lieu du combat de Khouaba el Makhdad. Ils n'y rencontrèrent rien. La colonne de Négrier avait déjà rebroussé chemin vers Aïn ben Khelil avec les membres de la mission topographique, qu'elle avait pu dégager, mais bien à temps. La colonne continua alors sa route, campa le 1er mai à Oulakak, le 2 à Sfissifa. Là elle se fractionna : le commandant Marmet rentra à Aïn Sefra avec la 2e compagnie de tirailleurs et une compagnie de zouaves; les 1re et 3e, avec deux compagnies de zouaves, retournèrent, sous les ordres du commandant CATROUX, travailler à la route de Sidi Abdallah au col de Serdj.

Le 6 mai, une nouvelle colonne est encore formée en deux groupes sous les ordres du commandant CATROUX. Le premier, groupe d'avant-garde et de combat, comprend les 1re et 3e compagnies de tirailleurs, deux compagnies de zouaves, une section d'artillerie, un escadron de chasseurs et le goum.

Le second groupe, formé par les 2e et 4e du bataillon, avec deux compagnies de zouaves, est chargé de l'escorte du convoi, qui porte quinze jours de vivres. Il s'agit cette fois d'appuyer la colonne d'Aïn ben Khelil qui, sous les ordres du colonel de Négrier, doit marcher contre Bou Amama et les contingents des

Beni Guil, Hamyans Djembas, Oulad Sidi Tadj, qu'il a réunis dans la plaine de Mader el Feras, au sud du djebel Grouz.

Le second groupe vient camper, le 6, entre Sfissifa et Sid Abdallah, où s'est concentré le premier.

Le 7 mai, le premier groupe part à minuit, et, après s'être reposé de 11 heures du matin à 4 heures de l'après midi à El Attatich, il arrive à 7 heures du soir à El Méramet, sur l'oued Kheroua, ayant franchi 70 kilomètres dans sa journée ; le même jour, le convoi bivouaque à Teniet ed Douis. Le lendemain, l'avant-garde ne fit que 15 kilomètres pour se porter à Oglat ben Abd el Djebbar ; le convoi l'y rejoignit le 9 au matin, après avoir campé sur l'oued Kheroua. La colonne de Négrier avait campé le même jour à Souf Kesseur et les communications avaient été établies entre les deux colonnes.

L'ennemi s'est retiré vers l'ouest; il est signalé du côté d'Aïn el Orack. La colonne de Négrier va marcher droit sur lui, pendant que la colonne Catroux suivra une ligne parallèle, par Aïn Tannezera et Mengoub. Elle arrive en ce dernier point le 10 mai, à 2 heures de l'après-midi, en même temps que la colonne de Négrier atteint Aïn el Orack.

Mais l'ennemi n'y est plus; des traces nombreuses, partant d'El Mengoub, se dirigent au sud-ouest, vers l'oued Zelmou ; à 6 heures du soir, le premier groupe se met en marche dans cette direction ; il arrive à 9 h. 1/2 sous le ksar d'Aïn Chaïr et s'y repose jusqu'à 3 heures du matin, puis la marche reprend. Après avoir traversé un défilé assez difficile au nord du ksar, la petite colonne débouche au point du jour dans une immense plaine qui s'étend à l'ouest d'Aïn Chaïr.

A 7 heures, un cavalier est aperçu fuyant vers l'ouest dans la direction de l'oued Hellouah. La cavalerie gagne alors du terrain en avant pour pouvoir reconnaître les abords de la rivière pendant que l'infanterie fait, à 9 heures 1/4, une halte de quarante-cinq minutes.

A 10 heures, la marche est reprise; à 11 heures on apprend que la cavalerie est aux prises avec un ennemi nombreux. A cette nouvelle, l'infanterie accélère l'allure ; elle rencontre de nombreux douars abandonnés et des traces multiples de troupeaux. La vue de 1,400 moutons capturés par la cavalerie vient encore exciter l'ardeur des hommes, et l'infanterie, marchant tantôt au pas accéléré, tantôt au pas gymnastique, franchit en deux heures et demie les 25 kilomètres qui la séparent de l'endroit où la cavalerie est aux prises avec l'ennemi.

Le matin, Bou Amama était dans l'oued Hellouah avec 12 à

1,300 tentes; surpris par l'apparition de la cavalerie, il l'attira fort habilement dans l'oued Zelmou, où il prit une forte position dans un bois de tamarins. Pendant que les troupeaux des dissidents filaient dans l'oued Hellouah, la cavalerie était arrêtée sur la lisière du bois, où elle ne pouvait pénétrer, qu'elle ne pouvait tourner, car il était appuyé à des pentes abruptes garnies de fantassins, et dans lequel elle envoyait en vain des feux de salve. L'ennemi ne lâcha pied qu'à l'apparition de l'infanterie. La colonne, le poursuivant, arriva à 2 heures au Kheneg Nif Zelmou. De là, elle put voir s'éloigner rapidement de nombreux troupeaux dont les derniers groupes étaient déjà à plus de 8 kilomètres. Après un repos d'un quart d'heure, le commandant Catroux fit continuer la marche, pendant une heure encore, sur les traces de l'ennemi, mais il dut renoncer à l'atteindre. Il fit désaltérer les hommes et les bêtes à la belle rivière du Ras Guir, puis il fit faire demi-tour et revint bivouaquer sur l'oued Hellouah, où l'on arriva à 5 heures du soir.

Dans cette journée du 11 mai, le groupe d'avant-garde avait parcouru 80 kilomètres de 3 heures du matin à 5 heures du soir sans avoir pris d'autre nourriture qu'un seul café. Il avait déjà la veille franchi 55 kilomètres.

Le lendemain, la colonne prit la direction de Mengoub. Sur sa route, elle rencontrait à chaque instant des douars abandonnés; elle fit une grand'halte sur l'emplacement du camp des dissidents, où elle ramassa plus de 150 tentes, que l'on dut détruire faute de moyens de transport. Le douar de Bou Amama, entre autres, fut entièrement brûlé.

Le 13, à Mengoub, le premier groupe rejoignit le second et la colonne de Ben Khelil. Le 20 mai, la colonne du commandant Catroux rentra à Aïn Sefra après être passée par Mesfoukh, Aïn Defla, Souf Kesseur, Ben Chirat et Sidi Maâmar.

Cette course était la dernière à laquelle devait prendre part le 2e bataillon; le 22 juin, en effet, il quitta Aïn Sefra pour rentrer à Mostaganem. Le 28, il s'embarqua à Mécheria en chemin de fer, arriva le 29 à la Macta et franchit enfin, le 30 juin, l'étape de la Macta à Mostaganem.

Le 3e bataillon rentrant également des colonnes du sud, était arrivé la veille à Mostaganem.

A cette date, l'insurrection des Oulad Sidi Cheikh pouvait être considérée comme complètement vaincue. La plus grande partie des tentes insurgées demandèrent l'aman et rentrèrent dans leurs campements habituels. Il leur était difficile d'ailleurs de prolonger leur séjour sur le territoire marocain: les tribus qui les avaient

accueillies ne se souciaient guère de partager indéfiniment avec elles leurs sources et leurs pâturages, et des discussions, des conflits, parfois sanglants, n'avaient pas tardé à éclater entre les Marocains et leurs hôtes. Ceux-ci regrettaient leur pays ; ils se soumirent facilement aux conditions que nous leur imposâmes pour y rentrer, et il ne resta bientôt plus autour de Si Sliman ben Caddour que quelques individus trop personnellement compromis pour oser venir se remettre entre nos mains.

Le prestige éphémère de Boû Amama s'éteignit ; errant de tribu en tribu, il finit par se réfugier dans le plus méridional des ksours du Gourara, à Deldoul, où il fonda une petite zaouia.

Si Hamza fit sa soumission au mois de mai 1883 ; Si Kaddour au mois d'avril 1884. Depuis cette époque, tous deux résident à Géryville.

Si Hamza, paraissant assez franchement rallié à notre cause, fut nommé, en 1892, agha du djebel Amour.

Quant à Si Eddine, le dernier des fils du grand Si Hamza, bien qu'ayant adhéré officiellement à la soumission de son frère Si Kaddour et de son neveu Si Hamza, il évite soigneusement de se trouver en contact direct avec les agents de l'autorité française, et il conserve ses campements au sud de Brezina et d'El Abiod.

CHAPITRE XXIX

Algérie (1882 à 1893)

Colonnes mobiles. — Garnisons.
Organisation. — Agitation chez les Ahmours. — Fin de l'historique.

A la fin de 1882, l'insurrection était complètement terrassée; mais le Sud oranais venait d'être trop profondément agité pour que l'on négligeât de prendre quelques précautions contre une reprise, un recommencement possible de la révolte.

Aussi des colonnes mobiles restèrent-elles constituées sur divers points, à Aïn Sefra, à El Aricha, prêtes à se mettre en marche au premier signal. Les différents bataillons du régiment furent successivement appelés à en faire partie.

Les 1ᵉʳ et 4ᵉ bataillons étaient rentrés à Mostaganem au commencement de 1882, et le 4ᵉ avait aussitôt envoyé une compagnie dans chacun des postes d'Ammi Moussa et de Zemmorah, afin d'y recruter des engagés indigènes.

Au mois de juin, ces deux bataillons se rendirent à la colonne d'El Aricha au moment même où les deux autres rentraient dans le Tell.

Le 4ᵉ bataillon quitta Mostaganem le 6 juin et arriva à El Aricha presque en même temps que le 1ᵉʳ, qui, parti de Mostaganem, dès le 29 avril, avait été pendant tout le mois de mai employé aux travaux de construction de la redoute de Mécheria.

Au mois de novembre 1882, le 4ᵉ bataillon fut relevé à El Aricha par le 3ᵉ, qui y séjourna jusqu'au mois d'octobre 1883. A cette époque, ce dernier rentra dans le Tell, où le 1ᵉʳ bataillon du régiment l'avait précédé depuis le mois d'avril.

Cette rentrée du 3ᵉ bataillon coïncidait avec la suppression de la colonne d'El Aricha. Les postes d'El Aricha et de Ras el Ma furent occupés d'avril 1883 à avril 1884 par le 4ᵉ bataillon. Ce bataillon, ayant été relevé par les zouaves, se rendit à la colonne d'Aïn Sefra.

Le régiment avait déjà précédemment été représenté à cette colonne par le 2ᵉ bataillon, qui y avait séjourné du mois de mars au mois d'octobre 1883.

Pendant ce temps, les bataillons stationnés dans le Tell avaient leur état-major à Mostaganem et occupaient les postes de Mascara avec une compagnie, Arzew avec deux compagnies, Tiaret avec une compagnie, Ammi Moussa et Zemmorah tantôt avec une, tantôt avec deux compagnies.

Après les manœuvres du mois d'octobre 1884, le régiment fut ainsi réparti :

Le 1er bataillon à Aïn Sefra ;

Le 2e bataillon à Mascara ;

Le 3e bataillon ayant deux compagnies à Arzew, une à Ammi Moussa, une à Zemmorah ;

Le 4e bataillon à Mostaganem, avec l'état-major du régiment et la compagnie de dépôt.

Cette répartition resta sensiblement la même jusqu'en 1889 : les bataillons se relevaient entre eux tous les ans, au mois d'octobre, et les compagnies du bataillon détaché se relevaient entre elles au mois d'avril.

A la fin de 1885, à la suite de l'installation, à Arzew, d'un dépôt de convalescents de la légion étrangère, une des deux compagnies qui y étaient en garnison fut placée d'abord à Mostaganem, puis, en 1887, à Tlemcen.

En 1888, les deux postes d'Ammi Moussa et de Zemmorah ne furent plus occupés que par une seule compagnie et l'autre alla également à Tlemcen. Enfin, au mois de mai 1889, la création du 5e bataillon d'Afrique, appelé à occuper Aïn Sefra, enleva cette garnison aux tirailleurs, et le 2e bataillon, qui l'occupait alors, se rendit en entier à Tlemcen ; les deux compagnies qui tenaient garnison dans cette dernière ville retournèrent par suite à Mostaganem.

La nouvelle répartition fut dès lors la suivante :

L'état-major, le dépôt et un bataillon à Mostaganem ;

Un bataillon à Mascara ;

Un bataillon à Tlemcen ;

Un bataillon réparti : deux compagnies à Mostaganem, une à Arzew, une entre Ammi Moussa et Zemmorah.

Ces emplacements n'ont pas varié depuis lors. Les bataillons se relèvent entre eux, tous les ans, au mois d'octobre ; les compagnies du bataillon détaché se relèvent entre elles au mois d'avril.

Dans cette période de calme, qui dure depuis 1882, l'organisation des tirailleurs n'a éprouvé aucune modification importante.

La loi du 8 juillet 1881 a accordé un cheval aux capitaines d'infanterie.

Ceux de tirailleurs, qui avaient été montés dès l'origine, n'avaient

perdu le bénéfice de leur monture que depuis six ans, par application de la loi des cadres de 1875.

Les adjudants de compagnie furent créés aux tirailleurs en même temps que dans les autres corps d'infanterie.

La tenue des officiers, par contre, a subi plusieurs changements notables.

En 1883, la tunique à plis et les épaulettes furent supprimées et les officiers français de tirailleurs reçurent le dolman, en même temps que les autres officiers d'infanterie. Leur nouveau vêtement était de la même coupe que celui des officiers de la ligne, mais en drap bleu de ciel. avec le collet jonquille et les manches ouvertes par dessous, comme dans l'ancienne tunique.

En 1887, le Ministre autorisa les officiers français à faire usage, pour les routes et pour les exercices, d'une vareuse en drap bleu de ciel, sans aucun ornement. Cette vareuse devint bientôt réglementaire et fut adoptée pour la tenue de campagne. en même temps que l'usage en était étendu aux officiers indigènes.

Enfin, en février 1893, les tirailleurs abandonnèrent le dolman, pour reprendre la tunique en même temps que le reste de l'infanterie. Ce nouveau vêtement est du modèle général adopté pour les troupes de ligne ; il n'a plus la jupe plissée des anciennes tuniques de l'armée d'Afrique, les pans en sont unis et courts. Les tirailleurs ne portent plus d'épaulettes, ils ont cependant conservé leurs traditionnelles manches ouvertes, ainsi que leur couleur distinctive bleu de ciel à collet jonquille.

En octobre 1887, les sous-officiers français rengagés avaient reçu une tenue de ville, de même forme que leur tenue de service, mais confectionnée en drap fin et coquettement ornementée de tresses et de fines soutaches jonquille. Cette tenue est encore rehaussée par le port du sabre d'adjudant.

Depuis 1882, la paix n'a pas été troublée dans la province. En 1888 seulement, on put, un moment, concevoir quelques inquiétudes. Au mois de juillet, une certaine effervescence se manifesta chez les Ahmours ; la compagnie montée, partie en toute hâte d'Aïn Sefra, n'arriva pas à Sfissifa assez à temps pour empêcher une partie de la tribu de passer au Maroc.

Ceux qui n'avaient pas réussi à s'enfuir furent cantonnés dans le cercle d'Aflou, afin de leur enlever toute velléité de franchir la frontière.

Une compagnie du bataillon de Mascara, la 3e du 2, fut envoyée, par les voies rapides, renforcer le 1er bataillon à Aïn Sefra.

Mais le pays, vide de population, échappait ainsi à la surveillance qu'y exercent en temps ordinaire les caïds, responsables de

la sûreté des routes. Aussi des bandes de brigands appartenant aux Ahmours dissidents vinrent-ils dans le djebel Beni Smir, le Mir Djebel, le djebel Mzi, et jusque dans le Meckter, inquiéter nos communications et attaquer nos hommes isolés.

Le défilé de Founassa, particulièrement favorable à l'établissement d'une embuscade, fut plusieurs fois utilisé par ces djichs pour l'exécution de leurs coups de main.

Un tirailleur de la 3e du 2, qui avec quelques hommes escortait un petit convoi, y étant resté en arrière d'une centaine de mètres fut tué et dépouillé avant que l'on pût lui porter secours. Presqu'au même endroit et à quelques jours d'intervalle, un chasseur d'Afrique fut tué, puis un spahi fut blessé. Un soldat du train fut encore tué dans le Meckter pour s'être écarté de l'escorte qui accompagnait le ravitaillement destiné au poste optique du Ras Chergui.

Les pelotons de la compagnie montée firent en vain des patrouilles dans le djebel Mzi et dans le Mir Djebel : ils ne parvinrent pas à mettre la main sur ces insaisissables rôdeurs.

Mais les Ahmours dissidents, mal reçus, à peine tolérés par leurs voisins du Maroc chez qui ils avaient cherché asile et qui exigeaient d'eux, pour les laisser boire aux sources, des redevances quatre et cinq fois plus considérables que les impôts que nous leur réclamons annuellement, ne tardèrent pas à demander l'aman. Ceux qui étaient cantonnés à Aflou obtinrent également de regagner leurs terrains de parcours.

Ce mouvement tout local ne s'étendit pas ; il ne nécessita la mise en mouvement d'aucune colonne, et il serait passé inaperçu sans ces quelques accidents, imputables en grande partie à l'imprudence des malheureux soldats qui en furent les victimes.

Ces quelques coups de fusil de 1888 ont été les derniers tirés dans le Sud oranais. Bien qu'il soit téméraire de considérer la pacification comme définitive, il n'en est pas moins vrai qu'aujourd'hui une insurrection y devient de plus en plus difficile.

La création des postes d'Aïn Sefra, de Sfissifa, d'Hassi Sliman et de Founassa, qui tiennent les passages des montagnes ; de ceux de Moghrar et de Djenien bou Rezg, qui en surveillent le versant saharien ; la construction du chemin de fer de Mécheria à Aïn Sefra, qui doit prochainement se prolonger jusqu'à Djenien, ont augmenté singulièrement notre puissance militaire dans cette région et nous donnent les moyens de réprimer rapidement et peut-être de prévenir, bien des tentatives de révolte qui nous auraient surpris autrefois et nous auraient trouvés désarmés.

L'historique du 2e tirailleurs s'arrête donc, en fait, à la fin de l'insurrection de 1881-1882. Depuis cette époque, le régiment n'a



pris part à aucune expédition; moins heureux que leurs camarades d'Alger ou de Constantine, les tirailleurs de la province d'Oran n'ont envoyé personne au Tonkin. C'est la première fois depuis qu'ils existent qu'ils voient partir leurs camarades de l'armée d'Afrique pour une expédition lointaine sans qu'ils soient appelés à l'honneur de partager leurs fatigues et leurs succès.

Les regrets en ont été bien amers et bien profonds au régiment; car les tirailleurs d'aujourd'hui, se souvenant des exploits accomplis par leurs aînés en Crimée, en Italie, au Sénégal, en Cochinchine, au Mexique, auraient voulu montrer qu'ils n'avaient pas dégénéré et qu'ils étaient toujours dignes de ce glorieux passé.



NOTE I

Les drapeaux pris à San Lorenzo par les tirailleurs algériens.

Le fanion du bataillon de tirailleurs du Mexique fut décoré, par décret du 11 novembre 1863, en commémoration de la prise d'un drapeau ennemi au combat de San Lorenzo. Le tirailleur Ahmed ben Myoub, qui s'était emparé de ce trophée, appartenant au 3e tirailleurs, la croix attachée au fanion du bataillon provisoire devait revenir au drapeau du 3e régiment, lors du licenciement du bataillon du Mexique.

Tel est le fait rapporté dans la plupart des ouvrages qui donnent une relation détaillée du combat de San Lorenzo ou qui citent les drapeaux de l'armée française décorés de la Légion d'honneur.

Or, dans la journée du 8 mai 1863, les tirailleurs algériens s'emparèrent de deux drapeaux et non d'un seul. De nombreux documents authentiques le prouvent surabondamment.

1° Le rapport du général Neigre, commandant la 1re brigade de la 1re division d'infanterie, adressé au général Bazaine, commandant la 1re division du corps expéditionnaire, au sujet du combat de San Lorenzo.

Après quelques lignes d'éloges consacrées à « l'héroïque bataillon de tirailleurs algériens », le général s'exprime ainsi :

« Deux tirailleurs m'ont apporté des drapeaux ; le commandant Cottret vous donnera à cet égard tous les renseignements, le temps me manquant pour compléter un travail que mon cœur voudrait pouvoir écrire » ;

2° L'ordre général de l'armée du Mexique n° 145, daté du quartier général devant Puebla, le 17 mai 1863, donne les noms de ces deux tirailleurs ; il cite au bataillon, après les officiers :

« Ahmed ben Myoub, a pris un drapeau » ;

« Khenil ben Ali, a pris un drapeau ».

Le même ordre cite ensuite les noms de quatre tirailleurs qui ont pris chacun un fanion.

3° L'arrêté pris le 18 mai par le général Forey, commandant en chef, confère la médaille militaire à Ahmed ben Myoub et à Khenil ben Ali pour avoir pris chacun un drapeau ;

4° Le décret de confirmation du 2 juillet porte, après chacun

des deux noms, la même mention : « a pris un drapeau à l'ennemi » ;

5° Enfin l'ordre général de l'armée du Mexique n° 19, daté de Mexico, le 4 janvier 1867, dans lequel le maréchal Bazaine fait ses adieux au bataillon sur le point de rentrer en Afrique, rappelle aux tirailleurs les combats auxquels ils ont pris part sur la terre du Mexique et leur dit : « Le 8 mai 1863, le bataillon se couvre de gloire au combat de San Lorenzo, où il prend à l'ennemi deux drapeaux et quatre fanions ».

Il est donc incontestable que les tirailleurs s'emparèrent de deux drapeaux.

L'*Historique du 3e tirailleurs* (1), après avoir établi le fait, revendique comme siens les deux tirailleurs qui s'emparèrent de ces trophées; on y lit, page 259 :

« Les tirailleurs Ahmed ben Myoub et Khenil ben Ali, nous l'avons dit plus haut, appartenaient tous les deux au 3e régiment. Aussi cette décoration revint-elle de droit au corps qui comptait sur ses contrôles ces deux noms, que nous relevons orgueilleusement et qui resteront éternellement associés à celui de San Lorenzo, inscrit sur l'étendard en haut duquel se balance ce noble emblème de courage et de dévouement à la Patrie. »

Il y a là une erreur ; Si Ahmed ben Myoub appartenait au 3e tirailleurs, KHENIL BEN ALI appartenait incontestablement au 2e. Nous avons relevé avec grand soin ses états de service aux archives du ministère de la guerre, sur la matricule du corps et jusque sur les feuilles de journées des compagnies auxquelles il a appartenu.

KHENIL BEN ALI, né à Alger vers 1836, fut « incorporé au 2e régiment de tirailleurs algériens sous le numéro matricule 7048, à compter du 16 décembre 1861, comme engagé volontaire, ledit jour, pour quatre ans, devant le sous-intendant militaire de Mostaganem ».

Nommé tirailleur de 1re classe le 2 juillet 1862, il était à Mostaganem, à la 5e du 3, lorsqu'il passa à la compagnie du capitaine DE MALLARET, la 2e du 3, afin de partir au Mexique. Sur le registre du bataillon du Mexique, KHENIL BEN ALI a le numéro matricule 451 et fait toujours partie de la compagnie DE MALLARET, la 4e du bataillon.

Cité à l'ordre général de l'armée du 17 mai 1863, pour avoir pris un drapeau à l'ennemi, il fut décoré de la médaille militaire par

(1) Publié chez Heim, éditeur à Constantine, 1888.

arrêté du 18. Il fut ensuite nommé caporal le 26 août et mourut de la fièvre jaune à la Canada le 14 octobre 1863.

Deux drapeaux ont donc été pris par les tirailleurs à San Lorenzo : un par Ahmed ben Myoub du 3e régiment, l'autre par Khenil ben Ali du 2e.

Il semblerait en résulter que le 2e tirailleurs, au même titre que le 3e, devrait porter à son drapeau la croix de la Légion d'honneur.

Il est peut-être difficile et il ne nous appartient pas d'ailleurs, de rechercher les raisons qui ont pu en décider autrement.

Nous remarquerons seulement que le chef et l'adjudant-major du bataillon du Mexique avaient été fournis par le 3e tirailleurs.

En résultait-il que celui-ci dût bénéficier exclusivement de toutes les actions d'éclat accomplies par les tirailleurs du Mexique, même lorsque ces hommes venaient du 1er ou du 2e régiment ? C'est une question que nous ne nous chargerons point de résoudre.

D'autre part, le rapport adressé du Mexique à l'Empereur, et à la suite duquel le fanion fut décoré, ne parlait que d'Ahmed ben Myoub et des circonstances dans desquelles le drapeau du régiment de San Luis de Potosi était resté entre ses mains.

Cet oubli, volontaire ou non, du drapeau pris par Khenil ben Ali devait priver le 2e régiment de la décoration qu'un de ses enfants lui avait pourtant gagnée.

Certes, le régiment a cueilli assez de lauriers sur plus de vingt champs de bataille pour que sa part de gloire ne soit pas notablement augmentée par cette légitime revendication, pas plus d'ailleurs que n'en peut être diminuée celle du 3e tirailleurs.

Nous avons cru cependant devoir rétablir dans toute sa vérité cet incident, qui nous permet d'affirmer une fois de plus que, lorsqu'il s'agit d'actes de bravoure ou d'actions d'éclat, le 2e régiment de tirailleurs ne le cède en rien à aucun autre corps de l'armée française.

NOTE II

Le drapeau du régiment pendant la guerre de 1870.

Le 6 août, dans l'après-midi, pendant que le régiment se battait avec acharnement dans le bois et sur les pentes du plateau de Frœschwiller, le drapeau se tenait à sa place de bataille à quelques pas en arrière de la ligne de combat.

Quelques instants avant de tomber mortellement frappé, le colonel Suzzoni fit appeler le porte-drapeau, lieutenant Valès, et lui dit : « Vous voyez où en sont nos affaires : la bataille est perdue et l'armée est en retraite. Quant à nous, nous resterons probablement tous ici; mais il ne faut pas que notre drapeau serve de trophée à l'ennemi. Je vous le confie; partez avec sa garde et rejoignez vers Reichshofen ce qui reste de la division. »

Le drapeau, roulé autour de sa hampe et serré dans son étui, fut remis au sergent Abd el Kader ben Dekkich, désigné pour le porter pendant les marches, et le lieutenant Valès se mit en route avec les quelques sapeurs qui restaient et les cinq hommes de la garde du drapeau. Le colonel avait en outre fait partir avec eux le lieutenant Bontoux, officier payeur, qui était porteur d'une partie de la caisse du régiment.

Mais il était déjà bien tard pour battre en retraite. Quand cette petite troupe arriva sur le plateau, dont le sommet était moins boisé que les pentes, elle se heurta à de nombreux groupes prussiens qui menaçaient déjà Frœschwiller. Pour les éviter, elle dut se jeter sous bois, changeant sans cesse de direction à la vue des casques à pointe qui avaient déjà débordé de toutes part les combattants du bois de l'Éperon.

Au bout de deux heures et après des détours nombreux, elle se trouva sur une route encombrée de fuyards qui s'écoulaient en désordre et dont il était impossible de songer à remonter le courant. Cette route était celle de Strasbourg. Les deux officiers, qui n'avaient d'ailleurs que des idées assez vagues sur la direction suivie par l'armée dans sa retraite, décidèrent donc de se rendre à Strasbourg.

Rassemblant des turcos de tous les régiments disséminés dans cette foule, ils en formèrent un groupe d'une soixantaine d'hommes serrés autour de leur drapeau.

Sa vue fut saluée par les cris enthousiastes de : « Vive la France ! »

C'est là que le lieutenant VALÈS, prévenu en toute hâte, accourut les larmes aux yeux et retrouva son drapeau si miraculeusement sauvé.

La drapeau resta à l'état-major de la place jusqu'au 26 août. A cette date, la compagnie organisée avec les débris du régiment réfugiés à Strasbourg, vint le chercher pour le conduire à la citadelle, chez le colonel Rollet, qui commandait le régiment de marche dont les tirailleurs faisaient partie.

A la capitulation de la ville, le lieutenant VALÈS reprit son drapeau; il brûla la hampe et en enterra l'aigle dans le jardin d'un habitant de Strasbourg. Quant à la soie, il l'emporta en captivité en la tenant roulée autour de son corps; il réussit à la dérober à tous les yeux, et, en 1871, au mois de mars, quand il fut libre de quitter l'Allemagne, il repassa par Strasbourg, y reprit le précieux dépôt qu'il y avait laissé, et, arrivé à Versailles, il alla remettre au général Le Flô, ministre de la guerre, l'aigle et la soie du drapeau qui lui avait été confié.

Ce brave officier, félicité par le Ministre, demanda simplement qu'il lui fût permis comme récompense de conserver un lambeau du drapeau qu'il avait sauvé, et, avec l'assentiment du Ministre, il détacha pour la garder comme une précieuse relique, l'extrémité de la cravate sur laquelle était brodé le numéro du régiment.



APPENDICE I

Liste des chefs de bataillon qui ont commandé le 1er et le 2e bataillon de tirailleurs indigènes d'Oran.

Du 5 *juin* 1842 *au* 26 *octobre* 1845.

BOSQUET (Pierre-Joseph-François), né à Mont-de-Marsan le 8 novembre 1810. Elève à l'Ecole polytechnique en 1829; capitaine d'artillerie du 27 août 1839; chef de bataillon aux tirailleurs d'Oran le 5 juin 1842; lieutenant-colonel au 15e léger le 20 octobre 1845; général de brigade le 17 août 1848, général de division le 10 août 1853; maréchal de France le 18 mars 1856.

Décédé à Pau le 3 février 1861.

A fait campagne en Afrique de 1834 à 1853; en Orient en 1854 et 1855.

Trois blessures, huit citations.

Du 26 *octobre* 1845 *au* 20 *janvier* 1853.

PELLÉ (Jean), né à Pont (Gironde) le 15 mai 1812. Soldat au détachement de volontaires parisiens en décembre 1830; passé aux zouaves; sous-lieutenant de zouaves le 27 avril 1837; capitaine au bataillon de tirailleurs d'Alger le 5 juin 1842; chef de bataillon aux tirailleurs d'Oran le 26 octobre 1845; lieutenant-colonel au 29e de ligne le 30 décembre 1852; général de brigade le 12 août 1864; général de division le 12 août 1870; admis à la retraite le 11 janvier 1879.

Décédé à Evreux le 23 juillet 1883.

A fait campagne en Afrique de 1831 à 1853 et de 1855 à 1856; contre l'Allemagne en 1870.

Cinq blessures, huit citations.

Du 30 *janvier* 1853 *au* 27 *mars* 1854.

MARTINEAU-DESCHENEZ (Emile-Philippe), né à Paris le 20 décembre 1819. Saint-Cyr 1838; capitaine au bataillon de tirailleurs d'Alger le 3 décembre 1844; chef de bataillon du 9 janvier 1852, passé le 30 décembre au bataillon de tirailleurs d'Oran, puis le

21 mars 1854 au régiment provisoire de tirailleurs d'Orient; général de brigade le 14 mars 1863; général de division le 2 octobre 1870; admis à la retraite le 29 février 1880.

Décédé à Marseille le 28 février 1888.

A fait campagne en Afrique de 1843 à 1854, de 1855 à 1857, de 1863 à 1870 et de 1872 à 1873; en Orient en 1854 et 1855; contre l'Allemagne en 1870.

Une blessure, trois citations.

Du 18 *avril* 1854 *au* 31 *décembre* 1855.

Butet (Mathieu), né à Angers le 8 août 1806. Soldat le 30 juin 1828; sous-lieutenant le 29 septembre 1837; chef de bataillon le 30 avril 1853; passé le 18 avril 1854 au bataillon de tirailleurs d'Oran, puis le 7 novembre 1855 au 2e régiment de tirailleurs algériens; promu lieutenant-colonel au 71e de ligne le 12 août 1857; colonel du 25 juin 1859; a commandé la place d'Oran de 1862 à 1871; admis à la retraite le 19 août 1871.

A fait campagne en Afrique de 1836 à 1859 et de 1859 à 1871; en Italie en 1859.

Une blessure, une citation.

2e bataillon de tirailleurs indigènes d'Oran.

Du 13 *février* 1855 *au* 31 *décembre* 1855.

Guynet (Ultime-Louis-Emilien), né à Tarascon le 2 mars 1816. Soldat le 3 juin 1836; sous-lieutenant le 14 juin 1844; capitaine du 20 juin 1851; passé le 25 avril 1854 au bataillon de tirailleurs d'Oran; chef de bataillon du 17 janvier 1855 au 2e bataillon de tirailleurs d'Oran; passé le 7 novembre 1855 au 2e régiment de tirailleurs algériens, puis le 21 avril 1857 au 73e de ligne.

Décédé à l'hôpital militaire du Gros-Caillou le 3 février 1861.

A fait campagne en Afrique de 1839 à 1851 et de 1854 ou 1857; en Italie en 1859.

Une blessure.

APPENDICE II

Liste des colonels qui ont commandé le 2e régiment de tirailleurs algériens.

Du 1er *janvier* 1856 *au* 20 *mars* 1856.

MONTAUDON (Jean-Baptiste-Alexandre), né à la Souterraine (Creuse) le 13 février 1818. Saint-Cyr 1836; capitaine d'infanterie juillet 1845; colonel du 7 juillet 1855; passé le 7 novembre 1855 au 2e régiment de tirailleurs algériens, puis le 7 février 1856 au 3e régiment de voltigeurs de la garde; général de brigade le 12 mai 1860; général de division le 16 décembre 1869; admis à la retraite le 14 février 1883.

A fait campagne en Afrique de 1838 à 1841, de 1842 à 1847, de 1848 à 1854, de 1855 à 1856; en Orient en 1854 et 1855; en Italie en 1859; contre l'Allemagne en 1870.

Quatre blessures, trois citations.

Du 20 *mars* 1856 *au* 17 *avril* 1859.

LAURE (Hippolyte-Adolphe), né à Hyères le 26 mai 1815. Saint-Cyr 1832; capitaine d'infanterie le 24 mars 1843; colonel du 17 novembre 1855; passé le 9 février 1856 au 2e régiment de tirailleurs algériens, puis le 26 mars 1859 au régiment provisoire de tirailleurs d'Italie.

Tué le 24 juin 1859, à l'assaut des hauteurs de San Cassiano (Solferino).

A fait campagne en Afrique de 1836 à 1848 et de 1850 à 1859; en Italie en 1850 et en 1859.

Douze citations.

Du 29 *mai* 1859 *au* 29 *décembre* 1869.

DE MONTFORT (Emile-Alexandre, baron), né à Lectoure le 30 septembre 1813. Saint-Cyr 1831; capitaine d'infanterie le 28 février 1841; colonel du 17 mai 1859 au 2e régiment de tirailleurs algériens; général de brigade le 16 décembre 1869; admis à la retraite le 4 janvier 1879.

Décédé à Toulouse le 23 avril 1884.

A fait campagne en Afrique de 1840 à 1850, de 1855 à 1859, de 1859 à 1870; en Orient en 1855; en Italie en 1859.

Une blessure.

Du 29 *décembre* 1869 *au* 6 *août* 1870.

SUZZONI (Pierre-François-Jean-Raphaël), né à Cervione (Corse) le 4 octobre 1818. Ecole polytechnique 1840; capitaine d'artillerie le 1er décembre 1849; passé le 25 août 1854 au bataillon de tirailleurs d'Alger; colonel du 27 février 1869; passé au 2e régiment de tirailleurs algériens le 24 décembre 1869.

Tué le 6 août 1870 sur les pentes du plateau de Frœschwiller.

A fait campagne en Algérie de 1844 à 1870; contre l'Allemagne en 1870.

Du 27 *mai* 1871 *au* 3 *août* 1878.

COLONIEU (Victor-Martin), né à Orange le 19 janvier 1826. Ecole polytechnique 1845; capitaine du génie le 13 avril 1854. Passé au bataillon de tirailleurs d'Alger le 25 avril 1854; lieutenant-colonel le 6 mars 1867; passé au 2e tirailleurs algériens le 24 décembre 1869; colonel au 138e le 1er novembre 1870; passé au 2e tirailleurs algériens le 27 mai 1871 et au régiment de sapeurs-pompiers de la ville de Paris le 9 juillet 1878; général de brigade le 11 mars 1879; général de division le 11 janvier 1887; admis à la retraite le 19 janvier 1891.

A fait campagne en Algérie de 1850 à 1863, de 1864 à 1870, de 1871 à 1878; contre l'Allemagne en 1870.

Deux blessures.

Du 22 *août* 1878 *au* 5 *décembre* 1883.

O'NEILL (Armand-Marie-Arthur), né le 29 juillet 1833 à Peillac (Morbihan). Saint-Cyr 1843; capitaine d'infanterie du 15 août 1870; colonel au 12e de ligne du 21 août 1877; passé au 2e tirailleurs le 11 juillet 1878; général de brigade le 1er décembre 1883.

Actuellement, général commandant en chef le 12e corps d'armée.

A fait campagne en Italie en 1859 et 1860; en Afrique de 1864 à 1868, de 1878 à 1883; contre l'Allemagne en 1870 et 1871; en Tunisie en 1881.

Du 5 décembre 1883 au 5 mai 1888.

AVEZARD (Michel-François-Marie), né à Sully-sur-Loire le 29 janvier 1832. Saint-Cyr 1851; capitaine d'infanterie le 6 novembre 1860; colonel du 59e le 3 août 1882; passé au 2e tirailleurs le 3 décembre 1883; général de brigade le 5 mai 1888.

Commande actuellement la subdivision de Mascara.

A fait campagne en Orient, 1854 et 1855; en Chine, 1859 à 1862; contre l'Allemagne en 1870; en Afrique de 1871 à 1872 et depuis 1883.

Du 10 mai 1888 au

VIDAL DE LAUSUN (Théodore-Jacques-Camille), né à Caen le 11 juin 1836. Engagé volontaire le 21 mai 1855 au 48e de ligne; sous-lieutenant le 29 décembre 1860; capitaine le 17 avril 1867; chef de bataillon le 12 mai 1875; passé au 3e tirailleurs en 1876; lieutenant-colonel du 7 juin 1883; revenu au 3e tirailleurs le 6 septembre 1883; colonel au 149e le 1er octobre 1887; passé au 2e tirailleurs le 9 mai 1888.

Commande actuellement le régiment.

A fait campagne en Afrique de 1860 à 1861 et depuis 1876; à Rome en 1862; au Mexique de 1862 à 1867; contre l'Allemagne en 1870; en Tunisie en 1881.

Une blessure, deux citations.



APPENDICE III

Liste des officiers tués à l'ennemi.

NOMS.	GRADES.	COMBATS.
OMAR BEN MOHAMMED TOUNCI	Lieutenant	Sébastopol, 23 mars 1855.
DEJOUX	Capitaine.	
EBERLIN	Id.	
HANUSSE	Lieutenant	Attaque du Mamelon-Vert, 7 juin 1855.
COUSTÈRE	Id.	
BOURGEOIS	Sous-lieut.	
BONNEMAIN	Capitaine.	Assaut de Malakoff, 8 septembre 1855.
AHMED BEN MOHAMMED	Sous-lieut.	Djebel Beschar, 19 mai 1857.
BATTIONI	Capitaine.	Magenta, 4 juin 1859.
LAURE	Colonel.	
CALIGNON	Chef de b.	
RICOT	Lieutenant	Solferino, 24 juin 1859.
BENJAMIN	Id.	
LOPPÈS	Sous-lieut.	San Lorenzo, 8 mai 1863 (mourut seulement le 11).
MOHAMMED BEN GUERRAH	Id.	La Canada, 8 septembre 1863.
VÉRAN	Capitaine.	San Pedro, 22 décembre 1864.
BLANPIED	Lieutenant	Aïounet bou Beker, 8 avril 1864
SURTEL	Chef de b.	Aïn Chaïr, 25 avril 1870.
SUZZONI	Colonel.	
JODOCIUS	Chef de b.	
MILLIOT	Méd.-maj.	
BORIES	Capitaine.	
GUEZE	Id.	
ANGLADE	Lieutenant	
GILLIBERT	Id.	
LEMONNIER	Id.	Wœrth, 6 août 1870.
MOREL	Id.	
ABDALLAH BEN MISSOUN	Id.	
GUENDOUZ BEN CHIKH	Id.	
DUFOUR	Sous-lieut.	
MONTAZEAU	Id.	
TOUCAS	Id.	
ABDELKADER BEN SAHEUR	Id.	
MOHAMMED BEN SADECK	Id.	Montbéliard, 15 janvier 1871.
DJELLOUL BEN ABDERRAHIM	Id.	Le Kheider, 9 juillet 1881.

APPENDICE IV

Liste des officiers blessés à l'ennemi.

NOMS.	GRADES.	COMBATS.
POUJOL	Lieutenant	Aïn Requena, octobre 1843.
SIMON	Sous-lieut.	Combat contre les Cheurfas, 22 avril 1845.
KADDOUR TOUBAR	Lieutenant	Sébastopol, 3 mars 1855.
MOHAMMED BEN AISSA	Id.	Sébastopol, 24 mars 1855.
KADDOUR BEN IZA	Sous-lieut.	Sébastopol, 15 mars 1855.
GELLY	Id.	Sébastopol, 11 avril 1855.
SAÏD BEN ALI	Id.	Inkermann, 5 novembre 1854.
PIETRI	Capitaine.	Sébastopol, 22 mars 1855 (deux blessures). Mamelon-Vert, 7 juin 1855 (trois blessures).
GIRON	Chef de b.	Mamelon-Vert, 7 juin 1855.
DERMIER	Capitaine.	Assaut de Malakoff, 8 septembre 1855.
LAVIGNE	Id.	
MOHAMMED HAMOUD BEN ALI	Lieutenant	
MOHAMMED BEN AISSA	Id.	Magenta, 4 juin 1859.
LACROIX	Capitaine.	Solferino, 24 juin 1859.
LAVERNY	Lieutenant	
DE NOGUÉ	Sous-lieut.	
HADJ MAHDI	Id.	
AHMED BEN ALI TOUGA	Id.	
BONNEVAL	Lieutenant	Garrouban, 10 septembre 1859.
HADJ MAHDI	Sous-lieut.	Si Mohammed ou Berkam, 23 octobre 1859.
DE MALLARET	Capitaine.	Puebla, 3 avril 1863 (deux blessures).
VÉRAN	Id.	Puebla, 23 avril 1863.
DE SAINT-JULIEN	Lieutenant	San Pedro, 22 décembre 1864.
BELKASSEM BEN MOHAMMED	Sous-lieut.	
BONNEVAL	Capitaine.	Si Mohammed ben 'Aouda, 13 mai 1864.
DURRIEUX	Sous-lieut.	Ammi Moussa, 28 mai 1864.
VIÉNOT	Capitaine.	Grottes de l'oued Sadama, 27 octobre 1864.
D'UZER	Id.	Aïn Chaïr, 25 avril 1870.
HENRY	Id.	
CLAUTEAUX	Sous-lieut.	

NOMS.	GRADES.	COMBATS.
Colonieu	Lieut.-col.	
Mathieu	Chef de b.	
Denieport	Capitaine.	
Donnier	Id.	
Guirault	Id.	Wœrth, 6 août 1870.
Lelonge	Id.	
Bauchond	Lieutenant	
Dabrin	Id.	
Hartschmidt	Id.	
Paquin	Id.	Wœrth, 6 août 1870 (2 blessures).
Canuel	Id.	
Mohammed ould el Hadj	Id.	
D'Aurelle de Paladines	Sous-lieut.	
Bunoust	Id.	
Brager	Id.	
Gardarein	Id.	Wœrth, 6 août 1870.
Moschenross	Id.	
Pinard	Id.	
Vidau	Id.	
Graulle	Id.	
Mohammed ben Moktar	Id.	
Chaume	Id.	Montbéliard, 15 janvier 1871.
Bailleul	Lieutenant	Sombacourt, 29 janvier 1871.
Maillet	Sous-lieut.	Kabylie, 26 juin 1871.
Mohammed ben Ahmed	Id.	Kabylie, 6 juin 1871.
El Hadj ben Adda	Lieutenant	
Bourret	Id.	Le Kheider, 9 juillet 1881.

APPENDICE V

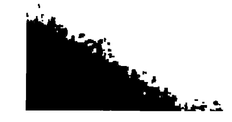
État numérique des pertes subies par les tirailleurs d'Oran dans les diverses affaires auxquelles ils ont assisté.

DATES.	DÉSIGNATION DES AFFAIRES.	TUÉS. Officiers.	TUÉS. Troupe.	BLESSÉS. Officiers.	BLESSÉS. Troupe.	TOTAL.
	Algérie (1842 à 1856).					
14 janv. 1843	Combat sur la Djidiouïa contre les Oulad Sabeur	»	1	»	»	1
14 mai 1843	Combat de Sidi Rached	»	1	»	2	3
4 juill. 1843	Combat de Zemmorah	»	1	»	3	4
oct. 1843	A Aïn Requena	»	»	1	»	1
14 mars 1844	Combat sur l'oued Irghbel contre les Oulad Khelouf	»	1	»	»	1
22 avril 1845	Combat de Si ben Yacoub contre les Cheurfas	»	»	1	2	3
19 sept. 1845	Combat de Tifour	»	1	»	5	6
20 sept. 1845	Combat sur l'oued Melah contre les Flittas	»	»	»	10	10
22 sept. 1845	Combat de Tifour	»	6	»	10	16
15 nov. 1845	Razzia dans la forêt de Guerboussa	»	1	»	»	1
17 nov. 1845	Attaque des grottes de l'oued Kheloug	»	1	»	»	1
29 avril 1846	Attaque des grottes de Tetfoura	»	»	»	1	1
28 avril 1846	Razzia sur les Beni Zerouel	»	2	»	5	7
2 mai 1848	Combat sur l'oued El Ardjem	»	1	»	3	4
2 mai 1849	Razzia sur les Oulad Younès	»	»	»	1	1
29 juin 1851	Razzia sur les Achachas	»	»	»	1	1
	TOTAUX	»	16	2	43	61
	Crimée (1854-1855).					
20 sept. 1854	Bataille de l'Alma	»	1	»	6	7
5 nov. 1854	Bataille d'Inkermann	»	16	1	28	45
1854-1855	Siège de Sébastopol	1	10	5	27	43
7 juin 1855	Assaut du Mamelon-Vert	5	21	2	65	93
16 août 1855	Bataille de Traktir	»	1	»	4	5
8 sept. 1855	Assaut de Malakoff	1	26	3	51	81
	TOTAUX	7	75	11	181	274
	Algérie (1856 à 1859).					
10 nov. 1856	Razzia sur les Hamyans	»	»	»	1	1
19 mai 1857	Combat du djebel Beschar	1	2	»	»	3
25 mai 1857	Combat contre les Mahias	»	2	»	»	2
	TOTAUX	1	4	»	1	6
	Italie (1859).					
3 juin 1859	Combat de Turbigo	»	1	»	4	5
4 juin 1859	Bataille de Magenta	1	5	1	36	43
24 juin 1859	Bataille de Solferino	4	27	5	118	154
	TOTAUX	5	33	6	158	202

DATES.	DÉSIGNATION DES AFFAIRES.	TUÉS.		BLESSÉS.		TOTAL.
		Officiers.	Troupe.	Officiers.	Troupe.	
	Algérie (1859).					
1er sept. 1859	Combat de Sidi Zaher	»	1	»	»	1
9 sept. 1859	Combat de Garrouban	»	»	1	4	5
24 oct. 1859	Combat de Si Mohammed ou Berkam	»	1	1	3	5
	TOTAUX	»	2	2	7	11
	Sénégal (1861).					
10 fév. 1861	Prise de Sandinieri	»	1	»	5	6
11 fév. 1861	Prise de Dioudoubou	»	1	»	2	3
	TOTAUX	»	2	»	7	9
	Cochinchine (1863).					
14 fév. 1863	Combat de Binh Lang	»	»	»	1	1
15 fév. 1863	Prise des lignes de Winh Toï	»	»	»	3	3
24 fév. 1863	Prise de Go Cong	»	»	»	1	1
	TOTAUX	»	»	»	5	5
	Mexique (1).					
28 janv. 1863	Combat de Palo Verde	»	»	»	2	2
mars-mai 63	Siège de Puebla	1	6	3	30	40
8 mai 1863	Combat de San Lorenzo	1	5	2	18	26
8 sept. 1863	La Canada	1	»	»	»	1
6 juin 1864	Combat de Pueblo Novo	»	»	»	4	4
9 juin 1864	Combat d'Acapulco	1	1	1	3	6
18 déc. 1864	Combat de Las Higueras	»	»	1	3	4
22 déc. 1864	Combat de San Pedro	1	11	2	23	37
17 nov. 1866	Combat de Medellin	»	»	»	1	1
1er déc. 1866	Combat de Paso del Macho	»	4	»	4	8
6 janv. 1867	Combat de Medellin	»	2	»	2	4
	TOTAUX	5	29	9	90	133
	Algérie (1864).					
8 avril 1864	Aïounet bou Beker	1	53	»	3	57
13 mai 1864	Combat de Chaab el Ahmar	»	»	»	3	3
13 mai 1864	Combat de Si Mohammed ben Aouda	»	»	1	3	4
21 mai 1864	Caravansérail de la Rahouïa	»	5	»	1	6
28 mai 1864	Défense d'Ammi Moussa	»	»	1	1	2
12 juill. 1864	Défense de Frendah	»	»	»	1	1
4 sept. 1864	Combat du djebel Moullah	»	1	»	»	1
27 oct. 1864	Attaque des grottes d'Aïn Sadama	»	3	1	5	9
	TOTAUX	1	62	3	17	83
	Oued Guir (1870).					
21 avril 1870	Défense de Bou Kaïs	»	2	»	4	6
25 avril 1870	Attaque d'Aïn Chaïr	1	11	3	72	87
	TOTAUX	1	13	3	76	93

(1) Les chiffres portés sur ce tableau indiquent pour le Mexique les pertes de tout le bataillon, il n'a pas été possible d'en faire la répartition par compagnies.

DATES.	DÉSIGNATION DES AFFAIRES.	TUÉS.		BLESSÉS.		TOTAL.
		Officiers.	Troupe.	Officiers.	Troupe.	
	France (1870).					
6 août 1870	Bataille de Wœrth	15	800	21	800	1.636
1er sept. 1870	Bataille de Sedan	»	25	»	40	65
	Armées de la Loire et de l'Est	1	75	2	82	160
	Siège de Strasbourg	»	7	»	26	33
	Siège de Verdun	»	2	»	5	7
	Siège de Leuchtemberg	»	1	»	»	1
	Siège de Montmédy	»	»	»	1	1
	Siège de Metz	»	»	»	2	2
	Totaux	16	910	23	956	1.905
	Kabylie (1871).					
21 fév. 1871	El Ma el Abiod	»	»	»	1	1
24 fév. 1871	Combat à Aïn Yacout	»	1	»	1	2
25 fév. 1871	Razzia des Beni Caïd	»	1	»	»	1
28 fév. 1871	Déblocus d'El Miliah	»	2	»	»	2
3-4 mars 1871	Combats près d'El Miliah	»	»	»	2	2
8 avril 1871	Attaque de Bordj Medjana	»	»	»	1	1
10-12 avril 71	Razzia des Oulad Nabet	»	»	»	2	2
14 avril 1871	Attaque du djebel Morissen	»	»	»	1	1
14 mai 1871	Combat sur l'oued Berd contre les Amouchas	»	2	»	13	15
22 mai 1871	Combat sur l'oued Delfa	»	»	»	1	1
24 mai 1871	Combat à Aïn El Hanech	»	»	»	1	1
8 juin 1871	Combat à Aïn Gaouïa	»	»	»	1	1
16 juin 1871	Défense du camp de Bou Chaama	»	»	»	1	1
26 juin 1871	Razzia sur les Amouchas	»	»	1	3	4
25 avril 1871	Attaque du pont de Ben Hini	»	1	»	3	4
1er mai 1871	Défense du bivouac de l'Alma	»	»	»	1	1
17 mai 1871	Combat près de Dellys	»	»	»	1	1
31 mai 1871	Combat de Taksept	»	5	»	11	16
6 juin 1871	Combat contre les Beni Khalifa	»	»	2	1	3
10 juin 1871	Combat à Aguemoun	»	»	»	3	3
16 juin 1871	Déblocus de Fort National	»	5	»	15	20
	Totaux	»	17	3	63	83
	Tunisie (1881).					
14 mai 1881	Combat de Ben Metir	»	1	»	8	9
	Sud Oranais.					
19 mai 1881	Combat de Chellala	»	3	»	5	8
23 mai 1881	Occupation de Chellala Gueblia	»	»	»	3	3
9 juill. 1881	Combat du Kheider	1	»	1	6	8
1er mars 1882	Combat sous Figuig	»	2	»	1	3
	Totaux	1	5	1	15	22



	TUÉS.		BLESSÉS.		TOTAL.
	Officiers.	Troupe.	Officiers.	Troupe.	
Récapitulation.					
Algérie (1842 à 1856)	»	16	2	43	61
Crimée (1854 et 1855)	7	75	11	181	274
Algérie (1856 à 1859)	1	4	»	1	6
Italie (1859)	5	33	6	158	202
Algérie (1859), Maroc	»	2	2	7	11
Sénégal (1861)	»	2	»	7	9
Cochinchine (1863)	»	»	»	5	5
Mexique (1863 à 1867) (1)	3	10	4	30	47
Algérie (1864)	1	62	3	17	83
Expédition de l'oued Guir (1870)	1	13	3	76	93
France (1870)	16	910	23	956	1.905
Kabylie orientale (1871)	»	6	1	28	35
Grande Kabylie (1871)	»	11	2	35	48
Tunisie (1881)	»	1	»	8	9
Sud Oranais (1881 et 1882)	1	5	1	15	22
TOTAUX GÉNÉRAUX	35	1.150	58	1.567	2.810

(1) Le nombre des hommes de troupe tués ou blessés au Mexique est approximatif. Les totaux pour le bataillon expéditionnaire ont seuls pu être établis avec exactitude, et la répartition entre les compagnies n'a pu être faite. Le chiffre porté au tableau récapitulatif est le tiers de celui qui concerne le bataillon entier.



ERRATA

PAGE.	LIGNE.	Au lieu de :	Lire :
13	33	La Moure	La Moune
15	22	C'étaient la misère	C'était la misère
17	8	El Hadj Mustapha Ould Osman Bey	El Hadj Mustapha ould Osman Bey.
17	35	garhison	garnison
18	33	totalité du maghzon turc, leur	totalité du maghzen turc. Leur
25	16	craignait voir	craignait de voir
28	38	Djebel-Tafaroui	djebel Tafaroui
34	14	Clausel	Clauzel
40	8	ben Nouna	Ben Nouna
40	13	Clausel	Clauzel
41	13	Sikkah	Sikkak
41	21	Sikkah	Sikkak



TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE IV

Le bataillon turc de Mostaganem (1841 à 1842)

CHAPITRE V

Algérie (1842 à 1844)

CHAPITRE VI

Insurrection de Bou Maza (1845 à 1847)

CHAPITRE VII

Algérie (1848 à 1856)

CHAPITRE VIII

Campagne d'Orient (1854)

CHAPITRE IX

Campagne d'Orient (1854 et 1855)

CHAPITRE X

Campagne d'Orient (1855)

CHAPITRE XI

Algérie (1856 à 1859)

CHAPITRE XII

Campagne d'Italie (1859)

CHAPITRE XIII

Campagne d'Italie (1859)

CHAPITRE XIV

Algérie et Maroc (1859 à 1864)

CHAPITRE XV

Expédition du Sénégal (1860 et 1861)

CHAPITRE XVI

Expédition de Cochinchine (1862 à 1864)

CHAPITRE XVII

Guerre du Mexique (1862-1863)

CHAPITRE XVIII

Guerre du Mexique (1863 et 1864)

CHAPITRE XIX

Guerre du Mexique (1865-1867)

CHAPITRE XX

Algérie (1864)

CHAPITRE XXI

Algérie (1864-1870)

CHAPITRE XXII

Expédition de l'oued Guir (1870)

CHAPITRE XXIII

Campagne de France (1870)

CHAPITRE XXIV

Campagne de France (1870 et 1871)

CHAPITRE XXV

Insurrection de Kabylie (1871)

CHAPITRE XXVI

Algérie (1871-1881)

CHAPITRE XXVII

Expédition de Tunisie (1881)

Pages.

CHAPITRE XXVIII

Insurrection du Sud oranais (1881-1882)

CHAPITRE XXIX

Algérie (1882-1893)

Paris et Limoges. — Imprimerie militaire Henri CHARLES LAVAUZELLE.

This book is a preservation photocopy.
It was produced on Hammermill Laser Print natural white,
a 60 # book weight acid-free archival paper
which meets the requirements of
ANSI/NISO Z39.48-1992 (permanence of paper)

Preservation photocopying and binding
by
Acme Bookbinding
Charlestown, Massachusetts
1995

